LIÈGE université Library

http://lib.uliege.be https://matheo.uliege.be

L'Affaire Jack l'Éventreur vue depuis la Belgique : une étude de presse et d'opinion sur l'image de l'Angleterre victorienne

Auteur : Culot, Nicolas
Promoteur(s) : Lanneau, Catherine
Faculté : Faculté de Philosophie et Lettres
Diplôme : Master en histoire, à finalité approfondie
Année académique : 2018-2019
URI/URL : http://hdl.handle.net/2268.2/8140

Avertissement à l'attention des usagers :

Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.

Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.

L'Affaire Jack l'Éventreur vue depuis la Belgique : une étude de presse et d'opinion sur l'image de l'Angleterre victorienne.

Sous la direction de M^me^ LANNEAU Catherine

Jury : M^r^ BALACE Francis & M^r^ BRÜLL Christoph

Travail de Fin d'Études présenté par M^r^ CULOT Nicolas

Master en Histoire, finalité approfondie

Faculté de Philosophie & Lettres

ULIÈGE

Année académique : 2018 – 2019

L'Affaire Jack l'Éventreur vue depuis la Belgique : une étude de presse et d'opinion sur l'image de l'Angleterre victorienne.

Sous la direction de M^me^ LANNEAU Catherine

Jury : M^r^ BALACE Francis & M^r^ BRÜLL Christoph

Travail de Fin d'Études présenté par M^r^ CULOT Nicolas

Master en Histoire, finalité approfondie

Faculté de Philosophie & Lettres

ULIÈGE

Année académique : 2018 – 2019

Cette étude aura pour but d'étudier l'image de l'Angleterre victorienne et plus précisément, celle de la ville de Londres en Belgique au travers d'un événement au retentissement international : l'Affaire Jack l'Éventreur. Cette actualité étant extérieure, l'étude sera l'occasion de faire le point sur la réalité du trafic de l'information étrangère en Belgique avant la naissance de Belga, lorsque domine, en principe, le cartel Havas-Reuter.

Étudier la provenance des informations londoniennes diffusées en Belgique nécessitera de comparer un maximum d'articles de journaux belges et étrangers, vendus en Belgique et/ou potentiellement influents en amont. D'autres sources alternatives à la presse, écrites et lues par un public plus circonscrit, seront mobilisées pour saisir l'opinion publique dans sa globalité autant que dans sa diversité. Des archives diplomatiques, des récits littéraires, des écrits touristiques et des réflexions médicales complèteront donc le corpus de sources.

Chaque information est interprétée en fonction du contexte de sa réception, variable selon le lecteur et l'expérience sociale de ce dernier. Les discours des différentes sources seront donc interprétés selon leur nature, évolutive à la Belle Époque dans le cas des journaux, des réalités matérielles et sociales belges et britanniques et enfin, des perceptions belges alors en vigueur sur ces dernières. L'analyse se focalisera logiquement sur le thème de la violence et sur ceux connexes aux réalités londoniennes que l'Affaire met en évidence, à savoir la misère sociale, le comportement des foules, la prostitution, l'alcoolisme et l'antisémitisme. Seulement alors, il sera possible d'avancer des hypothèses entretenues ou développées par l'opinion publique belge vis-à-vis de l'Angleterre victorienne et de la ville de Londres, toujours au travers de l'Affaire Jack l'Éventreur.

The purpose of this thesis will be to study the image of Victorian England and more precisely, of the city of London in Belgium through an event followed by the entire world : the Jack the Ripper's Murders. As theses are foreign news, the thesis will be an opportunity to determine or, at least, to think about foreign informations traffic in Belgium before Belga press agency's birth, at a time where the Havas-Reuter cartel is still considered, nowadays, a the leader.

Studying the source of the London informations broadcasted in Belgium requires to compare, as much as possible, Belgian and foreign newspapres articles sold in Belgium and/or potentially influential upstream. Other sources will be mobilized in order to understand the public opinion in its globality as well as in its diversity. Diplomatic archives, fictionnal stories, tourist writings and medical reflections, both written and read by socially circonspected readers, will thus complete the corpus of sources.

Each piece of information is understood depending of it's reader own context and social experience, which uses to vary. Therefore, discourses will be interpreted according to different elements. First one is the source's nature, evolving at *La Belle Époque* in the case of newspapers. Second are the Belgian and British material and social realities. Third are the Belgian perceptions of them at the end of the 19th century. Of course, the analysis of the sources will focus on the theme of violence and to all those related to the London realities highlighted by the Murders : social misery, crowd behaviour, prostitution, alcoholism and anti-Semitism. Then, only, it will be possible to put forward hypotheses concerning the Belgian opinion about London and Victorian England through Jack the Ripper's Murders.

CULOT Nicolas

REMERCIEMENTS

Conformément à la tradition, nous souhaiterions adresser nos remerciements aux différentes personnes ayant indirectement pris part à l'élaboration de ce travail de fin d'études.

Pour commencer, nous souhaiterions remercier notre promotrice, M^me^ Catherine Lanneau, d'une part pour nous avoir proposé ce sujet, d'autre part pour nous avoir conseillés, lus et corrigés tout au long de nos recherches et analyses.

Nous remercions également les autres membres du jury, M^r^ Francis Balace et M^r^ Christoph Brüll, pour leurs lectures, leurs conseils et leurs corrections.

Nous adressons aussi nos remerciements à Virginie Bailly, Margo Genette, Maud Gonn, Alexandra Soille, Florence Vandevondele et Fabienne Vaneghem pour leurs traductions des sources néerlandophones.

Nous remercions enfin nos parents, Yves Culot et Ginette Pelini, ainsi que nos amis Brigitte Bestaoui, Sylvain Dejardin, Sylvain Diez, Jérémy Giavon, Merlin Léonard et Pierre Vilvens pour leur aide, leurs conseils et leur soutien.

I. INTRODUCTION

« Jack l'Éventreur », tel est le surnom attribué à la personne qui défraie la chronique en assassinant cinq prostituées dans les bas-fonds de Londres entre les mois d'août et novembre 1888. La violence inouïe de ces meurtres et le mystère continu qui les entoure consternent l'opinion publique. Le statut des victimes et la pauvreté extrême des quartiers dans lesquels ils sont commis ne la laissent pas indifférente. Ils révèlent un fossé matériel et moral d'une profondeur abyssale, observable au sein-même de la capitale du plus puissant empire qu'ait connu le monde jusqu'alors. Tout en assurant le suivi de l'enquête, les journaux alimentent les débats sur cette misère sociale. Ils confrontent la société victorienne à ses réalités et aux fantasmes qu'elle entretient sur elle-même. Il en découle un malaise d'ampleur nationale. L'intérêt de la presse et de l'opinion est tel qu'il dépasse les frontières du Royaume-Uni[1].

L'Affaire est relayée en Belgique dès le premier meurtre commis dans la nuit du 30 au 31 août 1888 jusqu'à son dernier rebondissement à Londres en février 1891 au moins. Les journaux du pays usent des différents canaux d'informations auxquels ils ont accès pour fournir le discours le plus détaillé, le plus sensationnel et, par conséquent, le plus vendeu, non sans influencer l'image de l'Angleterre victorienne et plus particulièrement, celle de la ville de Londres dans l'opinion du public belge. C'est ce phénomène de traitement médiatique que notre mémoire se propose d'analyser.

1. Problématiques et organisation du travail

À la fin du XIX^e^ siècle, les journaux belges sont encore très dépendants des feuilles et agences de presses étrangères, particulièrement de l'agence française Havas, établie en cartel avec sa consœur anglaise : Reuter[2]. En conséquence, la logique voudrait que le discours sur l'Affaire diffusé en Belgique soit celui d'Havas-Reuter et non celui des journaux belges. Les lectures préliminaires des journaux ont cependant fait émerger des différences de contenus et de discours remettant ce monopole apparent de l'information étrangère en question. Elles laissent à penser que des alternatives pour s'informer de l'actualité étrangère, en l'occurrence, ici, londonienne, existent. Ainsi, dans un premier temps, le contexte et la phase

[1] DAVENPORT-HINES R., « Jack the Ripper », in MATTHEW H. C. G. & HARRISON B. (éd.), *Oxford Dictionnary of National Biography. From the earliest time to the year 2000*, vol. 29, Oxford, éd. Oxford University Press, 2004, p.456-458.

[2] VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse et journalistes en Belgique (1828 – 1914)*, Thèse présentée en vue de l'obtention du grade de Doctorat en Histoire, Bruxelles, éd. Académie Royale de Belgique, 2005, p.159-162 et p.464.

analytique de notre étude auront pour but d'identifier les canaux d'informations concurrents d'Havas puis, d'évaluer l'importance effective de chacun en Belgique. Au passage, cette enquête permettra de révéler et de mesurer d'éventuelles influences étrangères sur la teneur du discours global proposé par les journaux belges.

Dans un deuxième temps, il sera question d'étudier la teneur du discours de la presse belge sur l'Affaire *stricto sensu*, depuis le premier meurtre jusqu'au dernier rebondissement dans la capitale britannique. Les mois de septembre, d'octobre et de novembre 1888 feront l'objet d'une analyse quotidienne des journaux retenus. Suivront les mois de décembre et de janvier 1889, la seconde quinzaine du mois de juillet 1889 et enfin, la seconde quinzaine du mois de février 1891. Ces trois périodes correspondent chacune à un nouveau meurtre à Londres, que l'on attribue définitivement puis temporairement à Jack l'Éventreur. Nous prêterons attention au discours proposé sur la violence et l'enquête, qui constituent les éléments centraux de toute actualité criminelle. Nous analyserons aussi celui sur la misère sociale londonienne et ses problèmes connexes, tels que le comportement des masses populaires locales, leur antisémitisme, la prostitution et l'alcoolisme dans ces milieux, etc.

Tous les types de lectorats ne s'intéressent pas systématiquement aux actualités criminelles, connues pour viser et attirer en priorité un lectorat plutôt populaire[3]. Les lectorats moins intéressés sont plus souvent issus de l'élite sociétale[4]. Néanmoins, le retentissement international de l'Affaire invite à poser l'hypothèse qu'ils y prêtent attention ou en prennent au moins connaissance tôt ou tard via d'autres canaux d'informations que la presse. En conséquence, nous analyserons également les discours de sources « alternatives », à savoir des archives diplomatiques, des brochures touristiques, des réflexions scientifiques et enfin, des œuvres et critiques littéraires, toutes en lien direct avec l'Affaire. Les différents discours seront analysés, puis interprétés via des hypothèses en fonction de leurs émetteurs, de leurs destinataires, de la nature de leur support matériel, de leur cadre matériel et enfin, de leur cadre moral. Afin d'être à même de réaliser ces analyses et ces interprétations, il est nécessaire de développer une méthodologie et, surtout, de passer en revue les contextes de production, de transmission et de réception de l'information.

---

[3] KALIFA D., « L'écriture du fait-divers au 19e siècle », in LÜSEBRINK H.-J. & MOLLIER J.-Y., *Presse et événement : journaux, gazettes, almanachs (XVIIIe – XIXe siècles). Actes du colloque international « La perception de l'événement dans la presse de langue allemande et française » (Université de la Sarre, 12-14 mars 1998)*, éd. Peter Lang, 2000, coll. Convergences, n°16, p.301-302.

[4] CHARAUDEAU P., *Le discours d'information médiatique : la construction du miroir social*, Paris, éd. Nathan, 1997, p.95.

Notre méthodologie consistera essentiellement en une analyse qualitative du discours, qui s'appuiera sur une analyse quantitative des contenus, des rubriques, des titres et des pages dans le cas des sources journalistiques. Notons que le monde de la presse connait plusieurs bouleversements à la Belle Époque. Ceux-ci élargissent le lectorat, modifient les rapports entre la presse et l'opinion publique et, enfin, affectent la rédaction des actualités criminelles. Ces changements doivent être pris en compte pour analyser la teneur des discours sur l'Affaire. Ils devront donc être passés en revue préalablement à l'analyse. De surcroît, les discours belges traitent d'un événement britannique. Par conséquent, il est obligatoire de connaître les cadres généraux et spécifiques de chaque pays pour comprendre leur teneur. Après avoir résumé le déroulement factuel de l'Affaire et le discours tenu par la presse britannique, nous passerons en revue la situation internationale, nationale, sociale puis morale du Royaume-Uni, en prêtant une attention particulière à la ville de Londres. Le contexte belge sera abordé selon un schéma comparable. Nous y développerons davantage les réalités, mais également les perceptions belges vis-à-vis des phénomènes mis en évidence par l'Affaire. Suivront une présentation synthétique des presses britannique et belge. Les moyens de la seconde pour s'informer de l'actualité étrangère seront alors passés en revue.

Une dernière question est celle de l'opinion que se construit le public belge de l'Angleterre victorienne au travers de l'Affaire. Cette opinion, forcément plurielle, dépend largement des idées et des contenus véhiculés à propos de cette dernière. La manière dont les différents publics les interprètent varie selon leurs expériences sociales et le cadre matériel et moral dans lequel ils s'en informent[5]. Les réponses apportées sous formes d'hypothèses devront être formulées avec la plus grande réserve pour deux raisons. Premièrement, nous devons tenir compte du fait qu'il sera impossible de rendre compte de l'opinion précise de chaque public. Deuxièmement, vu l'état actuel de l'historiographie, il ne sera pas possible de déterminer si les réalités mises en évidence par l'Affaire sont révélées aux publics belges, ou alors, confortées dans les représentations qu'ils se font de l'Angleterre victorienne et, plus particulièrement, de sa ville-symbole : Londres.

La conclusion de notre travail synthétisera les réponses aux trois questions formulées ci-dessus. Celles-ci seront interprétées dans le contexte plus large de l'époque et des milieux concernés. Enfin, nous ferons le point sur les apports de notre étude et réfléchirons à des perspectives de recherches ultérieures.

[5] *Idem,* p.62.

2. État de la question

Cent trente ans après les faits, l'Affaire Jack l'Éventreur continue de susciter un intérêt dépassant le cadre de la communauté historienne. La bibliographie qui en résulte est aussi volumineuse que variée. Il sera ici question de passer en revue les vides historiographiques que notre étude entend entamer et combler. Nous ne sommes pas partis de rien pour déterminer notre sujet. Richard Davenport-Hines établit en effet que sa couverture médiatique fut internationale. Sa bibliographie, entièrement anglophone, ne fait cependant état d'aucun travail consacré spécifiquement à un discours de presse autre que britannique[6]. Du reste, les seuls travaux relatifs au discours de presse *stricto sensu* que nous ayons pu retrouver sont ceux de l'historien américain Lewis Perry Curtis Jr[7], sur lequel nous reviendrons plus loin, et ceux de Pascale Villatte. Ils se concentrent eux aussi sur les journaux britanniques[8]. Force est donc de constater qu'en dépit de sources journalistiques et alternatives éloquentes sur le sujet, aucune étude n'a, à ce jour, été consacrée au discours belge produit sur l'Affaire.

En outre, il importe de se renseigner sur l'état de la question à propos de l'opinion belge vis-à-vis de l'Angleterre victorienne et des rapports belgo-britanniques au XIXe siècle[9]. Ceci nous permettra de situer notre étude dans un domaine historiographique plus large, bien que toujours délimité. Non sans surprise, nous avons constaté au fur et à mesure de nos recherches et dépouillements, que les rapports entre les deux pays ont fait l'objet d'un nombre très restreint d'études pour la période nous concernant. Une quantité non-négligeable de ces études, quelque peu datée, est l'œuvre d'un historien aujourd'hui décédé :

---

[6] DAVENPORT-HINES R., *op.cit.*, p.456-458.

[7] PERRY CURTIS JR L., *Jack the Ripper and the London Press*, New Haven & London, éd. Yale University Press, 2001.

[8] VILLATTE P., « La presse et la représentation du suspect dans l'affaire Jack l'Éventreur », in *Communication présentée au congrès de La Société des Anglicistes de l'Enseignement Supérieur : « Identité et différence »*, Université d'Aix-en-Provence, 1991 ; VILLATE P., « Jack l'Éventreur et la presse : *Ripping Yarns* », in *Déviance et transgression dans la littérature et les arts britanniques*, *Annales du GERB*, vol.3, Bordeaux, éd. Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 1991. Ces travaux n'ont pu être consultés, faute d'accessibilité. On peut toutefois déduire qu'ils concernent bel et bien le discours britannique compte tenu des titres et de la bibliographie de Pascale Villatte. Cette dernière est en effet membre de l'Équipe de Recherche Interdisciplinaire sur les Îles Britanniques, l'Irlande et l'Amérique du Nord, rattachée au domaine des Science Humaines et Sociales de l'Université de Caen (M.R.S.H., *Site de la Maison de la Recherche en Sciences Humaines*, [En Ligne], http://www.unicaen.fr/recherche/mrsh/pagePerso/391169, (Page consultée le 04/07/2019 ; Mise à jour le 11/12/2013).

[9] À cet effet, nous avons procédé à un dépouillement intégral, année par année, des bibliographies suivantes. Ainsi, nous avons pu passer en revue l'ensemble des thèses de doctorats et travaux de fin d'études produits depuis 1945 jusqu'à aujourd'hui sur les relations belgo-britanniques au XIXe siècle sur d'éventuelles études sur l'opinion publique belge de l'Angleterre victorienne. *Cf.* FRANÇOIS L., *Les multiples visages de l'histoire contemporaine*, t.III, Gand, éd. Academia Press, 2003, p.75 et p.199-229 ; ABHC, *Site de l'Association belge de l'Histoire Contemporaine*, [En Ligne], https://www.contemporanea.be/fr/content/m%C3%A9moires, (Pages consultées le 18/07/2019).

Jean Stengers. Celui-ci s'est surtout intéressé aux relations belgo-britanniques dans le cadre des rivalités coloniales[10]. Ses travaux ne nous seront pas utiles pour développer la situation internationale de la Belgique à l'époque qui nous occupe dans la mesure où Guy Vanthemsche[11] et Samuel Humes[12] proposent chacun un travail synthétique récent abordant partiellement le sujet. Si plusieurs travaux de fin d'études ont bien été réalisés depuis les années 1950 sur les rapports diplomatiques, aucun d'entre eux ne semble à même de nous renseigner sur une quelconque opinion belge des réalités victoriennes[13], pas même ceux de Benjamin Zurstrassen[14] et Brigitte Cougnard[15]. L'article de Pascal Deloge synthétise les relations belgo-britanniques depuis 1830 jusqu'à l'après Seconde Guerre Mondiale. Son contenu est à l'image de l'état de la question sur les rapports entre les deux pays ainsi que sur l'opinion des Belges vis-à-vis de leurs voisins anglais à l'époque contemporaine : concentré essentiellement sur le XX^{e} siècle[16]. Ce vide historiographique n'est pas sans

[10] Les écrits de Stengers consacrés spécifiquement aux rapports belgo-britanniques, référencés dans cette note, ne sont pas nombreux. On peut toutefois supposer qu'ils sont partiellement et/ou indirectement abordés dans ses travaux consacrés à l'histoire du Congo belge, plus nombreux. *Cf*. STENGERS J., « Stanley, Léopold II et l'Angleterre », in *Le Flambeau*, t.XXXVII, n°4 (1954), p.378-386 ; STENGERS J., « Les accusations anglaises contre le Congo : E. D. Morel, le fondateur de la Congo Reform Association, et la Belgique », in STENGERS J. (éd.), *E.D. Morel's history of the Congo Reform Movement*, Oxford, 1968, p. 221-251 ; STENGERS J., « Léopold II et la rivalité franco-anglaise en Afrique. 1882-1884 », in *R.B.P.H.*, t.XLVII, n°2 (1969), p.425-479.

[11] VANTHEMSCHE G., *Nouvelle histoire de Belgique (1885 – 1980) : La Belgique et le Congo. L'impact de la colonie sur la métropole*, t.IX, Bruxelles, éd. Le Cri, 2010.

[12] HUMES S., *Belgium : Long United, Long Divided*, Londres, éd. Hurst & Company, 2014.

[13] VAN TICHELEN M., *L'attitude de la Grande-Bretagne à l'égard des relations franco-belges au début du Second Empire. Du coup d'État (2 décembre 1851) au Congrès de Paris de 1856*, Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de Licence en Histoire, inédit, ULB, Anné académique 1952 – 1953 ; BOEREN R., *De handelsbetrekkingen tussen België en Groot-Brittannië, 1830 – 1914*, Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de Licence en Histoire, inédit, KUL, Année académique 1982 – 1983 ; VAN DEN BOSCH T., *Vergeefs wachten op een duidelijk gebaar. De diplomatieke betrekkingen tussen België en Groot-Brittannië 1848 – 1856 : het Belgische standpunt*, Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de Licence en Histoire, inédit, KUL, Année académique 1995 – 1996 ; NOERENS L., *Les relations diplomatiques entre la Belgique et la Grande-Bretagne durant le Printemps des Peuples. Bruxelles, son garant anglais et la question française*, Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de Master en Histoire, inédit, UCL, Année académique 2012 – 2013.

[14] Zurstrassen étudie les rapports belgo-britanniques dans le cadre d'une crise franco-allemande, et non d'un événement belge, britannique, ou belgo-britannique spécifiquement. Il est donc peu probable qu'il nous renseigne sur une quelconque opinion belge sur l'Angleterre victorienne en tant que pays plutôt qu'en tant que puissance militaire et diplomatique. *Cf*. ZURSTRASSEN B., *La crise franco-allemande de 1887. La Grande-Bretagne garante de la neutralité belge ?*, Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de Master en Histoire, inédit, UCL, Année académique 2008 – 2009.

[15] Cougnard étudie l'Angleterre victorienne à partir d'un événement étranger, qui n'est donc pas susceptible de nous renseigner sur l'opinion belge vis-à-vis des réalités victoriennes locales que nous aborderons au cours de ce travail. *Cf*. COUGNARD B., *L'Angleterre et le canal de Suez de 1858 à 1875 (de la constitution de la Compagnie universelle du canal maritime au rachat des actions du Khedive par le gouvernement anglais) : une étude basée sur deux quotidiens et un hebdomadaire boursier belges*, Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de Licence en Histoire, inédit, ULIÈGE, Année académique 1978 – 1979.

[16] À défaut de fournir une explication sur le vide bibliographique constaté ici, Deloge rappelle que la neutralité belge décidée à la conférence de Londres en 1830 empêche la Belgique de développer des rapports particuliers avec quelque pays étranger que ce soit. Les relations extérieures qu'elle cultive au XIX^{e} siècle sont donc essentiellement commerciales. Cet élément explique partiellement le vide bibliographique sur les relations diplomatiques belgo-britanniques, au moins sous le règne de Léopold II. Léopold I^{er} étant l'oncle de la reine

conséquence pour notre conclusion finale. En effet, il nous sera impossible de situer l'opinion belge découlant du discours sur l'Affaire par rapport à des connaissances préexistantes quelconques, en lien avec les réalités londoniennes étudiées ici. Nous ne pourrons trancher entre une prise ou une reprise de conscience de la violence et/ou de la misère sociale victoriennes. Dans l'état actuel de la question, nous devons donc partir du principe que ces deux réalités demeureront possibles l'une comme l'autre à l'issue de notre étude. À défaut de nous inscrire dans une continuité historiographique, nous entrouvrirons la porte d'un domaine de recherches demeuré presque inexploré jusqu'à aujourd'hui.

L'historiographie sur le trafic des informations étrangères vers la presse belge tend à établir le monopole d'Havas en Belgique à l'époque qui nous occupe. Pierre Van den Dungen ne récuse pas ce constat dans sa thèse, datée de 2005, qui s'appuie sur de nombreuses sources et une bibliographie reprenant l'ensemble des travaux que nous aurions pu consulter pour le cadre belge. Cependant, sa thèse reste consacrée à l'histoire de la presse belge en général au XIX^{e} siècle. Le trafic de l'information étrangère n'y est abordé qu'au travers de quelques pages de manière synthétique. En d'autres termes, si le sujet n'y est pas délaissé, il y reste secondaire. L'historien se concentre essentiellement sur les rapports de la presse belge à la succursale bruxelloise, à la concurrence de celle-ci avec le journal *L'Indépendance belge* et, enfin, à la prédominance de la presse française sur toutes les autres presses étrangères dans le paysage journalistique belge. Il ne développe pas suffisamment les autres canaux d'informations tels que les correspondants particuliers, les agences concurrentes d'Havas et les journaux étrangers non-francophones diffusés et vendus en Belgique[17]. Nous nous sommes alors tourné vers le seul autre ouvrage abordant la question de la provenance de l'information : le recueil de Jacques Willequet, presque entièrement rédigé à partir de sources. Celui-ci fournit des informations sur les rares correspondants particuliers véhiculant, ou susceptibles de véhiculer, des actualités londoniennes vers les journaux belges sans passer par une quelconque agence de presse. Bien que l'âge de l'ouvrage ait imposé de considérer ces informations avec recul, celles-ci fournissent les premières pistes à exploiter pour remettre en cause le monopole d'Havas sur l'information étrangère en Belgique[18].

Victoria, il est évident que les ouvrages consacrés au premier roi des Belges abordent, au moins indirectement, les relations belgo-britanniques. Ces dernières sont toutefois trop anciennes pour nous intéresser dans le cadre de notre étude. *Cf*. DELOGE P., « Petits pays et grandes puissances en Europe. Le cas belgo-britannique, 1830-1950 », in *European Review of History: Revue européenne d'histoire*, 10^{e} année, n°1 (2003), p.35-58.

[17] VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse* …, p.156-164 et p.464.

[18] WILLEQUET J., *Documents pour servir à l'histoire de la presse belge (1887 – 1914)*, Louvain, éd. Nauwelaerts, 1961, coll. C.I.H.C.

Aucun autre travail ne renseigne sur d'éventuelles alternatives à l'agence française pour la fin du XIX[e] siècle[19]. Ceci est valable pour la presse belge francophone, mais également néerlandophone.

Nous venons de mettre en évidence les vides historiographiques que nous tâcherons de combler, au moins partiellement, au terme de notre étude, ainsi que les lacunes bibliographiques demeurantes pour les traiter. Faisons part maintenant des travaux à disposition pour construire notre méthodologie et développer les contextes, qui serviront à interpréter les résultats de nos analyses.

Les analyses qualitative et quantitative, bien que distinctes, ne sont pas indépendantes l'une de l'autre. Le plus souvent d'ailleurs, les auteurs, que nous avons exploités pour construire notre méthodologie, les abordent de concert dans leurs travaux[20]. Certains parmi ceux-ci développent également les conséquences des bouleversements de la presse à la Belle Époque, aussi bien sur la rédaction des faits divers criminels[21] que sur ses rapports avec l'opinion publique[22].

Concernant l'Affaire en elle-même, celle-ci a fait, et continue de faire, l'objet de nombreux travaux. Le véritable meurtrier demeurant toujours inconnu en dépit des théories et découvertes récentes[23], de nombreux chercheurs, journalistes, criminologues, etc. se sont penchés sur l'enquête menée à l'époque pour la reconsidérer et/ou mener la leur. En parallèle, le mystère qui n'a jamais cessé de planer sur les meurtres a donné lieu à une importante production culturelle, pas seulement littéraire. En effet, des écrivains, mais

---

[19] Avec la thèse de Van den Dungen, l'article de Rizzardi s'avère être le seul autre travail à ce jour étudiant l'influence sur la presse belge de la presse étrangère diffusée en Belgique. Rizzardi n'y aborde que trop brièvement la période antérieure à 1914. *Cf.* RIZZARDI L., « La Presse étrangère en Belgique. Son influence sur le Journalisme belge », in *La Press – De Pers. Livre commémoratif édité par la Section Bruxelloise de l'Association générale de la Presse belge à l'occasion de son LX[e] anniversaire (1888 – 1948)*, Bruxelles, éd. Maison de la Presse, 1949, p.131-133.

[20] BERELSON B., *Content analysis in communication research*¸ New-York, éd. Hafner, 1971 ; CHARAUDEAU P., *op.cit.* ; MUCCHIELLI R., *L'analyse de contenu des documents et des communications*, 9[e] éd., Issy-les-Moulineaux, éd. ESF, 2006 [1974] ; LETHIER V. & VIPREY J-M. (dir.), *Le discours de presse du XIX[e] siècle : pratiques socio-discursives émergentes*, Paris, éd. Presses Universitaires de Franche-Comté, 2008, coll. Annales littéraires, n°831 ; RINGOOT R.¸ *Analyser le discours de presse*, Paris, éd. Armand Colin, 2014, coll. Icom.

[21] KALIFA D., « L'écriture du fait-divers au 19[e] siècle », in LÜSEBRINK H.-J. & MOLLIER J.-Y., *op.cit.*, p.297-311 ; SÉCAIL C., « La presse criminelle : l'imaginaire des marges », in BLANDIN C. (dir.), *Manuel d'analyse de la presse magazine*, Clamecy, éd. Armand Colin, 2018, coll. ICOM, p.125-139.

[22] BAUTIER R. & CAZENAVE E., *Les origines d'une conception moderne de la communication. Gouverner l'opinion au XIX[e] siècle*, Grenoble, éd. Presses Universitaires de Grenoble, 2000.

[23] Une des dernières en date est disponible à l'adresse suivante : MAD, « On connaît enfin l'identité de Jack L'Éventreur », in LA LIBRE, *Site du journal La Libre*, [En Ligne], https://www.lalibre.be/actu/international/on-connait-enfin-l-identite-de-jack-l-eventreur-5c90d1e07b50a66d5bb6a81b, (Page consultée le 04/07/2019 ; Mise en ligne le 19/03/2019 ; Dernière mise à jour le 20/03/2019).

également des cinéastes, des auteurs de bandes dessinées et bien d'autres leurs ont consacré une de leurs œuvres ou s'y sont référés. C'est donc sans surprise qu'une autre partie de la bibliographie sur l'Affaire se concentre sur sa postérité dans la culture[24]. Des travaux analysent toutefois sa dimension historique. Les quelques articles proposés par Warwick et Willis dans leur ouvrage permettent un suivi relativement précis de son déroulement, tout en développant son cadre[25]. Roland Marx, spécialiste de l'Angleterre victorienne, consacre quant à lui une étude complète et étoffée à l'Affaire. Il y dérive sur ce qu'elle révèle de la ville de Londres et de la société victorienne plus en général. Il insiste particulièrement sur la dualité entre ses fantasmes moraux et ses réalités sociales ainsi que sur le choc des consciences qui en résulte[26]. D'autres travaux développent les réalités et les perceptions victoriennes plus en général sur les thèmes connexes à l'Affaire tels que la misère sociale[27], l'antisémitisme[28], la prostitution[29], l'alcoolisme et la violence[30]. Certains proposent d'ailleurs de les aborder dans le cadre spécifiquement londonien[31]. Enfin, les travaux de Williams[32], de Searle[33] et de Bédarida[34], autre historien français s'étant lui aussi spécialisé

[24] L'ouvrage collectif co-dirigé par Alexandra Warwick et Martin Willis propose plusieurs articles récents sur cet aspect. On peut également citer l'ouvrage récent de Smith. *Cf.* WARWICK A. & WILLIS M. (éd.), *Jack the Ripper : Media – Culture – History*, Manchester, éd. Manchester University Press, 2007 ; SMITH C., *Jack the Ripper in Film and Culture : Top Hat, Gladstone Bag and Fog*, Londres, éd. Palgrave Macmillan, 2016.

[25] WARWICK A. & WILLIS M. (éd.), *op. cit.*.

[26] MARX R., *1888, la mémoire des siècles : Jack l'Éventreur et les fantasmes victoriens*, Bruxelles, éd. Complexes, 1987.

[27] L'ouvrage collectif référencé ici propose plusieurs articles sur la misère sociale victorienne, que nous exploiterons ultérieurement. *Cf.* MANSFIELD M., SALAIS R. & WHITESIDE N. (dir.), *Aux sources du chômage (1880 – 1914)*, Paris, éd. Belin, 1994.

[28] POLIAKOV L., *Histoire de l'antisémitisme : l'âge de la science*, 3e éd., t.II, Paris, éd. Calmann-Lévy, 1981 [1955], coll. Pluriel ; LARÈS M., « Stéréotypes antisémites dans la littérature britannique (fin du XIXe siècle et années 1930) », in PIROTTE J. (dir.), *Stéréotypes nationaux et préjugés raciaux aux XIXe et XXe siècles. Sources et méthodes pour une approche historique*, Louvain-La-Neuve, éd. Nauwelaerts, 1982, p.19-29 ; PANAYI P., *Immigration, ethnicity and racism in Britain (1815 – 1945)*, Manchester, éd. Manchester University Press, 1994, coll. New Frontiers in History.

[29] BARRET-DUCROCQ F., *Pauvreté, charité et morale à Londres au XIXe siècle: une sainte violence*, Paris, éd. PUF, 1991, coll. Recherches politiques.

[30] TOBIAS J.J., *Crime and Industrial Society in the 19th century*, Londres, éd. B. T. Batsford, 1967 ; CHASSAIGNE P., « La violence dans l'Angleterre victorienne : « peur sociale », ou « construction sociale » ? », in DE QUEIROS MATTOSO K. (dir.), *L'Angleterre et le monde (XVIIIe – XXe siècle). L'histoire entre l'économique et l'imaginaire*, Paris, éd. L'Harmattan, 1999, p.341 – 370.

[31] CHARLOT M. & MARX R. (dir.), *Londres, 1851 – 1901 : l'ère victorienne ou le triomphe des inégalités sociales*, Paris, éd. Autrement, 1990, coll. Série Mémoires, n°3.

[32] Ouvrage collectif. *Cf.* WILLIAMS C. (éd.), *A Companion to Nineteenth-Century Britain*, Oxford, éd. Blackwell Publishing, 2004.

[33] SEARLE G. R., *A New England ? Peace and War (1886 – 1918)*, Oxford, éd. Clarendon Press, 2004.

[34] BÉDARIDA F., « Le mouvement ouvrier britannique : esquisse historique », in MAITRON, *Le Maitron. Dictionnaire biographique – Mouvement ouvrier – Mouvement social*, [En Ligne], http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article75467, (Page consultée le 16/05/2019 ; Mise en ligne le 15/12/2009 ; Dernière mise à jour le 07/02/2010).

dans l'étude de l'Angleterre victorienne[35], ont permis de synthétiser les situations internationale et politique britanniques de l'époque, tout en proposant des informations supplémentaires sur les thèmes connexes de l'Affaire.

D'autres historiens se sont intéressés à la dimension médiatique de l'Affaire. En dehors des travaux de Villatte, Warwick et Willis fournissent quelques articles dans leur ouvrage collectif sur le discours de la presse britannique[36]. Le travail le plus abouti à ce jour demeure toutefois celui de Perry Curtis Jr, qui propose, sans toutefois aller au-delà de l'automne 1888, une analyse approfondie du discours de la presse londonienne. L'étude s'attarde également sur les images et les réalités du East-End, en plus de fournir des informations sur le fonctionnement de la presse londonienne, qu'il n'a pas toujours été facile de retrouver dans les ouvrages consacrés exclusivement à l'histoire de la presse britannique en général. Enfin, Perry Curtis Jr y donne les principaux sujets exploités par les journalistes. Si certains correspondent à ceux que nous avons pu relever au cours de nos lectures préliminaires des sources journalistiques belges, d'autres sont beaucoup plus précis et se rattachent entièrement à l'enquête. Ils ne sont pas intéressants dans le cadre d'une étude d'opinion. Ils feront office d'éléments secondaires parmi d'autres dans nos analyses. Ces dernières se concentreront sur la violence et les autres thématiques susceptibles de nous renseigner sur l'image que se construit le public belge du cadre-même de l'Affaire[37].

Les réalités politiques et socio-économiques belges ont fait l'objet de multiples travaux, anciens comme récents[38]. Les réalités plus spécifiques, telles que la violence[39],

---

[35] Décédé en 2001, François Bédarida propose une bibliographie variée, qui ne se limite pas à l'étude de l'Angleterre victorienne. Cette dernière constitue l'un de ses domaines de prédilection. Ses travaux en lien se concentrent particulièrement sur son histoire socio-politique. Ils se font toutefois plus rares sur le sujet après 1990. Bien que faisant office de références au même titre que ceux de Roland Marx, ils sont quelque peu datés. L'article référencé ci-dessus constituera donc la seule référence de Bédarida dans ce travail. *Cf.* BNF¸ *Site de la Bibliothèque nationale de France*¸ [En Ligne], https://data.bnf.fr/fr/11890914/francois_bedarida/, (Page consultée le 10/07/2019 ; Dernière mise à jour le 16/05/2019).

[36] WARWICK A. & WILLIS M. (éd.), *op. cit.*

[37] PERRY CURTIS JR L., *op. cit.*

[38] Tous n'ont pas été utilisés pour des raisons évidentes. Sont référencés ici les principaux travaux utilisés pour développer les réalités politiques et sociales belges. *Cf. Les fastes du parti (1885 – 1960)*, Bruxelles, éd. Institut Emile Vandervelde, 1960 ; CHLEPENER B-S., *Cent ans d'histoire sociale en Belgique*, 4e éd., Bruxelles, éd. Université de Bruxelles, 1972 [1956], coll. Études d'histoire politique, économique et sociale ; DENECKERE G., *Nouvelle histoire de Belgique (1878 – 1905). Les Turbulences de la Belle Époque*, Bruxelles, éd. Le Cri, 2010, coll. Histoire ; MABILLE X., *Nouvelle histoire politique de la Belgique*, Bruxelles, éd. CRISP, 2011.

[39] TIXHON A., « Contrôler la Justice, construire l'État et surveiller le crime au XIXe siècle. Naissance et développement de la statistique judiciaire en Belgique (1795-1901) », in *R.B.P.H.*, t.LXXVII, fasc. 4 (1999), p.965-1001 ; KURGAN-VAN HENTENRYK G., (dir.), *Un pays si tranquille : la violence en Belgique au XIXe siècle*, Bruxelles, éd. ULB, 1999.

l'alcoolisme[40], l'antisémitisme[41], et notamment, la prostitution[42] ont également suscité l'intérêt de quelques historiens. Bien qu'elles n'aient pas été délaissées, leurs perceptions à la fin du XIX^e^ siècle ont suscité un intérêt nettement moindre. Face à ce vide apparent, une première difficulté fut de les construire et/ou de les interpréter à partir de travaux belges se consacrant aux réalités respectives de chacun. C'est particulièrement vrai des thématiques de la violence[43] et de la misère sociale[44]. Les travaux belges s'y consacrant directement ou indirectement furent d'ailleurs insuffisants. Afin de pallier ce problème, nous nous sommes tournés vers les travaux de deux historiens français, spécialistes des perceptions et des discours sur la violence, notamment dans la presse : Anne-Claude Ambroise-Rendu et Dominique Kalifa[45]. Un écrit de ce dernier, et un autre d'Olivier Bosc, ont été utilisés pour

[40] DEBRAUWERE J., *Het beeld van alcohol. Een historische discoursanalyse van de antialcoholcampagnes tussen 1879 en 1919*¸ Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de Licence en Sciences de la Communication, inédit, VUB, année académique 2006 – 2007.

[41] KAROLINSKI I., *L'antisémitisme en Belgique francophone de « La France juive » d'Edouard Drumont au procès de Rennes (1886 – 1899)*¸ Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de Licence en Histoire, inédit, ULIÈGE, Année académique 1981 – 1982 ; SCHREIBER J-P., *L'immigration juive en Belgique du Moyen Âge à la Première Guerre Mondiale*¸ Bruxelles, éd. ULB, 1996, coll. Spiritualités et pensées libres ; SÄGESSER, « Les structures du monde juif en Belgique », in *Courrier hebdomadaire du C.R.I.S.P.*, 30^e^ année, n°1615 (1998), p.1-28 ; JUCQUOIS G. & SAUVAGE P., *L'invention de l'antisémitisme racial : l'implication des catholiques français et belges (1850 – 2000)*, Louvain-la-Neuve, éd. Academia-Bruylant, 2001.

[42] FRANÇOIS A. & MACHIELS C., « Une guerre de chiffres : l'usage des statistiques par les discours abolitionniste et réglementariste sur la prostitution à Bruxelles (1844-1948) », in *Histoire & Mesures*, 22^e^ année, n°2 (2007), p.103-134 ; CHAUMONT J-M., *Le mythe de la traite des blanches : enquête sur la fabrication d'un fléau*¸ Paris, éd. La Découverte, 2009 ; CHAUMONT J-M. & MACHIELS C. (dir.), *Du sordide au mythe : l'Affaire de la traite des blanches (Bruxelles, 1880)*, Louvain-la-Neuve, éd. Presses Universitaires de Louvain, 2009, coll. Histoire, justice, sociétés.

[43] À défaut d'être suffisants, les articles de Marie-Sophie Dupont-Bouchat et d'Axel Tixhon fournissent de précieuses informations pour connaître ou avoir une idée des différentes perceptions existant sur la violence dans la Belgique de la fin du XIX^e^ siècle. Ils donnent aussi d'autres informations sur la perception d'autres problèmes liés à la violence ou à la criminalité plus en général, tels que la prostitution, l'alcoolisme et la misère sociale. *Cf.* DUPONT-BOUCHAT M-S, « Constructions et transformations des sensibilités à la violence au fil du XIX^e^ siècle », in KURGAN-VAN HENTENRYK G., (dir.), *op.cit.*, p.41-60 ; TIXHON A., « La poursuite et la répression de la « violence » en Belgique (1830 – 1900). Le discours de la statistique », in *Idem*, p.61-86 ; TIXHON A., « Contrôler la Justice …, p.965-1001.

[44] Quelques informations sur la perception de la misère sociale en Belgique ont été déduites à partir d'informations tirées d'ouvrages déjà cités sur sa réalité, que nous référencerons le moment opportun. L'article de Laurence Van Ypersele est le seul écrit consacré exclusivement à la perception belge de la misère sociale que nous ayons pu trouver. Les sources qu'elle utilise pour l'étudier peuvent toutefois poser question. D'une part parce qu'elles ont pour but d'attaquer l'adversaire politique dans le contexte social belge très tendu de la fin du XIX^e^ siècle. D'autre part parce qu'elles véhiculent un discours exagéré, le plus souvent. L'historienne justifie ses choix de sources en invitant à les interpréter avec le recul qui s'impose et à prendre en considération le fait qu'au-delà de l'exagération et des luttes politiques, les caricatures véhiculent une part de vérité sur la façon de percevoir les problèmes qu'elles dépeignent. *Cf.* VAN YPERSELE L., « L'image de la « pauvreté » dans la caricature belge de la Belle Époque », in TILLEUL J-L. (dir.), *Théories et lectures de la relation image-texte*, Cortil-Wodon, éd. E.M.E., 2005, coll. Texte-Image, p.157-181.

[45] KALIFA D., *L'encre et le sang : récits de crimes et société à la Belle Époque*, Paris, éd. Fayard, 1995 ; AMBROISE-RENDU A-C., « Les victimes dans les récits de faits divers », in GARNOT B., (dir.), *Les victimes, des oubliées de l'histoire ?*, Rennes, éd. PUF, 2000, coll. Histoire, p.279-287 ; AMBROISE-RENDU A-C., « Les faits divers de la fin du XIX^e^ siècle. Enjeux de la naissance d'un genre éditorial », in *Questions de communication*, n°7 (2005), p.233-249 ; KALIFA D., *Crime et culture au XIX^e^ siècle*, Paris, éd. Perrin, 2005 ; AMBROISE-RENDU

conforter nos connaissances sur les discours et les perceptions de la misère, de même que ceux sur les foules et l'émotion populaire à la fin du XIX[e] siècle, liées indirectement à la misère sociale[46]. Ce recours massif à des travaux français imposera, le cas échéant, d'ouvrir l'une ou l'autre parenthèse sur les différences entre les contextes sociaux belge et français de l'époque. En effet, ces dernières sont susceptibles de faire diverger les perceptions respectives de chacun sur les thématiques évoquées ci-dessus. Or, si ces perceptions divergent, le discours est susceptible d'être interprété différemment d'un pays à l'autre.

Enfin, les travaux portant sur l'histoire des presses belge et britannique sont très nombreux. Bien que daté, l'ouvrage collectif dirigé par Jerome H. Weiner propose un panorama synthétique reprenant l'évolution des principaux journaux britanniques dans la seconde moitié du XIX[e] siècle[47]. L'immense majorité des informations dont nous ferons part sur la presse belge émaneront de la thèse de Van den Dungen, dont la bibliographie fournie reprend la presque totalité des travaux auxquels il nous était possible d'accéder. Cette thèse, toujours utilisable vu son âge, semble être le dernier ouvrage paru ces dernières années sur le fonctionnement et l'histoire de la presse belge au XIX[e] siècle[48]. L'historiographie, parfois datée, sur le trafic de l'information étrangère en Europe permettra de cerner et d'explorer les pistes à suivre pour reconsidérer le monopole d'Havas-Reuter en Belgique. Ces travaux permettront en outre de reconstituer la chaîne de transmission de l'information diffusée depuis le continent jusqu'à ses origines, à savoir les journaux londoniens dans le cas de l'Affaire. Dans la même optique, leur lecture permettra d'identifier les agences et journaux concurrents du cartel[49].

A-C., *Crimes et délits. Une histoire de la violence de la Belle Époque à nos jours*, Paris, éd. Nouveau Monde, 2006.

[46] BOSC O., *La foule criminelle. Politique et criminalité dans l'Europe du tournant du XIX[e] siècle*, Paris, éd. Fayard, 2007 ; KALIFA D., *Les bas-fonds. Histoire d'un imaginaire*, Paris, éd. Seuil, 2013, coll. Univers Historique.

[47] WIENER J. H. (éd.), *Papers for the millions : the New Journalism in Britain, 1850's to 1914*, London, éd. Greenwood Press, 1988.

[48] VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse …*

[49] STOREY G., *Reuters' Century (1851 – 1951)*, Londres, éd. Max Parrish & Co LTD, 1951 ; FRÉDÉRIX P., *Un siècle de chasse aux nouvelles : de l'agence d'informations Havas à l'Agence France Presse (1835 – 1957)*, Paris, éd. Flammarion, 1959 ; BOYCE G., CURRAN J. & WINGATE P. (dir.), *Newspaper History : From the 17th century to the Present Day*, Londres, éd. Constable, 1978 ; PALMER M., « Les agences d'information en France et en Grande-Bretagne : quelques éléments de comparaison », in SERGEANT J-C. (dir.), *Visages de la presse britannique*, Nancy, éd. Presses Universitaires de Nancy, 1987, p.117-128 ; WOLFF J., « Structure, fonctionnement et évolution du marché international des nouvelles : les agences de presse de 1835 à 1934 », in *Revue économique*, t.XLII, n°3 (1991), p.575-601 ; READ D., *The Power of News : the History of Reuter*, Oxford, éd. Oxford University Press, 1992 ; PALMER M., *Naissance du journalisme comme industrie. Des petits journaux aux grandes agences*, Paris, éd. L'Harmattan, 2014 [1983] ; BARON X., *Le monde en direct : de Charles-Louis Havas à l'AFP, deux siècles d'histoire*, Paris, éd. La Découverte, 2014.

3. Corpus de sources

3.1. Les journaux

Les journaux fournissent la presque totalité des écrits sur l'Affaire. Logiquement, ils sont les sources exerçant le plus d'influence sur la teneur du discours global véhiculé par toutes celles qui l'abordent. Ils sont donc incontournables dans une étude d'opinion. En outre, les bouleversements que subissent les presses occidentales à la Belle Époque modifient la manière de rédiger l'actualité et par conséquent, leur rapport avec l'opinion publique. Il est opportun de passer ceux-ci en revue. D'une part pour justifier la nécessité de se concentrer essentiellement sur les journaux au cours de notre étude, d'autre part pour être à même d'analyser correctement les discours qu'ils proposent et de répondre aux questions posées dans notre introduction.

3.1.1. L'opinion publique et la presse au XIX^e^ siècle

Durant toute la première moitié du XIX^e^ siècle, les politiques, les élites et les journalistes voient les journaux comme des outils servant à éduquer politiquement et moralement le peuple. Au fur et à mesure des décennies, la primauté des idées sur les faits dans les articles ne s'applique plus qu'aux actualités politiques[50]. La Belle Époque voit croître l'influence des presses américaine et britannique sur les presses française et belge. Les premières privilégient les faits aux idées et se veulent davantage la voix de l'opinion publique que des politiques ou des élites[51]. La presse en général s'élargit de plus en plus aux masses populaires. Les journaux français et belges se commercialisent, s'adaptent à un nouveau public plus important numériquement et souvent peu concerné par les débats politiques et/ou moraux. Les articles privilégient petit à petit les faits et les sensations aux idées et aux arguments. Ce phénomène, en phase de décollage en France et en Belgique dès les années 1870, prend son envol définitif dans les années 1880[52]. Les journalistes conscientisent le caractère plus instable, plus instinctif et plus émotionnel de l'opinion publique et adoptent un traitement de l'information en conséquence. Ils continuent ainsi de lui insuffler des idées, en usant désormais de processus plus subtils : ils adaptent leurs propos, mettent certains faits et aspects de l'actualité plus en avant ou au contraire, plus en recul, répètent un discours ou une idée vis-à-vis d'un fait ou d'un phénomène jusqu'à ce qu'à

[50] BAUTIER R. & CAZENAVE E., *op.cit.*, p.57-61 et p.82-88.
[51] *Idem*, p.104-110.
[52] VAN DEN DUNGEN P., « Écrivains du quotidien …, p.22.

sa normalisation au sein de l'opinion, etc.[53] L'alphabétisme en hausse et l'élargissement permanent du lectorat assurent un écho à leurs idées[54]. Pour résumer, les lecteurs choisissent le type d'actualités qu'ils veulent lire dans les journaux, lesquels demeurent maîtres de la sélection, de la promotion et enfin, du traitement de l'information.

3.1.2. Choix des journaux

Ce choix fut opéré selon plusieurs facteurs tels que les lignes éditoriales, les aires de diffusion et les propriétaires des feuilles. L'objectif de clarifier la provenance de l'information étrangère, en l'occurrence, ici, londonienne, vers les journaux belges impose d'incorporer des titres étrangers dans notre corpus. Ces derniers ont été sélectionnés en fonction de leur accessibilité et de caractéristiques et ce, en faisant des canaux alternatifs potentiels d'Havas. Nous nous sommes tournés en premier lieu vers les journaux français et, notammen, parisiens. En plus d'établir la prédominance de leur influence, Van den Dungen donne quelques chiffres de ventes de différents journaux parisiens vendus en Belgique[55]. Nous aurions pu calquer notre sélection de journaux français sur ces derniers. Toutefois, l'agence Havas n'est pas influente qu'à Bruxelles. Elle l'est avant tout dans sa ville d'origine : Paris. À l'instar d'une partie considérable des feuilles belges, beaucoup de journaux parisiens, et français en général, en sont dépendants pour leur actualité étrangère. L'agence française dispose en outre d'un local dans les bureaux d'un journal anglophone édité depuis Paris : le *Galignani's Messenger*[56]. Seuls trois journaux parisiens, qui payent chacun ses services, y ont un correspondant particulier : *Le Temps*¸ *Le Matin* et *Le Figaro*[57]. Ils sont donc les premiers journaux susceptibles de fournir une actualité londonienne indépendante, et donc différente de celle d'Havas. Le contrat qui l'autorise à s'établir dans les bureaux du *Galignani's Messenger* implique également que ce dernier lui télégraphie une partie de l'actualité publiée par les journaux londoniens[58]. Le seul parmi ces derniers à nous être accessible se révèle être *The London Times*.

---

[53] BAUTIER R. & CAZENAVE E., *op.cit.*, p.117-118.
[54] *Idem*, p.127-130.
[55] La liste de journaux français vendus en Belgique et dont Van den Dungen fait part dans sa thèse n'est pas exhaustive. Il les donne à titre d'exemples servant à illustrer la présence et l'influence de la presse française sur l'ensemble de la presse belge jusqu'en 1914. *Cf.* VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse* …, p.463-464.
[56] COOPER-RICHET D., « La diffusion du modèle victorien à travers le monde. Le rôle de la presse en anglais publiée en France au XIX^{e} siècle », in THÉRENTY M-E. & VAILLANT A. (dir.), *Presse, nations et mondialisation au XIX^{e} siècle*¸ Paris, éd. Nouveau Monde, 2010, p.20.
[57] PALMER M., *Naissance du journalisme comme industrie* …, p.118-119 ; WILLEQUET J., *op.cit.*, p.29.
[58] PALMER M., *Naissance du journalisme comme industrie* …, p.123.

Les journaux belges francophones ont été sélectionnés selon leurs lignes éditoriales, leurs aires de diffusion, de leur direction et surtout, de leurs disponibilités. Du côté de la presse libérale, nous avons retenu *L'Indépendance belge*, *Le Précurseur* et *La Flandre libérale* parmi les doctrinaires, *La Chronique* parmi les progressistes et *La Réforme* parmi les radicaux. Nous nous intéresserons en outre aux discours des journaux dits « commerciaux » mais néanmoins dotés d'une ligne éditoriale. Nous passerons ainsi en revue les articles de *L'Étoile belge*, libéral modéré, ceux du *Patriote* catholique constitutionnel et, enfin, ceux du *Soir*, officiellement neutre mais aux tendances libérales modérées d'après certains observateurs étrangers[59]. Du côté des journaux conservateurs catholiques, nous analyserons les articles du *Courrier de l'Escaut* et de *L'Ami de l'Ordre* provinciaux, du *Journal de Bruxelles* constitutionnel et, enfin, du *Courrier de Bruxelles*, réactionnaire et ultra-montain. Nous analyserons enfin les discours du principal organe socialiste francophone, officiellement rattaché au P.O.B.[60] : *Le Peuple*. Les choix de journaux néerlandophones, peu nombreux à l'époque en comparaison des journaux francophones, furent plus aisés. Le *Vooruit*, pendant néerlandophone du *Peuple* dans la mesure où il est considéré comme l'organe néerlandophone du parti[61], s'est imposé d'emblée. Il ne sera toutefois pas possible de l'exploiter jusqu'au bout de notre travail en raison de sa disponibilité qui ne dépasse pas l'année 1889. *Het Handelsblad*, feuille conservatrice et flamingante, largement diffusée en dehors de la ville et de la province d'Anvers[62], s'imposa également. Les numéros des quatre premières années du journal libéral bruxellois *Het Laatste Nieuws*, né en 1888[63], n'ont pas été conservés. Cependant, la feuille diffuse un roman-feuilleton appelé « Jack the Ripper » entre mars et octobre 1892. Cette fiction, signée Raf Verhulst, sera analysée en tant que source alternative. Enfin, les recherches dans les travaux sur l'histoire de la presse belge, notamment sur une éventuelle influence des presses étrangères sur la presse belge néerlandophone, n'ont fourni aucune piste ou résultat intéressant. En conséquence, aucun journal hollandais ou allemand ne sera dépouillé.

---

[59] Dans un document daté du 30 septembre 1897 et retranscrit par Willequet, Groeben, chargé d'Affaires à Bruxelles pour l'Allemagne donne ses impressions sur la ligne éditoriale du *Soir*. D'après lui, le journal s'interdit toute prise de position officielle. Mais sa ligne éditoriale pourrait être qualifiée de libérale modérée. *Cf.* WILLEQUET J., *op.cit.*, p.37.

[60] Parti Ouvrier Belge. *Cf.* VAN DEN DUNGEN P., « Le Peuple », in JAUMAIN S. (dir.), *Dictionnaire d'Histoire de Bruxelles*, Bruxelles, éd. Prosopon, 2013, p.620.

[61] *Les fastes du Parti* …, p.340.

[62] CAMPÉ R., DUMON M. & JESPERS J-J. (dir.), *Radioscopie de la presse belge*, Verviers, éd. André Gérard, 1975, p.293.

[63] *Idem*, p.181-182.

3.1.3. Quelques limites

Palmer, Van den Dungen et les autres auteurs s'étant intéressés au sujet de la provenance de l'information étrangère ne font pas état d'autres canaux alternatifs que ceux mentionnés ici. Ceux que nous évoquerons dans le contexte n'imposent ni ne suggèrent de dépouiller d'autres journaux supplémentaires en particulier belges comme étrangers. Le dépouillement des feuilles étrangères sera donc limité aux cinq titres mentionnés ci-dessous : *Le Temps* et *Le Matin*, qui disposent chacun d'un correspondant particulier à Londres, le *Galignani's Messenger*, qui transmet à Havas une partie de son actualité londonienne, et enfin, *The London Times*. Ce dernier étant la seule source londonienne et par conséquent, la seule « source-mère » qui nous soit accessible. Idéalement, il aurait été question d'analyser les archives d'Havas de l'automne 1888, ceci afin d'avoir une idée précise des informations exactes qu'elle produit ou pioche dans d'autres journaux avant de les télégraphier à ses clients belges. Ces archives étant conservées aux Archives Nationales[64], nous n'avons pas été en mesure d'y accéder. Ce manque d'informations pose une limite qualitative à nos résultats d'analyse. En effet, les journaux ne précisent pas systématiquement leur source d'information. En outre, le recopiage d'articles repris à d'autres journaux n'est pas pénalisé par les lois en vigueur de l'époque sur le droit d'auteur[65]. Dès lors, il sera obligatoire de passer chaque article au peigne fin, dans le but de cerner les ressemblances et les textes, ou parties de textes, identiques à d'autres articles simultanés, antérieurs ou ultérieurs de quelques jours. Ces ressemblances et ces recopies seront des signes potentiels ou évidents de source d'information étrangère commune. Évidemment, il ne sera pas toujours possible de retrouver et/ou d'affirmer la source de telle information prise par tel journal à un autre. Dans certains cas, cela sera d'ailleurs impossible. Les résultats que nous avancerons, s'ils seront appuyés par des travaux et des comparaisons effectuées directement avec d'autres sources, ne pourront prétendre qu'au statut d'hypothèse.

La quantité de journaux retenus ici est trop importante pour être dépouillée et analysée intégralement sur toutes les périodes mentionnées en introduction. Elle nous amène à poser une autre limite à notre étude, quantitative cette fois. Ainsi, la totalité des journaux cités ci-dessus ne sera intégralement analysée qu'au mois de septembre 1888. C'est à ce moment

[64] BROT I., *Inventaire des archives de l'Agence Havas (Branche information : 1875 – 1940) conservées aux Archives nationales*¸ Paris, éd. S.E.V.P.E.N., 1969.
[65] VAN DEN DUNGEN P., « La professionnalisation des journalistes belges francophones au XIX^e siècle », in *R.B.P.H.*, t.LXXIX, fasc.2 (2001), p.642.

que l'Affaire devient un phénomène de presse. En principe, c'est donc à cette période que les journaux belges sont susceptibles d'élargir leurs sources d'informations afin de proposer des articles plus complets et différents de leurs concurrents. Les résultats d'analyse compilés à l'issue de cette période seront alors suffisants pour dresser des constats et avancer des hypothèses permettant de reconsidérer le soi-disant monopole d'Havas. Ces même résultats d'analyse, permettront , si possible, de combler quelques vides sur la provenance de l'information étrangère en Belgique à la fin du XIX^{e} siècle. Enfin, différentes tendances, similitudes et divergences de traitement de l'Affaire auront été mises à jour. Celles-ci indiqueront quels journaux doivent être conservés ou non à l'issue du mois de septembre 1888. Cette sélection ne privilégiera pas nécessairement les titres proposant les discours les plus riches. Afin d'être à même d'aborder non pas l'opinion mais bien les opinions publiques belges, la polyvalence des lignes éditoriales et des aires de diffusion devra en effet être de mise. La récurrence, la mise en avant et la quantité d'informations proposées sur une actualité témoignent d'un intérêt du journal émetteur et, par conséquent, de celui de son lectorat. Dans cette même optique, une absence ou une trop faible quantité d'articles sur l'Affaire peut constituer une information en elle-même, éloquente aussi bien vis-à-vis du journal émetteur que vis-à-vis du lectorat qu'il vise et/ou qu'il attire.

Une troisième limite, indispensable à tout dépouillement et analyse de sources, est la temporalité. Le *terminus post quem* des sources journalistiques peut être fixé au lendemain du premier meurtre relayé par la presse belge, à savoir le 1^{e} septembre 1888. Dans la mesure où notre travail se veut une étude d'opinion, il nous a semblé logique de fixer leur terminus ante quem au dernier meurtre commis en 1891 et susceptible de (re)mettre en évidence le cadre de l'Affaire. La presse s'en détourne après quelques jours. Plusieurs articles sur des meurtres violents commis dans d'autres pays que le Royaume-Uni, incluent le pseudonyme « Jack l'Éventreur » dans leur titre pour y faire référence, avant comme après le *terminus ante quem*. Ces articles étant moins susceptibles de fournir des informations sur le cadre de l'Affaire, seuls quelques-uns seront sélectionnés de façon arbitraire et analysés dans le but d'illustrer, non plus ce que l'Affaire révèle de son cadre, mais bien ce qu'elle révèle de son retentissement en Belgique et à long terme.

3.2. Sources alternatives

En dépit de son élargissement aux masses populaires, le lectorat demeure hétérogène socialement. Il n'existe pas un, mais bien plusieurs publics belges. Pour certains, les

journaux sont le seul accès à l'actualité. Il sera difficile d'étudier leur opinion uniquement à partir d'autres documents. Des sources alternatives devront toutefois être étudiées, notamment celles émanant du public n'étant pas demandeur de faits divers criminels et disposant d'autres accès à l'actualité. Ce public, plus instruit, est souvent issu de l'élite sociétale. Il s'intéresse davantage à la politique, à l'économie, au sport, à la religion, à la culture, etc. Bien qu'il soit numériquement plus faible, son influence sur l'opinion publique le rend incontournable. Son opinion devra être étudiée à partir de ses propres discours[66]. L'opinion publique belge, prise dans sa globalité, ne pourra être construite qu'en tenant compte de toutes ses composantes socio-hétérogènes. Ceci impliquera de prendre en considération la situation d'échange de chaque public et de confronter les analyses de toutes les sources analysées, journalistiques comme alternatives. Seulement alors, nous serons à même d'interpréter, ou au moins de proposer quelques hypothèses sur l'opinion publique belge prise dans sa globalité vis-à-vis de l'Affaire et des réalités victoriennes, ou au moins londoniennes, qu'elle relève.

Ces sources alternatives émanant des élites seront de nature plus variée. Elles comprendront notamment des rapports diplomatiques, des récits de voyage, des brochures touristiques, des fictions, des critiques littéraires et, enfin, des écrits médicaux. Le *terminus ante quem* des sources alternatives fut d'abord fixé à l'automne 1892, avant d'être déplacé à l'été 1893. La première période correspond à la parution de la première fiction belge néerlandophone directement inspirée de l'Affaire. Il s'agit du roman-feuilleton *Jack-the-Ripper : de vrouwenmoorder*, de Rafaël Verhulst. La deuxième période correspond à celle du procès intenté à Camille Lemonnier par la justice afin de juger sa nouvelle explorant la psychologie du tueur de Whitechapel : *L'Homme qui tue les femmes*[67]. Ces deux œuvres seront interprétées de sorte à mettre en évidence les retombées à plus long terme de l'Affaire dans l'opinion publique belge ou, au moins, de pointer quels aspects de celles-ci ont le plus marqué le public belge instruit qui les produit.

[66] CHARAUDEAU P., *op.cit.*, p.95.

[67] Chronologiquement, cette nouvelle est la première fiction belge consacrée à l'Affaire dans la mesure où elle est rédigée, au plus tard, à la toute fin du mois d'octobre 1888. Elle paraît le 2 novembre de la même année dans le journal parisien *Gil Blas*. Elle ne fait pas l'objet de critique avant sa reparution dans le supplément illustré du *Gil Blas* en février 1893. Seulement alors, elle attire l'attention. *Cf.* LEMONNIER Camille, « L'Homme qui tue les femmes (Mémoire de l'assassin) », in *Gil Blas*¸ 2 novembre 1888, p.1 ; LEMONNIER Camille, « L'Homme qui tue les femmes (Mémoire de l'assassin) », in *Gil Blas, illustré hebdomadaire*, 19 février 1893, p.1-2.

Il n'est pas impossible que l'une ou l'autre source alternative, postérieure d'une ou deux années à ces deux œuvres, viennent compléter notre corpus par la suite. En effet, nous avons été confrontés au cours de nos dépouillements au silence récurrent, si pas permanent dans certains cas, de certaines sources mentionnées ci-dessus. Plusieurs archives, revues et recueils bibliographiques, notamment diplomatiques[68] et scientifiques[69], ont fait l'objet de dépouillements intégraux sans donner de résultats satisfaisants. Plutôt que de nous en désintéresser complètement, nous avons cherché à exploiter le silence de ces sources et/ou de la classe sociale ou professionnelle qui les produit. Plusieurs raisons peuvent expliquer une absence d'informations sur un sujet précis ou une thématique générale. Celles pouvant être invoquées *a priori* dans le cadre de l'Affaire sont le dédain ou le désintérêt des élites ainsi que son retentissement trop important, qui a pour conséquence qu'elles ne jugent pas intéressant et/ou nécessaire de s'épancher dessus davantage. Ces raisons, que nous avançons ici comme des hypothèses de départ, ne sont pas exhaustives. D'autres, plus spécifiques à l'une ou l'autre élite sociale ou professionnelle, seront révélées le cas échéant. Quoi qu'il en soit, ces silences nous imposeront, une fois de plus, de faire preuve de prudence dans la valeur que nous accorderons aux résultats d'analyses[70].

4. Méthodologie

4.1. Quelques mots sur les faits divers criminels

Au préalable de l'étude de presse, il est opportun de fournir quelques caractéristiques essentielles sur ce genre de faits. C'est en effet dans ce dernier que s'insèrent la presque totalité des articles sur l'Affaire, bien qu'ils ne figurent pas systématiquement dans la rubrique homonyme. Avant la Belle Époque, ils ne sont que de simples rapports objectifs d'événements considérés de moindre importance. Progressivement, ils en deviennent des reproductions plus complètes. Leurs auteurs accentuent leur dimension extraordinaire. Les accidents et les crimes deviennent leurs sujets de prédilection. À mesure que la presse se

---

[68] *Archives du Ministère belge des Affaires étrangères et du Commerce extérieur*, Bruxelles, Fonds Correspondance politique – Légations, dossier n°652/654 : Grande-Bretagne (1872 – 1890).

[69] *Bulletin de la Société de médecine mentale de Belgique*, Gand & Leipzig, éd. Clemm, 1888 – 1895 ; *Gazette médicale de Liège*¸ t.I-VIII, Liège, éd. Société anonyme de l'imprimerie liégeoise, 1888-1895 ; *Catalogue de la bibliothèque de l'Académie royale de médecine de Belgique. Troisième supplément*, Bruxelles, éd. Manceaux, 1891 ; BOULENGIER O. (dir.), *La Presse médicale belge*¸ vol. 40 – 47, Bruxelles, éd. C. Vande Weghe, 1888 – 1895 ; VERLAINE L., *Tables des Archives de biologie (1883 – 1914)*, Bruxelles, éd. Librairie nationale d'Art et d'Histoire, 1915 ; VANNÉRUS J., *Tables du bulletin et des mémoires de la Société d'anthropologie de Bruxelles (1883 – 1914)*¸ Bruxelles, éd. Librairie nationale d'Art et d'Histoire Van Oest, 1917.

[70] GARNER G. & LIENHARD T., « Le silence des sources en histoire », in *I.F.H.A.*, n°2 (2010), [En Ligne], http://journals.openedition.org/ifha/225, (Page consultée le 15/07/2019 ; Page mise en ligne le 01/02/2013).

commercialise et s'ouvre davantage aux masses, les faits divers bénéficient d'une plus large diffusion. Ils se destinent et s'adaptent à un public toujours plus populaire et friand d'informations divertissantes, propres à faire réagir ses émotions. En plus d'informer, ils sont dorénavant consommés. Leur intérêt n'est plus l'événement qu'ils racontent mais plutôt, ce qu'ils contiennent de sensationnel et de susceptible de donner lieu à des réflexions et/ou à des discussions sur l'être humain. Plus l'événement rapporté sort de l'ordinaire, plus il a de chance d'intéresser le lecteur. Ce dernier recherche l'inattendu brisant la routine, l'inouï flirtant avec le sacré, l'insolite transgressant les normes sociales puis enfin, et surtout, le tragique[71]. L'inquiétude ambiante liée à la prise de conscience généralisée de divers problèmes sociétaux tels que la misère sociale, l'alcoolisme, la criminalité, la délinquance urbaine, etc. renforce cet intérêt du lectorat pour les histoires dramatiques. Ainsi, les faits divers criminels correspondent exactement aux attentes du lectorat de masse, qui veut se divertir tout en s'informant[72].

Pour prétendre raconter le vrai, leurs auteurs y insèrent de nombreux détails, commentaires ou exagérations. Leur récit est plus précis : il lie l'événement à un lieu qu'il nomme, spécifie, localise, décrit, commente et parfois, détaille. Idem pour les personnes impliquées. S'il les connaît, le journaliste fournit leurs noms, prénoms, âges, signes distinctifs et autres traits intimes. Le crime est décrit de sorte à reconstituer méthodiquement les faits aussi bien que les responsabilités. Quant au rapport du déroulement de l'enquête, les journalistes peuvent y insérer des hypothèses, des conjectures, des faits nouveaux, des présomptions et des pistes. Tous ces éléments, réunis ou non, sont destinés à capter l'attention des lecteurs. Lorsque l'un manque, un autre est mis au centre de l'article. Le cocktail de toutes ces informations poursuit un double objectif : créer une illusion de transparence par l'exhaustivité et rapprocher le plus possible, le lecteur de l'événement afin de générer chez lui une forme de cohésion et une solidarité sociale. Enfin, la rédaction des faits divers est dictée par des clichés et des canevas, qui permettent de mieux se représenter l'événement. Le vocabulaire n'est plus employé au hasard. Il se crée une sorte d'esthétique de la conformité, une matrice codifiée destinée à (ré)activer des modes de pensées collectifs

[71] KALIFA D., « L'écriture du fait-divers au 19e siècle », in LÜSEBRINK H.-J. & MOLLIER J.-Y., *op.cit.*, p.298-302 ; CHARAUDEAU P., *op.cit.*, p.88-95 ; SÉCAIL C., « La presse criminelle : l'imaginaire des marges », in BLANDIN C. (dir.), *op.cit.*, p.125-126.
[72] VAN DEN DUNGEN P., « Écrivains du quotidien …, p.22 ; BAUTIER R. & CAZENAVE E., *op.cit.*, p.129 ; KALIFA D., *L'encre et le sang* …, p.235.

et des lieux communs de représentation. Quant au fond des articles, il est souvent exempt de questionnement critique.

Cette évolution fait entrevoir celle des médias en général à la même époque. En plus de vouloir informer, ils entrent dans une optique de séduction du lectorat par l'écriture, selon des règles de forme définies, afin de stimuler les modes de pensées collectifs. Le véritable but des faits divers n'est plus tellement d'informer mais de distraire et d'édifier en insérant les individus dans un cadre géographique, éthique et social[73].

4.2. Analyse qualitative du discours de presse

Cette analyse qualitative doit être effectuée de sorte à nous permettre de formuler des hypothèses sur les idées qu'ils véhiculent et surtout, sur l'opinion que se construit le public belge vis-à-vis de l'Affaire et de son cadre. Il est donc pertinent d'examiner les processus exacts au travers desquels se construit l'opinion publique vis-à-vis d'une actualité relayée par la presse. L'action, les déclarations, les acteurs impliqués et les circonstances matérielles sont les premiers éléments retenus pour se construire une opinion d'un événement transmis. Son pourquoi, son comment et sa finalité peuvent aussi influer sur sa construction[74]. Toute information diffusée est interprétée en fonction de la situation d'échange, c'est-à-dire à l'aide de repères qui sont le fruit d'expériences sociales et culturelles. À partir de ceux-ci, les lecteurs retrouvent et abordent les récurrences à l'intérieur des phénomènes dont ils se tiennent informés et seulement ensuite, ils s'en font un avis, toujours sur base de leur vécu. L'opinion se construit donc en prenant appui sur les prismes que sont les contextes politiques, culturels et sociaux dans lesquels baignent les lecteurs. C'est en fonction de ceux-ci qu'ils se représentent l'actualité, qu'ils en débattent et se l'imaginent[75].

Les journaux peuvent influencer cette opinion vers l'une ou l'autre direction, etc. En effet, tout en fournissant aux lecteurs de faits divers criminels la dose de sensationnel et d'extraordinaire qu'ils demandent, ils insèrent puis répètent certaines idées dans leurs articles, destinées à leurs faire développer un point de vue déterminé. Ces idées qu'ils véhiculent en relayant une actualité font écho à certaines valeurs, à certaines normes sociétales qui sont souvent celles des élites dominantes. Elles sont véhiculées à travers des contenus thématiques qui ne sont pas choisis au hasard. Chaque contenu, chaque thème est

[73] KALIFA D., « L'écriture du fait-divers au 19e siècle », in LÜSEBRINK H.-J. & MOLLIER J.-Y., *op.cit.*, p.303-311 ; AMBROISE-RENDU A-C., « Les faits divers …, p.248.
[74] CHARAUDEAU P., *op.cit.*, p.41-45.
[75] SÉCAIL C., « La presse criminelle : l'imaginaire des marges », in BLANDIN C. (dir.), *op.cit.*, p.137.

propice pour évoquer tel type de comportement ou réalité critique, qui valorise indirectement les comportements et réalités souvent opposées, admises le plus souvent comme étant les modèles à suivre. Plus ces contenus, et donc ces idées, sont récurrentes, plus elles témoignent de la volonté du journal émetteur de les faire adopter par le lectorat ou de les conforter dans son esprit, tout en relayant une actualité[76]. Ces idées, qui auront tendances à être critiques dans les articles, ne seront pas toujours formulées explicitement. Le plus souvent, il sera nécessaire de procéder à une lecture plus globale du discours de chaque article vis-à-vis de chaque problème évoqué et mis en évidence par l'Affaire. En outre, les mots utilisés, notamment les qualificatifs, recèlent une charge émotionnelle et peuvent, au besoin, être vecteurs d'idées et/ou de postures[77].

Ces idéaux, normes, perceptions de problèmes sociaux, etc. peuvent logiquement varier selon la ligne éditoriale du journal émetteur. Particulièrement au sein de la presse belge dans la mesure où la Belgique vit une période de crise sociale, doublée d'un choc des consciences au moment où ont lieu les crimes de Londres. En outre, chaque journal a sa propre tendance, son propre public cible et par conséquent, ses propres objectifs. Afin de comprendre et d'expliquer l'opinion publique, il conviendra de situer chaque discours, chaque idée, par rapport à la ligne éditoriale du journal qui les propose.

Pour résumer, il s'agira dans un premier temps de cerner les idées véhiculées sur chaque thématique présente dans chaque article. Ces dernières devront être interprétées selon la ligne éditoriale du journal émetteur, du public ciblé, des réalités belges auxquelles elles font écho et enfin, des perceptions belges existantes vis-à-vis de celles-ci. Cette série d'étapes devra être répétée vis-à-vis du discours global, proposé sur l'ensemble de la période concernée et à l'issue de chaque chapitre analytique. Ces analyses qualitatives globales pourront s'appuyer des analyses quantitatives de contenu.

---

[76] KALIFA D., « L'écriture du fait-divers au 19e siècle », in LÜSEBRINK H.-J. & MOLLIER J.-Y., *op.cit.*, p.306-310 ; CHARAUDEAU P., *op.cit.*, p.46-48.

[77] Nous avons un temps songé à appuyer notre analyse des discours par une analyse quantitative du vocabulaire, qui aurait permis une certaine objectivité. Nous y avons renoncé après avoir constaté que beaucoup d'articles belges étaient des recopies, complètes ou partielles, d'autres articles, également belges comme français ou étrangers. De même, les journaux belges tendent à diversifier leurs sources, qui peuvent avoir différentes lignes éditoriales, parfois différentes des leurs et donc, véhiculer un discours qui s'en éloigne. Enfin, le vocabulaire utilisé par le journal d'origine n'est pas toujours modifié par le journal copiste ou plagiste. Il s'ensuit deux conséquences potentielles sur le long terme. La première étant un vocabulaire, plus précisément un ton, trop variable. La seconde est l'incompatibilité des discours vis-à-vis des lignes éditoriales. Compte tenu de tous ces constats, une analyse quantitative du vocabulaire présente un risque d'erreur et d'interprétations finales trop important. Notre analyse qualitative des discours ne considérera donc la forme des articles qu'en dernier recours afin de privilégier davantage leur fond. *Cf.* MUCCHIELLI R., *op.cit.*, p.74.

4.3. Analyse quantitative du discours de presse

4.3.1. Récurrences et espaces des thèmes

Les organes, dont les articles belges sur l'Affaire émanent, sont les derniers maillons d'une chaine d'informations. Ils tirent ces dernières d'une ou plusieurs sources. Une fois réunies, certaines sont sélectionnées pour paraître sur le papier et par conséquent, sont privilégiés à d'autres. Aucun aspect, aucun thème de l'Affaire n'est donc évoqué sans raison par les journaux belges. Dans cette optique, la récurrence et l'espace accordés à chacun d'entre eux dans chaque journal, tout au long de l'Affaire, sont potentiellement éloquents. En plus de répondre aux attentes du lectorat, cette mise en évidence par la récurrence et par l'espace peut traduire une volonté des journaux d'introduire certains problèmes sociétaux dans les débats ou d'en faire parler davantage[78]. Elle est à même de confirmer leur ligne éditoriale ou d'en révéler les évolutions. Compte tenu des changements que subit l'ensemble du monde de la presse à l'époque et du choc des consciences que provoquent les grèves de 1886 en Belgique, ces dernières peuvent être envisagées comme des possibilités. Enfin, la récurrence et l'espace accordé à un thème peut aussi révéler lesquels d'entre eux sont les plus débattus parmi ceux que l'Affaire met en évidence et dont l'opinion publique prend conscience à la fin du XIX^{e} siècle[79]. Enfin, l'analyse des récurrences et des espaces indiquera à quels problèmes le public belge accorde le plus d'attention et, *de facto*, lesquels il retient plus que d'autres pour construire son opinion de l'Affaire et du cadre dans lequel elle a lieu. Afin de garantir un maximum d'objectivités à nos interprétations, nous étudierons ces récurrences et ces espaces des thèmes dans les journaux via une analyse quantitative adaptée à nos sources et développée par nos soins à partir des méthodes de Berelson et Mucchielli[80]. Les différents thèmes que voici ont été sélectionnés en fonction de nos lectures des journaux : violence, enquête, misère, émotion populaire, antisémitisme, prostitution et alcoolisme. Les

[78] RINGOOT R., *op.cit.*, p.61 ; CHARAUDEAU P., *op.cit.*, p.36-38 ; BERELSON B., *op.cit.*, p.104-105.
[79] BERELSON B., *op.cit.*, p.58 et p.139-140 ; VAN DEN DUNGEN P., « Écrivains du quotidien …, p.22 ; AMBROISE-RENDU A-C., « Les faits divers …, p.242.
[80] Ces deux spécialistes des analyses de contenu suggèrent, dans un premier temps, de sélectionner une variable de quantité d'informations (surface en cm² accordée à tel contenu, nombre de mots, etc.) en fonction de l'objectif du chercheur. Ici : déterminer quels sont les éléments de l'Affaire Jack l'Éventreur les plus mis à l'avant et donc, les plus susceptibles d'influencer l'opinion publique belge sur cette série de crimes et le cadre dans lequel ils sont commis. L'importance de ce contenu au sein d'un article et à long terme, au sein du journal dépouillé, est calculée article par article. Pour ce faire, Berelson et Mucchielli confrontent la valeur quantitative du contenu étudié à celle de l'article pris dans sa totalité. Cette opération est répétée pour chaque article afin de permettre la vue d'ensemble la plus objective possible. Sans pour autant passer par des calculs précis et chiffrés, qui se seraient avérés trop fastidieux dans le cadre de notre étude, la méthode de quantification de contenu que nous avons développée ici reste inspirée de ce procédé comparable à un calcul de pourcentage. *Cf.* MUCCHIELLI R., *op.cit.*, p.74 ; BERELSON B., *op.cit.*, p.98-105.

espaces accordés à chacun au sein de chaque article seront quantifiés selon le modèle suivant :

1) « Bref (b) » : limité à un mot, ou quelques mots en fonction de la longueur de l'article. Ce type d'espace ne laisse aucune place aux détails, commentaires ou hypothèses que les auteurs de faits divers ont l'habitude de délivrer ou de formuler. Néanmoins, aucune information n'est mentionnée au hasard. Chacune mérite d'être comptabilisée[81]. Dès lors, une simple information de précision, comme par exemple la profession des victimes, alors déconsidérée par une partie notable de l'opinion publique à l'époque, est éloquente aussi bien vis-à-vis des objectifs poursuivis par le quotidien que vis-à-vis des attentes et considérations des lecteurs qu'il informe.
2) « Évoqué (e) » : limité à une phrase, éventuellement à deux voire trois dans les articles plus longs. Cet espace n'évoque que l'essentiel des informations à connaître. Le plus souvent, les informations « évoquées » seront limitées au factuel pur et simple. Le thème concerné n'est en aucun cas le sujet principal de l'article ; il y est secondaire.
3) « Développé (d) » : espace variable mais systématiquement supérieur aux deux premiers et suffisant pour faire du thème concerné l'un des principaux de l'article. Ces espaces peuvent comprendre des détails et/ou des commentaires dans les articles longs.
4) « Principal (p) » : espace variable, mais d'office supérieur à celui de tous les autres thèmes abordés dans l'article. Le plus souvent, il s'agira de l'enquête[82].

Les résultats de cette analyse quantitative permettront de répondre aux questions posées ci-dessus. Cependant, ils devront eux aussi être interprétés à la lumière de plusieurs éléments tels que la ligne éditoriale des journaux, les attentes du lectorat, son opinion vis-à-vis des problèmes évoqués et la réalité de ces derniers en Belgique au moment de l'Affaire. Ils constitueront, avec les résultats de l'analyse qualitative des discours, les principaux

[81] CHARAUDEAU P., *op.cit.*, p.36.
[82] La lecture préliminaire de nos sources nous a amenés à constater que certains articles, courts comme longs, peuvent avoir plusieurs sujets principaux. Entendons par là qu'ils occupent chacun un espace plus ou moins similaire au sein de l'article, sans qu'aucun ne se démarque du lot. Dans ce cas de figure, ces thèmes seront comptabilisés comme « développés » ; aucun ne sera comptabilisé comme « principal ».

éléments à partir desquels nous avancerons nos hypothèses sur l'opinion que développe le public belge vis-à-vis de l'Affaire et de son cadre.

4.3.2. Rubriques

On définit la « carrière » d'un sujet d'actualité comme son évolution dans les différentes rubriques au sein des journaux. Son étude est à même de nous apporter quelques éléments nouveaux sur leur fonctionnement et leurs objectifs. Chaque journal sélectionne en effet ses informations en vue de les faire paraître dans une rubrique bien précise ; chacune étant en charge d'un type de contenu particulier. Le rubriquage conditionne le regard du lecteur, sa réception de l'information et sa manière de lire le quotidien. Il en ritualise la lecture[83]. Des changements non-systématiques de contenu et de traitement peuvent aussi être observés lors des transferts. Par conséquent, étudier la carrière d'un sujet peut apporter de nouveaux éléments pour mieux comprendre sa politisation et/ou sa popularisation[84].

L'ordre d'apparition des rubriques marque la valeur accordée à chaque information. Celles des premières pages abordent donc les sujets les plus légitimés. À la fin du XIX[e] siècle, les Unes tendent à toujours avoir les mêmes rubriques et donc, à toujours contenir les mêmes types d'information[85]. Néanmoins, il peut arriver qu'un sujet au départ anodin, normalement destiné à rester cantonné dans une rubrique secondaire, parvienne à s'y hisser provisoirement. Pour une durée limitée, il peut aussi devenir lui-même une rubrique. Ces deux cas témoignent d'un remaniement des valeurs accordées au sujet en question. Le second témoigne d'une logique événementielle et de normalisation de l'information de la part du journal : l'événement acquiert un aspect ordinaire, tout en conservant son aspect extraordinaire grâce à son caractère éphémère. Les disparitions et créations de rubriques constituent donc des moments privilégiés pour questionner les choix éditoriaux des journaux et, par conséquent, l'intérêt du public[86].

Globalement, les articles liés à l'Affaire ou y faisant référence restent cantonnés aux faits divers et aux actualités étrangères. Néanmoins, des changements surviennent relativement tôt comme, notamment, l'apparition d'articles sur l'Affaire faisant eux-mêmes

[83] LETHIER V., « Formes et fonctions du rubriquage d'un quotidien régional du XIX[ème] siècle : Le *Petit Comtois* (1883 – 1903) », in LETHIER V. & VIPREY J-M. (dir.), *op.cit.*, p.115-119.
[84] RINGOOT R., *op.cit.*, p.63-64.
[85] LETHIER V., « Formes et fonctions du rubriquage d'un quotidien régional du XIX[ème] siècle : Le *Petit Comtois* (1883 – 1903) », in LETHIER V. & VIPREY J-M. (dir.), *op.cit.*, p.119.
[86] RINGOOT R., *op.cit.*, p.66-69.

office de rubriques. L'étude de sa carrière est donc justifiée. Nous veillerons aussi à relever d'éventuels changements de contenu et de discours lors des moments-clés. Les résultats obtenus nous aideront à mieux comprendre l'intérêt variable du lectorat au fil du temps. En outre, ils seront susceptibles de nous éclairer sur les objectifs et le fonctionnement des journaux dépouillés.

4.3.3. Titres

Ils font office de micro-récit, annoncent, construisent, configurent et condensent l'événement qu'ils rangent dans une catégorie[87]. Néanmoins, ils ne sont pas toujours révélateurs de la teneur et de la forme de leur article. Ainsi, il n'est pas rare de trouver des articles de longueur variée aux intitulés identiques, avec un langage et un contenu différents[88]. Les titres peuvent conférer à leur sujet un statut d'événement particulier en comprenant des références historiques et culturelles. Beaucoup puisent leurs mots dans des répertoires de symboles. À partir de ces derniers, ils activent une référence déjà connue et stabilisée dans les représentations collectives. Il peut s'agir d'une personnalité, d'un lieu, d'une affaire connue, d'un phénomène social, etc. À ces références-symboles, parfois utilisées de manière quasi-autonome et mécanique, ils adjoignent un élément de l'actualité. Au fil du temps et à force de récurrence, ils finissent par conférer à l'événement une dimension historique et familière, voire mythologique[89]. Compte tenu de ces informations, une étude des titres pourrait apporter de nouveaux constats intéressants à prendre en compte, tant pour l'étude de la presse que de l'opinion publique belge sur l'Affaire et l'Angleterre victorienne en général.

Il a un temps été envisagé de considérer la dimension sémantique des titres. Compte tenu des nombreux intitulés similaires et de la variété des articles en termes de contenu, de longueur et de langage, nous n'avons pas jugé cette démarche pertinente. La constance des intitulés pourrait néanmoins constituer une information en elle-même sur le fonctionnement de la presse. En effet, afin de varier les effets produits sur le lectorat et ainsi stimuler leur achat, les journaux concurrents tendent à différencier les titres de leurs articles portant sur les mêmes sujets[90].

---

[87] *Idem*, p.88.
[88] *Idem*, p.78-79.
[89] *Idem*, p.91-94.
[90] CHARAUDEAU P., *op.cit.*, p.62.

4.3.4. Pages

À l'instar des rubriques, le système des pages est lui aussi symbolique d'une hiérarchie de l'information. À l'inverse, son organisation est variable car dépendante des hasards de l'actualité[91]. La page la plus importante est la Une, même si elle n'est toujours la première à être lue. Elle comprend essentiellement les grands faits nationaux. La remontée en Une d'un événement, comme par exemple d'un fait-divers, témoigne d'une valeur nouvelle de ce dernier et influe sur sa construction. La troisième page est également intéressante. En effet, elle est la première sur laquelle le lecteur pose son regard lorsqu'il ouvre son journal ; la page de droite étant réputée plus attractive pour l'œil[92]. Cette théorie de Ringoot, que nous décidons de prendre avec des pincettes, permet d'avancer l'hypothèse qu'une majorité des lecteurs, qu'ils soient intéressés ou non par les faits divers criminels, a promené son regard, au moins furtivement, sur quelques articles relatifs à l'Affaire et, par conséquent, a dû en prendre conscience tôt ou tard compte tenu de leur récurrence en troisième page.

[91] RINGOOT R., *op.cit.*, p.62.
[92] *Idem*, p.75-77.

II. CONTEXTES

1. Contexte britannique

1.1. L'Affaire Jack l'Éventreur

1.1.1. Dans les faits

Le premier crime commis par Jack l'Éventreur fait encore débat aujourd'hui ; plusieurs « ripperologues » continuent en effet de considérer l'hypothèse selon laquelle sa première victime n'aurait pas été Mary Ann « Polly » Nicholls, mais une certaine Emma Smith ou Martha Tabram. La première, qui survécu une journée à ses blessures, décède le 4 avril 1888 à Spitalfields. La seconde, prostituée quarantenaire, est retrouvée mutilée le 7 août 1888 près de Whitechapel Road. Si le mode opératoire diffère légèrement des victimes ultérieures, le degré de violence est suffisant pour forcer l'instauration de comités de vigilance dans les rues de Whitechapel. Dans l'ordre chronologique, le meurtre de Nicholls est le premier à faire l'unanimité sur la culpabilité du meurtrier affublé du pseudonyme Jack l'Éventreur. Cette prostituée de quarante-trois ans est assassinée la nuit du 30 août au 31 août 1888 à Buck's Row, dans le quartier de Whitechapel. Les mutilations subies seront reproduites sur les autres victimes, à l'exception d'Elizabeth Stride : gorge tranchée en profondeur, entailles sévères de l'abdomen et coups de couteaux répétés dans les parties intimes. Outre sa profession, qui lui rapportait peu de revenus, Nicholls était connue pour son alcoolisme et n'avait pas de domicile fixe. Elle logeait de façon irrégulière dans les différentes pensions du quartier, lorsqu'elle récoltait la somme nécessaire. La presse londonienne fait rapidement le lien avec les deux meurtres précédents et Scotland Yard prend l'enquête en charge. L'émotion populaire et l'antisémitisme croissent rapidement. Des rumeurs accusent en effet un Juif vêtu d'un « Tablier de cuir » d'être l'auteur du crime.

Annie Chapman, prostituée de quarante-sept ans, est retrouvée dans la matinée du 8 septembre 1888 à Hanbury Street, dans le quartier voisin de Spitalfields. Son addiction à l'alcool l'avait tirée de sa vie bourgeoise et la maintenait depuis dans la misère. Elle bénéficiait toutefois d'un domicile fixe. Ses mutilations sont plus sévères : plusieurs organes sont retrouvés gisants à l'extérieur du corps. Certains, dont l'utérus, ont été prélevés et emportés.

Elizabeth Stride, prostituée occasionnelle de longue date, âgée de quarante-cinq ans et sans domicile fixe, est assassinée la nuit du 29 au 30 septembre 1888. Elle avait déjà contracté des maladies vénériennes et comptabilisait un record d'arrestations pour

alcoolisme et atteinte à l'ordre public. Son corps est retrouvé dans Berner Street, à quelques pas de l'entrée de l'*International Working Men's Club*, occupé par des Juifs socialistes et des radicaux. Ses mutilations limitées à la gorge tranchée induisent que le tueur fut interrompu dans sa besogne. Catherine Eddowes, également quarantenaire, est assassinée moins d'une heure après à Mitre Square, dans le quartier d'Aldgate, alors qu'elle venait de quitter un commissariat où elle était retenue pour alcoolisme et atteinte à l'ordre public. Bien qu'elle pratiquait le racolage à l'occasion, son compagnon démentira qu'elle était une prostituée. Ses mutilations sont comparables à celles d'Annie Chapman. Son utérus, ainsi que son rein gauche, sont prélevés. Le lendemain, *Fleet Street* publie massivement une lettre intitulée « Dear Boss », avec l'autorisation de Scotland Yard. Le meurtrier y avoue ses meurtres passés et futurs, et le plaisir qu'il y prend. Le mythe « Jack the Ripper » doit son nom au pseudonyme utilisé par le signataire de cette lettre. Ce surnom remplace aussitôt celui de « Tablier de cuir », utilisé jusqu'alors pour qualifier le meurtrier. La lettre avait été réceptionnée quelques jours plutôt, le 27 septembre, par une agence de presse londonienne : la Central News Agency. Sa publication fait augmenter les communications des individus destinées à la police et à la presse, sans résultats. Le 16 octobre, le chef du Comité de vigilance de Whitechapel reçoit un paquet contenant la lettre « From Hell », accompagnée de la moitié d'un rein humain. Si les analyses établissent la concordance, elles ne parviendront pas à affirmer qu''il s'agissait bien de celui d'Eddowes. Son crime et celui de Stride, couramment appelés « double meurtre » en raison de leur presque-simultanéité, provoquent une envolée spectaculaire des ventes de journaux et font culminer le sentiment d'insécurité. Ils forcent à une augmentation des effectifs de surveillance. Le travail de la police est par ailleurs mis à mal à cause des localisations du crime. En effet, le meurtre d'Eddowes est perpétré dans la juridiction de la police de la Cité, où la police métropolitaine, indépendante de la première, n'a pas le droit. En dépit des prévisions journalières de meurtres, le tueur cesse toute activité pendant plus d'un mois.

Mary Jane Kelly, prostituée de vingt-quatre ans seulement, est la dernière victime attestée de Jack l'Éventreur. Elle est assassinée dans la nuit du 8 au 9 novembre 1888. Son meurtre suscite un intérêt particulier en raison de sa barbarie sans précédent. En plus des mutilations relevées sur trois des victimes antérieures attestées, le nez, les seins et les organes abdominaux sont coupés, puis arrachés. Ce déferlement de violence s'explique par le lieu du crime. Contrairement aux autres victimes attaquées en rue, Kelly est assassinée à l'intérieur

d'une maison de Dorset Street, à Miller's Court, régulièrement louée par des prostituées. À l'instar des victimes précédentes enfin, elle avait des penchants alcooliques.

De nombreuses autres prostituées sont poignardées les mois suivants, mais selon un mode opératoire différant suffisamment des cinq victimes attestées pour en disculper Jack l'Éventreur. Seuls les meurtres de Rose Mylett, retrouvée le 20 décembre 1888, et d'Alice McKenzie, assassinée le 17 juillet 1889 dans Castle Alley, à Whitechapel, font croire à son éventuel retour. De nombreux journalistes et policiers crurent fermement qu'il compta plus de cinq victimes à son actif. En outre, son surnom devient une icône dans les discours et les esprits, particulièrement des femmes. Si bien qu'il suffit parfois de le crier en rue pour ameuter la foule contre la personne désignée. Un dernier meurtre fait enfin croire à son retour : celui de Frances Cole, retrouvée la gorge tranchée le 13 février 1891 sous le pont de Swallow Gardens, à Whitechapel. Aucun lien vérifié n'étant dressé faute de preuve, la presse s'en détourne aussitôt[93].

1.1.2. Dans la presse britannique

Les articles sur les crimes de Whitechapel sont ultérieurs de quelques années à la naissance en Angleterre d'un nouveau style de reportage s'insérant parfaitement dans la mouvance du *New Journalism*, que nous résumons ici par la volonté des journaux s'y inscrivant d'évoquer et de débattre en priorité des thématiques intéressant le grand public, plus souvent demandeur de distractions que de réflexions[94]. Les actualités criminelles, par la sensation qu'elles procurent de par leur aspect extraordinaire, constituent naturellement l'un des intérêts favoris du grand public[95]. Dans cette optique, le suivi rapide et massif de la presse britannique, et surtout londonienne, n'est pas surprenant, compte tenu de la violence des crimes et du piétinement de l'enquête au fil des semaines, qui contribue à entretenir le mystère. D'une série de meurtres sur des prostituées des bas-fonds de Londres, les journaux font un fait-divers criminel de grande ampleur, suivi au-delà des frontières. Ils alimentent ainsi la terreur qui sévit et évolue dans la capitale selon la fréquence des crimes. Au fil des semaines, ils relayent, appuient ou contredisent des théories, aussi fondées que farfelues, sur l'identité et le(s) mobile(s) de l'assassin. Ils mènent leurs propres enquêtes, parfois en faisant

[93] CURTIS PERRY JR L., *op.cit.*, p.19-24 et p.211 ; WARWICK A. & WILLIS M. (éd.), *op.cit.*, p.xiv-xvi.
[94] Ce concept sera développé plus en profondeur dans le chapitre consacré à la presse.
[95] OLDRIDGE D. « Casting the spell of terror : the press and the early Whitechapel murders », in WARWICK A. & WILLIS M. (dir.), *op.cit.*, p.47.

preuve d'une créativité outre mesure. Détails, anecdotes, hypothèses, pistes suivies et commentaires comblent les vides[96].

Parmi tous les sujets connexes à l'Affaire, c'est essentiellement sur la violence des crimes et le piétinement de l'enquête que *Fleet Street* se concentre. Ceci afin de maintenir le ton sensationnel et le mystère pour augmenter, puis maintenir les ventes[97]. Ce phénomène n'est pas surprenant sachant que c'est avant tout sur les crimes et leur(s) auteur(s) que convergent la grande majorité des regards dans le cadre de toute actualité ou de tout récit criminel[98]. Ils sont les éléments les plus débattus dans le cadre de l'Affaire, aussi bien par la presse que par l'opinion publique. Les corps mutilés fascinent et font l'objet de descriptions précises et détaillées, afin de mieux faire ressortir le caractère morbide et extraordinaire des meurtres. Ces derniers sont largement interprétés comme le travail d'un aliéné et donnent lieu à de longs questionnements sur la santé mentale du tueur. L'engouement est tel vis-à-vis de ces hypothèses que la presse fait le rapprochement avec des personnages de fictions contemporaines[99]. Un dernier élément à mentionner sur l'intérêt de la presse pour l'Affaire, notamment vis-à-vis de sa violence et de son enquête, est qu'il est commun à tous les journaux. Cette actualité criminelle semblait avant tout destinée à être relayé par la presse populaire, qui compte plusieurs titres importants à Londres. Mais force est de constater qu'il parvient à susciter l'intérêt des plus grands journaux de la ville, et du pays, réputés pour leur sérieux, leur conservatisme et surtout, leur désintérêt traditionnel des actualités plus populaires. Le titre illustrant le mieux cette tendance inattendue est *The London Times*[100].

Un autre aspect de l'Affaire va créer la sensation d'une toute autre manière, et susciter lui aussi l'intérêt de lignes éditoriales distinctes : le fossé social victorien. Journaux

[96] CURTIS PERRY JR L., *op.cit.*, p.164.
[97] *Idem*, p.175.
[98] KALIFA D., *L'encre et le sang* …, p.138.
[99] On peut notamment citer le (double) personnage principal d'un roman de Robert Lewis Stevenson paru en 1886 et représenté pile à l'automne 1888 sur les planches londoniennes : *The Strange Case of Dr Jekyll et Mr Hyde*. Ces deux personnages cohabitent dans un seul et même corps. Le premier, docteur respectable et philanthrope obsédé par sa double personnalité, est petit à petit submergé par le second, qui le pousse à commettre le crime chaque nuit dans des quartiers sombres de Londres. Les similarités trop importantes entre les meurtres du roman, représentés sur scène, et ceux de Whitechapel, font fantasmer sur l'existence d'un véritable aliéné en liberté, respectable en apparence mais se livrant la nuit à des meurtres sur des prostituées de Whitechapel. Le parallélisme établi entre Mr Hyde et Jack l'Éventreur est très clair. Ces fantasmes deviennent des rumeurs, puis des craintes à mesure que se perpétue la violence dans l'East-End. Finalement, ils conduisent à interrompre les représentations théâtrales à partir du 20 octobre 1888 afin de ne pas envenimer davantage les esprits. *Cf.* CURTIS PERRY JR L., *op.cit.*, p.78 et p.176-185.
[100] *The London Times* est d'ailleurs le titre qui consacre le plus d'articles et le plus de lignes aux faits et aux circonstances de l'Affaire. *Cf.* MARX R., *op.cit.*, p.16-17.

populaires, progressistes et conservateurs s'y intéressent de près[101]. Ils profitent de l'attention que suscite l'Affaire de par la violence de ses crimes et de par son enquête pour révéler et/ou dénoncer au passage le cadre misérable dans lequel elle a lieu. Ainsi, ils révèlent au peuple britannique la réalité de la misère londonienne et de manière plus générale, le fossé qui divise la société victorienne. Pour ce faire, ils développent largement la dichotomie culturelle, morale, sociale et économique observable entre les quartiers aristocrates et bourgeois du West-End et les quartiers populaires et populeux de l'East-End. À défaut d'être voisins, ces districts demeurent proches d'un point de vue géographique. Ils sont séparés l'un de l'autre par un district voisin commun : la City. Cette différence de conditions de vie marque les consciences des journalistes, puis des lecteurs[102]. Les journaux illustrent et renforcent cette misère en développant les nombreux problèmes qu'ils observent, jusqu'à leurs consacrer de longs articles réflexifs, n'utilisant ainsi plus l'Affaire que comme un prétexte. Le principal d'entre eux est évidemment la pauvreté générale de l'East-End. Journaux libéraux et radicaux s'épanchent beaucoup sur le sujet et soulignent la nécessité d'opérer des réformes sociales. Ils considèrent les conditions de vie des habitants comme une cause des crimes. Des revues médicales, telles que le *British Medical Journal* et *The Lancet* leurs emboitent le pas, en insistant plus logiquement sur les conditions de vie sanitaires et sur les effets corruptifs de la misère, que rapportent et critiquent également les journaux. Ainsi, la presse permet, au moins de manière temporaire, de prendre ou de reprendre conscience de la réalité londonienne et plus largement, du fossé social divisant l'ensemble de la société victorienne, observable au sein même de la capitale de l'Empire britannique. L'antisémitisme ambiant dans l'East-End attire également l'attention des journaux pendant les mois de septembre et d'octobre[103]. La prostitution fait également, et logiquement débat. Le présumé Jack l'Éventreur prétend en effet, dans sa lettre, avoir déclaré la guerre à la catégorie de femmes dont font partie ses victimes : « les putains ». Si la prostitution n'est pas considérée comme criminelle à l'époque, elle reste largement déconsidérée dans les mentalités victoriennes. Les journaux en profitent pour débattre du crime sexuel à l'encontre des femmes de bas-étage aux professions immorales[104]. Cette énième dénonciation de la prostitution comme un fléau sociétal va de pair avec une critique

[101] *Ibidem*
[102] OLDRIDGE D. « Casting the spell of terror : the press and the early Whitechapel murders », in WARWICK A. & WILLIS M. (dir.), *op.cit.*, p.46 ; CURTIS PERRY JR L., *op.cit.*, p.23.
[103] CURTIS PERRY JR L., *op.cit.*, p.23 et p.173-175.
[104] CHARLOT M. & MARX R., « La société « duale » par excellence ! », in CHARLOT M. & MARX R. (dir.), *op.cit.*, p.18.

de l'alcoolisme, défaut commun à chacune des victimes, et à de nombreux habitants de Whitechapel[105].

L'opinion publique britannique vis-à-vis de l'Affaire ne peut être comprise et expliquée sans une connaissance préalable de l'Angleterre de l'époque. À l'instar d'autres pays occidentaux, notamment la Belgique, le pays est marqué par la crise économique et les tensions sociales. Toutes les deux affectent et révèlent les conditions de vie et les mentalités des différentes classes sociales, avant même que n'aient lieu les crimes de Whitechapel. Raison pour laquelle nous reviendrons sur l'opinion publique britannique vis-à-vis de l'Affaire à l'issue du point suivant, consacré spécifiquement à l'Angleterre victorienne.

1.2. L'Empire britannique à la fin du XIX^e^ siècle

À cette époque, l'Empire britannique est la première puissance mondiale. Son expansion territoriale est la plus grande connue jusqu'alors dans l'Histoire. En dépit de troubles occasionnels, ses colonies sont relativement stables grâce à un système administratif performant. Les Anglais y implantent le libéralisme économique. Grâce aux ressources matérielles et démographiques de l'extérieur, l'Angleterre affirme sa supériorité navale, militaire, économique et commerciale. Ces éléments confèrent une image d'omnipotence à l'Empire, qui joue un rôle culturel important auprès de la population britannique. Il contribue à bâtir un imaginaire public de puissance, que la presse relaie. Combiné aux sentiments nationalistes et impérialistes ambiants, il favorise la prise de conscience de sa grandeur chez ses habitants et instaure un sentiment d'orgueil et de réussite à nombre d'entre eux. La gloire de la reine Victoria, qui incarne les valeurs victoriennes et vient de fêter ses cinquante ans de règne, couronne cet imaginaire[106]. Le Premier Ministre Lord de Salisbury[107], en poste

[105] MARX R., *op.cit.*, p.12-13 ; CURTIS PERRY J^R^ L., *op.cit.*, p.45.

[106] Ce sentiment typiquement britannique ne fait pas l'unanimité dans l'Empire. Il est contesté dans les colonies et surtout, dans les autres contrées du Royaume-Uni que sont l'Écosse, l'Irlande et le Pays de Galle, marquées elles-aussi par des courants nationalistes. *Cf.* PEERS D. M., « Britain and Empire », in WILLIAMS C. (éd.), *op.cit.*, p.61 et p.74-75 ; MARX R., *op.cit.*, p.72-73.

[107] De son vrai nom : Robert Arthur Talbot Gascoyne Cecil , né en 1830 à Hatfield House dans une famille issue de l'aristocratie. C'est d'elle qu'il tient son titre « Marquis de Salisbury ». Après une brève carrière en Inde en 1866, il entre à la Chambre des Lords en 1868. Il devient Secrétaire d'État de l'Inde lorsque les conservateurs reviennent au pouvoir en 1874. Quatre ans plus tard, Disraeli le nomme ministre des Affaires étrangères. Il lui succède à la tête du Parti conservateur à sa mort en 1881. Il occupe une première fois le poste de Premier ministre en 1885. Son premier ministère, qui ne dure que quelques mois, voit la prise de mesures législatives en matière de logements ouvriers. Il redevient Premier ministre après la victoire des conservateurs aux élections de 1886. Plutôt que d'assumer le rôle traditionnel du Premier Lord du Trésor, il cumule sa fonction avec celle de ministre des Affaires étrangères. Ses avancées réalisées sous son second ministère comprennent la loi de 1891, qui instaure la gratuité de l'enseignement primaire. Après la victoire des libéraux de 1892, il occupe une troisième fois le poste de Premier ministre en 1895. La Guerre des Boers le force à la démission en 1902. Son neveu, Arthur Balfour, le remplace. Le marquis de Salisbury décède en 1903 sur son

depuis la victoire des conservateurs aux élections de juillet 1886, mène une politique de retrait et d'équilibre. L'Empire ne s'engage dans aucun conflit sérieux et se livre essentiellement à des luttes d'influence en Asie et en Afrique dans le cadre des rivalités coloniales[108].

1.3. Situation politique

Sur le plan constitutionnel, le Royaume-Uni est en avance sur la Belgique. Tout comme elle, il est organisé en une monarchie constitutionnelle bicamérale[109]. Son électorat est néanmoins plus important. Alors que le vote censitaire est toujours d'actualité en Belgique, l'électorat anglais s'est progressivement, mais considérablement élargi au fur et à mesure des réformes opérées au cours du siècle. La dernière, votée en 1884 par un Parlement à majorité libérale, octroie le droit de vote à plus de la moitié des citoyens mâles britanniques. À défaut d'avoir instauré un suffrage universel, ou même plural, elle s'inscrit dans la continuité de celle de 1867 en augmentant le nombre de votants issus des classes laborieuses[110].

Jusqu'au retour des libéraux en 1892, le gouvernement conservateur doit surtout traiter des questions irlandaises, notamment l'Affaire Parnell[111]. Ces dernières causent néanmoins plus de torts au Parti libéral, déjà divisé entre radicaux et modérés sur les questions sociales.

---

lieu de naissance. *Cf.* SMITH P., « Robert Arthur Talbot Gascoyne Cecil », in HARRISON B. & MATTHEW H. C. C. (éd.), *op.cit.*, vol.10, p.761-775.

[108] DAVIS J.R., « Britain and the European Balance of Power », in WILLIAMS C. (éd.), *op.cit.*, p.44-48.

[109] Une différence mérite toutefois d'être rappelée : le mode de composition des chambres hautes, à savoir le Sénat belge et la House of Lords. Les sénateurs belges sont élus, avant comme après la première réforme de la Constitution de 1893. Les Lords sont soit héréditaires, soit nommés par la souveraine. Les règles de chaque pays sont pensées de sorte à ce que ne puissent y accéder que des membres de la très haute société, afin de lui assurer un caractère plus conservateur pour tempérer la Chambre basse. En Angleterre comme en Belgique, cette dernière est composée par voie de suffrage. *Cf.* MABILLE X., *op.cit.*, p.170-171 ; CANNON J., « House of Commons », in CANNON J. (éd.), *The Oxford Companion to British History*, 2e éd., Oxford, éd. Oxford University Press, 2002 [1997], p.230-231 ; H.B., « House of Lords », in CANNON J. (éd.), *op.cit.*, p.594-595.

[110] Les conditions d'accès au suffrage sont essentiellement de nature financière. Pour résumer, la réforme de 1867 avait accordé le droit de vote aux premiers citoyens anglais issus des classes laborieuses. Ces derniers ne comprenaient toutefois que les ouvriers qualifiés. Leur poids restait négligeable. La réforme de 1884 élargit le droit de vote aux agriculteurs et aux mineurs. En dépit de cette participation « plus équitable », 40% des hommes et l'entièreté des femmes sont exclues du suffrage. *Cf.* SEARLE G. R., *op.cit.*, p.132-133.

[111] L'Irlande connait une poussée nationaliste. Les partisans de ce mouvement parviennent à faire élire plusieurs de leurs chefs aux Communes pour soutenir le projet du *Home Rule Bill*, déjà rejeté en 1886 et qui octroierait à l'Irlande son propre parlement, sans toutefois la rendre indépendante du Royaume-Uni. Ils trouvent un soutien dans l'aile gauche du Parti libéral, menée par Gladstone. Son aile droite, composée de Whigs unionistes et modérés, est plus réticente: elle s'y oppose de concert avec les conservateurs. Au début de l'année 1887, *The London Times* publie des documents impliquant le député et leader irlandais Parnell dans plusieurs meurtres. La commission d'enquête peine à trouver des preuves et ne parvient pas à le déstabiliser. La crise traine en longueur et monopolise de nombreux débats aux Communes. Elle n'est résolue qu'en février 1889 lorsqu'un témoin avoue que les documents publiés sont des faux. *Cf. Idem*, p.149-151 et p.157-162.

Dans le contexte de crise économique, ces dernières s'imposent dans les débats et donnent naissance à divers organismes importants. Ainsi, on voit naître en 1883 la *Social Democratic Federation*, première véritable organisation socialiste anglaise. Elle est d'inspiration marxiste et révolutionnaire et implantée avant tout à Londres et dans les centres textiles du nord. La *Fabian Society*, cercle de réflexion et club politique de mouvance socialiste et réformatrice né la même année, est plus modérée : elle envisage une transformation plus graduelle, constitutionnelle, pragmatique et surtout, pacifique de la société[112]. Minoritaire, elle influence surtout par ses écrits. Enfin, l'année 1888 voit le premier candidat ouvrier, l'écossais Keir Hardie, se présenter à des élections. Il entre aux Communes comme premier député ouvrier en 1892[113]. Le monde syndical des *trade-unions* évolue aussi. La grève des dockers de Londres de juillet 1889 touche des travailleurs tenus jusqu'ici à l'écart des organismes. Pris dans le mouvement, ils s'engagent à leur tour dans la lutte sociale. Ainsi naissent une série de syndicats indépendants, mais aux revendications analogues : on parle de « Nouveau syndicalisme ». Ce phénomène double les effectifs des *trade-unions* et accélère la création du *Labour Party*[114].

1.4. Réalités victoriennes

Le Royaume-Uni connaît la récession depuis 1873, à l'instar des autres pays occidentaux. Ses conséquences sont encore d'actualité quinze ans plus tard. L'industrie et les exportations ralentissent. La concurrence avec les états s'accentue[115]. Le monde agricole n'est pas épargné et pâtit d'un exode rural massif. Les salaires et le nombre de mariages diminuent, surtout au sein des populations ouvrières. À l'inverse, le chômage et les emplois occasionnels augmentent. La hausse du premier est toutefois limitée à Londres en comparaison des autres villes industrielles du Royaume[116]. Plusieurs tensions sociales marquent l'opinion et les débats dans la seconde moitié des années 1880. Parmi celles qui affectent le plus l'opinion, on peut retenir les manifestations à Trafalgar Square du 8 février 1886 et du 13 novembre 1887, chacune réprimée par les forces de l'ordre ou l'armée. Cette violence contribue à instaurer un climat de peur de la révolution, qui va de pair avec

[112] La *Fabian Society* prendra une part active dans la formation du *Labour Party* en 1900. *Cf.* CHARLOT M. & MARX R. (dir.), *op.cit.*, p.232.
[113] MARX R., *op.cit.*, p.130-131.
[114] BÉDARIDA F., « Le mouvement ouvrier britannique : esquisse historique », in *op.cit.*
[115] C'est dans ce contexte que le Royaume-Uni est supplanté au rang de première puissance industrielle par les États-Unis en 1890. *Cf.* CHARLOT M. & MARX R. (dir.), *op.cit.*, p.233 ; MARX R., *op.cit.*, p.133-138.
[116] GILBERT D. & SOUTHALL H., « Les multiples dimensions de la misère : les manifestations de la pauvreté d'origine économique en Grande-Bretagne à la fin de la période victorienne », in MANSFIELD M., SALAIS R. & WHITESIDE N. (dir.), *op.cit.*, p.220, p.226 et p.241-242.

l'émergence d'un malaise social affectant surtout les bourgeois et les aristocrates. Ces derniers conscientisent l'ampleur de la misère sociale qui sévit dans les grandes villes et dans laquelle vivent les classes populaires[117].

La misère victorienne n'est pas un phénomène récent. Elle est caractérisée par le problème de l'accès au logement et de la mauvaise qualité de ces derniers. L'insalubrité dans laquelle vit une partie considérable de la population ouvrière est pointée du doigt bien avant les crimes de Whitechapel. Pour y remédier, l'État lance un programme de construction de logements sociaux dès le début des années 1850. Il a pour but de retirer les ouvriers des taudis dans lesquels ils vivent pour les reloger dans des habitats plus décents. Ce programme est toujours d'application en 1888. Ses résultats sont mitigés : l'insalubrité des habitats ouvriers en général demeure une réalité. Un autre élément complique l'accès au logement : l'immoralité ambiante des milieux ouvriers, qui dérange. L'accès à certains logements repose partiellement sur la respectabilité et la moralité du demandeur. Or, la misère dans laquelle vivent les ouvriers est propice au vice. Une autre contrainte est la promiscuité, qui se veut l'une des causes premières de la baisse du nombre de mariage au sein des populations ouvrières[118]. De concert avec les conditions de vie insalubres, elle favorise la diffusion de maladies comme le typhus et le choléra, jusqu'en dehors des hôpitaux. Ces dernières constituent une réalité répandue du quotidien victorien[119]. Enfin, l'augmentation des licenciements, du chômage et des emplois temporaires rendent difficile l'accès au logement. Beaucoup de travailleurs honnêtes licenciés se retrouvent à la rue, tels des vagabonds. Des refuges sont prévus pour les accueillir, souvent en échange d'un travail non-rémunéré. Avec la crise, leur nombre de pensionnaires réguliers augmente. Ces derniers en subissent les conséquences physiques et psychologiques. En dehors de l'hygiène déplorable caractéristique de ces établissements et qui favorise les maladies, ces pensions abritent beaucoup de criminels et de vagabonds permanents. Leur fréquentation forcée entraine de nombreux licenciés honnêtes dans une tourmente plus profonde et irréversible[120].

---

[117] La violence de la manifestation de novembre 1887 lui vaut le surnom de « Bloody Sunday ». *Cf.* SEARLE G. R., *op.cit.*, p.172.

[118] Le projet de construction est initié en 1851 par le *Labouring Classes Lodging Houses Act*, dite Loi Shaftesbury. Il connait une continuité à Londres en 1890 lorsque le *London City Council* reçoit l'autorisation de construire ses propres lotissements de maisons ouvrières. L'État y participe toujours mais favorise de plus en plus les initiatives privées. *Cf.* BARRET-DUCROCQ F., *op.cit.*, p.95 et p.211-213.

[119] MARX R., *op.cit.*, p.45-46.

[120] VORSPAN R., « Le vagabondage et la nouvelle loi sur les pauvres en Angleterre à la fin de l'époque victorienne et sous le règne d'Édouard VII », trad. WALKER A., in MANSFIELD M., SALAIS R. & WHITESIDE N. (dir.), *op.cit.*, p.41-50.

Un phénomène caractéristique de la misère sociale, et morale victorienne est la prostitution. Elle est très importante dans le Royaume, particulièrement à Londres, réputée pour en être la capitale[121]. En dehors des professionnelles à plein temps, beaucoup de femmes l'exercent officieusement pour d'arrondir leurs finances. Nombre d'entre elles sont mineures, sexuellement[122]. La majorité des prostituées anglaises sont de condition ouvrière. On l'explique par le fait que leur profession est la seule façon d'échapper au destin de domestique, le seul autre auquel leur origine sociale leurs permet d'aspirer. Les conséquences de la crise et la difficulté pour les femmes de trouver un emploi dans les villes en poussent également certaines de rang plus élevé à se prostituer. D'un point de vue social, la profession est donc plus hétérogène qu'on ne voudrait le croire. Le plus souvent, les prostituées restent indifférentes face aux campagnes de moralisation et à l'aide que leurs proposent diverses associations de charité. Très peu parviennent à quitter leur métier et leur misère[123]. Leurs conditions de vie laissent à désirer. Beaucoup deviennent alcooliques[124] et répandent des maladies contractées. Dans années 1880, la plupart meurent après trois ans d'activités[125]. Plus en général, la prostitution suscite suffisamment de débats pour que l'État intervienne pour l'endiguer, à défaut de la contrôler. Le *Contagious diseases Act* de 1864 la reconnaît de fait et instaure un système de surveillance médicale obligatoire pour limiter l'expansion des maladies vénériennes. Sous la pression des polémiques, comme l'Affaire de la Traite des Blanches[126] révélée en 1880, et des manifestations des syndicats, des politiques, et des milieux féministes, ces examens sont abolis en 1885. Des mesures sont prises et/ou accrues en conséquence : traque des proxénètes, majorité sexuelle élevée à seize ans et augmentation des prérogatives policières pour poursuivre les tenanciers de maisons closes. L'*Ellis Hopkins Act* de 1880 autorise le retrait d'enfants des domiciles abritant des prostituées. Enfin, la loi de 1891 sur le vagabondage durcit les peines pour racolage et pénalise officiellement la

[121] On l'explique notamment par le fait qu'elle est une plaque tournante proposant multiples activités variées. Les marins, soldats en permission, hommes d'affaires, voyageurs et touristes de passage sont nombreux à profiter de leur séjour pour s'adonner à des distractions moins vertueuses. *Cf.* ROBBINS K., « La hiérarchie des prostituées », in CHARLOT M. & MARX R. (dir.), *op.cit.*, p.144.
[122] Jusque 1885, la majorité sexuelle des femmes est fixée à treize ans. *Cf.* BARRET-DUCROCQ F., *op.cit.*, p.91.
[123] ROBBINS K., « La hiérarchie des prostituées », in CHARLOT M. & MARX R. (dir.), *op.cit.*, p.145-148.
[124] TOBIAS J.J., *op.cit.*, p.179.
[125] BARRET-DUCROCQ F., *op.cit.*, p.184.
[126] La révélation de cette affaire met en lumière un trafic de mineures anglaises prostituées de force vers l'Europe, essentiellement vers Bruxelles. Elle enflamme l'opinion publique et débouche quelques années plus tard sur un amendement du code pénal. Les nouvelles lois promulguées prévoient d'infliger de lourdes amendes aux propriétaires de maisons closes. Ces dernières continuent toutefois d'exister, y compris dans le West-End où la répression policière est plus forte qu'ailleurs. *Cf. Idem*, p.168-178 ; ROBBINS K., « La hiérarchie des prostituées », in CHARLOT M. & MARX R. (dir.), *op.cit.*, p.149.

prostitution. Officieusement, la législation reste ambigüe, sauf dans le cas des mineures et des homosexuels[127].

La boisson joue aussi un rôle essentiel dans la vie des pauvres, qu'ils soient honnêtes ou rattachés au monde criminel. Elle est l'un des seuls plaisirs auxquels ils ont les moyens de s'adonner pour oublier temporairement la misère de leur quotidien. L'addiction qu'elle développe et son prix de vente, comparable à celui de la nourriture ou des logements à la nuit, poussent nombre de ses consommateurs à l'acte criminel. Les dégâts qu'elle provoque dans les familles sont également conséquents. Les rapports de cause à effet établis, puis constatés entre la consommation d'alcool et le haut taux de criminalité dans ces milieux, débouchent sur une série de pénalisations, en vain. Ni la croissance des importations, ni les campagnes syndicales, religieuses et philanthropes de modération ne règlent le problème[128].

Quant à la violence, elle s'observe sous diverses formes. En dépit de la crise socio-économique, elle ne montre pas de progression concrète, dans les faits du moins. On ne peut pas en dire autant dans les esprits en raison d'une augmentation des sensibilités à son égard, et du recul du seuil de tolérance qui en résulte. Ces changements de mentalités contribuent à durcir le code pénal en matière de violence. Ainsi, si la violence n'augmente pas dans les faits, elle progresse d'après les statistiques. Elle gagne du terrain dans les esprits à la fin des années 1880 à la suite des manifestations sociales tournant à l'émeute. Mais c'est surtout dans les quartiers ouvriers urbains, où elle fait partie du quotidien, qu'elle est le plus observée. Le vol y est le crime le plus répandu. Les homicides, contrairement aux dires, sont peu fréquents en comparaison des agressions physiques. Ces dernières ont le plus souvent lieu autour, voire à l'intérieur-même des pensions publiques dont regorgent les quartiers populaires industriels. Enfin, la seule violence physique qui augmente réellement est le suicide. On l'explique par l'industrialisation et la déchristianisation continue du pays[129]. Enfin, la violence se limite à une portion de plus en plus restreinte de la population à mesure que s'élargit l'électorat aux classes laborieuses[130].

Enfin, si le Royaume-Uni n'échappe pas aux campagnes antisémites sévissant en Europe, il reste tempéré en la matière. Les Juifs y bénéficient des mêmes droits que les

[127] BARRET-DUCROCQ F., *op.cit.*, p.90-91.
[128] TOBIAS J.J., *op.cit.*, p.179-182.
[129] CHASSAIGNE P., « La violence dans l'Angleterre victorienne : « peur sociale », ou « construction sociale » ? », in DE QUEIROS MATTOSO K. (dir.), *op.cit.*, p.347 et p.352.
[130] SHORE H., « Crime, Policing and Punishment », in WILLIAMS C. (éd.), *op.cit.*, p.383-385.

Anglais, dont le vote et l'accès à la fonction politique[131]. L'absence de révolution dans le pays a bénéficié au respect des hiérarchies traditionnelles. Ainsi, les Juifs n'y démontrent pas de propension pour les idées gauchistes comme sur le continent[132]. À partir de 1880, leur immigration s'intensifie, particulièrement vers Londres, à la suite des pogroms en Europe de l'Est. Ils sont souvent de condition prolétarienne. Malgré la présence d'élites israélites à tous les niveaux de la société, les préjugés à leurs encontre restent vigoureux en raison de leur langue et de leurs mœurs. Ils attirent l'animosité des ouvriers et des organismes socialistes en acceptant des horaires plus longs et en pénétrant plus massivement les secteurs économiques[133]. En dehors des préjugés typiques aux immigrés (saleté, maladie, compétition professionnelle, etc.), le Juif est régulièrement associé au crime et critiqué pour son individualisme et sa soif permanente d'argent[134]. On lui attribue un côté mystique et inquiétant : il est secret, rôdeur, adepte de l'hypnotisme, parfois même sorcier. Peu sociable en dépit de ses nombreux contacts, il n'a pas d'amis en dehors de sa communauté. Il est souvent représenté comme étiré en longueur telle une araignée ou une pieuvre. Ses yeux sont jaunâtres et globuleux, avec des prunelles noires étincelantes dont il émane une méchanceté. Cette noirceur se retrouve dans d'autres traits physiques (cheveux, barbe, mains sales, etc.) et correspond au stéréotype de son tempérament[135]. Ces clichés sont appuyés par des théories religieuses dirigées contre les Juifs, ennemis communs des chrétiens, ainsi que par des théories racistes formulées par la communauté scientifique, laquelle argumente par des éléments de biologie. Ses théories sont approuvées par une partie des élites occidentales, y compris au Royaume-Uni. Progressivement, le judaïsme commence à être perçu comme une race, et non plus seulement comme une religion[136]. L'antisémitisme est donc présent à tous les niveaux de la société victorienne, mais particulièrement au sein des couches populaires.

---

[131] L'article III du *Jewish Relief Act* de 1858 leurs interdit l'accès à quelques postes très élevés, notamment royaux et ministérielles. *Cf.* « Jewish Relief Act 1858 », in THE NATIONAL ARCHIVES, *Legislation.gov.uk*, [En Ligne], http://www.legislation.gov.uk/ukpga/Vict/21-22/49/section/III/enacted, (Page consultée le 27/06/2019).

[132] La situation enviable des juifs au Royaume-Uni s'illustre par un exemple récent bien connu : Benjamin Disraeli, ancien Premier Ministre conservateur en 1868 puis de 1874 à 1880. Juif de naissance converti à l'anglicanisme lorsqu'il a treize ans. *Cf.* POLIAKOV L., *op.cit.*, p.172-173 ; READ D., *op.cit.*, p.15.

[133] PANAYI P., *op.cit.*, p.110-111.

[134] *Idem*, p.115-116.

[135] LARÈS M., « Stéréotypes antisémites dans la littérature britannique (fin du XIX[e] siècle et années 1930) », in PIROTTE J. (dir.), *op.cit.*, p.19-29.

[136] JUCQUOIS G. & SAUVAGE P., *op.cit.*, p.193-196 et p.204-214.

1.5. Londres : une cité « duale »

Londres demeure une ville immensément riche de par sa population et son hyper-activité. Elle est le poumon économique de l'Empire. Ville portuaire en développement continu, elle est très cosmopolite et accueille de nombreux immigrés, désormais présents à tous les niveaux sociaux et professionnels de la société victorienne. La capitale est également riche de par ses nombreux loisirs : festivités populaires, pubs, clubs, sports, etc. Son vaste réseau de transports en commun, qui comprend un métro sous la Tamise, la conforte dans son image de ville la plus moderne de son temps. Ce développement n'est toutefois pas sans conséquences. Depuis le début du règne de Victoria en 1837, la métropole ne cesse de s'étendre. La croissance permanente de sa population en a fait une ville surpeuplée. Ses problèmes d'urbanisme entrainent une insalubrité de plus en plus grave. En tant que cité industrielle polyvalente, elle attire de nombreux vagabonds licenciés et offre un terreau propice aux idées et mouvements révolutionnaires. La disparité sociale qui y règne en fait une cité « duale », qui s'illustre par l'antagonisme de deux districts proches l'un de l'autre : le West-End et l'East-End. Le premier abrite la riche et haute société bourgeoise et aristocrate ; le second est un quartier populaire marqué par une misère sociale des plus excessives favorisant l'institutionnalisation de multiples vices (prostitution, drogues, jeux, violence, criminalité, etc.). Ces derniers entrainent la déchéance morale des habitants de l'East-End et valent à la capitale le surnom de « Babylone du nord ». Ce fossé social fait de Londres une ville divisée, conforme à la réalité de la société victorienne mais contrastant avec l'image qu'elle tente de se donner d'elle-même[137].

Le quartier de l'East-End est un symbole important de la pauvreté urbaine avant même que ne débutent les crimes de Whitechapel. Cette opinion est surtout partagée par les habitants du West-End. Ces derniers y voient un lieu peuplé par tous les rebus de la société et où règne l'indifférence la plus totale vis-à-vis des habitudes les plus infâmes. L'East-End rime avec décadence, immoralité, criminalité et pauvreté. L'Affaire Jack l'Éventreur leurs fait moins l'effet d'une révélation que d'un rappel de la réalité observable à leur porte. Quant aux habitants du quartier habitués à leur misère, ils acceptent et tolèrent les vices qu'elle engendre dans leur quotidien. L'East-End est également surpeuplé. La haine des immigrés, surtout des Juifs, y est vivace. Ces derniers y sont nombreux : entre trente et quarante mille rien qu'à Whitechapel. L'antisémitisme n'en est que plus assumé chez les locaux. La

[137] CHARLOT M. & MARX R., « La société « duale » par excellence ! », in CHARLOT M. & MARX R. (dir.), *op.cit.*, p.14-16.

promiscuité a en outre de multiples conséquences en dehors de l'aggravation de l'insalubrité : pratique presque courante de l'inceste et hausse des naissances illégitimes. Face à la difficulté de trouver un emploi stable et convenable, beaucoup d'habitants optent pour l'oisiveté et la fréquentation des pubs. L'alcoolisme continue ainsi d'augmenter, génère des maladies, provoque des pertes d'emploi et mène à de multiples violences. Ces dernières sont une réalité quotidienne dans le quartier, de même que la délinquance. Près de 40% de ses habitants vivent sous le seuil de pauvreté. Beaucoup d'entre eux n'ont d'autre alternative que les pensions publiques. Celles-ci permettent aux forces de l'ordre de renforcer les contrôles tout en maintenant la criminalité à niveau. En effet, elles abritent de nombreux criminels, qui agressent ou corrompent les autres pensionnaires, que la police peine d'ailleurs à distinguer. Enfin, c'est dans l'East-End que l'on trouve la plus grande concentration de prostituées : plus de cinquante mille employées à plein temps[138]. La police est relativement tolérante à leur égard en comparaison de leurs consœurs du West-End. Suite aux actions menées contre le métier et aux fermetures d'un nombre croissant de maisons closes, la prostitution de l'East-End se pratique essentiellement en rue. La vie des femmes qui l'exercent n'en devient que plus précaire et plus dangereuse[139].

En parallèle des initiatives de l'État, que l'on considère comme insuffisantes pour régler le problème de la misère londonienne, on voit naître de plus en plus d'institutions de philanthropie et de charité, telles que l'Armée du Salut[140]. Cette dernière est particulièrement active à Londres. Elle s'implante sur le continent, notamment en France en 1881, et en Belgique en 1889[141]. L'organisme a pour objectif principal d'évangéliser. Cependant, Booth est d'avis qu'il est malaisé de secourir les êtres trop démunis. Comme il est bien conscient que ces derniers sont très nombreux, et que l'État ne parvient pas à les secourir, il donne à sa société la tâche d'y remédier au préalable de l'évangélisation. Ainsi, l'Armée du Salut mène une vigoureuse action sociale, aussi bien auprès des sans-domiciles fixes et autres exclus des civilisations occidentales que des lépreux d'Inde. Elle lutte contre les diverses formes sociales de misère : alcoolisme, drogue, prostitution, etc. Elle apporte un réconfort matériel, mais surtout moral. Dans cette optique, elle ouvre des asiles, des foyers et des

[138] ROBBINS K., « La hiérarchie des prostituées », in CHARLOT M. & MARX R. (dir.), *op.cit.*, p.144.
[139] HAGGARD R., « Jack the Ripper as the threat of outcast London », in WARWICK A. & WILLIS M. (dir.), *op.cit.*, p.198-202.
[140] Cette organisation fondée en 1878 par le pasteur méthodiste William Booth s'impose peu à peu à Londres dans son combat pour l'Evangile, mais également et toujours de plus en plus, en faveur des indigents et de toutes les victimes de la société. *Cf.* MARX R., *op.cit.*, p.103.
[141] MORTLOCK P. (dir.), *The Salvation Army Year Book 2018*, Londres, éd. Salvation Books, 2018, p.103-106.

hôpitaux. Son action est bien connue dans les pays où elle est implantée grâce à ses méthodes modernes d'évangélisation : annonces dans les rues, sur les places publiques, aux abords des débits de boissons et des autres lieux néfastes. Ses membres se déplacent régulièrement en cortège, voire en fanfare[142]. Beaucoup de missionnaires, de prédicateurs, de prêtres et d'évêques l'imitent en répandant directement la bonne parole dans des lieux fréquentés des quartiers populaires londoniens. La religion étant omniprésente dans l'Angleterre du XIX^{e} siècle, nombre de ces associations et institutions appartiennent à une église[143]. Malgré l'aura national, puis international des œuvres de charité, illustrés par ceux de l'Armée du Salut, leurs résultats restent mitigés[144]. Ainsi, elles continuent de crier la honte et le désespoir de la société victorienne face aux maux engendrés par la misère urbaine londonienne[145].

1.6. Morale et fantasmes victoriens

Outre son fossé social, la société victorienne est caractérisée par l'importance qu'elle accorde à ses valeurs, qui témoignent de l'héritage véhiculé au cours des siècles par les souverains du pays. Leur respect est de mise pour tout Anglais fier de l'être. Les principales valeurs victoriennes sont la famille, la fidélité, l'esprit d'économie, l'acharnement au travail, la soif de savoir et d'innovations techniques, l'attention aux devoirs de la foi, le respect scrupuleux du repos dominical, à consacrer exclusivement à des lectures pieuses et à des exercices divins, et la rigueur morale. Cette dernière aboutit à un système d'étiquettes incontournable dans le cadre des relations mondaines, au sein de la Cour royale comme des salons. En outre, ces valeurs pèsent un poids considérable dans les esprits. S'en écarter est préjudiciable. Les pensées et comportements qui en dévient sont vite catégorisés comme vices. Ils sont surtout observés au sein des classes populaires défavorisées, généralement concentrées dans les bas-fonds et faubourgs des métropoles et autres villes industrielles. Dans le cadre de la crise, un nombre croissant d'écrivains, de penseurs, de journalistes, de missionnaires, de politiciens et de philanthropes s'intéressent de plus près à leurs réalités quotidiennes, surtout à celles de l'East-End[146]. De concert avec les agitations sociales

[142] À noter qu'en réalité, la société est fondée en 1865 sous le nom de « Christian Mission ». Booth lui donne son nom définitif en 1878. *Cf.* ENCREVÉ A., « Armée du Salut », in GISEL P. (dir.), *Encyclopédie du protestantisme*, éd. Cerf, Paris, 1995, p.46-47 ; CONGAR Y., « Armée du Salut », in JACQUEMET G. (dir.), *Catholicisme : Hier – Aujourd'hui – Demain*, Paris, éd. Letouzey et Ané, 1948, p.842.
[143] MARX R., *op.cit.*, p.106-107.
[144] Il faut attendre l'aube du XX^{e} siècle pour voir les premiers résultats positifs concrets et globaux. *Cf.* BARRET-DUCROCQ F., *op.cit.*, p.217-218.
[145] MARX R., « Les trompettes de la charité », in CHARLOT M. & MARX R. (dir.), *op.cit.*, p.187.
[146] On peut notamment citer Andrew Mearns, Beatrice Potter, Samuel Barnett, Georges Sims et avant eux, Charles Dickens. Les écrits qui marquent le plus à la période qui nous occupe sont *In Darkest England and the Way Out*, publiée en 1889 par William Booth, et *In Darkest London*, publié en 1890 par la journaliste féministe

évoquées ci-dessus, ils forcent l'opinion publique à prendre conscience du fossé victorien. Ils démontrent que seule une partie limitée, et favorisée de la population parvient à vivre dans le respect des idéaux victoriens, pendant que l'autre vit dans le vice à force d'avoir été enlisée dans la misère[147]. Il en découle un certain malaise social, qui se traduit chez beaucoup de membres des classes dominantes par une peur des bas-fonds et de leurs habitants, qu'ils voient comme des criminels. À défaut de provoquer ce malaise et cette peur des classes populaires, soi-disant interlopes, l'Affaire Jack l'Éventreur, massivement relayée par la presse, les amplifie et les renforce[148]. Elle prend place dans un contexte de crise économique et sociale, doublée en plus d'une dimension morale. Les valeurs qui avaient fait office jusqu'ici de modèles à respecter deviennent des fantasmes face à l'ampleur des différents problèmes sociaux constatés quelques années ou mois plutôt et remis en évidence par les crimes de Whitechapel. Intéressons-nous de plus près aux valeurs victoriennes et aux réactions des classes dominantes confrontées aux réalités sociales de leur société. Ceci afin de comprendre plus exactement la nature et l'ampleur du choc mental qu'accentue l'Affaire Jack l'Éventreur.

La société victorienne est soucieuse de l'ordre et de l'honorabilité. C'est en toute logique qu'elle valorise les bonnes manières, le langage et l'apparence physique. La consternation des classes dominantes est inévitable face aux dialectes grossiers, aux difformités physiques et aux tenues vestimentaires rudimentaires des classes populaires. Leur habitat choque : les rues en elles-mêmes, leur bruit, leur agitation, leurs odeurs, leur insalubrité, leurs recoins, leurs logements exigus aussi laids que surpeuplés, … offrent l'image d'un monde insolite et agressif. Tous ces défauts sont observables dans l'East-End, au cœur même de l'Empire. Les nuisances sonores permanentes de jour comme de nuit et la forte pollution de l'air, des sols et des eaux accentuent le sentiment d'horreur. La saleté des lieux et des habitants sont interprétés comme une impureté morale. Ce monde de pauvres apparaît comme exotique aux classes dominantes. Le modèle victorien bâti sur la cohérence, l'ordre, la discipline et l'organisation s'y voit complètement bafoué. En outre, les

Margaret Harkness sous le pseudonyme de John Law. Le titre de la première œuvre fait référence à l'œuvre de l'explorateur Stanley, *In Darkest Africa*. Booth y établit un parallélisme entre les habitants de l'East-End et les populations indigènes que Stanley rencontre au cours de son voyage au plus profond de l'Afrique. Booth établit qu'à l'instar de ces peuplades, les habitants de l'East-End ont besoin d'être civilisés et leurs habitats pris en main. Ils leurs confèrent ainsi un caractère exotique, voire même sauvage. *Cf.* HAGGARD R., « Jack the Ripper as the threat of outcast London », in WARWICK A. & WILLIS M. (dir.), *op.cit.*, p.202 ; KALIFA D., *Les bas-fonds* …, p.128.

[147] KALIFA D., *Les bas-fonds* …, p.112-115.

[148] WALKOWITZ J., « Narratives and sexual danger », in WARWICK A. & WILLIS M. (dir.), *op.cit.*, p.191.

manifestations sociales et les écrits témoignant de la misère des populations ouvrières anglaises touchent essentiellement à la ville de Londres, et à l'East-End plus en particulier. Ce presque monopole incite les bourgeois et les aristocrates à considérer que l'on retrouve un même niveau de pauvreté et de déchéance physique et morale dans les autres villes industrielles du Royaume. Si Londres n'est pas la seule ville anglaise concernée par la misère et ses multiples conséquences sur la population, elle demeure néanmoins plus marquée que les autres cités urbaines du pays. Le malaise social national s'en retrouve amplifié au sein des classes dominantes. Elles réalisent que les différentes mesures prises par les gouvernements antérieurs pour lutter contre la pauvreté n'ont bénéficié qu'à une fraction limitée de la population et n'ont, concrètement et globalement, pas permis d'y remédier. D'autre part, on constate que les populations défavorisées l'acceptent, la considèrent comme normale. L'idée d'en venir à bout apparaît comme fantasmagorique pour les uns comme pour les autres[149].

La criminalité et la violence régnant dans les bas-fonds, toutes deux contraires aux idéaux victoriens, retiennent logiquement l'attention. Les différentes périodes de panique vis-à-vis de crimes commis tout au long du XIX^{e} siècle démontrent une intolérance grandissante vis-à-vis de la violence en général. Celle-ci est en partie liée à l'image policée que la société victorienne cherche à se donner d'elle-même. On peut parler de psychose sécuritaire, qui traduit une peur sociale des classes moyennes et dominantes vis-à-vis des classes populaires, qu'elles associent au crime[150]. Ce thème, et celui de la mort plus largement, suscitent la hantise, et donc un vif intérêt. Ils sont largement répandus par la littérature et le théâtre. L'opinion, qui en est avide, est demandeuse de lectures bon marché relatant d'affaires criminelles célèbres. La presse s'en fait elle aussi le relai[151]. L'intérêt victorien pour le morbide et la violence, s'il est inavoué, est certain. On l'explique par l'absence de guerre de longue durée impliquant l'Empire et par la sensation d'interdit que le crime et la violence procurent vis-à-vis des codes moraux[152]. En outre, les fictions criminelles anglaises prennent souvent place dans les milieux urbains défavorisés de la

[149] GILBERT D. & SOUTHALL H., « Les multiples dimensions de la misère : les manifestations de la pauvreté d'origine économique en Grande-Bretagne à la fin de la période victorienne », in MANSFIELD M., SALAIS R. & WHITESIDE N. (dir.), *op.cit.*, p.219 ; BARRET-DUCROCQ F., *op.cit.*, p.34-45.
[150] CHASSAIGNE P., « La violence dans l'Angleterre victorienne : « peur sociale », ou « construction sociale » ? », in DE QUEIROS MATTOSO K. (dir.), *op.cit.*, p.343.
[151] Parmi les faits divers criminels anglais célèbres antérieurs aux crimes de Whitechapel, on peut citer les *Garotting Panics* de Birmingham, Londres, Leeds et Hull entre 1851 et 1856 puis entre 1862 et 1863, ainsi que les *Cornermen* ou le *High Rip Gang* de Liverpool en 1874 et 1886. *Cf. Idem*, p.351.
[152] MARX R., *op.cit.*, p.56-58.

société. Elles renforcent l'aspect d'insécurité émanant des villes industrielles, et de Londres en particulier[153], et l'amalgame déjà existant entre classes populaires et classes criminelles. Ce dernier est aussi appuyé une partie du monde médical, qui établit le crime comme un comportement pathologique inhérent aux pauvres. Il est d'application avec les étrangers, particulièrement les Juifs. Notons cependant qu'il commence à perdre du terrain à compter de la fin des années 1880. La conjonction d'une plus grande surveillance policière, le développement de l'évangélisme social et l'émergence d'une classe laborieuse organisée contribuent à attirer davantage l'attention sur la véritable classe criminelle et à la distinguer des classes défavorisées. Cette dissociation reste très progressive néanmoins[154]. Rappelons enfin que la violence se politise via les manifestations. Les classes populaires y démontrent leur potentiel agressif, qui effraie l'opinion. La peur sociale du peuple, et de son tempérament de nature violente plus en particulier, se renforce au sein des élites possédantes à mesure que ces mouvements se répandent et que leurs responsables s'imposent dans les débats[155]. Cette peur éprouvée par les classes dominantes fait écho à ses entreprises de moralisation des classes laborieuses, et fait transparaître son attachement à l'ordre, qu'elle cherche à inculquer aux populations aux comportements plus violents et par conséquent, criminels et anti-victoriens[156].

L'ordre et la tempérance sont également de vigueur en matière de sexualité, éternel tabou victorien. Tout acte en dehors du mariage est considéré comme un péché. Les relations extra-conjugales, l'homosexualité, l'inceste, la masturbation et surtout, la prostitution sont symboles d'immoralité et de déviance. Le dernier délit sexuel de la liste est celui qui fait le plus débat et suscite les réactions les plus vives, essentiellement en raison des problèmes moraux et sanitaires qu'il engendre[157]. Toutes les classes sociales s'y adonnant, il est jugé menaçant pour la nation. Le risque de contagion physique et morale de la société jusqu'au cœur des familles les plus aisées et les plus respectables est réel dans les esprits des classes

[153] Londres connaît une période de criminalité exacerbée à la fin du XIX[e] siècle. C'est dans ce contexte que Conan Doyle donne vie au détective qui fera sa renommée : Sherlock Holmes. Il est une façon pour l'auteur de répondre à l'angoisse ambiante. Sa première aventure, *A Study in Scarlet*, paraît à Noël en 1887 sous forme de nouvelle. *Cf.* MARX R., « Sherlock Holmes of Baker Street », in CHARLOT M. & MARX R. (dir.), *op.cit.*, p.157.

[154] Un des premiers écrits faisant la distinction est celui de l'évangéliste Charles Booth, *Life and Labour of the People*, publié en 1889 après la réalisation d'une enquête au sein-même de l'East-End. *Cf.* SHORE H., « Crime, Policing and Punishment », in WILLIAMS C. (éd.), *op.cit.*, p.382-386 ; WALKOWITZ J., « Narratives and sexual danger », in WARWICK A. & WILLIS M. (dir.), *op.cit.*, p.191.

[155] KALIFA D., *Les bas-fonds* …, p.119-120.

[156] CHASSAIGNE P., « La violence dans l'Angleterre victorienne : « peur sociale », ou « construction sociale » ? », in DE QUEIROS MATTOSO K. (dir.), *op.cit.*, p.349-351.

[157] CHARLOT M. & MARX R., « La société « duale » par excellence ! », in CHARLOT M. & MARX R. (dir.), *op.cit.*,, p.18-19.

dominantes[158]. Ces dernières tiennent des discours sur la prostitution largement dotés d'une dimension sociale. Outre d'en faire la honte suprême de la société, elles la catégorisent comme inhérente aux classes populaires, d'où la nécessité de les moraliser afin d'éviter la contagion du phénomène vers des niveaux plus élevés, et plus respectables, de la société victorienne. Ces discours teintés d'hypocrisie rencontrent un large écho dans le cadre des débordements sociaux de l'époque. La révélation de l'affaire de la Traite des Blanches, massivement relayée par la presse essentiellement dirigée par les classes dominantes, ravive le débat sur la prostitution et replace le thème de la pureté sexuelle comme enjeu social majeur. D'importantes manifestations ont lieu les années suivantes pour dénoncer la prostitution, notamment infantile, et la déviance sexuelle. De manière générale, la prostitution est donc critiquée comme faisant partie d'un problème plus large : celui de la sexualité non-régulée, que les classes dominantes considèrent comme partiellement responsable de la misère ouvrière. C'est ce problème, à la source de la prostitution, qu'elles cherchent à endiguer en moralisant les classes populaires. Elles espèrent amoindrir leur misère en les amenant à réguler leurs rapports selon les normes victoriennes et donc, en les détournant de la prostitution[159].

Ainsi, les réalités et problèmes sociaux mis en évidence par les crimes de Whitechapel sont déjà conscientisés par une partie de l'opinion publique victorienne en 1888.

1.7. Quelle opinion publique victorienne de l'Affaire Jack l'Éventreur ?

Les réactions des classes victoriennes dominantes, à commencer par celles résidant dans le West-End, s'inscrivent dans la continuité de celles qu'elles avaient adoptées en prenant conscience des différentes réalités sociales victoriennes évoquées ci-dessus. Pour elles, seul un anglais refusant les valeurs victoriennes est capable de se livrer à de telles atrocités. Dans cette optique, les pauvres constituent les coupables idéaux. D'une part, ils sont concentrés exactement dans les quartiers où ont lieu les crimes. D'autre part, ils sont déjà réputés pour leur brutalité, leur immoralité et leur comportement pathologique destructeur pour la société. Ainsi donc, la peur des pauvres et d'une potentielle révolution sociale, ravivée par les récentes émeutes de Trafalguar Square, est considérablement renforcée. Idem pour l'amalgame associant les pauvres en général aux classes criminelles.

[158] BARRET-DUCROCQ F., *op.cit.*, p.61-62.
[159] *Idem*, p.64 et p.168-178.

Pour résumer, la violence des crimes, et dans une moindre mesure leur lieu, amènent une nouvelle preuve de l'infériorité des pauvres et de leur écart par rapport aux normes. La possibilité que le tueur puisse être issu de la classe dominante, ou même moyenne, rencontre un écho plus que limité. Par les réactions qu'ils suscitent, les crimes de Whitechapel re-marquent le fossé social, et moral victorien[160].

Les classes populaires, à commencer par les habitants de l'East-End qui sont aux premières loges pour suivre l'Affaire, réagissent différemment. Si à l'instar des classes dominantes, elles sont considérablement marquées par le degré de violence des meurtres, elles n'y voient pas le reflet d'un problème de classes plus profond. Cette violence les révolte, au point de vouloir faire justice elles-mêmes, quitte à se passer de la police pour cela et à lyncher les individus aux comportements suspects. Ce comportement des foules de l'East-End est évoqué comme argument par les autorités pour justifier le refus d'octroyer une récompense pour la capture du tueur. Elles craignent de ne plus pouvoir contrôler la situation déjà instable dans l'East-End et de laisser l'opinion s'exciter davantage sur des suspects innocents. Un autre aspect caractéristique de l'opinion populaire vis-à-vis des crimes est son antisémitisme. Les arrestations de suspects et surtout, les comportements de la foule, font en effet ressortir leurs préjugés vivaces vis-à-vis des Juifs, très nombreux dans le quartier. Cette intuition que le tueur est israélite est largement relayée, puis partagée, par la presse et la police. Dans une moindre mesure, on voit aussi de nombreuses personnes, ainsi que des journalistes et des policiers encore une fois, suspecter les étrangers au sens large[161].

2. Contexte belge

2.1. Situation internationale

Depuis les élections législatives de 1884, la Belgique est gouvernée par un gouvernement catholique homogène, qui rétablit les relations avec le Vatican[162]. Elle peut

[160] Seule l'idée développée par un médecin à la fin du mois de septembre conserve une place respectable dans l'opinion publique. Elle établit que le tueur pourrait être issu de la communauté médicale, et donc des classes instruites, compte tenu des connaissances théoriques et pratiques anatomiques nécessaires pour accomplir les crimes. L'autre théorie largement répandue, qui correspond mieux à l'origine sociale supposée populaire du tueur, est qu'il s'agit d'un aliéné et fanatique religieux voulant débarrasser l'Angleterre de ses prostituées. La dernière théorie répandue, qui ne contredit pas non plus l'origine populaire supposée du tueur, est qu'il s'agit d'un boucher étranger, absent de la capitale en semaine et doté de connaissances anatomiques plus limitées, mais soi-disant suffisantes pour commettre l'homicide selon le mode opératoire observé. *Cf.* HAGGARD R., « Jack the Ripper as the threat of outcast London », in WARWICK A. & WILLIS M. (dir.), *op.cit.*, p.203-204 et p.209-210.

[161] *Idem*, p.205-207 et p.210.

[162] MABILLE X., *op.cit.*, p.163.

également se targuer d'être la deuxième puissance industrielle mondiale, juste derrière le Royaume-Uni. Sa neutralité, certes armée, lui interdit de nouer des relations privilégiées avec quelque pays étranger que ce soit. Ainsi, c'est surtout dans le domaine commercial que les souverains belges concentrent leurs efforts en matière de politique internationale. Le pays tire beaucoup de revenus de ses exportations[163]. Afin de décourager un nouveau conflit européen d'envergure, le Royaume-Uni se porte garant de la neutralité belge[164]. Par ailleurs, les familles royales belges et anglaises sont liées par le sang : Léopold I[er], père défunt du roi Léopold II, étant l'oncle de la reine Victoria[165]. Au moment de l'Affaire Jack l'Éventreur, la seule ombre qui menace un tant soit peu la Belgique est la crise du Boulangisme, qui se solde sans incident menaçant l'équilibre[166]. En parallèle, Léopold II se démarque dans le cadre des rivalités coloniales en Afrique. Le continent est alors convoité pour ses ressources par différentes puissance européennes. Par différents stratagèmes, il parvient à faire reconnaître sa souveraineté sur l'E.I.C.[167] en 1885, à l'issue de la Conférence de Berlin. Ce territoire est

[163] DELFOSSE P., *Réformisme et presse ouvrière*, Bruxelles, éd. Labor, coll. Dossiers media, p.79 ; VANTHEMSCHE G., *op.cit.*, p.142.

[164] Dans les discours et quelques traités, comme celui de son intervention en cas de la violation de la neutralité belge par la France ou la Prusse en 1870, le Royaume-Uni se porte en effet garant de la protection belge. Dans les faits, le Royaume-Uni s'en tient surtout à des promesses jusqu'en 1914. Force est néanmoins de constater qu'elles ne sont pas prises à la légère par les autres dirigeants européens, qui prennent en considération le risque de pénétrer sur le sol belge avec une armée. Pour un aperçu plus précis du sujet, nous renvoyons le lecteur à l'article de Deloge, référencé ici. *Cf.* DELOGE P., *op.cit.*, p.36-39.

[165] VANTHEMSCHE G., *op.cit.*¸ p.142.

[166] On parle de « Boulangisme » pour désigner une crise française. Suite à l'enlisement dans la crise économique et à l'humiliation infligée par la Prusse en 1870, la III[e] République vit une période de fragilité. La faiblesse de sa majorité politique, composée de républicains modérés alliés radicaux et aux socialistes, alimente le courant anti-parlementaire. C'est dans cette atmosphère que le général Boulanger tire son épingle du jeu. Né à Rennes en 1837, Georges Boulanger a une carrière militaire exemplaire, qui facilite son entrée au gouvernement en janvier 1886 comme ministre de la Guerre. Ses œuvres techniques, ses améliorations des conditions de vie à l'armée, ses modifications sur le service militaire et surtout, son attitude belliqueuse vis-à-vis de l'Allemagne le rendent populaire. L'idée d'une attaque par la Belgique, impliquant une violation de la neutralité, se répand. Le gouvernement, qui refuse de le suivre dans cette voie, se recompose sans lui en mai 1887. Sa popularité bondit et lui vaut des soutiens hétéroclites : des radicaux déçus de la politique sociale, des nationalistes revanchards, des bonapartistes désireux de rétablir l'Empire et des monarchistes. Le gouvernement réagit en le mettant à la retraite en mars 1888. Il se lance donc en politique et remporte succès sur succès, au point d'être encouragé par la foule à marcher sur l'Élysée après sa victoire électorale du 27 janvier 1889 à Paris. Il n'en fait rien. Le ministre de l'Intérieur Constans saisit la balle au bond en lançant la rumeur de sa prochaine arrestation, qui le fait fuir à Bruxelles en avril. L'opinion, déçue, l'abandonne. Quant au Sénat, il le condamne à la déportation par contumace. Georges Boulanger se suicide le 30 septembre 1891 à Bruxelles sur la tombe de sa maîtresse. *Cf.* « Boulangisme », in BERSTEIN G. & S., *Dictionnaire historique de la France contemporaine (1870 – 1945)*¸ t.I, Bruxelles, éd. Complexes, 1995, p.86-89 ; DELOGE P., *op.cit.*, p.39.

[167] État Indépendant du Congo. Il s'agit d'un état à part, indépendant de la Belgique. Les motifs qui ont poussé Léopold II à s'y investir sont commerciaux. Via l'explorateur Stanley, il passe des accords avec les chefs locaux pour y établir des postes. Progressivement, il s'y développe un réseau commercial géré par une entreprise privée, détenue par Léopold II : l'Association Internationale du Congo. C'est au travers de celle-ci que le souverain belge assoit son contrôle sur la région. Grâce à Stanley, il développe ce réseau en poussant toujours plus loin les explorations ; une large partie de l'Afrique sub-saharienne demeurant *Terra Incognita* et donc, potentiellement exploitable. L'E.I.C. est annexée en tant que colonie belge en 1908. *Cf.* HUMES S., *op.cit.*, p.152-154 ; VANTHEMSCHE G., *op.cit.*¸ p.147.

doté de la neutralité politique. Léopold II doit y surveiller les appétits français et portugais aux frontières. Les traitements infligés aux autochtones sont critiqués au point de déboucher sur une campagne humanitaire, qui connait le succès au Royaume-Uni. En 1891, Léopold II prend les Anglais de vitesse au Katanga. D'autres tensions surviennent plus tard avec ces derniers dans la région du Haut Nil[168].

2.2. Situation politique

Tout comme au Royaume-Uni, les années 1880 sont marquées, en Belgique, par la crise économique et sociale et la montée du socialisme. Jusqu'aux années 1880, l'échiquier politique belge était polarisé entre deux groupes. À droite, les catholiques conservateurs, plus hétérogènes socialement mais organisés en parti depuis 1884 seulement. Ils sont divisés entre ultra-montains, hostiles envers l'État, et constitutionnels, plus nombreux à la Chambre et surtout, plus modérés vis-à-vis de la Constitution et de l'appareil étatique[169]. À gauche, les libéraux, organisés en parti depuis 1846, sont encore plus divisés depuis la fondation du Parti libéral progressiste en 1887. On a des libéraux doctrinaires, majoritaires à la Chambre et conservateurs en matière d'économie et de social, et des libéraux progressistes, minoritaires mais favorables à des réformes sociales et constitutionnelles. Les deux groupes libéraux n'ont que l'anticléricalisme en commun. Leurs compositions sociales font apparaître leurs antagonismes. Les élus doctrinaires sont souvent issus de la classe dominante et censitaire, tandis que les progressistes attirent plutôt la classe moyenne et l'élite bourgeoise, issue essentiellement du barreau[170].

Les conséquences de la crise économique, la naissance du P.O.B.[171] d'obédience socialiste en 1885 et enfin, les grèves de 1886 modifient les clivages politiques traditionnels. Jusqu'alors, les débats parlementaires tournaient beaucoup autour des rapports de l'État avec l'Église. Désormais, ils vont davantage se concentrer sur l'économique et le social[172]. À grande peines, on met progressivement en place une politique sociale. Les non-interventionnistes continuent à exercer une forte influence sur la prise de décision mais

[168] Pour contrebalancer le poids des Anglais dans cette région de l'actuel Soudan, Léopold II y favorise les entreprises françaises. Il va jusqu'à y appuyer l'expédition Marchand, qui débouche sur l'incident de Fachoda en 1898. Léopold II envisage un temps d'établir un traité avec la France pour défendre l'E.I.C. contre les Anglais. Malgré les tensions, l'incident est évité. *Cf*. HUMES S., *op.cit.,* p.152-154 ; VANTHEMSCHE G., *op.cit.*¸ p.37-38 et p.144-147.
[169] MABILLE X., *op.cit.,* p.131-135.
[170] CHLEPENER B-S., *op.cit.,* p.165-166.
[171] Parti Ouvrier Belge.
[172] MABILLE X., *op.cit.,* p.150.

insensiblement, l'insurrection de 1886 avait entamé leur puissance électorale de manière irréversible. Le P.O.B. se renforce sur la scène politique. Il reçoit l'appui des libéraux progressistes sur diverses questions, telles que le suffrage universel, l'enseignement primaire obligatoire, la régulation du travail des enfants, la suppression de la loterie milicienne, etc.[173]. L'aile gauche du Parti libéral progressiste, composée de libéraux dits « radicaux », finit par rejoindre le P.O.B. en 1893, l'année où le suffrage censitaire est aboli au profit du suffrage plural[174]. Les réactions des nouvelles générations de catholiques font émerger de nouvelles fractures au sein du parti. Les jeunes ultra-montains veulent retourner au corporatisme afin de régler la question sociale de façon plus paternaliste. Une tendance nouvelle et minoritaire, appelée démocrate-chrétienne, défend une régulation de l'initiative privée par une intervention de l'État. Les abus sociaux désormais conscientisés doivent être corrigés, et évités à l'avenir par des réformes. Ces démocrates-chrétiens, minoritaires en 1886, se renforcent au fil des ans. Ils tiennent leur premier congrès en 1892[175]. Malgré ces débordements, les catholiques se maintiennent au pouvoir jusqu'en 1914. Ils conscientisent que le refus d'opérer les réformes sociales réclamées, ou d'au moins commencer à les opérer, peut déboucher sur de nouveaux débordements plus importants. Ils choisissent de préparer et de voter les réformes plutôt que de les subir[176].

2.3. Situation socio-économique

Les années 1884 à 1886 sont les plus dures de la récession. Elles sont marquées par une augmentation importante du chômage, par une diminution des salaires et enfin, par une réduction du pouvoir d'achat. La petite bourgeoisie urbaine, assimilable au monde des artisans, des négoces et des petits commerces pâtit de l'arrivée des grands magasins et des coopératives[177]. La population agraire, majoritaire jusqu'alors, est supplantée par celle occupée dans l'industrie et subit les effets de la crise. Quant à la petite bourgeoisie commerçante, artisanale et rurale, elle est en cours de prolétarisation dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle[178]. Les conditions de travail sont particulièrement dures, et en retard en Belgique par rapport aux autres pays industrialisés, surtout vis-à-vis des femmes et des enfants. Les journées sont très longues. Malgré le nombre croissant de mutuelles[179], l'aide

[173] DENECKERE G., *op.cit.*, p.55.
[174] MABILLE X., *op.cit.*, p.171 ; DELFOSSE P., *op.cit.*, p.78.
[175] DENECKERE G., *op.cit.*¸ p.55-56 ; CHLEPENER B-S., *op.cit.*, p.168-173.
[176] DENECKERE G., *op.cit.*¸ p.60-61.
[177] CHLEPNER B-S., *op.cit.*, p.139-141.
[178] DELFOSSE P., *op.cit.*, p.74.
[179] *Les fastes du Parti* …, p.289-292.

sociale est très limitée, y compris envers les accidentés. Très peu d'ouvriers sont capables d'épargner et de s'alimenter correctement. Beaucoup subissent le « truck-system », dangereux pour leur santé[180].

Une conscience sociale se renforce à partir des années 1880[181]. Elle se remarque via une reprise du développement des syndicats[182]. La naissance du P.O.B. marque leur essor. Le parti va faire office de centre dirigeant pour les syndicats socialistes : c'est en son sein que l'on résout leurs problèmes[183]. L'année 1886 voit aussi naître le syndicalisme chrétien[184]. Par ailleurs, les enquêtes réalisées dans les milieux ouvriers belges depuis 1850, qui avaient déjà mis en évidence les abus socio-professionnels et la misère de leur quotidien, sont ignorées par les élites dirigeantes, catholiques comme libérales, jusqu'aux grèves de 1886[185]. La violence de celles-ci les confronte à l'urgence d'y mettre un terme. Progressivement, elles envisagent puis engagent des réformes sociales[186]. Léopold II lui-même les y incite. Ainsi, le gouvernement met en place une Commission d'enquête du travail, chargée d'enquêter directement dans les milieux ouvriers belges pour y relever les principaux problèmes à régler par la voie légale. Le rapport volumineux qu'elle rend en novembre 1887 fait état de l'immoralité régnant dans les grands centres industriels surpeuplés. Beaucoup d'ouvriers sont alcooliques, analphabètes, résident dans des habitats insalubres et n'ont pas de vie de famille. Le rapport suggère d'adopter des mesures pour y mettre fin[187]. Au fur et à mesure des années qui suivent les grèves, on met en place une législation sociale. Les travailleurs commencent à disposer d'une meilleure protection contre leurs employeurs, qui reste toutefois très faible. Divers projets sont mis en œuvre pour lutter plus directement contre la misère morale et matérielle des quartiers ouvriers, notamment

[180] Ce « truck-system » force les employés d'un patron à acheter leurs provisions dans son entreprise alimentaire, sous peine de renvoi ou autre punition. Le rapport qualité-prix des produits issus de ce système est souvent négatif. *Cf.* DELFOSSE P., *op.cit.*, p.71-72 ; *Les fastes du Parti* …, p.40 et p.46-48.
[181] MABILLE X., *op.cit.*, p.149 ; *Les fastes du Parti* …, p.39 et p.48-49.
[182] On compte relativement peu de syndicats en Belgique avant les années 1880. Ceux qui parviennent à tenir sur le long terme ne sont pas nombreux et se trouvent essentiellement dans le secteur de l'industrie et des mines. La plupart naissent dans les années 1860, portés par l'influence de l'Internationale née en 1864. Cette dernière périclite à partir de 1870. Les syndicats belges stagnent tout au long de la décennie. Suite aux salaires dérisoires, leurs moyens financiers sont modiques. Ils connaissent aussi beaucoup de problèmes administratifs. *Cf. Les fastes du Parti* …, p. 23-27 et p.267.
[183] *Idem*, p.268-269.
[184] *Cent ans de syndicalisme chrétien : 1886 – 1986*, Bruxelles, éd. C.S.C., 1986, p.33.
[185] MABILLE X., *op.cit.*, p.150 ; CHLEPENER B-S., *op.cit.*, p.37.
[186] *Cent ans de syndicalisme chrétien* …, p.25.
[187] *Les fastes du Parti* …, p.49.

contre l'insalubrité des habitats et l'alcoolisme. Si les bases sont posées, on n'observe pas de véritable changement dans les faits au cours de la décennie qui suit les grèves[188].

Notons bien qu'en dépit de la prise de conscience, les élites dirigeantes ne procèdent pas à ces réformes sur base d'une bonne volonté. Certaines figures éminentes, catholiques comme libérales, continuent de proclamer la liberté économique complète et la prédominance de l'initiative privée. La jeunesse intellectuelle belge, présente à la droite comme à la gauche de l'échiquier politique et plus sensible aux problèmes sociaux, adhère moins à ce discours. Elle y voit une forme de conservatisme, et non plus le moteur du progrès économique et social[189]. Les élites promulguent et font voter ces lois parce qu'elles savent qu'elles n'ont pas le choix. Si elles continuent d'ignorer la misère sociale et les abus, elles courent le risque d'un soulèvement plus important et plus violent. Elles choisissent donc de faire bonne figure pour apaiser les tensions en opérant les réformes. Cette tactique leurs permet par la même occasion de couper l'herbe sous le pied des socialistes et des libéraux progressistes[190]. Mais en dépit des efforts entrepris, la situation n'évolue pas dans les faits et les manifestations continuent les années suivantes, encouragées et soutenues par un P.O.B. mieux structuré et de plus en plus imposant sur la scène politique. En dehors de réclamer une meilleure législation sociale, ces mouvements réclament une réforme constitutionnelle portée à la Chambre par le P.O.B., les libéraux progressistes, et un nombre croissant de catholiques : le suffrage universel[191].

2.4. Thématiques du discours sur l'Affaire Jack l'Éventreur : réalités et perceptions en Belgique

Comme précisé antérieurement, cette affaire aborde plusieurs thématiques. Il s'agira ici d'aborder ces différentes thématiques selon le point de vue belge. Ceci afin d'avoir une meilleure idée des réalités et des idées à partir desquelles le public belge s'informe de l'Affaire et de son cadre, et sur base desquelles il s'en construit une opinion. C'est à la lumière de ces prismes que seront analysés les discours de la presse pour déterminer l'opinion belge qui en découle, vis-à-vis de l'Affaire comme de l'Angleterre victorienne plus en général.

---

[188] Il faut attendre le milieu des années 1890 pour les voir opérer un réel progrès, grâce à la pression croissante des socialistes au Parlement. *Cf.* DENECKERE G., *op.cit.*¸ p.53-54 ; MABILLE X., *op.cit.,* p.159-161 et p.166-168 ; *Les fastes du Parti* …, p.59.
[189] CHLEPENER B-S., *op.cit.,* p.155-156.
[190] DENECKERE G., *op.cit.*¸ p.54.
[191] *Les fastes du Parti* …, p.63.

2.4.1. La violence

Le thème de la violence est celui que les journaux belges mettent le plus en évidence dans le cadre de l'Affaire Jack l'Éventreur. Pour cette raison, nous développerons davantage sa réalité et sa perception en Belgique à la fin du XIX^{e} siècle. Si quelques travaux ont été réalisés sur la violence en tant que réalité belge, ces derniers sont peu nombreux en comparaison de ceux réalisés dans le cadre français, notamment par Ambroise-Rendu et Kalifa. Ces deux auteurs proposent des travaux récents sur la violence en tant que phénomène de société à la Belle Époque. Leur lecture a fait émerger un élément susceptible de nous induire en erreur dans notre travail : la perception du lien entre classes criminelles et classes populaires. Celle-ci, ainsi que les discours à son égard, dépendent des contextes social, politique et économique. Les contextes de la France et de la Belgique sont comparables, à défaut de similaires. En 1888, les deux pays traversent une période marquée par des tensions sociales découlant directement ou indirectement de la crise économique. En France, le général Boulanger, désormais engagé en politique, alimente l'anti-parlementarisme et regroupe de nombreux mécontents : les radicaux déçus des réformes sociales, les nationalistes revanchards, les bonapartistes et les royalistes. Le danger qu'ils représentent pour la III^{e} République est pris au sérieux. Néanmoins, la situation sociale française ne déborde pas comme en Belgique et en Angleterre[192]. Ces deux pays sont toujours très marqués par le souvenir de troubles sociaux récents réprimés par la force. En outre, le système politique belge demeure basé sur le suffrage censitaire, alors que le suffrage universel masculin est de rigueur en France. Logiquement, les intérêts des classes populaires sont mieux défendus au Parlement français, plus hétérogène politiquement que le Parlement belge, qui ne comprend toujours aucun socialiste. L'amalgame qui persistait jusqu'alors entre classes criminelles et classes populaires, s'il est probablement toujours d'actualité, s'affaisse très progressivement en France. Compte tenu de la situation en Belgique, il se pourrait qu'il y soit plus tenace à l'époque qui nous occupe, les suffrages plural et universel masculins n'y étant adoptés qu'en 1893 et 1919. Outre de brosser une synthèse de la perception de la violence en général, l'enjeu ici sera d'établir ou de proposer une hypothèse sur cet apparent amalgame dans les mentalités belges. Il est plus que probable que nous y soyons confrontés tôt ou tard puisque les crimes de Londres sont commis dans ses quartiers les plus défavorisés, où les criminels côtoient en permanence les classes populaires. Du reste,

[192] « Boulangisme », in BERSTEIN G. & S., *op.cit.*, p.86-89.

les perceptions sur les autres aspects de la violence, et de la violence meurtrière plus particulièrement, ne devraient pas diverger entre mentalités française et belge. Notre étude de presse, qui impliquera de confronter les thèses d'Ambroise-Rendu et de Kalifa aux réalités et aux discours belges, sera une occasion de voir ce qu'il en est de ces autres aspects et éléments dans les faits et surtout, dans les esprits.

On constate une explosion de la délinquance en Belgique dans le cadre de la crise économique et sociale du dernier quart du XIX[e] siècle. À tel point que les places manquent de plus en plus dans les pénitenciers[193]. Dans les faits pourtant, la violence n'augmente pas. On peut même constater que les violences physiques, les plus nombreuses, diminuent au profit des violences morales et publiques. On l'explique par la montée des émotions populaires du moment et de la lutte contre l'autorité politique et économique. Cette diminution de la violence physique doit être prise avec recul. Si elle diminue bien dans les faits, elle augmente dans les chiffres. Les nouvelles législations pénales sont en effet de moins en moins tolérantes[194]. Dans les mentalités, on observe comme en France une augmentation continue du sentiment d'insécurité tout au long du siècle, que l'on explique par divers facteurs. L'évolution de la législation entraine une « hausse » de la criminalité dans les rapports et donc, dans les discours. Par conséquent, la fascination déjà croissante pour le crime se renforce, notamment via les fictions et les faits divers. Enfin, le contexte de crise économique et sociale ne contribue pas à insuffler un sentiment de sûreté. Ces facteurs réajustent constamment le seuil de tolérance et donc, la perception de la violence. On est de plus en plus sensible à son égard en général, surtout à l'encontre des enfants. On punit plus vite. Des figures dangereuses et criminelles émergent : abandonnés, vagabonds, mendiants, prostituées, grévistes, meneurs politiques, alcooliques, etc. La Belgique entre dans un processus de civilisation de mœurs et de généralisation du sentiment de violence et d'insécurité[195]. Ce processus reste très progressif[196].

Jusqu'à la crise, la Belgique était vue comme un pays paisible à côté de son voisin français. La situation s'inverse lentement néanmoins. En France, l'épuisement des luttes politiques et sociales, le recul des idéologies de lutte des classes et la moindre puissance

[193] TIXHON A., « Contrôler la Justice …, p.991.
[194] TIXHON A., « La poursuite et la répression de la « violence » en Belgique (1830 – 1900). Le discours de la statistique », in KURGAN-VAN HENTENRYK G., (dir.), *op.cit.*, p.68-69.
[195] DUPONT-BOUCHAT M-S., « Constructions et transformations des sensibilités à la violence au fil du XIX[e] siècle », in *Idem*, p.41-42.
[196] TIXHON A., « La poursuite et la répression de la « violence » en Belgique (1830 – 1900). Le discours de la statistique », in *Idem*, p.83-84.

organisatrice du conflit salarial ont reporté la question de l'ordre public sur les incivilités et la criminalité. Progressivement, les Français distinguent les démunis des criminels[197]. En Belgique, les mouvements et troubles sociaux font émerger une peur longtemps endormie : celle du pauvre. On craint sa violence potentielle, puis réelle après les événements de 1886. Ces derniers accentuent la peur du pauvre et la répandent vraisemblablement au-delà des classes conservatrices et bourgeoises. L'opinion en a plus peur que de l'armée tirant sur les grévistes[198]. La classe ouvrière est reconnue comme vivant dans l'ignorance, la misère et l'immoralité. Elle est souvent désignée comme une classe criminelle par les rapports d'enquêtes[199].

Ouvrons ici une parenthèse concernant l'opinion française sur le rapport entre pauvreté et criminalité. Elle est nécessaire car certaines informations sur les crimes de Londres diffusées dans les journaux belges proviennent de sources françaises, notamment lorsque sont abordés les problèmes connexes au lieu du crime, tels que la misère sociale. Plusieurs discours émanant de ces sources ne sont pas modifiés. Ainsi, une partie du public belge s'informe via le prisme français. Si ces cas ne sont pas isolés, ils ne constituent pas non plus une généralité. La perception française du rapport entre criminalité et pauvreté est comparable sous le Second Empire à celle de la Belgique à la fin du XIX^{e} siècle : misère et crime vont de pair dans l'imaginaire social. La criminalité est une plaie sociale découlant des mutations engendrées par la société industrielle de plus en plus urbanisée. Cette perception pâtit des tensions et des évolutions sociales et politiques, qui accélèrent la décriminalisation et l'intégration du monde du travail dans la société française. Elles sont appuyées par les milieux littéraires et médicaux. Le crime devient en effet une science sous la III^{e} République. Les criminologues qualifient les comportements inadaptés ou s'écartant des normes sociales comme pathologiques et criminels. Une nouvelle « armée du crime se crée dans l'imaginaire social comme une sorte de « contre-société » composée de vagabonds, de récidivistes, de prostituées, d'anarchistes, de révolutionnaires et de syndicalistes, … qui refusent le travail et/ou les valeurs républicaines. Ce phénomène reste lent : la distinction entre criminels et ouvriers met près d'une trentaine d'années à être parachevée en France[200].

---

[197] AMBROISE-RENDU A-C., *Crimes et délits* …, p.333.
[198] DUPONT-BOUCHAT M-S., « Constructions et transformations des sensibilités à la violence au fil du XIX^{e} siècle », in KURGAN-VAN HENTENRYK G., (dir.), *op.cit.*, p.54-55.
[199] Ce n'est qu'en 1899, dans le cadre d'un rapport d'enquête sur la criminalité belge, que l'on distingue les criminels et les ouvriers. Ce rapport invite à ne plus rechercher le crime dans une classe sociale, ni même dans une catégorie de professions. Il établit que la classe ouvrière, qui fait partie du corps social, n'est plus à considérer comme une classe dangereuse à part entière. *Cf.* TIXHON A., « Contrôler la Justice …, p.995-997.
[200] KALIFA D., *Crime et culture* …, p.115-117 et p.124-127.

Force est néanmoins de constater qu'il ne démarre en Belgique qu'à la toute fin du XIX[e] siècle soit, quelques années seulement avant qu'il ne se concrétise en France.

À la fin du XIX[e] siècle, l'opinion publique belge distingue plusieurs catégories d'individus dangereux, dont les « pauvres ». Parmi celles-ci figurent les vagabonds, les mendiants, les ouvriers chômeurs, les proxénètes et les prostituées. Les « meneurs » regroupent les grévistes, les anarchistes et les socialistes. L'armée belge du crime comprend enfin les « récidivistes » et les « enfants abandonnés ». Toutes ces catégories mobilisent l'attention des criminologues. La littérature scientifique et populaire belge fait de plus en plus la part belle au crime, ainsi qu'aux criminels à partir des années 1890. L'intérêt général pour la violence se développe et la presse se met au diapason : le fait divers criminel fleurit et la violence s'étale et s'exhibe. Elle fait recette. Le regard du lectorat, focalisé jusqu'alors sur le crime, se détourne vers le criminel, beaucoup plus populaire que la victime. Les seuls qui attirent vraiment l'attention et suscitent la pitié sont les enfants. Les prostituées, vues comme des monstres pervertis et dangereux par leurs maladies, n'y ont pas droit. À la fin du siècle, la violence s'est faite une place définitive dans l'opinion. La Belgique ne se voit plus comme un pays tranquille mais bien comme une terre où la criminalité est en hausse[201].

Abordons maintenant le meurtre tel que construit dans les écrits et perçu dans les mentalités[202]. Nous avons vu, dans le chapitre consacré à l'explication de la méthode, comment évoluaient les faits divers à la Belle Époque. Il s'agira ici de scruter plus en profondeur ceux consacrés spécifiquement aux affaires meurtrières. Pour les auteurs de ces faits divers, appelés « faits diversiers », la violence est un aliment de choix pour satisfaire l'appétit du lecteur avide de sensationnel. Celui-ci semble avoir une prédilection pour le violent et l'horrible dans le dernier tiers du XIX[e] siècle. Ainsi, les faits diversiers insèrent le plus de descriptions possibles répondant à ces critères pour flatter le voyeurisme macabre des lecteurs. Plusieurs types de violences les séduisent, notamment les crimes passionnels et/ou atroces. Les descriptions anatomiques des corps mutilés augmentent et sont plus

[201] DUPONT-BOUCHAT M-S., « Constructions et transformations des sensibilités à la violence au fil du XIX[e] siècle », in KURGAN-VAN HENTENRYK G., (dir.), *op.cit.*, p.54-57 ; TIXHON A., « La poursuite et la répression de la « violence » en Belgique (1830 – 1900). Le discours de la statistique », in *Idem*, p.83-84.

[202] Faute d'avoir trouvé des travaux belges portant spécifiquement sur la perception du meurtre dans les faits divers et les fictions au XIX[e] siècle, nous avons consulté les travaux d'Ambroise-Rendu et de Kalifa. Il ne s'agira plus ici d'opérer la distinction entre les cadres français et belge, mais bien de faire part de quelques préliminaires requis avant d'entamer l'analyse de contenu et du discours de la presse belge. En principe, les informations fournies, tirées de travaux français, seront valables pour le cadre belge. Ceci ne nous dispensera pas de les confronter au discours de la presse belge, ni de considérer sa dépendance partielle aux sources françaises.

précises dans les articles. La brutalité et la cruauté fascinent[203]. Cet intérêt d'une part croissante du lectorat pour le crime barbare s'explique par sa rareté ; le meurtre n'étant pas le crime le plus répandu dans les faits. Dès lors, il revêt un caractère extraordinaire et inhabituel, qui captive davantage l'attention du public et fournit à la presse des sujets au potentiel sensationnel élevé. Il est plus massivement relayé dans la presse que les autres crimes, non sans fausser l'image de la réalité criminelle. Les nombreux articles qui en font état renforcent le sentiment d'insécurité déjà présent[204]. En plus de construire une représentation de la criminalité, et du meurtre plus précisément, ils révèlent de concert avec les fictions criminels à partir de quels valeurs et repères les crimes sont interprétés. Ces codes influencent directement la rédaction des récits criminels[205].

Ceux-ci popularisent même les débats savants de l'anthropologie criminelle, qui se développe. Ces débats ont en commun avec les faits divers et fictions criminels de faire transparaître le refoulement du crime et de sa violence connexe par la société. Tous les trois font partie intégrante d'une stratégie de moralisation et de normalisation par laquelle la classe émettrice de ces discours espère réduire les transgressions et réguler les écarts sociaux. Ainsi, les discours criminels contribuent à diffuser un discours et un imaginaire homogènes de la normalité. Tout en étant un instrument de contrôle idéologique et sociétal, ils favorisent l'intégration culturelle et sociale des classes dominées[206]. Les producteurs de ces discours ne veulent pas soumettre les classes populaires à leurs valeurs, mais les amener à y adhérer. On peut parler d'homogénéisation culturelle. Plus on diffuse de discours criminels, plus on conforte les mœurs sociales que l'on cherche à légitimer dans le quotidien des classes populaires[207]. Soulignons que toutes les classes dominantes n'approuvent pas ces écrits criminels. Une frange considérable les considère en effet comme néfastes. Elle peine à comprendre leur but ultime et considère ces contenus et discours comme contraires à ses valeurs. Certains médecins appuient ce discours en établissant que les récits criminels trop détaillés incitent les classes populaires à imiter les faits qu'ils relatent[208].

De manière générale, les faits diversiers et auteurs de nouvelles ou réflexions criminelles opposent continuellement leur propre conception de l'ordre, intellectuelle, au désordre public de plus en plus conscientisé. Ils mettent les contraintes collectives en lumière

[203] AMBROISE-RENDU A-C., « Les faits divers …, p.241-242.
[204] AMBROISE-RENDU A-C., *Crimes et délits* …, p.273-274.
[205] LAGRANGE H., *La Civilité à l'épreuve. Crime et sentiment d'insécurité*¸ Paris, éd. PUF, 1995, p.278-280.
[206] KALIFA D., *Crime et culture* …, p.144-147.
[207] KALIFA D., *L'encre et le sang* …, p.302-304.
[208] *Idem*, p.231-233.

afin d'en stimuler le débat dans l'opinion publique. Les discours qu'ils produisent sur les écarts aux normes légitiment indirectement celles qu'ils considèrent comme leurs. Ils promeuvent leur propre conception de l'ordre et *de facto*, leurs propres valeurs et morales. En parlant explicitement de l'interdit à leurs lecteurs, ils construisent implicitement le modèle qu'ils espèrent les voir adopter à l'avenir : celui d'une société où l'homme renonce à la violence et à la tentation, et où il maîtrise ses pulsions autant que ses actions[209]. Le contrat de vérité qui unit l'auteur à son public n'est donc pas infaillible. Le récit criminel rédigé dans des conditions matérielles précises l'est aussi sous la contrainte de codes et de systèmes de pensée. Ces derniers influencent directement le contenu et surtout, le discours[210].

Les thèmes abordés, la posture adoptée ainsi que les stéréotypes et clichés employés, s'insèrent dans une configuration intellectuelle et affective préexistante. Tous conditionnent la compréhension du discours. Le plus souvent, ils le développent pour conforter les opinions du lecteur plutôt que de les modifier ou de lui en faire développer de nouvelles. Pour ce faire, le récit criminel doit faire écho soit à l'expérience du lecteur, soit à ses propres angoisses pour stimuler ses peurs et donc, son intérêt[211]. En outre, il doit lui raconter un récit paraissant le plus authentique possible, retranscrivant au mieux les circonstances du crime, identifiant ses acteurs, exposant ses mobiles ou en proposant d'éventuels hypothèses, décrivant le lieu, développant l'enquête en cours, etc.[212]. Il est donc intéressant de passer en revue les perceptions entretenues sur ces différents éléments[213]. Ceux-ci tiennent une grande place dans les mentalités et agissent directement dans la construction de l'opinion.

Certains crimes, comme les meurtres violents, retiennent plus l'attention et révèlent les éléments sur lesquels elle se focalise davantage[214]. L'auteur du crime est celui vers qui tendent à converger tous les regards, qu'il s'agisse de celui du public, de la presse, des milieux littéraires, des moralistes et surtout, des criminologues. Le panel des stéréotypes de criminels est vaste, mais peut être résumé par les catégories mentionnées ci-dessus. Kalifa distingue toutefois celle du « monstre » comme une classe de criminels à part, qui se

[209] AMBROISE-RENDU A-C., « Les faits divers …, p.248-249.
[210] KALIFA D., *Crime et culture* …, p.155-156.
[211] AMBROISE-RENDU A-C., *Crimes et délits* …, p.287.
[212] KALIFA D., « L'écriture du fait-divers au 19e siècle », in LÜSEBRINK H.-J. & MOLLIER J.-Y., *op.cit.*, p.303-305.
[213] Il s'agit ici de passer en revue les éléments en rapport direct avec l'action en elle-même : auteur, victime, arme, mobile et moment du meurtre. Ses autres aspects, comme l'enquête et son cadre, seront abordés plus loin.
[214] KALIFA D., *L'encre et le sang* …, p.20.

différencient des autres en commettant des actes déviants, allant le plus à l'encontre de la morale et des normes collectives. Comme ils n'appartiennent pas au monde criminel professionnel, leurs actes sont très souvent expliqués par leur démence apparente. Une partie du monde médical défend l'idée que la folie est innée chez eux et les compare à des bêtes fauves. Les médecins en général et l'opinion publique dans son ensemble restent très partagés. Enfin, les descriptions des portraits physiques des auteurs correspondent souvent aux traits hideux et stéréotypés du « méchant », aussi bien dans les textes que dans les gravures ou les caricatures[215].

Les victimes sont les autres « héros » des récits criminels. Elles sont de sexe masculin et issues des classes populaires. Les femmes, les enfants et les autres classes sont peu représentés dans les récits, ce qui rend les crimes à leur encontre plus extraordinaires. Ils sont plus à même d'attirer l'attention et de marquer les consciences. Leurs récits sont plus commentés et davantage mis en scène. Les criminels qui s'attaquent à ces victimes sont plus critiqués et plus vite étiquetés comme des « monstres ». Le corps des victimes enfin est l'objet de fascinations et de débats, surtout lorsqu'il a été supplicié. Contrairement aux corps accidentés, les corps mutilés sont souvent retrouvés dans un état encore très humain malgré les séquelles infligées, qui témoignent de la cruauté et de la brutalité du bourreau. Sans surprise, ils donnent souvent lieu à des descriptions d'épouvante, qui ne lésinent pas sur les mots pour accentuer l'horreur du crime. Elles sont souvent le plus précises possibles ; la précision étant un gage à la fois de réalisme et de sensationnel, tous deux demandés par le lectorat[216].

Le mobile du crime peut aussi donner lieu à de longs discours, surtout lorsqu'il est gratuit, malveillant, mystérieux, inconnu et/ou incompréhensible. Il est souvent mis sur le compte de la criminalité en hausse sur le papier et dans les esprits. Dans certains cas, dont celui de Jack l'Éventreur, il reste inconnu et fait l'objet de nombreuses hypothèses. Cela peut s'expliquer par le discours véhiculé implicitement vis-à-vis de la violence en général. Comme la violence et l'horreur des agressions physiques sont décrites comme des déviances, elles exercent une fascination sur les lecteurs ; les débats et hypothèses sur leurs mobiles sont largement développés[217].

---

[215] *Idem*, p.138-144.
[216] AMBROISE-RENDU A-C., « Les victimes dans les récits de faits divers », in GARNOT B., (dir.), *op.cit.*, p.279-287.
[217] KALIFA D., *L'encre et le sang* …, p.121-126.

L'arme du crime enfin peut revêtir une dimension symbolique. Qu'elle soit insolite ou mystérieuse, elle est transformée en indice, en objet d'enquête, en hypothèse ou en spéculation. Les instruments tranchants ou contondants décuplent la violence et en accentuent l'aspect extraordinaire dans la mesure où ils sont peu fréquents. Pour la presse, ils sont une ressource infinie pour exploiter l'impulsivité criminelle. Le couteau est une arme honorable, sans commune mesure avec le revolver ou les accessoires issus du progrès technique, vus comme un sacrilège. Il établit une relation presque intime entre agresseur et agressé, dont le sang est la confirmation. Néanmoins, il est largement reconnu comme l'arme ignoble de la pègre, des rôdeurs, du corps à corps, de la promiscuité, des violeurs. Plus manuel, plus sanglant, et plus violent que les armes à feu, il est perçu comme l'arme ouvrière par excellence[218].

Un dernier élément peut retenir notre attention dans ce sous-chapitre : l'attaque nocturne. Celle-ci désigne avant tout le crime de vol, et non le meurtre, et est nettement moins fréquente dans les faits que dans l'imaginaire social. Surreprésentée et normalisée, elle est un symbole incontournable de la violence criminelle. On la trouve dans la presse et dans la littérature à grand tirage, mais aussi dans les guides manuels de la vie quotidienne, dans les iconographies, dans les chansons, au théâtre, … La rue la nuit est un véritable stéréotype de violence, de criminalité, de dangerosité. L'attaque nocturne s'impose partout et se codifie : le cliché de l'homme au couteau parcourant les rues de nuit est très répandu. On distingue plusieurs sortes de criminels nocturnes, les plus effrayants étant les rôdeurs, les fauves qui tuent pour voler. Symboles de cruauté, ils sont catégorisés comme provenant des faubourgs et surtout, des bas-fonds. Les périphéries, dites les zones suburbaines, sont en effet réputées pour leur délinquance à cause de l'insuffisance policière. L'imaginaire social construit sur les attaques nocturnes est tellement puissant qu'il finit par instaurer une véritable peur des rues la nuit, au point de faire de celles-ci des métaphores du chaos, de l'Abîme et du Mal. L'obscurité nocturne est assimilée à la criminalité, à la noirceur extrême de l'acte à l'âme criminelle. Enfin, la nuit en elle-même est signe de lâcheté et de scélératesse : elle amplifie la dimension perverse et immorale de l'acte. L'attaque nocturne est donc une violation radicale de tout contrat social. Elle s'impose comme la figure extrême

[218] VAN YPERSELE L., « La Belgique mise à mal : rire grinçant, autodérision ou rire belge ? L'image de la Belgique dans la caricature francophone belge aux XIX^e^ et XX^e^ siècles », in *Ridiculosa. Actes du colloque de Munich (2-4 mars 2000)*, t.VII, Brest, Equipe interdisciplinaire de recherche sur l'image satirique, 2000, p.218-219 ; FRESNAULT-DERUELLE P., *L'éloquence des images. Images fixes III*, Paris, 1993, p.110 ; KALIFA D., *L'encre et le sang* …, p.128-131.

de la dangerosité urbaine[219]. De surcroit, son imaginaire social et médiatique développé ici[220] cadre bien avec les circonstances des crimes de Londres, à quelques différences près que la presse ne manque pas d'utiliser pour accentuer l'aspect sordide, pervers, violent, déviant, extraordinaire et sensationnel de l'Affaire.

2.4.2. La misère sociale

Le rapport de l'enquête sur les milieux ouvriers, initiée par le gouvernement à l'issue des grèves, met en évidence plusieurs réalités. La situation alimentaire est très critique, tout comme celle des habitats : les quartiers ouvriers sont surpeuplés et insalubres. Le prix des loyers y est souvent trop élevé pour leurs moyens. La promiscuité y favorise la diffusion des maladies. Malgré des progrès non-négligeables au cours du dernier siècle, l'illettrisme est toujours important dans les milieux ouvriers[221]. L'alcoolisme ambiant y cause beaucoup de problèmes, dont celui d'accentuer l'immoralité déjà présente. Tous ces problèmes conjugués ne permettent pas de mener une vie jugée décente par les classes supérieures, qui conscientisent alors la misère ouvrière. Au contraire, ils favorisent des comportements et des mœurs jugés déviants, à l'encontre des normes sociétales traditionnelles, toujours du point de vue des classes supérieures[222]. On peut donc dire qu'il existe un fossé social en Belgique comparable à celui qui s'observe dans l'Angleterre victorienne. L'opinion du public belge vis-à-vis de la misère sociale évolue et se pluralise durant les années qui suivent les grèves, à mesure que sont votées différentes lois pour l'endiguer et que naissent de nouveaux courants engagés de part et d'autre de l'échiquier politique pour la contrer. On peut donc supposer que les discours des presses belges sur la misère sociale de l'East-End suscitent un minimum d'intérêt chez les lecteurs dans la mesure où ils font écho à une réalité sociale au cœur des débats politiques nationaux. Cependant, la misère sociale a sa place depuis longtemps dans l'imaginaire social. Si les grèves provoquent bel et bien un choc de conscience invitant à la reconsidérer, il paraît peu probable que sa perception évolue de façon notable entre le début du printemps 1886 et la fin de l'été 1888. Il est donc indispensable de s'intéresser au préalable à la misère sociale telle qu'elle est perçue dans l'imaginaire social avant de l'analyser dans les discours des presses.

[219] KALIFA D., *Crime et culture* …, p.235-256.
[220] Essentiellement français, sinon parisien pour rappel.
[221] DELFOSSE P., *op.cit.*, p.72-73 ; *Les fastes du Parti* …, p.46-50.
[222] MABILLE X., *op.cit.*, p.168 ; *Les fastes du Parti* …, p.49 et p.55.

Au XIX^e^ siècle, la perception des plus pauvres tient en partie à leur habitat, que l'on appelle couramment « bas-fonds ». Ces derniers tiennent une place considérable dans l'imaginaire social pour une question de valeurs. L'immoralité, le vice, la transgression et la misère générale qui sont supposés y régner ne laissent pas les mentalités des classes moyennes et dominantes indifférentes lorsqu'elles les conscientisent. Les discours qu'elles produisent sur les bas-fonds sont une façon de réaffirmer leurs propres valeurs. Elles les décrivent régulièrement comme des allégories de l'Enfer. Leurs habitants, vus comme les descendants des gueux médiévaux, représentent un danger social et politique. Social car on craint qu'ils contaminent la société par les vices qu'on leur attribue : ivrognerie, débauche, imprévoyance, violence, etc. Les discours assimilent l'ensemble des classes laborieuses à ces traits. Politique par les troubles et les insurrections qu'ils peuvent générer, notamment à la fin du siècle[223]. Par ailleurs, l'association des classes laborieuses des bas-fonds à la criminalité est très forte dans les mentalités du XIX^e^ siècle. Elle va toutefois se dissoudre progressivement dans son dernier tiers. Les changements politiques et sociaux contribuent à améliorer les conditions de vie et renforcent la volonté d'intégrer les ouvriers à la société. Lentement, les bas-fonds se vident de leurs « bons pauvres ». En parallèle, les milieux médicaux et les anthropologues proposent de nouvelles théories, qui distinguent le criminel né de l'ouvrier poussé au délit par la misère ou le vice permanent de son environnement. Si elles ne font pas l'unanimité au départ, y compris au sein de la communauté criminologue, elles prennent petit à petit le dessus sur les théories qui les associent. Progressivement, le crime est séparé du social pour être rallié à la psychologie et à la profession choisie par l'individu. Les constats d'enquêtes réalisées directement dans les bas-fonds d'Europe occidentale peuplés d'ouvriers viennent appuyer ces nouvelles théories. Néanmoins, cette dissociation des classes laborieuses avec la criminalité met du temps à prendre corps dans les esprits. Elle ne commence à être parachevée qu'au début du XX^e^ siècle[224]. Les bas-fonds restent donc encore largement associés au crime dans les esprits à l'époque qui nous occupe. Ils continuent d'exercer leur fascination sur les mentalités : ils renvoient aux parts obscures, aux pulsions et désirs refoulés ou maîtrisés de chacun. Le public éprouve un goût dissimulé pour la misère et le vice, mais surtout pour le crime qui les accompagne. Les discours sur les

[223] KALIFA D., *Les bas-fonds* …, p.135-140 et p.373-375.

[224] Un exemple de cette dissolution concerne justement l'East-End londonien. En 1892, Charles Booth publie le rapport d'enquête *Life and Labour of the People in London*, débuté en 1886. Il y démontre que les parasites de la société victorienne, que l'on assimile largement aux pauvres avant la parution de son œuvre, constituent en fait une minorité parmi ces pauvres. Booth met ici à mal les représentations traditionnelles de l'*underworld* londonien en dissociant les *outcasts* (parias) du reste de la population pauvre. Il invalide ainsi tout le principe sur lequel se construit l'imaginaire des bas-fonds. *Cf.* KALIFA D., *Les bas-fonds* …, p.272-274 et p.288-289.

bas-fonds invitent à « consommer » l'horreur, le vice, et la déviance[225]. Tous ces discours associant pauvreté à criminalité proviennent des classes dominantes. Celles-ci continuent de les rédiger en respectant les règles, valeurs et morales de leur système. D'ailleurs, les rapports d'enquête et autres écrits décrivent avec force l'insalubrité, la promiscuité et les conditions de vie tragiques des classes laborieuses. Ils signalent leur imprévoyance, leur immoralité et leur ivrognerie. Les pauvres conservent donc leurs défauts typiques et traditionnels dans les mentalités et les discours[226]. Compte tenu des contextes socio-économiques de chaque pays d'Europe occidentale à la fin du XIX^{e} siècle, il est pertinent de se poser la question de savoir quel discours les classes dominantes belges véhiculent, ou commencent à véhiculer vis-à-vis du pauvre en général après les événements de 1886.

Les libéraux doctrinaires et les catholiques entretiennent des visions plus similaires que différentes tout au long de la Belle Époque[227]. Tous méprisent la pauvreté, qu'ils considèrent comme une faute et un vice, comme un danger pour les bonnes consciences bourgeoises et l'ordre social ou pour la société unie et hiérarchisée. Quel que soit le contexte, le pauvre est toujours vu comme un sous-homme manipulable, dénué d'intelligence, immature, indigne, parfois violent, en proie à l'alcoolisme et donc dégénéré et immoral[228]. Malgré ce mépris, les doctrinaires le considèrent comme une victime digne de pitié et de compassion au vu de la misère qu'il subit, sauf lorsqu'il mendie ou fait grève. Dans ces cas-ci, il perd son statut de victime, car honteux dans le premier cas et dangereux pour l'ordre dans le second[229]. Ces deux cas sont valables également dans la mentalité des catholiques. Pour ces derniers, le pauvre est toujours coupable de sa misère et donc, indigne de toute pitié. Il est violent et paresseux. Le danger d'immoralité qu'il représente, notamment à cause de son penchant pour l'alcoolisme, est encore plus fort dans leur imaginaire[230]. Au-delà des

[225] *Idem*¸ p.376-377.
[226] *Idem*¸ p.351.
[227] Les informations dont nous allons faire part sur la perception de la pauvreté sont le résultat des interprétations de Laurence Van Ypersele sur les caricatures politiques de la pauvreté. L'auteur justifie son choix de sources par le fait qu'elles ne renvoient pas à une réalité que les partis constatent, mais bien à celle(s) qu'ils croient constater. Elles renvoient à des événements vécus, mais aussi à des passions, à des peurs, à des rêves collectifs, etc. toujours dans un but polémique. Elles ne sont pas objectives et nourrissent ou renouvellent l'imaginaire social par l'usage de stéréotypes. Notons enfin que ces caricatures sont chères et s'adressent le plus souvent à des classes bourgeoises ou aristocrates alphabétisées. L'imaginaire social qu'elles véhiculent est celui d'une population limitée et minoritaire numériquement. Au-delà du niveau idéologique, la caricature véhicule toute une vision du monde, collective, qui donne sens aux événements. *Cf.* VAN YPERSELE L., « L'image de la « pauvreté » dans la caricature belge de la Belle Époque », in TILLEUL J-L. (dir.), *op.cit.*, p.157-160.
[228] *Idem*, p.180-181.
[229] *Idem*, p.160-161 et p.169-173.
[230] *Idem*, p.174-176.

clivages politiques, le pauvre fait peur, particulièrement après les grèves de 1886 au cours desquelles il a démontré son potentiel de violence. Mais il n'est réellement vu comme dangereux que dans ce contexte. En temps de « paix », seuls les pauvres n'étant pas reconnus comme victimes de leur misère sont associés à la criminalité. Ces « mauvais pauvres » comprennent les vagabonds, les mendiants, les ouvriers chômeurs, les proxénètes et les prostituées. Les lois passées les années suivantes confirment que la peur sociétale vis-à-vis de ces mauvais pauvres est réelle et répandue[231]. Après les grèves suscitées par la misère, une partie croissante des catholiques, à commencer par les démocrates-chrétiens, prend conscience que le paternalisme seul ne suffit plus à endiguer la pauvreté. Les discours caricaturistes catholiques ne font pas état de cette prise de conscience. La position des catholiques vis-à-vis des « bons pauvres » qui refusent de mendier, de faire grève ou de se soulever, est donc plus difficile à déterminer[232]. Nous émettrons l'hypothèse qu'ils continuent de considérer l'état de pauvreté et ses caractéristiques connexes traditionnelles comme une honte, problématique pour la société, mais digne d'une certaine clémence et d'une aide, réservées à ceux qui se comportent comme des pauvres dignes, c'est-à-dire comme des victimes. Cette vision tendrait à se rapprocher de la vision libérale doctrinaire.

À ce stade, il nous est donc impossible de déterminer exactement quelle est la vision ou le discours véhiculé à l'égard du pauvre et de la misère en général à la fin de l'été 1888. Les enquêtes réalisées et en cours renforcent la prise de conscience de la misère sociale qui sévit en Belgique. Les classes moyennes et dominantes semblent distinguer les bons pauvres, qui souffrent en silence, des mendiants qui assument leur honte et des grévistes qui se révoltent contre l'ordre établi. Néanmoins, il n'est pas certain qu'il en soit déjà de même avec le criminel, bien que les articles de van Ypersele et de Dupont-Bouchat aillent dans ce sens et induisent que le processus soit entamé des années 1890 au plus tard. Dans les discours et les esprits, le pauvre et la misère sociale semblent donc, et avant tout, synonymes de vice, d'immoralité, de crédulité, et de violence, mais plus systématiquement de criminalité. Seul

[231] Pour exemple, la loi de 1891 sur le vagabondage et la mendicité prévoit des mesures de protection à l'égard des bons pauvres, considérés comme des victimes, mais des sanctions contre tous les types de mauvais pauvres cités ci-dessus, fainéants et fauteurs de troubles, à l'exception des ouvriers chômeurs. *Cf.* DUPONT-BOUCHAT M-S., « Constructions et transformations des sensibilités à la violence au fil du XIX[e] siècle », in KURGAN-VAN HENTENRYK G., (dir.), *op.cit.*, p.54-55.

[232] Attention que cette prise de conscience ne transparaît pas dans les discours caricaturistes. *Cf.* VAN YPERSELE L., « L'image de la « pauvreté » dans la caricature belge de la Belle Époque », in TILLEUL J-L. (dir.), *op.cit.*, p.174.

le rapport du pauvre à sa misère, à savoir victime ou responsable, diffère dans les discours et les mentalités.

2.4.3. L'émotion populaire

Depuis plusieurs siècles, les sphères intellectuelles de la société opposent deux concepts encore d'actualité aujourd'hui : l'individu et la masse. Le premier est décrit comme humain et réfléchi, alors que la seconde est fausse, superficielle, avide de sensations, aveugle, primaire, potentiellement féroce, impulsive, hystérique, instinctive, soumise à ses émotions, dépourvue d'intelligence, etc. Face à l'individu civilisé, elle apparaît comme un animal dépourvu d'humanité. Cet imaginaire pathologique et agoraphobe persiste chez les intellectuels de la fin du XIX^{e} siècle, en dépit des revendications politiques et sociales de la masse[233].

En France, il connaît toutefois une évolution à partir des années 1870, qui se remarque surtout dans les discours de presse. La peur de la foule pauvre et son association à la criminalité se résorbent peu à peu. Elle n'est plus dépeinte comme une menace pour l'ordre public ou la sécurité des individus. Désormais, on s'intéresse au rapport qu'elle entretient avec les normes et la délinquance. L'indignation qui lui est toujours associée dans l'imaginaire et que l'on retrouve toujours dans les discours de presse n'est plus politique, mais justicière. La masse retrouve, ou plutôt conserve ses traits instinctifs, hystériques, … lorsqu'elle poursuit des délinquants ou assiste à leur supplice. Sa représentation dominante est celle d'une foule qui cherche, repère et désigne les coupables des crimes, oriente les enquêtes ou intervient directement en arrêtant et en remettant des coupables à la police. Si cette foule paraît toujours inférieure à l'individu par son comportement en général, elle est plus cohérente avec l'ordre social et idéologique. La peur sociale n'est plus, désormais, incarnée par les masses mais par les criminels. Ceux-ci prennent leur place au centre des débats. L'imaginaire qui se construit autour de l'« armée du crime » est bien constitué de groupes, mais pas de la foule ou de la masse. La criminalité n'est plus collective[234].

Les troubles sociaux continuent toutefois de marquer l'Europe occidentale, notamment en Belgique et en Angleterre. Certains tournent à l'émeute ou au soulèvement populaire. L'imaginaire de « foule criminelle » se maintient dans certains milieux,

[233] BEAUCHARD J., *La puissance des foules*¸ Paris, éd. PUF, 1985, p.15 et p.19-22.
[234] AMBROISE-RENDU A-C., *Crimes et délits* …, p.16 et p.20-21.

essentiellement chez les élites, y compris en France malgré les évolutions politiques et sociales amorcées au début de la Belle Époque. Pour ces élites, la masse demeure inférieure, dangereuse et instable. On peut l'expliquer par le fait que le souvenir des révolutions et autres troubles sociaux, anciens comme récents, est encore vivace dans la mémoire de ces élites, qui divergent sur l'attitude à adopter vis-à-vis des foules. Certaines sont favorables à leur maintien à l'état primaire pour mieux les contrôler, d'autres veulent au contraire les instruire et les civiliser, et d'autres enfin veulent exploiter leur potentiel criminel pour lancer la révolution sociale[235]. La perception des masses dans ces milieux finit naturellement par évoluer, en retard toutefois sur la presse. Ce n'est en effet qu'au début du XX^{e} siècle que les élites cessent d'associer foule et criminalité. En dépit de cela, les masses conservent leurs caractéristiques primaires dans l'imaginaire de ces milieux : elles continuent d'être vues comme plus physiques qu'intellectuelles, plus instinctives et émotionnelles que raisonnées, et donc plus aptes à user de la violence[236]. Cette violence prolétarienne demeure présente dans les esprits des intellectuels, y compris les plus progressistes. Des romanciers la dépeignent même dans leurs écrits, explicitement ou sous formes d'allégories. Certains concernent même les habitants de l'East-End[237]. En dépit d'un discours de presse progressiste, une partie de l'imaginaire social résiste au temps. La foule n'est plus criminelle, mais elle est toujours distincte des élites par son comportement.

Le discours de presse belge peut-il être comparé au discours de presse français ? S'il est certain que le discours français percole en Belgique par le système de circulation de l'information[238], il est moins sûr que ses messages y soient interprétés conformément à l'intention des auteurs d'origine. En effet, la Belgique est toujours marquée par le souvenir de 1886 lorsqu'ont lieu les crimes. Les élites catholiques et libérales belges, si elles ont déjà

[235] BOSC O., *op.cit.*, p.7-12.
[236] *Idem*¸ p.135-137.
[237] L'exemple le plus marquant reste l'œuvre de l'écrivain américain Jack London, qui livre un portrait très primaire et explicite des habitants de l'East-End dans son œuvre *Le Peuple d'en bas*, publiée en 1902. D'autres auteurs les décrivent plus implicitement, comme par exemple Joseph Conrad dans son œuvre *Au Cœur des Ténèbres*, parue en 1904 et mettant en scène une peuplade africaine menée, mais surtout manipulée par Kurtz, officier anglais meneur d'hommes dans l'âme mais aussi extrémiste et capable d'invoquer facilement les pouvoirs de l'inconscient. Dans le domaine de la science-fiction, on peut citer aussi H. G. Wells et son œuvre *La machine à explorer le temps*, parue à Londres en 1895. Il y transporte son héros de la fin du XIX^{e} siècle vers un futur lointain où la Terre est habitée par deux peuples. Les *Ëlois*, qui habitent la surface, sont l'allégorie des classes moyennes et supérieures et de la figure de l'individu en général : ils sont amicaux, raisonnés, oisifs, pacifiques et vivent dans un milieu hospitalier et paradisiaque. Les *Morlocks*, qui habitent sous terre, sont des humains régressés et cannibales, à l'apparence et au comportement bestiaux, qui travaillent dur pour entretenir le paradis d'en haut où ils vont faire des razzias de temps à autre. Primaires, instinctifs et se livrant à la violence, ils sont l'allégorie des foules, et plus précisément de celles de l'East-End. *Cf.* BOSC O., *op.cit.*¸ p.445-449.
[238] Nous pourrons notamment nous en rendre compte dans le chapitre consacré à la provenance de l'information.

pris conscience de la misère sociale régnante, n'acceptent d'en débattre plus en profondeur que depuis les grèves de 1886[239]. L'association qui risque de perdurer dans les esprits des élites belges n'est pas celle de la foule avec l'armée du crime, mais plutôt celle de la foule criminelle en raison de sa propension à se soulever contre l'ordre établi. Les propos sur l'émotion populaire consécutive aux crimes devront donc être interprétés avec la plus grande précaution.

2.4.4. L'antisémitisme

À l'époque qui nous occupe, la Belgique est une terre d'accueil. Le nombre de migrants augmente particulièrement à partir de 1880. Leur profil est variable : ouvriers qualifiés ou non, étudiants, artistes, intellectuels, travailleurs en col blanc, journaliers, ... Leur voyage est souvent spontané[240]. Si des Juifs figurent parmi ces nouveaux arrivants, la présence juive sur le territoire belge remonte aux premiers siècles de notre ère. Au XIX^{e} siècle, les Belges de confession juive bénéficient pleinement des libertés constitutionnelles belges : ils ne subissent pas de discrimination légale et peuvent pratiquer librement leur culte[241]. Les Juifs sont présents à tous les niveaux de l'échelle sociale et, par conséquent, dans des secteurs professionnels diversifiés : charges publiques, université, grands et petits commerces, colportage, … Ils s'intègrent toutefois davantage encore au niveau social que culturel car la législation leur permet de continuer à vivre selon leurs propres modes de vie[242]. Malgré son attachement à la tolérance et au droit, la Belgique n'est pas épargnée par la vague d'antisémitisme qui déferle en Europe à la fin du XIX^{e} siècle : journaux, partis et individus tentent de le répandre au sein de la population. Il se manifeste en Belgique à partir de 1886. *La France juive* d'Edouard Drumont y rencontre un certain écho même si la majorité des Belges se positionnent contre. Il ne naît pas de mouvement populaire antisémite violent comme en France ou en Allemagne, mais un courant d'opinion se développe. Ses adhérents dénoncent l'avènement d'une domination juive en Occident à partir des domaines financiers,

---

[239] *Cent ans de syndicalisme chrétien* …, p.25.
[240] Elle n'est pas organisée comme dans la seconde moitié du XX^{e} siècle. *Cf.* COUPAIN N., « L'expulsion des étrangers en Belgique (1830 – 1914) », in *R.B.P.H.*, vol.23, n°1-2 (2003), p.7.
[241] Plusieurs mesures pour protéger les Juifs et les autoriser à pratiquer librement leur culte avaient été passées depuis le règne de Joseph II à la fin du XVIII^{e} siècle. En 1808, Napoléon met en place le système consistorial pour organiser le culte israélite, que le régime hollandais ne modifie pas. La Constitution de 1831 instaure la liberté réelle des cultes. On cesse la taxation extraordinaire des Juifs en parallèle. Un an plus tard, le Consistoire central israélite de Belgique, autorité suprême du culte israélite, est mis en place. Son existence demeure implicite jusqu'à la publication des arrêtés d'application de la loi sur le temporel des cultes de 1870. Le culte israélite n'est véritablement reconnu qu'en 1876, par un arrêté royal qui organise les conseils d'administration des communautés religieuses. *Cf.* SÄGESSER, *op.cit.*, p.5-6.
[242] SCHREIBER J-P., *op.cit.*, p.26-30.

économiques et politiques. Ils surexploitent les stéréotypes juifs : peuple déicide, crime rituel, péril judéo-chrétien, franc-maçonnerie, … et économique ! Des personnalités catholiques instrumentalisent ce dernier cliché, facile à répandre. Par anticapitalisme, certains socialistes belges cherchent à utiliser l'antisémitisme comme moyen d'unifier la masse contre le capitalisme, assimilé faussement à la communauté juive[243].

La France juive est l'œuvre antisémite qui se diffuse le plus en Belgique. Opposant les Juifs au prolétariat en les qualifiant d'exploiteurs capitalistes infiltrés dans la bourgeoisie, elle véhicule explicitement des clichés, physiques et psychologiques : nez courbé, oreilles saillantes, cupidité, ruse, négociants nés, etc. Plusieurs journaux catholiques, dont *L'Ami de l'Ordre*, s'en font le relai. Globalement, la presse catholique approuve l'œuvre : elle explique la réalité du « péril juif » en Belgique par le système corrompu suite à la déchristianisation des mœurs. Les journaux socialistes reprennent quelques-unes de ces idées, qu'ils nuancent pour en faire un argument supplémentaire contre la société capitaliste. La presse libérale, quant à elle, se montre très réservée et adopte majoritairement une posture philosémite[244].

C'est surtout au sein des élites conservatrices et catholiques, largement francisées de par leur enseignement, que l'antisémitisme de Drumont rencontre le plus d'écho. Avec l'aide du Vatican, ils construisent un imaginaire occidental catholique de Juifs anarchistes, révolutionnaires et socialistes, alliés aux libéraux, dans la conspiration des francs-maçons[245]. Si l'on ne peut pas parler d'antisémitisme belge de gauche, plusieurs figures du P.O.B. n'échappent pas à la vague. Comme d'autres penseurs et politiciens de leur temps, ils prennent appui sur la science, tout en argumentant avec le stéréotype du juif riche, dangereux et infiltré jusqu'aux plus hautes sphères. Mais *in fine*, l'antisémitisme socialiste demeure toujours un argument parmi d'autres contre le système capitaliste. D'autres figures du parti nuancent, font la différence entre le Juif en tant qu'humain et l'esprit juif en lui-même. Mais au final, la majorité des socialistes fustigent l'antisémitisme, qu'ils considèrent, eux, comme un frein à leur lutte principale et rappellent que la proportion de Juifs habitant en Belgique et correspondant aux stéréotypes véhiculés est très faible en comparaison de la communauté juive prise dans son ensemble, dont les membres sont pauvres la plupart du temps. Malgré quelques dérives, *Le Peuple* se range le plus souvent dans cette optique[246].

[243] KAROLINSKI I., *op.cit.*, p.1-2.
[244] *Idem*, p.54-65.
[245] JUCQUOIS G. & SAUVAGE P., *op.cit.*, p.179-180.
[246] KAROLINSKI I., *op.cit.*, p.198-206 et p.227-231.

2.4.5. La prostitution

Tout comme en Angleterre, la prostitution est considérée en Belgique comme un problème sociétal, particulièrement dans les années 1880, après le scandale de l'Affaire des petites Anglaises, massivement relayée par la presse des deux pays. Cette affaire sème le trouble dans les esprits belges et britanniques et provoque une vive émotion pendant deux ans[247]. Elle révèle à l'opinion la réalité de la prostitution en Belgique[248], et partiellement celle de Londres[249]. Dans les faits, la majorité des femmes qui s'y adonnent y consentent pour fuir leur condition de vie misérable, en dépit de la contrainte criminelle du métier[250]. Dans les esprits, sa pratique est inavouable pour des raisons essentiellement morales. Des mesures avaient été prises pour la dissimuler autant que possible aux yeux du public. Les discours produits contribuent à marginaliser les filles publiques en une éternelle classe à part, au ban de la société. Le milieu de la prostitution est considéré comme un véritable foyer criminogène à surveiller et à cacher au public[251]. Si les avis divergent sur sa réglementation, tous approuvent les dangers qu'elle représente[252].

Les discours de l'époque, appuyés par les mouvements abolitionnistes et des statistiques, tendent à faire des prostituées des fléaux biologiques et spirituels pour la société[253]. Les milieux médicaux considèrent en effet qu'elles sont beaucoup plus susceptibles de développer, puis de répandre des maladies vénériennes. À moyen terme, elles

---

[247] Cette affaire désigne un trafic de mineures anglaises, engagées à Londres et transférées à Bruxelles où elles furent prostituées de force selon un processus « légal » toléré par la police bruxelloise. Ce réseau est actif de 1878 à sa découverte à l'automne 1880. *Cf.* KEUNINGS L., « L'affaire de la traite des blanches. Un aspect de la prostitution urbaine en Europe occidentale au XIXe siècle », in CHAUMONT J-M. & MACHIELS C. (dir.), *op.cit.*, p.17-44 ; OPEN EDITION BOOKS, *Plateforme Open Edition Books*, [En Ligne], https://books.openedition.org/pucl/744, (Page consultée le 23/04/2019).

[248] La législation belge du XIXe définit trois types de prostituées : celles « en maison », qui exercent dans les maisons closes ou de tolérance, les éparses, qui sont inscrites au registre de la prostitution, qui travaillent dans des maisons de passe avec des clients rencontrés en rue et enfin, les clandestines, non-reconnues et qui se prostituent donc illégalement. Depuis 1844, la loi belge autorise les maisons de tolérance. Cependant, celles-ci diminuent dans les années 1870 au profit de la prostitution clandestine. Pour l'endiguer, la police met en place une brigade des mœurs en 1877. En parallèle, on voit naître de plus en plus de mouvements et groupes abolitionnistes. L'Affaire des petites anglaises met d'une part en évidence le trafic de prostituées mineures, d'autre part les conditions de travail, parfois intolérables et malsaines, des prostituées en général. En dépit des réglementations mises en œuvre, les abolitionnistes parviennent à prouver, statistiques à l'appui, que la prostitution clandestine continue d'augmenter. *Cf.* FRANÇOIS A. & MACHIELS C., *op.cit.*, p.103-134.

[249] MACHIELS C., « Conclusion », in CHAUMONT J-M. & MACHIELS C. (dir.), *op.cit.*, p.233-245 ; OPEN EDITION BOOKS, *Plateforme Open Edition Books*, [En Ligne], https://books.openedition.org/pucl/760, (Page consultée le 23/04/2019).

[250] CHAUMONT J-M., *op.cit.*, p.24-27.

[251] KEUNINGS L., « L'affaire de la traite des blanches. Un aspect de la prostitution urbaine en Europe occidentale au XIXe siècle », in CHAUMONT J-M. & MACHIELS C. (dir.), *op.cit.*, p.17-44 ; OPEN EDITION BOOKS, *Plateforme Open Edition Books*, [En Ligne], https://books.openedition.org/pucl/744, (Page consultée le 23/04/2019).

[252] CHAUMONT J-M., *op.cit.*, p.30.

[253] FRANÇOIS A. & MACHIELS C., *op.cit.*, p.103-134.

représentent une menace physique pour la société[254]. Les milieux féministes et moralistes les fustigent, essentiellement pour le danger moral qu'elles représenteraient[255]. Une partie d'entre eux vantent encore la chasteté comme le modèle de sexualité idéal, autant pour les femmes que pour les hommes. La débauche est souillure. *De facto*, la prostituée mène une vie immorale. Elle est un danger pour la famille dans la sphère du privé. En public, les discours la qualifient de marginale interlope en raison de ses liens présumés, et attestés dans certains cas, avec le milieu criminel[256]. Les milieux philanthropes eux-mêmes se détournent des prostituées, les rendant responsables de la corruption des âmes et des corps et suggérant de les enfermer par crainte de contagion. Les socialistes sont plus « cléments ». À défaut d'approuver l'activité, ils la comprennent et l'excusent. Ils considèrent les prostituées comme des victimes de la misère, de l'organisation sociale et, plus largement, du système capitaliste. Mais globalement, les prostituées restent des criminelles dans l'opinion publique belge, au point de les faire reconnaître comme telles par le code pénal. La loi sur le vagabondage et la mendicité votée en 1891[257] prévoit en effet des sanctions contre les mauvais pauvres, fainéants et fauteurs de troubles, tels que les proxénètes et les filles publiques[258]. Si cette loi est postérieure à l'Affaire Jack l'Éventreur, elle est toutefois éloquente sur le discours les concernant.

Mais néanmoins, les prostituées sont ici les victimes. On sait que les regards sont essentiellement tournés vers les criminels et que rares sont les prostituées à susciter la compassion. Au vu de leur considération dans l'opinion publique belge, qui les envisage toujours comme des monstres pervertis et dangereux pour la société, il est peu probable que les victimes de Whitechapel fassent office d'exception. Plusieurs éléments pourraient toutefois atténuer le discours à leur encontre. On peut notamment citer leur sexe, qui fait d'elles des victimes plus vulnérables que les hommes des classes populaires, traditionnelles victimes des récits criminels et perçus comme plus robustes. Aussi, les sévices qui leurs sont

---

[254] CHAUMONT J-M., *op.cit.*, p.31.
[255] *Idem*, p.32-33.
[256] JACQUES C. & MACHIELS C., « Féminisme et abolitionnisme aux XIX^e^ et XX^e^ siècles en Belgique », in CHAUMONT J-M. & MACHIELS C. (dir.), *op.cit.*, p.153-179 ; OPEN EDITION BOOKS, *Plateforme Open Edition Books*, [En Ligne], https://books.openedition.org/pucl/755, (Page consultée le 23/04/2019).
[257] Trouver une référence sur le moniteur introuvable sur INternet
[258] Comme pour les théories sur la violence du crime dans les faits divers, les informations sur le discours socialiste concernent ici les socialistes français de la III^e^ République. En principe, encore une fois, elles ne devraient pas diverger dans les discours (socialistes) belges. L'étude de presse constituera néanmoins une occasion de les comparer. *Cf.* CORBIN A., *Les filles de noce. Misère sexuelle et prostitution aux 19^e^ et 20^e^ siècles*, Paris, éd. Aubier, 1978, coll. Historique, p.357 ; DUPONT-BOUCHAT M-S., « Constructions et transformations des sensibilités à la violence au fil du XIX^e^ siècle », in KURGAN-VAN HENTENRYK G., (dir.), *op.cit.*, p.54-56.

infligées sont susceptible de donner lieu à des descriptions précises d'épouvantable. À défaut de susciter la compassion, ces dernières pourraient détourner l'attention de leur profession, afin que le public les considère avant tout comme des victimes, avant de les voir comme des marginales[259].

2.1.1. L'alcoolisme

Nous avons vu précédemment que les discours et les mentalités belges de la fin du XIX[e] siècle associent régulièrement l'alcoolisme à la pauvreté et à la misère, et donc indirectement à la violence et à moindre dose, à la criminalité. La question est à présent de savoir quel regard et quels discours exacts sont adoptés en Belgique vis-à-vis de ce phénomène au moment des crimes, sachant qu'il est évoqué à plusieurs reprises pour décrire leur cadre. Tous deux vont de pair avec une réalité consécutive, et surtout conscientisée au lendemain des grèves de 1886. Peu après celles-ci, une commission d'enquête est mise en place afin d'étudier le problème dans les milieux ouvriers. Ses résultats, regroupés dans un rapport de quatre volumes, semblent confirmer ceux obtenus quarante plutôt : l'alcool serait une des principales causes de la misère matérielle et du déclin moral qui y règnent[260]. Ce rapport en question, daté de 1888, préconise plusieurs mesures pour combattre l'ivresse[261]. Certaines sont votées les années suivantes. La loi sur l'ivresse publique de 1887 pénalise l'alcoolisme en public. Si elle permet bien d'améliorer l'ordre public dans les faits, elle n'a aucune conséquence sur l'alcoolisme lui-même, en raison de sa mauvaise exécution. La loi de 1888 contre le truck-system interdit le payement du salaire en nature, c'est-à-dire en produits à se procurer obligatoirement chez l'employeur. Certains de ces produits étaient des boissons alcoolisées ou des bons à dépenser dans un bistrot bien précis qui, souvent, appartenait au patron. La loi de 1889 enfin impose une taxe d'ouverture sur les auberges, trop peu élevée pour obtenir des résultats concrets. Les mesures prises pour lutter directement contre l'alcoolisme se soldent donc globalement par un échec. Quelques mesures indirectes tentent de compenser ces mauvais résultats, comme notamment la loi anti-taudis de 1889, votée pour gérer la construction, la cession et la vente d'habitations ouvrières. Un volet de cette loi prévoit de substituer une boisson non-alcoolisée à la bière

[259] AMBROISE-RENDU A-C., « Les victimes dans les récits de faits divers », in GARNOT B., (dir.), *op.cit.*, p.279-287.
[260] DEBRAUWERE J., *op.cit.*, p.16.
[261] MABILLE X., *op.cit.*, p.168 ; *Les fastes du Parti* …, p.55.

quotidienne, le temps que soient construites les maisons dotées d'eau courante. Encore une fois, l'application est relative dans les faits[262].

Depuis la fin des années 1870 au plus tard, des mouvements anti-alcool et de nombreuses associations luttent déjà en parallèle. On en compte près d'un millier à leur apogée, ce qui prouve que l'alcoolisme est considéré comme un réel problème, voire comme un fléau sociétal. À l'instar des partis politiques, ces organisations ne sont pas unies dans leurs méthodes et leurs conceptions. Certaines mettent en avant les dangers physiques et médicaux, quand d'autres privilégient l'aspect moral. Le P.O.B. les critique souvent, tout comme les lois ci-dessus, car elles ne s'attaquent pas l'origine du problème : la misère sociale. Le pilier socialiste reste néanmoins engagé contre l'alcoolisme chez les ouvriers[263]. Le discours catholique est différent. Ils ne voient pas le phénomène comme une conséquence de la misère, mais plutôt comme une preuve de l'immoralité et de la paresse des ouvriers[264].Les libéraux adoptent un discours plus modéré. Contrairement aux catholiques qui tendent à considérer l'alcool comme un fléau, les libéraux y voient plutôt un problème sociétal connexe à la misère sociale, bien qu'ils fustigent les comportements d'ébriété[265]. Enfin, le problème n'est pas exclusif aux ouvriers : il touche aussi les classes supérieures et est aussi observé chez les femmes. Force est néanmoins de constater que les cibles favorites des campagnes anti-alcool sont les ouvriers. Ils sont les principales victimes de l'alcool dans les discours comme dans les esprits.

En dehors des campagnes publicitaires, l'alcool est systématiquement présenté comme un problème. Il est la source du gaspillage d'argent et de la perte de repères, qui mènent tous deux à la pauvreté et à l'immoralité à court terme, et à la maladie et/ou à la mort à long terme. L'alcoolique est donc souvent décrit comme un homme pauvre, avec des vêtements usés et une apparence peu soignée. Il est sans le sou, sans emploi et habite un taudis dans le meilleur des cas. En réaction se développe le modèle de l'abstinence totale, facilitée par l'adoption du mode de vie bourgeois qui, soi-disant, freine l'envie de s'adonner

[262] Très peu d'habitats ouvriers bénéficient de l'eau courante. La bière, produite en plus grandes quantités, est la seule alternative viable pour beaucoup d'ouvriers. *Cf.* DEBRAUWERE J., *op.cit.*¸ p.22-23 et p.29.
[263] Plusieurs figures importantes du parti produisent des écrits sur les causes et les conséquences de l'alcoolisme chez les ouvriers. On peut notamment citer Émile Vandervelde et Louis Bertrand. *Cf.* VANDERVELDE ÉMILE, *Le parti ouvrier et l'alcool*, 4e éd., Bruxelles, éd. *Le Peuple*, 1902 [1897] ; BERTRAND Louis, *Le gouvernement et l'alcool*, Gand, éd. Société coopérative Volksdrukkerij, 1903.
[264] VAN YPERSELE L., « L'image de la « pauvreté » dans la caricature belge de la Belle Époque », in TILLEUL J-L. (dir.), *op.cit.*, p.177-178.
[265] VAN YPERSELE L., « L'image de la Belgique dans la caricature anticléricale belge de 1884 à 1914 », in DELIGNE A., GARDES J-C. & RONGE P. (dir.), *Ridiculosa, t.V : les procédés de déconstruction de l'adversaire*, Brest, Equipe interdisciplinaire de recherche sur l'image satirique, 1998, p.116-117.

à la boisson[266]. Enfin, l'alcool est aussi associé à la criminalité et à la violence, tant chez les femmes que chez les hommes, dans beaucoup d'esprits et de discours. Différents auteurs et organisations renforcent cette idée générale en établissant explicitement un lien de cause, chiffres – contestables – à l'appui[267].

2.4.6. Les récits d'enquête

Il serait illogique ne pas évoquer l'importance du thème de l'enquête dans le cadre d'une étude d'un fait-divers criminel. Avec la violence, il est l'autre thème récurrent de l'Affaire Jack l'Éventreur et un des éléments auxquels le public accorde le plus d'attention dans tout récit criminel. C'est donc naturellement que les faits diversiers lui consacrent de l'espace. L'intérêt pour les enquêtes se développe à partir des années 1880 dans le contexte de massification de la presse, jusqu'à modifier en profondeur les récits criminels. Très progressivement, l'attention se déplace de la description détaillée du crime et de son jugement vers la reconstitution méthodique des faits et des responsabilités, qui permettent au lecteur de s'improviser détective et de s'évader de son quotidien[268]. Tout autant que les descriptions précises de l'horreur du crime qui flatte son voyeurisme, l'enquête entretient le mystère tout en l'expliquant[269]. La passion pour celle-ci peut prendre une ampleur populaire considérable et donner lieu à des manifestations publiques. Cette effervescence est entretenue par la presse ou de concert avec elle : appel à témoignages, retranscriptions ou rapports d'interviews de témoins, offres d'enquêtes publiques ou de récompenses, etc. La presse et les écrivains comprennent qu'à l'instar de la violence, l'enquête est un sujet de débats qui alimente l'intérêt pour l'actualité comme pour la fiction et donc, fait recettes[270].

Mais qu'en est-il réellement de son influence sur l'opinion publique ? Dans les discours, elle reste une sorte de spectacle ou de produit à consommer. En apparence, elle est destinée au citoyen de la société démocratique, doté d'une raison, capable de réfléchir par

---

[266] DEBRAUWERE J., *op.cit.*¸ p.22 et p.117-119.
[267] Les moyens utilisés pour appuyer ce constat ne sont pas toujours honnêtes et démontrent une volonté délibérée d'associer la criminalité à la consommation d'alcool. Cela induit l'idée qu'ils le sont déjà dans les esprits. D'autres travaux s'appuient en revanche sur des données officielles. Ainsi, Henry Joly explique en 1907 la montée de la violence par l'alcoolisme, qu'il décrit comme un fléau national qui stimule la brutalité chez ses adeptes. Il appuie ses écrits par les statistiques des asiles belges, qui ont vu augmenter de 22% leur nombre d'internés pour motif d'alcoolisme entre 1881 et 1901. *Cf. Idem*¸ p.118 ; DUPONT-BOUCHAT M-S., « Constructions et transformations des sensibilités à la violence au fil du XIX[e] siècle », in KURGAN-VAN HENTENRYK G., (dir.), *op.cit.*, p.56-57.
[268] KALIFA D., *L'encre et le sang* …, p.282 et p.286 ; KALIFA D., *Crime et culture* …, p.148-149.
[269] AMBROISE-RENDU A-C., « Les faits divers …, p.241.
[270] KALIFA D., *L'encre et le sang* …, p.289.

lui-même mais au final, incapable d'agir sur son déroulement car impuissant. Dans les faits, elle reste fournie par le journaliste, qui dit représenter l'opinion publique en se vendant lui-même comme un homme moyen, détaché de l'État et du reste de l'élite à l'instar de ses lecteurs[271]. Mais *in fine*, le journaliste qui produit ce discours, largement destiné aux classes populaires à partir des années 1880, n'est pas vraiment issu des classes composant la majorité de son lectorat. Il provient de la classe productrice du discours ; celle qui, comme dit précédemment, cherche à faire adhérer les classes populaires à ses valeurs. Or, l'enquête n'en véhicule pas d'elle-même à proprement parler. Mais comme elle entretient le mystère, elle maintient ou réactive indirectement les pensées et discours relatifs aux éléments sur lesquels elle porte et fait débattre : le meurtre, ses acteurs, ses mobiles, ses circonstances, son cadre, … Elle est indispensable pour maintenir l'Affaire dans les journaux. Elle est aussi un support à partir duquel les journalistes orientent et/ou maintiennent les discours dans certaines directions. Dans le cadre de notre travail, il ne sera pas question d'étudier le discours produit sur le thème de l'enquête. En effet, il est peu susceptible de fournir des éléments utiles à la construction de l'image de l'Angleterre victorienne. Cependant, l'analyse de sa récurrence et de l'espace qu'il occupe au sein du discours global sera indispensable pour comprendre le retentissement de l'Affaire jusqu'en Belgique et son suivi continu par le lectorat belge.

3. Le monde de la presse

3.1. Le monde journalistique à la fin du XIX^{e} siècle : réalités et changements

Période d'importants changements politiques, économiques et sociaux, la Belle Époque voit en outre la presse écrite vivre son âge d'or. Résumons ici ses traits généraux avant d'aborder les cas britannique et belge.

Une première cause de ce renouvellement est la liberté de la presse qui est soit obtenue, soit renforcée et élargie dans les différents régimes occidentaux[272]. Une autre est le progrès technique. Ces deux avancées permettent de collecter, et surtout de diffuser des informations plus vite et en plus grandes quantités. Les progrès continus de l'alphabétisation élargissent le lectorat et font donc grimper la demande dans chaque pays. Le marché des nouvelles est en pleine extension. Elles deviennent des marchandises, des sources de profit et de concurrence : elles doivent être consommées, et donc collectées et diffusées le plus

[271] KALIFA D., *Crime et culture* …, p.153-154.
[272] La Belgique se démarque en la matière : les articles 18 et 21 de la Constitution de 1831 y garantissent en effet la liberté d'expression, de réunion, d'association et de pétition de la presse. *Cf.* MABILLE X., *op.cit.*, p.103.

rapidement possible sous peine de perdre de leur valeur. On peut parler de course à l'information. Dorénavant, la presse s'assume comme une entreprise. Ses investissements augmentent et gagnent en valeur. Les préoccupations politiques et déontologiques de ses patrons sont progressivement délaissées au profit de la rentabilité de leurs feuilles[273]. Étant donné les coûts de collecte et de transfert d'informations depuis l'étranger, peu de journaux y envoient des correspondants. En toute logique, les agences de presse acquièrent un rôle central dans la distribution de l'actualité étrangère, et parfois même nationale. Les gouvernements comprennent l'avantage qu'ils peuvent tirer d'un partenariat. En échange de soutiens financiers, ils contrôlent indirectement les informations politiques qu'elles télégraphient. Parallèlement, la ville de Londres, capitale mondiale du commerce et de la finance au XIX^{e} siècle, développe un vaste réseau de câbles télégraphiques. Ainsi, elle devient la passerelle incontournable du trafic d'informations intercontinental[274].

En dépit des progrès de l'alphabétisation et des meilleures conditions d'accès à l'enseignement, les nouveaux lecteurs demeurent souvent pauvres et peu instruits. Les éditeurs s'y adaptent : ils diminuent le prix de leurs feuilles et rendent leur contenu moins littéraire et moins intellectuel afin de le rendre plus attractif et plus accessible. De plus en plus de nouvelles sensationnelles apparaissent dans les colonnes des journaux. Elles sont très vendeuses auprès des nouveaux lecteurs, issus majoritairement des couches populaires. Les nouvelles, souvent policières et d'aventure, sont très demandées. Elles sont diffusées par épisodes appelés « feuilletons ». Parmi les actualités les plus suivies par ce nouveau lectorat figurent les faits divers, surtout criminels et tragiques et donc, sensationnels[275]. Jusqu'alors destinée à un public instruit et aisé, préoccupé et impliqué dans le débat public, la presse se « massifie » : elle s'ouvre et s'adapte aux masses populaires également désireuses de s'informer, mais aussi de se divertir[276].

Les publics illettrés et populaires peuvent s'informer via la presse illustrée. Née à Londres en 1832, elle s'est répandue en Occident, non sans évoluer elle aussi. Elle comporte des feuilles destinées à un ou plusieurs publics bien précis ou à un public mixte. Ses numéros

[273] JEANNENEY J-N., *Une histoire des médias : des origines à nos jours*, 4^{e} éd., Paris, éd. du Seuil, 2011 [1996], p.109-111.
[274] Ce contrôle reste aussi mesuré que possible pour éviter de sérieux problèmes mettant à mal les partenariats. Les gouvernements anglais et français y parviennent relativement bien à l'époque qui nous occupe, à l'inverse du gouvernement allemand de Bismarck. *Cf.* JEANNENEY J-N., *op.cit.*, p.111-113.
[275] En témoigne le traitement par la presse française de l'Affaire Troppmann en 1870 et de l'incendie du Bazar de la Charité en 1897, et celui, précisément, de l'Affaire Jack l'Éventreur par la presse britannique en 1888. *Cf.* PALMER M., *Naissance du journalisme* …, p.145.
[276] JEANNENEY J-N., *op.cit.*, p.113-118.

sont souvent hebdomadaires et ses moyens techniques suffisants. La majorité des journaux illustrés, y compris ceux à destination des couches populaires, proposent des dessins et des gravures de qualité. Les dessins tendent à privilégier les caricatures politiques. Les gravures, elles, peuvent autant représenter un événement politique qu'un fait divers. Aussi les journaux illustrés populaires favorisent la légèreté et les prix modiques pour faciliter les ventes. Notons enfin qu'un nouveau type de journal illustré se répand depuis Paris à partir des années 1880 : les suppléments hebdomadaires de quotidiens. Bien que la photographie gagne toujours du terrain, ils utilisent majoritairement la gravure et se destinent à un lectorat plus élargi. Ils favorisent d'avantage le spectaculaire et varient leurs couleurs aussi bien que leurs formats[277].

3.2. La presse britannique

À l'instar de la presse américaine, le développement de la presse britannique est précoce par rapport aux autres presses européennes. Elle est majoritairement dominée par les journaux de la capitale, qui jouent un rôle central dans la construction et l'entretien du malaise social découlant de l'Affaire[278]. Il est probable que certains d'entre eux se révèlent être les sources mères d'informations des articles belges relatifs à l'Affaire. Procéder à une synthèse du monde journalistique d'Outre-Manche s'impose donc comme préliminaire à notre étude.

Avant la seconde moitié du XIX^{e} siècle, la presse britannique est une activité et un produit réservés aux classes sociales supérieures. Il en va de même pour la plupart des presses occidentales, dont la presse belge. Son lectorat, aisé et intellectuel, a des attentes précises en matière de contenu. En conséquence, elle est dominée par des journaux traditionnels véhiculant des opinions souvent conservatrices. Une évolution débute à partir des années 1850 et s'accélère les décennies suivantes. Les milieux de presse se dotent de nouveaux moyens matériels issus des progrès techniques continus. Les revenus et le nombre de titres en circulation augmentent. Progressivement, les journaux populaires, plus dynamiques, deviennent plus rentables. Ils livrent une concurrence de plus en plus rude aux journaux traditionnels et s'imposent comme des piliers incontournables dans le paysage

[277] BACOT J-P., *La presse illustrée au XIX^{e} siècle. Une histoire oubliée*, Limoges, éd. PULim, 2005, coll. Mediatextes, n°84, p.9-15 et p.155-156.
[278] WALKOWITZ J., « Narratives and sexual danger », in WARWICK A. & WILLIS M. (dir.), *op.cit.*, p.191.

culturel britannique. Les prix au numéro sont revus à la baisse, parfois jusqu'à un penny[279], voire à un demi penny, pour favoriser les ventes[280]. Afin d'assurer les finances, l'espace consacré aux publicités et aux annonces est considérablement élargi. Enfin, les nouveaux titres proposent un format, un contenu et un langage plus adaptés aux masses populaires. À la fin des années 1860, presque tous les hommes lettrés d'Angleterre lisent la presse. Sans pour autant unifier les classes sociales du pays, la presse devient l'outil de référence pour les aider à communiquer plus directement entre elles[281].

De plus, en matière de contenu et de forme, la même décennie voit arriver le « New Journalism » au Royaume-Uni. Il décolle réellement dans les années 1870 et s'impose définitivement à Fleet Street[282] dans les années 1880. Cette nouvelle mode rejette la rigidité conservatrice de conscience, prônée jusqu'alors par la presse traditionnelle, pour devenir multi-classes, c'est-à-dire accessible à tous dans sa forme comme dans son contenu. Les relations entre les mondes des affaires et de la presse se renforcent ; la gestion économique des journaux s'en trouve remaniée. Dorénavant, la priorité est d'augmenter les ventes pour assurer le profit et battre la concurrence. Répondre aux demandes du lectorat, élargi à présent aux masses populaires, devient une condition *sine qua non* de succès. Dans ce cadre, et non sans subir l'influence américaine, certaines rubriques voient leur nombre d'articles augmenter. De nouveaux types de contenu sont incorporés dans les feuilles de la nouvelle presse : feuilletons populaires, reportages d'enquêtes et autres rapports de nouvelles sensationnelles, notamment criminelles. Ces dernières comprennent régulièrement des commentaires, des spéculations, des hypothèses, etc. Elles démontrent rapidement leur rentabilité auprès du nouveau lectorat, à tel point que des journaux traditionnels réputés pour leur conservatisme se mettent, à leur façon, au diapason. Pour prendre un exemple, le *Times*, réputé objectif et peu adepte des détails inutiles spécifiquement destinés à faire réagir les lecteurs, introduit lui-même des histoires criminelles qu'il développe de long en large et détaille parfois plus que les journaux de la nouvelle presse[283]. Une dernière caractéristique

[279] D'où le surnom « Penny Press » pour désigner l'ensemble des journaux à très bas prix. *Cf*. PERRY CURTIS JR L., *op.cit.*¸ p.58.
[280] PERRY CURTIS JR L., *op.cit.*, p.57-59 ; WIENER J. H., « Introduction », in WIENER J. H. (éd.), *Papers for the millions : the New Journalism in Britain, 1850's to 1914*, London, éd. Greenwood Press, 1988, p.xi-xii.
[281] PERRY CURTIS JR L., *op.cit.*, p.57-59.
[282] Quartier des principaux journaux britanniques au XIXe siècle. Leur émergence et leur développement y ont été favorisés notamment par la présence croissante d'imprimeurs et la proximité du lieu avec Westminster, quartier du pouvoir et centre financier de Londres. *Cf*. « Fleet Street », in BRAKE L. et DEMOOR M. (éds.), *Dictionary of Nineteenth-century Journalism in Great Britain and Ireland*, Londres, éd. Academia Press, 2009, p.221-222.
[283] PERRY CURTIS JR L., *op.cit.*¸ p.63.

de ce nouveau journalisme, déjà d'actualité dans l'ancien, est la vitesse de transmission de l'information. Si les progrès techniques continus dans le domaine de la communication permettent de répondre à la demande toujours plus importante de nouvelles, ils n'en rendent pas moins effrénée la course à l'information que se livrent les journaux. On peut donc dire, compte tenu de toutes ces données, que l'ensemble de la presse britannique mute progressivement en une entreprise commerciale à l'arrivée du « New Journalism »[284]. Seuls quelques journaux traditionnels résistent à cette tendance et continuent de fonctionner à l'ancienne en diffusant une culture plus conservatrice[285].

En dépit de toutes ces mutations du paysage journalistique britannique, il demeure quelques constantes entre l'ancien et le « New journalism ». La première est l'attention accordée à l'actualité politique par toutes les classes sociales et donc, par tous les journaux. La deuxième constante est l'intérêt pour la culture : tous les journaux y consacrent des articles[286]. La troisième constante notable est l'homogénéité, à laquelle les progrès techniques et législatifs en matière de collecte et de transfert d'informations ne parviennent pas à mettre un terme. En effet, les journaux de province peinent à se rendre indépendants des journaux nationaux, faute de capitaux suffisants. L'arrivée dans les années 1870 de nouvelles agences de presse nationales et internationales, concurrentes du géant Reuter-Havas, ne résout que partiellement le problème. Dans les faits, l'ensemble de la presse britannique demeure presque entièrement gérée depuis Londres. Il en résulte une faible diversité de contenu dans les journaux, quelles que soient leurs tendances et surtout, leurs provenances[287].

---

[284] WIENER J. H., « How new was the New Journalism », in WIENER J. H. (éd.), *op.cit.*, p.47-62.
[285] WIENER J. H., « Introduction », in *Idem*, p.xii-xv ; PERRY CURTIS JR L., *op.cit.*, p.59-61.
[286] Ceux issus de la nouvelle mode tendent à favoriser la vie artistique. *Cf.* BRAKE L., « The Old Journalism and the New : Forms of Cultural Production in London in the 1880's », in WIENER J. H. (éd.), *op.cit.*, p.1-2.
[287] On compte très peu d'agences de presse britanniques avant le *Telegraph Act* de 1868, sur lequel nous reviendrons plus loin. Vingt ans plus tard, on en compte près d'une douzaine. Ces dernières fournissent quelques services aux journaux nationaux et métropolitains. D'autres sont spécifiquement en partenariat avec les journaux de province. Néanmoins, une partie non négligeable des actualités londoniennes et britanniques que ces dernières fournissent aux journaux de province est directement puisée dans les colonnes des journaux londoniens. Globalement, il est difficile de contourner Reuter lorsqu'il s'agit d'actualités étrangères. De surcroît, les dépêches qu'elle fournit sont réputées pour être trop sèches et trop brèves dans leur forme autant que dans leur contenu. Pour des raisons de coûts et d'espace disponible dans les colonnes des journaux, tous types confondus, les dépêches délivrées par les autres agences de presse concurrentes sont à peine moins objectives et moins conventionnelles que celles de Reuter. Au final, elles se ressemblent très souvent. Pour limiter cette dépendance aux agences, les quelques journaux britanniques qui en ont les moyens envoient leurs correspondants à Londres et à l'étranger. Mais ici encore, Reuter finit par l'emporter sur le long terme. Le *Times*, réputé pour son actualité étrangère indépendante et de qualité fournie par son réseau étendu de correspondants, finit lui-même par s'y abonner. *Cf.* PERRY CURTIS JR L., *op.cit.*, p.58-59 ; STOREY G., *op.cit.*, p.106-107 ; LEE A., « The structure, ownership and control of the press, 1855 – 1914 », in WIENER J. H. (éd.), *op.cit.*, p.128-129.

Brossons maintenant un panorama synthétique de la presse londonienne à l'époque qui nous occupe. Elle compte treize journaux matinaux et neuf de soirée, en plus de quelques hebdomadaires, illustrés ou non[288]. Le *Times* est le titre le mieux considéré et compte parmi les plus lus, y compris à la fin des années 1880 où il connaît une crise. Outre le fait d'être massivement diffusé à l'étranger et d'être le titre conservateur de référence, il est très influent dans l'opinion et auprès des autres journaux, dont il se démarque par l'indépendance presque totale[289] de ses propos. Les actualités londoniennes et nationales, autonomes et uniques, qu'il propose en font une source d'inspiration régulière des agences de presse britanniques qui télégraphient les mêmes actualités à leurs partenaires provinciaux et/ou étrangers[290]. Son principal rival est le *Morning Post*, journal de l'aristocratie et porte-parole du parti conservateur. Le *Standard,* également conservateur, est celui des milieux d'affaires. Le *Daily Telegraph,* premier grand « penny paper », est le quotidien le plus lu. Libéral et impérialiste, il se démarque par l'actualité apolitique qu'il propose en quantité plus importante. Le *Daily News,* fondé par Charles Dickens, est l'autre journal libéral de référence. Doctrinaire à l'origine, il adopte désormais des penchants plus radicaux. Le *Daily Chronicle,* proche des radicaux, est naturellement progressiste et figure parmi les journaux les plus lus au sein des milieux ouvriers. En outre, la presse britannique compte plusieurs hebdomadaires, dont le *Lloyd,* très conservateur, et le *Reynold's Weekly Newspaper*, progressiste et favorable aux réformes sociales, assez tourné vers les classes populaires et plus orienté vers les nouvelles à sensations[291].

On compte deux journaux incontournables issus du « New Journalism ». Le premier, né en 1865, est le *Pall Mall Gazette*. Bien qu'il se revendique indépendant politiquement, ses écrits laissent transparaître une ligne éditoriale associant les valeurs chrétiennes au libéralisme radical prônant la défense du peuple. Son éditeur, W. T. Stead[292], cherche à

[288] LEE A., « The structure, ownership and control of the press, 1855 – 1914 », in WIENER J. H. (éd.), *op.cit.*, p.120.
[289] Malgré son réseau étoffé de correspondants à l'étranger, le *Times* s'avère incapable de l'emporter sur Reuter dans la collecte et dans la distribution d'informations étrangères. Il finit par s'abonner à l'agence de presse dans les années 1880. *Cf.* PALMER M., *Naissance du journalisme …*¸ p.139-140 ; PALMER M., « The British press and international new, 1851 – 1899 : of agencies and newspapers », in BOYCE G., CURRAN J. & WINGATE P. (dir.), *op.cit.*, p.208-211.
[290] PALMER M., *Naissance du journalisme …*¸ p.115 et p.146.
[291] PERRY CURTIS JR L., *op.cit.*¸ p.58-59.
[292] William Thomas Stead, né en 1849, n'est pas le fondateur du *Pall Mall Gazette* mais bien son éditeur à l'époque qui nous occupe. Très libéral, il soutient l'accès à l'enseignement primaire et secondaire et le suffrage universel, y compris pour les femmes. Il entre au *Pall Mall Gazette* en 1880 et en devient le directeur éditorial en 1883. Grâce à ses innovations et à son équipe, le journal devient la tribune des pauvres et se bâtit une renommée dans tout l'Empire. W.T. Stead décède en 1912. *Cf.* BAYLEN J. O., « William Thomas Stead », in HARRISON B. & MATTHEW H. C. C. (éd.), *op.cit.*¸ vol.52, p.331-333.

indiquer la voie à suivre au monde politique en exprimant la voix des citoyens britanniques à travers son journal. Ce dernier se démarque par ses articles « bavardages », son format plus large et son langage accessible à tous[293]. Son lectorat reste toutefois limité. En dehors des cénacles politiques, il comprend essentiellement des membres éduqués de la classe moyenne et des milieux littéraires. Son tirage et ses ventes s'en retrouvent inévitablement réduits. Le second journal incontournable de la nouvelle mode est le *Star*, né en 1888. Comme son aîné, il propose des interviews de personnes issues de toutes les couches sociales, des nouvelles sensationnelles et de l'actualité politique. Sa ligne éditoriale, très radicale, est très impliquée dans la défense des démunis. Son éditeur, T.P. O'Connor[294], vise un lectorat de masse. Il met en place un format attractif et adopte un style linguistique engagé et accessible à tous. Ses articles sont parsemés de nombreux détails propres à faire réagir le lectorat. Ses sujets de prédilection sont les rumeurs, les articles féminins, le sport, le théâtre, la musique, les scandales, la politique et surtout, les histoires criminelles. L'intérêt du *Star* pour celles-ci est tel qu'il relègue au second plan la grève des dockers londoniens de l'hiver 1889 au profit de l'Affaire Jack l'Éventreur, laquelle génère les meilleures ventes du quotidien durant ses deux premières années d'existence[295]. La presse socialiste britannique, quant à elle, se fait plutôt discrète jusqu'en 1890. La plupart de ses titres peinent à survivre plus d'un an. Dans les faits, on n'en compte aucun suffisamment influent à Londres avant 1891[296]. On compte enfin plusieurs journaux illustrés, comme l'*Illustrated London News*, le *Graphic*, le *Penny Illustrated Paper* et enfin, l'*Illustrated Police News*. À l'instar des journaux illustrés en général, ils sont hebdomadaires, proposent des dessins, des gravures et des photos. Ils ne font toutefois pas usage de ces dernières dans le cadre de l'Affaire, les mots utilisés pour décrire les meurtres étant jugés suffisants pour marquer leur caractère horrifique et violent. En revanche, des dessins et gravures seront bien réalisés. L'*Illustrated Police News* accentue

[293] PERRY CURTIS JR L., *op.cit.*, p.61 ; BOSTON R., « W. T. Stead and Democracy by Journalism », in WIENER J. H. (éd.), *op.cit.*, p.91-106.
[294] Thomas Power O'Connor, né en 1848, est un homme politique et journaliste irlandais de tendance radicale et défenseur de Parnell. Néanmoins, il se rapproche des causes libérales dans la seconde moitié des années 1880. Après un passage au *Pall Mall Gazette*, il fonde le *Star* en 1888, spécialement dans le but d'en faire un organe radical du « new journalism ». Son journal se veut la voix du nationalisme irlandais en Angleterre. Thomas. P. O'Connor décède en 1929. *Cf.* MACDONAGH M. & LEGG. M-L., « Thomas Power O'Connor », in HARRISON B. & MATTHEW H. C. C. (éd.), *op.cit.*, vol.41, p.470-471.
[295] Près de 140.000 journaux sont tirés en 1888 et plus du double en 1893. *Cf.* SCHALCK H., « Fleet Street in the 1880's : The New Journalism », in WIENER J. H. (éd.), *op.cit.*, p.73-86 ; GOODBODY J., « The *Star* : Its Role in the Rise of the New Journalism », in *Idem*, p.143-163.
[296] Le premier journal socialiste suffisamment influent, le *Clarion*, naît en 1891. Ce retard s'explique notamment par l'absence de compétition et de volonté de profit au sein des directions des journaux socialistes. Leur but est avant tout de diffuser et d'ancrer leurs idées au sein de la population afin de convertir le lectorat. *Cf.* HOPKIN D., « The Left-Wing Press and the New Journalism », in *Idem*, p.225-230.

l'aspect sensationnel des crimes par des croquis spectaculaires des scènes de meurtres, des victimes, mais aussi des criminels, sur qui les spéculations vont bon train de manière générale[297].

3.3. La presse belge[298]

La presse belge connait des développements plus tardifs, mais néanmoins similaires à la presse britannique. Depuis les années 1840, Bruxelles est le centre nerveux du journalisme belge. Elle est l'endroit où se rédigent et d'où se diffusent la plupart des quotidiens lus dans le pays. Dans cette ville comme ailleurs, les journalistes tentent de conquérir un lectorat très hétérogène socialement. Il s'agit d'informer et de vendre en suffisance mais cette conquête du lectorat et de l'opinion belge recèle, comme ailleurs, des enjeux politiques. Jusqu'au dernier tiers du XIX^{e} siècle, la presse belge est surtout composée de journaux traditionnels d'opinion et de propagande. Ces derniers peuvent être comparés aux journaux traditionnels britanniques évoqués plus haut. Mais, contrairement à ces derniers, leurs lignes éditoriales sont moins conservatrices. Elles sont plus hétérogènes et mieux réparties entre les courants et partis politiques belges. Leur but n'en demeure pas moins, dans la plupart des cas, de rallier les lecteurs aux causes de ces derniers. La taille et la réceptivité du lectorat belge varient en fonction de plusieurs éléments, tels que ses traditions, ses conditions et objectifs de vie et enfin, la situation socio-économique et politique du moment[299]. Dans les faits cependant, il se compose essentiellement d'élites qui disposent de l'éducation, des moyens et du temps suffisants pour s'informer et se forger une opinion de l'actualité. Les masses populaires, rurales comme urbaines, n'ont pas la même facilité d'accès à l'information quotidienne. Les prix des journaux, à l'abonnement comme au numéro, constituent à eux-mêmes un obstacle[300]. On peut donc dire que globalement, le lectorat belge ne diffère pas vraiment du lectorat britannique avant l'arrivée du nouveau journalisme.

La situation évolue en Belgique dans le dernier quart du XIX^{e} siècle. À l'instar de la presse britannique, la presse belge entre dans un processus de massification. Cette période voit l'émergence de nouveaux journaux commerciaux à vocation populaire à côté des

[297] PERRY CURTIS J^{R} L., *op.cit.*¸ p.69.
[298] Il est opportun de rappeler que la presque totalité des informations dont nous ferons part ici émane de la thèse de Pierre Van Den Dungen. Cette thèse, complète et synthétique, permet de brosser un contexte général et offre une bibliographie précieuse. *Cf.* VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse ….*
[299] *Idem*, p.50.
[300] *Idem*, p.85.

journaux d'opinion, jusqu'alors dominants. Leurs fondateurs veulent rester indépendants des politiques, dont ils jugent l'emprise contraignante et contre-productive. Ils entendent gérer leur presse selon les règles du libéralisme commercial[301]. Ainsi, ils développent une presse plus rentable, plus accessible dans ses prix et ses contenus, et diffusée en masse. Une telle entreprise n'est viable qu'avec des capitaux importants. Si les patrons des nouveaux journaux en disposent la plupart du temps, maintenir leur croissance impose d'engranger des bénéfices suffisants dans la durée. Pour ce faire, ils innovent et s'inspirent des méthodes de quelques journaux traditionnels d'opinions aux ventes élevées. Ces changements font écho à ceux apportés par le New Journalism à la presse britannique.

Primo, ils diminuent le prix de vente des abonnements et des numéros[302]. *Secundo*, à l'instar de certains journaux d'opinions voulant arrondir leurs chiffres, ils augmentent l'espace et la masse d'informations monnayables pour laisser davantage de place aux annonces publicitaires[303]. *Tertio*, et toujours à l'instar de journaux d'opinions, ils passent des accords avec le monde de la finance, de l'industrie et d'autres entreprises influentes. Officiellement, ces accords impliquent de diffuser les annonces et publicités. Officieusement, ils imposent de promouvoir les intérêts de ces milieux. Malgré la désapprobation de l'opinion publique et la réticence des journaux les plus doctrinaux, ces pratiques persistent et sont renforcées par plusieurs lois. Progressivement, les journaux d'opinions et le monde politique se mettent au diapason[304]. *Quarto,* les journaux commerciaux adoptent la forme et le contenu de leurs articles aux masses populaires. De la sorte, ils apparaissent comme défendant les intérêts du peuple, plutôt que des politiciens qui prétendent le représenter. Pour attirer plus de lecteurs, certains journaux insèrent des illustrations ou imitent la mode parisienne en créant un supplément hebdomadaire illustré[305].

Tous ces changements démocratisent la presse belge et génèrent de nouveaux quotidiens et hebdomadaires. Le lectorat belge s'agrandit et les achète dorénavant en masse. Les bénéfices sont croissants et continus. Les patrons de la nouvelle presse les investissent dans des moyens de communication toujours plus perfectionnés pour diffuser plus vite leurs

[301] *Idem,* p.75-77.
[302] Les nouveaux journaux se vendent rarement au-dessus de 10 centimes le numéro. Certains se vendent même à 5 centimes ou encore plus bas, alors que la vente au numéro des journaux traditionnels oscille souvent entre 15 et 20 centimes. *Cf. Idem,* p.85.
[303] *Idem,* p.99-100.
[304] De plus en plus de députés achètent la publication, la défense et/ou l'absence de critique de leurs idées dans les nouveaux journaux. Léopold II lui-même finit par se prêter au jeu. *Cf. Idem,* p.82-90.
[305] On peut notamment citer le cas du *Patriote*, né en 1884, qui lance son hebdomadaire illustré en 1885. *Cf. Idem,* p.129-131 et p.388-390.

feuilles et en plus grande quantité[306]. Ainsi, ils disposent d'avantages non négligeables sur leurs concurrents. Les journaux traditionnels d'opinion réagissent. Ils incluent plus de publicité pour augmenter leurs finances et adaptent tant bien que mal leurs discours aussi bien à leur clientèle habituelle qu'au nouveau lectorat, plus désireux de se divertir que de s'instruire et de réfléchir. Progressivement, ils atténuent leur rhétorique agressive, délaissent le débat sur les doctrines cléricales et anticléricales au profit des questions sociales et des dangers du socialisme, augmentent et développent les faits divers, abrègent les réflexions et les répétitions et enfin, insèrent plus de feuilletons. Ces derniers leurs permettent de conserver ou d'augmenter abonnés. Ils sont surtout diffusés par la presse libérale. Les journaux catholiques et socialistes sont plus sélectifs afin d'être en accord avec leurs doctrines. La nouvelle presse, plus commerciale et moins soumise aux idéologies, diffuse des feuilletons en quantités comparables, voire supérieures. Globalement, les journaux d'opinions qui s'adaptent le mieux à la massification sont ceux dont les gérants trouvent, ou détiennent déjà des capitaux suffisants pour investir dans les moyens techniques nécessaires. Ils continuent toutefois de dépendre des annonceurs[307].

La coutume de lire la presse se renforce considérablement dans les années 1880. Malgré des progrès récents, l'accès à l'éducation en Belgique accuse toujours un retard sur celui de l'Angleterre. La lecture des journaux belges peine donc à se généraliser malgré une diminution des prix. En dehors des couches aisées et bourgeoises, seuls les ouvriers alphabétisés des milieux urbains parviennent à consacrer une part de leur budget à l'achat de journaux. Ces dépenses sont quasi nulles au sein chez les ouvriers illettrés et/ou ruraux, en Wallonie comme en Flandre. En cause : un taux d'illettrisme trop important, et un niveau d'instruction et des revenus individuels trop faibles[308]. Néanmoins, les quelques progrès accomplis au cours des dernières décennies et l'arrivée de nouveaux journaux plus commerciaux favorisent l'accès des masses aux journaux. À l'instar de leurs confrères britanniques, les principaux journaux belges traditionnels d'opinion parviennent à résister à la nouvelle concurrence. Ils continuent d'être vendus et diffusés à Bruxelles comme en province. D'autres voient néanmoins leurs ventes stagner, sinon diminuer au fil des années[309].

[306] *Idem*, p.83.
[307] *Idem*, p.90-100 et p.130-141.
[308] *Idem*, p.109-113.
[309] *Idem*, p.117-120.

En dépit d'une population belge néerlandophone plus importante, y compris à Bruxelles, la majorité des journaux belges sont rédigés en français dans l'ensemble du pays. Cette domination est favorisée par celle de la culture francophone en Flandre et dans la capitale au XIX[e] siècle. Elle créée un rapport de dépendance avec les journaux néerlandophones. Ceux qui espèrent se développer doivent, pour ce faire, souvent la promouvoir. Cette tendance s'inverse progressivement à partir de la fin des années 1880. La massification de la presse provoque en effet une augmentation significative des titres néerlandophones, en Flandre mais aussi à Bruxelles. Un véritable milieu journalistique flamand émerge. La presse belge néerlandophone quotidienne et populaire naît et connaît un succès immédiat[310].

En bref, la massification de la presse belge fait de cette dernière une entreprise de plus en plus privatisée et désacralisée. Le nombre de titres et la quantité de papier diffusés augmentent considérablement à partir des années 1880. La nouvelle presse commerciale, qui jouit d'une plus grande autonomie pour informer, prend le dessus sur la presse d'opinion en quelques années. L'information en tant que telle est de moins en moins discutée pour être de plus en plus consommée. Jadis une tribune d'un monde politique et censitaire, la presse belge devient progressivement un réceptacle de l'opinion publique. Elle se commercialise davantage, s'adapte à un lectorat élargi aux classes populaires souvent peu concernées par les idées et la vie politiques[311]. Désormais, la santé de la presse belge dépend de sa faculté à s'adapter aux goûts des masses tout en conciliant les intérêts de ses actionnaires.

Tout comme en Angleterre, l'information doit être dorénavant délivrée le plus rapidement possible, pour contrer la concurrence. Chaque journal doit assurer des informations fiables, délivrées à temps et en quantités suffisantes. Les progrès techniques en matière de communication[312], tels que le télégraphe et le téléphone, permettent de s'adapter aux exigences du lectorat, qui juge de plus en plus la qualité de la presse par la rapidité avec laquelle elle lui fournit des informations à consommer. La course aux nouvelles s'intensifie,

---

[310] *Idem*, p.120-125.

[311] Bien que l'article référencé ici traite de la presse française, la massification de la presse est un phénomène européen. Les informations que donne Van den Dungen ne divergent d'ailleurs pas de celles dont il fait part dans sa thèse. *Cf.* VAN DEN DUNGEN P., « Écrivains du quotidien : journalistes et journalisme en France au XIX[e] siècle », in LETHIER V. & VIPREY J-M. (dir.), *op.cit.*, p.22.

[312] Grâce à un service d'estafettes, la communication d'informations par courrier est toujours d'actualité, facilitée et améliorée par le développement du réseau national de chemins de fer. La première ligne de télégraphe électrique belge, qui relie Bruxelles à Anvers, est inaugurée en 1846. Le câble transmanche Calais-Douvres entre en service en 1852. Le transatlantique est opérationnel dès 1866. La même année naît le transcripteur, qui permet de copier 4.000 mots à l'heure. Le téléphone, inventé en 1854, est utilisé à des fins commerciales dès les années 1870. *Cf.* VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse* …, p.153-154.

particulièrement entre les journaux commerciaux à vocation populaire. En outre, le réseau téléphonique national belge se développe au milieu des années 1880 ; les bureaux de presse parisiens et bruxellois sont reliés par câble en 1887. Néanmoins, la somme de mots que le téléphone permet d'enregistrer à la minute ne surpasse pas celle du télégraphe. Son usage est donc limité à la communication des informations de dernière heure ou aux courtes nouvelles[313]. Dès lors, bien que les principaux journaux de la capitale s'abonnent au service téléphonique, la majorité des informations, nationales, provinciales et étrangères continuent d'arriver via le télégraphe, moins cher, plus rapide et plus répandu que le téléphone[314].

Procéder à un panorama synthétique de la presse belge en 1888, comparable à celui proposé pour la presse britannique, serait insuffisant, compte tenu du fait que ses principaux organes constitueront les sources principales de notre étude. Établir une carte identité de chaque journal dépouillé et justifier les raisons pour lesquelles ils sont sélectionnés, ou laissés de côté, s'impose comme obligatoire. Un autre intérêt initial de ces cartes, outre le fait de renseigner sur les lignes éditoriales, les diffusions géographiques, les lectorats respectifs, etc. était de préciser leur ou leurs sources d'informations pour l'actualité londonienne apolitique. Nos premières lectures des journaux belges disponibles nous ont fait constater que celles-ci étaient, en fait, aussi variées qu'irrégulières. Elles nous ont par conséquent invité à reconsidérer le soi-disant monopole d'Havas-Reuter en matière de diffusion de l'information étrangère en Belgique, que l'historiographie tend généralement à reconnaître. Les recherches effectuées dans les travaux récents sur le sujet, toujours suite à ces constats, ont mis en évidence des sources alternatives supplémentaires, et potentielles, d'informations. Faute d'avoir les dépêches télégraphiques d'Havas-Reuter à disposition, il nous sera impossible d'émettre une conclusion appuyée sur la provenance exacte des informations sur l'Affaire paraissant dans chaque journal belge. Il reste toutefois intéressant d'examiner les différents moyens de s'informer à l'époque pour la presse belge afin de justifier la limite imposée ici aux résultats de notre étude.

[313] *Idem*, p.164.
[314] *Idem*, p.153-156 et p.164.

3.4. Parcours de l'information étrangère jusqu'aux journaux belges

3.4.1. Préliminaires sur les moyens de s'informer sur l'étranger à la fin du XIX^{e} siècle

On distingue plusieurs parcours de l'information, depuis sa production à partir du fait lui-même jusqu'aux pages des journaux étrangers. Dans tous les cas, ce fait en question est d'abord reproduit par écrit par un correspondant, qui l'envoie ensuite à son employeur. Ce dernier peut être une agence de presse ou un quotidien. L'agence de presse fait le tri parmi toutes les dépêches qu'elle reçoit de ses correspondants. Elle conserve celles qu'elle juge intéressantes pour le lectorat. Une fois ce tri opéré, elle les envoie aux journaux louant ses services, et à d'autres agences de presse avec lesquelles elle est en partenariat. Ces dernières les transmettent à leur tour à leurs propres journaux-clients sous plusieurs formes variables : informations brutes, synthèses, ou copies directement imprimables. Le plus souvent, elles sont traitées, rédigées et mises en forme au préalable de sorte à convenir au journal client[315]. Les quotidiens qui ne dépendent pas d'agences de presse se contentent souvent de reproduire l'article du correspondant qu'ils envoient sur place, ou d'en produire un à partir des informations brutes que ce dernier leur envoie. Cependant, ils n'ont pas toujours les moyens d'envoyer leurs employés à l'étranger. Deux options s'offrent alors à eux. La première, plus économique et assez courante à l'époque, consiste à puiser, voire à découper des articles dans les pages d'un autre journal. La seconde, plus sûre, consiste à louer les services de correspondants locaux. Les moyens de transmission varient eux aussi : l'information peut être véhiculée par voie écrite (lettre, dépêche ou radiotélégraphie) ou orale (téléphone)[316]. Étant donné les législations peu exigeantes sur le droit d'auteur à la fin du XIX^{e} siècle, les agences de presse obligent rarement leurs journaux clients à les mentionner comme sources. Ces derniers restent donc les maîtres des informations qu'ils diffusent, et qu'ils modifient parfois. Les agences peuvent faire de même avec les informations reçues de leurs correspondants[317]. Chaque correspondant, chaque agence, chaque journal, chaque maillon de la chaine informative opère un filtrage de l'information par le simple fait de la sélectionner. De surcroît, il est libre de la modifier lorsqu'il la transmet au maillon suivant[318].

---

[315] PALMER M., « Les agences d'information en France et en Grande-Bretagne : quelques éléments de comparaison », in SERGEANT J-C. (dir.), *op.cit.*, p.117-119.
[316] WOLFF J., *op.cit.*, p.575-577.
[317] PALMER M., « Les agences d'information en France et en Grande-Bretagne : quelques éléments de comparaison », in SERGEANT J-C. (dir.), *op.cit.*, p.118.
[318] Un exemple prouvant qu'une agence de presse n'est pas totalement objective dans l'information qu'elle transmet, et n'échappe parfois pas au parti pris, est le traitement des deux guerres des Boers en 1880-1881 et

3.4.2. Havas-Reuter

La première agence de presse belge ne voit le jour qu'après la Première Guerre mondiale. Jusqu'à cette date, les journaux belges sont entièrement dépendants de leurs correspondants, des journaux étrangers diffusés en Belgique et enfin, des agences de presse étrangères. Les deux principales sont Havas, basée à Paris[319], et Reuter, basée à Londres[320]. Ces deux agences, qui sont associées à d'autres, détiennent une presque oligopole de la distribution de l'actualité étrangère dans le monde grâce à leur partenariat[321]. En plus de limiter les coûts de collecte et de transfert d'informations, ce cartel favorise la domination de chaque membre sur ses terres. Chacun échange les informations qu'il a collectées dans sa zone avec les autres membres. Il y jouit de l'exclusivité pour distribuer les informations étrangères collectées par ces derniers. Aucun ne peut distribuer ses propres informations dans une zone alliée sans passer par le membre responsable de celle-ci. Chacun est toutefois libre d'y envoyer des correspondants et d'y ouvrir des bureaux. Par conséquent, il est possible de contourner les agences des pays alliés pour collecter et envoyer des informations depuis leur territoire[322]. Pour une raison inconnue, Reuter est la seule agence du cartel à faire

1899-1902 par Reuter. Toutes les dépêches prennent parti pour la cause britannique. Certaines vont même jusqu'à qualifier les défaites militaires de victoire, ou à les atténuer dans le pire des cas. Cette même agence qui déforme des faits survenant sur l'un de ses territoires se montre elle-même critique vis-à-vis des dépêches françaises qu'elle juge déformatrices des faits. *Cf.* READ D., *op.cit.*, p.65-66.

[319] Fondée en 1835 par Charles Havas, elle est au départ un simple bureau de presse traduisant les informations des journaux français et étrangers. En quelques années, elle devient l'organisme indispensable à la politique d'information du pouvoir et élimine tout concurrent de taille sur le marché français. Le réseau d'informateurs dont elle dispose est déjà très vaste à la veille de la création du cartel. *Cf.* PALMER M., *Naissance du journalisme* …, p.41.

[320] Avant de déménager à Londres en 1851 et d'obtenir la nationalité anglaise, le journaliste juif et allemand de naissance Julius Reuter opère depuis Aix-la-Chapelle. Déjà à cette époque, il compte parmi ses clients l'un des plus influents quotidiens belges de son temps, qui l'est d'ailleurs encore au moment des crimes de Londres : *L'Indépendance Belge*. Son agence devient par la suite la première agence de presse au Royaume-Uni. *Cf.* READ D., *op.cit.*, p.12-13.

[321] Havas, Reuter et Wolff, agence allemande basée à Berlin, s'associent en 1859. Elles signent un partage du monde en 1870 pour diffuser leurs informations communes. Havas obtient les pays latins d'Europe ; Wolff, devenue la *Continental Telegraphen Kompagnie*, reçoit la Scandinavie, Moscou et Saint-Pétersbourg. En échange de son retrait définitif d'Allemagne, Reuter obtient l'exclusivité dans les Pays-Bas et dans leurs colonies. L'Empire ottoman et l'Égypte, au départ communs à Havas et Reuter, finissent par être partagés en raison des tensions sévissant entre les deux agences, qui maintiennent toutefois leur partenariat. Enfin, l'agence new-yorkaise *Associated Press* rejoint le cartel en 1875 afin de favoriser le transfert d'informations entre les deux continents, avec Londres comme passerelle incontournable. L'accord de 1870 est renouvelé en mai 1889 jusque 1900. Il ne semble comprendre aucune modification majeure des rapports existant entre Havas et Reuter pour partager et diffuser leurs dépêches. Cet accord clôt également une nouvelle série de tensions survenus vers 1887 et découlant des problèmes diplomatiques européens. La tentative de Bismarck de briser l'alliance Havas-Reuter pour rallier la seconde à un cartel d'agences des pays de la Triple Alliance et ainsi, mieux isoler la France en isolant Havas, se solde par un échec. Havas et Reuter continuent de collaborer selon leurs modalités antérieures. *Cf.* FRÉDÉRIX P., *op.cit.*, p.103-104.

[322] BROT I., « Les archives de l'agence Havas », in *La Gazette des archives*, n°56 (1967), p.12-13 ; BARON X., *op.cit.*, p.25-26 ; FRÉDÉRIX P., *op.cit.*, p.76-78 et p.104 ; READ D., *op.cit.*, p.49.

traduire ses dépêches au préalable dans la langue du bureau destinataire, avant de les télégraphier[323]. Toutes les informations provenant du continent américain passant par Londres, Reuter autorise Havas à y installer un bureau dans ses propres locaux en 1875[324].

En décembre de la même année, les deux agences ouvrent une succursale à Bruxelles, la Belgique étant une de leurs zones communes depuis 1870. Elles y travaillent ensemble sans réelle distinction, selon des modalités comparables à celles d'une fusion[325]. Elles confient la direction de leur succursale à Hermann Delamar, ancien télégraphiste d'Amsterdam[326]. Son frère, Alexandre, dirige la succursale de Reuter dans la capitale hollandaise depuis 1866[327]. Rapidement, le bureau de Bruxelles envoie des correspondants à Anvers, Bruges, Gand et Liège. Les dépêches qu'il distribue aux quotidiens belges sont, en principe, communes aux deux agences. Il se spécialise dans la collecte et dans la transmission d'annonces et de nouvelles provinciales, puis étrangères. À partir de 1879, il prend l'avantage dans la distribution des secondes en Belgique. Aucun journal, pas même

[323] Havas télégraphie ses dépêches vers Londres en français et la Continental en allemand. Aucune des deux ne prend la peine de les faire traduire en anglais au préalable. *Cf.* READ D., *op.cit.*, p.57.

[324] Havas ajoute toute l'Amérique du Sud à sa zone de diffusion en 1874. Malheureusement, les câbles télégraphiques reliés au continent américain, nord comme sud, passent tous par Londres pour arriver sur le continent européen. *Cf.* FRÉDÉRIX P., *op.cit.*, p.138.

[325] Cette information est une supposition de notre part que nous appuyons par les constats de recherches suivants. Tous les travaux portant sur l'histoire d'Havas et Reuter référencés dans ce chapitre établissent que les règles de coexistence entre les deux agences sont modifiées en 1876 dans tous les territoires qu'elles se partagent jusqu'alors et où elles ont des bureaux proches, voire communs, à savoir, l'Égypte, l'Empire ottoman et d'autres régions d'Europe sud-orientale comme la Bulgarie. En cause : la dénonciation du *Joint Purse Agreement* de 1869, qui avait établi une fusion générale des deux agences. Durant cette période, tous les bénéfices, toutes les pertes, toutes les dépenses, tous les frais de collectes, de distribution, de services etc. sont partagés équitablement entre Havas et Reuter sur tous leurs territoires. Toutes leurs dépêches sont communes. Cependant, aucun de ces travaux ne donne d'information sur ce qu'il advient des modalités de fonctionnement de leur succursale commune à Bruxelles après 1876. Le travail le plus récent réalisé jusqu'à ce jour, et examinant le cas de cette succursale, est la thèse de Pierre Van den Dungen. Ce dernier n'y fait mention d'aucune rupture quelconque entre les deux agences, bien qu'il ne mentionne le nom de Reuter qu'à très peu de reprises en comparaison de celui d'Havas. Néanmoins, l'une de ces mentions fait état d'un « représentant en Belgique des agences de télégraphie et de publicité Havas-Reuter » en 1899. Cette mention est référencée comme issue d'un document de la branche d'information d'Havas, conservé à Paris. Compte tenu de cette mention, du contenu de la thèse de Van Den Dungen sur la succursale bruxelloise après 1876 et de l'absence d'information sur les modalités de coexistence des deux agences à Bruxelles après 1876, on peut supposer qu'elles continuent d'y travailler selon des modalités comparables à celles d'une fusion. Il est toutefois incontestable qu'un nouveau dépouillement et une analyse plus approfondie et plus rigoureuse des archives d'Havas conservées à Paris, ainsi que de celles de Reuter conservées à Londres, serait profitable à l'historiographie de la presse belge et permettrait, en outre, de confirmer, ou d'infirmer l'hypothèse que nous venons de formuler et développer ici. *Cf.* VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse* …, p.156-163 ; ANP, Archives de l'Agence Havas, branche information : 5 AR 31.1, Paris, 02-11-1899, É. Lebey à H. Delamar ; *Idem*, 5 AR 413, Contrat entre le Directeur statutaire Édouard Lebey et G. Hirsch, 1-07 1899 au 31-12-1909. Ces deux sources d'archives sont référencées en notes infra-paginales dans VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse* …, p.160.

[326] VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse* …, p.159.

[327] READ D., *op.cit.*, p.51.

L'Indépendance Belge[328], ne parvient à le détrôner les décennies suivantes[329]. Toutes les dépêches sur l'actualité étrangère passent par le bureau de Bruxelles, qui les envoie d'abord aux quotidiens bruxellois et ensuite seulement, le lendemain, à ses correspondants en province. En général, les journaux provinciaux belges louent peu de services à Havas-Reuter. Pour des raisons budgétaires, ces derniers se limitent souvent aux annonces de provinces, au traité de reproduction des dépêches et au service spécial, assez récent, via lequel sont fournies les dépêches sur l'actualité étrangère[330]. En 1887 enfin, le bureau parisien d'Havas et le bruxellois d'Havas-Reuter sont reliés par câble téléphonique. Les moyens demandés pour ce nouvel outil s'avèrent aussi coûteux en argent et en temps qu'en effectifs supplémentaires à engager dans chaque bureau pour gérer la nouvelle masse d'informations. Force est même de constater que le téléphone stimule plus la concurrence qu'il ne la supprime. Le télégraphe reste donc l'outil de communication privilégié[331].

En dépit des tensions, notamment à la fin des années 1880, Havas et Reuter restent unies face à la massification de la presse et à la concurrence des nouvelles agences internationales. Pour garder la première place dans la distribution de l'information étrangère, chacune s'adapte. Havas améliore sa distribution de l'actualité étrangère envers ses abonnés européens. Jusqu'alors, elle leur parvenait rédigée dans un style très rigide avec toutes les autres actualités via le « Service général ». Havas crée le « Service spécial » pour les actualités étrangères télégraphiées depuis Londres. Ses dépêches sont rédigées dans un style plus personnel et comprennent des commentaires afin d'être plus intéressantes[332]. L'arrivée croissante de nouveaux journaux destinés à un lectorat plus populaire force à une diversification des types d'actualités télégraphiées par le Service Spécial. Progressivement, elles comprennent de plus en plus de faits divers et non plus seulement des actualités politiques. Havas réalise en effet que les premiers recèlent une dimension plus humaine que les actualités diplomatiques et militaires, et donc, intéressent davantage le nouveau public. Les dépêches du Service Spécial peuvent tout à fait concerner un fait divers étranger s'il est

[328] Réputé pour la qualité de l'actualité étrangère qu'il propose sans (trop) recourir à Havas-Reuter. *Cf.* VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse* …, p.157-159.
[329] Hermann Delamar ne cède la direction à son gendre qu'en 1899. Il dirige donc la succursale bruxelloise d'Havas-Reuter tout au long de l'affaire Jack l'Éventreur. *Cf.* VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse* …, p.159-160.
[330] Voici une liste de quelques journaux provinciaux payant le service spécial d'Havas-Reuter : *La Meuse* de Liège et le *Journal de Charleroi* en Hainaut, *La Flandre libérale*, le *Bien Public* et l'*Impartial* à Gand, ainsi que le *Précurseur* et *Het Handelsblad* à Anvers. *Cf.* VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse* …, p.161 ; WILLEQUET J., *op.cit.*, p.32.
[331] FRÉDÉRIX P., *op.cit.*, p.182-184.
[332] PALMER M., *Naissance du journalisme* …, p.119-122.

jugé suffisamment attractif[333]. Pour cette raison, Havas adresse une circulaire à Reuter, quelques mois seulement avant le début de l'Affaire. Elle lui ordonne de collecter des informations en mettant plus l'accent sur l'intérêt humain :

> « La rapidité dans les informations étrangères devenant de plus en plus une des conditions essentielles d'un bon service et, d'autre part, les journaux de tous les pays suivant avec un très grand intérêt les faits divers importants, qui se produisent à l'étranger, et en étant rapidement informés par leurs correspondants spéciaux, nous venons vous prier de vouloir bien signaler aux agences, dont la liste est ci-après :
>
> - les faits divers très importants.
> - les nouvelles internationales graves.
> - les nouvelles particulières concernant exclusivement l'un des pays de notre liste.
>
> Dans la première catégorie : Incendies, explosions, inondations, […], suicides, meurtres accompagnés de circonstances à sensations, etc.
>
> Dans la seconde : Une déclaration de guerre, la mort d'un souverain, un attentat contre la vie d'un souverain, même non suivi de la mort.
>
> Dans la troisième : Tout ce qui concerne spécialement un pays et est généralement sans intérêt pour les autres […].
>
> L'étendue et le nombre des dépêches seront proportionnés à la gravité de l'incident, et à l'importance de la nouvelle. On aura soin, naturellement, de suivre l'affaire afin de télégraphier des renseignements ultérieurs, si cela est nécessaire. »[334].

Désormais, Havas et Reuter vont davantage répondre aux attentes des journaux à vocation populaire, demandeurs de nouvelles sensationnelles. Mais si la démocratisation de l'actualité internationale est bel et bien enclenchée, elle n'est pas encore accomplie en 1888. Reuter ne suit le mouvement qu'à partir de décembre 1890, uniquement parce qu'elle est dépassée par des agences britanniques internationales concurrentes[335].

Compte tenu de toutes ces informations, des directives imposées par Havas à Reuter quelques semaines avant les crimes et enfin, de l'intérêt croissant du lectorat pour les affaires criminelles, nous pouvons déjà supposer qu'Havas suit l'Affaire dès ses débuts depuis son bureau à Londres. La question à se poser à présent est de savoir ce qu'il en est, entre 1888 et le milieu des années 1890, du soi-disant monopole d'Havas-Reuter dans la distribution de l'actualité étrangère en Belgique.

[333] PALMER M., *Naissance du journalisme …*, p.135-137.
[334] Havas à Reuter, 4. 5. 1888. 5 AR 64 A.N. Citée et référencée dans PALMER M., *Naissance du journalisme …*, p.136.
[335] PALMER M., *Naissance du journalisme …*, p.136-137.

3.4.3. Central News Agency et Dalziel : deux concurrentes d'Havas-Reuter

En raison de leurs moyens limités et des coûts trop élevés des services télégraphiques, les agences de presse britanniques peinaient à se développer et à contourner Reuter pour la distribution de nouvelles étrangères en Angleterre. Le *Telegraph Act* de 1868 impose la nationalisation de toutes les compagnies télégraphiques du Royaume-Uni et la diminution des prix des services télégraphiques à un seuil unique. Les petites agences peuvent alors se développer et surtout, fournir aux journaux provinciaux une actualité étrangère émanant d'une autre source que Reuter[336]. Ainsi naissent au début des années 1870 les deux agences de presse des deux grands partis politiques britanniques de l'époque : la *National Press Agency*, partenaire du Parti libéral, et la *Central News Agency*, partenaire du Parti conservateur. Toutes deux opèrent depuis Londres et comptent des clients dans la capitale comme en province. Grâce à ses moyens financiers plus importants, la *Central* parvient à devancer Reuter en quelques années dans la transmission des dépêches. Une quantité variable de l'actualité qu'elle fournit, étrangère comme britannique, provient de journaux londoniens qu'elle juge fiables, tels que le *Times*[337]. Comme elle n'a pas autant de responsabilités vis-à-vis d'autres agences partenaires, elle peut se permettre de fournir des dépêches plus riches aux informations mieux sélectionnées que celles de Reuter[338]. Enfin, elle compte des clients sur le continent, comme *Le Matin* parisien, très porté sur l'actualité internationale et sensationnelle[339]. Havas réagit à cette nouvelle concurrence dès le milieu des années 1880. Elle dispose déjà de son propre bureau à Londres pour y récolter des informations locales. En principe, celles-ci sont majoritairement fournies par Reuter. Dans les faits, les employés d'Havas les critiquent, les complètent et les corrigent au besoin lorsqu'elles portent sur l'actualité britannique, et surtout londonienne[340]. Désireux de fournir une actualité britannique de meilleure qualité, le bureau londonien d'Havas déménage en février 1886 dans les locaux d'un nouvel abonné, le *Galignani's Messenger*, qu'elle juge

[336] SILBERSTEIN-LOEB J., *The International Distribution of News. The Associated Press, Press Association, and Reuters (1848 -1947)*, Cambridge, éd. Cambridge University Press, 2014, p.101-109.
[337] PALMER M., *Naissance du journalisme …*, p.115 ; STOREY G., *op.cit.*, p.103-104 ; READ D., *op.cit.*, p.99.
[338] BOYD-BARRETT O., « Market control and wholesale news : The case of Reuters », in BOYCE G., CURRAN J. & WINGATE P. (dir.), *op.cit.*, p.194-196.
[339] PALMER M., *Naissance du journalisme …*, p.122.
[340] Havas-Paris n'est pas satisfaite des dépêches envoyées par Reuter sur l'actualité britannique, qu'elle considère comme étant de seconde main. Elle reproche à l'agence anglaise de trop se reposer sur une autre agence de presse locale, la *Press Association*, connue comme l'agence des journaux des provinces anglaises, qui assure en fait elle-même la couverture de l'actualité du Royaume-Uni à Reuter. En réalité, Reuter ne dispose même pas de ses propres agents à Londres, où elle a pourtant son quartier général. *Cf.* PALMER M., *Naissance du journalisme …*, p.108-110.

plus fiable et qui lui fournit un fil télégraphique la reliant directement à son bureau parisien[341]. Dorénavant, le bureau londonien d'Havas transmet à son bureau parisien le service télégraphique complet du *Galignani's Messenger*, qui comprend « toutes les nouvelles diplomatiques, mondaines, judiciaires, financières, de sport, ainsi que les faits divers, publiés par les journaux du soir et du matin de Londres, ainsi que toutes les nouvelles recueillies par l'agence Havas »[342]. Simultanément, Havas prend en charge depuis Londres le « Service spécial de l'Angleterre » du *Matin*, via lequel le journal parisien reçoit toutes ses nouvelles sur l'actualité étrangère et britannique de la *Central News Agency*, à laquelle il est toujours abonné[343].

Les actualités londoniennes paraissant dans les journaux parisiens passent donc presque toutes par le bureau londonien d'Havas. La majorité est rédigée par les employés de l'agence à Londres. Les autres sont fournies par le *Galignani's Messenger*, par la *Central News Agency* ou par la *Press Association*, qui opèrent et/ou ont tous les trois des correspondants à Londres et piochent à l'occasion dans les journaux londoniens dans le cas des deux premières. Cette dernière information rend potentiellement longue la liste des sources indirectes et originelles d'Havas, qui est, en outre, toujours partenaire de Reuter. *In fine*, les seules actualités londoniennes paraissant dans les journaux parisiens et pouvant se réclamer indépendantes d'Havas figurent dans les quotidiens dotés de leur propre correspondant à Londres[344]. Nous y reviendrons. Dans les faits, on peut dire qu'Havas parvient, en théorie, à sauvegarder son monopole de l'information étrangère. Le terme de « monopole » doit toutefois être pris ici avec des pincettes au vu des nombreuses sources indirectes et potentielles à l'origine-même des informations londoniennes que le bureau d'Havas télégraphie vers Paris. Certes, Havas a toujours le contrôle des informations qu'elle transmet. Néanmoins, on peut déjà se poser la question de savoir quelles modifications ses

---

[341] Le *Galignani's Messenger*, journal anglophone édité à Paris et disposant d'un bureau à Londres, loue en fait le fil télégraphique Londres-Paris à l'administration anglaise et à la société du télégraphe concernée : la Submarine. Comme le *Galignani* est concurrencé par le *Morning News* auprès du lectorat anglophone vivant à Paris, il s'abonne à Havas pour recevoir directement à Londres des dépêches sur l'actualité étrangère. Il n'en demeure pas moins un des principaux, si pas le principal journal anglais diffusé en Europe. *Cf.* PALMER M., *Naissance du journalisme …*¸ p.122-123 ; COOPER-RICHET D., « La diffusion du modèle victorien à travers le monde. Le rôle de la presse en anglais publiée en France au XIX[e] siècle », in THÉRENTY M-E. & VAILLANT A. (dir.), *op.cit.*, p.20.

[342] Ces propos reproduits par Palmer dans son ouvrage émanent d'un document des archives d'Havas. *Cf.* Contrat entre l'agence Havas et les propriétaires du *Galignani's Messenger*, 11.2.1886. 5 AR 420. A. N. ; PALMER M., *Naissance du journalisme …*¸ p.123 et p.289.

[343] PALMER M., *Naissance du journalisme …*¸ p.123.

[344] Notons que certains des correspondants travaillant pour Havas travaillent parfois aussi comme correspondant pour un journal parisien. C'est le cas de Mercadier, employé permanent d'Havas, qui est le correspondant du *Temps* à Londres entre 1890 et 1891. *Cf. Idem*¸ p.115 et p.122-123.

employés prennent le temps d'apporter aux dépêches reçues des sources en amont. Il est probable que celles-ci soient minimes, voire inexistantes dans certains cas compte tenu de l'importance de transmettre l'information le plus vite possible. Certes, Havas demeure un maillon difficilement contournable de la chaîne. Néanmoins, on ne peut attester à ce stade-ci de l'authenticité et de l'origine exacte des différentes informations qu'elle délivre. L'importance de son rôle en tant que filtre de l'information demeure donc incertaine à ce stade, faute de sources à disposition.

La situation se complique de nouveau pour l'agence lorsque la *Central News Agency* puis une autre agence concurrente, Dalziel, débarquent chacune à Paris et à Bruxelles. La *Central* dispose d'un bureau à Paris et d'un autre à Bruxelles à la fin de l'été 1890. Afin d'y concurrencer Havas-Reuter, elle établit des partenariats avec des journaux de chaque capitale, qu'elle fournit en informations étrangères, et surtout britanniques, en échange d'actualités françaises et belges différentes de celles fournies en Angleterre par Havas-Reuter. En août 1891, c'est au tour de Dalziel, plus jeune et déjà implantée à Londres depuis octobre 1890, d'installer une filiale à Paris. Cette agence aux capitaux importants propose une actualité étrangère alternative à celle d'Havas-Reuter mais est surtout réputée pour ses faits divers et ses nouvelles sensationnelles. Elle bat souvent les agences alliées grâce à ces derniers, qu'elle maîtrise mieux. De surcroît, elle fournit à ses abonnés un service bien supérieur à celui d'Havas-Reuter sur l'Affaire Jack l'Éventreur, qui a fortement marqué les mémoires et fait encore parler d'elle de temps à autre.

C'est à partir de ce moment que Reuter consent à emboîter le pas à Havas : elle commence à fournir des dépêches de nouvelles plus humaines, plus sensationnelles et surtout, plus commentées et rédigées dans un style plus attractif. Cette mise au diapason porte ses fruits. À partir du printemps 1891, Reuter récupère progressivement ses anciens clients britanniques qui s'étaient détournés d'elle quelques mois plutôt pour s'abonner à Dalziel. Ce retournement progressif de situation, qui ne dépasse pas le cadre britannique les premiers mois, est aussi lié à la mauvaise qualité des nouvelles que Dalziel propose[345]. Cette dernière se lance néanmoins à la conquête du continent et ouvre un bureau à Bruxelles en

[345] Beaucoup de journaux britanniques clients de Reuter, dont le *Times*, s'en étaient détournés à l'automne 1890 pour s'abonner à Dalziel. Cependant, les dépêches de Dalziel paraissent de plus en plus invraisemblables au fil des mois, au point de frôler le ridicule pour certains éditeurs. Progressivement, ces derniers retournent vers Reuter à partir du printemps 1891. *Cf. Idem*¸ p.137.

janvier 1892. Malgré des débuts prometteurs hors du Royaume-Uni, son déclin est inévitable. Dalziel fait faillite en 1893[346].

Résumons maintenant la situation sur la provenance de l'actualité londonienne en Belgique via les agences de presse jusqu'à l'arrivée de la *Central News Agency* à Bruxelles à l'été 1890. À l'automne 1888, tous les articles relatifs aux crimes de Londres et fournis par une agence de presse semblent provenir, ou du moins avoir transité tôt ou tard, par les bureaux d'Havas. L'historiographie de la presse belge est hélas muette quant à la fidélité des journaux belges vis-à-vis du cartel pour la période s'étendant de 1890 à 1893. On ne sait donc pas si des abonnés belges d'Havas-Reuter s'en détournent pour s'abonner à la *Central News Agency* après son implantation à Bruxelles. Malheureusement pour nous, trop peu d'articles en lien direct avec l'Affaire Jack l'Éventreur paraissent après le mois d'août 1890 pour que les sources à disposition, limitées ici aux articles de journaux, permettent d'obtenir des résultats suffisants[347]. Il ne sera donc pas question procéder à une analyse de la provenance des informations londoniennes paraissant dans les feuilles belges passé ce moment, comme nous le ferons pour le mois de septembre 1888.

En dehors des agences de presse, les journaux belges disposent d'autres canaux d'accès à l'actualité londonienne, à commencer par les journaux français.

3.4.4. Journaux étrangers[348] et parisiens

Jusqu'à la Première Guerre Mondiale au moins, l'ensemble de la presse belge subit une forme d'« impérialisme français »[349] lié au quasi-monopole d'Havas-Reuter sur l'information étrangère, ainsi qu'à l'origine française de plusieurs directeurs de journaux belges et enfin, à la domination de la culture et de la langue françaises en Belgique. Plusieurs journaux parisiens sont par ailleurs diffusés et vendus en Belgique en quantités non négligeables. On peut citer *Le Matin*, évoqué plus haut, et le *Petit journal illustré* pour ne

[346] READ D., *op.cit.*, p.99-100 ; PALMER M., *Naissance du journalisme …*, p.136-145.
[347] L'absence de dépêches télégraphiques à disposition pourra être partiellement compensée pour le mois de septembre 1888 par le grand nombre d'articles paraissant au cours du mois et donc, par les nombreux contenus d'informations disponibles à comparer.
[348] En dehors de la thèse de Van den Dungen, nous avons consulté l'article de Rizzardi, qui s'avère être le seul autre travail à ce jour portant sur l'influence de la presse étrangère diffusée en Belgique sur la presse belge du temps. Rizzardi n'y aborde que trop brièvement la période antérieure à 1914. Il serait par conséquent intéressant de mener une étude consacrée spécifiquement à cette influence, qui pourrait être plus importante que l'on ne voudrait le croire à première vue compte tenu des simples résultats de nos lectures préliminaires des articles belges sur l'Affaire. *Cf.* RIZZARDI L., *op.cit.*, p.131-133.
[349] Pour reprendre les termes de Van den Dungen. *Cf.* VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse …*, p.463.

prendre que quelques exemples attestés[350]. À l'instar de la presse belge, la presque totalité des journaux parisiens sont abonnés à Havas. Certains disposent toutefois de leur propre correspondant à Londres, lequel leurs fournit régulièrement de longs articles développés sur l'actualité et la vie britannique ou, du moins, londonienne[351].

Des journaux étrangers non-francophones sont aussi vendus en Belgique. Le *Times* est diffusé à Bruxelles depuis quelques années au moins[352], et l'est vraisemblablement toujours au moment de l'Affaire[353]. Le *Galignani's Messenger*, édité depuis Paris mais possédant désormais un bureau à Londres, est l'un des journaux anglophones les plus vendus sur le continent. Le *Morning News*, édité aussi depuis Paris, lui fait concurrence[354]. Il est probable qu'ils soient chacun diffusés en Belgique, au moins à Bruxelles. Mais qui lit les journaux anglophones ? Tout d'abord, les anglophones en voyage et les expatriés. La Belgique compte en effet quelques centres touristiques, tels que Spa et Ostende, ainsi que plusieurs colonies anglaises, situées à Bruxelles, Anvers, Liège, Gand, Bruges et Courtrai. Par ailleurs, la nation britannique exerce un certain attrait et une fascination auprès de la population belge : l'Angleterre est la terre d'origine de la Révolution industrielle, sur laquelle la Belgique a pu compter pour développer sa prospérité tout au long du XIX^{e} siècle. Il en résulte une certaine anglophilie dans divers milieux belges[355]. En conséquence, l'élite cultivée et cosmopolite belge est demandeuse, aussi bien des journaux anglophones

[350] *Idem*, p.463-467.
[351] PALMER M., *Naissance du journalisme …*, p.118-119 ; WILLEQUET J., *op.cit.*, p.29.
[352] Anglomane assumé, le journaliste doctrinaire belge Louis Hymans admirait l'Angleterre de son temps pour plusieurs raisons, dont notamment son *Times* qu'il lisait « chaque soir ». *Cf.* HYMANS Louis, *Notes et souvenirs*¸ 2^{e} éd., Bruxelles, éd. A-N. Lebègue & C^{ie}, 1877 [1876], p.124 ; STECHER J., « Louis Hymans, correspondant de l'Académie », in *Annuaire de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique*, vol.52 (1886), p.313 (252-376).
[353] Le *Times* dispose d'un correspondant en poste à Bruxelles en la personne de Jules Lax tout au long de l'Affaire. Il est donc probable qu'il y soit toujours diffusé à cette époque. *Cf.* WILLEQUET J., *op.cit.*, p.6.
[354] COOPER-RICHET D., « La diffusion du modèle victorien à travers le monde. Le rôle de la presse en anglais publiée en France au XIX^{e} siècle », in THÉRENTY M-E. & VAILLANT A. (dir.), *op.cit.*, p.20.
[355] La composition sociale des colonies est fortement liée aux activités spécifiques des villes. Ainsi, on trouve beaucoup d'ouvriers qualifiés et d'ingénieurs anglais à Liège. En dehors du personnel diplomatique, ces colonies comptent beaucoup de citoyens britanniques issus de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie, provenant du monde des affaires et des entreprises. De manière générale, les colons anglais s'intègrent rapidement à la société belge en lui faisant partager certains de leurs divertissements, comme le football, dont la popularité au sein de la population belge germe précisément à la fin du XIX^{e} siècle. *Cf.* DEMOLIN J., *Le Standard de Liège (1898 – 1952). Étude socio-historique d'un club de football*, Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de Master en Histoire, inédit, ULIÈGE, Année académique 2015 – 2016, p.23 ; VANYSACKER D., « De blijde intrede van Koning Voetbal », in *Eos Magazine, Geschiedenis*, n°2 (2012), p.33 (32-37) ; EISENBERG C., « The Rise of Internationalism in Sport », in GEYER M. & PAULMANN J., *The Mechanics of Internationalism : Culture, Society, and Politics from the 1840's to the First World War*, Oxford, éd. Oxford University Press, 2001, p.383-385 (375-403).

généralisés que de feuilles plus axées sur la vie culturelle, économique, littéraire, etc.[356]. À défaut d'être lus, ces journaux anglophones peuvent aussi constituer des sources d'information pour les journaux belges, même si l'on sait que les journalistes belges bilingues anglais constituent une denrée rare à la fin du XIX[e] siècle. Cette hypothèse demeure néanmoins plus probable qu'un recours à une officine ou autre organisme spécialisé dans la traduction de journaux étrangers, l'historiographie n'en faisant plus état après l'arrivée de la succursale d'Havas-Reuter à Bruxelles en 1875[357]. L'actualité londonienne proposée par cette dernière aux journaux belges provient d'ailleurs, partiellement en tout cas, du *Galignani's Messenger* à l'époque qui nous occupe et donc, indirectement, des journaux londoniens eux-mêmes[358]. De la même manière, ce bureau comprend du personnel de Reuter. Celui-ci est en principe anglophone et à même de retranscrire ou d'exploiter les articles de journaux rédigés en anglais et vendus jusqu'à Bruxelles, tels que le *Times*. Il sera donc intéressant de lire ces deux quotidiens anglophones pour avoir une meilleure idée des informations, des discours et des contenus qu'ils diffusent. Étant donné leur très faible lectorat en Belgique en comparaison des autres journaux, il ne s'agira en aucun cas d'en user pour étudier une quelconque opinion. Il sera question de déterminer si oui ou non leur contenu spécifique tend à se retrouver de manière fréquente dans les journaux belges et par conséquent, de déterminer s'ils ont fait office d'alternative à Havas-Reuter.

3.4.5. Les correspondants particuliers

Les dernières sources alternatives d'information sur l'actualité étrangère à être potentiellement actives dans notre cas d'étude sont les correspondants particuliers des journaux belges à Londres. Comme certains de leurs homologues envoyés dans d'autres

[356] COOPER-RICHET D., « La diffusion du modèle victorien à travers le monde. Le rôle de la presse en anglais publiée en France au XIX[e] siècle », in THÉRENTY M-E. & VAILLANT A. (dir.), *op.cit.*, p.23.
[357] Pierre Van den Dungen mentionne l'existence, dans les années 1850, d'une officine proposant des traductions des journaux anglais et allemands diffusés à Bruxelles. Il tire toutefois cette information des souvenirs de Louis Hymans, rédigés en 1877, sans l'appuyer par un quelconque travail suffisamment récent. L'ancien parlementaire et journaliste belge parle de cette officine comme d'un organisme ancien, et donc probablement plus d'actualité lorsqu'il rédige ses mémoires. Cette idée est confortée par les propos qu'il tient à propos de la presse belge de l'époque en matière d'informations étrangères. Hymans souligne les apports des progrès techniques et l'arrivée d'Havas-Reuter à Bruxelles, encore très récente en 1877. Compte tenu de ces informations, et de l'absence d'autres références dans la thèse, récente, de Van den Dungen, on peut supposer qu'il n'existe vraisemblablement plus d'organisme ou d'entreprise spécialisés dans la traduction de journaux anglophones à l'époque qui nous occupe. *Cf.* VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse* …, p.163 ; HYMANS Louis, *Types et silhouettes,* Bruxelles, éd. A-N. Lebègue et C[ie], 1877, p.181-182.
[358] Contrat entre l'agence Havas et les propriétaires du *Galignani's Messenger,* 11.2.1886. 5 AR 420. A. N. ; PALMER M., *Naissance du journalisme* …, p.123 et p.289.

pays, ils peuvent être issus du monde politique[359]. En 1888, seuls trois quotidiens belges, tous bruxellois, en ont un à Londres.

Le premier est *L'Indépendance belge*. Libéral doctrinaire réputé pour la qualité et la rapidité de son information étrangère, il est désormais surpassé par Havas[360]. Néanmoins, il jouit toujours d'une notoriété certaine en Belgique comme à l'étranger, où il réalise des chiffres respectables[361]. D'après Willequet, son correspondant à Londres est un dénommé Johnson, également correspondant du *Figaro* mais impossible à identifier et sur lequel nous reviendrons plus loin[362]. En dernier recours, l'information peut éventuellement transiter via le contact du journal à Madrid, qui travaille pour *The London Times*, réputé pour fournir une information indépendante et différente du reste de la presse londonienne[363]. Lorsqu'aucun correspondant à l'étranger n'est en mesure de fournir une information jugée suffisante, l'actualité étrangère est fabriquée à Bruxelles avec les correspondants des journaux étrangers du pays concerné. Ces derniers sont peu nombreux en raison de la neutralité politique belge[364]. On peut citer Jules Lax, correspondant du *Times*, et Gérard Harry, directeur et rédacteur de *L'Indépendance belge* et correspondant pour la *Central News Agency*[365].

Le *Journal de Bruxelles*, catholique constitutionnel, dispose d'un correspondant à Londres en la personne de M. Frédéric de Bernhardt, français d'origine et chef de bureau au *Foreign-Office*[366]. Les résultats limités de nos recherches ne permettent pas, à ce stade, d'en savoir plus sur la fonction exacte qu'il occupe à Londres en 1888 faute d'informations en

---

[359] VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse* …, p.159.
[360] Cette qualité s'était surtout remarquée lors de la guerre franco-prussienne de 1870, au cours de laquelle beaucoup de quotidiens belges piochèrent dans ses colonnes pour couvrir eux-mêmes le conflit. *Cf. Ibidem.*
[361] *Idem*, p.156-159.
[362] À l'instar de Jacques Willequet, nous ne sommes pas parvenu à identifier ce dénommé Johnson en dépit des nouveaux travaux et instruments de travail consultés et disponibles depuis. *Cf.* WILLEQUET J., *op.cit.*, p.29 ; BLANDIN C. (dir.), *Le Figaro. Histoire d'un journal*, Paris, éd. Nouveau Monde, 2010 ; BLANDIN C., *Le Figaro : deux siècles d'histoire*, Paris, éd. Armand Colin, 2007 ; DE LACRETELLE J., *Face à l'événement : le Figaro (1826-1966)*¸ Paris, éd. Hachette, 1966 ; HARRISON B. & MATTHEW H. C. C. (éd.), *op.cit.*¸ vol.30, p.228-334 ; WOLRD BIOGRAPHICAL INFORMATION SYSTEM ONLINE, *WBIS*, [En Ligne], https://wbis.degruyter.com/index, (Page consultée le 11/01/2019).
[363] WILLEQUET J., *op.cit.*, p.29-30 ; WIENER J. H., « How new was the New Journalism », in WIENER J. H. (éd.), *op.cit.*, p.54-55.
[364] VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse* …, p.163.
[365] WILLEQUET J., *op.cit.*, p.6-8.
[366] Willequet le décrit en 1961 comme « directeur au Foreign Office ». Il ne fournit pas son prénom et précise en note infrpaginale qu'il n'a pas réussi à l'identifier. Ce prénom et cette fonction que nous lui attribuons ont été retrouvés à l'issue d'une recherche en ligne, qui nous a amenés à consulter le site de la Société historique de Compiègne en France. Ils sont cités dans un bulletin qu'il fournit à la Société, également en tant que correspondant. La publication parvient par fac-similé. Elle fait partie à l'origine d'une collection du British Museum *Cf.* WILLEQUET J., *op.cit.*, p.28 ; « Racine à Compiègne en 1695 », in *Bulletins de la Société historique de Compiègne*¸ n°B4 (1878), p.38 ; SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE COMPIÈGNE, *Site de la Société Historique de Compiègne*¸ [En Ligne], http://www.histoire-compiegne.com/imageProvider.asp?private_resource=10310&fn=04%2D15%2Epdf, (Page consultée le 22/07/2019).

suffisance[367]. Les écrits qu'il produit ou auxquels il contribue, ainsi que son accès apparent aux collections du *British Museum* tendent à indiquer qu'il occupe une fonction de fonctionnaire au *Foreign Office*.

Le correspondant de *La Réforme*, journal libéral très progressiste, est Charles Bradlaugh, député libéral à la renommée nationale et co-éditeur du *National Reformer*[368]. Cette dernière fonction et ses penchants politiques laissent supposer qu'il est déjà sensible à la misère qui sévit à Whitechapel et dans l'Angleterre victorienne en général avant l'Affaire. On peut donc supposer qu'une fraction des informations transmises par Bradlaugh traite de l'Affaire, même si son travail consiste *a priori*, sinon seulement, à informer sur l'actualité politique britannique[369], à l'instar de Bernhardt. Cette possibilité est renforcée par le fait que *La Réforme* est avant tout un journal d'opinion, et non une feuille commerciale à vocation populaire. Il en va de même pour le *Journal de Bruxelles*. Pour ces deux quotidiens, l'actualité politique prime, en principe, sur les faits divers criminels.

Notons que ces trois journaux sont abonnés à Havas et que le montant de leur abonnement surpasse celui des journaux de province[370]. Les chances de les voir traiter l'Affaire d'une manière leur étant propre relève donc plus de la possibilité que de la probabilité.

---

[367] Les recherches à partir de ressources en ligne confirment sa fonction de correspondant, et lui octroient aussi celle de traducteur. Cependant, les dates des ouvrages qui le mentionnent sont largement postérieures à 1888. Le jésuite français Lucien Roure le mentionne textuellement comme un « estimable correspondant de journaux à Londres » dans l'un de ses écrits, dont la deuxième édition paraît en 1917, la quatrième en 1922 et la neuvième en 1931. Un autre écrit le mentionne comme l'auteur d'une œuvre touristique sur Londres publiée à Paris en 1906. Enfin, il est renseigné comme le traducteur d'une œuvre britannique, parue à titre post hume en 1899. Ces différentes informations prêtent une carrière londonienne relativement longue à de Bernhardt. La Bibliothèque nationale de France, qui comprend une notice sur lui, ne donne pas plus d'informations. *Cf.* DE BERNARHDT M. F., *Londres et la vie à Londres*, Paris, éd. J. Dumoulin, 1906 ; ROURE Lucien, *Le merveilleux spirite*, 9e éd., Paris, éd. G. Beauchesne, 1931, p.186 ; WILLEQUET J., *op.cit.*, p.28 ; BNF, *Site de la Bibliothèque nationale de France*, [En Ligne], [https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb109917807], [https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb318035407], [https://data.bnf.fr/fr/12636327/lucien_roure/] (Pages consultées le 19/07/2019).

[368] Homme politique libéral radical, avocat, professeur et conférencier britannique. En dépit de ses positions progressistes, il s'oppose à la montée du socialisme en Angleterre. Il co-édite le *National Reformer* de 1866 à 1890. Cet hebdomadaire est réputé pour son ton radical, sa posture républicaine et son athéisme assumé. Charles Bradlaugh décède en 1891. *Cf.* ROYLE E., « Charles Bradlaugh », in MATTHEW H. C. G. & HARRISON B. (éd.), *op.cit.*, vol.7, p.197-198.

[369] DE PAEPE J-L., *« La Réforme », organe de la démocratie libérale (1884-1907)*, Louvain-Paris, éd. Nauwelaerts, 1972, coll. C.I.H.C., n°64, p.68-70.

[370] WILLEQUET J., *op.cit.*, p.31.

3.4.6. L'information étrangère dans la presse belge néerlandophone

À l'exception du *Handelsblad* que nous savons client d'Havas[371], l'historiographie ne fait pas état d'un autre abonné à l'époque qui nous occupe et ne propose aucun travail consacré spécifiquement à la provenance de l'actualité étrangère dans les journaux belges néerlandophones au XIX^e^ siècle[372]. Un autre problème, déjà évoqué, est le manque de sources à disposition. À l'exception du *Handelsblad* et du *Vooruit*, aucun titre néerlandophone important de l'époque ne semble avoir été conservé au complet avant 1891[373]. Ils constitueront donc les seuls journaux sur base desquels nous étudierons l'opinion néerlandophone vis-à-vis de l'Affaire et de l'Angleterre victorienne en général. Les résultats limités qui en découleront devront donc être interprétés avec réserve.

Si l'on considère toutes les possibilités, les canaux d'accès à l'actualité londonienne pourraient être aussi variés pour les journaux néerlandophones que francophones. En plus d'Havas et des journaux parisiens ou anglophones vendus en Belgique, il n'est pas impossible que les presses allemande et hollandaise constituent elles aussi des alternatives. En effet, les Hollandais et les Allemands sont respectivement les deuxième et troisième peuples étrangers, après les Français, à compter le plus de compatriotes immigrés en Belgique à la fin du XIX^e^ siècle. C'est dans la province d'Anvers, qui compte plusieurs communautés hollandaises et allemandes, qu'ils sont les plus nombreux, spécialement dans la ville-même. Des journaux hollandais provenant du pays d'origine ou créés spécialement pour les communautés concernées y sont diffusés. Il en va de même pour les journaux allemands, qui sont moins nombreux et survivent rarement plus de cinq ans[374]. Les journaux

---

[371] *Idem*, p.32.

[372] *Bibliographie de l'histoire de Belgique — Bibliografie van de geschiedenis van België (1952 – 2015)* in *Revue Belge de Philologie et d'Histoire – Belgisch Tijdschrift voor Filologie en Geschiedenis*, t.XXXI – XCIII (1953 – 2015) ; MATHELART S. & GUBIN E., *Pour l'histoire des médias en Belgique. Bibliographie de 1830 à nos jours*, Bruxelles, éd. ULB, 1994, coll. Centre d'Études et de Recherches sur les Médias en Europe ; VAN EENOO R. & VERMEESRCH A., *Bibliographisch Repertorium van de Belgische Pers (1789 – 1914)*, Louvain, éd. Nauwelaerts, 1962, coll. C.I.H.C., n°23 ; LUYKX T., *Inrichting en ontwikkeling van de Belgische pers*, [s.l.], 1957 ; LUYKX T., *Na acht jaar onderwijs in de perswetenschap*¸ [s.l.], 1958 ; LUYKX T., *Overzicht van de ontwikkeling der communicatiemedia*, Bruxelles, éd. Elsevier Sequoia, 1970 ; BECKERS G., « Antwerpen, bakermat der Belgische pers en van de Belgische persbond », in *Annuaire officiel de la presse belge*, Bruxelles, 1955, p.169-177.

[373] Ceci est vrai dans le cadre de l'étude du discours de presse. *Het Laatste Nieuws*, disponible intégralement à partir de cette même année, propose un roman-feuilleton de Raf Verhulst, « Jack the Ripper », diffusé de mars à octobre 1892. Compte tenu du fait qu'il s'agit d'une source littéraire, ce roman-feuilleton sera étudié dans la dernière partie de notre travail, consacrée à l'analyse des sources alternatives.

[374] Devos et Greefs basent ces propos sur base d'une seule référence, qui se veut être un répertoire et non un travail. Concrètement, ils ne donnent aucun titre important. Les recherches dans cet ouvrage pour la période 1880 – 1888 n'ont hélas donné aucun résultat intéressant pour les journaux hollandais et allemands y étant diffusés. *Cf.* DEVOS G. & GREEFS H., « The German Presence in Antwerp in the Nineteenth Century », in *IMIS-BEITRÄGE*, n°14 (2000), p.105 et p.127 ; DE BORGER H., *Bijdragen tot de geschiedenis van de Antwerpse*

hollandais pourraient constituer un canal d'information alternatif dans la mesure où ils ne reçoivent aucune information d'Havas puisque le Royaume des Pays-Bas est une zone exclusivement réservée à Reuter[375]. Compte tenu de la qualité des informations transmises sur les faits divers par cette agence avant 1891, il est possible qu'ils cherchent eux aussi à la contourner via leurs correspondants à Londres ou via la presse étrangère vendue aux Pays-Bas. Cette hypothèse paraît d'autant plus vraisemblable dans le cas du *Handelsblad*, dont les directeurs et le rédacteur en chef sont tous les trois hollandais à l'époque qui nous occupe[376]. Il n'est pas impossible que l'un ou l'autre membre de ce staff dispose de contacts hauts-placés dans la presse hollandaise.

La presse allemande bénéficie, en vain, de la situation internationale. Le gouvernement belge ne voit pas d'un bon œil la francophilie émanant de la presse belge francophone. Opposé à la III[e] République anticléricale, il cherche à plaire au voisin oriental. Ainsi, il ne montre pas d'opposition aux initiatives lancées par le gouvernement allemand pour améliorer la diffusion de la presse allemande en Belgique et implanter un bureau de la *Continental Telegraphen Kompagnie* à Bruxelles[377]. Cette tentative est un échec ; la population néerlandophone, globalement peu enthousiaste envers la France, demeure indifférente vis-à-vis de l'Allemagne. Seul le mouvement flamand affirme ses affinités intellectuelles, via sa presse et la francophobie soi-disant importante en Flandre[378]. Le lectorat belge de la presse française reste largement supérieur à celui de la presse allemande. Il demeure que les journaux néerlandophones disposent d'exemplaires allemands dans lesquels piocher des informations venant de la principale concurrente d'Havas-Reuter, susceptible de proposer un discours et un contenu différents[379]. Malheureusement, les rares travaux faisant état de la diffusion de la presse allemande en Belgique ne précisent pas quels titres y sont vendus à la fin des années 1880[380].

---

pers. Repertorium 1794 – 1914, Louvain, éd. Nauwelaerts, 1968, coll. C.I.H.C ; *Annuaire statistique de Belgique : 1888*, t.XIX, Bruxelles, éd. Veuve Monnom, 1889, p.98.

[375] FRÉDÉRIX P., *op.cit.*, p.103-104.

[376] Les frères Van Dieren dirigent la feuille. Le typographe-poète et romancier Snieders en assure la rédaction. *Cf.* VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse* …, p.124.

[377] *Idem*, p.465.

[378] Gotovitch ne précise pas quels journaux néerlandophones soutiennent le mouvement et/ou le rapprochement avec l'Allemagne, ni quels sont les organes précis de celui-ci, alors que son article développe presque exclusivement le point de vue allemand et non flamand. *Cf.* GOTOVITCH J., « La légation d'Allemagne et le mouvement flamand entre 1867 et 1914 », in *R.B.P.H.*, t.XLV, fasc.2 (1967), p.442-445 et p.447 (438-478).

[379] FRÉDÉRIX P., *op.cit.*, p.103-104.

[380] L'historiographie est peu bavarde à ce sujet. Willequet, qui consacre pourtant un long chapitre de son travail à l'évolution des relations belgo-allemandes via la presse, ne donne aucune information pour la période qui nous occupe. Nous nous sommes alors tournés vers l'article de Kellen sur l'histoire de la presse en Belgique, édité à Leipzig pendant la Première Guerre Mondiale. Compte tenu du contexte de parution, nous espérions y

III. ANALYSE

III.A. LA PROVENANCE DE L'INFORMATION ETRANGERE EN BELGIQUE.

Nous avons montré précédemment que les journaux belges disposent, en théorie, de canaux alternatifs à Havas pour se tenir informés de l'actualité londonienne. Nous tenterons ici de déterminer ce qu'il en est – ou semble en être – dans le cas d'un fait divers étranger. Existe-t-il réellement un monopole de l'agence de presse française, tel qu'il est attesté par l'historiographie ?

1. Analyse

Le premier meurtre attribué à Jack l'Éventreur, commis la nuit du 30 au 31 août 1888 sur la personne de Mary Ann « Polly » Nicholls, est évoqué par *Le Temps* et seulement trois journaux belges : le *Journal de Bruxelles*, *La Réforme* et *Het Handelsblad*. Le premier article, paru le 2 septembre, est une longue correspondance particulière du *Temps* datée des 30 et 31 août[381]. Elle n'est pas consacrée entièrement au meurtre. Force est néanmoins de constater que les deux articles belges francophones, datés chacun du lendemain, en sont des recopies partielles et inégales. En effet, l'article de *La Réforme* est beaucoup plus long que celui du *Journal de Bruxelles*[382]. Ce dernier se concentre presque exclusivement sur les circonstances du meurtre, alors que le journal libéral donne des informations

trouver des informations sur l'histoire de la presse allemande ou du moins, germanophone en Belgique. En vain. L'article se concentre sur l'histoire de la presse « belge » avant 1830. Les travaux sur les colonies allemandes établies en Belgique, plus précisément à Anvers au XIX^{e} siècle, abordent trop partiellement la question de la presse lue par les immigrés pour donner des informations intéressantes ou des pistes viables. Enfin, Gotovitch fournit quelques données qui méritent le coup d'œil sur les rapports du mouvement flamand avec l'Allemagne via la Ligue Pangermaniste. Cette ligue fondée en Allemagne milite pour le rapprochement des différents peuples germaniques d'Europe et s'intéresse rapidement au mouvement flamand. Elle se dote de sections dans les communautés allemandes de Belgique. Son recensement de 1893 indique qu'elle compte 70 membres à Bruxelles et 390 à Anvers. Nous aurions donc pu avancer l'hypothèse que quelques journaux allemands soutenant la cause pangermaniste, précisés par Gotovitch dans son article, auraient été diffusés à Anvers et Bruxelles au moment des crimes de Londres. Malheureusement, la Ligue naît en 1891. Les pistes suggérées par Gotovitch ne sont pas viables dans le cadre de ce travail. Elles pourraient, en revanche, constituer une piste de recherche intéressante dans le cadre d'une étude sur un fait d'actualité postérieur à la naissance de la Ligue. *Cf.* WILLEQUET J., *op.cit.*, p.35-37 ; KELLEN T., « Aus der Geschichte des Zeitungswesens in Belgien », in SCHÜDDEKOPF C. & WITKOWSKI G. (éd.), *Zeitschrift für Bücherfreunde*, Leipzig, éd. Seeman, 7^{e} année, n°5-6 (1915), p.144-156 ; DE BORGER H., *op.cit.* ; DEVOS G., « Inwijking en integratie van Duitse kooplieden te Antwerpen in de 19de eeuw », in SOLY H., & THIJS A. (éd.), *Minderheden in Westeuropese steden (16de - 20ste eeuw)*, Bruxelles – Rome, éd. Institut Historique Belge de Rome, 1995, p.135-156 ; PELCKMANS G. & VAN DOORSLAER J., *De Duitse kolonie in Antwerpen 1796-1914*, Kapellen, 2000 ; GOTOVITCH J., *op.cit.*, p.456-457.

[381] « Courrier de Londres », in *Le Temps*, 2 septembre 1888, p.2.

[382] « La criminalité à Londres », in *La Réforme*, 3 septembre 1888, p.3 ; *Le Journal de Bruxelles*, 3 septembre 1888, p.2.

supplémentaires sur le lieu du crime et sur l'atmosphère d'insécurité qui règne à Whitechapel. Ces deux articles, qui sont les premiers articles belges francophones sur l'Affaire et les seuls consacrés au meurtre de Polly Nicholls, nous amènent à un triple constat. *Primo*, les informations qu'ils délivrent n'émanent pas d'Havas comme on aurait pu s'y attendre, mais d'un même article rédigé par le correspondant particulier à Londres d'un journal parisien. *Secundo*, les informations de la source originale sont recopiées telles quelles dans les colonnes des journaux belges. Le discours des parties concernées reste donc inchangé. *Tertio*, la portion recopiée de l'article-source varie d'un journal à l'autre ; chacun opère une sélection différente des informations à diffuser. Le contenu, et par conséquent le discours global, varient donc d'un article à l'autre.

Het Handelsblad propose un article le lendemain. Bien qu'il soit très court et n'en soit pas une traduction littérale, son contenu et son discours ressemblent étrangement a un paragraphe d'un article du *London Times* publié la veille :

> « The murder, in the early hours of Friday morning last, of the woman now known as Mary Ann Nicholls, has so many points of similarity with the murder of two other women in the same neighbourhood—one Martha Turner, as recently as August 7, and the other less than 12 months previously—that the police admit their belief that the three crimes are the work of one individual. All three women were of the class called « unfortunates », each so very poor, that robbery could have formed no motive for the crime, and each was murdered in such a similar fashion, that doubt as to the crime being the work of one and the same villain almost vanishes, particularly when it is remembered that all three murders were committed within a distance of 300 yards from each other. »[383].

> « Voor de derde maal is verleden vrijdag morgend in White Chapel het lijk eener vrouw gevonden welke ditmaal blijkt te zijn zekere Mary Ann Nicholls, 44 jaar oud. Bijna op dezelfde plaats werd den 7 August het lijk gevonden van Martha Turner en over een jaar dat eener onbekende. De drie vrouwen waren arm, zodat de diefstal de drijveer der misdaad niet kan zijn. De policie is stellig overtuigd dat deze moorden allen door één en dezelfde persoon zijn gepleegd. Dit zegt niet veel voor de veiligheid in de metropolis. »[384].

[383] « Le meurtre, aux petites heures du matin vendredi dernier, de la femme maintenant connue sous le nom de Mary Ann Nicholls, présente tellement de similitudes avec le meurtre de deux autres femmes du même quartier – l'une, Martha Turner, le 7 août dernier, et l'autre moins de 12 mois auparavant – que la police reconnaît que les trois crimes sont le fait d'un individu. Les trois femmes appartenaient à la classe des « malheureuses », et étaient chacune très pauvre, de telle sorte que le vol n'aurait pu constituer un mobile pour le crime. Et comme chacune a été assassinée de la même manière, le doute sur le fait que le crime soit l'œuvre d'un seul et même méchant disparaît presque, surtout quand on sait que les trois crimes ont été commis à une distance de 300 mètres les uns des autres. ». *Cf. The London Times*¸ 3 septembre 1888, p.12.

[384] « Pour la troisième fois vendredi matin dernier, le corps d'une femme de 44 ans, Mary Ann Nicholls, a été retrouvé à White Chapel. Presque au même endroit, le corps de Martha Turner a été retrouvé le 7 août, ainsi que le corps d'une autre femme dans l'année qui précéda. Les trois femmes étaient pauvres, donc le vol ne peut pas être le mobile du crime. La police est fermement convaincue que ces meurtres ont tous été commis par une seule et même personne. Cela ne dit rien de bon pour la sécurité dans la métropole ». *Cf. Het Handelsblad*, 4 septembre 1888, p.2.

Si le *London Times* est très probablement diffusé à Anvers et à Bruxelles, qui abritent des communautés anglaises, le délai qui sépare la publication du numéro à Londres de celle du numéro du *Handelsblad* le lendemain est trop court pour qu'il s'agisse d'une copie du journal belge dans le journal londonien. Néanmoins, les informations dévoilées dans les deux quotidiens sont d'une précision intéressante et ne figurent pas dans la correspondance du *Temps*. Ce dernier constat invite à penser que *Het Handelsblad* pourrait bien disposer d'une source directe ou indirecte à Londres, commune au *London Times*, et qui serait en mesure de le renseigner au jour le jour des avancées de l'enquête. L'historiographie ne fait état d'aucun correspondant particulier du journal anversois à Londres pour la fin du XIX^{e} siècle. Compte tenu des délais de parution, *Het Handelsblad* ne peut pas avoir glané ses informations dans un journal belge, parisien, hollandais ou allemand. Deux possibilités subsistent. Soit, il dispose bien d'un correspondant à Londres qui n'a toujours pas été identifié. Soit, il en a un dans un journal étranger, qui dispose de son propre correspondant dans la capitale anglaise, voire au sein-même du *London Times*.

À l'exception de ce dernier[385], aucun autre journal dépouillé ne consacre d'article à l'Affaire jusqu'au 9 septembre, lendemain de la découverte du corps d'Annie Chapman. Les articles du *Galignani's Messenger* et du *Matin* ne peuvent être dissociés l'un de l'autre. Celui du premier est une correspondance particulière longue de plus d'une colonne. Celui du second, parvenu par « Fil Spécial », en est une traduction incomplète, mais néanmoins consistante et presque littérale : les différentes informations recopiées du *Galignani* parviennent dans le même ordre dans l'article du *Matin* et ne sont que rarement modifiées. La simultanéité des deux articles, qui paraissent tous les deux le même jour, peut s'expliquer par le lien qui relie indirectement les deux journaux : Havas-Londres. Pour rappel, le bureau londonien de l'agence française, qui a déménagé deux ans plutôt dans les locaux du *Galignani*, a aussi récemment repris le « Service spéciale de l'Angleterre » du *Matin*[386]. Notons que certaines informations du *Galignani* ne sont pas reprises dans *Le Matin*. Pour prendre un simple exemple :

[385] *The London Times*, 4 septembre 1888, p.8.
[386] *Cf.* Contrat entre l'agence Havas et les propriétaires du *Galignani's Messenger*, 11.2.1886. 5 AR 420. A. N. ; PALMER M., *Naissance du journalisme* …, p.123 et p.289.

> « Bodies of young roughs raised cries against the Jews, who are, of course, very numerous in this neighbourhood, and many of the disreputable and jabbering women sided with the disturbers of the peace. »[387].

> « À la tombée de la nuit, les attroupements sont devenus si denses, et la populace proférait des cris de menaces tellement violents contre les Juifs, très nombreux dans ce quartier, […]. »[388].

Le Matin ne fait pas état des « femmes déshonorantes et jacasseuses » mentionnées dans le *Galignani*. Il s'agit ici d'un exemple parmi d'autres, qui n'altère pas le discours global portant avant tout sur le meurtre. Néanmoins, ce type d'informations et leur formulation rendent le discours véhiculé plus critique et plus engagé. De surcroît, l'absence de plusieurs informations dans *Le Matin* témoigne d'une sélection. *La Réforme* recopie une partie de l'article du *Matin* le 10 septembre et publie l'autre partie le 11[389]. *La Chronique*[390], puis *La Flandre libérale* et le *Journal de Bruxelles* en reproduisent une copie conforme et complète[391]. *L'Ami de l'Ordre* en reproduit une version écourtée le 11 septembre, qui précise toutefois la présence de « femmes de mauvaise vie » aux côtés de la « populace » accusant les Juifs de Whitechapel[392]. Comme il est le seul journal belge à en faire état, il ne peut pas tirer ses informations du *Matin*. Il est plus vraisemblable qu'elles émanent, pour les journaux belges et *Le Matin*, d'une source liée à chaque organe : Havas. Pour rappel, son contrat signé en 1886 avec le *Galignani* lui donne le droit de télégraphier à ses clients les dépêches rédigées à partir des informations qu'il pioche dans les feuilles londoniennes[393]. Les informations communes au *Galignani* et à *L'Ami de l'Ordre* laissent entendre que les autres abonnés d'Havas auraient procédé à une sélection des informations au sein même de ses dépêches. Si l'on résume, on peut constituer la chaîne d'information suivante : journaux londoniens – *Galignani* – Havas – abonnés belges et parisiens d'Havas.

Deux autres journaux proposent également un article identique le 9 septembre, beaucoup plus court et différent de celui du *Galignani* et du *Matin* en termes de contenu : *L'Indépendance belge* et *Le Patriote*[394]. L'article du premier est précédé de la mention « De notre correspondant ». Cette information peut sembler fausse à première vue ; les dépêches

---

[387] « De jeunes brutes ont poussé des cris contre les Juifs, qui sont, bien sûr, très nombreux dans ce quartier. Beaucoup de femmes déshonorantes et jacasseuses ont pris le parti des perturbateurs de la paix. ». *Cf. Galignani's Messenger*, 9 septembre 1888, p.1.
[388] *Le Matin*, 9 septembre 1888, p.2.
[389] *La Réforme*, 10 – 11 septembre 1888, p.2 et p.3.
[390] *La Chronique*, 10 septembre, p.3.
[391] *La Flandre libérale*, 11 septembre 1888, p.3 ; *Journal de Bruxelles*, 11 septembre 1888, p.2.
[392] *L'Ami de l'Ordre*, 11 septembre 1888, p.1.
[393] Contrat entre l'agence Havas et les propriétaires du *Galignani's Messenger*, 11.2.1886. 5 AR 420. A. N. ; PALMER M., *Naissance du journalisme* …, p.123 et p.289 ; WILLEQUET J., *op.cit.*, p.31.
[394] *L'Indépendance belge*, 9 septembre 1888, p.1 ; *Le Patriote*, 9 septembre 1888, p.2.

de correspondants particuliers, repérées au cours des lectures préliminaires, étant systématiquement longues et plus engagées. Compte tenu de la différence de contenu avec les articles d'Havas, il est invraisemblable que l'agence soit ici la source d'origine, bien que les deux journaux y soient abonnés[395]. En outre, *Le Patriote* ne précise pas qu'il s'agit d'une correspondance, et n'a pas de correspondant particulier à Londres[396], contrairement à *L'Indépendance belge*, qui s'y vend et y dispose d'un bureau à Fleet Street[397]. Logiquement, l'article de ce dernier peut être une correspondance. Celui du *Patriote* serait alors une recopie. Il est impossible de confirmer cette hypothèse dans la mesure où les seules éditions disponibles et consultables, pour chaque journal, se sont avérées être les deuxièmes de la journée[398]. Faute d'avoir les premières des deux quotidiens à disposition, nous n'avons d'autre choix ici que de proposer une réponse à cette question de provenance et de course à l'information londonienne sur base d'un postulat.

Rappelons les difficultés et atouts de chaque quotidien dans cette course. *Le Patriote* ne dispose que de son abonnement à Havas-Bruxelles pour remplir les colonnes de son actualité anglaise alors que *L'Indépendance belge* peut l'obtenir via d'autres canaux, souvent plus rapides : le correspondant Johnson, également correspondant du *Figaro* ; Gérard Harry, correspondant de la *Central News Agency* ; le bureau du journal à Fleet Street ; Havas-Paris et enfin, Havas-Bruxelles. Le journal libéral jouit donc ici d'atouts non négligeables dans la course à l'obtention et à la publication de l'actualité londonienne. En outre, la qualité de l'actualité internationale qu'il propose lui assure toujours une certaine reconnaissance auprès des autres journaux belges et ce, en dépit de la concurrence de l'agence française établie dans la capitale belge[399]. Compte tenu de ces informations, nous postulons que l'article figure uniquement dans *L'Indépendance belge* au tout début de la journée. Le laps de temps qui sépare les premières éditions des deuxièmes suffit à la rédaction du *Patriote* pour recopier intégralement l'article[400]. *L'Ami de l'Ordre, Le Courrier de Bruxelles* et *Le Peuple*

[395] Un accord particulier, passé en 1884, lie *L'Indépendance belge* à Havas-Paris. Ainsi, le journal libéral ne doit plus systématiquement s'adresser à Herman Delamar à Bruxelles pour obtenir une information d'un lieu étranger où il n'a pas de correspondant particulier. *Cf.* VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse* …, p.160-161.
[396] DUMONT G-H., *Quand La Libre s'appelait « Le Patriote » (1884 – 1914)*, Paris-Gembloux, éd. Duculot, 1984 ; STÉPHANY P., *La Libre Belgique : histoire d'un journal libre (1884 – 1996)*, Louvain-la-Neuve, éd. de Boeck et Larcier, 1996.
[397] Cette information est précisée en haut-de-page des Unes de chaque numéro de *L'Indépendance belge*.
[398] L'édition consultable du *Patriote* est la deuxième de la journée. Celle de *L'Indépendance belge* est la deuxième du matin. *Cf. L'Indépendance belge*, 9 septembre 1888, p.1 ; *Le Patriote*, 9 septembre 1888, p.1.
[399] VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse* …, p.159.
[400] On peut attester qu'il s'agit d'une recopie et non d'une découpe car la disposition du texte et le nombre de lignes varient, très légèrement, d'un article à l'autre. À l'inverse, les alinéas et la ponctuation sont scrupuleusement respectés. *Cf. L'Indépendance belge*, 9 septembre 1888, p.1 ; *Le Patriote*, 9 septembre 1888, p.2.

l'imitent le lendemain[401]. Toujours compte tenu de notre postulat, nous pouvons y voir une preuve de la bonne réputation de la rubrique d'actualité étrangère proposée par *L'Indépendance belge*.

Le Soir reprend lui aussi l'article et le complète avec des informations émanant d'une autre source que nous n'avons pas réussi à identifier[402]. Ces mêmes informations se retrouvent dans l'article de *L'Étoile belge* datée du même jour mais sont, elles, précédées d'une recopie d'un article publié la veille par *Le Figaro*[403]. Ces informations « communes » sont identiques dans leur contenu et dans leur discours, mais pas dans leur formulation. Pour donner un simple exemple, *L'Étoile belge* établit que « La foule s'imagine, à tort ou à raison, que le crime n'a pu être commis que par un Juif » [404], alors que *Le Soir* formule « Le peuple, lui, croit que le crime n'a pu être commis que par un Juif »[405]. Les termes utilisés pour désigner les habitants de Whitechapel sont porteurs de nuances, qui peuvent déboucher sur une interprétation différente selon la situation d'échange et l'expérience sociale du lecteur. De plus, ces termes indiquent une modification délibérée d'au moins un des deux journaux afin de construire une image précise plutôt qu'une autre de Whitechapel. Ces deux articles nous permettent de formuler deux affirmations. *Primo*, chaque maillon de la chaîne d'information demeure libre de (re)formuler son propre discours sans nécessairement modifier le contenu. *Secundo*, les journaux peuvent construire leurs articles à partir de plusieurs sources différentes, et non forcément sur base d'une seule. Un dernier constat, déjà évoqué plus haut, mérite d'être reformulé : les journaux varient leurs sources et peuvent en constituer eux-mêmes pour leurs concurrents. Nous en voulons pour preuve, le lendemain, le fait que *Le Soir* et *L'Étoile belge* recopient partiellement et dans des proportions inégales la correspondance du *Temps*, publiée la veille[406].

Le 12 septembre paraît la première véritable correspondance belge, dans la rubrique La Vie Anglaise de *L'Indépendance belge*. Elle est signée « Pickwick »[407]. Le même jour,

---

[401] *L'Ami de l'Ordre*, 10 septembre 1888, p.1 ; *Le Courrier de Bruxelles*, 10 septembre 1888, p.2 ; *Le Peuple*, 10 septembre 1888, p.3.
[402] *Le Soir*, 10 septembre 1888, p.2.
[403] *L'Étoile belge*, 10 septembre 1888, p.1 ; *Le Figaro*, 9 septembre 1888, p.3.
[404] *L'Étoile belge*, 10 septembre 1888, p.1.
[405] *Le Soir*, 10 septembre 1888, p.2.
[406] « Courrier de Londres », in *Le Temps*, 10 septembre 1888, p.1-2 ; *L'Étoile belge*, 11 septembre 1888, p.1 ; *Le Soir*, 11 septembre 1888, p.2.
[407] Probablement en référence au personnage de Samuel Pickwick, héros de *The Pickwick Papers*, première nouvelle de Charles Dickens. Elle est publiée en série dans les journaux en 1837. Cette nouvelle est comparable à une satire : Dickens y décrit les problèmes de la société anglaise de son temps via les malheurs et injustices vécus par le personnage, qui les accepte le plus souvent à cause de son tempérament trop bon, innocent et intègre. Dickens les raconte avec une certaine pointe d'humour. *Cf.* PICKWICK, « La Vie Anglaise », in

le journal publie un autre article développé sur l'Affaire. La question d'une alimentation à différentes sources peut donc être posée. Johnson, correspondant de *L'Indépendance belge* à Londres, et renseigné par Willequet comme étant celui du *Figaro*, ne semble télégraphier ses correspondances qu'à ce dernier. Il les signe de son vrai nom et rédige dans un style rédactionnel trop différent de celui de Pickwick, de même que de celui de l'auteur de l'autre article de *L'Indépendance belge* du même jour portant sur l'Affaire. Le contenu de la correspondance de Pickwick est également différent de celle envoyée par Johnson au *Figaro*[408]. Si Pickwick peut toujours être l'auteur des deux articles de *L'Indépendance*, il est certain que lui et Johnson sont deux personnes bien distinctes. La preuve nous est apportée par un télégramme antérieur de quelques mois et émanant de la Légation allemande à Bruxelles, qui fournit l'identité de Pickwick : Gérard Harry, directeur et rédacteur en chef de *L'Indépendance belge* et correspondant bruxellois de la *Central News Agency*[409]. L'auteur du télégramme invite toutefois son destinataire, Otto von Bismarck, à prendre les informations délivrées avec des pincettes :

> « Metternich, chargé d'affaires d'Allemagne, au Prince de Bismarck, 31 mars 1888.
>
> […] Une personnalité qui connaît bien la rédaction de *L'Indépendance belge* m'a donné, sur la situation et les collaborateurs de ce journal, des indications que j'ai l'honneur de vous transmettre, sans pouvoir me porter garant de leur exactitude. […] La répartition de la besogne se ferait comme suit. Dans la « Revue politique », les affaires allemandes seraient traitées par un certain Kufferath, un renégat allemand dont le père serait né à Cologne ; les affaires anglaises seraient confiées à un M. Harry, lequel rédigerait également l'article presque toujours publié en deuxième page sur « La Vie Anglaise ». […] »[410].

Compte tenu de ces propos, et en dépit du fait que les informations entre Harry et la *Central* ne circulent que vers Londres d'après Willequet, il est vraisemblable, si pas certain,

---

L'Indépendance belge, 12 septembre 1888, p.2 ; « Pickwick Samuel », in GREAVES J., *Who's who in Dickens*, Londres, éd. Elm Tree Books, 1972, p.137 ; « Pickwick Samuel », in HAWES D., *Who's who in Dickens*, 2e éd., Londres & New-York, éd. Routledge, 2002 [1998], p.179-180.

[408] Toutes les correspondances de Johnson sont intitulées « Correspondance anglaise » et sont systématiquement développées sur plusieurs colonnes. À l'instar des articles de la « Vie Anglaise » de Pickwick, elles portent sur la société victorienne en général et les grands faits de l'actualité britannique. Il est rare qu'elles concernent exclusivement l'Affaire. *Cf.* JOHNSON T., « Correspondance anglaise », in *Le Figaro*, 5, 12, 16 et 26 septembre 1888, p.3-4.

[409] WILLEQUET J., *op.cit.*, p.8.

[410] Le rapport comprenant ces propos est rédigé dans le cadre d'une description de la situation de la presse et de la population belges vis-à-vis des presses allemande et française. En résumé, Metternich tire des conclusions négatives quant à la perspective d'améliorer les dispositions des Belges vis-à-vis du IIe Reich via la presse belge, qui subit l'influence trop importante de la presse et des idéaux français. Quant à la provenance exacte de ce rapport, elle n'est pas renseignée. Néanmoins, Willequet précise dans l'introduction de son travail que tous les rapports de l'ambassadeur d'Allemagne qu'il retranscrit ont été puisés dans les dossiers suivants : Politisches Archiv des Auswärtigen Amts, Berlin, Ministre d'Allemagne à Bruxelles, Belgische Press *ou* Belgische Journalisten, 14 janvier 1888 – 23 mai 1914. *Cf.* WILLEQUET J., *op.cit.*, p.4 et p.36-37.

qu'elles circulent également vers Bruxelles dans les faits, où Gérard Harry les traduit et les remanie avant de les faire publier. En effet, il transparaît un style soutenu et très personnel dans les articles de La Vie Anglaise, qu'il signe de son pseudonyme : Pickwick[411]. Quant à l'autre article de *L'Indépendance belge* du 12 septembre, il est également possible qu'Harry en soit l'auteur. S'il ne l'est pas, il peut faire office de relai. L'auteur serait alors la *Central* ou un employé du journal travaillant au bureau de Londres. Par ailleurs, l'article de cet auteur paraît le même jour dans *Le Précurseur*[412]. On peut l'expliquer par le fait que chaque journal a un correspondant dans le personnel de l'autre[413]. La première partie de l'article est très similaire dans son contenu à celle de l'article du *Handelsblad* publié aussi le même jour ; seuls la forme et l'ordre du contenu varient[414]. En revanche, les secondes parties de ces articles diffèrent. De nouveau, les informations fournies par *Het Handelsblad* sont très précises et tendent à renforcer l'hypothèse qu'il s'alimente directement à une source anglaise ou auprès d'un informateur en contact avec une source anglaise. On peut en effet retrouver les mêmes informations, formulées dans le même ordre, dans l'article de la veille du *London*

[411] Une notice ultérieure de quelques années au travail de Willequet confirme que le pseudonyme « Pickwick » est bien celui utilisé par Harry entre 1885 et 1892 pour signer les articles qu'ils publient dans une rubrique que l'auteur de la notice spécifie comme étant « Les Lettres de Londres ». Nous pouvons y voir un nom alternatif de « La Vie Anglaise ». Ces articles sont rédigés depuis Bruxelles. Leur contenu lui parvient donc forcément par des sources anglaises extérieures. Il est intéressant de passer en revue le parcours professionnel de ce traducteur devenu rédacteur, directeur puis fondateur du *Petit Bleu*, succédané de *L'Indépendance belge* et modernisé selon les nouvelles de la massification de la presse. Harry y entre en octobre 1876 en tant que traducteur, grâce à son parfait bilinguisme français-anglais. Très rapidement, il est remarqué pour sa plume et est amené à aider Auguste Couvreur et Maurice Kufferath dans la rédaction du billet politique. Tout en montant les échelons, jusqu'à parvenir à celui de rédacteur en chef, il continue naturellement de faire de la traduction. Finalement, il devient co-directeur de *L'Indépendance belge* en 1892 avec Charles Tardieu. Il assume seul ce poste l'année suivante. En 1894, il fonde une version modernisée de *L'Indépendance belge*, plus adaptée au lectorat populaire, notamment par son coût à un sou au lieu de deux : *Le Petit Bleu*. Les deux journaux restent liés au départ et Harry continue de travailler d'ailleurs dans les deux feuilles jusqu'à la cessation des parts de Bérardi à un groupe d'actionnaires franco-belges. Harry ayant de nombreux démêlés avec ces derniers en matière de politique éditoriale. Ainsi, il finit par quitter définitivement *L'Indépendance belge* pour se consacrer entièrement au *Petit Bleu*. *Cf.* WILLEQUET J., *op.cit.*, p.8 ; DENUIT D., « Gérard Harry », in ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS DE BELGIQUE, t.XXXV, suppl. t.VII, Bruxelles, éd. Émile Bruylant, 1969, p.349 – 366 ; VAN DEN DUNGEN P., « Gérard Harry », in JAUMAIN S. (dir.), *op.cit.*, p.398 ; VAN DEN DUNGEN P., « *Le Petit Bleu* », in JAUMAIN S. (dir.), *op.cit.*, p.617.

[412] *L'Indépendance belge*, 12 septembre 1888, p.3 ; *Le Précurseur*, 12 septembre 1888, p.2.

[413] Le correspondant du *Précurseur* à Bruxelles est Kufferath, rédacteur à *L'Indépendance*, qui travaille au *Précurseur* par intermittence. Mais Willequet le qualifie de correspondant « artistique ». Il est donc plus vraisemblable que l'article ait circulé via le correspondant anversois de *L'Indépendance* : Arthur Goemaere-De Keyser. Né en 1841, il cumule de nombreux titres et fonctions au cours de sa vie : lieutenant honoraire du génie dans l'armée belge, professeur à l'Académie des beaux-arts, rédacteur en chef du *Précurseur d'Anvers* de 1878 à 1891, président du Comité international de la Presse. Il préside également l'Association de la Presse Belge (A.P.B.), qui existe sous la forme d'un Comité général transitoire, à partir de 1886. Il décède en 1902. *Cf.* WILLEQUET J., *op.cit.*, p.19 et p.26-27 ; VAN DEN DUNGEN P., « La professionnalisation des journalistes …, p.629.

[414] *Het Handelsblad*, 12 septembre 1888, p.2.

Times[415]. Il est peu probable que les trois journaux belges tirent leurs informations d'Havas bien qu'ils y soient tous abonnés[416]. À l'instar de ses autres confrères de province, le correspondant d'Havas à Anvers reçoit les dépêches de son agence un jour plus tard que la succursale bruxelloise[417]. La piste Havas peut donc définitivement être écartée pour *Het Handelsblad* en général, ainsi que pour *Le Précurseur*, et par conséquent, pour *L'Indépendance*, dans le cas de cet article.

Le Figaro et *Le Patriote* fournissent chacun un article développé et distinct de tous les autres en termes de contenu. Celui du *Figaro*, signé par Johnson, résume l'enquête depuis ses débuts[418]. Celui du *Patriote* est cité comme une copie d'une correspondance de Londres télégraphiée trois jours plus tôt et parue la veille dans le *Journal des débats politiques et littéraires* parisien. La première partie d'article résume aussi l'Affaire depuis le début. Elle sert de prétexte à la critique de la criminalité à Londres, dans la seconde partie de l'article[419].

Abordons enfin les articles provenant d'Havas. La longueur, le contenu et le style rédactionnel de l'article du *Temps* du 12 septembre diffèrent des correspondances qu'il a l'habitude de fournir. Si l'on en croit les propos du journal, l'article émane en effet de l'agence française[420]. Seul l'article du *Journal de Bruxelles*, un peu plus long, diffuse un contenu directement en rapport[421]. Ceux du *Matin*[422] et du *Soir*[423], paraissent le même jour. Ils diffèrent des articles du *Temps* et du *Journal de Bruxelles*, et portent sur des sujets différents et trop peu fournis pour émaner des mêmes sources que celles des articles de *L'Indépendance*[424] ou du *Handelsblad*[425] du 12 septembre. Quant à l'article de *L'Étoile belge*, il est identique à celui du *Soir*[426]. *A priori*, on pourrait croire qu'Havas n'a fourni que *Le Temps* et le *Journal de Bruxelles*. Néanmoins, le contenu de l'article du *Matin* se retrouve

[415] Sans surprise, cet article est très détaillé et beaucoup trop long pour être télégraphié et recopié intégralement. Quelle que soit la source originale, le ou les correspondants ou organismes assurant la transmission d'informations vers *Het Handelsblad* ont procédé à une sélection d'informations. *Cf. The London Times*, 11 septembre 1888, p.6.
[416] WILLEQUET J., *op.cit.*, p.31.
[417] *Idem*, p.32.
[418] JOHNSON T., « Correspondance anglaise », in *Le Figaro*, 12 septembre 1888, p.3.
[419] La correspondance n'est pas publiée, mais rédigée à Londres-même le 9 septembre. Elle n'est pas signée. *Cf.* « Lettres d'Angleterre », in *Journal des débats politiques et littéraires*, 11 septembre 1888, p.1-2 ; *Le Patriote*, 12 septembre 1888, p.2-3.
[420] *Le Temps*, 12 septembre 1888, p.2.
[421] *Journal de Bruxelles*, 12 septembre 1888, p.2.
[422] *Le Matin*, 12 septembre 1888, p.2.
[423] *Le Soir*, 12 septembre 1888, p.2.
[424] *L'Indépendance belge*, 12 septembre 1888, p.3.
[425] *Het Handelsblad*, 12 septembre 1888, p.2.
[426] *L'Étoile belge*, 12 septembre 1888, p.1.

le lendemain dans celui du *Temps*[427]. On ne peut attester, sur base de ces seuls éléments, que les informations des articles de ce dernier, du *Matin*, du *Journal de Bruxelles*, du *Soir* et de *L'Étoile belge* proviennent toutes d'Havas. Cependant, on doit considérer la possibilité qu'ils aient chacun procédé à des sélections au sein des dépêches télégraphiées par l'agence, et déterminé la longueur de leur article en fonction des hasards de l'actualité et de la place restante au sein de leurs feuilles le jour-même. *In fine*, il est difficile d'établir avec certitude quelles informations parmi celles diffusées le 12 septembre proviennent, ou ne proviennent pas d'Havas. La raison qui nous pousse à croire que l'agence est bien la source commune des journaux n'est pas tant le fait qu'ils y soient tous abonnés, mais bien qu'il n'y ait pas d'autre alternative viable concordant avec la simultanéité des dates de parution. Jules Lax, correspondant du *London Times* dans la capitale belge, aurait pu constituer une alternative pour les journaux bruxellois. Mais force est de constater que cette possibilité est peu probable dans le cas ci-présent[428]. La possibilité de la deuxième édition modifiée par rapport à la première ne vaudrait ici que pour *Le Soir*, également en vain d'après nous[429]. Enfin, il paraît invraisemblable que Lax soit la source non-identifiée du *Handelsblad*, dont le correspondant à Bruxelles, Alexandre Delmer, est rédacteur en chef du *Courrier de Bruxelles*. Cette hypothèse impliquerait que Delmer transmette vers Anvers de longues dépêches récoltées à temps auprès de Lax, sans même les inclure dans son propre journal[430]. La présence régulière d'informations uniques dans *Het Handelsblad*, introuvables dans les autres journaux belges et parisiens, alimente l'invraisemblance de cette possibilité.

Le 13 septembre, *La Flandre libérale* emboîte le pas au *Patriote* en publiant à son tour la correspondance londonienne du *Journal des débats* datée du 9 septembre. Mais, à la

[427] *Le Temps*, 13 septembre 1888, p.2.
[428] La seule alternative à Havas existant pour les journaux belges francophones, autre que *L'Indépendance* et *Le Précurseur*, réside dans la personne de Jules Lax, correspondant du *London Times* à Bruxelles. Cette alternative ne tient pas la route pour plusieurs raisons. Pour commencer, Lax est censé télégraphier vers Londres, et non pas transmettre l'information londonienne aux journaux bruxellois. Les constats et conclusions opérées sur les articles du 12 septembre parus dans *L'Indépendance* invitent toutefois à penser que l'information ne circulerait pas dans un seul sens. En dépit de cela, cette alternative reste à exclure. L'article du *Journal de Bruxelles* est trop similaire à celui du *Temps* pour ne pas provenir de la même source. Or, *Le Temps* n'a pas de contact attesté avec Lax. Quant au *Soir* et à *L'Étoile belge*, leurs articles sont trop courts pour émaner d'une source mieux informée qu'une agence de presse. Cela impliquerait que les deux journaux se soient livrés à des sélections drastiques de l'information. *Cf.* WILLEQUET J., *op.cit.*, p.6-7.
[429] L'édition consultable du *Soir* est l'édition « AB » soit, la deuxième édition de la journée mais non modifiée par rapport à la première, en principe du moins. *Cf. Le Soir*, 12 septembre 1888, p.1.
[430] À l'inverse du *Handelsblad* qui suit l'Affaire de très près, le *Courrier de Bruxelles* s'y intéresse très peu : il ne publie que trois articles durant le mois de septembre 1888. *Cf. Courrier de Bruxelles*, 10, 19 et 30 septembre 1888, p.2 ; WILLEQUET J., *op.cit.*, p.20.

différence du journal bruxellois, *La Flandre libérale* recopie entièrement l'article[431]. D'autres journaux suivent le mouvement tout au long de la semaine suivante en publiant des articles sur le cadre de l'Affaire plutôt que sur celle-ci spécifiquement. La majorité d'entre eux sont libéraux. Outre *La Flandre libérale*, citons également *L'Indépendance belge*, *La Réforme*, *L'Étoile belge* et *Le Précurseur*. Côté conservateur, *Le Courrier de l'Escaut*, *Le Patriote* et son supplément illustré ne sont pas en reste. Tous ces articles descriptifs sont souvent issus des mêmes sources. À l'exception de *L'Indépendance belge*, qui reçoit vraisemblablement ses articles de la *Central*, les journaux reprennent soit la correspondance particulière du *Journal des débats* datée du 15 septembre[432], soit l'article du *Voltaire*[433]. Les copies du *Journal des débats* ne sont pas toujours complètes. Encore une fois, les journaux sélectionnent[434]. *L'Étoile belge* recopie quelques jours plus tard une autre correspondance du *Journal des débats*, qui est incomplète, contrairement à la première[435].

Un dernier article repris par plusieurs journaux belges, également sans lien avec l'Affaire et intitulé « Statistiques londoniennes », mérite notre attention. Outre son contenu, son intérêt est qu'il est publié, puis recopié à l'identique par différents journaux belges, à différents moments espacés entre le 12 et le 24 septembre[436]. Parmi les journaux parisiens, seuls *La Lanterne* le publie intégralement avant la presse belge, le 11 septembre[437]. Le même jour, le *Journal des Débats* intègre les statistiques criminelles de l'article dans sa correspondance londonienne[438]. Du reste, aucun autre journal parisien ne publie ces statistiques avant *La Chronique*[439]. Dans son article, le correspondant du *Journal des Débats*

---

[431] Les informations supplémentaires s'inscrivent dans la continuité de la critique de la criminalité à Londres, et concernent spécifiquement la mauvaise administration et la mauvaise gestion des deux polices londoniennes. *Cf.* « Lettres d'Angleterre », in *Journal des débats politiques et littéraires*, 11 septembre 1888, p.1-2 ; *La Flandre libérale*, 13 septembre 1888, p.3.

[432] « Lettres d'Angleterre », in *Journal des débats politiques et littéraires*, 15 septembre 1888, p.1-2.

[433] Ce quotidien parisien paru entre 1878 et 1930 n'a pas été conservé pour l'année 1888. *Cf.* « *Le Voltaire*, Paris (1878) », in BNF, *Site de la Bibliothèque nationale de France*¸ [En Ligne], https://data.bnf.fr/32892208/le_voltaire__paris__1878_/#relations, (Page consultée le 03/04/2019 ; Dernière mise à jour le 15/02/2019).

[434] La correspondance du 15 septembre est recopiée intégralement par *L'Étoile belge* et *La Flandre libérale*. *Le Précurseur* et *Le Patriote illustré* en propose une recopie partielle, mais conséquente. *Cf. L'Étoile belge*, 16 septembre 1888, p.1 ; *Le Précurseur*, 16 septembre 1888, p.1-2 ; *La Flandre libérale*, 18 septembre 1888, p.3 ; *Le Patriote illustré*, 23 septembre 1888, p.458.

[435] Autre preuve que la sélection et le recopiage intégral sont aléatoires. *Cf.* « Lettres d'Angleterre », in *Journal des débats politiques et littéraires*, 16 septembre 1888, p.2 ; *L'Étoile belge*, 18 septembre 1888, p.1.

[436] *La Chronique*, 12 septembre 1888, p.3 ; *Le Patriote*, 15 septembre 1888, p.2 ; *Le Courrier de Bruxelles*, 19 septembre 1888, p.2 ; *L'Ami de l'Ordre*, 24 septembre 1888, p.3.

[437] *La Lanterne*, 11 septembre 1888, p.2.

[438] « Lettres d'Angleterre », in *Journal des débats politiques et littéraires*, 11 septembre 1888, p.1.

[439] *La Justice*, 1e – 12 septembre 1888 ; *Le Siècle*¸ 1e – 12 septembre 1888 ; *Le Petit Parisien*, 1e – 12 septembre 1888 ; *Le Monde*, 1e – 12 septembre 1888 ; *La Presse*¸ 1e – 12 septembre 1888 ; *Le Figaro*, 1e – 12 septembre 1888 ; *Le Temps*, 1e – 12 septembre 1888 ; *Le Matin*, 1e – 12 septembre 1888 ; *Le Petit Journal*, 1e – 12 septembre 1888 ; *Le Gaulois*, 1e – 12 septembre 1888 ; *Gil Blas*, 1e – 12 septembre 1888 ; *La Liberté*, 1e – 12

prétend avoir « sous les yeux » les statistiques criminelles de l'année 1883[440]. On peut donc en déduire que l'organisme qui produit et publie ces statistiques est londonien ou au moins, qu'il les produit et les publie à Londres. Compte tenu du fait que le *Journal des Débats* et *La Lanterne* publient ces statistiques le même jour, et que leurs deux articles sont très différents l'un de l'autre au final, on peut conclure qu'ils arrivent à Paris via deux canaux différents. En l'occurrence, via la correspondance particulière dans le cas du *Journal des Débats*. L'hypothèse d'Havas est viable pour *La Lanterne* dans la mesure où l'agence française a logiquement accès à la publication depuis Londres. D'après Willequet, *La Lanterne* n'emploie pas de correspondant dans *La Chronique*, qui, elle, n'en a aucun à Paris. Cela paraît surprenant quand on sait que c'est là-bas que la presse belge compte la plupart de ses correspondants et que ceux des journaux parisiens sont très nombreux à Bruxelles[441]. Compte tenu de ces circonstances, il est peu probable que l'article de *La Lanterne* ait été recopié aussi rapidement par *La Chronique*. Dès lors, on voit difficilement comment ces statistiques auraient pu parvenir dans ses pages autrement que via Havas. Les articles paraissant les jours suivant dans les autres journaux belges peuvent bien sûr être des recopies. Mais dans la mesure où c'est précisément au cours des jours qui suivent que les journaux commencent à s'intéresser au cadre de l'Affaire et à la misère londonienne, on peut avancer l'hypothèse que les journaux publiant ces statistiques publient des dépêches d'Havas déjà reçues, qu'ils n'avaient pas jugées intéressantes sur le moment-même, avant de revenir sur leur décision pour suivre le mouvement de description du cadre de l'Affaire et en infuser une certaine opinion plutôt qu'une autre à leurs lecteurs.

Un autre meurtre est commis en province à la fin du mois de septembre. Les premiers articles relatifs à ce nouveau meurtre permettent de conforter certaines hypothèses formulées ci-dessus[442]. À commencer par celle voulant que *Het Handelsblad* et *L'Indépendance belge* s'informent sur l'Affaire sans passer par Havas. Il en va de même pour *Le Précurseur* grâce à Goemare[443]. Les trois journaux publient leur article le 26 septembre. Encore une fois, celui du *Précurseur* est une recopie exacte de *L'Indépendance belge*, comme celui du

septembre 1888 ; *Le Moniteur universel*, 1e – 12 septembre 1888 ; *La République française*, 1e – 12 septembre 1888 ; *L'Intransigeant*, 1e – 12 septembre 1888 ; *L'Univers*¸ 1e – 12 septembre 1888.

[440] « Lettres d'Angleterre », in *Journal des débats politiques et littéraires*, 11 septembre 1888, p.1.

[441] WILLEQUET J., *op.cit.*, p.8-16 et p.28-30.

[442] Les hypothèses auxquelles nous renvoyons ici sont celles formulées sur base des constats opérés lors de l'analyse de contenu des articles parus le 12 septembre 1888.

[443] Correspondant à Anvers de *L'Indépendance* pour rappel. *Cf.* WILLEQUET J., *op.cit.*, p.26-27.

lendemain[444]. Cela annule la possibilité que la source émane ici d'Havas, et renforce celle qu'elle proviendrait à nouveau de la *Central*. En matière de contenu, les articles de *L'Indépendance belge* et du *Handelsblad* sont globalement similaires. Mais des variations par-ci et là annulent l'hypothèse d'une source commune, comme par exemple le nom de la victime, appelée « Beatmoor » par *Het Handelsblad* et « Savage » par *L'Indépendance belge*. Cette différence, insignifiante et courante à première vue, peut s'expliquer par le fait que ces deux noms se retrouvent également dans les journaux londoniens[445]. On peut donc avancer que les sources d'origine des deux journaux belges sont bien distinctes dans ce cas-ci. L'article du *Handelsblad* du lendemain présente des similitudes de contenu avec les articles des abonnés à Havas paraissant le même jour. Ainsi, *Het Handelsblad* exploiterait tous ses canaux d'informations à disposition. Cependant, la ressemblance avec le contenu du *London Times* de la veille est de nouveau intrigante. À un jour d'intervalle, les deux journaux donnent des informations très précises, presque identiques, rédigées dans un ordre très similaire et absentes des autres journaux belges :

> « The London police appear to think that there may be some connection between this and the recent outrages in Whitechapel, and Inspector Roots, of Scotland yard, with Dr. Phillips, who conducted the post-mortem examination on the body of Annie Chapman, yesterday, in company with Colonel White, Chief Constable of the county, drove from Durham to the scene of the tragedy. Dr. Phillips saw the body, but the result of his investigation is not known. It is believed, however, that the examination must have failed to disclose any direct resemblance to the Whitechapel murders, for, although the wounds in each case were somewhat similar, those upon the body of Jane Beetmoor had been inflicted by brute force, and did not show any appearance of anatomical skill. »[446].

> « Tot hiertoe is geene enkele aanhouding gedaan, met betrek op den moord van Jane Beatmoor, te Birtley, bij Gateshead. Den ganschen dag heeft de politie de ieverigste nasporingen gedaan. Men denkt dat de moordenaar ergens in de nabijheid moet zijn. Dr Phillips, de geneesheer, die het lijk van Annie Chapman, het leste slachtoffer van Whitechapel, onderzocht heeft, is met inspector Roots, kolonel White, hoofdconstabel, en Harisson te Birtley aangekomen. De geneesheer deed in den namiddag de lijkschouwing en onderzocht met veel oplettendheid de wonden, om te zien of zij eenige gelijkenis hadden met die der slachtoffers van Whitechapel. De uitslag van het onderzoek is niet bekend gemaakt ; maar men zegt evenwel dat de overheden maar weinig geloot hechten aan het gezegde, als zou die zaak rechtstreeks in verband zijn met

[444] *Het Handelsblad*, 26 septembre 1888, p.2 ; *L'Indépendance belge*, 26 – 27 septembre 1888, p.3 ; *Le Précurseur*, 26 – 27 septembre 1888, p.2.
[445] CURTIS PERRY JR L., *op.cit.*, p.137.
[446] « La police de Londres semble penser qu'il pourrait y avoir un lien entre cette affaire et les récents outrages à Whitechapel, et l'inspecteur Roots, de la cour d'Écosse, avec le Dr Phillips, qui a effectué l'examen post mortem du corps d'Annie Chapman, hier, en compagnie du Colonel White, chef constable du comté, s'est rendu depuis Durham vers les lieux du drame. Le Dr Phillips a vu le corps, mais le résultat de son enquête n'est pas connu. On croit toutefois que l'examen n'a pas dû révéler de ressemblance directe avec les meurtres de Whitechapel, car, bien que les blessures dans chaque cas aient été quelque peu semblables, celles infligées au corps de Jane Beetmoor l'ont été par la force brute et n'ont montré aucune apparence de compétence anatomique. ». *Cf. The London Times*, 26 septembre 1888, p.10.

> de treurspelen van Londen. Men weet dat de moordenaar van Chapman in het ombrengen van zijn slachtoffer eenige ontleedkundige kennissen heeft aan den dag gelegd, maar in de zaak van Beatmoor schijnt de misdadiger veel lomper en met brutaal geweld te werk te zijn gegaan. De gelijkenis in de twee zaken bestaat echter hier in, dat de wonden der slachtoffers op dezelfde plaats van het lichaam werden toegebracht, en dat in beide gevallen ééne der wonden genoeg was om den dood te veroorzaken, indien dooden alleen het inzicht van den moordenaar was. »[447].

On peut donc largement supposer à ce stade que *The London Times* et *Het Handelsblad*, sont reliés, au moins indirectement, par un même informateur. Aucun autre journal ne mentionne ces informations, pas même *Le Temps*, qui fournit pourtant une correspondance développée depuis Londres le 28 septembre, dans laquelle l'auteur aborde temporairement le meurtre[448]. *L'Indépendance* et *Le Précurseur* embrayent dès le 27 septembre sur un autre élément de l'enquête que nous aborderons ci-dessous. Du reste, peu de journaux évoquent le meurtre et aucun ne le développe. Les articles de *La Meuse*, de *La Flandre libérale* et de *La Réforme*, paraissant les 27 et 28 septembre, sont relativement courts en comparaison et ne mentionnent aucune des informations ci-dessus. *La Meuse* et *La Réforme* proposent néanmoins des articles presque identiques : en dehors de quelques informations passées sous silence par le journal liégeois, la formulation et l'ordre d'apparition du contenu sont respectés[449]. L'article de *La Flandre libérale* est lui aussi entièrement consacré au meurtre, mais donne d'autres informations encore différentes[450]. Hormis Havas, ces journaux n'ont de correspondance ni à Londres, ni à Paris[451]. Or, c'est *La Meuse*, journal de province et donc logiquement le dernier à recevoir les dépêches d'Havas, qui publie le premier. Dans ces circonstances, il est raisonnable de supposer, à défaut d'affirmer, qu'il s'agit bien d'une dépêche Havas, en principe reçue la veille et reprise par *La Réforme* le lendemain. Quant à *La Flandre* libérale, il est probable qu'elle ait reçu

[447] « Jusqu'à présent, aucune arrestation n'a été effectuée en relation avec le meurtre de Jane Beatmoor, à Birtley, près de Gateshead. Au cours de la journée, c'est la police qui a effectué le plus de recherches. On pense que le tueur doit être dans les parages. Le Dr Phillips, le médecin qui a examiné le corps d'Annie Chapman, la dernière victime de Whitechapel, est arrivé à Birtley avec l'inspecteur Roots, le colonel White, agent en chef, et Harisson. Le médecin a pratiqué l'autopsie dans l'après-midi et a examiné attentivement les plaies pour voir si elles ressemblaient à celles des victimes de Whitechapel. Les résultats de l'enquête n'ont pas été rendus publics, mais les autorités n'auraient guère d'intérêt à dire que l'affaire est directement liée à la tragédie de Londres. On sait que le meurtrier de Chapman, en tuant sa victime, a montré quelques connaissances anatomiques, mais dans le cas de Beatmoor, le criminel semble avoir agi avec beaucoup de lourdeur et de violence brutale. La ressemblance dans les deux cas, cependant, est que les blessures des victimes ont été infligées au même endroit du corps, et que dans les deux cas, l'une des blessures était suffisante pour causer la mort, si le meurtre n'était que la vision du meurtrier ». *Cf. Het Handelsblad,* 27 septembre 1888, p.2.
[448] « Courrier de Londres », in *Le Temps*, 28 septembre 1888, p.2.
[449] *La Meuse*, 27 septembre 1888, p.3 ; *La Réforme*, 28 septembre 1888, p.3.
[450] *La Flandre libérale*, 28 septembre 1888, p.3.
[451] WILLEQUET J., *op.cit.*, p.28-30.

entre-temps une autre dépêche d'Havas, ou qu'elle ait tout simplement procédé à une sélection différente des informations parvenues.

Le 27 septembre enfin, *L'Indépendance belge* diffuse un article sur la théorie établissant que le meurtrier possède de solides connaissances de l'anatomie humaine et qu'il existerait apparemment un marché noir d'organes féminins à Londres. S'il cite son correspondant comme source, l'article figure cette fois dans les faits divers, et non dans La Vie Anglaise. Il n'est pas signé Pickwick[452]. Néanmoins, il est probable que la *Central* soit encore une fois la source plutôt qu'Havas. D'abord parce que *Le Précurseur* publie le même article le même jour que *L'Indépendance belge*, prenant ainsi l'agence de vitesse[453]. D'autre part parce que *Le Temps* publie deux articles sur l'Affaire le lendemain. Le premier, sa correspondance, est relativement long et concerne surtout son cadre[454]. Le second porte sur le même contenu que l'article de *L'Indépendance* de la veille. Il est rédigé différemment et fait part de l'arrestation d'un nouveau suspect, que le journal bruxellois ne mentionne pas[455]. Comme il n'émane pas du correspondant particulier, on peut supposer que *Le Temps* publie ici une dépêche d'Havas. Enfin, aucun autre journal parisien comprenant un correspondant de *L'Indépendance belge* dans son personnel ne publie d'article sur cette théorie avant ce dernier[456]. On peut en conclure la *Central* fournit encore une fois le journal bruxellois. La provenance supposée de l'article du *Temps*, Havas, peut être validée par deux constats. *Primo*, le *Galignani* publie la veille un article au contenu certes plus étoffé, mais similaire et suivant le même ordre[457]. *Secundo*, le *Journal de Bruxelles*, *La Flandre libérale*, *Le Peuple*, *La Réforme* et le *Courrier de Bruxelles* publient des articles identiques le lendemain et le surlendemain[458]. Havas, qui fait le tri de l'information récoltée par le *Galignani* dans la presse londonienne, est le seul dénominateur commun à tous ces journaux. L'article du *Handelsblad* sur les connaissances anatomiques du tueur et l'arrestation du nouveau suspect

[452] *L'Indépendance belge*, 27 septembre 1888, p.3.
[453] *Le Précurseur*, 27 septembre, p.2.
[454] « Courrier de Londres », in *Le Temps*, 28 septembre 1888, p.2.
[455] *Le Temps*, 28 septembre 1888, p.2.
[456] *L'Indépendance* possède trois correspondants à Paris : Gaston Bérardi au *Journal des Débats*, Paul Bourde au *Temps* et Joseph Reinach à la *République Française*. Hormis *Le Temps*, les deux autres journaux ne publient aucun article sur la théorie des connaissances anatomiques du tueur. *Cf. Journal des débats*, 26 – 27 septembre 1888 ; *La République Française*, 26 – 27 septembre 1888 ; WILLEQUET J., *op.cit.*, p.29.
[457] L'article du *Temps* apparaît alors comme un résumé. *Cf. Galignani's Messenger*, 27 septembre 1888, p.1.
[458] *Journal de Bruxelles*, 29 septembre 1888, p.2 ; *La Flandre libérale*, 29 septembre 1888, p.3 ; *Le Peuple*, 29 septembre 1888, p.3 ; *La Réforme*, 29 septembre 1888, p.3 ; *Le Courrier de Bruxelles*, 30 septembre 1888, p.3.

est similaire, mais beaucoup plus détaillé. Encore une fois, il semble s'informer auprès d'une source différente du reste de la presse belge[459].

Il est deux cas que nous avons peu évoqués, sur lesquels il est pourtant logique de revenir dans la mesure où ils abordent l'Affaire, alors que l'historiographie ne fait pas état de leur abonnement à Havas : les journaux socialistes. Leur rapport précis à Havas est difficile à déterminer pour l'époque qui nous occupe. En théorie, tous les journaux de Bruxelles y sont liés, au moins pour le service des dépêches. Certains y sont aussi abonnés en province. Cependant, le document retranscrit par Willequet, qui date de 1887 et est donc postérieur à la naissance du *Peuple* et du *Vooruit*, ne fait pas mention de ces deux journaux[460]. Mais il ne donne pas non plus la date complète du document. Or, *Le Peuple* et *Vooruit* ne précisent aucun dans leur Une un quelconque lien avec Havas dans leur premier numéro de l'année 1887[461]. La mention « Havas » apparaît en revanche sur la Une du *Peuple* à partir du 1e juillet 1887[462]. Elle est toujours absente sur celle du *Vooruit* lorsqu'ont lieu les crimes[463]. On peut donc supposer, sans pour autant affirmer, que le document recopié par Willequet est antérieur au 1e juillet 1887. Sur base de ce constat, nous considérerons *Le Peuple* comme abonné aux dépêches de l'agence. Les deux journaux étant les deux organes officiels du P.O.B.[464], il est possible, à défaut de certain, qu'ils communiquent et se transfèrent des informations l'un à l'autre.

En septembre 1888, *Le Peuple* et *Vooruit* publient peu d'articles sur l'Affaire en comparaison des autres journaux. Le premier, publié par *Le Peuple*, est une copie de celui publié la veille par *L'Indépendance belge*[465]. La provenance du deuxième est incertaine. Elle ne peut être une nouvelle recopie du journal bruxellois dans la mesure où elle figure dans la première édition de la journée du journal socialiste[466]. Il est possible, à défaut de vraisemblable, que ce deuxième article vienne d'Havas, d'autres abonnés publiant le même jour des articles courts au contenu différent[467]. Dans le doute, nous expliquerons ces variations par la sélection d'informations, à laquelle les journaux semblent procéder de façon

[459] *Het Handelsblad*, 28 – 29 septembre 1888.
[460] WILLEQUET J., *op.cit.*, p.31-32.
[461] *Le Peuple*, 1e janvier 1887, p.1 ; *Vooruit*, 3 janvier 1887, p.1.
[462] *Le Peuple*, 30 juin – 1e juillet 1887, p.1.
[463] *Vooruit*, 1e septembre 1888 – 29 décembre 1888.
[464] CAMPÉ R., DUMON M. & JESPERS J-J. (dir.), *op.cit.*, p.140.
[465] *L'Indépendance belge*, 9 septembre 1888, p.1 ; *Le Peuple*, 10 septembre 1888, p.3.
[466] *Le Peuple*, édition A, 12 septembre, p.3.
[467] *Le Temps*, 12 septembre 1888, p.2 ; *Le Soir*, 12 septembre 1888, p.2 ; *L'Étoile belge*, 12 septembre 1888, p.1.

irrégulière et aléatoire si l'on se fie aux analyses opérées jusqu'alors au cours de ce chapitre Les sources du *Vooruit* sont plus difficiles à identifier. Son premier article ne paraît que le 15 septembre. Si l'hypothèse d'une communication d'informations entre les rédactions des deux journaux ne doit pas être rejetée, elle semble invraisemblable pour le mois de septembre car les contenus des deux journaux sont systématiquement différents. Edouard Anseele, seul rédacteur du journal[468], semble procéder à des résumés d'informations trouvées ci et là pour rédiger ses articles. Il est impossible à ce stade de déterminer d'où proviennent ses informations. Leurs sources n'étant jamais citées, les possibilités sont multiples. Un détail dans l'article du 18 septembre laisse à penser que comme *Het Handelsblad*, *Vooruit* s'alimente à des sources autres que bruxelloises ou parisiennes. L'article en question parle d'une tendance de la presse britannique à développer la misère sévissant à Londres, et cite même le *Morning Post* à titre d'exemple[469]. Aucun autre journal, pas même *Het Handelsblad*, ne mentionne cette vague de critiques de la misère de l'East-End par la presse londonienne. Les faits relatés dans les articles suivants sont en retard sur les autres journaux et n'apportent aucun élément nouveau[470]. Enfin, *Le Peuple* publie un dernier article, vraisemblablement d'Havas puisqu'identique à celui du *Temps* et d'autres journaux bruxellois paraissant le même jour[471].

2. Conclusion intermédiaire

De manière générale, les constats opérés au cours de ce chapitre tendent à contredire le soi-disant monopole d'Havas sur la diffusion de l'information étrangère en Belgique, approuvé par l'ensemble de la communauté historienne. Plusieurs journaux parviennent en effet à la contourner, comme *L'Indépendance belge* et *Het Handelsblad*. Ces deux titres se démarquent tout au long du mois de septembre 1888 par leur autonomie et leur avance dans la course à la diffusion de l'information londonienne vis-à-vis d'Havas. Par l'intermédiaire de son directeur et rédacteur en chef, Gérard Harry, *L'Indépendance belge* reçoit directement une partie de ses articles, ou du moins ses informations, d'une des principales concurrentes d'Havas et de Reuter : la *Central News Agency*. De ce fait, cette dernière a déjà un pied à Bruxelles avant d'y installer sa succursale à l'été 1890.

[468] *Les fastes du Parti* …, p.340.
[469] *Vooruit*, 18 septembre 1888, p.1.
[470] *Vooruit*, 22 et 28 septembre 1888, p.1-2.
[471] *Le Temps*, 28 septembre 1888, p.2 ; *Le Peuple*, 29 septembre 1888, p.3 ; *Journal de Bruxelles*, 29 septembre 1888, p.2 ; *La Réforme*, 29 septembre 1888, p.3.

Quant au *Handelsblad,* il est certain qu'il ne se limite pas à Havas au vu de la masse conséquente d'informations détaillées qu'il délivre régulièrement. Ses convergences récurrentes avec les articles du *London Times* paraissant la veille tendent à démontrer qu'il dispose d'un correspondant en lien, voire d'un informateur en amont de ce dernier. Un dépouillement des archives et des correspondances du journal anversois pourrait éventuellement permettre d'identifier, ou de donner quelques renseignements plus sûrs et plus concrets sur cette source, que nous n'avons pas réussi à identifier. Pour l'heure, nous pouvons émettre l'hypothèse qu'il s'agit soit d'un correspondant particulier à Londres, soit d'un correspondant dans un journal étranger qui dispose de son propre contact dans un journal de la capitale anglaise, ou encore dans une agence de presse locale concurrente d'Havas et Reuter, telle que la *Press Association* ou la *National Press Agency*. Compte tenu de la rapidité avec laquelle il délivre des articles ultra-détaillés sur le déroulement de l'Affaire par rapport aux autres journaux, belges comme parisiens, on peut affirmer avec plus ou moins de certitude qu'il ne tire pas ses informations de la presse anglaise, hollandaise ou allemande diffusée à Anvers ou Bruxelles. Les hypothèses que nous avions avancées dans le contexte de ce travail quant à cette éventualité s'en trouvent *de facto* caduques. Enfin, les deux journaux sont les seuls à être totalement, ou presque totalement indépendants d'Havas.

Certains journaux, à commencer par *Le Précurseur,* profitent de leurs accords pour reproduire légalement leurs articles, prenant ainsi Havas et les journaux bruxellois de vitesse. D'autres parmi ces derniers recopient également, et illégalement, leurs articles à l'occasion. Ces plagiats peuvent être expliqués par la législation de l'époque, encore très pauvre en matière de droits d'auteurs. Pour résumer, seuls les écrits belges reconnus comme intellectuels sont interdits de plagiat. Les informations « brutes », sans traitement ou caractère « littéraire », ne sont pas reconnues comme telles. Les recopier n'est donc pas illégal. Notons enfin que les plagiats constatés ici sont loin d'être des cas isolés. Dans les faits, ils semblent même constituer une réalité aussi vieille que répandue dans le monde journalistique belge[472]. Elle ne s'y limite d'ailleurs pas, comme en témoignent les articles belges francophones sur le meurtre de Polly Nicholls, repris au *Temps* parisien. Quoi qu'il en soit, ces nombreuses copies tendent à démontrer une volonté belge de contourner Havas dans la mesure du possible. De même, Havas consacre très peu d'articles à la misère de

[472] On ne peut pas parler de délit de plagiat vis-à-vis des dépêches d'Havas puisque presque tous les journaux belges dépouillés ici en sont clients, à l'exception vraisemblable du *Vooruit*, qui n'en recopie aucune dépêche au cours du mois de septembre. *Cf.* VAN DEN DUNGEN P., « La professionnalisation des journalistes …, p.642.

Whitechapel[473] en comparaison d'autres journaux parisiens. Ces journaux tirent leurs informations de correspondants particuliers, que Palmer ne mentionne pas dans son travail[474]. Fait intéressant : les journaux belges qui recopient ces articles citent leur source française, la plupart du temps, alors qu'ils ne mentionnent jamais *L'Indépendance belge* lorsqu'ils le recopient ou le plagient.

En dépit des moyens mis en œuvre par certains journaux, et exploités par d'autres, pour contourner Havas, l'agence française demeure un acteur difficilement contournable dans l'accès à l'information étrangère, notamment pour les journaux dotés de moyens financiers moindres. D'autres quotidiens, qui ont pourtant un accès rapide et facile aux feuilles de *L'Indépendance belge*, continuent de publier ses dépêches plutôt que de plagier le journal libéral, sans véritable risque de poursuite judiciaire. En outre, Havas reste le seul dénominateur et informateur commun à tous les titres dépouillés ici, y compris *Le Temps*, *Le Matin* et *Le Figaro*. Seul le *Vooruit* semble faire exception : ses sources demeurent inconnues et ne se trouvent visiblement pas au sein de son pendant francophone, qui ne se démarque pas des autres journaux dans son rapport à l'information étrangère. On peut dire, de manière générale, qu'Havas semble faire office de recours vis-à-vis de l'information étrangère. Notons toutefois que les constats opérés ici portent sur un seul fait d'actualité, et que nos analyses restent limitées sur une période extrêmement courte. En conséquence, les résultats de notre analyse ne sont pas suffisants pour infirmer le consensus historiographique du soi-disant monopole d'Havas sur la distribution et la diffusion de l'actualité étrangère en Belgique avant l'arrivée de Belga Press en 1920. À ce stade, nos résultats ne peuvent être considérés, dans le meilleur des cas, que comme des échantillons prélevés en vue d'étudier ultérieurement un champ de recherche plus large, encore peu exploré aujourd'hui. Cependant, le contenu de ces « échantillons » permet de formuler une hypothèse nuancée sur la situation d'Havas, limitée au cadre de l'Affaire Jack l'Éventreur et du rapport à l'actualité spécifiquement londonienne de la presse belge à la fin du XIX^{e} siècle. Ainsi, à défaut de percevoir l'agence française comme un organisme en déclin, on peut la considérer comme un acteur toujours central sur la scène belge de la course à l'information étrangère,

[473] Le seul sortant du lot est celui comprenant les statistiques londoniennes, diffusé à intervalle espacé et irrégulier par *La Lanterne* et quatre journaux belges francophones, publiés entre le 11 et le 24 septembre. Notons toutefois que les statistiques criminelles ne représentent que quelques statistiques parmi d'autres au sein de l'article. Elles n'en sont pas l'objet principal, qui est de décrire la réalité londonienne.

[474] Pour l'époque qui nous concerne, Palmer ne renseigne que les correspondants du *Temps* et du *Figaro*, ainsi que les différents services dont dispose *Le Matin* pour se tenir informés de l'actualité étrangère, et particulièrement de l'actualité anglaise. Les autres journaux semblent dépendants d'Havas pour l'actualité étrangère. *Cf.* PALMER M., *Naissance du journalisme* …, p.115 et p.122-123.

mais néanmoins toujours concurrencé par d'autres agences et, surtout, par les journaux belges dotés de leurs propres correspondants ou relais à l'étranger, pas nécessairement à Londres.

Les conclusions formulées ici relèvent des constats et des postulats. Faute d'avoir pu accéder aux dépêches télégraphiques, ces derniers ne peuvent être vérifiés et relèvent du probable plus que du certain. Nos conclusions ne pourront être attestées qu'à l'issue d'un dépouillement et d'une analyse rigoureuse des archives des quotidiens et des agences de presse. Les apports concrets proposés ici se résument donc à la reconsidération de l'importance d'Havas sur la scène de la presse belge, à la (re)mise en évidence de l'influence de *L'Indépendance belge* sur une partie non-négligeable de l'actualité étrangère diffusée en Belgique[475] et enfin, à la découverte de la capacité du *Handelsblad* à s'informer sur cette dernière de façon autonome, sans recourir aux canaux traditionnels et connus jusqu'ici.

Nos analyses tendent également à confirmer un point déjà évoqué dans le cadre du contexte : l'influence du discours français sur le discours belge. À l'exception des journaux néerlandophones, la totalité des journaux francophones véhiculent un discours français d'origine, ou étant passé tôt ou tard par un filtre français. *L'Indépendance belge* ne fait pas exception. Pickwick, alias Gérard Harry, est d'origine française en dépit du fait qu'il puisse être considéré comme belge à certains égards[476]. Les discours de presse étudiés ici naissent toutefois de faits étrangers, ici londoniens, et sont ensuite relayés en priorité par des journaux londoniens. Or, comme nous l'avons précisé dans le contexte, une partie consistante de

[475] VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse* …, p.157-159.

[476] La question de sa nationalité reste en suspense, tout comme celle de ses véritables origines. La *Biographie coloniale belge*, qui fournit une notice biographique très étoffée sur Harry, précise bien qu'aucune mesure légale n'avait modifié sa nationalité française d'origine. Elle précise aussi qu'il naît en 1856 d'un père français et d'une mère belge, d'ascendance française, et qu'il passe toute son enfance à Paris. Enfin, elle précise que Gérard Harry effectue une demande de naturalisation en 1915 auprès du comte Carton de Wiart, qui reste sans suite. Néanmoins, la biographie souligne bien qu'il peut être considéré à certains égards comme belge dans la mesure où il rendit de nombreux services à la Belgique. Ces informations, qui sont les plus complètes, sont les plus anciennes. Jacques Willequet et la Bibliothèque nationale de France le notifient chacun comme étant de nationalité belge. Cependant, les informations qu'ils fournissent sont minimes en comparaison de celles de la *Biographie coloniale belge*. La *Biographie nationale* de l'Académie royale et plus tard, Pierre Van den Dungen lui-même, lui attribuent des parents chacun de nationalité anglaise. L'Académie précise qu'il était resté anglais en dépit de son éducation française et de sa longue carrière en Belgique mais qu'en réalité, il se sentait et était souvent considéré comme métèque aussi bien en Belgique qu'en France ou en Angleterre. En conséquence, nous ne nous prononcerons pas sur sa nationalité réelle et officielle, dans la mesure où d'une certaine manière, il était belgo-franco-anglais. *Cf.* « Gérard Harry », in INSTITUT ROYAL COLONIAL BELGE, *Biographie Coloniale Belge*, vol.3, Bruxelles, éd. Librairie Falk Fils, 1952, p.419-425 ; WILLEQUET J., *op.cit.*, p.8 ; BNF, *Site de la Bibliothèque nationale de France*, [En Ligne], https://data.bnf.fr/fr/12327541/gerard_harry/, (Page consultée le 18/07/2019 ; Mise à jour le 16/05/2019) ; DENUIT D., « Gérard Harry », in ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS DE BELGIQUE, *Biographie nationale*, t.XXXV, suppl. t.VII, Bruxelles, éd. Académie Royale de Belgique, 1969, p.349 – 366 ; VAN DEN DUNGEN P., « Gérard Harry », in JAUMAIN S. (dir.), *op.cit.*, p.398.

l'actualité spécifiquement londonienne que véhiculent les abonnés d'Havas est directement piochée au sein-même des feuilles londoniennes[477]. Ainsi, dans la mesure où les dépêches d'Havas restent diffusées dans des proportions non négligeables en Belgique, le discours général de la presse belge vis-à-vis de l'Affaire Jack l'Éventreur s'en retrouve inéluctablement, bien que partiellement, anglais.

Un dernier élément, prévisible, à rappeler au terme de ce chapitre est le caractère aussi irrégulier qu'aléatoire de la provenance de l'information. Aucun journal, pas même ceux dotés des meilleurs éléments pour s'informer de l'actualité étrangère, ne se limite à un seul canal d'information, Au point que certains articles regroupent des informations pouvant émaner de plusieurs canaux différents. On peut l'expliquer par plusieurs éléments, tels que la course à l'information que se livrent les journaux, ainsi que leur volonté de fournir au lectorat une impression de vérité par l'exhaustivité et donc, de lui fournir le discours le plus riche possible[478]. Le caractère irrégulier et aléatoire de la provenance de l'information se traduit aussi par la sélection permanente de celle ~~l'information~~ transmise et diffusée. Les journaux belges s'y livrent suffisamment au cours du mois de septembre 1888 pour que l'on puisse parler de tendance générale. En outre, ces nombreuses sélections démontrent l'importance de chaque maillon, de chaque filtre, dans la chaine circulatoire de l'information. Chacun reste libre, *in fine*, de sélectionner et par extension, de modifier le contenu de l'actualité qu'il propose au maillon suivant et/ou au lectorat. Par enchaînement, le discours s'en retrouve lui aussi modifiée, et l'opinion potentiellement et/ou partiellement impactée. D'où l'intérêt d'une analyse quantitative des contenus, qui peut également rendre compte des choix du journal de débattre davantage d'un sujet ou d'un aspect de l'Affaire que d'un autre.

Ces sélections et modifications justifient la nécessité d'utiliser les archives des quotidiens et les dépêches d'Havas dans le cadre d'études ultérieures portant sur la provenance de l'information étrangère vers les journaux belges avant 1920. Celles-ci gagneront à se concentrer sur les faits divers étrangers ayant connu un certain retentissement. En effet, la majorité des travaux consacrés, ou abordant la question de la provenance de l'information étrangère, se concentrent presque exclusivement sur des événements politiques, diplomatiques ou militaires. La plupart portent en outre sur le cadre français,

[477] PALMER M., *Naissance du journalisme* …, p.115 et p.122-123.
[478] KALIFA D., « L'écriture du fait-divers au 19e siècle », in LÜSEBRINK H.-J. & MOLLIER J.-Y., *op.cit.*, p.301-306 ; SÉCAIL C., « La presse criminelle : l'imaginaire des marges », in BLANDIN C. (dir.), *op.cit.*, p.135.

similaire et différent du nôtre à la fois. À l'inverse, trop peu de travaux ont été réalisés sur la provenance de l'information vers les journaux, belges comme français, dans le cadre des faits divers étrangers. Le statut des correspondants particuliers gagnerait lui aussi à être étudié de plus près, ces derniers étant souvent issus du monde politique. Dans le cadre de l'Affaire, ni le *Journal de Bruxelles* ni *La Réforme*, les deux autres journaux belges à disposer d'un correspondant particulier à Londres, n'ont publié d'article émanant d'eux au cours du mois de septembre. Si ce silence est rompu dans le cas du premier au cours du mois de novembre, il ne ne s'explique pas nécessairement par la fonction politique dans le cas du second. Quoi qu'il en soit, le silence du député Bradlaugh vient néanmoins s'ajouter à celui de Salisbury et des ambassadeurs belges présents à Londres à l'automne 1888[479]. Il serait donc intéressant, dans le cadre d'études ultérieures, d'analyser les réactions et les écrits produits sur un fait divers retentissant par les correspondants issus de la classe politique. À termes, les constats opérés pourraient apporter de nouveaux éléments éloquents sur l'opinion des hautes sphères publiques vis-à-vis des faits d'actualité ne les concernant et/ou ne les impliquant pas.

[479] *Archives du Ministère belge des Affaires étrangères et du Commerce extérieur*, Bruxelles, Fonds Correspondance politique – Légations, dossier n°652/654 : Grande-Bretagne (1872 – 1890).

III.B. Le discours de la presse belge sur l'Affaire Jack l'Éventreur.

1. Septembre 1888

1.1. Analyse du discours

Le meurtre de Polly Nicholls, perpétré dans la nuit du 30 août au 31 août 1888, est peu rapporté par la presse belge francophone. Seuls le *Journal de Bruxelles* et *La Réforme* y consacrent un article, chacun recopié, dans des proportions inégales, d'une correspondance du *Temps*. Si leurs contenus et discours varient, leur partie commune est typique d'un fait divers criminel : mention du lieu, description détaillée du corps mutilé et rapport d'enquête sur les circonstances du meurtre. Elle précise que les disputes sont fréquentes à Whitechapel, et qu'elles n'attirent plus l'attention des riverains. Elle induit donc qu'il s'agit d'un quartier plutôt défavorisé[480]. *La Réforme* développe. Tout en conservant la violence comme thème central, elle dresse un portrait négatif de Londres en général, et non du quartier en particulier, en soulignant ses nombreux crimes, statistiques à l'appui, principalement des vols[481]. *Het Handelsblad* aborde aussi l'aspect d'insécurité, mais propre à Whitechapel, en précisant qu'il s'agit du troisième meurtre dans le quartier. Cette image de violence va de pair avec la construction d'une image de misère. Le journal flamand précise en effet que le vol n'est pas le mobile du crime, les trois victimes étant trop pauvres pour être dépouillées. De la sorte, il laisse planer le mystère sur le mobile du meurtre, qui pourrait alors avoir été commis par un « monstre » pour le plaisir ou sous l'emprise de pulsions ou de la folie[482]. Aucun article ne précise encore que Nicholls et les précédentes victimes sont des prostituées.

Le meurtre de Chapman est relayé par l'ensemble de la presse belge. Son corps est retrouvé le matin du 8 septembre à Spitalfields, un quartier voisin de Whitechapel. La cruauté surpasse celle du meurtre précédent. Alors que Nicholls avait été retrouvée éventrée, avec ses entrailles sorties et la gorge tranchée[483], Chapman est découverte avec une partie de ses entrailles nouées autour du cou, le cœur arraché et la tête presque détachée du reste du corps, d'après les journaux. Hormis *Het Handelsblad*[484], la totalité des journaux dépouillés

[480] *Journal de Bruxelles*¸ 3 septembre 1888, p.2.
[481] *La Réforme*, 3 septembre 1888, p.3.
[482] *Het Handelsblad*, 4 septembre 1888, p.2.
[483] *Journal de Bruxelles*¸ 3 septembre 1888, p.2 ; *La Réforme*, 3 septembre 1888, p.3.
[484] Il ne décrit pas le corps pour des raisons d'éthique. De la sorte, il entretient le mystère sur le mobile, l'auteur et le degré de violence exercé pour laisser le lecteur se l'imaginer. Agissant de la sorte, il exploite d'une autre façon l'aspect extraordinaire et sensationnel du meurtre. *Cf. Het Handeslblad*, 10 septembre 1888, p.2.

décrivent avec précision ce déchaînement de violence incommensurable, qui assure leur part d'extraordinaire et de sensationnel aux articles. Les termes utilisés ne dérogent pas aux règles de rédaction de ce type d'actualité : ils sont très engagés, surtout les qualificatifs, pour mieux rendre compte de la brutalité du meurtre[485]. Dans un premier temps, les auteurs mentionnent peu le statut des victimes, qu'ils décrivent avec des termes tempérés. Tous ces propos sont brefs et ne donnent lieu à aucune réflexion sur la prostitution à Whitechapel, ou même à Londres en général. Seul *Het Handelsblad* se démarque, encore, en les plaçant explicitement au ban de la société[486]. *A priori* donc, la violence des sévices subis et leur statut de victime inhabituelle semblent davantage retenir l'attention des faits diversiers que leur profession. Toutefois, elles ne font l'objet d'aucune marque de pitié en dépit de la soi-disant plus grande vulnérabilité supposée de leur sexe. Ainsi, compte tenu de l'image très négative que les discours et les mentalités entretiennent vis-à-vis des prostituées à l'époque, elles bénéficient d'un traitement relativement neutre. Le discours privilégie la violence sans pareil des meurtres aux opinions et aux critiques des femmes reconnues dangereuses pour la société, les jours consécutifs aux découvertes des corps.

Rapidement, les journaux embrayent sur l'enquête. Ils diffusent les informations connues sur le suspect, dont le surnom « Tablier de cuir » que lui attribue le voisinage, mais s'attardent surtout sur le lieu et la profession de la victime. On apprend ainsi que Chapman était une prostituée, tout comme Nicholls, assassinée en fin de nuit dans la cour d'un immeuble de bas-étage. Les termes utilisés pour décrire ces deux éléments varient d'une feuille à l'autre, mais ne font jamais l'objet d'un quelconque commentaire supplémentaire. Si la quantité d'informations est limitée, elle est néanmoins suffisante pour permettre au lecteur de se construire une image, au moins très générale, de la scène de crime et, surtout, de son cadre. Ainsi, à quelques exceptions près, les journaux belges fournissent, dès le second meurtre, des éléments concrets et souvent associés dans l'imaginaire social : crime nocturne – violence – prostitution – quartier misérable, et donc ouvrier et davantage en proie à la criminalité. Un seul élément brise les codes : le mobile, que l'on dit ne pas être le vol alors qu'il s'agit du motif le plus fréquent des attaques nocturnes, autant dans les faits que

[485] *L'Indépendance belge*, 9 septembre 1888, p.1 ; *Le Patriote*, 9 septembre 1888, p.2 ; *Le Précurseur*, 9 septembre 1888, p.2 ; *Le Peuple*, 10 septembre 1888, p.3 ; *L'Ami de l'Ordre*, 10 septembre 1888, p.1 ; *Le Courrier de Bruxelles*¸ 10 septembre 1888, p.2 ; *La Meuse*, 10 septembre 1888, p.3 ; *L'Étoile belge*, 10 septembre 1888, p.1 ; *La Réforme*, 10 septembre 1888, p.1 ; *La Chronique*, 10 septembre 1888, p.3.

[486] On peut lire « Fille publique » dans *Le Précurseur* et « femme de mœurs légères » ou « femme de mauvaises mœurs » dans la plupart des autres journaux déjà mentionnés ci-dessus en notes infra-paginales. *Het Handelsblad*, plus critique, parle de « femmes profondément déchues ». *Cf. Le Précurseur*, 9 septembre 1888, p.2 ; *Het Handelsblad*, 10 septembre 1888, p.1 *et alii*.

dans l'imaginaire social[487]. Du reste, la violence demeure un sujet récurrent et souvent développé dans les articles tout au long du mois de septembre.

Mais, passé les lendemains du meurtre, ces derniers sont largement axés sur le déroulement de l'enquête, qui piétine malgré les nombreuses arrestations, interrogatoires et témoignages contradictoires. L'émotion vive qui sévit dans le quartier conduit de nombreuses personnes à aller témoigner. Les quelques suspects retenus par la police sont rapidement relâchés faute de preuves ou envoyés à l'asile après avoir été reconnus fous. Cette émotion entrave l'enquête plus qu'elle ne la fait avancer et débouche sur des appels d'offres à récompense, formulés non pas par les autorités compétentes ou des mécènes, mais par la population elle-même. Elle se manifeste aussi via des mouvements de foules instables, antisémites, menaçantes envers la police et violentes à l'égard des suspects arrêtés et des individus au physique ou au comportement similaire à ceux présumés de « Tablier de Cuir »[488]. Comme l'enquête stagne en dépit des investigations et autres découvertes, toutes vaines, de la police, elle entretient le mystère sur l'identité du meurtrier tout en avançant ses premières hypothèses indépendantes des arrestations et témoignages. Ainsi, on commence à relayer plusieurs théories convergentes, dont celle du criminologue Forbes Winslow, qui établit que l'assassin ne serait pas un criminel professionnel ou un homme du peuple, mais bien un aliéné[489], vraisemblablement en fuite. Il s'agirait donc d'un monstre n'appartenant pas à la classe des criminels et tuant gratuitement sous l'emprise de ses pulsions et/ou de sa folie innée. La découverte presque simultanée de plusieurs membres sectionnés et appartenant vraisemblablement au même corps humain féminin renforce l'aspect sensationnel et macabre de l'Affaire[490].

L'enquête est ensuite partiellement délaissée la troisième semaine de septembre au profit d'articles consacrés plus exclusivement à la misère de l'East-End. Elle revient au premier plan avec la violence dans les derniers jours du mois à la suite de deux nouveaux meurtres et d'une révélation du coroner chargé de l'enquête. Tous les trois provoquent un rebondissement de l'Affaire qui commençait à se tarir. Encore une fois, les victimes sont des femmes et ne sont dépouillées d'aucun bien. Leurs mutilations sont similaires à celles observées à Whitechapel. Cependant, ces crimes sont commis en province. La première

[487] KALIFA D., *Crime et culture* …, p.244.
[488] *Le Précurseur,* 12 et 14 septembre 1888, p.2 ; *Het Handelsblad*, 12 septembre 1888, p.2.
[489] *Het Handelsblad*¸ 12 septembre 1888, p.2 ; *L'Indépendance belge*, 13 septembre 1888, p.3 ; *Le Précurseur*, 16 septembre 1888, p.1-2 ; *L'Étoile belge,* 16 septembre 1888, p.1 ; *La Flandre libérale*, 17 septembre 1888, p.3.
[490] *Le Soir*, 15 septembre 1888, p.3 ; *Le Peuple*, 15 septembre 1888, p.3.

victime ne sera pas identifiée. La seconde, Jane Beatmoor, est éventrée à Birtley, dans le comté ouvrier de Durham. Ces similitudes font germer l'idée que le tueur aurait changé de terrain[491]. Mais surtout, elles ravivent le débat sur la folie du meurtrier et la violence gratuite à l'encontre de victimes vulnérables, et réellement « innocentes » du fait qu'elles n'étaient pas des prostituées[492]. Ainsi donc, les journaux réalimentent l'aspect macabre, déviant, sensationnel et extraordinaire de l'Affaire. Il en va de même pour l'image d'insécurité construite tout au long du mois, désormais en passe d'être étendue à l'ensemble du pays[493].

En parallèle, le coroner Wynn Baxter fait part d'un double constat sur les meurtres de Nicholls et Chapman. Primo, leurs mutilations indiquent que l'assassin posséderait de solides connaissances théoriques et pratiques de l'anatomie humaine. Secundo, les deux corps ont été dépouillés de leur utérus. Ce double constat rend publique la rumeur d'un marché noir d'organes féminins. Elle est appuyée par le témoignage du directeur du Musée de Pathologie de Londres, qui affirme avoir reçu six mois plus tôt la visite d'un américain venu en marchander. Ces révélations chamboulent les hypothèses formulées jusqu'alors. Elles contredisent l'idée que l'assassin est un aliéné soumis à ses pulsions et induisent qu'il pourrait être un homme sain d'esprit, et vraisemblablement instruit, au vu de ses connaissances médicales apparentes[494]. De nouveaux mobiles, comme le trafic d'organes féminins à des fins commerciales et/ou scientifiques, sont avancés[495]. La barbarie des meurtres jusqu'ici imputée à la folie devient une barbarie consciente et professionnelle, cynique, non sans renforcer l'aspect déjà macabre de l'Affaire[496].

Enfin, d'autres éléments plus discrets dans les discours, mais toujours en rapport avec la violence et l'enquête, sont susceptibles d'agir sur l'opinion que se fait le lectorat. Citons

---

[491] *L'Indépendance belge,* 26 septembre 1888, p.3 ; *Le Précurseur*, 26 septembre 1888, p.2 ; *Handelsblad*, 26 septembre 1888, p.2 ; *L'Étoile belge*, 26 septembre 1888, p.1.

[492] Pour rappel, la prostituée fait partie des « mauvais pauvres », y compris après que soit parachevée la distinction entre classes criminelles et classes populaires au début du XX^e^ siècle. En plus d'être considérée comme un danger moral et physique à cause des maladies vénériennes qu'elle peut répandre, elle est associée à l'armée du crime dans les imaginaires sociaux. Nous développerons le discours adopté par les journaux belges sur la prostitution et le statut des victimes plus loin dans ce chapitre. *Cf*. *L'Indépendance belge*, 26 septembre 1888, p.3 ; *Le Précurseur*, 26 septembre 1888, p.2 ; DUPONT-BOUCHAT M-S., « Constructions et transformations des sensibilités à la violence au fil du XIX^e^ siècle », in KURGAN-VAN HENTENRYK G., (dir.), *op.cit.*, p.41 ; TIXHON A., « La poursuite et la répression de la « violence » en Belgique », in *Idem*, p.83-84.

[493] *La Meuse*, 27 septembre 1888, p.3 ; *La Réforme,* 28 septembre 1888, p.3 ; *Het Handelsblad*, 27 septembre 1888, p.2.

[494] *L'Indépendance belge,* 27 septembre 1888, p.3 ; *Le Précurseur*, 27 septembre 1888, p.2.

[495] *Le Peuple*, 29 septembre 1888, p.3 ; *Journal de Bruxelles*, 29 septembre 1888, p.2 ; *La Réforme*, 29 septembre 1888, p.3 ; *La Flandre libérale*, 29 septembre 1888, p.3 ; *Courrier de Bruxelles*, 30 septembre 1888, p.3.

[496] *Het Handelsblad*, 28 septembre 1888, p.2.

l'arme du tueur, que l'on identifie rapidement comme un couteau. Son usage décuple la violence des crimes, déjà peu commune, dans les esprits. De même, elle est l'arme ouvrière par excellence. Par conséquent, elle conforte implicitement l'image du cadre de l'Affaire dans un milieu ouvrier et plus défavorisé. Comme elle est moins répandue, elle conforte en outre l'aspect inhabituel, et donc extraordinaire de l'Affaire[497]. Enfin, le couteau est l'arme privilégiée des attaques nocturnes. Si cet aspect n'est pas vraiment exploité dans le discours, il est clairement établi que tous les crimes sont opérés de nuit. Par ailleurs, certains stéréotypes correspondent avec les éléments du discours. Le meurtrier est soupçonné d'être un monstre en proie à ses pulsions, comparable aux hommes fauves réputés pour attaquer leurs victimes dans l'obscurité. Ces différents éléments contribuent, avec d'autres que nous verrons plus loin, à portraiturer Whitechapel comme un bas-fond, associé dans les discours et les imaginaires sociaux à la délinquance nocturne. Enfin, l'obscurité urbaine elle-même est associée la noirceur de l'âme criminelle. Elle est signe de scélératesse et amplifie la dimension perverse et immorale de l'acte[498]. Bien que ces éléments soient moins exploités dans les discours, on peut se permettre de penser que les lieux et, surtout, l'heure des crimes renforcent, eux aussi, la dimension tragique et sensationnelle de l'Affaire et confortent davantage l'image d'un Londres où règnent la violence, le crime et l'insécurité.

Abordons maintenant les autres aspects de l'Affaire. Certains journaux se contentent d'évoquer brièvement l'antisémitisme du quartier et l'émotion populaire très vive qui résultent des meurtres, alors que d'autres s'y attardent. Ils soulignent que la foule est menaçante envers les Juifs[499] et composée de vagabonds[500], considérés comme « mauvais pauvres » et donc, comme criminels[501]. Seul *L'Ami de l'Ordre* laisse transparaître son antisémitisme en décrivant le suspect présumé avec des stéréotypes attribués aux Juifs, tels que de supposés traits physiques, une discrétion sournoise et la richesse[502] :

> « […] La pièce principale de son accoutrement est un tablier de cuir qu'il ne quitte jamais et qui lui a valu son sobriquet. Ses yeux petits et luisants, ses lèvres habituellement contractées impriment à toute sa face de profil juif un air sinistre.

[497] KALIFA D., *L'encre et le sang* …, p.128-131.
[498] KALIFA D., *Crime et culture* …, p.235-256.
[499] *L'Étoile belge*, 10 septembre 1888, p.1 ; *Het Handelsblad*, 11 septembre 1888, p.2 ; *La Réforme*, 11 septembre 1888, p.3 ; *Le Peuple*, 12 septembre 1888, p.3.
[500] *La Chronique*, 10 septembre 1888, p.3 ; *Journal de Bruxelles*, 11 septembre 1888, p.2 ; *La Flandre libérale*, 11 septembre 1888, p.3.
[501] DUPONT-BOUCHAT M-S., « Constructions et transformations des sensibilités à la violence au fil du XIX[e] siècle », in KURGAN-VAN HENTENRYK G., (dir.), *op.cit.*, p.56 ; KALIFA D., *Crime et culture* …, p.124-127.
[502] La richesse du juif est un argument antisémite plus fréquent du côté socialiste que catholique. Néanmoins, on le retrouve dans *La France juive* de Drumont, dont la parution et la diffusion en Belgique sont encore très récentes en septembre 1888. *Cf.* KAROLINSKI I., *op.cit.*, p.1-2 et p.54-65.

> Cordonnier en pantoufles, il ne travaille jamais et ne se sert que d'un seul de ses outils professionnels : le tranchet, dont il fait son arme favorite et l'instrument de ses crimes. Il marche toujours sans bruit. Plusieurs de ses victimes – toujours des femmes – ont déclaré avoir été frappées par lui, à l'improviste, ne l'ayant pas plus entendu partir qu'elles ne l'avaient entendu venir. »[503].

Aucun autre journal ne développe de posture philo- ou antisémite. La majorité tend en fait à critiquer implicitement, sinon explicitement[504], la foule qui les menace et les accuse arbitrairement, faute de pouvoir s'en prendre à eux *manu militari* en raison de la présence policière.

En parallèle, on précise que le crime attire tellement l'attention que des propriétaires du voisinage font payer l'accès à leurs fenêtres pour mieux observer la scène[505]. On est ici dans une critique des masses populaires. On met en évidence leurs traits de caractère qui les distinguent des autres catégories sociales, tels que leur tempérament émotionnel, impulsif ainsi que leur propension plus grande à commettre des actes de violence[506]. Mais cette foule décrite dans les discours n'est pas une foule criminelle qui se rebelle contre l'ordre établi pour défendre ses intérêts, mais bien une foule justicière, qui s'indigne contre la déviance sociétale telle qu'elle décrite par les classes supérieures. La critique que ces dernières formulent dans les journaux à leur encontre est donc tempérée, puisqu'elle montre une foule qui adhère aux valeurs dominantes. Tout en brossant un portrait négatif des habitants de l'East-End, notamment en mettant en évidence quelques traits qui les criminalisent partiellement - comme leur composition sociologique[507], elle propose une description conforme à sa représentation dominante[508]. De la sorte, elle marque la distinction entre les habitants de Whitechapel et les classes supérieures de la société londonienne. Indirectement, elle amène des éléments pour façonner l'image de l'East-End comme un quartier défavorisé et populaire. Elle montre que la société victorienne est marquée par un fossé social au sein même de sa capitale.

---

[503] *L'Ami de l'Ordre*, 12 septembre 1888, p.1.
[504] Pickwick parle des « déguenillés de Whitechapel » qui accusent les Juifs pour se venger du travail qu'ils leur volent soi-disant, toujours pour un maigre salaire. Pickwick critique ici la foule anglaise en lui faisant tenir des propos comprenant plusieurs stéréotypes juifs, psychologiques mais physiques également. *Cf*. PICKWICK, « La Vie Anglaise », in *L'Indépendance belge*, 12 septembre 1888, p.2.
[505] *Le Soir*, 10-11 septembre 1888, p.2 ; *La Meuse*, 10 septembre 1888, p.3 ; *L'Étoile belge*¸ 10 septembre 1888, p.1 ; *La Chronique*, 10 septembre 1888, p.3 ; *Journal de Bruxelles*¸ 11 septembre 1888, p.2 ; *L'Ami de l'Ordre*, 11 septembre 1888, p.1 ; *La Flandre libérale*, 11 septembre 1888, p.3 ; *La Réforme*, 11 septembre 1888, p.3.
[506] BOSC O., *op.cit.*¸ p.135-137 ; KALIFA D., *L'encre et le sang* …, p.231-233.
[507] Comme par exemple le fait de mentionner que la foule menaçante est composée de vagabonds. *Cf*. Ci-dessus.
[508] AMBROISE-RENDU A-C., *Crimes et délits* …, p.16 et p.20-21.

Un autre aspect de l'Affaire, brièvement évoqué à ses débuts mais de plus en plus développé à mesure que s'épuisent les filons de la violence et de l'enquête, est la misère sociale de Whitechapel, voire de Londres en général. Elle est brièvement dépeinte après le meurtre de Nicholls[509]. Des informations fournies dans les articles consécutifs au meurtre de Chapman confortent cette misère apparente. Les différentes mentions du lieu exact du crime, à savoir la cour d'un immeuble de bas-étage[510], et de la populace qui y vit[511] continuent de décrire Whitechapel comme un bas-fond de Londres. Des journaux donnent plus d'informations sur le quotidien de la victime et d'autres prostituées du quartier. On apprend ainsi qu'une partie sont sans logement fixe et couchent à la nuit dans des pensions surpeuplées, insalubres et inconfortables à des prix dérisoires, qu'elles ne parviennent malgré tout à payer qu'en tirant partis des « ivrognes » et autres clients « abrutis par l'alcool » dans les tavernes[512]. L'existence du fossé social victorien est également mentionnée, avant même que n'arrive la vague d'articles y étant consacrés :

> « Alleen blijkt dat Annie Chapman, de weduwe van eenen veearts te Richmond, eenmaal tot de fatsoenlijke burgerij behoorde en pas in den lesten tijd tot de leegste sporten der Londensche samenleving is afgedaald. »[513].

Amalgamant prostitution et misère, ces propos établissent qu'il existe à Londres une différence de conditions de vie et de moralité entre les habitants. Dans l'ensemble, les journaux convergent pour décrire Whitechapel : il s'agit d'un quartier populaire et délabré, dont les habitants appartiennent aux classes défavorisées et comprennent des « mauvais pauvres » communément associés au monde criminel, tels que les mendiants, les vagabonds et les prostituées, en plus des criminels professionnels[514]. L'alcoolisme, problème typiquement ouvrier dans les mentalités de l'époque[515] et également associé à la criminalité

---

[509] Voir ci-dessus. *Cf. Journal de Bruxelles*¸ 3 septembre 1888, p.2 ; *Het Handelsblad*, 4 septembre 1888, p.2.
[510] Sont notamment utilisés les termes « garnis de bas-étage », « terrain vague », « taudis », … *Cf. L'Indépendance belge*, 9 septembre 1888, p.1 ; *Le Patriote*, 9 septembre 1888, p.2 ; *Le Précurseur*, 9 septembre 1888, p.2 ; *Le Peuple*, 10 septembre 1888, p.3 ; *L'Ami de l'Ordre*, 10 septembre 1888, p.1 ; *Le Courrier de Bruxelles*¸ 10 septembre 1888, p.2 ; *La Meuse*, 10 septembre 1888, p.3 ; *L'Étoile belge*, 10 septembre 1888, p.1 ; *La Réforme*, 10 septembre 1888, p.1 ; *La Chronique*, 10 septembre 1888, p.3.
[511] *L'Étoile belge*, 10 septembre 1888, p.1 ; *Le Soir*, 10 septembre 1888, p.2.
[512] Pour preuve, l'article du *Soir* du 11 septembre cité ci-dessus est une recopie de la correspondance du *Temps*. Le vocabulaire est remanié pour renforcer le ton critique. Par exemple, le terme « buveur » est remplacé par « hommes abrutis par l'alcool » dans le journal bruxellois. Les termes employés par les autres journaux sont à peine moins élogieux. *Cf.* « Courrier de Londres », in *Le Temps*, 10 septembre 1888, p.1-2 ; *Le Soir*¸ 11 septembre 1888, p.2 ; *Het Handelsblad*¸ 11 septembre 1888, p.2 ; *L'Étoile belge*¸ 11 septembre 1888, p.1.
[513] « Mais il s'avère qu'Annie Chapman, la veuve d'un vétérinaire de Richmond, a appartenu à la bourgeoisie décente et n'est descendue que récemment dans les milieux les plus déshérités de la société londonienne. ». *Cf. Het Handelsblad*, 12 septembre 1888, p.2.
[514] DUPONT-BOUCHAT M-S., « Constructions et transformations des sensibilités à la violence au fil du XIX^e^ siècle », in KURGAN-VAN HENTENRYK G., (dir.), *op.cit.*, p.41-42 ; KALIFA D., *Crime et culture* …, p.124.
[515] DEBRAUWERE J., *op.cit.*, p.22 et p.117-119.

dans certains discours[516], est très présent et conforte l'image de lieu misérable qui commence à se construire dans les esprits, toujours ici à partir d'éléments secondaires. Cette quantité d'informations relayées sur la misère de Whitechapel les jours consécutifs aux deux meurtres reste en effet minimale en comparaison de celle relative à leur brutalité et à l'enquête.

Une semaine après le meurtre de Chapman cependant, la thématique de la violence a été épuisée et la plupart des informations intéressantes sur l'enquête et son déroulement ont été relayées. Pour éviter que le sujet ne s'épuise, les journaux doivent trouver un autre thème vendeur à mettre au centre des articles pour combler le vide et éviter la répétition[517]. L'antisémitisme et l'émotion populaire, qui ont fait irruption trop tôt, ne sont plus exploitables. On privilégie donc le cadre de l'Affaire, peu abordé jusqu'ici alors qu'il fait écho à des problèmes récemment conscientisés en Belgique et à l'inquiétude générale de fin de siècle[518]. Il offre matière à débats en plus de permettre aux lecteurs de parfaire leur représentation des lieux de crimes. Ainsi donc, plusieurs feuilles développent la misère de l'East-End, souvent sur le ton de la découverte consternante et de la critique. Le choc et le malaise transparaissent, comme en témoigne cet extrait proposé par *La Réforme*. Les qualificatifs utilisés pour décrire les lieux, les habitants, leurs mœurs et leurs problèmes quotidiens semblent choisis expressément pour choquer les esprits, afin de mieux y asseoir la réalité londonienne :

> « Des gueux – comme on n'en voit pas dans les quartiers les plus déshérités de Paris – sans chemise, sans vêtement et décharnés comme des squelettes, vivent dans des caves humides, au milieu des rats, des cloportes et des araignées. Quelques-unes de ces caves donnent accès à des familles qui croupissent dans la moisissure et le fumier. Ces parias restent pendant toute la journée tapis au fond de leurs repaires. La nuit venue, ils sortent nus, se jettent comme des bêtes sur les immondices, disputant aux chiens les os et les croûtons. On dirait une bande d'oiseaux de proie. Les femmes – hideuses créatures, vieilles à trente ans, vivant de débauches immondes — sortent également la nuit, vendant l'amour pour deux sous. Leur accoutrement est étrange. Elles portent toutes des chapeaux à plume : c'est leur uniforme. Quant au costume, il se compose de loques piteuses. Elles s'en vont, le corsage entrouvert, sentant le gin, horribles à voir. C'est dans ce quartier de White-Chapel que, depuis un mois, quatre femmes ont été assassinées avec une atrocité inouïe. »[519].

Outre les caractéristiques évoquées les jours suivant les meurtres (violence, enquête, antisémitisme, émotions et attrait populaires pour la violence extrême, sentiment profond

[516] DEBRAUWERE J., *op.cit.*, p.118 ; DUPONT-BOUCHAT M-S., « Constructions et transformations des sensibilités à la violence au fil du XIX[e] siècle », in KURGAN-VAN HENTENRYK G., (dir.), *op.cit.*, p.56-57.
[517] KALIFA D., « L'écriture du fait-divers au 19[e] siècle », in LÜSEBRINK H.-J. & MOLLIER J.-Y., *op.cit.*, p.303.
[518] VAN DEN DUNGEN P., « Écrivains du quotidien : journalistes et journalisme en France au XIX[e] siècle », in LETHIER V. & VIPREY J-M. (dir.), *op.cit.*, p.22.
[519] *La Réforme*¸ 14 septembre 1888, p.4.

d'insécurité, …), les descriptions de la misère de l'East-End font état de la prise de conscience du fossé social victorien et adoptent un ton très engagé. En témoignent les extraits suivants de *L'Indépendance belge* et du *Précurseur* :

> « […] ce vaste cloaque humain qui, par une sorte de dérision, s'appelle *l'Orient* de Londres. Les crimes de Tablier-de-Cuir auront eu au moins l'avantage de rappeler à une foule d'indifférents et d'optimistes qu'il y a ici, tout près du Pactole qui roule son flot d'or au milieu de la Cité, d'immenses abîmes d'ignorance crasse et d'abjection, une immense Cour des Miracles où grimacent toutes les difformités morales et physiques, […]. L'étonnant phénomène qu'on s'entrehaïsse et s'entretue ainsi dans ces agglomérations sordides de taudis, pleins de filles, de pâles voyous, de misérables scories humaines, où les déshérités végètent sans s'apercevoir du changement des saisons, sans savoir jamais si le clair et cher printemps rit au ciel, ou si des nuages rident l'horizon maussade, tant il fait noir, à toute heure, dans les ruelles exiguës où leurs bouges échangent, à un mètre de distance, leurs miasmatiques haleines ! […] On finira, il faut l'espérer, par s'apercevoir des plaies qu'il y a à guérir, des ténèbres à dissiper, des égouts à nettoyer, des martyres à soulager tout près de soi. »[520].

> « On sait que le quartier de Whitechapel est un des plus pauvres et des plus populeux de Londres et que c'est aussi un de ceux où la population criminelle se cache dans les garnis de bas-étage. Mais il fallait une enquête comme celle-là pour donner une idée de l'existence que mènent les habitants de ces parages et de leurs logements. »[521].

Ce dernier extrait est recopié d'une correspondance londonienne fournie d'une source parisienne : le *Journal des débats politiques et littéraires*. Il est repris par plusieurs journaux belges les jours suivants. À l'instar des autres articles consacrés à la description de la misère[522], la correspondance en illustre d'autres aspects, notamment la vétusté des habitats, leur insalubrité, leur promiscuité et la criminalité régnant jusqu'à l'intérieur des nombreux *common lodging houses*[523] de l'East-End[524]. Les trois extraits proposés ici émanent chacun de feuilles libérales aux lignes éditoriales différentes : *La Réforme* est radical alors que *L'Indépendance belge* et *Le Précurseur* sont doctrinaires. Ils sont tous les trois très critiques. Nous expliquerons leur présence dans ces trois feuilles libérales par le contexte de prise de conscience désormais généralisée des abus et dérives à l'origine de la misère belge[525], relevée par les récentes enquêtes et à laquelle la misère londonienne dépeinte dans les extraits

---

[520] PICKWICK, « La Vie Anglaise », in *L'Indépendance belge*, 12 septembre 1888, p.2.
[521] *Le Précurseur*¸ 15 septembre 1888, p.1-2.
[522] PICKWICK, « La Vie Anglaise », in *L'Indépendance belge*, 12 septembre 1888, p.2 ; *La Réforme*¸ 14 septembre 1888, p.4.
[523] Pensions familiales à très bas prix [terme ancien]. *Cf.* COLLINS, *Free Online Dictionary*, [En Ligne], https://www.collinsdictionary.com/dictionary/english/common-lodging-house, (Page consultée le 20/04/2019).
[524] Cet extrait provient d'un article étant lui-même une recopie d'une correspondance du *Journal des débats politiques et littéraires* et est repris par plusieurs journaux belges. *Cf. Le Précurseur*¸ 15 septembre 1888, p.1-2 ; *L'Étoile belge*, 16 septembre 1888, p.1 ; *La Flandre libérale*, 17 septembre 1888, p.3 ; *Le Patriote illustré*, 23 septembre 1888, p.458.
[525] DENECKERE G., *op.cit.*, p.53.

fait indirectement écho[526]. Toutefois, les positions de *La Réforme* vis-à-vis de la misère sociale en générale laissent à penser que le journal radical cherche ici à la dénoncer avant de les critiquer[527]. Bien que cela soit moins certain, il n'est pas exclu que les propos fournis par *L'Indépendance belge* visent également à la dénonciation dans la mesure où ils émanent de Gérard Harry. S'il est certain que l'auteur de La Vie Anglaise est un libéral anti-clérical convaincu, son positionnement exact sur l'échelle du libéralisme reste incertain et ambigu[528]. Les propos de son extrait retranscrit soulignent toutefois le fossé social, sa prise de conscience et surtout, la nécessité d'y remédier. Avec le recul et la précaution qui s'imposent, on peut avancer l'hypothèse que *L'Indépendance belge* doctrinaire délivre ici, via Harry, alias Pickwick, un discours dénonciateur s'éloignant quelques peu des postures doctrinaires traditionnelles vis-à-vis des pauvres.

Les derniers articles consacrés exclusivement à la misère sociale accentuent sa réalité en soulignant qu'elle n'est pas récente. Encore une fois, ils sont proposés par *La Réforme* et *L'Indépendance belge*, ainsi que par *La Flandre libérale*. Leurs propos insistent davantage sur l'alcoolisme de beaucoup d'habitants, notamment des prostituées et des jeunes filles. Ils consolident ainsi l'image de misère associée à la criminalité, mais surtout à la déchéance physique et morale de l'East-End[529]. Ses habitants sont qualifiés d' « interlopes » pour montrer l'appartenance d'une partie notable d'entre eux à l'armée du crime des bas-fonds londoniens[530]. Enfin, on souligne que la criminalité qui frappe ces milieux et creuse davantage le fossé social victorien est également liée à une mauvaise gestion de la sécurité et des effectifs policiers de la part du gouvernement. Ce dernier préférerait affecter la

[526] CHLEPENER B-S., *op.cit.*, p.46-49.
[527] DE PAEPE J-L., *op.cit.*, p.29-30.
[528] Parmi les campagnes menées par Harry via la presse, on peut bien sûr citer la cause congolaise, dont il était un fervent défenseur, la Guerre des Boers, dont il était un fervent opposant à la cause britannique et enfin, d'autres actions moins politiques et plus sociales, comme les « Étrennes pour les petits pauvres », le « Grand air pour les petits » et la « Noël des déshérités ». Si ces derniers titres laissent entrevoir une bienveillance envers les pauvres en général, ils ne permettent pas de savoir comment se positionne exactement Harry vis-à-vis d'une intervention de l'État en matière sociale, à laquelle les libéraux doctrinaires et en principe, *L'Indépendance belge*, sont hostiles, à l'inverse des libéraux progressistes et radicaux. La ligne éditoriale du journal créé par Harry accentue l'incertitude. En effet, *Le Petit Bleu*, succédané de *L'Indépendance belge* est qualifié dès sa naissance en 1894 de journal de gueux répandant les idées de son journal mère, libérales doctrinaires, au sein des masses populaires. Meuwissen ne donne pas d'informations plus précises sur la ligne éditoriale du journal d'Harry vis-à-vis de la question sociale. *Cf.* DENUIT D., « Gérard Harry », in ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS DE BELGIQUE, *op.cit.*, p.366 ; MEUWISSEN E., « « *Le Petit Bleu* » de Gérard Harry (1894 – 1908) », in *R.B.H.C.*, t.XV, fasc.1-2 (1984), p.137-143.
[529] DEBRAUWERE J., *op.cit.*, p.22 et p.117-119 ; DUPONT-BOUCHAT M-S., « Constructions et transformations des sensibilités à la violence au fil du XIX[e] siècle », in KURGAN-VAN HENTENRYK G., (dir.), *op.cit.*, p.56-57.
[530] Les deux articles belges cités ici sont des recopies d'une correspondance du *Voltaire* datée de dix ans et rediffusée pour l'occasion. *Cf. La Flandre libérale*, 20 septembre 1888, p.3 ; *La Réforme*, 20 septembre 1888, p.4.

majorité dans les grands quartiers aisés et paisibles du West-End, plutôt que dans l'East-End où les criminels sont légion, constituant autant une cause qu'une conséquence de la misère qui y sévit[531].

Ces articles s'intéressent aussi plus concrètement à la prostitution. Ils en font l'un des principaux éléments visibles de la misère de Whitechapel. Le danger moral et physique que les filles publiques représentent dans les discours et les esprits occidentaux en général est accentué ici par leur apparence déplorable et leur alcoolisme. Les discours correspondent à ceux des classes dominantes : ils rappellent et confortent la marginalisation des prostituées dans l'opinion publique[532], ainsi que leur appartenance potentielle au monde criminel de Londres[533]. Ainsi, le discours à leur égard est désormais beaucoup plus critique qu'il ne l'était dans les articles consécutifs à la découverte des corps. La raison probable est que le sujet principal des articles, à savoir la misère sociale de Whitechapel, se prête mieux à une critique de la prostitution que la découverte de corps de femmes vulnérables et sauvagement mutilées. Cette primauté temporelle, mais aussi quantitative au final, de la violence sur la critique de la misère et de ses problèmes connexes tend à démontrer que la première reste plus attractive, y compris pour les journaux belges d'opinion. Ces derniers l'exploitent de concert avec les journaux commerciaux avant de s'intéresser au cadre de l'Affaire. Ce constat, que l'on peut partiellement expliquer par la massification de la presse, doit être pris avec un certain recul à cause de la provenance de l'information. En effet, la presque totalité des articles consacrés à la misère de Whitechapel sont des recopies de correspondances parisiennes[534]. Si *L'Indépendance belge* fait exception, le discours qu'il propose est, lui aussi, conforme au prisme français. Gérard Harry est en effet français d'origine et réside une partie de son temps à Paris. Comme il est l'auteur des correspondances de La Vie Anglaise,

[531] PICKWICK, « La Vie Anglaise », in *L'Indépendance belge*¸ 26 septembre 1888, p.2.
[532] CHAUMONT J-M., *op.cit.*, p.30-34.
[533] Tous les éléments présents dans les discours pour les décrire, à savoir leur alcoolisme et leur statut de « mauvaises pauvres », sont rattachés par certains esprits et discours belges de l'époque à la criminalité. *Cf.* DEBRAUWERE J., *op.cit.*, p.118 ; DUPONT-BOUCHAT M-S., « Constructions et transformations des sensibilités à la violence au fil du XIX^{e} siècle », in KURGAN-VAN HENTENRYK G., (dir.), *op.cit.*, p.54-56.
[534] La correspondance du *Journal des débats* datée du 15 septembre est recopiée par *Le Précurseur* le même jour, par *L'Étoile belge* le lendemain, par *La Flandre libérale* le surlendemain et enfin, par *Le Patriote illustré* le 23 septembre. Celle du 16 septembre est recopiée deux jours plus tard par *L'Étoile belge*. Enfin, un article du *Voltaire*, dont nous n'avons pas pu déterminer la date exacte faute de disponibilité du journal, est recopié le 20 septembre par *La Flandre libérale* et *La Réforme*. *Cf.* « Lettres d'Angleterre », in *Journal des débats politiques et littéraires*, 15 septembre 1888, p.1-2 ; *L'Étoile belge*, 16 septembre 1888, p.1 ; *Le Précurseur*, 16 septembre 1888, p.1-2 ; *La Flandre libérale*, 18 septembre 1888, p.3 ; *Le Patriote illustré*, 23 septembre 1888, p.458 ; « Lettres d'Angleterre », in *Journal des débats politiques et littéraires*, 16 septembre 1888, p.2 ; *L'Étoile belge*, 18 septembre 1888, p.1 ; *La Flandre libérale*, 20 septembre 1888, p.3 ; *La Réforme*, 20 septembre 1888, p.4.

les seules à ne pas être recopiées depuis un journal parisien, et que les autres informations que le journal diffuse proviennent d'un bureau d'Havas[535], on peut affirmer ici que le discours de *L'Indépendance belge* sur l'Affaire, et plus particulièrement sur son cadre, est un discours français, ou au moins très francisé. On peut donc conclure que le public belge prend connaissance de la misère londonienne essentiellement via le prisme français. On note aussi que presque tous les journaux qui la développent sont libéraux.

En outre, d'autres articles indépendants de l'Affaire concernent la misère londonienne. On peut citer le texte évoqué précédemment sur les statistiques de la ville, recopié à intervalles espacés par différents journaux. Il dévoile les chiffres de l'insécurité et de la criminalité en hausse, notamment à cause de l'insuffisance policière, ainsi que ceux de l'« ivrognerie », facilitée par le grand nombre de tavernes et autres lieux de consommation dans la capitale[536]. D'autres articles évoquent ce problème, soulignant qu'il est très présent chez la gent féminine, aussi bien chez les « riches, […], qui donnent le honteux spectacle de leurs vices à leurs enfants et leurs domestiques », que chez les « pauvresses »[537]. On parle également de la malnutrition enfantine, qui conforte cette image de misère[538]. Ces articles n'évoquent jamais les termes « East-End » ou « Whitechapel » ; les informations qu'ils rapportent concernent toujours la ville de Londres en elle-même. Ils induisent donc le constat que ces problèmes ne sont pas propres à un district mais bien à l'ensemble de la ville.

Les deux organes socialistes enfin ne traitent pas l'Affaire de façon simultanée et fournissent chacun un nombre très limité d'articles. Aucun n'évoque le meurtre de Nicholls. *Le Peuple* n'aborde que le meurtre de Chapman[539], la découverte de membres sectionnés près de la Tamise[540] et la théorie de Baxter sur les connaissances anatomiques du meurtrier et le marché noir d'organes[541]. Tous les articles émanent d'Havas ou d'autres journaux sans être modifiés[542]. Le discours se focalise donc sur la violence des meurtres, le piétinement de l'enquête et le climat d'insécurité. Les termes utilisés pour mentionner le cadre, la foule et la profession de Chapman sont peu engagés, mais permettent de brosser un portrait rapide de Whitechapel, à défaut d'un panorama complet. Le discours du *Vooruit*, plus tardif, est

[535] VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse* …, p.160.
[536] *La Chronique*, 12 septembre 1888, p.3 ; *Le Patriote*, 15 septembre 1888, p.2 ; *Le Courrier de Bruxelles*, 19 septembre 1888, p.2 ; *L'Ami de l'Ordre*, 24 septembre 1888, p.3.
[537] *Le Précurseur*, 24 septembre 1888, p.2.
[538] *Courrier de l'Escaut*¸ 21 septembre 1888, p.1.
[539] *Le Peuple*, 10 & 12 septembre 1888, p.3.
[540] *Le Peuple*, 15 septembre 1888, p.3.
[541] *Le Peuple*, 29 septembre 1888, p.3.
[542] *Cf.* Chapitre précédent.

complémentaire. Il résume et complète celui du *Peuple* afin de garantir un minimum d'informations sensationnelles au lecteur, notamment en développant la théorie sur la folie du meurtrier[543] et le meurtre de Beatmoor. Il s'intéresse de près à la misère de Whitechapel, qu'il critique ouvertement en insistant sur la prise de conscience du malaise victorien. Il marque l'existence du fossé social en établissant que l'environnement du quartier est trop hostile et néfaste pour que ses habitants restent humains, et que c'en est d'autant plus grave dans la ville qui, ironiquement, compte le plus d'associations philanthropiques. À l'instar des autres journaux s'intéressant au malaise victorien, il considère autant la criminalité de l'East-End comme une cause de sa misère profonde que comme une conséquence. Mais il adopte une posture compatissante à l'égard des victimes prostituées en raison de leurs conditions de vie misérables, communes à celles des habitants de Whitechapel[544]. Il évite les critiques pour les considérer autant comme des victimes du système que comme celles d'un tueur. Réunis, *Le Peuple* et *Vooruit* proposent donc un discours complet, bien que synthétisé, de l'Affaire. Le premier construit une image de Londres avant tout marquée par la criminalité et l'insécurité, alors que le second fait de celles-ci des composantes parmi d'autres de la misère plus large de l'East-End, témoignant d'un fossé social. Enfin, le discours d'Anseele à l'égard des prostituées laisse entendre que les socialistes belges partagent la même opinion que leurs homologues français vis-à-vis de ce phénomène[545].

1.2. Analyse des contenus

A quelle fréquence les différents journaux parlent-ils de l'Affaire et de la misère londonienne ? *Het Handelsblad* arrive en tête avec une moyenne d'un article tous les deux jours. Viennent ensuite *L'Indépendance belge* puis *Le Précurseur*, avec une moyenne d'un article tous les trois jours. Suivent, dans des proportions légèrement inférieures, *La Réforme* et *L'Étoile belge*, puis *Le Soir* et *La Flandre libérale*. Tous les autres titres dépouillés publient un total égal ou inférieur à une moyenne d'un article par semaine. Les moins intéressés sont *La Chronique*¸ *Le Courrier de Bruxelles* et, enfin, *Le Courrier de l'Escaut*. L'Affaire intéresse donc surtout la presse libérale toutes tendances confondues à ses débuts.

---

[543] *Vooruit*, 15 & 22 septembre 1888, p.1-2.
[544] *Vooruit*, 18 & 28 septembre 1888, p.1 et p.2.
[545] Edward Anseele rédige seul et fait par conséquent office de maillon ultime dans la chaine d'information. Les recherches effectuées dans le chapitre précédent n'ont pu établir à aucun moment qu'il recopie ses articles à partir de feuilles françaises. S'il est possible qu'il s'en serve comme sources d'informations, il reste maître de son discours *in fine*. Contrairement aux journaux libéraux qui francisent consciemment une partie des leurs, celui d'Anseele est bien belgo-belge (ou flamand). Les proximités idéologiques avec les socialistes français vis-à-vis de la prostitution ne sont pas le fruit d'une francisation de l'information : elles semblent ici bien réelles. *Cf.* CORBIN A., *op.cit.*¸ p.357 ; *Les fastes du Parti …*¸ p.340.

Het Handelsblad se démarque, pas seulement vis-à-vis de ses confrères catholiques, mais bien vis-à-vis de l'ensemble de la presse belge.

Sans surprise, la violence et l'enquête sont, dans cet ordre, les thèmes les plus récurrents. Cependant, l'enquête fait plus souvent office de thème principal, particulièrement dans *Het Handeslblad*, alors que le thème de la violence est le plus souvent développé ou tout simplement évoqué. Celui de la misère est présent dans la moitié des articles, bien qu'il n'y soit que mentionné la plupart du temps. Les journaux qui le développent, ou en font le sujet principal d'un ou plusieurs articles, sont presque systématiquement libéraux ; seuls *Le Patriote illustré* et *Vooruit* font exception. En outre, ces articles portés sur la misère ne sont pas nombreux : à peine plus d'un tiers. Le thème de l'émotion populaire est presque aussi récurrent. À l'instar de la misère, il est surtout présent dans les feuilles libérales. Toutefois, il n'est jamais sujet principal et fait plus souvent office de thème secondaire, même s'il arrive qu'il soit plus développé.

La prostitution, l'alcoolisme, puis enfin l'antisémitisme sont les thèmes les moins abordés. Le plus souvent, les deux premiers ne sont qu'évoqués, lorsqu'ils ne sont pas brièvement mentionnés. Il est rarissime que l'on s'y attarde davantage, sauf dans les articles indépendants de l'Affaire. Par ailleurs, leur récurrence ne varie pas d'un journal à l'autre de façon notable. L'antisémitisme suscite davantage l'intérêt de *L'Ami de l'Ordre* et surtout, de *L'Indépendance belge*. Il est aussi souvent développé qu'évoqué, y compris en dehors de ces deux journaux. On peut donc en déduire que, si sa récurrence est faible, l'espace dont il jouit témoigne d'un intérêt certain de la presse belge à son égard.

Compte tenu de la nature de l'Affaire, cette récurrence des thèmes et l'espace leur étant accordé ne sont pas surprenants. Ils témoignent de la volonté des journaux, surtout libéraux, de vendre l'Affaire en exploitant son aspect sensationnel, extraordinaire, et mystérieux. Pris sur l'ensemble du mois, les autres thèmes restent secondaires. On peut l'expliquer par le fait qu'ils sont essentiellement abordés pour aider le lecteur à mieux se représenter le cadre des crimes et de l'enquête. Il est opportun de revenir sur le thème de la misère, particulièrement sur l'importance que lui accordent les journaux libéraux, au point d'en faire parfois le sujet principal de leur article. La presque totalité des journaux qui développent la misère londonienne vraisemblablement inconnue jusqu'alors sont des journaux de toutes les tendances libérales, et essentiellement d'opinion. Seul le *Patriote illustré*, catholique à vocation commerciale assumée, dénote parmi cet ensemble. Le cas du *Vooruit* n'est pas surprenant compte tenu de sa ligne éditoriale. Le désintérêt du *Handelsblad* est intrigant,

sachant qu'il a les moyens d'obtenir des informations très précises, uniques et en quantités suffisantes. Certes, il évoque la misère à plusieurs reprises via différentes thématiques (alcoolisme, prostitution, …). Mais ces contenus restent faibles en termes de quantités face à la violence des crimes et surtout, à l'enquête. Quant à la presse catholique, elle semble se contenter de l'évoquer ou de la mentionner.

Globalement, les résultats de l'analyse de rubriques sont prévisibles. Les Faits divers et leurs pendants[546], prédisposés à relayer des actualités criminelles et sensationnelles, arrivent largement en tête en comptabilisant plus de la moitié des articles en leur sein. Il est également fréquent de voir des articles sur l'Affaire figurer dans la section britannique des dernières dépêches télégraphiques ou de l'actualité étrangère. Ce dernier cas est systématique dans la presse néerlandophone. *L'Indépendance belge* est le seul titre à fournir des correspondances via sa rubrique La Vie Anglaise. Enfin, l'Affaire démarre comme rubrique dans *La Réforme* et *Le Soir*. Bien qu'ils n'y figurent jamais en Une, ces articles-rubriques restent précoces et témoignent d'un intérêt marqué des deux feuilles. Compte tenu du caractère extraordinaire de l'Affaire, qui en est encore à ses débuts, il ne peut s'agir d'une normalisation du sujet. On peut supposer qu'ils cernent, puis exploitent chacun son potentiel vendeur en lui dédiant une rubrique soulignant son aspect extraordinaire. Elle est visuellement avantagée de la sorte et a plus de chance de retenir l'attention du lecteur. Cette stratégie et le type d'actualité qu'elle met en avant sont susceptibles d'intéresser le lectorat ouvrier, visé par les deux quotidiens[547]. Ainsi, ces articles-rubriques semblent avoir pour but, comme les autres articles-rubriques en général, de populariser l'événement qu'ils relayent[548]. Rappelons enfin que le rubriquage reste une manière comme une autre de hiérarchiser l'information. En dépit des articles-rubriques que nous venons d'évoquer, l'Affaire ne fait jamais les gros titres belges. Globalement, elle reste catégorisée comme un fait divers, qui sort néanmoins du lot par sa fréquence, sa longévité apparente et son caractère sensationnel pour devenir une rubrique et donc, un fait divers populaire, grand public, digne d'une plus grande attention.

[546] On peut notamment citer ici les « Accidents et méfaits sinistres », qui suivent directement la rubrique des Faits Divers. Pour résumer, il s'agit de faits divers impliquant systématiquement des actes de violence ou accidents physiques. On les retrouve notamment dans *Le Journal de Bruxelles* et *La Flandre libérale*.
[547] DE PAEPE J-L., *op.cit.*, p.29-30 ; VAN DEN DUNGEN P. & VANDERPELEN-DIAGRE C., « Le Soir », in JAUMAIN S. (dir.), *op.cit.*, p.741-742.
[548] RINGOOT R., *op.cit.*, p.63-64.

Elle n'a par contre pas de page de prédilection. On peut l'expliquer par le fait que la gestion de l'espace est largement dépendant des hasards de l'actualité[549], et que les rubriques dans lesquelles elle se retrouve le plus souvent sont rarement situées sur la même page. Les faits divers tendent naturellement à être situés à la fin, tandis que les actualités étrangères peuvent figurer en Une. C'est donc presque en toute logique que l'Affaire compte la plupart de ses articles en deuxième page, puis en troisième. La Une n'est pas en reste avec plus d'une vingtaine d'articles. Contrairement aux rubriques, on ne constate aucune tendance politique ou ligne éditoriale propre à une page. On peut donc supposer, au vu de ces résultats divers mais relativement égaux, que la majorité du lectorat a tôt ou tard promené son regard, au moins furtivement, sur un article consacré à l'Affaire à l'issue du mois. Au vu de la récurrence de l'Affaire, il a logiquement dû en prendre connaissance.

Enfin, près d'un quart des articles ne comportent pas de titre. Si, du reste, les titres sont variables, la récurrence trop importante de certains termes invite à reconsidérer cette diversité. Presque tous comprennent en effet les mots « crime », « mystère », « assassinat », écrits d'abord au singulier puis rapidement au pluriel. Ils cohabitent toujours avec les termes « Londres » ou « Whitechapel ». On devine d'emblée que la plupart des titres ne sont donc que partiellement représentatifs du contenu de leur article, et que leurs intitulés varient en fait peu d'une feuille ou d'une rubrique à l'autre. L'association récurrente, presque systématique, de ces termes dans les titres contribue à renforcer l'image d'un Londres marqué par le crime et déjà développée dans les discours. Bien qu'il soit trop tôt pour l'affirmer, on peut déjà avancer l'hypothèse qu'elle marque les opinions belges sur l'Angleterre en général, Londres étant son symbole intemporel, stabilisé dans les représentations collectives.

1.3. Conclusion intermédiaire

À l'exception du *Handelsblad*, les journaux qui proposent le meilleur suivi de l'Affaire sont essentiellement libéraux et francophones. Bien qu'elle recèle un potentiel vendeur suffisant pour se voir dédier une rubrique, elle reste globalement catégorisée, encore une fois dans les feuilles libérales francophones, comme un fait-divers criminel étranger. L'intérêt que lui portent la presse et le lectorat s'illustre donc plus par sa présence récurrente et la longueur variable de ses articles au sein de l'ensemble des journaux tout au long du mois.

[549] *Idem*, p.62.

Sans surprise, les thèmes de la violence et de l'enquête font l'objet d'une plus grande attention chez chacun de ces derniers. Ils sont développés selon les caractéristiques typiques du fait-divers criminel de la fin du XIX^{e} siècle. Face à l'atrocité des crimes, les articles fournissent des descriptions anatomiques très précises des corps pour donner la meilleure impression d'authenticité. Celles-ci confirment l'intérêt du lectorat pour la violence extrême ou du moins, sa fascination et son voyeurisme inavoué face à l'extraordinaire, à l'atroce et au sensationnel macabre aux antipodes des normes sociétales. L'auteur des crimes comptabilise le plus d'attention et contribue largement à entretenir le mystère. Les journaux livrent toutes les informations le concernant : pseudonymes, arrestations de suspects, hypothèses sur son profil et ses mobiles,… Tantôt monstre aliéné, tantôt médecin cynique, il n'appartient pas au monde professionnel du crime. Atypique, il a tout pour susciter la curiosité du détective amateur et du lecteur avide de tragique et d'extraordinaire autant que de sensationnel. L'enquête est exploitée de sorte à faire participer indirectement, mais passivement, les lecteurs aux investigations. Les journaux, particulièrement *Het Handelsblad*, les incitent à débattre entre eux en donnant de nombreux détails, à continuer de s'informer et donc, à acheter[550].

Le thème de la misère n'est ignoré par aucun journal belge, mais semble essentiellement susciter l'intérêt des journaux libéraux francophones, toutes tendances confondues, à quelques rares exceptions. Afin de mieux marquer le fossé social victorien, les articles font cohabiter dans leur discours la plupart des éléments associés à l'imaginaire des bas-fonds : criminalité, pauvreté, promiscuité, insalubrité, vétusté des habitats, malnutrition, alcoolisme, prostitution, débauche, laideur et comportement primaire des habitants, déchéance morale et physique, … Ils ne distinguent pas les différents habitants de l'East-End : les individus ou groupes qu'ils mettent en évidence sont presque toujours des « mauvais pauvres »[551], dangereux pour la société. Ainsi, le lecteur belge se construit l'image

[550] KALIFA D., *Crime et culture* …, p.148-149 ; AMBROISE-RENDU A-C., « Les faits divers …, p.241.

[551] Pour rappel, nous avons distingué plusieurs catégories de pauvres dans le contexte belge d'après 1886. Les « meneurs », qui comprennent les grévistes, les anarchistes, les syndicalistes, les socialistes, etc. sont avant tout considérés comme dangereux avant d'être considérés comme des pauvres en raison de la menace qu'ils représentent pour l'ordre établi et de la violence physique dont ils peuvent faire preuve dans le cadre d'actions politiques. La catégorie des « pauvres » au sens propre comprend les vagabonds, les mendiants, les ouvriers-chômeurs, les proxénètes et les prostituées. Tous ces pauvres sont reconnus presque unanimement comme responsables de leur misère, y compris après 1886. Ainsi donc, ils ne sont pas considérés comme des victimes, mais bien comme des criminels potentiels. Viennent enfin les pauvres normaux, victimes ou responsables de leur misère selon que l'on soit libéral ou catholique. Ces « bons pauvres » sont considérés par tous comme un danger social à cause de leur immoralité et de leur mœurs, mais pas comme un danger politique. Les discours qui les associent à la criminalité sont encore en vigueur dans les années 1880 mais perdent progressivement du terrain au profit des théories criminologiques dissociant la criminalité du social pour l'associer à la biologie et à la profession choisie. *Cf* DUPONT-BOUCHAT M-S., « Constructions et transformations des sensibilités à la

d'un Whitechapel peuplé essentiellement de vagabonds, de mendiants, de résidents oisifs des *lodging houses,* de prostituées et de criminels professionnels. Les articles évoquent très peu les « bons pauvres », dangers moraux victimes de la misère, qu'ils distinguent des autres habitants.

La récurrence de l'alcoolisme, commun à nombre de ces derniers, accentue l'image de misère et de criminalité[552]. Il en va de même pour la prostitution, symbole de troubles, de crime, de danger sanitaire et, enfin, de déchéance morale[553]. La foule antisémite et menaçante marque elle aussi le fossé social par son comportement impulsif, conforme à l'image des masses et en contraste avec le caractère posé et raisonné des classes sociales dominantes. En étant justicière plutôt que rebelle, elle conforte l'image d'un Londres divisé socialement et marqué par l'insécurité[554].

Globalement, le discours de la presse belge sur la misère et le fossé social victorien est relativement uniforme. On peut légitimement supposer que l'opinion publique prise dans son ensemble a au moins une vague idée de la misère londonienne à la fin du mois dans la mesure où ses principaux traits (pauvreté des habitants, prostitution, alcoolisme, antisémitisme populaire et caractère impulsif des foules) sont évoqués par la majorité des journaux. Mais ils sont beaucoup plus développés dans les feuilles libérales. La portion du lectorat, et donc de l'opinion publique belge, qui conscientise la véritable misère londonienne et le fossé social victorien qu'elle illustre, est *de facto* plus limitée. Néanmoins, elle est socio-hétérogène. *L'Étoile belge* et *Le Patriote illustré*, commerciaux avant d'être doctrinaux, attirent chacun le lectorat ouvrier bruxellois de toutes tendances. Les autres journaux qui développent le sujet de la misère dans leurs pages, tous libéraux à l'exception du *Vooruit*, sont surtout lus par les classes moyennes ou supérieures bourgeoises et anticléricales, réparties essentiellement dans la capitale et les grandes villes flamandes. Leur intérêt pour les actualités criminelles étant généralement moins important que celui des classes populaires[555], leur suivi de l'Affaire est incertain. Mais au vu de sa récurrence dans

violence au fil du XIX^e^ siècle », in KURGAN-VAN HENTENRYK G., (dir.), *op.cit.*, p.54-55 ; VAN YPERSELE L., « L'image de la « pauvreté » dans la caricature belge de la Belle Époque », in TILLEUL J-L. (dir.), *op.cit.*, p.169-176 ; KALIFA D., *Crime et culture* …, p.124-127 ; KALIFA D., *Les bas-fonds* …, p.272-274 et p.288-289.

[552] L'ébriété est presque systématiquement associée à la misère, et régulièrement à la criminalité dans les esprits et les discours *Cf.* DEBRAUWERE J., *op.cit.*, p.117-119.

[553] JACQUES C. & MACHIELS C., « Féminisme et abolitionnisme aux XIX^e^ et XX^e^ siècles en Belgique », in CHAUMONT J-M. & MACHIELS C. (dir.), *op.cit.* ; DUPONT-BOUCHAT M-S., « Constructions et transformations des sensibilités à la violence au fil du XIX^e^ siècle », in KURGAN-VAN HENTENRYK G., (dir.), *op.cit.*, p.54-56 ; CHAUMONT J-M., *op.cit.*, p.30-34.

[554] AMBROISE-RENDU A-C., *Crimes et délits* …, p.16 et p.20-21.

[555] CHARAUDEAU P., *op.cit.*, p.95.

les journaux et de la longueur des articles lui étant consacrés, ainsi qu'à la misère de Whitechapel, il est probable que ces catégories sociales aient connaissance de chacune tôt ou tard. La proportion du lectorat belge qui prend conscience de la réalité londonienne reste donc limitée *in fine*. Les discours du *Vooruit* et de *La Réforme* peuvent s'expliquer par la ligne éditoriale socialiste de l'un[556], et libérale radicale de l'autre[557]. Bien qu'il soit catholique, *Le Patriote* manifeste une certaine fibre sociale[558]. Quant à *L'Indépendance belge*, à *La Flandre libérale* et au *Précurseur*, on peut expliquer leur dénonciation de la misère par la posture toujours critique des libéraux doctrinaires vis-à-vis de la misère en général[559], qu'ils n'entendent plus ignorer toutefois compte tenu des débordements récents en Belgique[560].

Nous avons mis en évidence qu'une grande partie du discours proposé par la presse belge est d'origine française ou passe par le prisme français. Il est donc difficile de répondre à la question formulée dans le contexte de notre travail sur une divergence éventuelle des journaux belges et français dans leurs manières de traiter les faits divers criminels. Le seul journal à proposer un discours et un contenu singuliers par rapport aux autres concernant la violence des crimes et l'enquête est *Het Handelsblad*, qui s'informe vraisemblablement à une source d'information autre que celle utilisée par les journaux belges francophones. Du reste, le traitement de ces deux thèmes ne diffère pas de façon notable entre les journaux belges et les journaux français dépouillés. On peut l'expliquer par le fait qu'une partie tout aussi importante d'informations paraissant dans les colonnes de chacun émane indirectement des journaux londoniens. Ainsi, le caractère étranger de l'actualité relayée et les moyens à disposition pour la relayer influencent le contenu et le discours de nombre d'articles belges. Il est donc préférable de ne pas formuler d'hypothèse sur une éventuelle différence des journaux belges et français dans leur traitement des faits divers criminels[561]. Cette difficulté

[556] CAMPÉ R., DUMON M. & JESPERS J-J. (dir.), *op.cit.*, p.343-347.
[557] DE PAEPE J-L., *op.cit.*, p.24-30 et p.123-125.
[558] STÉPHANY P., *op.cit.*¸ p.10-38.
[559] VAN YPERSELE L., « L'image de la « pauvreté » dans la caricature belge de la Belle Époque », in TILLEUL J-L. (dir.), *op.cit.*, p.169-173 et p.180-181 ;
[560] DENECKERE G., *op.cit.*, p.53.
[561] Une étude comparative des discours proposés sur au moins deux faits divers criminels locaux de la fin du XIX[e] siècle, un belge et un français, permettrait de répondre à cette question. Dans chaque cas, les discours et les contenus proposés seraient authentiques, et donc plus enclins à faire émerger des divergences que des similitudes dans la manière de traiter l'actualité criminelle. Les travaux d'Ambroise-Rendu et de Kalifa constitueraient autant des pistes de recherches que des supports précieux dans cette tâche. Côté belge, une étude portant spécifiquement sur le contenu et le discours proposé par la presse sur l'Affaire Peltzer, antérieure de quelques années à l'Affaire Jack l'Éventreur et qui a défrayé la chronique, pourrait également constituer une piste de départ intéressante. *Cf.* MOULARD A., *L'Affaire Peltzer. Quand la presse amplifie un fait divers*, Mémoire de Licence en Journalisme et Communication, ULB, inédit, année académique 1995 – 1996.

se pose moins dans le cas des articles belges sur la misère de Whitechapel compte tenu de l'origine française attestée de l'immense majorité. Le problème de ces derniers n'est plus leur fond ou leur forme, ni même leur contenu, mais bien la façon dont le public belge les interprète.

Le comportement des foules antisémites menaçantes n'est pas susceptible d'être interprété différemment en Belgique et en France. Le souvenir des grèves de 1886 est encore très présent dans les esprits belges, alors qu'une nouvelle vague de grèves déferle en France et se répète les mois qui suivent l'Affaire. Le climat social est très tendu dans chaque pays au moment où celle-ci débute. Leurs citoyens sont contemporains de contestations populaires contre l'ordre qui ont dégénéré, et menacent de reprendre[562]. On peut donc estimer que l'amalgame entre pauvreté et criminalité demeure d'actualité en France et en Belgique[563]. Il est ainsi possible que les lecteurs belges et français considèrent les foules justicières de Whitechapel comme criminelles. Cependant, ces mouvements populaires antisémites ne sont pas des soulèvements de grévistes et de syndicalistes, considérés comme de « mauvais pauvres », contre l'ordre. Ce sont de simples agitations populaires de nature plus verbale que physique. Si l'amalgame peut être retenu ici, c'est parce que les autres « mauvais pauvres », notamment les vagabonds, les prostituées et les autres individus associés à l'armée du crime des bas-fonds en général, sont très présents dans les discours sur la misère de Whitechapel, y compris lorsqu'il s'agit d'évoquer le comportement antisémite de la foule[564]. L'insécurité pourrait donc continuer de prévaloir sur la pauvreté dans l'opinion que le public belge se construit de la réalité londonienne. Mais ce dernier n'est plus

[562] La France connait elle aussi la crise économique. Les grèves y deviennent plus fréquentes et plus massives à partir des années 1880. Elles se disciplinent et gagnent en efficacité. Les syndicats en expansion concourent à cette évolution. Une nouvelle vague déferle à partir de l'été 1888 à partir de Paris, avant de se poursuivre le mois suivant dans les provinces industrielles du nord et dans d'autres villes plus au sud, notamment à Lyon. On continue de parler de grève générale tout au long de l'automne. En parallèle, le mouvement boulangiste, qui avait lui aussi trouvé ses origines dans la crise économique et comporte une dimension sociale, gagne en importance, surtout à Paris. Le général y est soutenu par une large partie des classes populaires, très nombreuses. C'est à elles qu'il doit sa victoire électorale en janvier 1889. La grève reprend au printemps, principalement dans le Nord, et se répète deux années d'affilées à la même période. Elles durent plusieurs jours mais sont de plus en plus violentes, au point que l'armée intervient. Le point culminant est la fusillade de Fourmies le 1e mai 1891. *Cf.* PERROT M., *Les ouvriers en grève (France 1871 – 1890)*, t.I, Paris, éd. Mouton, 1973, coll. Civilisations et sociétés, n°31, p.94-100 ; GUARRIGUES J., « Le boulangisme comme mouvement social, ou les ambiguïtés d'un social populisme », in PIGENET M. & TARTAKOWSKY D. (dir.), *Histoire des mouvements sociaux en France de 1814 à nos jours*, Paris, éd. La Découverte, 2012, p.239-248 ; PIGENET M., « Action directe et grève générale », in *Idem*, p.284 ; TARTAKOWSKY D., « Le 1e Mai », in *Idem*, p.275-276.

[563] AMBROISE-RENDU A-C., *Crimes et délits* …, p.333 ; KALIFA D., *Crime et culture* …, p.115-117 et p.124-127 ; TIXHON A., « Contrôler la Justice …, p.995-997 ; BOSC O., *op.cit.*¸ p.7-12 et p.135-137.

[564] DUPONT-BOUCHAT M-S., « Constructions et transformations des sensibilités à la violence au fil du XIXe siècle », in KURGAN-VAN HENTENRYK G., (dir.), *op.cit.*, p.54-55.

insensible à la misère après le choc de 1886[565]. Celle de Whitechapel fait écho à celle qu'il conscientise chez lui. Enfin, si elle est associée au crime dans beaucoup d'imaginaires et de discours, la réciproque est également vraie[566]. Si elle prévaut, la criminalité ne se substitue donc pas tout à fait à la misère dans l'image que l'opinion publique belge se construit de l'Affaire et de son cadre. La dernière question à se poser est donc la suivante : quelle représentation générale le lectorat belge se fait-il de l'East-End, de Londres, voire de la société victorienne à la fin du mois de septembre 1888 ?

Sans conteste, l'insécurité domine dans l'image que se construit l'opinion publique belge de la ville de Londres. Cette représentation, largement appuyée par les contenus nombreux et/ou développés sur la violence des meurtres et de la misère, est régulièrement réactivée par les discours sur l'enquête, qui s'y réfèrent directement ou indirectement. La forme souvent engagée, si pas critique, de ceux sur la violence marque davantage l'esprit des lecteurs. Enfin, les termes répétitifs des titres confortent sa primauté sur tous les autres aspects de l'Affaire. Ils contribuent à façonner Londres comme un lieu où règnent le crime et l'insécurité. Mais cette image comprend aussi une dimension de misère, que le public belge ne peut ignorer dans la mesure où il a conscientisé récemment des réalités comparables sur son propre terrain. Son importance n'est pas équivalente dans toutes les strates de la société. Elle marque surtout les esprits anticléricaux des classes moyennes et dominantes de la capitale et des villes flamandes, ainsi qu'une partie du lectorat ouvrier bruxellois. Toute la Belgique ne conscientise sans doute pas le fossé social divisant la société victorienne. Globalement, la misère demeure un élément secondaire dans le reste de l'opinion publique belge, d'autant plus qu'elle renforce d'elle-même l'insécurité dans la mesure où elle est encore associée au monde du crime dans beaucoup d'esprits occidentaux.

En conclusion, le traitement de l'Affaire par la presse belge à l'issue du mois de septembre 1888 correspond aux théories précédemment développées sur les rapports de la presse avec l'opinion publique. Cette dernière, qui comprend désormais les classes populaires, est plus demandeuse d'actualités sensationnelles. Elle pèse de son poids sur les types d'actualités diffusés par les journaux, y compris ceux d'opinion, dans le cadre de l'Affaire. La presse belge la relaie massivement car elle est en mesure de procurer au lectorat acheteur exactement ce qu'il demande : du tragique, de la sensation, de l'extraordinaire et du mystère. Mais elle reste maîtresse de son discours : elle décide elle-même des contenus

[565] MABILLE X., *op.cit.*, p.149.
[566] KALIFA D., *Crime et culture* …, p.124-127.

qu'elle y inclut, des directions vers lesquelles elle entraine les lecteurs, etc. Ici, cela se remarque autant avec la thématique de la violence qu'avec celle de la misère. Pour chacune, elle véhicule indirectement les idéaux de ses dirigeants. À défaut d'appartenir tous aux sphères dominantes de la société belge, ils font partie des milieux instruits et se distinguent des masses populaires qu'ils informent, même lorsqu'ils sont socialistes et s'en réclament. L'Affaire n'ayant pas réellement de dimension politique, il n'est plus surprenant de les voir mettre en avant les réalités et comportements qu'ils réprouvent pour valoriser ceux qu'ils cherchent à inculquer au lectorat. En construisant Londres comme une ville dotée de bas-fonds, marquée par l'insécurité et une misère sociale sans précédent, laquelle fait implicitement écho à la misère belge, ils valorisent les (leurs) normes, valeurs et comportements sociétaux approuvés.

1.4. Sélection définitive des journaux belges

Les conclusions développées jusqu'alors sur la provenance de l'information et sur le traitement de l'Affaire par la presse belge sont désormais suffisantes pour nous permettre d'opérer la sélection définitive des journaux belges à conserver pour la suite du travail. Les critères retenus tiendront compte des résultats obtenus jusqu'alors, sans pour autant s'y limiter. Notre travail étant avant tout une étude d'opinion, il importe de choisir nos sources de sorte à couvrir le spectre idéologique et politique le plus large possible. Dans ce contexte, la quantité d'informations fournies par le journal est un simple critère parmi d'autres. En faire le critère prioritaire nous limiterait à analyser une portion de l'opinion, et non l'opinion publique belge dans son ensemble. Nous devrons tenir compte également des lignes éditoriales, des lectorats respectifs, des objectifs du journal, etc. L'absence d'informations peut d'ailleurs elle-même devenir une information dans la mesure où elle peut révéler un désintérêt de la direction et/ou du lectorat. Ce désintérêt fait office, en soi, d'avis parmi ceux composant l'opinion publique générale.

Le Patriote : Journal catholique constitutionnel lancé par les frères Jourdain en 1884, il est l'un des journaux conservateurs les plus influents de la capitale. Il vise et touche majoritairement le lectorat ouvrier en lui adaptant son contenu et ses prix. Néanmoins, il est également lu par la bourgeoisie. Indépendant financièrement et politiquement, à défaut de neutre, il conserve un intérêt certain pour les contenus religieux[567]. Il assume son caractère

[567] BERTELSON L., *Tableau chronologique des journaux belges*, Bruxelles, éd. Institut pour journalistes de Belgique, 1974, p.38 ; VERHAEGEN P., *La presse catholique à Bruxelles*, Anvers, éd. De Vlijt, ca.1930-1940, p.40-43.

engagé, populaire, commercial, et même social[568]. Enfin, il dispose d'un supplément illustré depuis 1885. Celui-ci a pour but d'amuser, mais aussi de faire de la propagande et de la dénonciation[569].

Le *Journal de Bruxelles* : Fondé en 1841 et dirigé par le baron de Haulleville, il est l'autre titre catholique constitutionnel avec *Le Patriote*. Malgré un contenu modernisé sur le modèle libéral, il reste un journal d'opinion relativement peu porté sur les faits divers, lu par un public souvent instruit et peu abordable financièrement pour le lectorat ouvrier[570]. Financé par la Société de la Presse conservatrice, il est diffusé à Bruxelles et dans l'ouest du Brabant et dispose de deux succédanés. L'influence croissante du parti catholique sur sa ligne éditoriale idéologique depuis la victoire de 1884 conduit de Haulleville à démissionner en 1890. Cette influence va de pair avec une série de difficultés financières, qui perdure encore lorsqu'ont lieu les crimes de Londres. Néanmoins, le *Journal de Bruxelles* reste l'une des feuilles catholiques les plus lues[571].

Le *Courrier de l'Escaut* : Principal quotidien catholique du Hainaut occidental, où il est solidement ancré depuis 1829. Les réformes opérées par son directeur, Mallié, au début des années 1880, permettent de toucher un lectorat plus large et plus hétérogène idéologiquement, allant jusqu'à comprendre des ennemis politiques. Son prix raisonnable et ses succédanés tri-hebdomadaires lui permettent de toucher un public plus large, y compris rural. Mallié cède sa place en 1889 à un avocat : Leduc[572]. Le choix de ce journal tient essentiellement au peu d'informations divulguées sur l'Affaire au cours du mois de septembre 1888, mais surtout à la primauté qu'il accorde à l'actualité régionale[573]. *L'Ami de l'Ordre*, autre grand journal catholique des provinces wallonnes, réputé indépendant et très réactionnaire dans ses propos comme nous avons pu le voir, fait à l'inverse primer l'actualité internationale sur les nouvelles locales[574]. Il est plus susceptible de suive l'Affaire de près

---

[568] STÉPHANY P., *op.cit.*, p.10-38 ; DUMONT G-H. & VERSCHEURE J., *op.cit.*, p.42-47.
[569] DUMONT G-H. & VERSCHEURE J., *op.cit.*, p.25.
[570] STÉPHANY P., *op.cit.*, p.15.
[571] VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse* …, p.154 ; VAN DEN DUNGEN P., « Le Journal de Bruxelles », in JAUMAIN S. (dir.), *op.cit.*, p.456 ; VANDER VORST-ZEEGER J., *Le « Journal de Bruxelles » de 1871 à 1884*, Louvain, éd. Nauwelaerts, 1965, coll. C.I.H.C., n°36, p.72-73, p.254-255 et p.294-295 ; GÉRIN P., *Presse populaire catholique et presse démocrate chrétienne en Wallonie et à Bruxelles (1830 – 1914)*, Louvain, éd. Nauwelaerts, 1975, coll. C.I.H.C., n°80, p.48-52.
[572] GÉRIN P., *op.cit.*, p.56 ; *La presse catholique dans la province de Hainaut*, Anvers, éd. De Vlijt, 1935, p.7, p.24 et p.31-33 ; CAMPÉ R., DUMON M. & JESPERS J-J. (dir.), *op.cit.*, p.528.
[573] GÉRIN P., *op.cit.*, p.56 ; *La presse catholique dans la province de Hainaut* …, p.7, p.24 et p.31-33 ; CAMPÉ R., DUMON M. & JESPERS J-J. (dir.), *op.cit.*, p.528.
[574] WARNOTTE M-L., *Etudes sur la presse à Namur : 1794 – 1914*, Louvain, éd. Nauwelaerts, 1965, coll. C.I.H.C., n°44, p.20 ; WARNOTTE M-L., *« L'Ami de l'ordre », quotidien catholique namurois de 1839 à 1914*, Louvain, éd. Nauwelaerts, 1968, coll. C.I.H.C., n°51, p.3-5 et p.42-47.

que le *Courrier de l'Escaut*, qui en relaye relativement peu à l'issue du mois. Logiquement, le suivi du second reflétera plus fidèlement l'intérêt et l'opinion du lectorat rural provincial de Wallonie.

Het Handelsblad : Fondé en 1844, il est le principal quotidien flamand de son temps. En 1888, sa direction et sa rédaction sont gérées par les frères van Dieren et le typographe-poète et romancier Snieders, tous hollandais[575]. En dehors de la ville d'Anvers, il est largement lu dans la province ainsi que dans le Brabant et le Limbourg. Officiellement indépendant des politiques, sa ligne éditoriale est « flamingante » et catholique conservatrice[576]. Nous formulons l'hypothèse que l'information étrangère qu'il reçoit de Londres, si elle n'est pas fournie pas un correspondant particulier, passe probablement par les Pays-Bas.

Le Soir : Né en 1887 du rédacteur et publicitaire Rossel, sa première particularité est d'être un journal distribué gratuitement à Bruxelles et à très bas prix ailleurs. Son lectorat et son succès fulgurant le dressent en principal concurrent du *Patriote*[577] et de *L'Étoile belge*. Son autre particularité est d'être neutre politiquement, bien qu'il penche pour une ligne éditoriale libérale modérée dans les faits. Sa gestion est purement commerciale : sa forme autant que son contenu sont pensés pour attirer le plus de lecteurs. Quant à ses finances, elles reposent sur les petites annonces et les réclames[578]. Enfin, c'est au cours du mois d'octobre 1888 qu'a lieu le procès entre Rossel et ses deux ex-associés : Coberlin et Roels, qui ont fait sécession pour lancer leur propre *Soir*. Le prix, le mode distribution et le public visés restent les mêmes. Par contre, ses informations sont différentes ou/et présentées différemment[579]. Les deux feuilles sont en concurrence directe. L'Affaire étant vendeuse auprès du lectorat ouvrier qu'ils visent chacun, nous procéderons également au dépouillement et à l'analyse des articles du second *Soir*, que nous dénommerons « *Le Soir-bis* ».

---

[575] VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse* …, p.124.
[576] CAMPÉ R., DUMON M. & JESPERS J-J. (dir.), *op.cit.*, p.262-265 et p.293.
[577] STÉPHANY P., *op.cit.*¸ p.34-35.
[578] VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse* …, p.150 ; VAN DEN DUNGEN P. & VANDERPELEN-DIAGRE C., « Le Soir », in JAUMAIN S. (dir.), *op.cit.*, p.741-742 ; *Soixante-quinze années au service de l'Opinion : Le Soir. Livre jubilaire 1887 – 1962*, Bruxelles, éd. Rossel & C[ie] S.P.R.L., 1961, p.27-36.
[579] Nicolas Coberlin et Edgar Roels étaient respectivement commissaire et administrateur-gérant de l'Aurifère argentine. Les deux hommes souhaitaient vanter les mérites de leur entreprise dans la quatrième page du *Soir* original. Face au refus de Rossel, qui pense l'entreprise douteuse, les deux hommes font sécession et lancent leur propre quotidien. Rossel attaque les deux hommes en justice et l'emporte au terme d'une procédure longue d'un mois. Le dernier numéro du *Soir-bis* paraît le 5 novembre 1888. *Cf.* VAN DEN DUNGEN P., « Rossel Émile », in JAUMAIN S. (dir.), *op.cit.*, p.672 ; *Soixante-quinze années au service de l'Opinion* …, p.32-35.

L'Étoile belge : Créé et dirigé par la famille Madoux depuis 1858, ce journal occupe la première place des tirages bruxellois jusqu'à l'arrivée du *Soir*. La famille finance elle-même son journal avec la famille Toussaint. Ses contrats passés avec l'Office de Publicité assurent des revenus constants et consistants. En dépit de l'engagement politique d'Alfred Madoux, qui est un temps bourgmestre libéral, un comité de surveillance est supposé assurer la neutralité politique du journal. À l'instar du *Soir*, il est libéral modéré, attire surtout le lectorat ouvrier et accorde la primauté aux annonces et aux réclames. Son prix est certes plus élevé, bien qu'il reste abordable pour le lectorat de masse. Enfin, ses tirages diminuent lorsqu'arrive *Le Soir*[580].

La Réforme : Journal libéral radical né en 1884 en réaction à l'autoritarisme de Frère-Orban[581]. Il est présidé par Janson[582] et financé par son noyau fondateur[583]. Il se vend à Bruxelles, mais aussi à Gand, Liège, Mons et Anvers. S'il est avant tout une feuille d'opinion, il propose également des articles sensationnels, littéraires et artistiques. À défaut d'avoir assez de lecteurs et de publicité, il reste le journal libéral-progressiste le plus lu. Son lectorat est surtout bourgeois à cause de son contenu et de son prix, peu accessibles aux ouvriers[584]. Son traitement de l'Affaire du mois de septembre est plus fourni et plus hétérogène que celui de *La Chronique*, autre journal libéral progressiste phare. Comme ils attirent le même lectorat, ont une ligne éditoriale similaire[585] mais suivent différemment l'Affaire en septembre, il n'est plus intéressant pour nous de continuer le dépouillement de *La Chronique*.

L'Indépendance belge : Journal libéral doctrinaire bruxellois fondé en 1844 et de réputation internationale. La famille Bérardi fait partie de la direction dès les débuts. Compte

---

[580] VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse* …, p.75-76 et p.81 ; VAN DEN DUNGEN P., « L'Étoile Belge » & « Madoux, famille », in JAUMAIN S. (dir.), *op.cit.*, p.309 et p.517.

[581] Avocat liégeois né à Liège en 1812 et député libéral doctrinaire de 1847 à 1894. Il occupe plusieurs postes de ministre entre 1847 et 1870 et est nommé Ministre d'État en 1861. Il se déchaine contre le suffrage universel après le schisme libéral de 1870 et se veut un fervent défenseur de l'enseignement officiel en Belgique. Il joue un rôle important dans la rupture avec le Vatican. Walthère Frère-Orban décède en 1896. *Cf.* DELZENNE Y-W. & HOUYOUX J. (dir.), *Le nouveau dictionnaire des Belges*¸ Bruxelles, éd. Le Cri, 1998, p.242.

[582] Avocat et politicien libéral liégeois, né à Herstal en 1840. Il est à l'origine du premier Congrès libéral progressiste de 1887 et préside ensuite la Fédération progressiste à partir de 1890. Il est un partisan du suffrage universel tout comme de l'instruction et du service militaire obligatoires. Il est nommé ministre d'État en 1912. Paul Janson décède en 1913. *Cf.* TORDOIR J., « Paul Janson », in JAUMAIN S. (dir.), *op.cit.*, p.441.

[583] Il comprend les avocats Janson, Feron et Arnould, l'industriel Lambiotte, l'économiste de Greef et le rédacteur en chef, Lorand. Ils mettent en place une société anonyme pour s'assurer la pleine possession. Feron, directeur politique, est le principal bailleur de fonds et assure parfois la survivance de la feuille. *Cf.* DE PAEPE J-L., *op.cit.*, p.24-25.

[584] DE PAEPE J-L., *op.cit.*, p.29-30, p.66-67 ; STÉPHANY P., *op.cit.*¸ p.34.

[585] VAN DEN DUNGEN P., « La Chronique », in JAUMAIN S. (dir.), *op.cit.*, p.173 ; VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse* …, p.102-108.

tenu de son prix et de son contenu, il est surtout lu au sein des milieux instruits, pas nécessairement libéraux. Son incapacité à s'adapter à la massification de la presse le met à mal financièrement dans les années 1880. Il ne se maintient que grâce aux subsides annuels de banquiers et d'actionnaires de Londres et surtout, de Paris. Son principal rédacteur reste son directeur : Gaston Bérardi[586]. La réputation de qualité de ses actualités étrangères se confirme dans le cadre de l'Affaire : il est en effet le seul journal belge à fournir des correspondances authentiques et uniques. Certains journaux comme *Le Précurseur* d'Anvers, doctrinaire aussi, en profitent.

Vooruit : Organe néerlandophone du P.O.B. fondé à Gand en 1884 par le député Edward Anseele. Il assure seul la rédaction[587]. S'il reste un journal très politique, il s'emploie également à distraire ses lecteurs, à l'instar du *Peuple*. Son ton violent et son contenu polémique le mettent souvent à mal financièrement. En dépit de son prix adapté aux moyens des ouvriers[588], il peine à les atteindre dans les proportions escomptées. Sa ligne éditoriale a pour but de soutenir le combat socialiste tout en informant[589].

Le Peuple : Pendant francophone du *Vooruit* né à Bruxelles en 1885[590]. Il se dote d'une édition régionale en 1891. Comme le *Vooruit*, il est organisé en société coopérative et connait lui aussi des difficultés financières régulières, malgré son prix adapté, son ton et ses contenus plus modérés. Le lectorat ouvrier leurs préfère en effet les journaux commerciaux bourgeois[591]. Leurs finances dépendent du soutien des coopératives et des groupes affiliés au P.O.B.[592]. Enfin, leurs tirages sont encore faibles en 1888 mais ils évoluent ensuite rapidement[593]. Sa ligne éditoriale est à l'image des objectifs du parti et comparable à celle du *Vooruit* : informer de l'actualité tout en défendant les travailleurs et en dénonçant leur misère, les injustices, la sous-information et l'exploitation du peuple par le système[594].

[586] VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse* …, p.140-141 et p.157.
[587] *Les fastes du Parti* …, p.340.
[588] BERTELSON L., *op.cit.*, p.38.
[589] CAMPÉ R., DUMON M. & JESPERS J-J. (dir.), *op.cit.*, p.343-347.
[590] VAN DEN DUNGEN P., « Le Peuple », in JAUMAIN S. (dir.), *op.cit.*, p.620.
[591] CAMPÉ R., DUMON M. & JESPERS J-J. (dir.), *op.cit.*, p.140.
[592] VAN DEN DUNGEN P., « Le Peuple », in JAUMAIN S. (dir.), *op.cit.*, p.620.
[593] CAMPÉ R., DUMON M. & JESPERS J-J. (dir.), *op.cit.*, p.119.
[594] CAMPÉ R., DUMON M. & JESPERS J-J. (dir.), *op.cit.*, p.101-104.

2. Octobre 1888

2.1. Analyse du discours

C'est au cours du mois d'octobre 1888 que l'Affaire fait couler le plus d'encre. Ce regain d'attention s'explique par les meurtres presque simultanés d'Elizabeth Stride et de Catherine Eddowes, toutes deux assassinées dans la nuit du 29 au 30 septembre 1888. Les premiers articles belges soulignent la proximité des lieux de chaque crime avec ceux des précédents, la similitude du mode opératoire[595], la panique qui règne à Londres[596] et la critique de la population envers la police[597]. Le reste de la presse suit le mouvement en diffusant les mêmes informations[598]. Les mutilations varient d'un corps à l'autre. Alors que Stride a seulement la gorge tranchée, Eddowes est retrouvée avec ses intestins arrachés et noués autour du cou. Son utérus n'est pas retrouvé. De nouveau, les articles sont détaillés. Les descriptions anatomiques sont très précises. Les termes utilisés pour décrire ces nouveaux actes déviants sont engagés. La violence meurtrière continue de fasciner[599]. L'ablation de l'utérus d'Eddowes, subie également par Nicholls et Chapman, alimente les descriptions de la violence qui sévit à Londres en général, particulièrement dans l'East-End[600]. En parallèle de la découverte des corps, on retrouve, le même jour, un tronc de femme mutilé en état de décomposition avancée dans le quartier de Westminster. La tête, les bras et les jambes ont été sectionnés. Trois jours plus tard, un autre tronc de femme décomposé et démembré, à défaut de décapité, est découvert près de la Tamise. Quelques membres amputés sont retrouvés peu après dans le fleuve[601]. On pense que les deux femmes ont été victimes du meurtrier de Whitechapel. Le tronc retrouvé près de la Tamise est identifié comme celui d'une bonne[602]. Quant à celui de Westminster, il s'agit d'une femme n'étant pas habituée aux travaux de labeurs et/ou d'un cobaye d'amphithéâtre. On précise enfin que l'une des jambes retrouvées dans la Tamise est en fait une patte d'ours. La réputation de la police,

[595] *Journal de Bruxelles*¸ 1e octobre 1888, p.2 ; *La Réforme*, 1e octobre 1888, p.1.
[596] *Le Peuple*, 1e octobre 1888, p.3.
[597] *L'Indépendance belge*, 1e octobre 1888, p.1 ; *L'Etoile belge*, 1e octobre 1888, p.3 ; *Het Handelsblad*, 1e octobre 1888, p.2.
[598] *Vooruit*, 2 octobre 1888, p.2 ; *Courrier de l'Escaut*, 2 octobre 1888, p.1.
[599] *L'Etoile belge*¸ 2 octobre 1888, p.1 ; *Journal de Bruxelles*, 3 octobre 1888, p.2 ; *Vooruit*, 4 octobre, p.1.
[600] PICKWICK, « La Vie Anglaise », in *L'Indépendance belge*, p.2 ; *Journal de Bruxelles*, 2 octobre 1888, p.2 ; *L'Indépendance belge*, 6 octobre 1888, p.1 ; *Le Soir-Bis*, 6 octobre 1888, p.2.
[601] *Het Handelsblad*, 1e et 4 octobre 1888, p.2 ; *L'Indépendance belge*, 4 octobre 1888, p.3 ; *Le Soir*, 4 et 6 octobre 1888, p.2 et p.1 ; *La Réforme*¸ 4 octobre 1888, p.3 ; *Le Peuple*, 4 octobre 1888, p.3 ; *Journal de Bruxelles*, 4 octobre 1888, p.2 ; *L'Etoile belge*, 5 octobre 1888, p.1 ; *Vooruit*, 5 octobre 1888, p.1.
[602] *L'Etoile belge*, 7 octobre 1888, p.1.

déjà mise à mal, en pâtit[603]. Une autre jambe est retrouvée, de nouveau à Westminster[604]. Un dernier corps est découvert décapité dans la Tamise[605]. On émet l'hypothèse d'une autre victime du meurtrier de Whitechapel[606], réfutée ensuite au profit du suicide[607]. Une troisième hypothèse avance que le corps est celui d'une jeune femme prénommée Lily Vas, disparue quelques mois plus tôt. Elle relance le débat sur la criminalité qui sévit à Londres et l'oriente vers les nombreuses disparitions que l'on y constate en plus des meurtres et des vols[608]. Le lien avec les meurtres de Whitechapel se renforce lorsque l'on constate que l'utérus a de nouveau été prélevé[609].

À la suite de la réception de plusieurs lettres tâchées de sang signées par le meurtrier présumé, le discours sur la violence développe une dimension psychologique plus importante. *Het Handelsblad* retranscrit une traduction de la première lettre, datée du 25 septembre. C'est la première fois que le pseudonyme « Jack the Ripper » apparaît dans un article belge. Son contenu et sa forme ont de quoi susciter l'intérêt. En plus de rire du piétinement de l'enquête et d'avouer son plaisir de tuer, l'assassin annonce d'autres meurtres. Les mutilations qu'il prévoit d'opérer s'avèrent être les mêmes que celles constatées sur le corps d'Eddowes. Elles provoquent la frayeur, autant que la curiosité. La lettre est écrite en partie à l'encre rouge ; le sang des victimes étant devenu trop épais, et donc inutilisable[610]. Elle est recopiée et traduite ou résumée par d'autres journaux les jours suivants[611]. Le *Courrier de l'Escaut* en propose une traduction complète le 5 octobre :

> « Cher Boss,
>
> J'apprends que la police m'a pris, mais elle ne m'a pas encore pincé. Je ris beaucoup en entendant dire que l'on est sur la bonne piste ; l'histoire du tablier de cuir me désopile. Je m'en vais à.... et je ne serai pas arrêté avant que j'ai terminé ; ma dernière affaire était un bel ouvrage, je n'ai pas donné à la dame le temps de crier. Comment peut-on me trouver maintenant ? J'aime mon travail et vais le recommencer. Vous

[603] *L'Étoile belge*, 12 octobre 1888, p.2 ; *Vooruit*, 12 octobre 1888, p.1 ; *Courrier de l'Escaut*, 12 octobre 1888, p.1 ; *Le Soir-bis*, 13 octobre 1888, p.3
[604] *L'Étoile belge*, 19 octobre 1888, p.1 ; *Le Soir-bis*, 19 octobre 1888, p.2 ; *L'Indépendance belge*, 19 octobre 1888, p.3.
[605] Perry Curtis ne parle à aucun moment de corps retrouvés dans la Tamise, ni même des troncs démembrés, alors qu'il consacre pourtant un chapitre complet de son travail au double meurtre de Stride et d'Eddowes et de ce qui suit. *Cf.* PERRY CURTISJ[R], *op.cit.*, p.140-163.
[606] *L'Indépendance belge*¸ 9 octobre 1888, p.1 ; *Le Soir*, 9 octobre 1888, p.3 ; *Le Patriote*, 9 octobre 1888, p.2
[607] *Le Peuple*, 10 octobre 1888, p.3
[608] *Het Handelsblad*, 9 octobre 1888, p.1 ; *Vooruit*, 11 octobre 1888, p.1 ; *Le Peuple*, 11 octobre 1888, p.3 ; *Courrier de l'Escaut*¸ 11 octobre 1888, p.1 ; *Le Peuple*, 13 octobre 1888, p.3
[609] *L'Indépendance belge*¸ 10 octobre 1888, p.1 ; *Het Handelsblad*, 10 octobre 1888, p.2 ; *Le Patriote*, 12 octobre 1888, p.2
[610] *Het Handelsblad*, 2 octobre 1888, p.1-2.
[611] *Le Patriote*, 3 octobre 1888, p.3 ; *Le Soir-Bis*, 3 septembre 1888, p.2 ; *Journal de Bruxelles*, 3 octobre 1888, p.2 ; *Courrier de l'Escaut*, 4 octobre 1888, p.1.

entendrez prochainement parler de moi et de mes petites plaisanteries. J'avais conservé un peu de cette matière rouge (du sang) trouvé dans ma dernière bouteille de Ginger-Beer, mais cela est devenu épais comme de la colle et je ne puis m'en servir pour écrire. L'encre rouge me suffira, j'espère. Dans mon œuvre prochaine, je couperai les oreilles de la dame et je les enverrai aux officiers de police, ce sera une bonne farce. Gardez cette lettre jusqu'à ce que j'aie fait quelque chose de nouveau, et après produisez-la. Mon couteau est superbe et bien aiguisé, je réussirai donc convenablement si j'ai quelque chance. Bonne veine.

Votre,

JACK THE RIPPER (l'éventreur).

P.-S. — Je n'hésite pas à vous donner mon nom commercial ; j'aurais pu vous envoyer cette lettre avant d'enlever de mes mains l'encre rouge. On prétend maintenant que je suis un docteur. Ha, ha ! ».

L'article confirme en parallèle que les oreilles d'Eddowes ont été coupées[612]. Dans une lettre postérieure, le tueur affirme vouloir tuer spécifiquement les prostituées[613]. Plus tard, il fait part de son intention de changer de terrain pour s'en prendre à des nobles[614]. D'autres lettres signées « Jack the Ripper » continuent d'arriver. Leur contenu pousse toujours plus loin la violence, le cynisme et la déviance mentale[615]. L'auteur dit avoir cuit et mangé la moitié d'un rein dont il a fait parvenir l'autre moitié à la police. Il annonce la livraison du couteau avec lequel il a assassiné ses victimes et sectionné l'organe en question[616]. Qu'il s'agisse ou non du véritable meurtrier, d'un journaliste, comme le pense une partie de l'opinion britannique[617], d'un aliéné du quartier[618] ou d'un vulgaire farceur selon les presses londonienne[619] et belge[620], toutes ces lettres diffusées semblent avoir pour but de choquer.

---

[612] *Le Courrier de l'Escaut*, 5 octobre 1888, p.1.
[613] *Le Soir*, 6 octobre 1888, p.2.
[614] *Het Handelsblad*, 6 octobre 1888, p.1.
[615] *Le Peuple*, 9 octobre 1888, p.3 ; *Journal de Bruxelles*, 9 octobre 1888, p.2 ; *Courrier de l'Escaut*, 9 octobre 1888, p.1.
[616] *Het Handelsblad* précise dans le même article que les résultats des examens ultérieurs de la moitié du rein reçue par la police font le lien avec ceux de l'autopsie du corps d'Eddowes. Il apparaît en effet que l'organe a été prélevé environ trois semaines auparavant, dans le corps d'une personne aux penchants alcooliques marqués. D'autres journaux rapportent ce rapprochement les jours suivant. *Cf. Het Handelsblad*, 20 octobre 1888, p.1 ; *L'Indépendance belge*, 22 octobre 1888, p.3 ; *Le Soir-bis*, 22 octobre 1888, p.2 ; *Le Peuple*, 22 octobre 1888, p.3 ; *Courrier de l'Escaut*, 23 octobre 1888, p.1.
[617] Cette opinion naît en Angleterre uniquement après réception de la lettre concernée ici. L'écriture employée diffère profondément de celle de la première lettre, vraisemblablement la seule à laquelle l'opinion accorde du crédit. Face à ce constat, beaucoup de gens pensent à l'œuvre d'affabulateurs ou de reporters en mal de copie. Il se répand l'idée que Jack l'Éventreur ne serait qu'un coup monté par les journaux, les seuls à qui les meurtres bénéficient. À défaut d'avoir eu accès à l'article complet, ces informations ont été récoltées dans un résumé en ligne de cet article, que nous référençons ici. *Cf.* KALIFA D., « Le crime sans visage : Jack l'éventreur », in *Histoire & Civilisations*, n°26 (2017), p.72-89 ; NATIONAL GEOGRAPHIC, *Site de la revue National Geographic*, [En Ligne], https://www.nationalgeographic.fr/histoire/jack-leventreur-lecrime-sans-visage, (Page consultée le 25/03/2019).
[618] Preuve ici que le discours anglais ne transite pas uniquement vers les feuilles belges francophones, mais bien vers les feuilles belges dans leur ensemble. *Cf. Het Handelsblad*, 9 octobre 1888, p.1
[619] PERRY CURTIS^{JR}, *op.cit.*, p.155.
[620] *L'Etoile belge*, 9 et 10 octobre 1888, p.1 et p.3.

Leur contenu répond aux objectifs des faits diversiers : fournir de l'extraordinaire par la violence afin de créer la sensation et ainsi, conserver l'intérêt du public visé pour l'actualité concernée[621]. Il n'est donc plus surprenant qu'en dépit du scepticisme dont ils font preuve, les journaux belges continuent de les publier. Par ailleurs, *Le Soir-bis*, *L'Indépendance belge* et *L'Étoile belge* précisent que la lettre est signée « depuis l'Enfer »[622], conférant un aspect mythologique à l'Affaire teinté d'une consonance sociale[623]. *Le Soir-bis* publie également des aveux de la part d'un faux coupable, que le journal décrit comme sain d'esprit. L'accusé se dit être un chirurgien en quête de cobayes humains pour tester sur eux une nouvelle technique d'ablation d'organes, sans leurs avoir ôté la vie au préalable. Ceci dans le seul et unique but, noble d'après lui, de faire progresser la chirurgie[624]. Ici, la violence n'est plus perverse ou déviante : elle est cynique et professionnelle mais également sociale comme nous le verrons plus loin. Enfin, une autre lettre est destinée à la police parisienne. L'auteur, qui ne signe pas de son nom, se dit être le meurtrier de Londres. Il annonce son intention de tuer et de procéder à une ablation d'organes sur une parisienne dans la vingtaine et ce, à des fins médicales. Il précise les mutilations qu'il compte infliger. Le contenu de cette lettre démontre le retentissement de l'Affaire jusqu'en France. Sa diffusion par un journal belge néerlandophone induit qu'il en est vraisemblablement de même en Flandre[625]. *L'Étoile belge* résume la même missive en fournissant une liste plus détaillée des mutilations. Il la considère comme l'œuvre d'un farceur jouant sur la vague d'inquiétude provoquée par les crimes[626]. Ainsi, il induit la même idée que *Het Handeslblad* pour Bruxelles et le reste de la Belgique francophone. Il semblerait donc que la proximité géographique effraie et alimente l'intérêt des lecteurs belges et français pour l'Affaire[627] qui captive déjà par sa violence extrême.

Durant le mois d'octobre, le discours des journaux belges s'épanche davantage sur les mobiles de l'assassin. D'anciennes hypothèses reviennent alimenter les esprits. On revient sur la possible aliénation mentale du tueur et le marchandage d'utérus à des fins scientifiques. La communauté médicale avance qu'il pourrait s'agir d'un fanatique religieux en croisade contre la prostitution ou d'un monomane de l'érotisme ayant trop lu les écrits du

[621] AMBROISE-RENDU A-C., « Les faits divers …, p.241-242.
[622] *L'Indépendance belge*, 22 octobre 1888, p.3 ; *Le Soir-bis*, 22 octobre 1888, p.2 ; *L'Étoile belge*, 23 octobre 1888, p.1.
[623] Nous reviendrons ultérieurement sur cette consonance sociale.
[624] *Le Soir-Bis*, 8 octobre 1888, p.2.
[625] *Het Handelsblad*, 12 octobre 1888, p.2
[626] Le *Journal de Bruxelles*, qui publie la lettre dans son entièreté le lendemain, suit une même logique dans ses commentaires. *Cf. L'Étoile belge*, 12 octobre 1888, p.1 ; *Journal de Bruxelles*, 13 octobre 1888, p.2.
[627] Nous reviendrons ultérieurement sur l'ampleur de ce retentissement sur le continent.

marquis de Sade[628]. La disparition soudaine et inexpliquée d'un membre de l'Armée du Salut, très active par ses campagnes de charité dans l'East-End[629], donne lieu à des spéculations[630]. La découverte d'un couteau tâché de sang à proximité des lieux du crime débouche sur l'hypothèse d'un boucher ou d'un garçon d'abattoir. D'après les médecins, leurs compétences professionnelles sont suffisantes pour opérer les mutilations observées, y compris les prélèvements d'utérus[631]. De plus en plus de rumeurs circulent en parallèle sur les étrangers. Les Juifs et l'Américain en quête d'utérus, évoqués le mois précédent, sont les premiers suspects visés et blâmés. Plus tard, on prétend qu'il s'agit d'un Malais dépouillé par une prostituée, désireux de se venger à l'aide de son couteau. Enfin, on suspecte un marin autrichien en raison de son signalement et de la similarité de son écriture avec celle de l'auteur des lettres[632]. D'autres rumeurs aussi infondées que farfelues sont partagées par la population londonienne[633]. L'affaire prend une couleur plus sociale lorsque les habitants de Whitechapel commencent à chercher un coupable parmi les hommes d'église et les classes dominantes en général. Ils reprochent à la police de concentrer ses recherches dans les *lodging-houses*[634].

L'émotion populaire, qui s'était manifestée au mois de septembre, reprend de plus belle après le double meurtre. On observe de véritables pèlerinages sur les lieux du crime. La peur est à son comble, surtout chez les prostituées[635]. Certains habitants déménagent. De

[628] Donatien Alphonse François, dit le Marquis de Sade, naît en 1740. Issu de noblesse, il cherche à dépasser les contradictions de son époque par l'obsession sexuelle, le libertinage et la production littéraire. D'après Roland Barthes, on peut résumer son œuvre à du sadisme. On y parle de viols, d'incestes, de sodomie, ainsi que de tortures. C'est vraisemblablement sur base de ce dernier élément que les médecins britanniques font le lien entre lui et Jack l'Éventreur. Ces éléments ne sont pas constitutifs à eux seuls de ses écrits. Mais les pouvoirs et la bonne conscience bourgeoise de son temps les qualifient comme les aventures d'un maniaque sexuel se laissant aller à ses délires. L'écrivain déchaîne contre lui des réactions politiques et morales de son vivant. Il meurt en détention en 1814. Post mortem, il inspire des écrivains romantiques, puis du Second Empire, jusqu'à devenir une référence des avant-gardes en mal de scandale et une inspiration pour les surréalistes. Inversement, il emblématise les audaces et les outrances pour les tenants du goût et de l'ordre établis. Au XX^e siècle, les militantes féministes dénonceront son rêve de pouvoir sur des corps réduits à l'état d'objets sexuels. Aujourd'hui encore, il continue d'être lu au travers de mythes et de contre-mythes. *Cf.* DELON C., « Marquis de Sade », in DE BEAUMARCHAIS J-P., COUTY D. & REY A. (dir.), *Dictionnaire des écrivains de langue française*, Paris, éd. Larousse, 2001, p.1664-1671.

[629] MARX R., *op.cit.*, p.103-107 ; MARX R., « Les trompettes de la charité », in CHARLOT M. & MARX R. (dir.), *op.cit.*, p.187.

[630] *La Réforme*, 2 et 7 octobre 1888, p.2 et p.3 ; *L'Indépendance belge*, 3 et 4 octobre 1888, p.1 et p.3 ; *Courrier de l'Escaut*, 3 octobre 1888, p.1 ; *Het Handelsblad*, 3 et 4 octobre 1888, p.2 et p.1 ; *Le Peuple*, 4 octobre 1888, p.4 ; *Vooruit*¸ 5 et 6 octobre, p.1-2 et p.1.

[631] *L'Etoile belge*, 5 et 6 octobre 1888, p.1 ; *Le Courrier de l'Escaut*¸ 5 octobre 1888, p.1 ; *Journal de Bruxelles*, 6 octobre 1888, p.2 ; *Het Handelsblad*, 6 octobre 1888, p.1

[632] *L'Étoile belge*, 18 octobre 1888, p.3 ; *Courrier de l'Escaut*, 21 octobre 1888, p.1 ; *Le Soir*, 21 octobre 1888, p.2

[633] *Courrier de l'Escaut*, 10 octobre 1888, p.1

[634] *L'Etoile belge*¸ 8 octobre 1888, p.1.

[635] *Het Handelsblad*, 4 octobre 1888, p.2.

moins en moins de femmes osent sortir, au grand dam des petits commerçants de rue dont elles sont les principales clientes[636]. Ces derniers adressent une pétition à Charles Warren, chef de la police métropolitaine[637], pour exprimer leur mécontentement et exiger plus de moyens de surveillance[638]. Le syndicat des travailleurs de Whitechapel exige sa démission, ainsi que celle de Matthews, ministre de l'Intérieur[639]. La population critique la police et le gouvernement. Ce dernier ne met pas les moyens suffisants pour assurer la sécurité dans l'East-End, ni pour retrouver le meurtrier. Warren est particulièrement visé à cause de sa réticence personnelle. Pour lui, une surveillance accrue ne permettra pas d'assurer la sécurité tant que les prostituées se mettront elles-mêmes en danger en pratiquant leur métier[640]. Ces propos attisent la colère populaire envers la police et le gouvernement, également critiqué pour son refus d'offrir une récompense pour la capture du meurtrier ou pour tout renseignement qui la permettrait. Des privés et des personnalités publiques, telles que le maire de Keyser[641], prennent alors les devants. Au lieu de faire progresser l'enquête, leurs

[636] *Journal de Bruxelles*, 4 octobre 1888, p.2 ; *La Réforme*, 8 octobre 1888, p.3

[637] Charles Warren naît en 1840 au Pays de Galles. Entré à l'armée à quatorze-ans, il participe à de nombreuses missions dans le monde, essentiellement en Afrique. En plus d'être membre de l'Église d'Angleterre, il est également franc-maçon. En 1886, il devient « Chief Commissioner of the Metropolitan Police », Haut-commissaire de la police métropolitaine de Londres. Sa tâche principale est de restaurer la confiance du public envers une force civile en manque de gouvernance et de discipline. Les conséquences de la crise favorisent plusieurs grèves de socialistes et de chômeurs. C'est d'ailleurs à la suite de celle du 8 février 1886 à Trafalguar Square qu'il obtient son poste, après que son prédécesseur n'ait pu empêcher la peur d'une insurrection générale. Ses relations avec le Secrétaire d'État à l'Intérieur, Matthews, sont compliquées. Lors du Bloody Sunday du 13 novembre 1887, il ordonne une charge à la baïonnette des militaires appelés en renfort. Cette répression est fortement critiquée, notamment par la presse radicale. Elle lui vaut une réputation d'hostilité à l'égard des pauvres. Certains journaux y voient d'ailleurs la cause du piétinement de l'enquête sur les meurtres de Whitechapel. La peur populaire étant très forte, les habitants du quartier acceptent les fouilles maison par maison qu'il ordonne. Il parvient à maîtriser l'antisémitisme ambiant. Une anecdote à mentionner est l'usage des chiens limiers, qu'il avait toujours critiqués et n'utilisa en fait jamais, malgré l'obligation de Matthews. Force est de constater que la presse rapporta un tout autre discours. Warren reprend sa carrière militaire à la suite des événements de Whitechapel. Il décède d'une pneumonie en 1927. *Cf.* SURRIDGE K., « Charles Warren », in HARRISON B. & MATTHEW H. C. C. (éd.), *op.cit.*, vol.57, p.472-474.

[638] *L'Étoile belge*, 20 octobre 1888, p.2 ; *L'Indépendance belge*, 22 octobre 1888, p.3 ; *Le Soir-bis*, 22 octobre, p.2.

[639] Henry Matthews naît sur l'île de Ceylan, près de l'Inde, en 1826. Il entame une carrière d'avocat en Angleterre en 1850. Ses compétences professionnelles et sa connaissance de plusieurs langues lui permettent de gagner plusieurs procès importants jusqu'aux années 1880, jusqu'à susciter l'attention de la reine Victoria. Cette dernière favorise sa présence au gouvernement après la victoire des conservateurs en juillet 1886. Il occupe ainsi le poste de « Home Secretary », Secrétaire d'État à l'Intérieur, jusqu'au retour des libéraux en 1892. Son talent en tant que ministre n'est pas à la hauteur des espérances et son mandat marqué par de nombreuses controverses, comme le Bloody Sunday. Matthews doit assumer les retombées de la brutalité de Warren à l'égard des manifestants. Il décède à Londres en 1913. *Cf. Journal de Bruxelles*, 2 octobre 1888, p.1-2 ; *Le Patriote*, 2 octobre 1888, p.2 ; *L'Indépendance belge*, 2 octobre 1888, p.1 ; LENTIN A., « Henry Matthews », in HARRISON B. & MATTHEW H. C. C. (éd.), *op.cit.*, vol.37, p.358-359.

[640] *Het Handelsblad*, 5 octobre 1888, p.2 ; *L'Etoile belge*, 6 octobre 1888, p.1

[641] Sir Polydore de Keyser était un hôtelier et politicien né le 12 décembre 1832 à Dendermonde, en Belgique. Il émigre à Londres en 1845 avec sa famille. Son père y créée le Royal Hotel. Polydore reprend les affaires familiales et devient actif dans les milieux affaires. Membre de la *Belgian Benevolent Society*, il représente la Grande-Bretagne à l'Exposition internationale de l'Hygiène et de Sauvetage à Bruxelles en 1876, au cours de laquelle il est fait chevalier de l'Ordre de Saint-Léopold. En dépit de sa nationalité belge, il est élu échevin de

offres attisent l'émotion déjà vive et augmentent le désordre ambiant[642]. L'hostilité des habitants envers la police devient insoutenable[643]. Les commissariats et les bureaux de presse se retrouvent submergés par les renseignements et les témoignages[644]. Les multiples informations fournies font correspondre un trop de personnes au signalement présumé du meurtrier. À nouveau, des aliénés et des ivrognes se dénoncent de leur propre chef[645]. Quiconque a un comportement ou signalement suspect est susceptible d'être accusé arbitrairement en rue. La personne est alors poursuivie et lynchée par la foule. La moindre rumeur d'arrestation du meurtrier provoque un pic d'émotion[646]. Les étrangers, particulièrement les Israélites, sont les plus visés[647], notamment après la révélation par la presse d'une inscription retrouvée près du corps d'Eddowes et aussitôt effacée sur ordre de Warren pour éviter « d'exciter la haine de la populace contre les Juifs »[648]. Le message[649] révèle l'antisémitisme d'une partie des habitants de Whitechapel. *Het Handelsblad* puis *L'Étoile belge* critiquent ici implicitement leur caractère impulsif, typique des masses populaires[650]. La description de la réaction de la population aux offres de récompense oriente le discours dans une direction similaire. En plus de remettre en évidence le tempérament justicier, et d'une certaine manière, instinctif de la foule, on critique son intempérance face à l'appât du gain[651]. Cette vive émotion persiste, surtout chez les femmes, en dépit de l'augmentation des

---

Farringdon Without, une localité du centre de Londres, en 1882. Cinq ans plus tard, il devient le premier maire catholique de la capitale. Il quitte la fonction en novembre 1888 et est anobli par la reine Victoria le mois suivant. En plus de ses relations avec les élites victoriennes, de Keyser est très impliqué dans les œuvres de charité. Il décède en 1898. Compte tenu de sa biographie et du réseau qu'il s'est constitué au fur et à mesure des années, il serait intéressant d'étudier les rapports belgo-britanniques à partir de Polydore de Keyser dans le cadre d'un travail ultérieur. Ces derniers pourraient être à même de nous renseigner davantage sur l'opinion qu'entretenaient les membres de la haute société belge sur l'Angleterre victorienne. *Cf.* MCCONNELL A., « Polydore de Keyser », in HARRISON B. & MATTHEW H.C.G. (éd.), *op.cit.*, vol.31, p.501-503.

[642] *La Réforme*, 2 octobre 1888, p.2 ; *Journal de Bruxelles*, 2 octobre 1888, p.2 ; *Het Handelsblad*, 2 et 5 octobre 1888, p.1-2 et p.1 ; *Le Peuple*, 3 octobre 1888, p.3 ; *Le Patriote*, 3 octobre 1888, p.2 ; *Le Soir*, 3 octobre 1888, p.2 ; *L'Indépendance belge*, 4 octobre 1888, p.3 ; *Soir-Bis*, 4 octobre 1888, p.1-2 ; *Le Peuple*, 4 octobre 1888, p.3 ; *Vooruit*, 4 octobre, p.2.

[643] *Vooruit*, 6 octobre 1888, p.1 ; *L'Indépendance belge*, 6 octobre 1888, p.1 ; *Le Soir-Bis*, 7 octobre 1888, p.2 ; *L'Etoile belge*, 8 octobre 1888, p.1.

[644] *Le Soir*, 4 octobre 1888, p.2 ; *L'Etoile belge*¸ 4 octobre 1888, p.1-2 ;

[645] *L'Indépendance belge*, 6 octobre 1888, p.3 ; *L'Etoile belge*, 6 octobre 1888, p.1 ; *Le Soir-Bis*, 6 octobre 188, p.2 ; *Journal de Bruxelles*¸ 7 octobre 1888, p.2 ; *Het Handelsblad*, 7 et 18 octobre 1888, p.1-2 et p.1 ; *Le Peuple*, 8 octobre 1888, p.3

[646] *Het Handelsblad*, 6 octobre 1888, p.1

[647] *Le Soir*, 8 octobre 188, p.2 ; *L'Etoile belge*, 10 octobre 1888, p.3

[648] *L'Étoile belge*, 14 octobre 1888, p.3 ; *Le Soir-bis*, 23 octobre 1888, p.2

[649] « De joden zullen niet voor niets veracht worden. » soit, « Les Juifs ne seront pas méprisés pour rien. ». *L'Étoile belge* publie une traduction plus soutenue et plus précise : « Les Juifs sont les gens qui ne seront pas accusés pour rien ». Si l'on note une nuance d'une traduction à l'autre, les fonds des discours varient peu. *Cf. Het Handelsblad*¸ 10 octobre 1888, p.2 ; *L'Étoile belge*, 14 octobre 1888, p.3.

[650] BOSC O., *op.cit.*¸ p.135-137.

[651] *Het Handelsblad*, 14 octobre 1888, p.1.

effectifs policiers[652]. Malgré l'assagissement tardif et progressif[653], la foule reste hostile. Elle continue à livrer quantités d'informations erronées à la police[654] et d'accuser arbitrairement[655]. En parallèle, *Le Patriote illustré* publie la gravure « Un individu suspect », reprise à l'*Illustrated London News*. Elle évoque le travail du Comité de Vigilance de Whitechapel. L'individu sur l'image n'a de suspect que sa démarche et éventuellement, ses vêtements sombres qui rappellent ceux de Tablier-de-cuir. Aucun motif concret ne justifie des soupçons, que le Comité semble porter sur base de l'apparence. En plus de renvoyer à l'enquête, la gravure illustre le doute, l'émotion, la peur qui gangrènent le quartier malgré l'arrêt des meurtres depuis trois semaines[656].

Un autre élément à aborder, de concert avec l'émotion populaire et dans la mesure où il l'alimente, est l'antisémitisme. À l'issue du meurtre d'Annie Chapman, les journaux belges l'avaient surtout notifié chez les vagabonds et les prostituées de Whitechapel, sans les dissocier systématiquement de la foule présente sur les lieux du crime[657]. De la sorte, ils avaient commencé à représenter Whitechapel comme un quartier populaire et défavorisé[658]. Les nouvelles rumeurs sur la culpabilité des Juifs dans le double meurtre sont également relayées quelques jours après la découverte des corps[659]. Suivent très rapidement des rumeurs sur les étrangers[660]. L'antisémitisme se conjugue à la xénophobie déjà existante dans le quartier, ainsi qu'en Angleterre en général[661]. Des journaux belges relayent ces accusations comme une conséquence de l'émotion populaire liée aux meurtres, qui pousse les habitants à accuser les premières personnes leurs paraissant suspectes et/ou habituées aux

---

[652] *La Réforme*, 9 octobre 1888, p.3.
[653] *Le Soir*, 17 octobre 1888, p.2 ; *Vooruit*, 17 octobre 1888, p.1 ; *Courrier de l'Escaut*, 17 octobre 1888, p.1.
[654] *Le Soir-bis*, 24 octobre 1888, p.2.
[655] *Le Soir-bis*, 17 octobre 1888, p.2 ; *Het Handelsbladi*, 19 octobre 1888, p.2.
[656] RHÂYIER, « Un individu suspect », in *Le Patriote illustré*, 21 octobre 1888, p.511 ; « Outcasts sleeping in seeds in Whitechapel – With the vigilance committee in the East-End : A suspicious character », in *Illustrated London News*, 13 octobre 1888, p.5 ; THE BRITISH NEWSPAPERS ARCHIVES, *Site des archives de la presse britannique*, [En Ligne], https://www.britishnewspaperarchive.co.uk/search/results?NewspaperTitle=Illustrated+London+News&BasicSearch=vigilance+committee, (Page consultée le 06/06/2019).
[657] *La Chronique*, 10 septembre 1888, p.3 ; *Journal de Bruxelles*, 11 septembre 1888, p.2 ; *La Flandre libérale*, 11 septembre 1888, p.3.
[658] *La Chronique*, 10 septembre 1888, p.3 ; *L'Étoile belge*, 10 septembre 1888, p.1 ; *Le Soir*, 10 septembre 1888, p.2 ; *La Meuse*, 10 septembre 1888, p.3 ; *L'Ami de l'Ordre*, 11 et 12 octobre 1888, p.1 ; *La Flandre libérale*, 11 septembre 1888, p.3 ; *Het Handelsblad*, 11 septembre 1888, p.2 ; *Journal de Bruxelles*, 11 septembre 1888, p.2 ; *La Réforme*, 11 septembre 1888, p.3 ; *Le Précurseur*, 12 septembre 1888, p.2 ; PICKWICK, « La Vie Anglaise », in *L'Indépendance belge*, 12 septembre 1888, p.2 ; *L'Indépendance belge*, 12, 13 et 14 septembre 1888, p.3.
[659] *Het Handelsblad*, 3 octobre 1888, p.2 ; *L'Indépendance belge*, 4 octobre 1888, p.3 ; *Le Patriote*, 4 octobre 1888, p.2 ; *Le Peuple*, 4 octobre 1888, p.3 ; *Le Soir*, 6 octobre 1888, p.2.
[660] *Le Soir*, 8 octobre 1888, p.2
[661] HAGGARD R., « Jack the Ripper as the threat of outcast London », in WARWICK A. & WILLIS M. (dir.), *op.cit.*, p.210 ; PANAYI P., *op.cit.*, p.103-120.

blâmes[662]. La police efface l'inscription antisémite sur le mur de Mitre Square car elle craint qu'elle n'exacerbe la haine des habitants du quartier vis-à-vis des Juifs. Les termes utilisés pour qualifier ces personnes témoignent des idées de la presse sur les classes sociales qui habitent les lieux[663]. Ainsi, l'antisémitisme fait, lui aussi, ressortir le caractère instinctif et violent des habitants de Whitechapel. On continue de les décrire avec les traits typiques de la foule : instinctive, encline à formuler des accusations arbitraires, à faire usage de la menace verbale et de la violence physique[664]. Le discours de la presse belge, rédigée par les classes moyennes qui se différencient de la masse pour rappel, continue de construire Whitechapel comme l'habitat des classes populaires londoniennes et donc, démunies. Par extension, l'antisémitisme et la xénophobie marquent indirectement le fossé social observable à Londres.

La misère sociale est ré-abordée directement à l'issue du double meurtre. Pour rendre compte de la vie de Stride, la presse compare sa situation à celles, plus respectables, de ses deux sœurs : « une femme honnête, employée dans une fabrique de Londres, […], qui lui donnait régulièrement des secours », et une autre « qui est riche et mariée »[665]. On apprend plus tard qu'Eddowes vivait aussi dans la précarité[666]. Ce fossé est décrit comme une conséquence de la « misère atroce » de l'East-End[667]. La mauvaise alimentation, percevable à l'état des cadavres, choque[668] et rappelle celle des milieux ouvriers belges[669] relevée par les enquêtes[670]. Pour marquer l'attention du lecteur instruit que son journal vise ou, du moins, attire[671] sur le problème de l'insalubrité et indirectement, sur celui plus large de la misère sociale, Pickwick ironise en jouant sur les mots et fait intervenir deux auteurs connus :

> « M. Alphonse Daudet[672] doit venir promener ces jours-ci à Londres sa belle tête chevelue, à l'effet d'y prononcer une traduction sérieuse de ses œuvres ; il aura

[662] *Courrier de l'Escaut*, 10 septembre 1888, p.1.
[663] *L'Étoile belge* parle notamment de « populace ». *Cf. L'Étoile belge*¸ 14 octobre 1888, p.3 ; *Le Soir-bis*, 24 octobre 1888, p.2.
[664] BEAUCHARD J., *op.cit.*¸ p.19-22 ; BOSC O., *op.cit.*¸ p.135-137.
[665] *L'Indépendance belge*, 4 octobre 1888, p.1.
[666] *L'Etoile belge*, 5 octobre 1888, p.1 ; *Le Soir-bis*, 5 octobre 1888, p.2
[667] *L'Indépendance belge*, 5 octobre 1888, p.3.
[668] *L'Indépendance belge*, 3 octobre 1888, p.3.
[669] *Vooruit*, 4 octobre 1888, p.1.
[670] *Les fastes du Parti* …, p.46-49.
[671] VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse* …, p.140.
[672] Alphonse Daudet est un romancier, dramaturge et poète né en 1840. Il est connu comme un auteur régionaliste du mouvement réaliste, y compris par ses paires, parmi lesquels on retrouve Zola. Ses histoires se déroulent toujours dans un environnement issu du monde réel marqué par les réalités de son temps : pauvreté, mauvaise éducation, alcoolisme, … Ses œuvres restent empreintes d'un ton de gaieté et d'imaginaire. La pitié s'y conjugue à l'ironie : ses héros sont des victimes au destin dramatique, voire tragique, et exploitées par la société. Son œuvre est moins engagée que celle de Zola. Il décède en 1897. *Cf.* PREISS A., « Alphonse Daudet », in DE BEAUMARCHAIS J-P., COUTY D. & REY A. (dir.), *op.cit.*, p.473-477.

> probablement l'occasion de contempler la dixième ou la onzième victime de l'infatigable coupe-gorge. Grand dommage que M. Zola[673] ne nous arrive pas à sa place. Quelle jolie moisson pour sa hotte et son crochet dans toute cette ordure sanglante de Whitechapel, où les femmes assassinées ont vraiment de la chance, parce que si elles exhalent l'odeur de la pourriture, elles ont cessé de l'aspirer ! C'est pour le coup que le grand lama du naturalisme pourrait justifier cette formule calembourienne : « Tout l'égout est dans la nature. » »[674].

L'article dans lequel s'insère l'extrait porte sur la violence du double meurtre et sur l'émotion populaire. La misère, et plus particulièrement l'insalubrité, n'y sont qu'évoquées. De toute évidence, Pickwick semble chercher à conforter l'image de bas-fond de Whitechapel qu'il avait déjà commencé à développer le mois dernier. En mentionnant Zola, qui s'intéresse aux pulsions meurtrières dans ses écrits[675] et pour qui Whitechapel est un lieu d'inspiration idéal, il réactive l'association de la misère et de la criminalité. On constate que ce lien est toujours présent dans les discours et donc, dans les esprits[676]. Si l'insalubrité fait écho aux résultats d'enquêtes sur les milieux ouvriers belges[677], elle est contraire au discours libéral doctrinaire sur les pauvres[678]. Dans cette optique, sa mention a pour but de marquer une forme de déviance, supplémentaire à la criminalité observée. Elle est présentée comme un vice, accentué par l'ironie et le jeu de mot. À défaut de correspondre avec le discours doctrinaire, et donc avec la ligne éditoriale de *L'Indépendance belge*, elle correspond au discours des élites émettrices sur les bas-fonds[679]. On peut se demander si Pickwick n'utilise pas, avec l'insalubrité, le même procédé qu'utilisent les élites avec la violence : la mise en évidence de ce que l'on considère comme déviant afin de promouvoir indirectement ses

---

[673] Romancier, critique, journaliste et parlementaire né en 1840. Il a conscience de vivre une époque de bouleversements accélérés liés à la révolution de 1789, à la disparition de valeurs sociales, morales ou religieuses et enfin, aux progrès scientifiques. Cette conscientisation influence ses œuvres, où l'on retrouve sa conception darwinienne de la société. Il dépeint cette dernière comme dénaturée, marquée par les inégalités. Il s'intéresse aux fatalités de la vie liées aux différences de milieux. Ainsi, son œuvre est une satire politique et sociale. Il analyse également la psychologie humaine, les zones troubles de l'être humain et la folie endormie chez chacun, qui font contraste avec la raison et la lucidité. Au travers de ses écrits, il recherche la vérité par l'analyse des faits, des êtres et des choses, qu'il rédige de sorte à les rendre aussi naturelles et réalistes que possible. Il définit le naturalisme auquel il se rattache comme une « recherche de l'homme sous l'homme », de ses désirs les plus profonds. Ses œuvres sont souvent bien accueillies par le lectorat populaire, alors les bourgeois et les intellectuels les critiquent la plupart du temps. Zola reste l'un des auteurs français de son temps les plus lus à l'étranger. Il décède en 1902. *Cf.* BECKER C., « Émile Zola », in DE BEAUMARCHAIS J-P., COUTY D. & REY A. (dir.), *op.cit.*, p.2063-2089.

[674] PICKWICK, « La Vie Anglaise », in *L'Indépendance belge*, 3 octobre 1888, p.2.

[675] BECKER C., « Émile Zola », p.précise où on parle de son intérêt pour violence.

[676] TIXHON A., « Contrôler la Justice …, p.995-997 ; KALIFA D., *Crime et culture* …, p.115-117 et p.124-127.

[677] *Les fastes du Parti* …, p.49.

[678] Il est difficile de dire s'il en est exactement ainsi dans les articles écrits. Dans les caricatures par contre, Van Ypersele établit clairement que le pauvre tend à être représenté comme quelqu'un de propre, qui s'entretient du mieux qu'il peut car soucieux de son hygiène. *Cf.* VAN YPERSELE L., « L'image de la « pauvreté » dans la caricature belge de la Belle Époque », in TILLEUL J-L. (dir.), *op.cit.*, p.163.

[679] KALIFA D., *Les bas-fonds* …, p.351.

propres valeurs auprès du lectorat[680]. Cette possibilité mérite considération car elle remplit un double objectif. D'une part, l'image misérable et choquante de Whitechapel s'en retrouve renforcée. D'autre part, Pickwick marque implicitement la conscientisation de la misère belge par les doctrinaires, de même que leur volonté d'engager, ou au moins de débattre, des réformes à voter pour mettre fin à l'insalubrité des milieux ouvriers, relevée par les enquêtes.

Les lignes éditoriales des journaux qui proposent les discours les plus étoffés, libérales au mois de septembre pour la majorité, se diversifient au mois d'octobre. Alors qu'il s'était montré, jusqu'alors, relativement silencieux au profit de la violence et du déroulement de l'enquête, *Le Soir* développe le thème de la misère à partir de plusieurs sous-thèmes connexes, en usant de termes engagés :

> « Ses exploits ne s'exercent que sur des femmes de mauvaises vies de la plus abjecte catégorie, malheureuses créatures en loques, trainant la savate comme il en pullule dans la capitale du Royaume-Uni, réduites par leur misère et leur laideur à exercer le métier dans la nuit et les recoins obscurs. […] À droite de Commercial Road, à un quart de mille d'Aldgate, centre des plus populeux, se croisent en tous sens nombre de ruelles, de passages, d'allées. Ces ruelles formées par de petites maisons basses étaient habitées jadis par des familles de tisserands ; mais depuis que la machine a tué le métier à la main, les tisserands ont fait place à une population cosmopolite et misérable de pauvres ouvriers tailleurs, cordonniers, faiseurs de cigarettes, travaillant en chambre, la plupart Allemands et Polonais et presque tous Juifs. »[681].

Ici, les prostituées sont critiquées à cause de leur métier mais surtout, à cause des conditions dans lesquelles elles l'exercent. Le Lendemain, *Le Soir* souligne le sentiment d'insécurité et la peur qu'elles éprouvent à juste titre[682]. L'extrait mentionne également la promiscuité, les problèmes d'urbanisme et la décadence sociale du quartier. En dépit du fait que la violence et l'enquête restent les sujets principaux de l'article et que la quantité de propos sur la misère y demeure secondaire, celle-ci dénote dans un journal neutre et commercial comme *Le Soir*. On peut tenter d'expliquer cette attention soudaine par la provenance, supposée, de l'information et par le regain d'attention généralisé pour l'Affaire après le double meurtre. Suite à ce rebondissement, le nombre d'articles augmente considérablement du jour au lendemain. Comme il s'agit d'un fait-divers criminel, toutes les informations sont bonnes à diffuser pour un journal commercial comme *Le Soir* qui vise un

[680] AMBROISE-RENDU A-C., « Les faits divers …, p.248-249 ; KALIFA D., *Crime et culture* …, p.155-156.
[681] *Le Soir*, 6 octobre 1888, p.2.
[682] *Le Soir*, 7 octobre 1888, p.1-2.

public ouvrier[683] demandeur d'articles détaillés et sensationnels[684]. Plus les articles sur l'Affaire sont longs, plus ils sont vendeurs. Leur plagiat n'est, par ailleurs, pas pénalisé par la législation belge en vigueur[685]. Il est donc dans l'intérêt du *Soir* de les inclure dans ses colonnes, peu importe leur provenance. Ce raisonnement permet d'expliquer que la présence inhabituelle de propos sur la misère dans ce journal neutre et commercial résulte plus du concours de circonstances et de son intention de continuer à séduire son lectorat, plutôt que d'une véritable intention de dénoncer la misère londonienne[686]. D'autres propos sur la misère posent également question pour des raisons de lignes éditoriales, à commencer par ceux du *Courrier de l'Escaut* :

> « Le quartier de Whitechapel, il faut le dire, se prête à ces crimes ; sauf quelques grandes artères, telles que celle de Commercial Road, c'est un enchevêtrement de petites rues, d'impasses dans lesquelles les constables eux-mêmes ne s'aventurent qu'avec des précautions infinies. De chaque côté de ces ruelles étroites, mal pavées et encore plus mal éclairées, sont les *Commons Lodgings*, hôtelleries où l'on couche à la nuit au prix de 20 ou 30 centimes, sans donner de nom bien entendu. Toute une population de mendiants, de marchands ambulants, de vieilles et horribles créatures, de voleurs et de voleuses vit là sans grand souci de la police, qui connaît parfaitement les métiers divers pratiqués par les hôtes de ces puantes demeures. Condamnées par le service de la salubrité à être démolies, un grand nombre de maisons sont inhabitées ; le *Board of Works*, comité des travaux publics dont les scandales ont été dévoilés récemment, ne se presse pas de mettre la pioche dans ces masures qui offrent un abri nocturne à ceux qui redoutent même le « common lodging » visité de temps en temps par des rondes de police ; il est donc très difficile de rechercher un individu, quel qu'il soit, dans ce milieu où chacun tient à se cacher, et où les dénonciations ne sont pas sans danger. »[687].

La criminalité de Whitechapel est ici dépeinte comme une conséquence de sa misère, illustrée par le manque d'urbanisme du lieu, par l'aspect repoussant des habitants, par leur appartenance aux couches défavorisées ou/et à l'armée du crime, par la tolérance de la police, et enfin, par l'insalubrité et la vétusté des habitats. L'extrait conforte l'image de bas-fonds de l'East-End et par conséquent, favorise la prise de conscience du fossé social londonien chez son lectorat. Le cas du *Patriote* est également interpelant. Pour rappel, ce journal avait abordé le thème de la misère au mois de septembre, dans un cadre toutefois indépendant de l'Affaire[688]. Il réitère au mois d'octobre via son supplément illustré, cette fois-ci en les abordant ensemble au travers d'un article et de deux gravures. Les personnages de la première sont des femmes vêtues de parures usées, dormant avec leurs enfants dans un

---

[683] VAN DEN DUNGEN P. & VANDERPELEN-DIAGRE C., « Le Soir », in JAUMAIN S. (dir.), *op.cit.*, p.741-742.
[684] KALIFA D., « L'écriture du fait-divers au 19e siècle », in LÜSEBRINK H.-J. & MOLLIER J.-Y., *op.cit.*, p.297-302.
[685] VAN DEN DUNGEN P., « La professionnalisation des journalistes …, p.642.
[686] Ce raisonnement reste hypothétique et doit donc être considéré avec le recul qui s'impose.
[687] *Courrier de l'Escaut*, 5 octobre 1888, p.1.
[688] *Le Patriote*¸ 12 et 15 septembre 1888, p.2-3 et p.2.

hangar de rue. Dans la seconde, une autre femme de condition identique, sans toit pour s'abriter, est effrayée par l'arrivée d'un membre du Comité de Vigilance[689] : pauvreté et criminalité sont ici encore associées l'une à l'autre. L'article fait explicitement état du fossé social et de sa conscientisation par les membres du Comité, qui n'en avaient jusqu'alors pas idée ou qui, du moins, n'imaginaient pas qu'il puisse être si grand[690]. Les discours de ces deux journaux dénotent. D'abord parce que leur ligne éditoriale catholique et conservatrice contraste avec celles des autres feuilles qui développent le thème de la misère. En effet, celles-ci avaient toujours été libérales ou socialistes jusqu'alors. Ensuite parce qu'ils se démarquent des autres journaux conservateurs, qui se contentent de mentionner ou d'évoquer le thème à défaut de le développer dans des proportions comparables et de manière explicite. Les gravures du *Patriote illustré* proviennent d'un hebdomadaire illustré londonien. Les délais respectifs de parution sont suffisamment espacés pour qu'il puisse s'agir d'une pioche délibérée, directement opérée dans les pages de la feuille londonienne ou indirectement via un autre hebdomadaire étranger ayant diffusé les gravures avant *Le Patriote illustré*. La dénonciation de la misère sociale par ce dernier est donc délibérée, et en accord avec sa ligne éditoriale[691]. Quant au lectorat qu'il vise, il est similaire à celui du *Soir* et du *Courrier de l'Escaut* : aussi élargi que possible avec une priorité assumée pour les ouvriers et autres lecteurs issus des couches populaires[692]. L'historiographie du *Soir* ne faisant pas état d'une quelconque vocation doctrinale sociale à l'époque qui nous occupe, nous pouvons retenir l'hypothèse du concours de circonstances mentionnée plus haut. Cette même hypothèse peut également être retenue pour expliquer la présence des propos du *Courrier de l'Escaut* sur la misère[693]. La dénonciation que le journal catholique opère

[689] M.B., « Femmes sans domicile réfugiées sous les hangars à Whitechapel » et « Sans asile », in *Le Patriote illustré*, 21 octobre 1888, p.511 ; « Outcasts sleeping in seeds in Whitechapel – With the vigilance committee in the East-End : A suspicious character », in *Illustrated London News*, 13 octobre 1888, p.5 ; THE BRITISH NEWSPAPER ARCHIVES, *op.cit.*

[690] *Le Patriote illustré*, 21 octobre 1888, p.514.

[691] DUMONT G-H. & VERSCHEURE J., *op.cit.*, p.25.

[692] *Le Patriote* est un journal commercial, qui vise les classes populaires en général et non-politisées. Il peut être considéré comme un concurrent sérieux du *Le Soir*. Le *Courrier de l'Escaut*, quant à lui, s'est solidement implanté dans le Hainaut au fur et à mesure des années. Il tente de toucher tous les publics, et finit par attirer un lectorat politiquement hétérogène. Les succédanés qu'il propose, tels que *Le Belge* lancé en 1849 pour pénétrer les campagnes, et la *Gazette populaire de Tournai et de la Province* lancé en 1893 pour attirer les ouvriers, lui permettent de toucher différents lectorats hétérogènes sur le plan social. *Cf.* CAMPÉ R., DUMON M. & JESPERS J-J. (dir.), *op.cit.*, p.528 ; VERHAEGEN P., *op.cit.*, p.40-43 ; VAN DEN DUNGEN P. & VANDERPELEN-DIAGRE C., « Le Soir », in JAUMAIN S. (dir.), *op.cit.*, p.741-742.

[693] Cette information relève de l'hypothèse. Les exemplaires disponibles du journal et les travaux consultés ne donnent aucune réponse ou indice sur la provenance des informations étrangères dans le *Courrier de l'Escaut*. Compte tenu des moyens financiers de la feuille et des législations en vigueur en matière de droit d'auteur, nous supposons qu'elle tire ses informations étrangères des dépêches Havas et/ou les pioche dans d'autres journaux. *Cf. Courrier de l'Escaut*, 1e septembre – 5 octobre 1888 ; *La presse catholique dans la province de*

pourrait toutefois être délibérée. Parmi le nombre très réduit d'articles qu'il propose en septembre, il en est un exclusivement consacré à la misère londonienne, sans lien aucun avec l'Affaire hormis le lieu : la malnutrition de nombreux écoliers londoniens[694]. Cet élément n'est pas suffisant pour attester de l'intérêt du *Courrier de l'Escaut* pour la misère sociale dans le cadre de l'Affaire. Mais, le fait qu'il soit relayé de manière isolée, sans élément de discours susceptible d'attirer l'attention d'un lectorat demandeur de distractions, appuie l'hypothèse que le journal s'intéresse réellement aux questions sociales. Dans cette optique, il n'est plus impossible que l'extrait du *Courrier de l'Escaut* retranscrit ci-dessus, ait été inclus délibérément pour dénoncer le fossé social victorien et non plus, à la suite d'un concours de circonstances lié aux aléas des transferts d'informations. Quant au *Patriote,* en dépit de sa ligne éditoriale catholique et commerciale, son intérêt pour les questions sociales est attesté[695]. Sa dénonciation de la misère londonienne est donc vraisemblablement intentionnelle.

Le silence relatif des autres journaux catholiques vis-à-vis de la thématique, qui perdure après le mois d'octobre, fera l'objet d'hypothèses et de conclusions ultérieures. À défaut d'y être développé ou même évoqué volontairement, le fossé social y transparaît toutefois de temps à autre, apparemment de manière involontaire comme le démontre *Het Handelsblad*, réputé plus conservateur :

> « Dear Boss. — Sinds de leste maal prachtig succes. Twee meer en nooit geen geschreeuw. O ! ik ben een meester in de kunst, Ik zal eenige hertoginnen fijn in stukken snijden. Gij zijt benieuwd hoe : O, wij zijn meesters ! geene slachtersopvoeding ; geen beest als een schoone vrouw. Te Brighton ook een feestdag, maar wij zullen niet lui zijn — daar zijn sohoone vrouwen uit de hooge klassen, Ik watertand reeds — goed geluk daar — zoo niet, zult ge van mij hooren in West end. Binnen kort zal ik in het East voortgaan. — Wanneer ik eens een nobele vastkrijg – zal ik ze naar C. Warren zenden, of liever naar u veor eene herinnering. O ! dat is pleziering ! »[696].

La présence de ces propos explicitant le fossé social relève moins de la volonté de dénonciation du journal que de la circonstance. En les diffusant, le journal cherche à

Hainaut … ; GÉRIN P., *op.cit.* ; VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse* … ; VAN DEN DUNGEN P., « La professionnalisation des journalistes …, p.642.

[694] *Courrier de l'Escaut*¸ 21 septembre 1888, p.1.

[695] STÉPHANY P., *op.cit.*¸ p.10-38.

[696] « Cher Boss. – Superbe réussite depuis la dernière fois. Deux de plus et jamais un cri. Oh ! Je suis un maître dans l'art. Je vais couper quelques duchesses en fines tranches. Vous vous demandez comment : Oh, nous sommes des maîtres ! Pas de formation de boucher ; pas de plus belle bête qu'une jolie femme. Jour de fête aussi à Brighton, mais nous ne serons pas paresseux — il s'y trouve de belles femmes issues de la classe supérieure, j'en ai l'eau à la bouche — bonne chance là-bas — sinon, vous entendrez parler de moi dans le West end. Bientôt je continuerai dans l'East. Lorsque j'attraperai une noble – je l'enverrai à C. Warren, ou plutôt à vous comme souvenir. Oh ! C'est amusant ! ». *Cf. Het Handelsblad*, 6 octobre 1888, p.1.

exploiter la dimension perverse et violente, et par conséquent, déviante et sensationnelle. Il s'agit de vendre en donnant aux lecteurs ce qu'ils veulent. Cette hypothèse s'appuie sur le fait que *Het Handelsblad* n'a pas encore fait preuve d'un intérêt pour la misère londonienne, comparable à celui du *Patriote* ou du *Courrier de l'Escaut*. Il apparaît donc peu probable que la publication de cette lettre ait eu pour objectif, même secondaire, de conscientiser le lectorat sur le problème. *Het Handelsblad* étant largement diffusé en dehors d'Anvers[697], on peut toutefois supposer qu'une partie du lectorat néerlandophone prend conscience, au moins brièvement, de la misère londonienne.

Revenons-en maintenant à la lettre signée « de l'Enfer », retranscrite par *Le Soir-bis*, *L'Indépendance belge* et *L'Étoile belge*. Il est en effet possible que ce lieu, tel que mentionné dans son contexte, soit une référence dissimulée au fossé social londonien. Se poser la question de savoir si elle est délibérée de la part des journaux qui la diffusent n'est, ici, pas pertinent puisqu'ils se contentent de la traduire puis de la recopier. Toutefois, on peut se demander si le lectorat fait le rapprochement entre l'enfer mythologique et l'enfer social londonien. En principe, le lectorat instruit dispose du recul suffisant pour interpréter et situer le lieu en question dans son contexte actuel. Dans le cas de *L'Indépendance belge*, qui attire justement un public plus intellectuel que populaire[698] et qui a déjà développé la misère sociale de Whitechapel, cette hypothèse relève du probable plus que du possible. Son lectorat sait déjà que l'Affaire se déroule dans les bas-fonds londoniens, séparés du reste de la ville par un fossé matériel symbolique et décrits comme un enfer sur Terre : lieu obscur, coupé du monde, habité non plus par des humains mais par des bêtes perverties, sales, difformes et violentes[699]. Il n'est pas non plus impossible que le véritable auteur de la lettre, qu'une partie de l'opinion publique anglaise soupçonne déjà d'être un journaliste[700], ait lui-même cherché à faire le parallélisme au vu de la grande résonnance sociale de l'Affaire dans la presse londonienne[701]. Quant à *L'Étoile belge*, il n'en est plus à sa première dénonciation de la misère de Whitechapel. Mais son discours global comprend moins d'éléments rappelant

[697] Le journal se vend également dans l'ensemble de la province, ainsi que dans celles du Limbourg et du Brabant pour rappel. *Cf.* CAMPÉ R., DUMON M. & JESPERS J-J. (dir.), *op.cit.*, p.262-265 et p.293.
[698] VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse* …, p.140.
[699] Cette description de Whitechapel correspond au portrait typique des bas-fonds en général. De circonstance, ces derniers sont qualifiés d'« underworld » par certains. Cette appellation illustre parfaitement le parallélisme entre les différents enfers mythologiques, souvent décrits comme souterrains ou séparés du reste du monde par un espace ou un fossé physique, et les différents enfers sociaux observables dans certaines villes contemporaines, dont Londres. Ces derniers sont « séparés » du reste de leur ville par un fossé matériel. *Cf.* KALIFA D., *Les bas-fonds* …, p.135-140 ; PICKWICK, « La Vie Anglaise », in *L'Indépendance belge*, 12 septembre 1888, p.2.
[700] NATIONAL GEOGRAPHIC, *op.cit.*
[701] MARX R., *op.cit.*, p.16-17 ; PERRY CURTIS J[R], *op.cit.*, p.23.

l'enfer mythologique[702]. D'autant plus que ses lecteurs sont essentiellement des ouvriers. Idem pour *Le Soir-bis*[703]. L'hypothèse avancée ci-dessus avec le lectorat de *L'Indépendance belge* ne peut donc être retenue ici.

La presse socialiste propose un discours plus explicatif sur la misère sociale londonienne. Comme au mois de septembre, celui du *Vooruit* aborde plus largement le thème que *Le Peuple*. Il peut être résumé par l'extrait ci-dessous :

> « De *Times* zegt, dat al die moorden niet te vergeefs zullen zijn gepleegd. Immers zij vestigen de aandacht op de levenswijze der menschen, die zulke afschuwelijkheden plegen, op die vuile achterbuurten « waar het menschelijk wezen ret is — zeker is de prachtige kwartieren der rijken komt die rotheid niet voor — en waar tientallen van duizenden onzer medeschepsels geboren en opgevoed worden in en atmosfeer van goddelooze beestachtigheid; een soort van menschelijk straatvuil, een soort van de laagste voortbrengselen van gewone ondeugd. ». De *Pall Mall* wijst op de resultaten van het nietsdoen door de regeering. […] Het blad schrijft : « Indien deze beerputten van verdierlijkte menschheid niet eens duurzame bron van de giftige dampen moesten worden, was het noodig, dat er iets geschiede om de openbare aandacht te trekken, algemeene opschudding te verwekken en zelfs de ruwste grooten te dwingen, om het eerste axioma van het geloof der socialisten te erkennen, dat de buitensporige weelde en de rijkdommen van het westen van Londen gebruikt moeten worden om de ellende en de misdaad van het Oosteinde te lenigen. » » [704].

Ouvrons ici une parenthèse sur la provenance de ce discours représentatif. Anseele cite ses sources qui s'avèrent être des journaux londoniens aux lignes éditoriales dichotomiques[705]. Or, les informations que propose *The London Times* sont indépendantes, directement produites par ses rédacteurs. C'est d'ailleurs pour cette raison, que les agences de presses britanniques piochent régulièrement leurs actualités londoniennes dans ses colonnes, avant de les télégraphier à leurs abonnés britanniques comme étrangers[706]. Dès

---

[702] *L'Étoile belge*, 11, 16 et 18 septembre 1888 & 8 octobre 1888, p.1.
[703] VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse* …, p.150.
[704] « Le *Times* affirme que tous ces meurtres n'auront pas été commis inutilement. Ceux qui commettent de telles atrocités attirent en effet l'attention sur le mode de vie des gens, sur ces quartiers délaissés et sales *« où l'être humain est pourri* – cette pourriture que l'on ne rencontre certainement pas dans les magnifiques quartiers des riches – *et où des dizaines de milliers de nos semblables naissent et grandissent dans une atmosphère de bestialité impie ; une sorte de déchet humain, une sorte de fruit le plus vil du vice ordinaire* ». Le *Pall Mall* pointe du doigt les conséquences de l'inertie du gouvernement. […] Le journal écrit : *« Si l'on veut éviter que ces cloaques d'humanité bestialisée ne deviennent une source durable de ces vapeurs toxiques, il est indispensable qu'il se produise un événement qui attire l'attention publique, suscite l'émoi général, et force même les grands les plus durs à reconnaître le premier axiome des convictions des socialistes, à savoir que l'opulence extravagante et les richesses de l'ouest de Londres doivent être utilisées pour soulager la misère et le crime des quartiers est ».* ». *Cf. Vooruit*, 3 octobre 1888, p.2.
[705] Pour rappel, le *Pall Mall* est un journal à vocation populaire et commerciale, bien qu'il attire un lectorat plus instruit. Il prône des valeurs proches du libéralisme radical, à commencer par la défense du peuple. À l'inverse, *The London Times* est le journal conservateur par excellence. *Cf.* BOSTON R., « W. T. Stead and Democracy by Journalism », in WIENER J. H. (éd.), *op.cit.*, p.91-106 ; PALMER M., *Naissance du journalisme* …, p.115 et p.146 ; PERRY CURTIS JR, *op.cit.*, p.61.
[706] PALMER M., « The British press and international new, 1851 – 1899 : of agencies and newspapers », in BOYCE G., CURRAN J. & WINGATE P. (dir.), *op.cit.*, p.208-211 ; PALMER M., *Naissance du journalisme* …, p.115 et p.146.

lors, on peut supposer ici, qu'à défaut d'y être abonné faute de moyens financiers[707], le *Vooruit* a pris ses informations soit dans des journaux londoniens distribués en Belgique, soit dans un journal étranger du continent vendu dans le pays et client d'une des agences de presses londoniennes ayant télégraphié des informations piochées dans *The London Times*. L'option que les propos ci-dessus aient été piochés dans des journaux néerlandophones disposant de leur propre correspondant est également envisageable. Quoi qu'il en soit, ils démontrent la présence du discours britannique sur l'Affaire dans le discours belge et par conséquent, de l'influence du premier sur le second. Pour en revenir au discours retranscrit, il fait état de l'extrême pauvreté observable dans l'East-End. Les propos repris au *London Times* montrent l'état dégradant des habitants, qu'ils décrivent comme des bêtes en marge de la société. Ils affermissent l'image de bas-fonds du district, tout comme celle d'un Londres divisé socialement. Anseele critique directement le gouvernement britannique en s'appuyant sur le *Pall Mall*. En plus de rapporter la prise de conscience généralisée dans le Royaume-Uni suite au retentissement de l'Affaire, il souligne l'inertie des dirigeants vis-à-vis du problème et non pas vis-à-vis des effectifs de sûreté à Whitechapel comme l'ont fait les autres feuilles belges. Le *Vooruit* critique la misère londonienne au travers de différents éléments : insécurité, émotion populaire, pauvreté des habitants[708], alcoolisme, prostitution[709], insalubrité, promiscuité et problèmes d'alimentation[710]. En comparaison, *Le Peuple* propose toujours peu d'articles sur la misère directement en lien avec l'Affaire. Par contre, il insère un court roman-feuilleton d'un seul numéro, intitulé « Souvenir de Whitechapel ». Contrairement aux articles du *Vooruit*, cet écrit, indépendant[711] des crimes, ne formule pas de critique explicite. Il rend compte de la misère générale du quartier au travers du quotidien d'une femme sans domicile fixe et de son nourrisson. Pour démontrer l'existence du fossé social observable à Londres, l'auteur met en évidence les différences matérielles existant entre ses quartiers d'une part et les morales victoriennes qui prévalent d'autre part :

> « […], partout les policemen l'avaient aperçue et l'avait chassée. Elle n'avait pas essayé de résister, la misérable ! Elle n'avait même pas protesté. Elle savait bien que dans une

[707] Le journal connaît en effet des difficultés financières régulières au cours de ses premières années d'existence. *Cf.* CAMPÉ R., DUMON M. & JESPERS J-J. (dir.), *op.cit.*, p.347.
[708] *Vooruit*, 6 octobre 1888, p.1.
[709] *Le Peuple*, 5 et 28 octobre 1888, p.3.
[710] *Vooruit*¸ 8 octobre 1888, p.2.
[711] Officiellement : aucun élément du texte ne fait référence aux crimes de Jack l'Éventreur. Officieusement, on devine que le but du *Peuple* est de formuler ici les critique qu'il ne propose pas toujours au travers de ses articles, qui lui parviennent par Havas ou sont recopiés dans d'autres journaux. *Cf.* BERTY, « Souvenir de Whitechapel », in *Le Peuple*, 10 octobre 1888, p.3.

> grande et opulente cité comme Londres, la misère est un vice qu'il faut cacher et que les belles rues sont faites pour les gens riches. Pourquoi se serait-elle entêtée ? »[712].

Outre la misère matérielle, cet extrait fait écho aux fantasmes victoriens développés dans le contexte de notre travail. Ils tendent à démontrer qu'ils contribuent à entretenir le fossé social. Via les forces de police qu'elles emploient, les élites se préservent des éléments de la société entachant l'idéal victorien de richesse, de tenue, de piété, de rigueur morale, etc., Le reste du récit dépeint des réalités inacceptables pour les idéaux victoriens : pauvreté, prostitution, alcoolisme, difformité physique due aux conditions de vie ne permettant pas de s'alimenter correctement, etc. Tous ces problèmes sont évoqués dans les discours portant sur le cadre de l'Affaire Jack l'Éventreur, pas seulement dans la presse socialiste. En outre, certains de ces problèmes font écho aux réalités constatées par les enquêtes effectuées dans les milieux ouvriers belges[713], que la presse socialiste cherche à conscientiser en dénonçant ces problèmes[714]. Enfin, la fin du récit est tragique. La mort de l'enfant, figure d'innocence et de vulnérabilité par excellence, marque les esprits. L'ambiguïté se pose néanmoins quant à son bourreau. Dans les faits, le nourrisson est victime de l'alcoolisme de sa mère. Cependant, le récit est mené de sorte à ce que le lecteur considère cette ivresse comme une conséquence de la misère. Indirectement, le véritable bourreau de l'enfant n'est plus sa mère, mais la misère de cette dernière, comparable à celle de Whitechapel en général. L'enfant est ici le prototype du martyr. Leurs bourreaux étant les plus durement sanctionnés, on peut considérer que la critique de la misère londonienne formulée et la volonté du *Peuple* de conscientiser le lectorat sur sa gravité trouvent chacune ici leur point culminant[715]. Cette critique rejoint le discours du *Vooruit*, qui propose un article au discours presque identique au début du mois de novembre, avant le meurtre de Kelly[716]. Tout en informant sur le déroulement de l'Affaire, les deux journaux critiquent son cadre et surtout, les causes de sa misère, absentes dans les autres journaux belges, à savoir l'inertie du gouvernement, la pression des fantasmes victoriens, le rejet des élites des populations défavorisées, etc. Les

---

[712] BERTY, « Souvenir de Whitechapel », in *Le Peuple*, 10 octobre 1888, p.3.
[713] *Les fastes du Parti …*, p.46-49 ; VAN YPERSELE L., « L'image de la « pauvreté » dans la caricature belge de la Belle Époque », in TILLEUL J-L. (dir.), *op.cit.*, p.157-158 ; MABILLE X., *op.cit.*, p.166-168.
[714] Cette conscientisation s'inscrit dans la ligne éditoriale générale du journal. *Cf.* CAMPÉ R., DUMON M. & JESPERS J-J. (dir.), *op.cit.*, p.101-104.
[715] DUPONT-BOUCHAT M-S., « Constructions et transformations des sensibilités à la violence au fil du XIX^e^ siècle », in KURGAN-VAN HENTENRYK G., (dir.), *op.cit.*, p.41-42.
[716] *Vooruit* parle d'un nouveau meurtre à Whitechapel, cette fois-ci sur un ouvrier. La cause officielle du décès est la carence. Cette mort ne fait pas débat car non-violente en comparaison des meurtres. Mais *Vooruit* parle néanmoins d'un meurtrier, qui compte plus de victimes à son actif dans le quartier que Jack l'Éventreur : la Faim. *Cf. Vooruit*, 1^e^ novembre 1888, p.1.

discours des deux feuilles socialistes belges sont ainsi conformes à leur ligne éditoriale, qui se veut dénonciatrice des injustices du système[717].

Abordons les discours formulés à l'égard des autres composantes de la misère londonienne. La prostitution, le plus récurrent, est plus abordée qu'au mois de septembre. Ses critiques transparaissent notamment dans les articles consécutifs à la découverte des deux corps. On apprend très vite que Stride était depuis longtemps une « femme de mauvaise vie »[718], « de la même classe qu'Annie Chapman, bien qu'étant d'une catégorie un peu moins dégradée »[719], ou encore de « de ongelukkige klas van vrouwen, waarvan velen, zooals de *Daily News* het vandaag vertelt, door de ellende tot dien staat van zedelijk verval gekomen zijn, […]. »[720]. Les révélations sur la profession d'Eddowes sont formulées sur un ton analogue[721]. Ce placement des prostituées au ban de la société victorienne se poursuit les jours suivants. On peine à croire à leur réhabilitation après la pratique, même occasionnelle, de leur métier. Les journaux s'en servent pour illustrer le fossé social victorien, notamment par la différence de conditions de vie et surtout, de mœurs[722]. Cette critique de la prostitution se retrouve également dans les mobiles avancés relayés. *Le Soir* rapporte les propos suivants, extraits d'une des lettres du tueur présumé. Sa haine envers les prostituées y est explicite :

> « Mon affaire, c'est de suriner les p…, et je ne cesserai de les éventrer que lorsque je serai bouclé. »[723].

Le Soir-bis publie les aveux d'un faux-coupable qui se dit chirurgien en quête de cobayes humains pour tester de nouvelles techniques chirurgicales[724]. Il justifie ses actes par le lieu de travail, le statut social et surtout, par la profession des victimes. Il avoue les avoir choisies de sorte à ce que personne ne les regrette. Ici, le fossé social excuse la violence à l'encontre des prostituées, à défaut de la légitimer. En plus d'être professionnelle et cynique, cette violence dont elles sont la cible devient sociale. Telle que racontée, elle est vendeuse. Or, ces aveux ne sont relayés par aucun autre journal. Ils invitent à s'interroger sur l'image du cadre de l'Affaire que *Le Soir-bis* construit, délibérément ou non. La source originale de

---

[717] CAMPÉ R., DUMON M. & JESPERS J-J. (dir.), *op.cit.*, p.101-104.
[718] *L'Indépendance belge*, 3 octobre 1888, p.3 ; *Courrier de l'Escaut*, 3 octobre 1888, p.1.
[719] *Journal de Bruxelles*, 3 octobre 1888, p.2.
[720] « […] la classe malheureuse des femmes, dont beaucoup, comme le *Daily News* nous le dit aujourd'hui, sont tombées en décrépitude morale à cause de la misère, […] ». *Cf. Het Handelsblad*, 4 octobre 1888, p.2.
[721] *Het Handelsblad* établit en effet qu'elle appartenait à la classe inférieure des femmes, parmi laquelle les autres victimes ont été choisies. *Cf. Het Handelsblad*, 5 octobre 1888, p.1.
[722] Les propos utilisés sont particulièrement durs. On parle de mœurs déviantes liées à la « misère atroce » de l'East-End. *Cf. L'Indépendance belge*, 5 octobre 1888, p.3.
[723] *Le Soir*, 6 octobre 1888, p.2.
[724] Ces aveux ont déjà été évoqués dans le cadre de l'analyse du discours sur la violence. Il sera question ici d'analyser la dimension sociale, que nous avions reportée plus haut. *Cf. Le Soir-Bis*, 8 octobre 1888, p.2.

ces aveux nous est en effet inconnue. Cependant, il ne s'agirait pas du premier article pioché dans un autre journal dans le cadre de l'Affaire[725]. Enfin, l'article reste avant tout axé sur l'enquête et la violence. La misère, la critique de la prostitution et le fossé social y sont secondaires. Il semble diffusé plus pour satisfaire le lectorat que pour dénoncer la misère sociale londonienne. Les propos à son sujet résulteraient donc, encore une fois, du concours de circonstances plutôt que d'une vocation sociale. Cette hypothèse peut, en outre, s'appuyer sur la concurrence et le procès contre Rossel[726], qui forcent davantage les deux feuilles commerciales à publier les articles les plus vendeurs, pas seulement en lien avec l'Affaire. Elles doivent chacune donner au lectorat ouvrier visé ce qu'il demande : du sensationnel, du mystère et donc, de la violence et de l'enquête[727]. Quoi il en soit, on peut établir avec plus ou moins de certitude, à l'issue du mois d'octobre, que les lectorats des deux *Soir* conscientisent, au moins temporairement, la misère des victimes et plus largement, celle de l'East-End.

Pour poursuivre avec la prostitution, une autre hypothèse établit que le meurtrier est un membre disparu de l'Armée du Salut[728]. Ce soupçon rappelle qu'elle est active à Londres et donc, que la misère y sévit. On parle aussi d'un fanatique religieux[729], potentiel membre de l'organisme, qui mènerait une croisade personnelle contre la prostitution à Londres ou aurait demandé à ses pratiquantes de s'amender sous peine d'être châtiées[730]. Sans pour autant s'épancher sur le puritanisme victorien et l'omniprésence de la religion dans l'Angleterre de la fin du XIX^{e} siècle, cette hypothèse y renvoie indirectement. Elle rappelle

---

[725] *Le Soir-bis* pioche en effet plusieurs articles dans *L'Indépendance belge* au début du mois. Chaque article du *Soir-bis* cité ici est une recopie complète ou partielle de l'article de *L'Indépendance belge* qui le précède. *Cf. L'Indépendance belge*, 1 octobre 1888, p.1 ; *Le Soir-bis*, 3 octobre 1888, p.2 ; *L'Indépendance belge*, 4 octobre 1888, p.3 ; *Le Soir-bis*, 4 octobre 1888, p.1-2 ; *L'Indépendance belge*, 6 octobre 1888, p.3 ; *Le Soir-bis*, 6 octobre 1888, p.2 ; *L'Indépendance belge*, 6 octobre 1888, p.1 ; *Le Soir-bis*, 7 octobre 1888, p.2

[725] *Le Soir-Bis*, 8 octobre 1888, p.2.

[726] VAN DEN DUNGEN P., « Rossel Émile », in JAUMAIN S. (dir.), *op.cit.*, p.672 ; *Soixante-quinze années au service de l'Opinion* …, p.32-35.

[727] KALIFA D., « L'écriture du fait-divers au 19^{e} siècle », in LÜSEBRINK H.-J. & MOLLIER J.-Y., *op.cit.*, p.297-302.

[728] Pour rappel, cette association ne s'implante en Belgique que plusieurs mois après les meurtres. Cependant, elle est déjà active dans d'autres pays d'Europe, dont la France et l'Allemagne avoisinantes. On peut donc supposer qu'une partie du lectorat belge, au moins celui qui se tient au courant de l'actualité religieuse et/ou internationale, sait qu'il s'agit d'une œuvre religieuse de charité, qui lutte contre la pauvreté en apportant une aide matérielle et morale aux démunis, notamment aux alcooliques et aux prostituées. *Cf.* MORTLOCK P. (dir.), *op.cit.*, p.103-106 ; ENCREVÉ A., « Armée du Salut », in GISEL P. (dir.), in *op.cit.*, p.46-47.

[729] *Courrier de l'Escaut*, 3 octobre 1888, p.1 ; *Het Handelsblad*, 3 octobre 1888, p.2 ; *Vooruit*, 5 octobre 1888, p.2.

[730] Ces hypothèses sont évoquées, à défaut de développées. Les journaux référencés ici ne formulent pas d'autre commentaire à propos de ce fanatisme ou du rigorisme religieux victorien plus en général. *Cf. L'Indépendance belge*, 3 octobre 1888, p.1; *Courrier de l'Escaut*, 3 octobre 1888, p.1 ; *Het Handelsblad*, 3 octobre 1888, p.2 ; *Vooruit*¸ 5 et 6 octobre, p.1-2 et p.1 ; *Le Soir,* 6 octobre 1888, p.2 ; *La Réforme,* 7 octobre 1888, p.3.

aussi l'hostilité du rapport victorien à la prostitution, critiquée implicitement ici pour le danger moral qu'elle représente. Du reste, la critique du métier à Londres repose surtout sur le vocabulaire[731]. La dernière critique développée est relayée par plusieurs journaux à la fin du mois. Il s'agit d'une pétition adressée à la reine Victoria et au gouvernement par quelques milliers de femmes pour mettre un terme à la misère morale de l'East-End, liée à la prostitution :

> « Cette pétition a été inspirée par l'horreur des derniers crimes que les femmes du East-End attribuent à l'immoralité qui règne dans certaines classes ; pour la faire cesser, la pétition demande la fermeture des nombreuses maisons de débauche du quartier. La Reine a immédiatement fait répondre qu'elle se joint aux sentiments exprimés par la pétition et elle annonce que les questions de nature à mettre un terme à la situation actuelle se trouvent en ce moment étudiées avec beaucoup de sollicitudes par le Secrétaire d'Etat et les autorités de la police. »[732].

Le Peuple rajoute un commentaire personnel reflétant sa ligne éditoriale :

> « Que le gouvernement fasse qu'il y ait moins de misère et il y aura plus de moralité dans les classes pauvres. »[733].

Les trois journaux rendent compte ici du fossé moral et matériel qui sépare les différentes classes sociales victoriennes. S'ils visent chacun un lectorat plutôt populaire, ils ont chacun une ligne éditoriale différente[734]. Ils ne réprouvent aucun les liens de la prostitution avec la criminalité et l'immoralité des classes populaires de l'East-End. Ainsi, ils approuvent, chacun implicitement, l'idée déjà existante que la prostitution est criminogène et gage de déchéance morale[735]. Ils conscientisent leur lectorat sur la misère londonienne et plus largement, sur le fossé matériel et moral qui divise la société victorienne. Toutefois, *Le Peuple* considère la prostitution comme une conséquence et non comme une cause de cette misère. Le discours que le journal tient sur la prostitution dans le roman-feuilleton « Souvenir de Whitechapel » n'est pas différent[736]. Selon *Le Peuple*, la véritable cause des meurtres, qui est également celle de la déchéance morale observée dans l'East-End, est la misère matérielle, que les élites et le gouvernement anglais tolèrent et laissent

---

[731] *Le Soir*¸ 11 octobre 1888, p.1 ; *Le Peuple*, 16 octobre 1888, p.3 ; *Het Handelsblad*, 20 octobre 1888, p.1.
[732] *L'Etoile belge*, 26 octobre 1888, p.4 ; *Le Peuple*, 28 octobre 1888, p.3 ; *Courrier de l'Escaut*, 30 octobre 1888, p.1.
[733] *Le Peuple*, 28 octobre 1888, p.3.
[734] VAN DEN DUNGEN P., « L'Étoile Belge », in JAUMAIN S. (dir.), *op.cit.*, p.309 ; CAMPÉ R., DUMON M. & JESPERS J-J. (dir.), *op.cit.*, p.140 et p.528.
[735] CHAUMONT J-M., *op.cit.*, p.30-33.
[736] Le personnage principal cherche de l'argent en mendiant auprès des passants. Faute d'avoir pu en récolter assez pour payer son logement à la nuit et s'acheter à boire, à défaut d'à manger pour son nourrisson, elle se prostitue auprès d'un ivrogne. La prostitution fait ici office de solution ultime pour le personnage principale, qui cherche tout simplement à survivre une journée de plus avec son nourrisson. Elle est donc bien représentée comme une conséquence, et non comme une cause de la misère de Whitechapel. *Cf.* BERTY, « Souvenir de Whitechapel », in *Le Peuple*¸ 10 octobre 1888, p.3.

perdurer. Ainsi, le discours des socialistes belges sur la prostitution converge avec celui de leurs homologues français[737].

L'alcoolisme est abordé dans le cadre des renseignements fournis sur les casiers judiciaires de Stride[738] et d'Eddowes[739] : il est motif d'arrestations pour chacune. On renseigne ensuite que de nombreux « ivrognes » se dénoncent d'eux-mêmes[740]. Enfin, le rapport d'autopsie du rein reçu avec la lettre « From Hell » établit qu'il avait appartenu à une personne qui avait l'habitude de boire[741]. Toutes ces mentions font écho, elles aussi, aux résultats des enquêtes belges, qui avaient pointé l'alcoolisme comme l'une des causes principales de la misère matérielle et de la déchéance morale des milieux ouvriers[742].

On peut également parler du socialisme à Londres, évoqué brièvement à différents moments. Sans formuler de critique, plusieurs journaux précisent que le corps de Stride est retrouvé à l'entrée d'un club de socialistes[743]. *L'Indépendance belge* et le *Courrier de l'Escaut* se démarquent. Ils accusent ces derniers en général de vouloir profiter de l'attention de la police à Whitechapel pour recommencer leur « violente manifestation de l'hiver dernier à Trafalguar Square. »[744]. Le *Vooruit* réprouve ces critiques et approuve les manifestations compte tenu de la situation sociale[745]. Cette mention des socialistes et la référence au Bloody Sunday du 13 novembre 1887 renvoie à la misère sociale qui sévit, cette fois-ci, non plus à Whitechapel, mais bien à Londres, si pas dans l'ensemble du Royaume-Uni. Aussi, la mention de cette référence sans autre information contextuelle induit que le lectorat belge, au moins celui qui se tient au courant de l'actualité internationale, s'en souvient toujours un

---

[737] Ces derniers ne nient pas que la prostitution soit criminogène et dangereuse pour le moral de la société. Toutefois, ils la comprennent. Ils considèrent ses pratiquantes comme des victimes de la misère et plus largement, du système capitaliste et de l'organisation sociale qui en découle. Pour résumer, la prostitution est une conséquence de la misère, et non une cause. Le discours adopté ici par *Le Peuple* va dans ce sens. À défaut de la valider, il conforte l'hypothèse formulée dans le contexte de ce travail, p.X en note infrapaginale (corriger en dernier lieu pour bonne page). *Cf.* CORBIN A., *op.cit.*¸ p.357 ; *Le Peuple*, 28 octobre 1888, p.3.

[738] Stride avait déjà fait l'objet de multiples condamnations pour ivresse sur la voie publique. *Cf. L'Indépendance belge*, 3 octobre 1888, p.3 ; *Courrier de l'Escaut*, 3 octobre 1888, p.1.

[739] Eddowes avait aussi des penchants alcooliques. Elle sortait d'un commissariat où elle avait séjourné pour délit d'ivresse sur la voie publique lorsqu'elle fut assassinée. *Cf. Het Handelsblad*, 4 octobre 1888, p.2 ; *L'Indépendance belge*, 5 octobre 188, p.3 ; *L'Etoile belge*, 14 octobre 1888, p.3 ; *Le Soir-bis*, 17 octobre 1888, p.2.

[740] *L'Etoile belge*, 5 et 6 octobre 1888, p.1 et p.1 ; *L'Indépendance belge*¸ 6 octobre 1888, p.3 ; *Het Handelsblad*¸ 7 octobre 1888, p.1 et p.2 ; *Journal de Bruxelles*¸ 7 octobre 1888, p.2 ; *Le Peuple*, 8 octobre 1888, p.3.

[741] *Het Handelsblad*, 20 octobre 1888, p.1 ; *Le Peuple*, 22 octobre 1888, p.3.

[742] DEBRAUWERE J., *op.cit.*, p.16 ; MABILLE X., *op.cit.*, p.168.

[743] *Het Handelsblad*¸ 2 et 3 octobre 1888, p.2 ; *L'Indépendance belge*, 3 octobre 1888, p.3 ; *Journal de Bruxelles*, 3 octobre 1888, p.2 ; *Vooruit*, 4 octobre 1888, p.2 ; *Le Soir*, 6 octobre 1888, p.2.

[744] *L'Indépendance belge*¸ 12 octobre 1888, p.1 ; *Courrier de l'Escaut*, 13 octobre 1888, p.1.

[745] *Vooruit*, 15 octobre 1888, p.2.

an plus tard. Ainsi, l'Affaire Jack l'Éventreur ne révèle pas l'existence du fossé social victorien à ce dernier : elle le lui rappelle et l'éclaire un peu plus sur son ampleur[746].

Un dernier élément à débattre dans ce chapitre est la peur et le retentissement de l'Affaire jusqu'au continent européen. Ils sont palpables dans d'autres villes du Royaume-Uni. Un individu est arrêté à Belfast pour simple détention de rasoirs et de couteaux. Un autre est recherché à Liverpool après avoir exhibé le même type d'arme mais surtout, après avoir tenu des propos suspects à l'égard des prostituées et faisant explicitement le lien avec les crimes de Londres[747]. Au Pays de Galles, un jeune homme tranche la gorge d'une fillette de quatre ans, selon le même mode opératoire que le meurtrier de Whitechapel, après l'avoir attirée dans un bois. Il s'agit du premier émule de Jack l'Éventreur évoqué par la presse belge. *Het Handelsblad* titre en effet l'article « De kracht van het voorbeeld » [748]. En plus de démontrer le retentissement de l'Affaire au public belge, l'article démontre que c'est vraisemblablement son degré de violence qui marque le plus les esprits. Quant à la peur en question, il est difficile de déterminer si elle pénètre réellement jusqu'au continent. La violence des meurtres et leur proximité géographique semblent avoir un certain impact sur les consciences étrangères, comme tend à le dire cet article du *Soir* qui évoque explicitement le retentissement et le suivi de l'Affaire en Belgique au passage :

> « Depuis quinze jours, nous avons les oreilles rebattues des exploits de Jack l'éventreur. L'Angleterre tout entière est affolée à propos de quelques coureuses auxquelles il a supprimé la vie avec des raffinements obscènes. Une chose curieuse à constater, c'est que, au fond de toute cette pitié, il y a surtout, et il n'y a même que cela, un sentiment : la terreur. Chaque Anglaise craint pour elle, et l'apitoiement du continent provient uniquement de la facilité avec laquelle Jack pourrait traverser la Manche. Supposez que ce sinistre carabin eût opéré à Calcutta, à Melbourne, à Sydney, fût-ce même à New-York, au lieu de travailler à Londres ; ne sentez-vous pas combien l'affaire eût perdu de son intérêt ? Mais cela s'est passé tout près de nous, à quelques pas de nos frontières. Et rien que de penser que Jack eût pu opérer plus près de nous encore, chez nous même, à Molenbeek ou à St-Gilles, cela fait dresser les cheveux sur la tête de nos belles-mères. Dame ! Après tout, il y a de quoi. »[749].

[746] Cette hypothèse que nous formulons ici pourrait tout à fait être vérifiée ou infirmée par une étude de l'opinion publique belge sur le Bloody Sunday du 13 novembre 1887. Compte tenu du peu de travaux réalisés jusqu'alors sur les rapports belgo-britanniques au XIX^e^ siècle et sur l'image de l'Angleterre victorienne dans l'opinion publique belge, elle pourrait être élargie aux différentes manifestations socialistes anglaises mentionnées dans le contexte de ce travail. La simultanéité des tensions sociales anglaises avec les tensions sociales belges, ainsi qu'avec les prises de conscience de la misère qui en résultent dans chaque pays, pourraient faire déboucher sur des résultats intéressants et surtout, aussi bien convergents que divergents dans les sources belges, notamment celles émanant d'auteurs et d'organismes socialistes.
[747] *Le Peuple*, 16 octobre 1888, p.3 ; *Courrier de l'Escaut*, 16 octobre 1888, p.1.
[748] « Le pouvoir du modèle ». *Cf. Het Handelsblad*, 24 octobre 1888, p.2.
[749] *Le Soir*, 11 octobre 1888, p.1.

Ici, *Le Soir* veut faire partager l'émotion vécue par les Anglais à ses lecteurs. En jouant sur la peur et la proximité, il cherche à les sensibiliser, à les rendre plus concernés par cette série de meurtres perpétrés dans un pays presque voisin. L'émotion, et plus spécifiquement la terreur, sont utilisées comme des thèmes vendeurs auprès du public visé[750], à l'instar de la violence et de l'enquête dans le cas des faits divers criminels plus en général. La lettre annonçant des crimes à Paris comparables à ceux de Whitechapel peut être considérée dans une optique similaire. Elle témoigne, en effet, du retentissement de l'Affaire en France et en Belgique et joue, elle aussi, sur la proximité géographique. De la sorte, elle insuffle la peur, mais également l'intérêt du lecteur avide de sensation[751].

C'est également au cours du mois d'octobre que le pseudonyme « Jack l'Éventreur » est utilisé pour la première fois dans un contexte totalement indépendant de l'Affaire : la mort du Kaiser Frédéric III, beau-fils de la reine Victoria. Ce dernier, atteint d'un cancer du larynx, avait demandé le diagnostic et le remède de plusieurs médecins réputés, dont l'Anglais Mackenzie qu'il portait en estime et dont il suivi le traitement prescrit. Après la mort du Kaiser le 15 juin 1888, Mackenzie est blâmé par les médecins allemands de Frédéric III et une large partie de la communauté médicale britannique. Certains l'accusent d'avoir assassiné le Kaiser[752]. Cet extrait de La Vie Anglaise rend compte du retentissement des crimes de Whitechapel dans les esprits et ce, au-delà des frontières, au point d'associer le pseudonyme de Jack l'Éventreur au meurtre en général, et non pas obligatoirement au meurtre violent et sanglant :

> « Quatre Hippocrates allemands avaient dit : « C'est le docteur Mackenzie ! » Si nous en croyons le docteur Mackenzie, c'est l'un des quatre Allemands. Terrible révélation : Frédéric III a donc réellement péri assassiné. Reste uniquement à découvrir lequel des cinq éminents docteurs est le meurtrier, le Jack l'Éventreur de ce drame impérial. »[753].

Cette mythification de Jack l'Éventreur n'est pas opérée par la presse britannique du moins, pas dans le cas de Mackenzie[754]. Il s'agit donc, en principe, d'une création de Pickwick. Nous pouvons y voir le retentissement de l'Affaire, notamment de sa violence,

---

[750] VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse* …, p.81 et p.117.
[751] *Het Handelsblad*, 12 octobre 1888, p.2 ; *L'Étoile belge*, 12 octobre 1888, p.1 ; *Journal de Bruxelles*, 13 octobre 1888, p.2.
[752] Sir Morell Mackenzie est un physicien et laryngiste né le 7 juillet 1837. En dépit de son implication supposée dans le décès de Frédéric III, il reste reconnu aujourd'hui comme l'un des plus brillants laryngistes de son temps. Il décède le 3 février 1892 à la suite d'une pneumonie. *Cf.* WEIR N., « Sir Morell Mackenzie », in HARRISON B. & MATTHEW H.C.G. (éd.), *op.cit.*, vol.35, p.612-613.
[753] PICKWICK, « La Vie Anglaise », in *L'Indépendance belge*, 17 octobre 1888, p.2.
[754] Ni l'index, ni le chapitre du livre de Perry Curtis J[r] consacré au mois d'octobre 1888 ne mentionnent le nom du Mackenzie concerné. *Cf.* PERRY CURTISJ[R], *op.cit.*, p.140-163 et p.345-354.

jusque dans les esprits des classes européennes moyennes et dominantes, aussi bien dans les rédactions de journaux qu'au sein du lectorat instruit de *L'Indépendance belge*[755]. L'usage du pseudonyme dans un contexte comme celui-ci démontre que Pickwick pense son lectorat capable de saisir directement la référence.

Un autre élément de l'Affaire qui semble également marquer les esprits, dans une moindre mesure toutefois, est le sexe des victimes. En témoigne un article rapportant le meurtre de deux jeunes filles en Europe centrale, avec un degré de violence comparable mais selon un mode opératoire différent[756]. On peut expliquer cette attention au sexe des victimes par l'évolution des sensibilités vis-à-vis de la violence à la fin du XIX^{e} siècle. L'opinion générale y est en effet de moins en moins tolérante, particulièrement à l'égard des victimes considérées comme plus faibles, telles que les femmes, mais surtout les enfants[757]. Enfin, le titre de l'article, « Whitechapel en Moravie » est le premier d'une série à utiliser l'Affaire comme une référence ou icône du crime violent. Ici encore, *L'Indépendance belge* pense le public capable d'établir directement le parallélisme. Le titre en lui-même, plus que le contenu de l'article, tend à prouver la popularité et le retentissement de l'Affaire auprès du public belge, y compris le public belge instruit, dans la mesure où il figure dans *L'Indépendance belge*[758].

2.2. Analyse de contenu[759]

Malgré l'abandon de journaux dépouillés au mois de septembre, le nombre total d'articles sur l'Affaire est presque double au mois d'octobre. Le regain d'attention est donc évident en Belgique, ainsi que pour chaque journal conservé, y compris les plus silencieux. *Het Handelblsad* arrive en tête, presque à ex aequo avec *L'Étoile belge*. Tous deux proposent une moyenne équivalant presque à un article par jour. *L'Indépendance belge* en propose deux sur trois jours. Viennent ensuite le *Courrier de l'Escaut*, *Le Soir*, *Le Soir-bis*, *Le Patriote* et *Le Peuple*, avec près d'un article tous les deux jours. Suivent de près le *Journal de Bruxelles*, et de plus loin, *La Réforme*. Les augmentations qui dénotent le plus par rapport au mois de septembre sont celle de *L'Étoile belge* et surtout, du *Courrier de l'Escaut* qui

[755] VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse* …, p.157.
[756] Les deux jeunes femmes, en âge de se marier, sont retrouvées assassinées par balle. L'une a les seins arrachés. L'autre a été transpercée par une barre en bois.
[757] AMBROISE-RENDU A-C., « Les victimes dans les récits de faits divers », in GARNOT B., (dir.), *op.cit.*, p.280-281.
[758] *L'indépendance belge*, 29 octobre 1888, p.3.
[759] Insérer page des annexes avec les différents tableaux

sextuple presque son nombre d'articles. Seul *La Réforme* stagne, en proposant un article chaque jour de la semaine qui suit la découverte des corps, avant de se désintéresser complètement de l'Affaire[760]. Du reste, l'augmentation générale, commune à presque tous les journaux et observée sur l'ensemble du mois, témoigne de son retentissement grandissant auprès de tous les lectorats belges, populaires comme instruits, urbains comme ruraux.

La violence et l'enquête sont encore une fois les thèmes les plus récurrents. Dans chaque journal, l'enquête reste le sujet principal dans la majorité des articles. Le plus souvent, le thème de la violence est soit évoqué, soit développé. À l'inverse de l'enquête, beaucoup d'articles se contentent de le mentionner. Très peu en font leur thème principal. On note toutefois que ses différents sous-thèmes sont plus exploités qu'au mois de septembre. En dehors des descriptions anatomiques, des hypothèses sur le profil et les mobiles du tueur, que l'on retrouve dans la plupart des faits divers criminels, le thème de la violence acquiert une dimension psychologique plus marquée avec les fameuses lettres que les journaux exploitent largement. Dans une moindre mesure, la violence développe aussi une dimension sociale plus assumée. Le thème de la misère à proprement parler[761] est moins récurrent. Seuls les journaux socialistes et *Le Patriote illustré* lui consacrent des articles. *Le Courrier de l'Escaut*, *L'Étoile belge*, *L'Indépendance belge* et *Le Soir* la développent à une ou plusieurs reprises. Ainsi les lignes éditoriales des feuilles qui s'épanchent dessus varient plus qu'en septembre[762]. Les journaux conservateurs se contentent de l'évoquer ou de la mentionner. L'émotion populaire, beaucoup plus récurrente que le thème de la misère, fait rarement office de sujet principal. Par contre, elle est très souvent évoquée ou développée. La prostitution, à peine moins récurrente que la misère, est le dernier thème à être présent dans tous les journaux. L'espace total qu'il occupe reste réduit : il est presque

[760] *La Réforme,* 1e – 31 octobre 1888.

[761] Entendons ici tous les éléments en faisant directement état. L'émotion populaire, l'antisémitisme, la prostitution et l'alcoolisme ne sont pas à comprendre dedans ou du moins, pas directement.

[762] Ce constat doit néanmoins être appréhendé avec un certain recul dans la mesure où plusieurs journaux qui l'avaient développée ou lui avaient consacré un article en septembre n'ont pas été retenus dans notre sélection définitive. Pour rappel, ces derniers étaient majoritairement des journaux libéraux d'opinion. Nous pourrions supposer qu'ils continuent de s'y intéresser de près au mois d'octobre au travers de quelques articles, à l'instar du *Vooruit*, de *L'Étoile belge* et de *L'Indépendance belge*. Mais le silence relatif de *La Réforme*, libéral d'opinion lui aussi, est intriguant : il n'évoque le sujet qu'à deux reprises, alors qu'il l'avait développé le mois précédent. Ce désintérêt postérieur apparent invite à reconsidérer l'hypothèse de la continuité du discours sur la misère dans les journaux libéraux d'opinion en général. In fine, les articles du *Courrier de l'Escaut* du *Soir* diversifient bel et bien les lignes éditoriales des journaux s'intéressant à la misère londonienne. Mais en termes de quantités, il demeure possible, à défaut de probable, que cette misère continue d'être développée essentiellement par les feuilles libérales doctrinales et socialistes. Dans l'état actuel des choses, il nous apparaît trop risqué d'avancer une quelconque hypothèse sur laquelle s'appuyer ultérieurement. Une analyse de tous les journaux disponibles sera à même d'éclaircir cette inconnue.

systématiquement mentionné ou évoqué. Seuls *Le Peuple*, le *Courrier de l'Escaut* et *L'Étoile belge* la développent ou lui consacrent un article. L'alcoolisme est ignoré par *Le Patriote*, *La Réforme* et le *Vooruit*. Bien qu'il apporte sa part d'importance au discours global sur la misère de Whitechapel, il est très peu présent dans les journaux de manière générale. Enfin, le *Journal de Bruxelles*, *La Réforme* et *Vooruit* n'abordent pas le thème de l'antisémitisme. Bien qu'il soit le moins récurrent, il bénéficie d'une attention plus importante que l'alcoolisme, que l'on remarque notamment dans *Le Soir-bis*, *L'Indépendance belge* et *Le Patriote*.

Au niveau des rubriques, c'est l'Actualité étrangère britannique qui comptabilise désormais le plus d'articles, devançant ainsi les Faits divers. On l'explique par le suivi inattendu d'un journal relativement muet au mois de septembre : le *Courrier de l'Escaut*. À l'instar du *Vooruit* et du *Handelsblad*, il place l'Affaire dans sa rubrique étrangère de façon presque systématique. Cette dernière figure toujours en première ou deuxième page. Ceci laisse entendre que les trois feuilles considèrent ce type d'actualités comme plus légitime[763]. Ce placement de l'Affaire dans l'actualité étrangère témoigne donc d'une certaine importance reconnue par les trois journaux vis-à-vis de l'Affaire, alors qu'ils ont des lignes éditoriales différentes. Néanmoins, *Vooruit* et le *Courrier de l'Escaut* visent chacun un public large et populaire[764]. Les larges espaces que *Het Handelsblad* consacre à la violence, et surtout à l'enquête, laissent à penser qu'il vise le même lectorat, au moins dans le cadre de l'Affaire[765]. Les Faits Divers, auxquels on assimile toujours les Accidents et Méfaits Sinistres[766], arrivent en deuxième position[767]. On comptabilise aussi que les articles-

[763] LETHIER V., « Formes et fonctions du rubriquage d'un quotidien régional du XIX[ème] siècle : Le *Petit Comtois* (1883 – 1903) », in LETHIER V. & VIPREY J-M. (dir.), *op.cit.*, p.119.
[764] CAMPÉ R., DUMON M. & JESPERS J-J. (dir.), *op.cit.*, p.140 et p.528.
[765] La fréquence élevée d'un contenu thématique peut traduire une volonté du journal émetteur de répondre aux attentes du lectorat. Les thèmes de la violence et de l'enquête sont exactement ceux dont le lectorat de masse est le plus demandeur. On peut donc supposer de par l'analyse de contenu que *Het Handelsblad* vise bien un public populaire, au moins dans le cadre de l'Affaire. *Cf.* CHARAUDEAU P., *op.cit.*, p.36-38 ; KALIFA D., « L'écriture du fait-divers au 19[e] siècle », in LÜSEBRINK H.-J. & MOLLIER J.-Y., *op.cit.*, p.297-302 ; VAN DEN DUNGEN P., « Écrivains du quotidien : journalistes et journalisme en France au XIX[e] siècle », in LETHIER V. & VIPREY J-M. (dir.), *op.cit.*, p.22.
[766] Que l'on ne trouve, pour rappel, que dans le *Journal de Bruxelles* à présent, *La Flandre libérale* n'ayant pas été retenue par notre sélection.
[767] Cette perte de vitesse doit être prise ici avec le plus grand recul à cause de la sélection de journaux opérée à l'issue du mois de septembre. En excluant uniquement les journaux français et étrangers du comptable, la comptabilisation des rubriques avait alors révélé la primauté des Faits divers et des Accidents et Méfaits sinistres. En effectuant un nouveau comptage ne prenant plus en compte que les journaux conservés, les résultats s'inversent dans des proportions moitié moindres. Les actualités étrangères accusent désormais une avance nette, à défaut de sûre, sur les Faits divers et les Accidents et Méfaits sinistres réunis lors du mois de septembre. Ainsi, en s'appuyant sur des conditions destinées à assurer les résultats les plus représentatifs du discours global et les plus à même de renseigner sur l'opinion publique belge vis-à-vis de l'Affaire, la sélection de journaux a supprimé, par concours de circonstances, plusieurs titres belges ayant privilégié les Faits divers.

rubriques sont plus nombreux et se concentrent essentiellement dans deux journaux concurrents : *Le Soir* et *Le Soir-bis*. Le premier en avait déjà proposé au mois de septembre. Ceux qu'ils proposent au mois d'octobre sont concentrés sur sa première quinzaine. On peut donc supposer qu'ils sont le fruit d'un remaniement de valeur à la suite du double meurtre, qui remet l'Affaire au-devant de la scène et autorise sa normalisation temporaire. *Le Soir-bis* comptabilise à lui seul plus de la moitié des articles-rubriques proposés par l'ensemble de la presse belge au mois d'octobre. Si on peut également l'expliquer par le regain d'attention lié au double meurtre, on ne doit pas perdre de vue le procès des deux *Soir*, qui rend leurs avenirs respectifs incertains. Afin de gagner la course aux lecteurs à défaut de la bataille juridique, *Le Soir-bis* a tout intérêt à tirer profit du regain d'attention pour l'Affaire, vendeuse qui plus est, auprès du lectorat visé. La rendre plus visible en lui conférant le statut de rubrique, de façon continue dans le cas du *Soir-bis*, peut s'avérer bénéfique. Du reste, les autres rubriques dans lesquelles on retrouve des articles sur l'Affaire sont très minoritaires. De manière générale, on constate que l'Affaire est réévaluée ou maintenue comme actualité vendeuse dans les journaux visant un lectorat populaire. On cherche à la mettre plus en avant auprès de ce dernier. Outre des objectifs de vente, ces démarches témoignent du retentissement grandissant de l'Affaire et dans certains cas, de sa normalisation, au moins temporaire, à l'issue du double meurtre.

Les articles démunis de titre sont peu nombreux en comparaison du mois de septembre. Du reste, on constate une continuité relative. Les termes géographiques sont régulièrement associés aux crimes, lesquels sont souvent accordés au pluriel. Les journaux signifient ou rappellent qu'il s'agit d'une série de crimes, commis dans un lieu bien précis avant de l'être par un meurtrier connu. Si l'on voit en effet le nom « Jack l'Éventreur » apparaître pour la première fois dans les titres, sa mention y reste peu fréquente. Ces associations étaient déjà régulières au mois de septembre : leur récurrence tout au long du mois d'octobre maintient l'Affaire au statut d'événement particulier et retentissant. Elles continuent de la stabiliser

---

Les résultats de l'analyse de rubriques du mois d'octobre, de même que ceux du mois de novembre, devront donc être considérés avec le plus grand recul. Au regard du nombre total d'articles proposés en octobre par les journaux retenus, la marge d'avance des actualités étrangères est proportionnellement comparable à celle qu'elle détient en septembre. Comme elle n'est pas suffisamment supérieure, nous devons assumer la possibilité que les Faits divers et leurs pendants pourraient toujours comptabiliser plus d'articles à la fin du mois d'octobre. Cette dernière possibilité est elle-même impossible à confirmer dans la mesure où il serait tout bonnement irréalisable de déterminer dans quelles proportions exactes un type de rubrique domine l'autre à l'issue de chaque mois. En effet, une partie non-négligeable des nombreux journaux de l'époque n'ont pas été consultés faute d'accessibilité, de disponibilité et de temps. Dans l'état actuel des choses, il est donc préférable de s'en tenir aux résultats obtenus ici, en partant du principe qu'à l'instar de beaucoup d'autres résultats d'études en général, ils ne pourront prétendre à l'exactitude historique. *Cf.* Renvoyer au tableau excel imprimé en annexe ou aux trois graphismes (septembre complet ; septembre sélectionné ; octobre).

dans l'opinion publique, et y confortent l'image d'un Londres marqué par la criminalité avant d'être divisé par un fossé social[768]. Si l'on considère ces associations de pair avec le retentissement du double meurtre et sa mise en avant par certaines lignes éditoriales, notamment via le rubriquage, on peut avancer que l'Affaire est à présent familière au lectorat belge[769].

L'analyse quantitative des pages montre quelques évolutions. En effet, si la deuxième compte toujours le plus d'articles, la Une surclasse désormais la troisième page, de peu. Pour rappel, elle n'était pas en reste au mois de septembre. À présent, elle suit de près la deuxième page. Cette évolution s'explique par l'intérêt soudain pour l'Affaire du *Courrier de l'Escaut*. Notons qu'il s'agit aussi de la page préférée de *L'Étoile belge*. *Het Handelsblad* y publie également une quantité non-négligeable, à défaut de majoritaire, de ses articles. Ces trois journaux aux lignes éditoriales différentes couvrent chacun des espaces séparés les uns des autres, mais relativement étendus si on les réunit. Ces montées et remontées en Une sont intrigantes : la page n'étant, de base, pas disposée à comprendre des faits divers criminels. Ainsi, elles témoignent d'une valeur nouvelle accordée à l'Affaire par les quotidiens concernés. À l'instar des articles-rubriques, proposés le plus souvent en deuxième ou troisième page, elles offrent à l'Affaire une meilleure couverture visuelle[770]. Comme elles débouchent sur une répartition moins inéquitable des pages, elles augmentent la portion probable de lecteurs ayant promené leur regard sur les articles de l'Affaire. Ces constats tendent vers la conclusion que l'Affaire connait un retentissement certain en Belgique. Celui-ci ne se limite pas aux principales villes, mais s'étend jusque dans les milieux provinciaux et ruraux, en Flandre comme en Wallonie.

[768] Cette hypothèse est formulée sur base d'une théorie de Charaudeau, qui établit que les variations de titres par les journaux ont pour but de faire ressortir ou de mettre plus en avant certains aspects d'une actualité plutôt que d'autres. Ces variations ont le plus souvent lieu dans des situations de concurrences entre les journaux. Or, il n'en est rien ici, pas même entre *Le Soir* et *Le Soir-bis*. Les titres en lien avec l'Affaire qui renvoient à un autre élément que sa violence, son enquête, son meurtrier ou éventuellement, ses victimes, sont trop peu nombreux. La violence, et indirectement l'enquête, sont omniprésentes dans les titres. On peut en conclure que ce sont ces deux dimensions que privilégient les journaux. Le fait qu'elles n'aient pas le monopole du contenu, comme nous avons pu le constater à nouveau au cours de ce chapitre, confirme la théorie de Ringoot que les titres ne sont pas toujours évocateurs de leur contenu précis et/ou entier, au XIX^{e} siècle comme aujourd'hui. *Cf.* CHARAUDEAU P., *op.cit.*, p.62 ; RINGOOT R., *op.cit.*, p.78-79.
[769] RINGOOT R., *op.cit.*, p.91-94.
[770] RINGOOT R., *op.cit.*, p.75-77.

2.3. Conclusion intermédiaire

Dans la continuité du mois de septembre, la violence et l'enquête demeurent les thèmes les plus présents et donc, les plus demandés par le lectorat[771]. Elles sont les aspects de l'Affaire qu'il retient le mieux. La répétition des titres, qui contribue à mythifier l'Affaire et à renforcer l'image d'un Londres marqué avant tout par la violence, appuie cette déduction. Les journaux belges profitent du rebondissement occasionné par le double meurtre pour ré-exploiter l'aspect sensationnel et mystérieux de l'Affaire. Ils réactivent différents éléments de l'imaginaire meurtrier tels que l'usage de l'arme blanche, qui accentue la violence et l'extraordinaire[772]. Idem avec la peur des rues la nuit, qui renvoie à la violence des bas-fonds en général, à la violation de tout contrat social, à la figure de l'âme criminelle et l'allégorie du Mal, etc.[773]. Ces éléments renforcent le caractère violent de l'Affaire. Mais, en dehors de la violence physique et de l'enquête, on exploite davantage l'aspect psychologique via les hypothèses sur le profil et les mobiles du tueur et via le contenu des lettres signées « Jack l'Éventreur ». Compte tenu de l'intérêt que capitalise le meurtrier dans chaque actualité criminelle, cela n'est pas surprenant. Jusqu'alors, aucun indice n'avait donné d'information concrète sur sa psychologie. Les lettres traduites, résumées et/ou retranscrites permettent d'en avoir une idée plus claire à défaut de complète, en partant du principe contesté qu'elles sont l'œuvre du véritable meurtrier. De concert avec les hypothèses sur le profil et les mobiles, elles affermissent l'image du monstre, à part des autres criminels. Elles poussent ensemble le discours vers des écarts toujours plus grands vis-à-vis des normes sociétales. Ce discours en question continue donc de répondre aux attentes du lectorat visé, demandeur d'horrible, de déviance, etc.[774]. Il continue de promouvoir indirectement des valeurs dominantes auprès de ce dernier et ainsi, perpétue les processus de régularisation des écarts sociaux et d'homogénéisation culturelle de la société entreprise par ses élites[775].

---

[771] CHARAUDEAU P., *op.cit.*, p.36-38.

[772] VAN YPERSELE L., « La Belgique mise à mal : rire grinçant, autodérision ou rire belge ? L'image de la Belgique dans la caricature francophone belge aux XIX^e^ et XX^e^ siècles », in *op.cit.*, p.218-219 ; FRESNAULT-DERUELLE P., *op.cit.*, p.110 ; KALIFA D., *L'encre et le sang* …, p.128-131.

[773] KALIFA D., *Crime et culture* …, p.235-256.

[774] Les théories utilisées ici pour expliquer le discours des faits diversiers du XIX^e^ siècle sur les monstres criminels en général permettent de faire le rapprochement avec l'hypothèse formulée avant nous sur la possible profession journalistique de l'auteur des lettres. Elles comprennent tous les éléments pour rendre l'Affaire plus atypique, plus macabre, plus sensationnelle et donc, plus vendeuse que les autres actualités criminelles. Dans ce contexte, il semble probable, à défaut de certain, qu'elle ait pu être rédigée par un journaliste désireux de vendre une œuvre qu'il savait rentable par son contenu violent et déviant auprès d'un lectorat demandeur. *Cf.* NATIONAL GEOGRAPHIC, *op.cit.* ; KALIFA D., *L'encre et le sang* …, p.138-144 ; AMBROISE-RENDU A-C., « Les faits divers …, p.241-242.

[775] AMBROISE-RENDU A-C., « Les faits divers …, p.248-249 ; KALIFA D., *Crime et culture* …, p.144-147.

L'émotion populaire s'intensifie au mois d'octobre. La presse en parle plus. La foule est toujours justicière : elle s'excite contre un meurtrier introuvable qu'elle veut voir arrêté et accuse les premiers hommes au signalement et/ou au comportement suspect. Les discours soulignent son comportement instable face à l'appât du gain généré par les offres de récompense. Ils insistent aussi sur la colère qu'elle affiche contre les Juifs et les étrangers et surtout, contre le gouvernement et la police. Ces différents éléments renvoient aux habitudes et comportements typiques des masses populaires : justicières, mais également primaires car instinctives et émotionnelles, moins réfléchies, plus physiques et donc, plus enclines à s'exciter et à faire usage de la violence[776]. Ceux-ci ressortent particulièrement au travers du discours sur l'antisémitisme, qui évolue. À l'instar de la xénophobie, on ne l'associe plus spécifiquement aux « mauvais pauvres » de Whitechapel, à savoir les vagabonds et les prostituées, mais bien à une partie des habitants du quartier en général. Le tempérament justicier de la foule peut apparaitre comme contrebalancé par la haine qu'elle affiche envers la police et le gouvernement et donc, envers l'ordre. Cependant, il ne s'agit pas ici d'une grève, d'un soulèvement ou d'une autre forme d'affrontement physique quelconque, comparable à ceux observés en 1886 à Trafalguar Square ou en Wallonie. Ici, l'opposition est verbale. Qui plus est, elle n'est pas motivée par une raison sociale. On ne peut donc pas parler de foule criminelle, mais simplement de foule au sens plus général[777]. Ainsi, le discours sur l'émotion populaire fait la distinction implicite entre les élites et les masses populaires londoniennes. Indirectement, il met en évidence le fossé social victorien en dépeignant un comportement instable, à l'opposé de celui promu par les élites émettrices de discours[778].

Si le discours sur la misère sociale est un peu moins présent qu'au mois de septembre, il est plus explicite et plus engagé. Beaucoup d'articles qui l'abordent ou s'y consacrent sont proposés par les journaux d'opinion libéraux et socialistes. Toutefois, le thème ne leurs est plus exclusif. Des journaux catholiques et commerciaux le développent. *Le Patriote* continue de se démarquer des journaux conservateurs. Le *Courrier de l'Escaut* lui emboîte le pas. Leur intérêt pour la misère sociale de Whitechapel oscille entre le vraisemblable et le certain. Il peut être favorisé par la prise de conscience généralisée de la misère ouvrière belge consécutive aux grèves de 1886[779]. Les deux *Soir*, commerciaux, suivent le mouvement sur

[776] BOSC O., *op.cit.*, p.135-137.
[777] BEAUCHARD J., *op.cit.*, p.19-22 ; AMBROISE-RENDU A-C., *Crimes et délits* …, p.20-21.
[778] BERELSON B., *op.cit.*, p.139-140.
[779] CHLEPNER B-S., *op.cit.*, p.155-156.

un apparent concours de circonstances, résumable à leur concurrence respective et à leur procès, en parallèle du rebondissement de l'Affaire. À l'issue du mois d'octobre, une majorité du lectorat belge francophone a donc, logiquement, été informée au moins une fois de la misère et du fossé social londoniens. Whitechapel est toujours décrit comme l'archétype du bas-fond : ses rues sont sales, exiguës, désordonnées, surpeuplées d'habitants pauvres, difformes, affamés, parfois criminelles. Le portrait de ses occupants n'est plus résumable à une population d'interlopes. Ces derniers, à commencer par les prostituées et les vagabonds, ne sont pas ignorés et maintiennent l'association de la criminalité avec la pauvreté en général, toujours d'actualité dans les esprits et les discours de l'époque[780]. Mais en dehors des articles catholiques[781], ils sont éclipsés au profit des bons pauvres et de leur misère matérielle. In fine, le portrait que l'on dresse de tous les habitants de Whitechapel, réunis, tend à se rapprocher de la vision libérale doctrinaire des pauvres : des êtres inférieurs, victimes de leur misère, à défaut de responsables[782]. La presse socialiste va plus loin en focalisant davantage ses critiques sur ceux qu'elles considèrent comme responsables de la misère sociale : le gouvernement et la moralité victorienne. Ce discours est conforme à la ligne éditoriale des deux journaux, orientée vers la critique du libéralisme plus en général et ses conséquences sur les classes démunies, victimes du système[783]. Compte tenu du contexte de l'époque, on peut avancer l'hypothèse que cette misère londonienne ne laisse pas les lecteurs indifférents dans la mesure où elle fait écho aux réalités belges récemment mises en évidence par les enquêtes et conscientisées par une franche croissante des classes dominantes[784]. Dès lors, on peut se demander si ces élites n'adoptent pas une posture vis-à-vis de la misère londonienne comparable à celle qu'ils adoptent vis-à-vis de la violence. En la mettant en évidence via les journaux, les élites belges prouvent qu'elles ne sont plus insensibles aux problèmes analogues relevés en Belgique par les enquêtes et qu'elles n'ont plus l'intention de les ignorer désormais. Indirectement, elles promeuvent un idéal d'ordre, de richesse, de vie décente, etc. D'une certaine manière, elles démontrent leur intention d'entamer, ou du moins, de débattre des réformes sociales à adopter en vue d'y remédier.

[780] KALIFA D., *Les bas-fonds* …, p.288-289 et p.373-375.
[781] *Courrier de l'Escaut*, 5 octobre 1888, p.1 ; *Le Patriote illustré*, 21 octobre 1888, p.511 et p.514.
[782] VAN YPERSELE L., « L'image de la « pauvreté » dans la caricature belge de la Belle Époque », in TILLEUL J-L. (dir.), *op.cit.*, p.160-161 et p.169-183.
[783] CAMPÉ R., DUMON M. & JESPERS J-J. (dir.), *op.cit.*, p.101-104.
[784] *Les fastes du Parti* …, p.46-49.

À l'instar de leurs homologues français, *Le Peuple* et le *Vooruit* considèrent la prostitution comme une conséquence de la misère de Whitechapel[785]. Ils complètent et nuancent les discours des autres journaux, qui se concentrent sur la mise des prostituées au ban de la société. De façon explicite ou implicite et via les mobiles et les profils hypothétiques du meurtrier, ils soulignent leur déchéance sociale et morale, qu'elles incarnent déjà dans les esprits et les discours[786]. Ils les associent moins à la criminalité, bien que le lien persiste dans les mentalités et les discours, anglais comme belges[787]. En fait, ce lien n'est formulé explicitement que dans la pétition adressée à la reine Victoria. Les autres articles associent davantage la prostitution à la misère sociale. On peut partiellement l'expliquer par les règles de rédaction de l'actualité criminelle en général. Celles-ci incitent à donner toutes les informations à disposition sur le meurtre, y compris sur les biographies des victimes[788]. Ces dernières insistent plus sur leur statut de victimes et sur leurs conditions de vie et travail. Il se développe une forme de pitié implicite à leur égard, laquelle dévie des discours traditionnels[789]. Mais le thème reste peu abordé en comparaison des autres. Si l'on constate bien une évolution relative du discours sur la prostitution, notamment sur son lien à la criminalité, il est peu probable qu'elle affecte la représentation que se fait le lectorat belge du problème à Whitechapel[790]. La loi belge de 1891, pénalisant la prostitution et le vagabondage, appuie notre hypothèse. Globalement, le discours sur la prostitution ne change pas : ses pratiquantes demeurent un groupe d'êtres à part, en marge de la société à cause de la déchéance morale et sociale qu'elles représentent[791].

---

[785] CORBIN A., *op.cit.*, p.357.
[786] CHAUMONT J-M., *op.cit.*, p.31-33.
[787] JACQUES C. & MACHIELS C., « Féminisme et abolitionnisme aux XIX^e^ et XX^e^ siècles en Belgique », in CHAUMONT J-M. & MACHIELS C. (dir.), *op.cit.*, p.153-179 ; OPEN EDITION BOOKS, *Site Open Edition Books*, [En Ligne], https://books.openedition.org/pucl/755, (Page consultée le 23/04/2019) ; DUPONT-BOUCHAT M-S., « Constructions et transformations des sensibilités à la violence au fil du XIX^e^ siècle », in KURGAN-VAN HENTENRYK G., (dir.), *op.cit.*, p.41-42.
[788] KALIFA D., « L'écriture du fait-divers au 19^e^ siècle », in LÜSEBRINK H.-J. & MOLLIER J.-Y., *op.cit.*, p.305.
[789] Compte tenu de leur statut et des dangers qu'elles représentent dans les discours et les esprits, il est rarissime de voir des prostituées bénéficier d'une quelconque forme de pitié, y compris lorsqu'elles sont les victimes. *Cf*. DUPONT-BOUCHAT M-S., « Constructions et transformations des sensibilités à la violence au fil du XIX^e^ siècle », in KURGAN-VAN HENTENRYK G., (dir.), *op.cit.*, p.54-57.
[790] Cette déduction émane d'une réflexion qui nous est propre. Les deux auteurs référencés ici attestent que plus une idée, un thème ou un type discours est récurrent, plus il ou elle est retenu(e) par le lectorat. Si l'on retourne ce processus dans le sens inverse, il en découle, logiquement, un impact trop limité dans l'esprit du lecteur pour affecter son opinion de façon durable. *Cf*. CHARAUDEAU P., *op.cit.*, p.48 ; BERELSON B., *op.cit.*, p.104-105.
[791] KEUNINGS L., « L'affaire de la traite des blanches. Un aspect de la prostitution urbaine en Europe occidentale au XIX^e^ siècle », in CHAUMONT J-M. & MACHIELS C. (dir.), *op.cit.* ; OPEN EDITION BOOKS, *Plateforme Open Edition Books*, [En Ligne], https://books.openedition.org/pucl/744, (Page consultée le 23/04/2019) ; CHAUMONT J-M., *op.cit.*, p.30.

L'alcoolisme est très secondaire. En tant que phénomène sociétal et indépendant de l'Affaire, il est associé unanimement à la misère[792] et à la criminalité[793]. Tous les journaux qui le mentionnent ou l'évoquent accentuent ces deux aspects, particulièrement le premier, dans l'image de bas-fonds qu'ils construisent de Whitechapel. Ce traitement répond aux objectifs de la classe dominante émettrice : amener le lectorat de masse à adopter des comportements conformes aux normes approuvées, en le confrontant au déviant via le discours de presse.

Le traitement de l'Affaire Jack l'Éventreur par la presse belge au mois d'octobre s'inscrit dans la continuité, voire dans le dépassement de celui proposé en septembre. L'enquête est omniprésente et la violence toujours au centre de nombreux discours. Ces derniers privilégient la psychologie du meurtrier au degré de barbarie des meurtres et à la criminalité ambiante, qui sont relégués au second plan. On peut l'expliquer par le fait qu'ils ont déjà été largement exploités au mois de septembre, à l'inverse de la déviance psychologique. Le discours sur la violence et l'enquête reste ainsi conforme aux règles de rédaction des faits divers criminels, qui imposent de remplacer un thème, sujet, élément, etc. par un autre lorsqu'il qu'il n'est plus assez exploitable[794]. Celui sur la misère suit une logique comparable : l'association entre la criminalité et la pauvreté est toujours présente mais reléguée au second plan pour développer davantage la misère matérielle *stricto sensu*. Les propos récurrents sur la foule justicière continuent de rappeler que Whitechapel est un quartier démuni, habité par les classes populaires victoriennes en proie à l'antisémitisme et à la xénophobie et surtout, moins enclines à réfléchir et à se tempérer. Les discours sur la prostitution développent la misère morale du quartier, insistent moins sur le lien de ses pratiquantes avec la criminalité et ce, pour accentuer la déchéance sociale et morale qu'elles représentent. Les quelques mots sur l'alcoolisme viennent compléter ce tableau de bas-fonds. Tous ces propos sur les thèmes connexes à la misère de Whitechapel forment ensemble un discours compact et cohérent sur le cadre de l'Affaire. Certains font écho aux résultats des enquêtes effectuées dans les milieux ouvriers belges et, par extension, à la prise de

[792] Les différents camps politiques diffèrent dans leur vision sur ce rapport. Certains y voient une cause de la misère, d'autres une conséquence. Mais dans tous les cas, elle est synonyme de misère sociale. *Cf.* VAN YPERSELE L., « L'image de la « pauvreté » dans la caricature belge de la Belle Époque », in TILLEUL J-L. (dir.), *op.cit.*, p.177-178 ; VAN YPERSELE L., « L'image de la Belgique dans la caricature anticléricale belge de 1884 à 1914 », in DELIGNE A., GARDES J-C. & RONGE P. (dir.), *op.cit.*, p.116-117.

[793] DEBRAUWERE J., *op.cit.*, p.117-119 ; DUPONT-BOUCHAT M-S., « Constructions et transformations des sensibilités à la violence au fil du XIX^e siècle », in KURGAN-VAN HENTENRYK G., (dir.), *op.cit.*, p.56-57.

[794] KALIFA D., « L'écriture du fait-divers au 19^e siècle », in LÜSEBRINK H.-J. & MOLLIER J.-Y., *op.cit.*, p.303-305.

conscience de la misère en Belgique. De ce fait, ce discours global sur la misère londonienne continue de souligner le fossé social, moral et matériel victorien directement observable à Londres. Bien qu'il trouve une plus grande place dans les feuilles catholiques et commerciales au mois d'octobre, il demeure l'apanage des feuilles libérales et socialistes. La violence, incontournable dans chaque feuille, continue elle aussi d'affermir l'image de bas-fonds de Whitechapel, bien que les articles du mois d'octobre exploitent moins le lien de pauvreté et de criminalité toujours d'actualité dans les esprits et les discours[795]. En outre, c'est cette même violence meurtrière qui assure le retentissement de l'Affaire jusqu'en Belgique et la bâtit comme un mythe contemporain. Elle est son aspect central, celui qui marque le plus les opinions, au point de donner naissance à des émules et de faire du surnom « Jack l'Éventreur » un synonyme du meurtre en général, après seulement deux mois de suivi. On remarquera aussi que cette violence meurtrière est l'élément distinctif dans le surnom du meurtrier. À long terme cependant, il apparaît peu probable qu'elle demeure le seul thème à retenir l'attention. Pris dans sa totalité, le discours compact sur la misère est développé par plus de journaux et donc, est lu par un lectorat plus important et surtout, plus hétérogène socialement. Compte tenu de la récurrence de leurs évocations ou de leurs mentions dans les journaux conservateurs, on peut avancer l'hypothèse que leurs lecteurs en prennent conscience, mais dans une moindre mesure.

3. Novembre 1888

3.1. Analyse du discours

L'assassinat de Mary Jane Kelly, perpétré dans la nuit du 8 au 9 novembre 1888 dans une chambre qu'elle louait à Dorset Street, dans le quartier de Spitalfields, est sans conteste le plus violent. La presse belge le relaye dès le lendemain de la découverte du corps. Elle relève la similarité du mode opératoire et la proximité du lieu avec les crimes précédents[796]. On atteste rapidement qu'il s'agit à nouveau de Jack l'Éventreur. Le regain de violence est notifié par les descriptions sur l'état du cadavre mutilé, dont on retrouve plusieurs morceaux éparpillés dans la chambre[797]. Les plus détaillées soulignent la montée du degré de violence jusqu'à l'extrême[798]. *L'Étoile belge* accentue la déviance qui émane du meurtre en parlant de

[795] TIXHON A., « Contrôler la Justice …, p.995-997 ; KALIFA D., *Crime et culture* …, p.115-117 et p.124-127.
[796] *Journal de Bruxelles*, 10 novembre 1888, p.2 ; *La Réforme*, 10 novembre 1888, p.3 ; *Le Patriote*, 10 novembre 1888, p.2.
[797] Curieusement, seul le *Courrier de l'Escaut* mentionne le pseudonyme du meurtrier. *Cf. Courrier de l'Escaut*, 10 novembre 1888, p.1 ; *L'Indépendance belge*, 10 novembre 1888, p.1 ; *Het Handelsblad*, 10 novembre 1888, p.1 ; *Le Peuple*, 12 novembre 1888, p.3 ; *Vooruit*, 12 novembre 1888, p.1.
[798] *Journal de Bruxelles*, 11 novembre 1888, p.2.

mutilations « sans exemple dans les annales du crime »[799]. Les nombreux témoignages recueillis relancent l'enquête. Ils permettent au discours de presse d'évoluer. La violence se voit ainsi reléguée au second plan au profit de l'enquête et ce, trois jours à peine après la découverte du cadavre. Ces témoignages donnent place à des hypothèses, qui éclairent autant qu'elles amplifient le mystère autour de l'Affaire. L'émotion vive et les offres de récompenses en assurent une réserve presque illimitée, qui permettent à l'enquête de rester le sujet principal jusqu'à la fin du mois[800]. Les nouvelles hypothèses formulées sur le profil du meurtrier apportent peu d'informations nouvelles. Le plus souvent, elles apparaissent comme construites à partir d'éléments pris au hasard couplés à d'anciens éléments recyclés : nationalité étrangère du meurtrier, qualifications chirurgicales, similitude du mode opératoire, comportement hostile envers les femmes en général, etc. Les différents profils sont avancés sur base de réflexions, puis de simples rumeurs. On parle ainsi d'un boucher français ou belge, qui dispose des connaissances anatomiques suffisantes de par son métier pour opérer selon le mode constaté[801]. Une autre hypothèse évoque un médecin russe, fanatique religieux et aliéné, qui aurait tué plusieurs femmes à Paris seize ans plus tôt[802]. D'autres visent des américains. La première parle d'un éventreur misogyne venu exercer sa besogne à Londres. Il appelle tous ses interlocuteurs par le nom « Boss », qui fait référence à la première lettre réceptionnée[803]. La seconde évoque un marin séjournant dans les docks[804]. La presse belge ironise l'émotion qui règne à Londres en relayant les rumeurs les plus farfelues, comme celles stipulant qu'il s'agit d'un somnambule[805] ou d'un maniaque des changements de lune[806]. On ré-exploite les hypothèses du collectionneur d'organes expert en anatomie et de l'américain venu marchander des utérus quelques mois plus tôt[807]. En parallèle, quelques lettres annonçant des crimes violents et moquant le piétinement de l'enquête continuent d'être résumées, et non plus retranscrites. Les journaux sont sceptiques

[799] *L'Étoile belge*, 11 novembre 1888, p.1.
[800] Le thème de l'enquête tient largement le haut du pavé au mois de novembre 1888. Nous n'aborderons ici que ses éléments exploitant en même temps la thématique de la violence ; les autres n'étant pas intéressants dans le cadre d'une étude d'opinion. *Cf.* Annexes
[801] L'homme demeurerait introuvable suite au fait qu'il arrive avec le bétail du continent et repart au plus tard le surlendemain. Les dates d'arrivage correspondent avec celles des meurtres. *Cf. L'Indépendance belge*, 12 novembre 1888, p.3.
[802] *L'Indépendance belge*, 14 novembre 1888, p.3.
[803] *Het Handelsblad*, 16 novembre 1888, p.2 ; *L'Indépendance belge*, 19 novembre 1888, p.3.
[804] *L'Étoile belge*, 18 novembre 1888, p.1 ; *Le Soir*¸ 19 novembre 1888, p.2.
[805] *Le Soir*, 19 novembre 1888, p.3.
[806] *Courrier de l'Escaut*, 28 novembre 1888, p.1.
[807] *L'Étoile belge*, 18 novembre 1888, p.2.

quant à leur véracité[808]. Ces différentes hypothèses formulées sur le profil du meurtrier s'insèrent en priorité dans le discours sur l'enquête. Elles permettent de ré-exploiter et de développer de concert le thème de la violence dans des mesures limitées. De la sorte, la presse continue de donner au lectorat des informations sensationnelles à consommer, du déviant susceptible de faire réagir ses émotions et de générer chez lui quelques réflexions sur la nature humaine. Une preuve plus explicite que la violence constitue un éternel filon exploitable, même lorsqu'elle devient un élément secondaire parmi d'autres dans les faits comme dans le discours, est fournie avec l'extrait retranscrit ici. Le texte est une réflexion sur la nature et la déviance humaines, formulée sur base des observations des crimes de Whitechapel et qu'*a priori*, on pourrait croire comme pensée pour choquer le public. Son origine, à savoir la Revue des Sciences du *Journal des débats politiques et littéraires parisiens*, incite à considérer cette idée avec recul. Cependant, l'organe belge qui le relaie, à savoir *L'Étoile belge*, est moins porté sur la réflexion que sur la volonté de satisfaire le lectorat en lui donnant les actualités sensationnelles et tragiques qu'il demande et ce, à des fins essentiellement commerciales[809]. Si le but du journal parisien tendrait plus vers une réflexion sur la déviance humaine, celui du journal belge pourrait bien être de choquer.

> « Tout est possible. Mais l'assassin n'appartiendrait-il pas plutôt à cette catégorie de criminels aliénés qui sont en proie à un genre particulier de furie érotique et que l'on connait sous le nom de « sanguinaires » ? Ces individus sont des impulsifs et des passionnels. Ils jouissent de toute leur raison et peuvent être très intelligents. Ils seraient incapables de commettre le plus petit vol puis, tout à coup, sans cause apparente, la névrose vésanique les envahit ; ils deviennent de véritables bêtes fauves et tuent non pas pour tuer, mais pour plonger leurs mains dans le sang, pour déchiqueter les chairs pantelantes, pour arracher les organes sanglants, pour se griser de cette odeur de carnage et de dissection horrible. C'est la folie du cadavre chaud. Les exemples de ces perversions atroces sont fort heureusement rares. Ils existent cependant et l'on pourrait en citer quelques-uns parmi les moins pénibles à mentionner. »[810].

Le degré de violence proposé par cet extrait peut être qualifié de gore : la déviance comportementale y est exploitée jusqu'à son paroxysme en usant de propos particulièrement choquants. L'extrait confronte le lectorat aux comportements situés aux antipodes des idéaux sociétaux. *De facto*, à l'instar des hypothèses évoquées ci-dessus et exploitées dans des proportions moindres, il s'inscrit parfaitement dans l'entreprise d'homogénéisation

---

[808] *Courrier de l'Escaut*, 13 novembre 1888, p.1 ; *Het Handelsblad*, 14 et 18 novembre 1888, p.2 et p.1 ; *Le Soir*, 19 novembre 1888, p.2 ; *L'Indépendance belge*, 24 novembre 1888, p.3.

[809] VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse …*, p.75 et p.81 ; VAN DEN DUNGEN P., « L'Étoile Belge » & « Madoux, famille », in JAUMAIN S. (dir.), *op.cit.*, p.309 et p.517.

[810] L'article repris par *L'Étoile* recycle plusieurs histoires criminelles passées pour appuyer le discours sur la déviance observable chez les criminelles. Il parle ainsi d'une petite fille découpée en morceaux il y a peu, et de vols de cadavres perpétrés soixante ans plus tôt à Édimbourg pour fournir des cobayes à un chirurgien afin qu'il puisse pratiquer ses expériences. *Cf.* DE PARVILLE Henri, « Revue des Sciences », in *Journal des débats politiques et littéraires*, 16 novembre 1888, p.1 ; *L'Étoile belge*, 18 novembre 1888, p.2.

culturelle de la société, opérée par ses éléments instruits et dominants via la presse[811]. En outre, il démontre que si la violence n'est plus le thème principal du discours de la presse sur l'Affaire, elle demeure vendeuse et par conséquent, exploitable quand l'occasion se présente. Ainsi, lorsqu'il se répand la rumeur d'un nouveau meurtre commis à nouveau avec le même mode opératoire, plusieurs journaux formulent que la victime est mutilée et que ses organes ont été arrachés[812], avant de dire plus loin qu'elle a survécu et a pu donner l'alerte[813]. Les circonstances du travail d'information, qui forcent à la rapidité[814], et la volonté d'exploiter les rebondissements de l'Affaire, via la violence et l'enquête, poussent donc à véhiculer des informations contradictoires au sein des mêmes articles. Toujours dans la même optique, on rapporte le même jour l'échec d'une tentative de meurtre. La victime se défend et fait fuir son assassin, qu'elle poursuit en vain dans les rues en ameutant les passants. On parle d'un nouvel essai de l'Éventreur[815], avant de démentir[816]. La confusion des informations circulant est dénoncée par certains journaux[817]. On précise enfin que le meurtrier a tenté d'opérer au couteau[818], qui décuple l'aspect de violence et d'extraordinaire tout en réactivant l'imaginaire des bas-fonds[819].

Toutes les occasions, tous les éléments, toutes les rumeurs renvoyant à une quelconque forme de violence continuent donc d'être exploités afin de compléter et surtout, de rentabiliser le discours sur l'Affaire. Globalement, celui sur la violence n'apporte pas d'information nouvelle durant le mois de novembre. Les faits diversiers relayent les faits, qui en rappellent d'autres récents, ainsi que toutes les rumeurs et hypothèses recyclées ou construites à partir d'éléments déjà connus. Les autres thématiques plus connexes au cadre de l'Affaire perdent en importance. Néanmoins, l'essentiel du temps, elles continuent d'être mentionnées ou évoquées, plus pour assurer une certaine exhaustivité que pour dénoncer le fossé social victorien.

---

811 KALIFA D., *L'encre et le sang* …, p.231-233.
812 *Journal de Bruxelles*¸ 22 novembre 1888, p.2.
813 *La Réforme*, 22 novembre 1888, p.3 ; *Le Peuple*, 22 novembre 1888, p.2 ; *Courrier de l'Escaut*, 22 novembre 1888, p.1 ; *Le Patriote*, 22 novembre 1888, p.2 ; *Het Handelsblad*, 22 novembre 1888, p.1.
814 PALMER M., *Naissance du journalisme* …¸ p.136.
815 *L'Indépendance belge*, 22 novembre 1888, p.1 ; *Le Peuple*, 22 novembre 1888, p.2 ; *Courrier de l'Escaut*, 22 novembre 1888, p.1 ; *Het Handelsblad*, 22 novembre 1888, p.1.
816 *L'Étoile belge*, 23 novembre 1888, p.3 ; *La Réforme*, 23 novembre 1888, p.3 ; *Le Patriote*, 23 novembre 1888, p.2 ; *Courrier de l'Escaut*, 23 novembre 1888, p.1 ; *L'Indépendance belge*, 24 novembre 1888, p.3.
817 *Le Soir*, 23 novembre 1888, p.2.
818 *Het Handelsblad*¸ 22 et 23 novembre 1888, p.1 ; *Le Peuple*, 23 novembre 1888, p.3 ; *L'Indépendance belge*, 24 novembre 1888, p.3 ; *L'Étoile belge*¸ 24 novembre 1888, p.2.
819 VAN YPERSELE L., « La Belgique mise à mal … », in *Ridiculosa. Actes du colloque de Munich (2-4 mars 2000),* p.218-219 ; FRESNAULT-DERUELLE P., *op.cit.*, p.110 ; KALIFA D., *L'encre et le sang* …, p.128-131.

Ainsi, la proximité du lieu du crime avec les précédents, directement relevée, rappelle que la série de meurtres se cantonne aux bas-fonds londoniens [820]. Les termes utilisés par les journaux, toutes tendances confondues, sont plutôt critiques. Ils remettent en évidence la pauvreté que l'on y observe et confortent l'image d'un Londres divisé socialement. La maison où Kelly est assassinée est décrite comme une misérable chambre garnie[821], située dans un repaire du vice où vivent les plus basses classes[822] du quartier sinistre de Whitechapel[823]. Certaines personnes s'y présentent même sous un faux nom afin de préserver leur dignité personnelle[824]. Le lieu du meurtre perpétré quinze jours après dans un quartier très populeux[825], démenti ensuite, est décrit de façon similaire[826]. Conformément aux règles de rédaction des actualités criminelles, les journaux fournissent les informations personnelles qu'ils ont à disposition sur les victimes[827]. On apprend ainsi que Kelly était très en retard sur son loyer[828] et songeait au suicide à force de toujours manquer d'argent[829]. *Het Handesblad* souligne sa lente décadence sociale : née de bonne condition et bénéficiaire d'une éducation de qualité[830], elle s'était laissée entrainer dans une vie instable, avant de se laisser aller d'elle-même à l'alcoolisme et à la débauche. Les termes utilisés par le journal conservateur sont critiques[831], à l'image de ceux tenus par les catholiques en général vis-à-vis de ces deux problèmes, qui font de Kelly une pauvre à blâmer plutôt qu'à plaindre[832]. Ils sont donc globalement en accord avec sa ligne éditoriale[833]. Enfin, des témoignages rapportent que le dernier homme vu en sa compagnie, en l'occurrence le coupable, se distinguait socialement de sa victime et des habitants du quartier par la qualité de ses vêtements[834]. Or, les pauvres tendent toujours à être imaginés et représentés avec des vêtements usés dans les esprits et les

[820] *Journal de Bruxelles*, 10 novembre 1888, p.2 ; *La Réforme*, 10 novembre 1888, p.3 ; *Le Patriote*, 10 novembre 1888, p.2 ; *L'Indépendance belge*, 10 novembre 1888, p.1 ; *Het Handelsblad*, 10 novembre 1888, p.1.
[821] *Le Peuple*, 12 novembre 1888, p.3.
[822] *La Réforme*, 12 novembre 1888, p.3.
[823] *Courrier de l'Escaut*, 10 novembre 1888, p.1.
[824] *Het Handelsblad*¸ 12 novembre 1888, p.1.
[825] *Le Soir*, 26 novembre 1888, p.2.
[826] *La Réforme*¸ 22 novembre 1888, p.3 ; *Courrier de l'Escaut*¸ 22 novembre 1888, p.1 ; *Le Patriote*, 22 novembre 1888, p.2 ; *Le Peuple*, 22 novembre 1888, p.2.
[827] KALIFA D., « L'écriture du fait-divers au 19e siècle », in LÜSEBRINK H.-J. & MOLLIER J.-Y., *op.cit.*, p.304-305.
[828] *Journal de Bruxelles*, 11 novembre 1888, p.2 ; *Le Patriote*, 12 novembre 1888, p.2.
[829] *L'Étoile belge*¸ 11 novembre 1888, p.1 ; *Het Handelsblad*, 12 novembre 1888, p.1.
[830] *Het Handelsblad*, 12 novembre 1888, p.1.
[831] *Het Handelsblad*, 14 novembre 1888, p.2.
[832] VAN YPERSELE L., « L'image de la « pauvreté » dans la caricature belge de la Belle Époque », in TILLEUL J-L. (dir.), *op.cit.*, p.177-178 ; VAN YPERSELE L., « L'image de la Belgique dans la caricature anticléricale belge de 1884 à 1914 », in DELIGNE A., GARDES J-C. & RONGE P. (dir.), *op.cit.*, p.117.
[833] CAMPÉ R., DUMON M. & JESPERS J-J. (dir.), *op.cit.*, p.262-265 et p.293.
[834] *Het Handelsblad*, 14 novembre 1888, p.2 ; *Le Soir*, 26 novembre 1888, p.2.

discours belges[835]. Ainsi, ce détail, anodin a priori et fourni comme les autres par souci d'exhaustivité, démontre explicitement l'existence non plus de la misère en tant que telle, mais précisément du fossé social observable à Londres. Le correspondant du *Journal de Bruxelles* confirme cette marque de distinction en précisant que le coupable présumé « n'a pas un profil d'illettré »[836]. Cette comparaison dérive du code vestimentaire vers l'accès à l'instruction. La différence entre le milieu social du meurtrier et celui des habitants du quartier ne relève dès lors plus uniquement de l'apparence : elle revêt une dimension intellectuelle. Enfin, dans le cadre du recyclage d'hypothèses, dont notamment celle de l'Américain venu marchander des utérus, *L'Étoile belge* précise que l'on trouve des gens prêts à commettre l'homicide pour la somme de 20 livres dans certains quartiers de Londres. Il doit donc être aussi facile d'en trouver pour tuer et livrer des organes en échange de la somme en question[837]. Compte tenu de la ligne éditoriale commerciale et libérale modérée du journal[838], il est difficile de déterminer si ses propos visent à choquer ou alors à dénoncer la misère sociale qui alimente la criminalité dans la capitale anglaise. Les seules critiques compatissantes et dénonciatrices sont proposées par le *Vooruit*, qui ne déroge pas à sa ligne éditoriale[839], et le *Courrier de l'Escaut*, qui confirme la tendance sociale démontrée auparavant[840]. L'organe socialiste déplore la promiscuité dans laquelle vivent les habitants de Whitechapel, qu'il compare à du bétail[841]. La feuille de province, quant à elle, précise que des individus font exprès de crier qu'ils sont Jack l'Éventreur pour être arrêtés et disposer d'un toit l'espace de quelques jours[842].

Hormis quelques exceptions, ces propos sur la misère sociale de Whitechapel sont fournis par bribes occasionnelles dans le cadre de descriptions sur les circonstances de l'action, sur la vie personnelle des personnes impliquées, sur le lieu de l'actualité concernée, etc. Pour résumer, ils sont formulés le plus souvent dans un but d'exhaustivité, poursuivi de manière général par les faits diversiers[843], plutôt que dans une optique dénonciatrice. Pour preuve, il est rarissime de voir des journaux consacrer plus de quelques lignes à l'illustration

---

[835] VAN YPERSELE L., « L'image de la « pauvreté » dans la caricature belge de la Belle Époque », in TILLEUL J-L. (dir.), *op.cit.*, p.160-163
[836] FRÉD DE B., « Lettres de Londres », in *Journal de Bruxelles*¸ 23 novembre
[837] *L'Étoile belge*, 18 novembre 1888, p.2.
[838] VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse …*, p.75 et p.81 ; VAN DEN DUNGEN P., « L'Étoile Belge » &, in JAUMAIN S. (dir.), *op.cit.*, p.309.
[839] BERTELSON L., *op.cit.*, p.38 ; CAMPÉ R., DUMON M. & JESPERS J-J. (dir.), *op.cit.*, p.343-347.
[840] *Courrier de l'Escaut*¸ 21 septembre et 5 octobre 1888, p.1.
[841] *Vooruit*, 16 novembre 1888, p.1.
[842] *Courrier de l'Escaut*, 17 novembre 1888, p.1.
[843] KALIFA D., « L'écriture du fait-divers au 19e siècle », in LÜSEBRINK H.-J. & MOLLIER J.-Y., *op.cit.*, p.304-305.

du fossé social victorien. Comme si l'image de bas-fond de Whitechapel avait été conscientisée et n'avait, dès lors, plus besoin d'être développée dans les articles. Si le discours n'est plus dénonciateur, comme il l'avait été à certains moments lors des mois de septembre et octobre, il continue d'illustrer la misère londonienne dans une moindre mesure et par conséquent, de réactiver et/ou de conforter sa conscientisation dans l'opinion publique belge. D'autant plus qu'il est appuyé et complété par les propos tenus sur les autres réalités connexes au cadre de l'Affaire, à commencer par la plus relayée d'entre elles : l'émotion populaire.

Celle-ci reprend directement à l'annonce du meurtre de Kelly[844], surtout dans les quartiers pauvres[845]. La foule se presse à nouveau sur les lieux[846]. La peur fait son retour : des prostituées n'osent plus sortir la nuit[847]. La tension remonte, surtout chez les femmes, qui donnent des signalements différents du meurtrier et poursuivent les moindres individus aux visages, parures et/ou comportements suspects. Les étrangers sont les premiers visés[848]. Des individus, le plus souvent ivres, recommencent à crier être Jack l'Éventreur en pleine rue. Ils sont aussitôt lynchés par la foule et sauvés in extremis par la police d'une mort par coups. Certains sont des aliénés[849]. Les journaux qui relaient ces comportements tout au long du mois continuent ainsi de critiquer implicitement le tempérament instinctif et impulsif des foules de Whitechapel[850]. Idem avec ceux qui relayent le refus constant du gouvernement d'accorder une récompense, qui attise la colère[851] et la surabondance d'informations délivrées à la presse et à la police à cause des offres de privés. Ces dernières stimulent la foule[852]. La furie justicière prend une dimension sociale après la diffusion de témoignages affirmant que le meurtrier serait, d'après les vêtements qu'il portait le soir du meurtre, de classe élevée. Ainsi, un policier, habillé exprès en bourgeois pour enquêter, se fait à son tour attaquer par la foule qui le prend pour Jack l'Éventreur[853]. Ce lynchage parmi d'autres est particulier. Y voir une haine des classes dominantes de la part des habitants de Whitechapel relèverait de l'extrapolation. Cependant, force est de constater que c'est sur

[844] *Het Handelsblad*, 10 novembre 1888, p.1 ; *Courrier de l'Escaut*, 10 novembre 1888, p.1.
[845] *Het Handelsblad*¸ 13 novembre 1888, p.1 ;
[846] *L'Étoile belge*¸ 11 novembre 1888, p.1
[847] *L'Étoile belge*¸ 11 novembre 1888, p.1.
[848] *L'Indépendance belge*¸ 12 novembre 1888, p.3 ; *Het Handelsblad*, 12 et 22 novembre 1888, p.1 et p.2.
[849] *Le Peuple*, 16 et 17 novembre 1888, p.3.
[850] *L'Indépendance belge*, 13 novembre 1888, p.3 ; *L'Étoile belge*¸ 13 novembre 1888, p.1 ; *Le Peuple*, 13 novembre 1888, p.3 ; *Het Handelsblad*, 13 et 16 novembre 1888, p.1 et p.2 ; *Courrier de l'Escaut*, 16 novembre 1888, p.1 ; *Journal de Bruxelles*, 17 novembre 1888, p.2 ; *Le Soir*, 19 et 26 novembre 1888, p.2
[851] *L'Indépendance belge*, 15 novembre 1888, p.3.
[852] *L'Étoile belge*¸ 16 novembre 1888, p.1.
[853] *L'Étoile belge*, 17 novembre 1888, p.1.

base d'un critère vestimentaire marquant la distinction sociale avec les habitants des lieux du crime que la foule se laisse aller à son instinct et à ses pulsions. Cet énième emportement marque davantage l'antagonisme de classes et le fossé social victorien observables à Londres. D'autres nouvelles propices à stimuler l'humeur populaire sont successivement véhiculées, à savoir l'offre de pardon de Warren adressée aux éventuels complices de l'assassin[854], la confirmation de sa démission ultérieure[855] et la rumeur de celle de Matthews[856]. Leur retentissement est tel qu'il provoque des affolements[857] que l'on qualifie comme étant la conséquence de l'hostilité de la « populace » envers la police et le gouvernement[858]. Cette colère contre l'ordre demeure néanmoins une colère justicière et non criminelle. Ces critiques de l'émotion populaire restent donc tempérées. *Het Handelsblad* nuance : il spécifie, seul, que l'Affaire a eu pour effet non pas de faire naître, mais bien de renforcer la haine déjà existante des habitants de l'East-End à l'encontre spécifique de Warren. Celle-ci remonterait aux mouvements de Trafalgar Square[859]. Compte tenu de sa ligne éditoriale et du contexte social belge toujours marqué par les émeutes de 1886, il est possible que le journal formule ici une critique des foules londoniennes. Ces dernières pourraient être perçues comme criminelles dans la mesure où elles se sont, elles aussi, soulevées contre l'ordre à un moment donné[860]. Par ailleurs, ces mouvements ne sont pas datés dans l'article. Cela induit que l'auteur considère le lectorat belge à même de deviner directement à quels événements précis leur mention renvoie. Ainsi, *Het Handelsblad* amène une nouvelle preuve éventuelle de la reprise de conscience de la misère et du fossé social londoniens par l'opinion publique belge[861].

Globalement, le discours belge sur l'émotion populaire du mois de novembre prolonge celui proposé jusqu'alors. Dans la mesure où la foule conserve son comportement justicier, elle ne renvoie pas à la peur sociale de la foule en général éprouvée par certaines

[854] *La Réforme*, 11 novembre 1888, p.2 ; *L'Indépendance belge*¸ 12 novembre 1888, p.1 ; *Le Soir*, 12 novembre 1888, p.2 ; *Journal de Bruxelles*, 12 novembre 1888, p.2 ; *Le Peuple*, 12 novembre 1888, p.3 ; *Courrier de l'Escaut*, 13 novembre 1888, p.1.
[855] *L'Indépendance belge*, 13 novembre 1888, p.1 ; *Het Handelsblad*, 13 novembre 1888, p.1 ; *Journal de Bruxelles*, 13 novembre 1888, p.2 ; *Courrier de l'Escaut*, 14 novembre 1888, p.1.
[856] *Le Peuple*, 14 novembre 1888, p.3 ; *Le Soir*, 14 novembre 1888, p.2.
[857] *Le Soir*, 19 novembre 1888, p.2.
[858] *L'Indépendance belge*, 14 novembre 1888, p.1.
[859] *Het Handelsblad*, 17 novembre 1888, p.2.
[860] DUPONT-BOUCHAT M-S, « Constructions et transformations des sensibilités à la violence au fil du XIX[e] siècle », in KURGAN-VAN HENTENRYK G., (dir.), *op.cit.*, p.54-57 ; TIXHON A., « La poursuite et la répression de la « violence » en Belgique (1830 – 1900). Le discours de la statistique », in *Idem*, p.83-84.
[861] Les articles antérieurs référencés ici sont ceux témoignant également d'une reprise de conscience plutôt que d'une prise de conscience. *Cf. L'Indépendance belge*¸ 12 octobre 1888, p.1 ; *Courrier de l'Escaut*, 13 octobre 1888, p.1 ; *Vooruit*, 15 octobre 1888, p.2.

élites. Les pauvres de Whitechapel ne se rebellent pas contre leur situation et par conséquent, ne sont pas blâmables[862]. Ils sont en accord avec l'ordre social et idéologique[863]. Leur distinction avec les classes élevées se maintient néanmoins. Celle-ci est même explicitée par de nouveaux éléments, notamment les apparences vestimentaires. Ces derniers appuient le discours sur le fossé social qui divise Londres et à plus large échelle, la société victorienne. Indirectement, ils consolident l'image de misère développée les mois précédents, en insistant moins dessus toutefois.

Venons-en maintenant à l'évolution du discours sur la prostitution. Sans surprise, les journaux belges révèlent directement que Kelly était une jeune femme séduisante, veuve d'un mineur et tombée depuis quelques temps dans la débauche[864]. Le discours du *Handelsblad*, à nouveau critique, désigne les nombreuses pratiquantes du quartier comme appartenant aux classes les plus basses, conformément aux discours généraux de l'époque. Il assombrit l'image de la misère sociale, mais aussi morale, de Whitechapel[865]. *L'Étoile belge* lui emboîte le pas en qualifiant la peur entrainant l'absence dans les rues de certaines prostituées le soir comme un bienfait[866]. Seul *L'Indépendance belge* use de qualificatifs neutres[867]. Son correspondant est le seul auteur à compatir à leur sort. Il décrit la prostitution comme une composante de la misère sociale :

> « Peut-être qu'elle pressentait son sort. Comme beaucoup d'infortunées drôlesses dont « Dieu sait sous quel fardeau leur pauvre âme succombe. ». Elle avait dit quelques jours auparavant, bien qu'elle fût jeune et jolie encore, qu'elle était lasse de la douleur et de la honte de vivre et enviait la victime de Mitre Square. L'assassin allait opérer : elle chantait. Jack l'Eventreur devient Jack le Sauveur dans ces quartiers horribles que nos braves bourgeois ne veulent pas, malgré tout, laisser qualifier de « dépotoir ». Affreux Whitechapel ! »[868].

Ces propos compatissants à l'égard des prostituées dénotent compte tenu de leur tendance à être si souvent marginalisées et critiquées dans les discours et les esprits en raison des dangers qu'elles représentent[869]. Là est peut-être la raison de la compassion transparaissant dans le discours de Pickwick : la prostituée n'est pas un danger pour la société, mais une victime, qui accepte son sort tragique pour échapper à sa misère. En tant que victime de la

---

[862] Le seul journal à nuancer ce discours, peut-être plus par souci d'exhaustivité que de volonté délibérée de critiquer les masses populaires, est *Het Handelsblad*. *Cf. Het Handelsblad*, 17 novembre 1888, p.2.
[863] AMBROISE-RENDU A-C., *Crimes et délits* …, p.16 et p.20-21.
[864] *L'Indépendance belge*, 12 novembre 1888, p.3.
[865] *Het Handelsblad*, 12 novembre 1888, p.1 ; *Het Handelsblad*, 22 novembre 1888, p.1.
[866] *L'Étoile belge*, 14 novembre 1888, p.1.
[867] Il parle en effet de « femmes galantes » et non de « prostituées » ou de « femmes de basses classes ». *Cf. L'Indépendance belge*, 22 novembre 1888, p.1.
[868] PICKWICK, « La Vie Anglaise », in *L'Indépendance belge*¸ 14 novembre 1888, p.2.
[869] DUPONT-BOUCHAT M-S., « Constructions et transformations des sensibilités à la violence au fil du XIX[e] siècle », p.54-56 ; KEUNINGS L., « L'affaire de la traite des blanches ».

violence meurtrière, son sexe et son jeune âge favorisent une sensibilité plus grande à son égard[870]. En tant que pauvre qui n'avait ni troublé l'ordre, ni réclamé la justice sociale ou la charité, elle peut être considérée comme digne de pitié selon le discours doctrinaire[871]. L'importance de ces problèmes prime donc sur l'immoralité et le danger que Kelly représente. Ce discours sur la misère et la prostitution cadre avec celui des libéraux doctrinaires plus qu'il n'en dévie. Enfin, les derniers mots de l'extrait critiquent le fossé social londonien ainsi que le refus des élites victoriennes d'en débattre. Ces propos marquent également une distance de Pickwick avec une catégorie sociale à laquelle peut être associée la ligne éditoriale doctrinaire de *L'Indépendance belge*. On peut peut-être l'expliquer par les idées personnelles, mais incertaines, d'Harry vis-à-vis des questions sociales[872]. Autrement, on ne peut l'expliquer que par le contexte social belge tendu et postérieur à 1886, qui force les élites politiques à débattre, puis à légiférer, à contre-cœur, vis-à-vis de la misère remise en évidence par les grèves et prouvée par les enquêtes récentes[873]. Le seul véritable apport du discours belge de novembre sur la prostitution est de nous apprendre qu'en dépit des dangers moraux et biologiques qu'elle représente, elle demeure de moindre importance à côté de violence émanant de l'Affaire et de la misère sociale connexe à son cadre. Le discours belge la constitue comme un élément de cette dernière parmi d'autres. Certes, on note quelques variations de posture selon le contenu des articles et des lignes éditoriales qui l'abordent. Mais *in fine*, les quelques propos à son égard ne font que conforter l'image de misère morale et de fossé social de Whitechapel.

Le discours sur l'alcoolisme n'apprend rien de nouveau non plus sur le cadre de l'Affaire. Les premiers articles à faire part d'informations personnelles sur Kelly pointent qu'elle était devenue alcoolique les mois précédant sa mort. Des témoins rapportent l'avoir vue ivre la nuit du meurtre[874]. L'alcoolisme ambiant continue de choquer, au point qu'on en fait une cause de l' « épidémie morale » observable à Whitechapel, notamment à la vue des nombreux ivrognes qui prétendent être Jack l'Éventreur[875]. On précise que la tentative de

[870] AMBROISE-RENDU A-C., « Les victimes dans les récits de faits divers », p.279-287.
[871] VAN YPERSELE L., « L'image de la « pauvreté » dans la caricature belge de la Belle Époque », in TILLEUL J-L. (dir.), *op.cit.*, p.160-161 et p.169-173.
[872] DENUIT D., « Gérard Harry », in ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS DE BELGIQUE, *op.cit.*, p.366 ; MEUWISSEN E., *op.cit.*, p.137-143.
[873] DENECKERE G., *op.cit.*, p.53-54.
[874] *L'Indépendance belge*, 12 novembre 1888, p.3 ; *Le Peuple*¸ 12 septembre 1888, p.3 ; *L'Étoile belge*, 14 novembre 1888, p.1 ; *Het Handelsblad*, 14 novembre 1888, p.2.
[875] *Courrier de l'Escaut*, 17 novembre 1888, p.1 ; *Journal de Bruxelles*, 17 novembre 1888, p.2 ; *Le Soir*, 18 novembre 1888, p.2

meurtre ratée est commise après que l'agresseur et la victime aient bu dans plusieurs pubs[876]. Cette dernière est tellement ivre qu'elle n'arrive pas à donner directement son signalement[877].

À l'instar du discours sur la prostitution, celui sur l'alcoolisme est de moindre importance par rapport à l'ensemble du discours et n'apporte aucun élément nouveau. Pour ainsi dire, les deux thèmes deviennent presque anecdotiques. Les quelques propos qui leurs sont réservés sont presque systématiquement des mentions ou des évocations fournies dans le cadre de descriptions traditionnelles des faits divers criminelles. Ils confortent dans une moindre mesure l'image de misère, de déchéance sociale et morale observable à Londres ainsi que le potentiel criminogène du quartier de Whitechapel ; l'alcoolisme et la prostitution étant chacun considérés, à l'époque, comme liés au monde de la criminalité.

Le retentissement de l'Affaire à l'étranger au mois de novembre marque en revanche une discontinuité par rapport au mois d'octobre. Elle est davantage évoquée à partir d'hypothèses formulées sur des suspects et cas étrangers. On cite le médecin aliéné russe évoqué ci-dessus[878] et une série de crimes commis en 1886 à Montrouge selon un mode opératoire présentant des similitudes avec celui de Jack l'Éventreur. Les journaux belges relayent ces deux histoires et précisent qu'un inspecteur français est envoyé à Whitechapel pour épauler la police londonienne et éventuellement, faire la lumière sur les crimes opérés chez lui[879]. Enfin, une fillette est assassinée à Havant, à l'est de Portsmouth sur la Manche. *Het Handelsblad* relaye le rapprochement effectué via le mode opératoire : l'égorgement. Il soupçonne explicitement Jack l'Éventreur[880]. Les deux premiers cas démontrent le retentissement à l'étranger, au moins jusqu'en France, de ses meurtres présumés. Le troisième témoigne davantage de la mythification du meurtrier présumé comme icône du meurtre commis sur des proies vulnérables avec des instruments tranchants, pour ne pas dire des meurtres sanglants et immoraux.

[876] *L'Indépendance belge*, 22 et 24 novembre 1888, p.1 et p.3 ; *Het Handelsblad*, 22 novembre 1888, p.2 ; *Le Soir*, 23 novembre 1888, p.2 ; *Le Peuple*¸ 23 novembre 1888, p.3.
[877] *Courrier de l'Escaut*, 23 novembre 1888, p.1 ; *Journal de Bruxelles*, 24 novembre 1888, p.2.
[878] *L'Indépendance belge*, 14 novembre 1888, p.3.
[879] *Journal de Bruxelles*¸ 24 novembre 1888, p.2 ; *Het Handelsblad*¸ 24 novembre 1888, p.1 ; *Le Peuple*, 25 novembre 1888, p.3 ; *L'Indépendance belge*¸ 26 novembre 1888, p.3
[880] *Het Handelsblad*, 29 novembre 1888, p.2.

3.2. Analyse de contenu

À quelques exceptions, on constate une baisse systématique du nombre d'articles sur l'Affaire proposé par chaque journal belge. Les feuilles démontrant le plus d'intérêt demeurent les mêmes, à savoir *Het Handelsblad* et *L'Étoile belge*. Chacune affichent une diminution significative, particulièrement la seconde. *L'Indépendance belge*¸ qui avait jusqu'alors été la feuille d'opinion francophone la plus portée par l'Affaire, s'aligne sur le *Journal de Bruxelles* et *Le Peuple,* qui, étonnement, se maintiennent à niveau. Le *Courrier de l'Escaut* imite *L'Indépendance belge*. À un niveau inférieur, *Le Patriote* et *La Réforme* suivent une trajectoire comparable. Les cas du *Soir* et du *Vooruit* posent question tant leur diminution, et donc leur perte d'intérêt, est drastique. Le premier cas peut s'expliquer par les raisons mentionnées ci-dessus ainsi que par deux autres raisons potentielles. La ligne éditoriale du journal, avant tout commerciale[881], induit en effet que les faits diversiers s'y intéressent moins dans le cadre d'une diminution générale d'intérêt. La seconde, qui va dans le même sens, est l'arrêt de la concurrence avec *Le Soir-bis* après la victoire de Rossel en justice[882]. Le second cas peut s'expliquer par le changement vraisemblable de rédacteur. En effet, Anseele est absent tout au long du mois de novembre pour co-présider le deuxième congrès international des *trade-unions* à Londres[883]. De cette diminution presque univoque du nombre d'articles, on peut conclure une perte d'intérêt générale de la presse belge pour l'Affaire, que l'on peut expliquer par sa durée écourtée, par le caractère répétitif de ses actualités et enfin, par l'absence de rebondissement. La raison principale réside toutefois ailleurs, à savoir le désintérêt progressif mais perceptible de la presse londonienne pour l'Affaire à compter de la mi-novembre. De par le fonctionnement du système de l'information étrangère vers la presse belge, ce désintérêt impacte inévitablement le nombre d'articles belges proposés sur les crimes de Whitechapel[884].

La répartition des espaces accordés aux thèmes varie par rapport au mois d'octobre. Si la récurrence du thème de la violence est égale à celle de l'enquête, son espace au sein du

---

[881] VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse …*, p.150 ; VAN DEN DUNGEN P. & VANDERPELEN-DIAGRE C., « Le Soir », in JAUMAIN S. (dir.), *op.cit.*, p.741-742 ; *Soixante-quinze années au service de l'Opinion …*, p.27-36.

[882] L'analyse des discours, et surtout des contenus des deux *Soir* du mois d'octobre avaient en effet débouché sur l'hypothèse que dans le cadre de leur concurrence justifiée, les deux feuilles avaient délibérément mis l'Affaire plus en avant ; ses thèmes étant demandés par le lectorat ouvrier visé par chacune. *Cf.* VAN DEN DUNGEN P., « Rossel Émile », in JAUMAIN S. (dir.), *op.cit.*, p.672 ; *Soixante-quinze années au service de l'Opinion …*, p.32-35.+ renvoyer à page concernée du mois d'octobre.

[883] « Le Congrès trade-unioniste de Londres », in *Le Peuple*, 10 novembre 1888, p.1 ; *Le Soir*, 10 novembre 1888, p.2.

[884] *Cf.* conclusions chapitre provenance infos

discours global est largement moindre. Sans surprise, la presque totalité des articles qui font de la violence leur sujet principal sont consécutifs à la découverte du cadavre. Bien que le degré de violence monte d'un cran, l'enquête domine le reste du mois. Suffisamment d'articles continuent d'aborder et de maintenir la violence comme thème incontournable dans le discours global. Néanmoins, elle devient secondaire : elle est bien plus souvent mentionnée et évoquée que développée. On peut l'expliquer par la répétition du type de violences observées. Hormis sa barbarie sans commune mesure que la presse a vite fait d'exploiter, le meurtre de Kelly n'apporte rien de nouveau. À l'inverse, l'enquête propose toujours de nouvelles informations, plus faciles à recycler. Il n'est pas surprenant qu'elle occupe le plus d'espace. L'émotion populaire, l'alcoolisme et la prostitution régressent dans des proportions comparables à la violence. Les deux premiers, jusqu'alors secondaires, deviennent élémentaires. On les aborde surtout pour décrire brièvement le cadre et les personnes impliquées. Leurs développements sont rarissimes. Pour la première fois, la misère sociale n'est le thème principal d'aucun article. L'espace plus important accordé à l'émotion populaire s'explique par le relai collectif des événements stimulant la foule, à savoir le meurtre de Kelly, la démission de Warren, la tentative d'homicide ratée puis démentie et enfin, les lynchages réguliers. La prostitution et l'alcoolisme sont à peine présents. Aucune feuille catholique n'aborde le premier thème, à l'exception du *Handelsblad* qui l'évoque ou le mentionne. Seuls le *Journal de Bruxelles* et le *Courrier de l'Escaut* développent le second[885]. L'absence de propos sur l'antisémitisme des habitants de Whitechapel peut s'expliquer par le recul des rumeurs à leur égard, bien qu'ils fassent toujours l'objet de suspicions de la part des journalistes londoniens après le meurtre de Kelly[886]. Plusieurs éléments peuvent expliquer le recul de ces thèmes relatifs au cadre de l'Affaire. Pour commencer, la diminution du nombre total d'articles sur cette dernière au mois de novembre offre moins d'occasions de les aborder. Le silence relatif du *Vooruit*, qui s'était épanché sur chacun aux mois de septembre et d'octobre, conformément à sa ligne éditoriale, n'est pas non plus sans incidence. Plus aucun journal ne se démarque des autres vis-à-vis du cadre de l'Affaire, aussi bien dans le discours qu'il tient dessus ou de par la

[885] Insérer ici le renvoi aux annexes

[886] Perry Curtis ne le formule pas de la sorte dans son travail, mais sa lecture incite à croire que les soupçons à l'égard des Juifs après la mort de Kelly ne font plus impression auprès de la population comme aux mois de septembre et d'octobre. L'antisémitisme n'est d'ailleurs jamais abordé par l'historien dans le chapitre consacré aux reportages sur le dernier meurtre. *Cf.* PERRY CURTIS Jr. L., *op.cit.*, p.170-171 et p.186-212.

quantité de propos qu'il délivre[887]. La cause principale du recul des thèmes sur le cadre de l'Affaire semble toutefois provenir d'ailleurs, à savoir de la presse londonienne elle-même. Cette dernière, qui, à partir de la mi-novembre, commence à se désintéresser de l'Affaire en général, ne semble plus s'épancher, comme aux mois de septembre et d'octobre, sur les problèmes sociaux et sur les nécessités d'opérer des réformes[888]. Cette hypothèse mérite d'être considérée avec attention compte tenu des déductions et conclusions opérées antérieurement sur la provenance de l'information londonienne vers les feuilles belges. Pour rappel, celles-ci avaient mis en évidence l'influence des émetteurs d'origines sur les discours, et donc sur les contenus formulés en aval par les relais étrangers[889]. Perry Curtis Jr ne fournit pas d'explication au recul d'intérêt de la presse anglaise pour la misère de Whitechapel et ses composantes. Nous tenterons de l'expliquer ici par deux raisons hypothétiques complémentaires l'une de l'autre. *Primo*, les journaux londoniens, et donc belges, ont fait le tour de la question. Les informations qu'ils fournissent dessus dans le cadre des descriptions obligatoires dans le rapport de chaque actualité criminelle n'apprennent rien de nouveau. Leur teneur est redondante et donc, inintéressante pour le lectorat qui en a déjà connaissance. Elles ne sont plus vendeuses. Par déduction, on peut avancer en *secundo,* que le lectorat londonien a définitivement pris ou repris conscience de la misère et du fossé social victorien observables directement chez lui. À ce stade, il n'est pas interdit d'avancer l'hypothèse qu'il en soit autant dans l'opinion publique belge à l'issue du mois d'octobre. Les journaux libéraux, socialistes et, dans une moindre mesure, catholiques, avaient tour à tour développé le fossé social et la marginalité du mode et des conditions de vie des habitants de Whitechapel. Bien que le système de la provenance des informations explique partiellement la présence de ces développements dans les feuilles belges, ces derniers n'avaient pas lieu de paraître sans raison, dans la mesure où toutes les informations transmises ne sont pas systématiquement conservées. Une partie avait pour but de choquer et/ou de dénoncer et surtout, de révéler ou de rappeler l'envers de la société victorienne observable au sein même de sa capitale. Désormais, les journaux belges semblent avoir fait le tour de la question. Ils se contentent d'y revenir lors des descriptions afin d'assurer à leurs

[887] Pas même *Het Handelsblad,* dont le nombre d'articles abordant la misère, sans jamais la développer, s'explique par le grand nombre d'articles qu'il fournit au total sur le mois. Proportionnellement, l'espace qu'il accorde à la misère est *grosso modo* équivalent à celui des autres journaux.
[888] Toujours si l'on interprète le trop petit nombre d'informations sur ces questions dans le travail de Perry Curtis. Certains journaux, comme le *Daily Chronicle*, continuent d'en parler. Néanmoins, force est de constater que les propos sur la misère de Whitechapel semblent devenir également secondaires dans la presse londonienne. *Cf.* PERRY CURTIS Jr. L., *op.cit.*, p.186-212.
[889] *Cf.* Conclusions sur la provenance de l'information.

articles sur la violence et l'enquête une impression d'exhaustivité face aux lecteurs. De la sorte, ils continuent de conforter discrètement, mais sûrement, l'image de misère et de fossé social dans l'opinion publique belge au cours du mois de novembre.

Le faible suivi du *Vooruit* et la préférence récente du *Courrier de l'Escaut* pour les Dernières Nouvelles retirent le statut de rubrique favorite aux actualités étrangères britanniques au profit des Faits divers. La différence demeure néanmoins infime : on reste plus proche de l'égalité que de la primauté[890]. Ce constat montre par ailleurs que l'Affaire continue d'être considérée par une partie de la presse comme une actualité avant tout criminelle plutôt qu'une actualité étrangère. Les articles néerlandophones continuent de figurer dans ces dernières de façon systématique. Parmi les journaux francophones, seul *L'Étoile belge* y place la majorité de ses articles, alors qu'il avait privilégié les Faits divers jusqu'alors. Ce détail est éloquent sur l'évolution de l'opinion vis-à-vis de l'Affaire. En effet, les actualités étrangères tendent à être placées le plus souvent en début qu'en fin de journal, ce qui est le cas dans la feuille bruxelloise où elles sont placées en Une. Cette promotion démontre qu'en dépit de son caractère répétitif, elle conserve son importance et gagne en reconnaissance. *L'Étoile belge*, qui demeure un journal commercial et massivement lu, la considère à présent comme légitime, normalisée. Il ne la considère plus uniquement comme une actualité criminelle. Enfin, les articles-rubriques sont rarissimes et cantonnés au *Peuple* et à *La Réforme*. Cette mise en avant est contradictoire avec la troisième page qui leurs est assignée dans les deux feuilles depuis le début de l'Affaire. Si *La Réforme* marque une continuité avec les rubriques-titres, *Le Peuple* innove. On peut en déduire qu'à l'instar de *L'Étoile belge*, le journal socialiste cherche à promouvoir l'actualité ou du moins, à la légitimer temporairement auprès du lectorat. Le seul journal à rétrograder l'Affaire est *Le Soir* dont le lectorat visé et la ligne éditoriale sont tous les deux semblables à ceux de *L'Étoile belge*. Le journal la fait passer des articles-rubriques aux faits divers. Ce changement peut s'expliquer par la baisse du suivi général par la presse londonienne et l'arrêt de la concurrence avec *Le Soir-bis*. Les résultats définitifs de l'analyse des rubriques sont donc partagés. D'une part, on constate une tendance de légitimation et de normalisation de l'Affaire auprès de l'opinion par des journaux aux lignes éditoriales et zones de diffusion différentes. D'autre part, elle continue d'être considérée, avant tout, comme une actualité criminelle. Cette dernière déduction cadre avec l'analyse quantitative des récurrences et des

[890] annexes

espaces : ceux de l'enquête et, dans une moindre mesure, de la violence, restant prédominants sur les autres thèmes.

L'analyse quantitative des pages contre-balance ce constat de prédominance de l'Affaire en tant qu'actualité criminelle plutôt qu'en temps qu'actualité étrangère désormais légitime et normalisée dans l'opinion. En dehors de *La Réforme* et du *Peuple*, seuls *L'Indépendance belge* et *L'Étoile belge* exploitent la troisième page. Si le troisième la favorise, il place tout de même quelques articles en Une. Le dernier, à l'instar du *Courrier de l'Escaut* et du *Handelsblad*, privilégie cette dernière [891]. Il confirme sa volonté de légitimer et de normaliser l'Affaire auprès du lectorat[892]. Ainsi, la Une devient la page favorite de l'Affaire. La deuxième page n'est pas en reste et continue d'être privilégiée par le *Journal de Bruxelles*, *Le Patriote* et *Le Soir*. Enfin, les articles en troisième page sont minoritaires.

Quant aux titres, ils ne démontrent aucune évolution notable. Les termes géographiques renvoyant directement ou indirectement à la capitale du Royaume-Uni sont toujours massivement associés au meurtre et à la criminalité en général. Dans une moindre mesure, les titres continuent de préciser qu'il s'agit d'assassinats de femmes en particulier, consolidant ainsi l'aspect de crimes sexuels. Les titres des articles sur l'Affaire continuent donc de mythifier l'Affaire comme une actualité criminelle étrangère. Ils contribuent eux aussi à la normaliser et à la rendre familière auprès du lectorat. En outre, ils concilient les hypothèses formulées ci-dessus, en apparence contradictoires. L'Affaire est présentée par l'ensemble de la presse, et donc vraisemblablement considérée par l'ensemble de l'opinion aussi bien comme une actualité étrangère digne de reconnaissance que comme fait-divers criminel marqué par sa violence.

3.3. Conclusion intermédiaire

Le discours de la presse belge sur l'Affaire Jack l'Éventreur ne connaît pas de changement notable au mois de novembre, hormis une diminution de son suivi sur laquelle nous reviendrons plus loin. Les journaux belges continuent d'exploiter massivement le déroulement de l'enquête. Celui-ci fournit l'essentiel des nouveaux éléments à insérer dans leurs articles pour qu'ils restent vendeurs : ils éclaircissent tout autant qu'ils maintiennent le

[891] Du fait de faire passer l'Affaire des Faits divers à l'actualité étrangère, *L'Étoile belge* la fait monter en première page, contrairement au *Handelslblad* et au *Courrier de l'Escaut* qui l'ont maintenue en première page depuis les mois de septembre et d'octobre. *Cf.* Annexes
[892] RINGOOT R., *op.cit.*, p.75-77.

mystère sur l'Affaire. À l'inverse, les discours sur les autres thèmes liés à l'Affaire sont tous empreints de redondance, y compris celui sur la violence. Ce dernier continue toutefois de se démarquer. Bien qu'il perde du terrain au profit de l'enquête, il reste vendeur. Les journaux l'exploitent dès que l'occasion se présente et recyclent d'anciennes informations lorsqu'ils sont à court de nouvelles. Ils poursuivent dans la dynamique d'offrir au lectorat le contenu tragique, déviant et sensationnel qu'il réclame[893]. Ils alimentent son attention pour l'actualité criminelle et assurent le maintien des ventes. Indirectement, ils perpétuent l'homogénéisation culturelle de la société menée par les élites via les médias[894]. Le meurtre de Kelly se prête particulièrement à ces objectifs au vu de sa barbarie sans égal dans l'histoire du crime[895]. Il illustre une extrémité de la déviance humaine que l'on croyait inatteignable jusqu'alors. Si Londres est déjà présentée comme une ville gangrénée par la criminalité, elle apparaît désormais comme la ville abritant des individus comptant parmi les « monstres » les plus en marge des normes sociétales. La récurrence, la présence permanente dans les titres et enfin, l'espace occupé par la violence dans le discours global confirment le thème comme emblématique de l'Affaire au terme du mois de novembre 1888 et ce, en dépit de son recul. En conséquence, la violence se maintient comme thème incontournable.

La baisse d'intérêt de la presse londonienne pour les problèmes connexes au cadre de l'Affaire peut expliquer celle de l'ensemble de la presse belge. Cette dernière ne les aborde plus essentiellement que dans le cadre de descriptions basiques, fournies vraisemblablement par souci d'exhaustivité[896], plutôt que de réflexions. Ces problèmes sont toujours présents dans les discours, mais dans des proportions nettement moindres et variables selon les titres. Ils affermissent plus discrètement l'image de pauvreté et, surtout, de fossé social observable à Londres. Des détails éloquents, *a priori* anodins mais relayés et plus exposés que d'autres, relèvent la dichotomie des apparences physiques et, par extension, des capacités intellectuelles et des conditions de vie observable entre les classes sociales londoniennes. Le discours sur l'émotion populaire, le plus fourni après ceux de l'enquête et de la violence, est analogue. Il perpétue le portrait véhiculé des habitants de l'East-End : des masses populaires impulsives, enclines à la violence et guidées par leurs instincts et leurs émotions plutôt que par leur raison. Les discours continuent de les présenter implicitement comme aux antipodes de l'idéal d'individu tempéré, maître de ses actes, de

[893] CHARAUDEAU P., *op.cit.*, p.91.
[894] KALIFA D., *L'encre et le sang …*, p.302-304.
[895] *L'Étoile belge*, 11 novembre 1888, p.1.
[896] KALIFA D., « L'écriture du fait-divers au 19e siècle », in LÜSEBRINK H.-J. & MOLLIER J.-Y., *op.cit.*, p.304-305.

ses paroles et de ses pensées. Elles continuent d'être représentées comme des foules justicières et non criminelles. Si elles ont lieu d'être critiquées par les élites pour leur comportement jugé primaire et marquant l'écart, elles restent en accord avec les valeurs et normes sociétales[897]. De ce fait, les discours sur l'émotion populaire atténuent l'image de bas-fond et de fossé moral à défaut de celle du fossé matériel et social qu'ils alimentent. À l'inverse, les quelques propos sur la prostitution et l'alcoolisme confortent la dimension immorale et criminogène de Whitechapel. Si l'on peut avancer qu'ils restent présents dans les représentations que se font les lecteurs belges du bas-fond londonien, il est improbable qu'ils y priment sur l'émotion populaire, la pauvreté et, surtout, sur la violence.

Une autre question mérite le retour : l'intérêt du public belge pour l'Affaire au cours et à l'issue du mois de novembre 1888. Si l'on se fie aux résultats de l'analyse quantitative du nombre d'articles belges des trois mois passés, on constate une baisse conséquente lors du dernier[898]. Pris dans sa globalité, ce résultat pourrait, *a priori*, traduire une baisse d'intérêt de l'ensemble du lectorat belge. Plusieurs résultats d'analyses nuancent et contrebalancent cette déduction. *Primo*, la baisse du nombre d'articles n'est pas générale mais propre à certains journaux commerciaux et/ou s'étant démarqués lors des mois de septembre et/ou d'octobre par leur suivi régulier. Des journaux doctrinaux ayant montré un intérêt plus modéré mais constant, continuent dans cette voie. *Secundo*, la promotion en Une de l'Affaire opérée et/ou maintenue par différents journaux témoigne d'une volonté de ces derniers de la légitimer davantage auprès du lectorat. Cette démarche n'est pas opérée, ou maintenue sans raison. Elle peut être synonyme d'un intérêt en amont et potentiellement important du lectorat. Les résultats de l'analyse quantitative des rubriques sont trop partagés. En conséquence, ils ne peuvent ni appuyer, ni contredire la baisse d'intérêt du lectorat belge pour l'Affaire, du moins, lorsqu'ils sont considérés dans leur globalité. Quelques journaux en particuliers utilisent en effet le rubriquage pour promouvoir l'Affaire. On peut donc formuler en *tertio* une hypothèse analogue à celle de l'analyse des pages et ce, pour une portion plus réduite du lectorat. *Quarto,* passé la mi-novembre, la presse londonienne ne parvient plus à assurer un suivi suffisamment fourni de l'Affaire faute de nouveau rebondissement et par conséquent, faute de nouvelles informations à relayer[899]. Or, nous

[897] BEAUCHARD J., *op.cit.*, p.15 et p.19-22 ; AMBROISE-RENDU A-C., *Crimes et délits* …, p.16 et p.20-21 ; BOSC O., *op.cit.*, p.7-12 ; VAN YPERSELE L., « L'image de la « pauvreté » dans la caricature belge de la Belle Époque », in TILLEUL J-L. (dir.), *op.cit.*, p.174 ; DUPONT-BOUCHAT M-S, « Constructions et transformations des sensibilités à la violence au fil du XIX[e] siècle », in KURGAN-VAN HENTENRYK G., (dir.), *op.cit.*, p.54-55.
[898] Annexes : renvoyer aux trois en annexes
[899] PERRY CURTIS J[r] P., *op.cit.*, p.201-202.

avons vu antérieurement que le trafic d'informations londoniennes vers la Belgique repose en partie sur les journaux de la capitale. Si ces derniers ne parlent plus assez, les journaux en aval qui en dépendent se retrouvent pénalisés. Dans cette nouvelle optique, l'intérêt du lectorat londonien pour l'Affaire peut toujours être d'actualité et, par conséquent, il peut en aller de même pour le lectorat belge. La raison de la diminution du nombre d'articles belges constatée pour le mois de novembre n'est pas inhérente à la presse belge ou même à la presse londonienne mais, tout simplement, au tarissement des événements factuels. Dès lors, l'intérêt non plus de la presse, mais bien de l'opinion publique belge pour les crimes de Whitechapel, pourrait demeurer intact ou du moins, s'être maintenu à l'issue du mois de novembre. L'inconnue persistante sur l'identité et les mobiles du meurtrier demeurant, la porte reste ouverte aux rebondissements et à une éventuelle reprise de l'enquête. Le lectorat, londonien comme belge, reste sur sa faim après le dernier meurtre attesté de l'Éventreur et ce, compte tenu du retentissement local et international des crimes qu'il a commis. En outre, les titres répétitifs des articles ont contribué, au fil des semaines puis des mois, à populariser les crimes de Londres, voire même à les élever au statut de légende. À la fin du mois de novembre 1888, les conditions semblent donc réunies pour permettre à cette dernière de survivre à son « héros » et de s'élever au rang de mythe contemporain.

4. Hiver 1888 – 1889

Compte tenu de son retentissement international au fil des semaines, puis des mois, il n'est pas surprenant de voir Fleet Street raviver le spectre de Jack l'Éventreur à chaque fois qu'on lui rapporte un crime ou une attaque au couteau à l'encontre d'une femme[900]. Étant donné sa dépendance vis-à-vis de la presse d'Outre-Manche pour s'informer de l'actualité britannique, et le suivi continu de l'Affaire qu'elle a assuré, la presse belge suit sans surprise le mouvement de sa consœur londonienne.

4.1. Analyse du discours

Dans la continuité du mois précédent, les journaux belges recyclent et avancent de nouvelles informations sur le profil du meurtrier. Ils relayent les hypothèses diffusées par la presse américaine, notamment celle déjà connue de l'aliéné russe, fanatique et monomane des prostituées, qu'il veut sauver en les assassinant[901], puis celle d'un autre aliéné qui aurait

[900] PERRY CURTIS Jr L., *op.cit.*, p.206.
[901] *La Réforme,* 1e décembre 1888, p.4 ; *Vooruit*, 4 décembre 1888, p.1.

tué une prostituée à Chicago avant de traverser l'Atlantique[902]. Les étrangers, les Juifs et les bourgeois redeviennent les suspects favoris des habitants. On fait circuler diverses rumeurs, qui mènent à l'arrestation de personnes combinant plusieurs de ces caractéristiques[903]. D'autres bruits relayés font ressortir les dimensions dérisoires prises par l'Affaire, que l'on peut expliquer par sa violence extrême et par le mystère impénétrable de l'identité du meurtrier. Ainsi, *Le Soir*, rapporte qu'il serait adepte de la magie noire, plus particulièrement de la nécromancie[904]. Conformément à sa ligne éditoriale, le journal bruxellois continue d'exploiter en priorité les aspects extraordinaires de l'Affaire, vendeurs auprès du lectorat populaire qu'il vise[905]. Deux meurtres sont commis peu après. Le premier est celui de Rose Mylett, prostituée[906] retrouvée étranglée[907] le 20 décembre à Poplar, dans les faubourgs de Londres. En dépit du mode opératoire différent, les journaux anglais y voient une nouvelle victime de l'Éventreur[908]. Ainsi en va-t-il pour les journaux belges qui relayent le meurtre[909]. Les mêmes propos continuent de voyager d'une presse à l'autre lors du second meurtre, commis la semaine suivante dans la bourgade de Bradford, dans le Yorkshire. La victime est un garçon de neuf ans dénommé John Gill. Ses mutilations, très sévères et minutieusement décrites, rappellent directement celles des victimes de Whitechapel, bien qu'elles ne soient pas toutes identiques[910]. On évoque de nouveau un retour de l'Éventreur, qui change cette fois-ci, de proie et de terrain[911]. Les médecins légistes démentent en établissant qu'il s'agit d'un émule qu,i aurait tailladé le corps de sorte à y faire croire[912]. Les journaux belges s'en détournent alors[913]. Désormais, ils ne rapportent plus que les rumeurs de venues du meurtrier

---

[902] *Journal de Bruxelles*¸ 1e décembre 1888, p.2 ; *Courrier de l'Escaut*¸ 1e décembre 1888, p.1 ; *Le Soir*, 4 décembre 1888, p.2-3.

[903] Ainsi, on arrête un israélite polonais d'apparence bourgeoise, puis un autre français d'origine. *Cf. Courrier de l'Escaut*¸ 4 décembre 1888, p.3 ; *Le Soir*, 4 décembre 1888, p.2-3 ; *Journal de Bruxelles*¸ 8 décembre 1888, p.2 ; *Courrier de l'Escaut*, 9 décembre 1888, p.1 ; *Courrier de l'Escaut*¸ 15 décembre 1888, p.1.

[904] Le journal bruxellois appuie néanmoins la théorie par différents éléments, notamment celui que la reliure des différents lieux de crime forme une croix parfaite. *Cf. Le Soir*, 13 décembre 1888, p.2.

[905] Conformément donc à sa ligne éditoriale. *Cf.* VAN DEN DUNGEN P. & VANDERPELEN-DIAGRE C., « Le Soir », in JAUMAIN S. (dir.), *op.cit.*, p.741-742

[906] *Vooruit*, 25 décembre 1888, p.2 ; *Le Soir*, 25 décembre 1888, p.2.

[907] *Journal de Bruxelles*¸ 23 décembre 1888, p.2 ; *Courrier de l'Escaut*¸ 23 décembre 1888, p.1 ; *Le Soir*, 24 décembre 1888, p.2.

[908] PERRY CURTIS Jr L., *op.cit.*, p.206.

[909] *L'Indépendance belge*¸ 23 décembre 1888, p.2 ; *Le Peuple*, 24 décembre 1888, p.3 ; *Le Patriote*, 31 décembre 1888, p.2.

[910] *Journal de Bruxelles*, 30 décembre 1888, p.2 ; *La Réforme*, 31 décembre 1888, p.3.

[911] *L'Indépendance belge*, 1e janvier 1889, p.3 ; *Courrier de l'Escaut*, 1e janvier 1889, p.2 ; *Le Peuple*, 2 janvier 1889, p.3.

[912] PERRY CURTIS Jr L., *op.cit.*, p.208-209 ; *Journal de Bruxelles*¸ 3 janvier 1889, p.2 ; *Le Soir*, 4 janvier 1889, p.2 ; *Vooruit*, 4 janvier 1889, p.2 ; *Het Handelsblad*, 4 janvier 1889, p.2.

[913] On se contente de préciser quelques évolutions du déroulement de l'enquête de Bradford, qui aboutit rapidement à un non-lieu du suspect arrêté. *Cf. Het Handelsbladi*, 12 janvier 1889, p.1 ; *Le Soir*¸ 14 janvier 1889, p.2.

dans d'autres lieux, les autres cas d'émules et enfin, les quelques meurtres ou tentatives de meurtre commis sur des femmes dans l'East-End. Seuls les modes opératoires et les titres des articles permettent de faire le lien avec l'Affaire[914].

Si l'on résume le discours sur la violence et l'enquête des journaux belges au cours de l'hiver 1888 – 1889, on peut dire qu'ils continuent d'exploiter les quelques événements et informations sensationnels, susceptibles de maintenir en haleine le lectorat vis-à-vis d'un phénomène d'actualité qui commence définitivement à se tarir, mais dont on peut toujours tirer profit des retombées.

Intéressons-nous maintenant au traitement du cadre. Les journaux s'en désintéressent dans les articles portant directement sur l'Affaire. Parmi les quelques éléments qui subsistent, on peut citer l'un ou l'autre emportement populaire et justicier. Si l'émotion provoquée par la violence et le retentissement de l'Affaire sont minimes dans le discours, elles demeurent. La preuve en est avec la réaction des passants à l'entente d'appels à l'aide des femmes agressées, qui crient le pseudonyme du meurtrier pour attirer l'attention. Aussitôt, la foule environnante se rue sur l'agresseur pour l'asséner de coups avant que la police n'intervienne[915]. D'autres articles évoquent le rapport de plus en plus négatif des habitants de Whitechapel aux autorités. Sans pour autant se soulever contre elles, ils critiquent ouvertement l'ancien chef de la police métropolitaine, Warren, le gouvernement et désormais, la reine Victoria elle-même. *Le Soir* souligne la nouveauté de ce comportement pour mieux marquer la baisse de confiance de l'opinion britannique envers ses dirigeants. Indirectement, il fait état du fossé social londonien[916]. Ces quelques propos consolident l'image d'un quartier habité par les couches populaires impulsives, plus enclines à la violence et aux élans de l'instinct et des émotions que de la raison.

Le quartier Whitechapel en lui-même ne fait plus l'objet d'aucune description, même brève. On ne peut pas dire pour autant que la misère est développée indépendamment de l'Affaire, puisque *L'Indépendance belge* est la seule feuille à proposer des réflexions fournies sur le thème. Celles-ci émanent encore une fois de son correspondant particulier. Ce dernier continue de critiquer la misère, cette fois-ci en parlant des « hommes-

[914] « Les crimes de Londres », in *Le Peuple*, 4 janvier 1889, p.3 ; « Est-ce Jack the Ripper », in *L'Indépendance belge*¸ 13 janvier 1889, p.3 ; « Les crimes de Londres », in *Journal de Bruxelles*¸ 13 janvier 1889, p.2 ; « Les assassinats de femmes », in *Le Soir*, 14 janvier 1889, p.2 ; *Vooruit*, 15 janvier 1889, p.1.
[915] *L'Indépendance belge*¸ 6 décembre 1888, p.3 ; *Le Patriote*, 7 décembre 1888, p.2 ; *Le Peuple*, 7 décembre 188, p.3.
[916] *Le Soir*, 7 janvier 1889, p.1-2.

sandwiches » sous-payés, issus des quartiers populaires et dont l'apparence physique contraste avec celle des bourgeois et autres membres des classes dominantes. Il évoque aussi la pollution importante par la couleur sombre du ciel et les odeurs urbaines nauséabondes[917]. Il rapporte enfin la croisade de l'Armée du Salut, menée par le Général Booth à Whitechapel pour moraliser cet « antre des crimes et des vices » par l'évangélisation et la charité. Le quartier et ses habitants sont comparés explicitement au continent africain, hérétique et sauvage, où différentes organisations européennes accomplissent des actions comparables. Ici, Pickwick critique et rappelle la criminalité qui règne toujours à Londres malgré le chômage de Jack l'Éventreur et surtout, la profondeur du fossé social et moral qui sépare les classes de la métropole. Aucune critique n'est formulée sur la croisade de Booth, alors que cela aurait pu correspondre à la ligne anti-cléricale de *L'Indépendance belge*. On peut à nouveau se demander si les discours dénonciateurs du journal, qui ne sont pas vraiment en accord avec les idéaux doctrinaires qu'il promeut[918], ne seraient pas davantage le reflet des idées personnelles de Pickwick[919]. En parallèle, d'autres journaux publient des articles sur la criminalité à Londres plus en général. Son taux global est particulièrement important[920], de même que celui du nombre de décès causés par suicide ou une surconsommation d'alcool. Le nombre de fauteurs emprisonnés est par ailleurs pointé comme trop faible en comparaison de celui de ceux qui demeurent impunis en toute liberté, à commencer par Jack l'Éventreur[921]. On précise enfin, probablement sous l'influence des retombées de l'Affaire, que les meurtres de prostituées sont courants[922]. Les assassinats de femmes et d'enfants le sont également[923]. Enfin, quelques actions de charité, souvent vaines, à destination des anciens détenus et destinées à contrer la criminalité à Londres sont ironisées[924].

[917] Les hommes-sandwiches sont les hommes qui, revêtus d'une combinaison, arpentent les rues pour vendre les journaux. Ces combinaisons laissent entrevoir l'état de leur corps et l'état dégradé de leurs propres vêtements, quand ils en ont. *Cf.* PICKWICK, « La Vie Anglaise », in *L'Indépendance belge*¸ 5 décembre 1888, p.2.
[918] VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse …*, p.140-141.
[919] PICKWICK, « La Vie Anglaise », in *L'Indépendance belge*, 19 décembre 1888, p.2.
[920] *Vooruit*, 21 décembre 1888, p.1.
[921] DE BERNHARDT F., « Lettres de Londres », in *Journal de Bruxelles*, 16 janvier 1889, p.1.
[922] On doit comprendre ici que ceux perpétrés à Whitechapel et à Spitalfields sortent du lot de par leur degré de violence extrême. *Cf. Le Patriote*, 31 décembre 1888, p.2.
[923] PICKWICK, « La Vie Anglaise », in *L'Indépendance belge*, 16 janvier 1889, p.2.
[924] On parle notamment d'un « dîner des voleurs » organisés par l'administration de la ville à destination des anciens détenus, et au cours duquel on prononce des discours sur la réinsertion. Les journaux sont très sceptiques quant à leurs résultats ; la plupart des invités retournant boire et s'adonner au crime une fois repartis. De manière anecdotique, on émet l'hypothèse que Jack l'Éventreur figure parmi les invités. *Cf. Courrier de l'Escaut*, 7 décembre 1888, p.1 ; *Le Patriote*, 7 décembre 1888, p.2.

À l'exception de *L'Indépendance belge*, les journaux belges construisent donc ici une image d'un Londres davantage marqué par la criminalité que par la misère. Cependant, on remarque que les titres des articles qui développent cette image du cadre de l'Affaire font d'eux-mêmes le lien avec celle-ci[925]. Par conséquent, on peut conclure qu'ils attirent l'attention du lecteur connaisseur, qui consolide la représentation du lieu qu'il s'était probablement faite jusqu'à présent. On constate également que les journaux qui s'intéressent au cadre de l'Affaire restent les mêmes. Ils regroupent des lignes éditoriales socialistes, libérales, neutres commerciales et catholiques « sociaux ». L'intégration du *Journal de Bruxelles* dans ce groupe doit être prise avec recul dans la mesure où ses propos sur le cadre de l'Affaire, plus précisément sur la criminalité ambiante de Whitechapel, sont fournis par son correspondant particulier[926]. Ce cas de figure s'applique également à *L'Indépendance belge*. Leurs lignes éditoriales respectives n'étant pas, de prime abord, les premières concernées par le débat sur le type de réalités mises en évidence par l'Affaire. D'autres facteurs peuvent expliquer la présence de propos sur la misère et la criminalité, à commencer par les aléas du trafic de l'information, des législations de droits d'auteurs en vigueur et surtout, du discours de la presse londonienne compte tenu de la dépendance des journaux belges vis-à-vis de cette dernière. Perry Curtis ne donne toutefois aucune information sur le discours qu'elle propose sur le cadre aux mois de décembre et de janvier[927]. Ceci n'exclut pas que les informations diffusées par les journaux belges sur le cadre soient d'origine londonienne. Néanmoins, ça laisse entendre qu'elles ne figurent pas parmi les informations jugées importantes. Il est donc possible qu'elles aient été sélectionnées à la place d'autres et donc, que les journaux belges, qui continuent de décrire le cadre de l'Affaire, cherchent à construire une image bien précise plutôt qu'une autre. Rappelons enfin qu'en termes de proportions, le discours sur le cadre proposé par ces journaux est minoritaire, en leur sein comme à un niveau plus global. Les divers incidents présentant un lien potentiellement exploitable avec l'Affaire restent prédominants. Compte tenu du fait que *L'Indépendance belge* développe seul la misère, on peut définitivement établir que la criminalité prime sur cette dernière dans l'image que se construit l'opinion publique belge de la ville de Londres à l'issue du mois de janvier 1889.

[925] Annexes
[926] Dont nous n'avons pas été en mesure de déterminer les penchants politiques et sensibilités à l'égard des questions sociales.
[927] PERRY CURTIS Jr L., *op.cit.*, p.206-209.

Venons-en maintenant aux retombées du suivi de l'Affaire à l'étranger. Les premières sont relayées à partir du 21 décembre. Il s'agit de lettres reçues par la police de Berlin et signées Jack l'Éventreur. Elles annoncent des crimes imminents dans la métropole allemande[928]. Trois jours plus tard, on reçoit une lettre similaire, cette fois-ci à Rosendaal, dans la province de Gueldre aux Pays-Bas. Sa publication dans les journaux locaux provoque une panique générale, palpable surtout dans les milieux ouvriers locaux. Certaines familles n'osent plus sortir[929]. Cette réaction est intéressante pour deux raisons. D'une part, elle démontre le retentissement, et par conséquent, le suivi de l'Affaire au sein des couches populaires. D'autre part, elle atteste que la violence répétitive des crimes a marqué les esprits dans la durée. Éventuellement, elle montre que les différentes composantes sociales du lectorat[930] ont retenu que Jack l'Éventreur opérait dans les bas-fonds de Londres et par conséquent, choisit ses victimes parmi les couches populaires. Après celle de Berlin, c'est ensuite la police de Bruxelles qui reçoit une lettre. L'auteur, qui se dit être l'assassin, annonce treize meurtres et s'accuse du crime récent d'une jeune fille de Molenbeek, qu'il nomme de son prénom pour se donner du crédit[931]. D'autres formes de plaisanteries sont observées, cette fois dans les milieux ouvriers bruxellois et berlinois[932]. En outre, l'hypothèse que Jack l'Éventreur ait quitté l'Angleterre alimente les articles. On pense un moment l'avoir arrêté à la frontière franco-espagnole[933]. Un scénario différent se répète à Tunis quelques jours plus tard[934], lorsqu'un Anglais y est arrêté pour vol selon certains[935], pour vagabondage selon d'autres[936]. Des rapports d'émules, peu nombreux jusqu'alors, sont rapportés progressivement, puis simultanément d'un peu partout. Le premier est observé à Glasgow, en Écosse, sur une femme de classe pauvre ayant subi des mutilations semblables à celles des victimes de l'Éventreur[937]. Le deuxième est rapporté de Philadelphie, aux États-Unis, après que des enfants aient découvert un corps découpé en morceaux dans un parc

[928] *Le Patriote*, 21 décembre 1888, p.2 ; *La Réforme*, 22 décembre 1888, p.3
[929] *L'Indépendance belge*, 24 décembre 1888, p.3
[930] Il s'agit ici du lectorat hollandais, et non belge. On peut toutefois avancer l'hypothèse que le lectorat populaire hollandais ne lit pas différemment les actualités criminelles du lectorat belge. Par conséquent, les hypothèses construites ici pour expliquer les réactions du lectorat populaire hollandais peuvent être appliquées au lectorat populaire belge.
[931] *Le Patriote*, 26 décembre 1888, p.2 ; *Courrier de l'Escaut*, 29 décembre 1888, p.2.
[932] *Le Patriote*, 31 décembre 1888, p.2.
[933] L'homme concerné, filé par un agent anglais, transportait dans son sac tout un assemblage d'armes blanches suspectes. *Cf. Le Soir*, 2 janvier 1889, p.2 ; *Courrier de l'Escaut*, 3 janvier 1889, p.1 ; *Journal de Bruxelles*, 3 janvier 1889, p.2 ; *Le Patriote*, 4 janvier 1889, p.2.
[934] *Le Soir*, 16 janvier 1889, p.2.
[935] *Courrier de l'Escaut*, 16 janvier 1889, p.2
[936] *Le Patriote*, 17 janvier 1889, p.2.
[937] *Journal de Bruxelles*, 5 janvier 1889, p.2.

public[938]. Une semaine après, on relaye qu'un meurtre a été commis à Vienne selon un mode opératoire trop ressemblant[939]. La victime est à nouveau une prostituée[940]. Un autre corps féminin éventré est retrouvé à Almeria, en Espagne[941]. À Paris, on fait le lien entre les crimes de Whitechapel et un homme qui agresse les femmes à répétition, sans jamais user du couteau toutefois[942]. Cette tendance à voir Jack l'Éventreur au moindre meurtre, soit violent, soit commis à l'encontre de la gente féminine, persiste les semaines suivantes, bien qu'elle s'atténue. Plus tard ainsi, plusieurs journaux relaient le meurtre de six prostituées nicaraguayennes, mutilées comme à Whitechapel, à nouveau à des endroits éloignés les uns des autres au sein d'une ville, mais tous localisés dans ses faubourgs[943]. Enfin, dans un contexte indépendant de l'Affaire, *Le Peuple* établit un lien de descendance entre Jack l'Éventreur et Barbe-Bleue. Ce lien est particulièrement éloquent sur la perception de l'Affaire. D'une part, il démontre que la dimension sexuelle des crimes a marqué l'opinion publique de façon durable[944]. D'autre part, il contribue à les élever, avec l'assassin, au rang de mythe.

4.2. Analyse de contenu

Pour plusieurs raisons, il n'est pas constructif de procéder ici à une nouvelle analyse complète de contenu comparable aux précédentes, tant ses résultats s'annoncent prévisibles. L'actualité sur l'Affaire ralentit : le nombre d'articles à lui être directement consacrés diminue encore par rapport aux mois précédents. En outre, le discours gagne autant en variété qu'en discontinuité. Il ne se concentre plus sur un meurtre en question mais sur plusieurs, ainsi que sur d'autres incidents, tous violents certes, mais de nature parfois différente et non plus uniforme. Aussi, comme stipulé plus haut, le discours sur le cadre est trop minoritaire au sein du discours global pour mériter une analyse de contenu. D'emblée, on peut affirmer que face au tarissement de l'Affaire, les journaux font primer les thèmes vendeurs auprès du lectorat, à savoir l'enquête et la violence[945]. Ce sont donc ces derniers qu'il continue de

[938] *Het Handelsblad*, 16 janvier 1889, p.2
[939] *Réforme*, 23 janvier 1889, p.3 ; *Het Handelsblad*, 23 janvier 1889, p.1.
[940] *Het Handelsblad*, 24 janvier 1889, p.1.
[941] *Het Handelsblad*, 23 janvier 1889, p.1.
[942] *Het handelsblad*, 24 janvier 1889, p.2.
[943] *L'indépendance belge*, 20 février 1889, p.3 ; *Courrier de l'Escaut*, 21 février 1889, p.2.
[944] *Barbe-Bleue* est un conte de l'auteur français Charles Perrault, paru en 1697. L'histoire est celle d'une femme qui, bravant l'interdit de son riche époux surnommé Barbe-Bleue, pénètre dans la pièce interdite de la demeure conjugale. Elle y trouve les cadavres de ses précédentes épouses, toutes égorgées. *Cf. Le Peuple*, 12 janvier 1889, p.2 ; COUTY D., « Contes de Perrault », in BEAUMARCHAIS J-P. & COUTY D. (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires de langue française*, Paris, éd. Bordas, 1994, p.427-428.
[945] AMBROISE-RENDU A-C., « Les faits divers …, p.241-242.

retenir le plus, avant la misère et l'émotion populaire, pour construire, ou plutôt désormais, pour conforter l'image de Londres qu'il s'était représentée à la lecture de l'Affaire. Au vu de l'internationalisation de l'Affaire, la remontée des actualités étrangères à la première place dans l'analyse quantitative des rubriques est également prévisible. Seuls les titres présentent un véritable intérêt dans la mesure où ils sont les seuls éléments de contenu à démontrer des évolutions à la fois convergentes et imprévisibles.

Jusqu'à la fin du mois de novembre 1888, ils avaient démontré une stabilité certaine. Le plus souvent, ils s'étaient contentés de comprendre des termes renvoyant au type d'action et au lieu concerné, à savoir le meurtre et la ville de Londres. Ces éléments sont toujours bien présents dans les titres au cours de l'hiver 1888 – 1889. Toutefois, ils n'y sont plus majoritaires à compter de la fin du mois de décembre, précisément lorsque l'Affaire connaît ses premières retombées à l'étranger. L'élément le plus récurrent des titres devient le pseudonyme du meurtrier. Il est beaucoup plus souvent employé avec un autre terme, souvent géographique, que seul. Pour le formuler autrement, Jack l'Éventreur est partout là où le crime violent et/ou sexuel a lieu. D'une part, ce changement dans les titres témoigne du retentissement que l'Affaire a connu à l'étranger au cours de l'automne 1888, d'autre part, il démontre l'évolution de son statut. Jusqu'alors historique, mais en permanence empreinte de mystères, elle accède définitivement au rang de mythe. Les termes géographiques, qui accompagnent le pseudonyme du meurtrier dans les titres, sont variables, renvoient presque systématiquement à un lieu différent et éloigné, alors qu'ils s'étaient majoritairement cantonnés à la ville de Londres ou au quartier de Whitechapel depuis le meurtre de Nicholls. De ce fait, on peut conclure que le mythe de Jack l'Éventreur n'est plus exclusivement londonien : il devient universel. Au point que la présence du pseudonyme dans le titre de l'article est parfois le seul lien explicite de l'actualité relayée avec les crimes de Londres. Les lecteurs qui le voient apparaître dans leur journal une fois passé l'automne 1888 savent directement que l'article traite d'un meurtre ou d'une tentative de meurtre, d'un degré de violence plus ou moins élevé, vraisemblablement commis avec un outil tranchant et/ou à l'encontre d'une victime de sexe féminin. Il indique, ou plutôt confirme l'aspect que l'opinion publique belge semble avoir le plus retenu de l'Affaire : sa violence. Son usage récurrent dans les titres désormais appuie l'idée avancée antérieurement que l'image de Londres qui prédomine dans les esprits du lectorat belge, dans le cadre et à l'issue de l'Affaire du moins, est celle d'une ville d'abord marquée par sa criminalité plutôt que par le fossé social qui la divise.

4.3. Conclusion intermédiaire Hiver 1888 – 1889

Le discours sur l'Affaire s'inscrit autant dans la continuité que dans la discontinuité des mois précédents. Les journaux continuent d'exploiter toutes les actualités et informations secondaires proposant au lectorat le contenu qu'il demande : du sensationnel, de l'extraordinaire et du déviant. En témoignent les hypothèses recyclées, nouvelles et/ou loufoques sur le profil du meurtrier au début de la période, ainsi que les descriptions des deux cadavres trouvés à la fin du mois de décembre. Le mystère demeure vendeur puisque l'on cherche systématiquement à relier les incidents rapportés en Angleterre, puis ailleurs, avec les crimes de Whitechapel. La violence et le mystère continuent en effet d'être exploités dans la vague d'articles consacrés aux émules, qui constituent eux-mêmes un nouvel élément à la fois sensationnel, déviant et mystérieux supplémentaire. À l'instar de la presse londonienne, la presse belge veut continuer de vendre l'Affaire. Pour ce faire, elles n'hésitent aucune des deux à l'élever au rang de mythe universel, auquel colle une dimension mystérieuse, voire mystique, mais surtout violente et déviante et, par conséquent, sensationnelle et extraordinaire. En plus d'être demandés par le lectorat[946], ces contenus permettent de continuer l'homogénéisation culturelle de la société entreprise par ses classes supérieures via la presse[947].

Définitivement, la criminalité est l'aspect de la ville de Londres que les journaux font le plus ressortir à l'issue de l'automne 1888. Les quelques discours sur le cadre proposés dans le courant de l'hiver appuient cette déduction. Considérer que la misère est oubliée par l'opinion ou que seule une partie limitée de cette dernière en garde connaissance, constituerait toutefois une erreur. D'une part parce que la misère reste évoquée et développée dans des proportions certes bien moindres, mais certaines toutefois, d'autre part parce que les quelques propos sur l'émotion populaire maintiennent l'image d'un quartier habité par des classes populaires xénophobes, antisémites, peu instruites, impulsives et plus instinctives et émotionnelles que rationnelles. Enfin, la criminalité ambiante mise en évidence reste, de manière générale, associée à la misère dans beaucoup d'esprits à la fin du XIX^{e} siècle[948]. Si Jack l'Éventreur s'élève au rang de mythe universel, il a également contribué à révéler et à conforter l'image d'un Londres profondément marqué par son taux de criminalité. Dans une

[946] *Ibidem*.
[947] *Idem*, p.248-249 ; KALIFA D., *Crime et culture* …, p.144-147.
[948] KALIFA D., *Crime et culture* …, p.124-127 ; KALIFA D., *Les bas-fonds* …, p.272-274 ; DUPONT-BOUCHAT M-S., « Constructions et transformations des sensibilités à la violence au fil du XIX^{e} siècle », in KURGAN-VAN HENTENRYK G., (dir.), *op.cit.*, p.54-57 ; TIXHON A., « La poursuite et la répression de la « violence » en Belgique (1830 – 1900). Le discours de la statistique », in *Idem*, p.83-84.

moindre mesure, indissociable toutefois de cette dernière, il a révélé ou conforté celle d'une métropole qui abrite deux mondes séparés l'un de l'autre par un fossé social et moral à la profondeur abyssale.

5. Juillet 1889

5.1. Analyse du discours

Un nouveau cadavre mutilé est retrouvé le 17 juillet 1889 dans Castle Alley, de nouveau à Whitechapel[949], non loin des anciens lieux de crime[950]. Son état[951] et le profil de la victime font directement croire à un retour de Jack l'Éventreur. La gorge est tranchée en profondeur et l'abdomen assené de plusieurs coups de couteaux. Cependant, aucun organe n'est prélevé ou même retrouvé sur le pavé. Toutes ces mutilations sont minutieusement décrites. On relaie que la victime était une prostituée[952] de bas-étage dénommée Alice McKenzie[953]. À l'instar des précédentes, elle était réputée pour ses penchants alcooliques[954]. Après avoir fait part des circonstances de la découverte du cadavre, des témoignages sur les derniers instants connus de la victime, etc., l'enquête reprend et les premières arrestations sont effectuées[955]. Des aliénés et des vagabonds recommencent à se dénoncer à la police[956]. En guise de rappel à leur lectorat, quelques feuilles proposent une liste récapitulative des meurtres attestés et probables de l'Éventreur, que l'on dénombre à huit. Le premier en date n'aurait par ailleurs plus été commis à l'été 1888 sur la personne de Martha Tabram, mais à la Noël 1887 sur une femme restée non-identifiée[957]. À nouveau, on rapporte plusieurs tentatives de meurtres sur des femmes de l'East-End[958], de même que de nouvelles lettres signées Jack l'Éventreur et soi-disant réceptionnées par la police avant le meurtre[959]. De nouvelles hypothèses sur le profil du meurtrier sont relayées. On repense à un marin ou à l'un des nombreux membres de l'armée du crime londonienne. Cette seconde piste est reconnue comme vaine compte tenu du trop grand nombre de coupables potentiels qui demeure exorbitant, même après avoir exclu les hommes incarcérés durant la période de

[949] PERRY CURTIS JR L., *op.cit.*, p.209.
[950] *Le Peuple*, 20 juillet 1889, p.3.
[951] *Courrier de l'Escaut*, 19 juillet 1889, p.1 ; *Le Soir*, 19 juillet 1889, p.3 ; *Le Peuple*, 19 juillet 1889, p.3.
[952] *Journal de Bruxelles*¸ 19 juillet 1889, p.2.
[953] *L'Indépendance belge*¸ 18 juillet 1889, p.1.
[954] *Het Handelblad*¸ 18 juillet 1889, p.1-2 ; *Journal de Bruxelles*, 20 juillet 1889, p.2.
[955] *Het Handeslblad*, 20 juillet 1889, p.1.
[956] *Vooruit*¸ 21 juillet 1889, p.3 ; *Le Peuple*, 21 juillet 1889, p.3 ; *La Réforme*, 22 juillet 1889, p.3 ; *L'Indépendance belge*, 23 juillet 1889, p.3.
[957] *Journal de Bruxelles* 20 juillet 1889, p.2 ; *L'Indépendance belge*, 20 juillet 1889, p.3.
[958] *Het Handelsblad*¸ 20 juillet 1889, p.1 ; *La Réforme*, 22 juillet 1889, p.3.
[959] *Courrier de l'Escaut*, 19 juillet 1889, p.1 ; *L'Indépendance belge*, 20 juillet 1889, p.3.

chômage de l'Éventreur[960]. Une autre hypothèse établit enfin que l'assassin serait un policier connaissant les horaires et parcours des rondes nocturnes des différents agents patrouillant dans Whitechapel[961].

Le discours sur l'émotion populaire du mois de juillet 1889 est peu fourni. On l'aborde surtout dans le cadre des deux tentatives de meurtres postérieures au meurtre. De nouveau, la victime n'a qu'à crier le surnom de l'assassin pour que la foule arrive et rue de coups son agresseur avant que la police n'intervienne. À l'issue de la première agression, la rumeur se répand que l'on a enfin attrapé le véritable Jack l'Éventreur. La capitale est en émoi avant la fin de la journée[962]. Lors de la seconde, la foule va jusqu'à lancer des pierres au visage de l'agresseur[963].

Le discours sur le cadre est tout aussi discret et limité cette fois-ci, qui plus est, aux journaux disposant de moyens supérieurs pour s'informer de l'actualité londonienne. En outre, il reste plus fourni qu'à la période précédente. On l'explique par le fait que l'action et l'enquête se recantonnent au cadre d'origine. À aucun moment, on ne parle d'un incident relevé à l'étranger ou en province. Dans la conformité de sa ligne éditoriale conservatrice et des idéaux catholiques véhiculés à l'égard des pauvres et de leurs liens avec le monde criminel[964], *Het Handelsblad* informe que le meurtre a lieu à proximité de *lodging-houses* qui sont nombreuses à Whitechapel ainsi que dans d'autres quartiers de la capitale[965]. On y trouve les pires espèces de criminels. C'est dans ces établissements que vivait McKenzie. En plus d'être pauvre, elle était donc liée, malgré elle, à l'armée du crime des bas-fonds londoniens[966]. Cette dernière est la cause du taux élevé de criminalité observé dans la métropole. La police métropolitaine et celle de la Cité, toutes les deux en sous-effectifs, sont impuissantes face à elle[967].

L'Indépendance belge complète ce tableau sur le cadre, qu'il appelle l' « Enfer de Londres » et « la honte de la ville et même du pays » : étroitesse des rues, délabrement

[960] *Journal de Bruxelles*¸ 20 juillet 1889, p.2.
[961] *L'Indépendance belge*¸ 23 juillet 1889, p.3.
[962] *Het Handelsblad*¸ 20 juillet 1889, p.1 ; *Journal de Bruxelles*¸ 21 juillet 1889¸ p.2 ; *Le Soir*, 21 juillet 1889, p.2 ; *Courrier de l'Escaut*, 21 juillet 1889, p.1.
[963] *L'Indépendance belge*, 23 juillet 1889, p.3 ; *Vooruit*, 23 juillet 1889, p.3.
[964] CAMPÉ R., DUMON M. & JESPERS J-J. (dir.), *op.cit.*, p.262-265 et p.293 ; DUPONT-BOUCHAT M-S., « Constructions et transformations des sensibilités à la violence au fil du XIX[e] siècle », in KURGAN-VAN HENTENRYK G., (dir.), *op.cit.*, p.54-55 ; VAN YPERSELE L., « L'image de la « pauvreté » dans la caricature belge de la Belle Époque », in TILLEUL J-L. (dir.), *op.cit.*, p.174-176.
[965] *Het Handelsblad*, 20 juillet 1889, p.1.
[966] *Het Handelsblad*, 19 juillet 1889, p.1.
[967] *Het Handelsblad*¸ 27 juillet 1889, p.1.

chronique et saleté des taudis, population de misérables comprenant autant de vagabonds que de criminels, pauvreté quasi-généralisée, etc. La misère, l'abjection et le crime y règnent. Ces propos, qui réactivent l'image du bas-fond, ne proviennent pas de Pickwick. En outre, ils font partie d'un article dont ils ne constituent pas le sujet principal[968]. Nous devons donc admettre la possibilité que leur présence soit involontaire et due aux circonstances du trafic de l'information étrangère. Quoi qu'il en soit, ce discours ne va pas à l'encontre des idéaux doctrinaires, dans la mesure où ces derniers se veulent généralement méprisant à l'égard de toute forme de pauvreté. Ce ne sont toutefois pas les bons pauvres de Whitechapel que le journal critique, mais bien la situation déplorable du quartier et la criminalité qui y règne. Ses habitants qui ne sont pas liés à l'armée du crime ne font pas l'objet de commentaires négatifs. Ils font office de preuve du fossé social observable en à Londres et dans le Royaume-Uni plus en général. S'il ne les illustre pas totalement, ce discours ne dévie pas des idéaux doctrinaires à l'égard des « bons pauvres »[969]. Il ne dévie pas non plus des idéaux dominants vis-à-vis des « mauvais pauvres » et de leurs liens avec la criminalité. Le ton critique est donc justifié[970].

Le correspondant du *Journal de Bruxelles* illustre le fossé social par un autre élément, à savoir la panique qui règne dans l'East-End à cause du meurtre pendant que dans les beaux quartiers, la société élégante s'adonne aux loisirs nocturnes de la belle saison[971]. Ce discours est peu conforme vis-à-vis de l'idéal catholique de respect de la hiérarchie sociale. Comme pour l'extrait précédent, on peut expliquer sa présence par le fait qu'il constitue un sujet parmi d'autres d'un article fourni. Par ailleurs, faute d'informations à disposition, nous n'avons pas pu identifier les idées politiques personnelles de De Bernhardt. Sans prétendre au vrai, il semble plus prudent d'expliquer la présence de tels propos dans le journal conservateur par les circonstances du trafic de l'information étrangère.

Un dernier élément, très peu abordé jusqu'alors, est développé par Pickwick : le epiétism victorien outre mesures. Le correspondant y voit une cause hypothétique des meurtres, ré-avançant l'hypothèse formulée antérieurement que Jack l'Éventreur est « un

[968] *L'Indépendance belge*, 20 juillet 1889, p.3.
[969] VAN YPERSELE L., « L'image de la « pauvreté » dans la caricature belge de la Belle Époque », in TILLEUL J-L. (dir.), *op.cit.*, p.160-163.
[970] DUPONT-BOUCHAT M-S., « Constructions et transformations des sensibilités à la violence au fil du XIX[e] siècle », in KURGAN-VAN HENTENRYK G., (dir.), *op.cit.*, p.54-55.
[971] DE BERNHARDT F., « Lettres de Londres », in *Journal de Bruxelles*¸ 25 juillet 1889, p.1.

fanatique salutiste, un Ravaillac[972] de la prostitution, qui accomplit une mission en assassinant des femmes impures »[973]. Ici, ce n'est pas tant la prostitution qui est critiquée, mais bien la société victorienne en elle-même. Pickwick pointe les crimes de Whitechapel comme une conséquence grave du rigorisme religieux victorien. Les élites britanniques le valorisent comme modèle à suivre. Ceci afin de cesser ou au moins, de limiter la contagion morale aux plus basses couches de la société[974]. La prostitution étant en effet, d'après eux, inhérente avant tout aux classes populaires[975]. L'assassin, vraisemblablement aliéné, aurait ainsi assassiné des prostituées des bas-fonds londoniens au nom de la religion, mais surtout, au nom des idéaux victoriens dominants. Les hypothèses ainsi relayées par Pickwick illustrent directement le fossé moral entre les classes sociales victoriennes et indirectement, le fossé social. Elles sont par ailleurs en accord avec la ligne éditoriale anti-cléricale de *L'Indépendance belge*[976]. Enfin, elles continuent de brosser une image d'un Londres gangréné par la prostitution, et donc marqué par la misère, la criminalité et l'immoralité dans l'opinion publique belge[977].

5.2. Analyse de contenu

Dans la continuité des périodes précédentes, les thématiques de la violence et de l'enquête sont aussi récurrentes l'une que l'autre au mois de juillet 1889. L'enquête demeure le sujet principal le plus fréquent, juste devant la violence. Le mystère et la violence connexes à l'Affaire continuent d'être les aspects du discours les plus retenus et les plus réclamés par le lectorat qui la suit[978]. Le thème de l'émotion populaire conserve le dessus sur celui de la misère, aussi bien en termes de récurrences que d'espace occupé puisqu'il est développé, et même thème principal à de rarissimes occasions. En outre, il est développé à au moins une reprise par chaque ligne éditoriale, à l'exception des journaux socialistes. La

[972] Afin de mettre un terme aux guerres de religion en France, Henri IV échoit du trône en échange de son abandon du protestantisme pour se convertir au catholicisme. Ravaillac, élevé dans la haine des Huguenots et soi-disant en proie à des missions mystiques, toléra mal cette montée d'un protestant de naissance sur le trône de France. Il assassine Henry IV le 14 mai 1610. Au cours de son interrogatoire, il prétend avoir agi seul et accompli une mission divine. *Cf.* BOUCHER J-B., « Henry IV », in BILOGHI D., BOUCHER J-B., JOUANNA A. & LE THIEC G. (dir.), *Histoire et dictionnaire des guerres de religion*, Paris, éd. Robert Laffont, 1998, p.968-974.
[973] PICKWICK, « La Vie Anglaise », in *L'Indépendance belge*, 24 juillet 1889, p.2.
[974] CHARLOT M. & MARX R., « La société « duale » par excellence ! », in CHARLOT M. & MARX R. (dir.), *op.cit.*, p.18-19.
[975] BARRET-DUCROCQ F., *op.cit.*, p.61-64 et p.168-178.
[976] VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse* …, p.140-141.
[977] KEUNINGS L., « L'affaire de la traite des blanches. Un aspect de la prostitution urbaine en Europe occidentale au XIX^e siècle », in CHAUMONT J-M. & MACHIELS C. (dir.), *op.cit.*, p.17-44 ; CHAUMONT J-M., *op.cit.*, p.30 ; FRANÇOIS A. & MACHIELS C., *op.cit.*, p.103-134 ; DUPONT-BOUCHAT M-S., « Constructions et transformations des sensibilités à la violence au fil du XIX^e siècle », in KURGAN-VAN HENTENRYK G., (dir.), *op.cit.*, p.54-56.
[978] BERELSON B., *Content analysis in communication research*¸ p.104-105.

misère et la prostitution sont évoquées par-ci et là. En d'autres termes, elles passent pratiquement inaperçues dans le discours du mois de juillet. Seul *L'Indépendance belge* s'y intéresse brièvement de près. Le thème de l'alcoolisme est pratiquement absent, alors que l'antisémitisme est inexistant. On aurait tendance à déduire de ce retrait croissant et constat des thématiques plus relatives au cadre de l'Affaire que les réalités mises en évidence par cette dernière aux mois de septembre et d'octobre 1888 sont toujours connus du public belge. Deux éléments contredisent cette hypothèse. *Primo,* les journaux belges restent dépendants des journaux anglais pour s'informer de l'actualité londonienne. *Secundo,* Perry Curtis ne donne aucune information sur un quelconque journal londonien abordant un thème autre que la violence et l'enquête[979]. En l'occurrence, le retrait des thèmes connexes au cadre dans les journaux belges ne serait plus dû à un désintérêt ou à une bonne mémoire du lectorat belge, mais plutôt à ceux du lectorat britannique, et plus spécifiquement londonien. D'autant plus que les quelques propos et développements belges sur les problèmes connexes au cadre émanent spécifiquement des quelques journaux mieux équipés pour suivre l'actualité londonienne. Ce constat appuie l'hypothèse formulée au terme de ce paragraphe et amène une nouvelle preuve de la dépendance à la presse londonienne des journaux et des discours belges.

Les actualités britanniques gardent le plus grand nombre d'articles sur l'Affaire, bien que l'on ne puisse pas parler de majorité globale. Par ailleurs, elles se cantonnent presque exclusivement aux journaux néerlandophones. Les seules exceptions étant les correspondances particulières et le *Courrier de l'Escaut*. Les Faits divers et leurs équivalents, à peine moins nombreux, regroupent des articles émanant de journaux aux lignes éditoriales diversifiées, mais uniquement francophones. Au niveau des pages, les résultats sont à nouveau très partagés, avec toutefois une première place disputée par les Unes et les troisièmes pages, chacune à *ex aequo* et réparties aussi bien dans les journaux néerlandophones que francophones. Ainsi, tout en demeurant une actualité autant étrangère que criminelle, soumise aux hasards de l'actualité globale dans les pages belges qui plus est, l'Affaire semble conserver sa reconnaissance[980].

Au niveau des titres, la tendance s'inverse pour revenir celle de l'automne 1888. Le pseudonyme du meurtrier y est toujours présent et en quantités non-négligeables. Cependant,

[979] PERRY CURTIS JR L., *op.cit.*, p.209-211.
[980] RINGOOT R., *op.cit.*, p.62-64 ; LETHIER V., « Formes et fonctions du rubriquage d'un quotidien régional du XIXème siècle : Le *Petit Comtois* (1883 – 1903) », in LETHIER V. & VIPREY J-M. (dir.), *op.cit.*, p.115-119.

le retour de l'Affaire à son lieu d'origine a pour effet de redonner la primauté à la nature de l'action et à la capitale britannique. Ainsi, si l'on se fie aux titres, l'Affaire reprend ici une dimension plus historique, sans pour autant abandonner celle de mythe contemporain qu'elle avait développée lors de l'hiver 1889 et qui demeure palpable encore six mois plus tard[981].

5.3. Conclusion intermédiaire

Dans la continuité des périodes précédentes, le discours du mois de juillet 1889 sur l'Affaire Jack l'Éventreur reste concentré sur ses aspects les plus réclamés par le lectorat et ayant le plus marqué son esprit sur le long terme : le déroulement de l'enquête et la violence. Le discours sur ces deux thématiques suit un schéma comparable à celui des faits divers criminels en général : description du corps puis des personnes impliquées dans la mesure du possible, avant d'embrayer sur les péripéties du déroulement de l'enquête et des différentes pistes. De nouveau, les journaux exploitent par-ci et là les différents éléments susceptibles d'intéresser le lectorat, de lui fournir le sensationnel et l'extraordinaire qu'il réclame, puis le mystère afin de le maintenir en haleine[982]. De la sorte, ils perpétuent auprès de lui la promotion des valeurs et normes sociales dominantes[983].

Au niveau du cadre, c'est essentiellement à partir des propos sur l'émotion populaire que l'ensemble du lectorat belge se rappelle le tempérament primaire, impulsif, instinctif, émotionnel et enclin à la violence des habitants de Whitechapel et par conséquent, se rappelle qu'il s'agit d'un quartier populaire[984]. Leur comportement illustre davantage le fossé social observable à Londres que les rarissimes propos sur la misère sociale et la prostitution, cantonnés aux seuls journaux disposant de canaux d'informations supplémentaires pour relayer l'actualité londonienne. Dans les faits, le seul lectorat à re-conscientiser la gravité des réalités sociales mais aussi morales de l'East-End et de la société victorienne plus en général, est celui de *L'Indépendance belge*. Celui-ci est en général bien instruit et ne se limite pas aux cercles et milieux libéraux[985]. Toutefois, il est moins friand d'actualités criminelles que le lectorat populaire[986]. En dépit de son retentissement à court comme à long terme de l'Affaire, la lecture des quelques articles lui étant consacrés sur une période écourtée,

[981] *Idem,* p.88 et p.91-94.
[982] KALIFA D., « L'écriture du fait-divers au 19e siècle », in LÜSEBRINK H.-J. & MOLLIER J.-Y., *op.cit.*, p.297-306.
[983] AMBROISE-RENDU A-C., « Les faits divers …, p.248-249 ; KALIFA D., *Crime et culture* …, p.144-147.
[984] BEAUCHARD J., *op.cit.*, p.19-22.
[985] VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse* …, p.140-141.
[986] CHARAUDEAU P., *op.cit.*, p.95.

postérieure de six mois à son dernier rebondissement, ne doit plus être supposée mais plutôt espérée et par conséquent, plus limitée. Une constante dans le discours sur le cadre est que l'on continue de distinguer les couches populaires londoniennes en général des « mauvais pauvres » en mettant en avant leur caractère justicier, en accord avec les normes et valeurs morales des élites[987]. La criminalité ambiante demeure toutefois l'aspect du cadre le plus mis en évidence au niveau global, grâce notamment, au discours sur la violence. On préserve ainsi l'image de bas-fonds de Whitechapel développée lors des périodes précédentes et regroupant en son sein les « bons pauvres » défavorisés et l'armée du crime londonienne, composée de malfrats, de vagabonds et de prostituées.

6. Février 1891

6.1. Analyse du discours

Le dernier meurtre commis à Whitechapel et faisant croire à un éventuel retour de Jack l'Éventreur est celui de Frances Coles. Son cadavre est retrouvé dans la nuit du 12 au 13 février 1891 sous un pont de chemin de fer de Swallow Gardens[988]. Comme les autres victimes, elle était une prostituée[989]. Les mutilations sur son corps, limitées à la gorge, n'en sont pas moins décrites en détails et directement comparées à celles des victimes précédentes de l'Éventreur[990]. La proximité du lieu du crime avec les anciens est également mise en évidence[991]. Tout en continuant de fournir les descriptions et informations à disposition, conformément aux règles de rédaction des faits divers criminels, les journaux belges enchainent directement sur le déroulement de l'enquête. Compte tenu du temps passé depuis le dernier rebondissement sérieux de l'Affaire, on propose une liste actualisée des meurtres supposés et attestés de Whitechapel[992]. Comme on est certain, au départ du moins, qu'il s'agit de Jack l'Éventreur, on formule brièvement de nouvelles hypothèses sur son profil[993]. Certaines feuilles parlent de son éventuel suicide récent, d'autres de son aliénation, apparemment héréditaire[994]. Des témoignages le rapportent comme un marin d'origine

---

[987] AMBROISE-RENDU A-C., *Crimes et délits* …, p.16 et p.20-21 ; DUPONT-BOUCHAT M-S., « Constructions et transformations des sensibilités à la violence au fil du XIX[e] siècle », in KURGAN-VAN HENTENRYK G., (dir.), *op.cit.*, p.54-55.
[988] PERRY CURTIS J[R] L., *op.cit.*, p.211.
[989] *Le Peuple*, 15 février 1891, p.3.
[990] *Le Patriote*¸ 14 février 1891, p.2 ; *Courrier de l'Escaut*, 14 février 1891, p.1 ; *Het Handelsblad*, 15 février 1891, p.2 ; *Journal de Bruxelles*¸ 15 février 1891, p.2 ; *L'Indépendance belge*, 15 février 1891, p.2.
[991] *Het Handelsblad*¸ 14 février 1891, p.2.
[992] *Het Handelsblad*¸ 15 février 1891, p.2 ; *Journal de Bruxelles*¸ 15 février 1891, p.2 ; *L'Indépendance belge*, 15 février 1891, p.2.
[993] *Le Peuple*, 15 février 1891, p.3.
[994] *Le Patriote*, 14 février 1891, p.2 ; *Le Soir*¸ 14 février 1891, p.3.

étrangère[995]. Des vêtements usés retrouvés près du corps font germer l'idée qu'il pourrait être une femme[996]. Enfin, on rappelle la dimension surnaturelle, voire satanique des mystères entourant l'enquête et demeurés impénétrables[997].

L'enquête sur le meurtre de Coles connaît un déroulement différent des meurtres précédents. La raison étant que pour la première fois, un suspect arrêté accumule plusieurs preuves potentielles contre lui. Il s'agit de James Sadler, chauffeur de steamer, retrouvé dans une taverne quelques heures après la découverte du corps. En plus d'avoir les mains et les vêtements ensanglantés, plusieurs personnes, dont un policier, l'identifient comme le dernier homme vu en compagnie de Coles[998]. D'autres éléments, dont la possession d'un couteau aux dimensions correspondantes avec celles des mutilations, s'accumulent[999]. Il est le seul suspect à ne pas être libéré dans les heures qui suivent son arrestation. En parallèle, beaucoup d'aliénés et d'ivrognes continuent de s'auto-proclamer Jack l'Éventreur[1000]. On pense brièvement qu'il ne fait qu'un avec ce dernier[1001]. En effet, on prouve rapidement, qu'à défaut d'être innocent du meurtre de Coles, Sadler ne se trouvait pas à Londres lors des cinq meurtres attestés de l'Éventreur. En dépit de cela, les journaux continuent de titrer l'actualité en usant majoritairement du pseudonyme, bien plus que du lieu et de la nature de l'action[1002]. Pour redorer son blason trop terni au cours des années précédentes, autant à cause de l'Affaire que de la criminalité londonienne importante, la police met un zèle particulier, mais vain, à rassembler d'autres preuves[1003]. Finalement, l'enquête conclut à un non-lieu. Plus aucun meurtre postérieur ne débouche sur une arrestation faisant croire à celle de Jack

[995] *L'Indépendance belge*, 14 février 1891, p.2 ; *Het Handelsblad*, 15 février 1891, p.2 ; *Le Soir*, 15 février 1891, p.3.
[996] *Het Handelsblad*, 15 février 1891, p.2 ; *Courrier de l'Escaut*, 17 février 1891, p.2.
[997] DE BERNHARDT F., « Lettres de Londres », in *Journal de Bruxelles*, 18 février 1891, p.1.
[998] *Het Handelsblad*, 15 février 1891, p.2 ; *Le Patriote*, 15 février 1891, p.2 ; *Journal de Bruxelles*¸ 15 février 1891, p.2 ; *Courrier de l'Escaut*¸ 15 février 1891, p.1 ; *L'Indépendance belge*, 15 février 1891, p.2 ; *La Réforme*, 15 février 1891, p.2 ; *Le Soir*, 18 février 1891, p.3.
[999] *Le Patriote*, 16 février 1891, p.2 ; *L'Indépendance belge*¸ 16 février 1891, p.2 ; *Le Peuple*, 17 février 1891, p.3 ; *La Réforme*, 18 février 1891, p.3.
[1000] DE BERNHARDT F., « Lettres de Londres », in *Journal de Bruxelles*, 18 février 1891, p.1.
[1001] *Le Peuple*, 16 février 1891, p.2.
[1002] L'enquête établit très rapidement qu'il n'était pas présent à Londres pendant l'automne 1888, au moment où ont eu lieu les cinq meurtres attestés de Jack l'Éventreur. *Cf. Journal de Bruxelles*, 18 février 1891, p.2 ; *L'Indépendance belge*, 18 et 19 février 1891, p.3 ; *Le Soir*, 19 et 20 février 1891, p.3 ; *Courrier de l'Escaut*¸ 19 février 1891, p.2 ; *Het Handelsblad*¸ 19 février 1891, p.2 ; *Le Patriote*, 20 février 1891, p.2 ; *Le Peuple*, 20 février 1891, p.3.
[1003] *L'Indépendance belge*, 21 février 1891, p.3 ; *Journal de Bruxelles*, 22 février 1891, p.2 ; *Le Soir*, 22 février 1891, p.3

l'Éventreur[1004]. Le mystère des crimes de Whitechapel reste donc définitivement impénétrable pour l'opinion publique[1005].

Deux journaux seulement proposent des réflexions développées sur la violence qui continue d'entourer l'Affaire. *Le Soir* retransmet une correspondance parisienne sur un fait indépendant. Dans cette dernière, le correspondant du journal bruxellois prend la défense d'un meurtrier parisien condamné à la peine capitale. Il critique cette décision en insistant sur le fait que la vie misérable de ce criminel explique ses meurtres, à défaut de les excuser. Pour appuyer sa posture, il lui oppose le cas de James Sadler, qu'il considère comme étant le véritable Jack l'Éventreur. Le correspondant dresse un portrait du soi-disant criminel anglais digne de l'archétype du monstre le plus en marge des normes sociétales. Pour ce faire, il lui prête divers mobiles, qui sont tous symptômes de déviance mentale : plaisir de tuer, misogynie, sadisme, désir de publicité, défiance des forces de l'ordre et de la société, plaisir d'effrayer, … Le correspondant fournit ici un cas qui, d'après lui, mérite la peine capitale à juste titre, à l'inverse du criminel parisien dont il condamne le sort. En outre, le correspondant souligne que la psychologie de Sadler, et indirectement celle de Jack l'Éventreur, est digne d'intéresser deux auteurs du XIX^e^ siècle, connus pour avoir cultivé le cynisme, la violence et la déviance humaine dans leurs œuvres : Edgar Allan Poe[1006] et

[1004] Le dernier rebondissement postérieur au meurtre de Frances Coles est celui d'une jeune fille retrouvée la gorge tranchée en 1894, toujours à Whitechapel. Peu après, la police reçoit une nouvelle lettre signée Jack the Ripper, dont elle parvient à retrouver l'auteur. Il s'agit d'un garçon de seize ans, ancien pensionnaire d'une maison de jeunes retardés mentaux, qui avoue avoir nourri une fascination pour les meurtres de Whitechapel. *Cf.* PERRY CURTIS J^R^ L., *op.cit.*, p.211-212.

[1005] *Le Peuple*, 4 mars 1891, p.3.

[1006] Edgar Allan Poe est un poète, romancier et auteur de nouvelles policières américain. Né à Boston en 1809, il commence sa carrière littéraire en travaillant successivement pour différents journaux des villes de la côte est, dans lesquels il publie ses histoires. En dépit de sa pauvreté, de son alcoolisme et de ses problèmes nerveux, il rencontre le succès populaire de son vivant. En plus d'être associée aux romans gothiques, son œuvre conjugue au genre policier le genre de l'horreur, très physique jusqu'alors. Allan Poe confère une dimension plus psychologique à ce dernier. La folie et la terreur morbide sont ses sujets de prédilection, qu'il aborde avec un cynisme lui étant propre. Il décède en 1849 à Baltimore dans des circonstances inexpliquées. *Cf.* « Edgar Allan Poe », in HEAD D. (éd.), *The Cambridge Guide to Literature in English*, 3^e^ éd., Cambridge, éd. Cambridge University Press, 2006 [1988], p.879.

Charles Baudelaire[1007]. Plusieurs conclusions peuvent être tirées de ce discours[1008]. *Primo,* la mention des figures littéraires, connues des milieux instruits, laisse à penser que l'Affaire a connu un certain retentissement auprès d'eux ou qu'au moins, elle est digne de les intéresser en dépit de ses caractéristiques en faisant une actualité avant tout populaires[1009]. Ainsi, *Le Soir* chercherait ici à légitimer l'Affaire auprès d'un lectorat plus large, hétérogène socialement. *Secundo,* la mention de ces deux auteurs connus pour leurs écrits violents confirme l'élévation de Jack l'Éventreur au rang de mythe contemporain et d'icône du crime barbare et inexpliqué. *Tertio*¸ compte tenu du temps passé depuis l'automne 1888 et du caractère indépendant de l'actualité relayée vis-à-vis de l'Affaire, on peut avancer que les esprits belges et français ont avant tout retenu de Jack l'Éventreur son image de monstre en marge de la société. *Quarto*, cette manière d'utiliser les crimes de Whitechapel comme référence dans un contexte parisien conforte l'hypothèse formulée antérieurement que de tous ses aspects, c'est leur violence hors normes qui a le plus marqué l'opinion publique. Cette dernière déduction reste toutefois une hypothèse à considérer dans son contexte. Force est néanmoins de constater que jusqu'à présent, la violence est omniprésente dans tous les articles indépendants de l'Affaire y faisant référence. Elle constitue systématiquement le premier élément faisant le lien entre les crimes de Whitechapel et l'actualité relayée. Deux autres articles indépendants, proposés en parallèle de l'enquête sur Sadler, confirment cette primauté de la violence dans les opinions[1010]. Quoi qu'il en soit, cette violence à laquelle on renvoie par un portrait illustré du monstre que sont Sadler et Jack l'Éventreur est vendeuse

[1007] Charles Baudelaire est un écrivain et poète français né en 1821. En termes de genres, son œuvre littéraire est plus polyvalente que celle d'Allan Poe. Certaines de ses fictions fantastiques et policières peuvent toutefois être rapprochées de celles de l'auteur américain. On peut en dire autant de certains de ses œuvres poétiques, comme notamment les deux recueils de poème *Les Fleurs du mal*, paru en vers en 1857, ainsi que *Le Spleen de Paris*¸ paru posthume en prose en 1869. Baudelaire y aborde l'ignoble, le grotesque, le mystérieux. Il s'attarde sur les caprices et le caractère instable de l'âme humaine, l'inconstance, la perversité, le désespoir, la lutte incessante entre la chair et l'esprit, le satanisme, l'absence d'idéalisme, la fatalité des contraires, etc. Pour les illustrer, il développe une esthétique ouvertement contre nature pour son temps. Il oppose la « bonne nature » figée de l'humain idéal réfléchi, tempéré et doté d'un grand sens de la morale à une nature humaine lépreuse, viciée, coupable et en perdition. Il recourt à la violence physique et met en scène des monstres humains aussi minables qu'abominables au naturel pour illustrer cette dichotomie de la nature humaine. Baudelaire décède en 1867. *Cf.* RINCÉ D., « Charles Baudelaire », in DE BEAUMARCHAIS J-P., COUTY D. & REY A. (dir.), *op.cit.*, p.144-153.

[1008] FOUCHER P., « Monstres », in *Le Soir*, 19 février 1891, p.2.

[1009] CHARAUDEAU P., *op.cit.*, p.95.

[1010] À Custin en Allemagne, on rapporte plusieurs agressions au couteau sur des prostituées. Ici, le sexe des victimes et leur profession viennent appuyer la violence pour faire le lien avec Jack l'Éventreur. À Maastricht aux Pays-Bas, on rapporte qu'un charpentier reçoit en paquet les têtes coupées et cuites de huit lapins qu'il élevait. Elles sont accompagnées d'une lettre signée « Jack the Ripper fils ». Dans ce deuxième cas, seul le pseudonyme du meurtrier et la violence de l'actualité font le lien avec l'Affaire. *Cf.* « Un Jack the Ripper allemand », in *Le Soir*, 3 mars 1891, p.3 ; « Jack the Ripper fils » in *La Réforme*, 6 mars 1891, p.3.

auprès du lectorat[1011], particulièrement auprès des couches populaires que vise *Le Soir* en priorité[1012]. Enfin, ce discours est ultra-moralisateur. Il remet en évidence tous les comportements aux antipodes de l'idéal humain et donc, déviants et extraordinaires, sensationnels, propres à captiver l'attention du lectorat en lui exposant l'interdit sociétal poussé à son paroxysme. Les références à Allan Poe et Baudelaire, qui appuient cette image de monstre, participent *de facto* au processus d'homogénéisation culturelle de la société[1013].

En parallèle, *L'Indépendance belge* commente le rebondissement de l'Affaire, qui tombe à pic. En effet, il détourne l'opinion publique d'un scandale impliquant le prince Édouard, fils de la reine Victoria[1014]. Tout en mettant lui aussi en évidence l'ampleur du retentissement de l'Affaire auprès du public, Pickwick fournit quelques détails et brèves réflexions témoignant de ses aspects retenus par le public ou au moins, par le public instruit[1015]. Au passage, il rappelle le type de milieu dans lequel elle prend place :

> « Ça, Jacques l'Eventreur, le monstre mystérieux, la fantastique énigme rouge qui hante depuis trois ans l'imagination populaire, devenant presque romanesque et quasi-féérique, à force se faire invisible et insaisissable, comme l'ombre même où il opérait ! … A d'autres ! Et puis, quel amer désenchantement d'avoir à penser que le terrible Ange exterminateur des femmes légères, démon déchaîné par les cieux justes pour venger la vertu, est incarné dans cette physionomie vulgaire de matelot roux qui s'est fait prendre bêtement, presque en flagrant délit, les mains encore pourpres de son crime. Pour une fois que nous tenons un morceau de surnaturel, un rêve fou à l'Edgar Alan Poe, si vous croyez que nous allons y renoncer comme cela ! … Bien plus aisé et plus consolant est-il de penser que nous avons affaire à un fictif Jack l'Eventreur, royaliste ardent, qui a noblement consenti à assassiner et à se laisser arrêter, pour distraire l'attention publique de la fameuse partie de baccarat du lieutenant-colonel sir William Gordon-Cumming. »[1016].

Pickwick explique le retentissement de l'Affaire par sa violence et le mystère qui continuent de l'entourer. Ces deux thèmes ont fortement alimenté l'imaginaire populaire, au point d'en faire un mythe contemporain digne d'un auteur connu pour son cynisme et son

---

[1011] AMBROISE-RENDU A-C., *Crimes et délits* …, p.273-274.
[1012] VAN DEN DUNGEN P. & VANDERPELEN-DIAGRE C., « Le Soir », in JAUMAIN S. (dir.), *op.cit.*, p.741-742.
[1013] AMBROISE-RENDU A-C., « Les faits divers …, p.248-249 ; KALIFA D., *Crime et culture* …, p.144-147.
[1014] Cette affaire provoque le scandale au Royaume-Uni à cause de la participation du Prince de Galles et fils de la reine Victoria, le futur Édouard VII. Le baccarat est en effet un jeu illégal dans le pays. En plus de cela, le lieutenant-colonel Sir William Gordon-Cumming y est surpris à tricher. Malgré des arrangements passés avec les témoins de la triche pour garder leur silence, le bruit et la liste des participants au jeu fuite. Lorsqu'il porte l'affaire en justice contre les témoins l'ayant prétendument vu tricher, Gordon-Cumming assigne le prince Édouard comme témoin. Ce dernier apparaît comme un homme négligent après le procès, qui se résout au désavantage de Gordon-Cumming. *Cf.* MATTHEW H. C. G., « Edward VII », in MATTHEW H. C. G. & HARRISON B. (éd.), *op.cit.*, vol.27, p.877.
[1015] *L'Indépendance belge*, contrairement au *Soir*, restant lu par un public instruit avant d'être lu par un public libéral. *Cf.* VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse* …, p.140-141.
[1016] PICKWICK, « La Vie Anglaise », in *L'Indépendance belge*, 18 février 1891, p.2.

goût de la déviance[1017]. Cette nouvelle mention de Poe vient appuyer les conclusions tirées à partir de la correspondance parisienne du *Soir* dans la mesure où *L'Indépendance belge* est lu avant tout par un public instruit[1018]. Pickwick confère une dignité littéraire aux crimes de Whitechapel et par conséquent, une légitimité auprès des milieux instruits et ce, malgré tout ce qu'ils recèlent de mystérieux et de violent et par conséquent, de populaire. L'Affaire Jack l'Éventreur pourrait donc bel et bien avoir eu un retentissement auprès des classes plus élevées de la société. Ces déductions contredisent celle formulée au chapitre précédent selon laquelle la portion du public instruit suivant l'Affaire, en principe peu intéressé par les actualités criminelles, restait limitée. En soulignant sa dimension mystérieuse et fantastique, Pickwick confirme l'élévation de l'Affaire dans la durée au rang de mythe criminel contemporain. La dignité littéraire qu'il leurs confère appuie cette hypothèse que nous formulons ici. Enfin, de manière plus brève, Pickwick évoque à nouveau l'hostilité du rigorisme religieux à l'égard des prostituées, qui aurait poussé le véritable assassin à en tuer au nom de la vertu victorienne. Le correspondant réaffirme ici la profondeur du fossé social qui divise la société britannique en rappelant sa dimension morale[1019].

Les aspects plus connexes au cadre de l'Affaire sont plus discrets dans les articles de l'hiver 1891. Néanmoins, ils n'en sont pas absents et font même l'objet de quelques critiques et réflexions brèves par-ci et là. Alors que la surprise et la peur avaient chacune dominé les esprits des classes populaires lors des découvertes précédentes de cadavres, c'est un autre spectacle qui se joue ici. Face à la police et à la presse qui crient au retour de Jack l'Éventreur, des hommes et des femmes issus des couches populaires chantent, dansent, jouent de l'orgue, reproduisent le meurtre par des mimes, etc. La presse catholique les critique[1020], soulignant qu'il n'y a qu'à Whitechapel que l'on observe pareille scène[1021]. La panique ne demeure pas absente pour autant[1022]. On critique le comportement de la foule lors des funérailles de Coles, auxquelles près de deux milles personnes assistent[1023]. En effet, des énergumènes y tirent profit d'une rumeur répandue, laquelle stipule que l'Éventreur aurait assisté aux enterrements de chacune de ses victimes. Ils sèment la zizanie en proférant des accusations

[1017] « Edgar Allan Poe », in HEAD D. (éd.), *op.cit.*, p.879.
[1018] VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse* …, p.140-141.
[1019] Cette réalité morale victorienne avait déjà été soulignée par Pickwick au cours de l'été 1889. *Cf*. PICKWICK, « La Vie Anglaise », in *L'Indépendance belge*, 24 juillet 1889, p.2.
[1020] *Journal de Bruxelles*¸ 17 février 1891, p.2.
[1021] *Het Handelsblad*, 15 février 1891, p.2.
[1022] *L'Indépendance belge*, 15 février 1891, p.2 ; *Le Peuple*, 17 février 1891, p.3.
[1023] *Het Handelsblad*, 27 février 1891, p.1.

à l'encontre des premiers hommes aux mines suspectes[1024]. Dans le cadre de l'enquête sur Sadler, on apprend que le sang trouvé sur ses mains et ses vêtements n'est pas celui de Coles, mais le sien. Il serait dû à des bagarres avec des habitants du coin et des marins, au cours desquelles il était ivre[1025]. Sadler séjournait enfin dans un *lodging-house* depuis son arrivée à Londres[1026]. En parallèle, on reprécise que les prostituées sont nombreuses dans le quartier malfamé de Whitechapel[1027] et que l'Armée du Salut propose son aide pour rechercher le coupable. Ses membres ayant en effet accès aux bouges remplis de criminels[1028]. *In fine*, les informations fournies sur le cadre restent peu nombreuses et sont souvent brèves.

Un seul journal s'épanche plus en profondeur sur l'atmosphère et les problèmes du quartier : le *Courrier de l'Escaut*. Le discours qu'il propose est une recopie d'une correspondance du *Gaulois* parisien[1029]. Le texte procède à un récapitulatif des différents meurtres de l'Affaire au travers d'une visite guidée conduite par un inspecteur de police. Tout en suivant les traces du meurtrier, le correspondant décrit les lieux. La criminalité à peine voilée frappe son esprit. On y trouve quantités de repères de malfrats, qui sont souvent des tavernes, des immeubles de garnis, des allées où se livrent des combats, etc. Outre cette activité illégale, certains habitants ont eux-mêmes l'air hostiles. La pauvreté pousse certains d'entre eux à l'homicide, le plus souvent pour l'obtention de somme dérisoires. La promiscuité frappe également le correspondant, de même que la pollution de l'air et du sol, surtout dans le quartier juif. Cette recopie du *Courrier de l'Escaut* fournit une nouvelle preuve de son intérêt pour les questions sociales, qu'il avait abordées dans le cadre de l'Affaire au cours des périodes précédentes. D'ailleurs, depuis l'automne 1888, il est le seul journal catholique à se ré-intéresser au cadre de l'Affaire en dissociant la pauvreté de la criminalité dans son discours. L'image brossée du quartier ne change donc pas. Les réalités londoniennes illustrant le fossé sociétal victorien continuent de choquer deux ans après les crimes de l'Éventreur. En témoigne le ressenti du correspondant du *Gaulois* après la visite :

> « […] il nous sembla, à Johnson et à moi, que nous sortions d'un horrible cauchemar. »[1030].

[1024] *Le Patriote*, 1e mars 1891, p.2.
[1025] *L'Indépendance belge*, 25 février 1891, p.3.
[1026] *Het Handelsblad*¸ 17 février 1891, p.2.
[1027] *La Réforme*, 21 février 1891, p.2-3
[1028] *Le Soir*, 18 février 1891, p.3.
[1029] BLOIS-GLAVY E., « A Witechapel », in *Le Gaulois*, 2 mars 1891, p.2.
[1030] Le Johnson mentionné ici est bien le correspondant du *Figaro*, que Willequet renseigne comme le correspondant de *L'Indépendance belge* dans son travail mais qui s'avère ne pas être Pickwick. *Cf*. BLOIS-GLAVY E., « A Witechapel », in *Le Gaulois*, 2 mars 1891, p.2 ; *Courrier de l'Escaut*, 4 mars 1891, p.1 ; WILLEQUET J., *op.cit.*, p.8.

6.2. Analyse de contenu

Les thèmes de la violence et de l'enquête arrivent quasiment à égalité en termes de récurrence dans le discours sur le meurtre de Frances Coles. Sans surprise, l'enquête domine largement en termes d'espaces. La violence, elle, se maintient comme deuxième thème principal. Les thèmes de l'émotion et de la misère sont beaucoup plus discrets. Une fois de plus, le premier domine en termes de récurrences comme en termes d'espaces. Toutefois, il se fait plus discret dans le discours. En effet, il n'est le sujet principal que de deux articles et ne fait plus l'objet que d'un seul développement. Le thème de la misère reste effacé. Seul le *Courrier de l'Escaut* daigne à y consacrer un article. *A contrario* des périodes précédentes, le thème de la prostitution, bien qu'il soit tout aussi discret dans le discours global, est aussi récurrent que les thèmes de l'émotion populaire et de la misère. Cependant, il ne rivalise pas en termes d'espaces dans la mesure où il est presque systématiquement bref. Idem pour le thème de l'alcoolisme. Les différences de récurrence et d'espace sur ces quatre thèmes sont trop infimes entre les différents journaux pour émettre une quelconque conclusion. Enfin, l'antisémitisme n'est abordé que par concours de circonstances dans la correspondance recopiée par le *Courrier de l'Escaut*[1031]. La violence et l'enquête restent donc les thèmes les plus demandés et les plus retenus par l'opinion publique.

Au cours de l'hiver 1891, les Faits Divers et leurs équivalents reprennent définitivement le dessus. Ils regroupent près des deux tiers des articles proposés sur l'Affaire. Si les Actualités étrangères britanniques arrivent sans surprise en deuxième position, elles accusent un recul conséquent et sont presque exclusivement cantonnées à la presse néerlandophone. Il semble que la dimension criminelle, et donc populaire[1032] de l'Affaire, ait fini par dominer sa dimension étrangère, plus précisément britannique. La quasi-absence de rubriques-titres et l'analyse quantitative des récurrences et des espaces de thèmes, mais aussi des pages, appuient cette déduction. La deuxième page rassemble la moitié des articles. À l'instar des Actualités étrangères, la Une accuse un recul majeur, arrivant à un score moitié-moindre que celui de la troisième page. Il semblerait qu'à long terme, l'Affaire ait perdu de sa légitimité tout en renforçant sa dimension criminelle, violente et populaire.

[1031] BLOIS-GLAVY E., « A Witechapel », in *Le Gaulois,* 2 mars 1891, p.2 ; *Courrier de l'Escaut,* 4 mars 1891, p.1 ; Annexes
[1032] KALIFA D., « L'écriture du fait-divers au 19e siècle », in LÜSEBRINK H-J. & MOLLIER J-Y., *op.cit.*, p.297-302.

À défaut d'y être présent de façon systématique, le pseudonyme du meurtrier se retrouve dans l'immense majorité des titres au cours de l'hiver 1891. Certes, on retrouve toujours les noms de lieux ou renvoyant à la nature de l'action commise. Mais ceux-ci accusent un recul comparable à celui des Unes évoqué ci-dessus. Ce constat pose question. Pour rappel, les titres comprenant le pseudonyme Jack l'Éventreur étaient devenus majoritaires au cours de l'hiver 1888 – 1889. Leur domination temporaire avait été expliquée par l'élévation de ce pseudonyme au statut de mythe contemporain et surtout, par l'internationalisation de l'Affaire. Le pseudonyme avait, en effet, presque systématiquement été utilisé pour titrer des meurtres commis à l'étranger et similaires à ceux de Whitechapel, d'où le fait qu'il ait reculé six mois plus tard dans la mesure où l'actualité sur l'Affaire revenait à son lieu d'origine. En effet, à la suite du meurtre de McKenzie en juillet 1889, les noms de lieux et la nature des actes commis redevenaient les principales composantes des titres. Or, en dépit du fait que Coles soit assassinée elle aussi à Whitechapel, le pseudonyme Jack l'Éventreur redevient le micro-récit annonciateur le plus utilisé au cours de l'hiver 1891. On peut l'expliquer par plusieurs éléments. Pour commencer, le mythe de l'Éventreur a eu le temps de mûrir dans les esprits et les mémoires depuis l'automne 1888. Il semble définitivement être devenu synonyme de meurtre violent, commis au moyen d'un instrument tranchant, sur une personne de sexe féminin. Ensuite, dans la mesure où les Actualités étrangères britanniques, en recul, annoncent moins souvent le lieu de l'acte relayé, l'usage du pseudonyme Jack l'Éventreur l'annonce de lui-seul comme étant Londres désormais. Ceci à la condition logique qu'il ne cohabite pas avec un nom de lieu dans le titre de l'article.

6.3. Conclusion intermédiaire

Globalement, on peut dire que le discours sur la violence et l'enquête au cours de l'hiver 1891 ne diffère pas des précédents. Il respecte les règles traditionnelles de rédaction des faits divers criminels : description des mutilations, des circonstances de la découverte du corps, des personnes impliquées et du déroulement de l'enquête qui s'ensuit[1033]. Les résultats de l'analyse quantitative et les réflexions relayées par *Le Soir* et *L'Indépendance belge*, qui visent et touchent chacun un public différent, convergent vers le constat que le statut mythique de l'Affaire développé au cours de l'hiver 1888 – 1889 a mûri et s'est conforté dans l'ensemble de l'opinion publique belge. Définitivement, la violence et le mystère sont les dimensions que celle-ci en a retenu sur le long terme, de même que l'image de monstre,

[1033] *Ibidem* ; AMBROISE-RENDU A-C., « Les faits divers …, p.241-242.

spécifique au meurtrier. Le potentiel de vente de ces thèmes auprès du lectorat et le rôle qu'ils remplissent dans l'homogénéisation culturelle de la société, opérée via la presse par ses classes dominantes, peuvent expliquer leur primauté dans les discours journalistiques et dans les esprits belges sur le long terme.

Le discours sur l'émotion populaire évolue pour devenir plus critique, particulièrement chez les catholiques. L'arrestation de Sadler offre un suspect à l'opinion. En conséquence, les habitants n'ont plus de raison valable de démontrer une quelconque hostilité à l'égard de la police dans le cadre de l'enquête. On se rabat sur leur goût de la violence et par conséquent, de la déviance. Si l'on se réfère aux objectifs d'homogénéité culturelle, qui ont pour but de leurs inculquer les valeurs de tempérance, de respect, d'ordre, etc.[1034], le discours de la presse belge devient logiquement plus critique à leur égard. L'image qu'elle en brosse à l'hiver 1891 ne diffère toutefois pas des périodes précédentes. Ils sont toujours primaires, crédules, instinctifs et dominés par leurs émotions. En somme, ils reflètent toujours le fossé social victorien observable à Londres par leur comportement. Les propos sur le cadre s'inscrivent également dans une continuité en évoquant à nouveau la criminalité, la prostitution et l'alcoolisme qui demeurent à Whitechapel. Les seuls développements consacrés au cadre demeurent néanmoins rarissimes. Ils semblent d'ailleurs destinés à choquer le lectorat avant de le conscientiser. À défaut de développer ou de compléter l'image de la réalité londonienne, on peut toutefois conclure que les journaux belges continuent de l'entretenir, non plus volontairement afin de conscientiser le lectorat, mais bien pour donner à leur discours l'impression d'exhaustivité recherchée dans la rédaction de faits divers criminels. À défaut de donner de nouvelles informations sur le cadre de Whitechapel, les journaux belges continuent d'entretenir son image de bas-fond.

7. Discours global de la presse belge : conclusion

Il est à présent temps de formuler nos conclusions sur l'ensemble du discours proposé par la presse belge sur l'Affaire Jack l'Éventreur et d'avancer les premières hypothèses sur la façon dont l'opinion publique belge se représente l'Angleterre victorienne et plus particulièrement, la ville de Londres et le quartier de Whitechapel, au terme de celle-ci.

Au niveau des contenus et des idées véhiculées, le discours est globalement uniforme dans la longueur, avec certes quelques différences en fonction des lignes éditoriales et surtout, des périodes et des rebondissements de l'Affaire. L'évolution du nombre d'articles

[1034] KALIFA D., *Crime et culture* …, p.144-147.

au fur et à mesure de l'automne 1888 est comparable, proportionnellement parlant, à celle relevée par Perry Curtis dans son travail pour la presse londonienne[1035]. La seule exception, logique, est le mois de septembre. La presse belge reste étrangère au phénomène dans un premier temps. Elle ne fournit pas un nombre d'articles proportionnellement comparable à celui de la presse britannique à la suite des meurtres de Nicholls. La presque totalité des journaux belges ne commencent à s'intéresser à l'Affaire qu'à l'issue du deuxième meurtre. Le premier passe presque complètement inaperçu. Si l'on ne tient compte que des journaux retenus, on comptabilise un peu plus de soixante articles en septembre 1888. Le double meurtre et son traitement par la presse britannique font tripler ce nombre lors du mois d'octobre 1888. L'emballement provoqué par le meurtre de Kelly et sa violence extrême est de plus courte durée. La presse britannique s'en détourne plus rapidement. La presse belge, qui en est indirectement dépendante pour suivre l'Affaire, diminue logiquement son suivi au cours du mois de novembre 1888 tout en maintenant un nombre total d'articles supérieur à celui du mois de septembre. Ce nombre continue de diminuer lors de l'hiver 1888 – 1889, puis en juillet 1889 après le meurtre de McKenzie. Le meurtre de Coles et l'arrestation de Sadler provoquent toutefois une remontée, qui ne ramène pas le suivi de l'Affaire à son niveau de l'automne 1888[1036]. Néanmoins, elle témoigne de l'intérêt du lectorat pour celle-ci et de sa trace laissée dans les mémoires belges. Les baisses de suivi, simultanées et comparables en proportions à la presse londonienne au cours de l'automne 1888 rendent compte, elles, de la dépendance de la presse belge à l'égard de la première pour s'informer.

Sans surprise, *Het Handelsblad* comptabilise le plus d'articles (62) au cours des mois de septembre, d'octobre et de novembre 1888 réunis. Hormis *L'Indépendance belge* et *L'Étoile belge*, qui en comptabilisent respectivement 44 et 48, la somme du journal anversois équivaut plus ou moins au double de celles fournies par le *Journal de Bruxelles* (30), le *Courrier de l'Escaut* (32), *Le Peuple* (32) et *Le Soir* (30), ainsi qu'aux triples des autres journaux retenus à l'issue du mois de septembre, à savoir *La Réforme* (20) et le *Vooruit* (20). Rappelons que le score de l'organe socialiste flamand doit être relativisé par l'absence d'Edouard Anseele, rédacteur habituel, au mois de novembre[1037]. Le score du *Patriote* et de son hebdomadaire illustré, se situe entre les deux tranches précédentes avec un total de 22 articles et 3 gravures. Le nombre total d'articles proposé par chaque journal sur l'Affaire,

[1035] PERRY CURTIS JR P., *op.cit.*, p.200-206.
[1036] Annexes
[1037] Pour rappel, le *Vooruit* ne fournit presque aucun article sur l'Affaire au cours de cette période. *Cf.* Annexes.

pour toutes les périodes analysées et réunies, ne fait pas évoluer ce classement[1038]. On peut ainsi conclure que l'Affaire n'intéresse pas de ligne éditoriale en particulier. Pour preuve, les trois journaux fournissant le plus d'articles ont chacun une ligne différente et attirent, en outre, différents lectorats. *Het Handelsblad* est le journal néerlandophone le plus lu[1039]. Il est raisonnable de supposer qu'il dépasse le cercle du lectorat catholique pour attirer un lectorat marqué par une l'hétérogénéité politique et sociale. Au vu de sa renommée et de sa large diffusion, il a tout intérêt à favoriser un suivi continu et précis de l'Affaire. Ses relais et/ou correspondants, demeurés non-identifiés mais dont il dispose assurément à Londres ou ailleurs, le lui permettent. *L'Indépendance belge*, assumé doctrinal et doctrinaire, réputé pour attirer un public avant tout et essentiellement instruit, en principe peu friand d'actualité criminelles[1040] et enfin, réticent à s'élargir au nouveau lectorat populaire[1041], totalise un nombre d'articles étonnamment haut. Avec *Het Handelsblad*, il est l'autre journal belge disposant des moyens permettant d'obtenir une information londonienne rapide et de qualité. Cependant, le nombre d'articles qui n'émanent pas de son correspondant particulier demeure supérieur à celui de tous les autres journaux. Deux hypothèses permettent d'expliquer ce suivi important dès le mois de septembre 1888. *Primo*, le lectorat belge francophone instruit porte un intérêt certain, à défaut de conséquent, et continu à l'Affaire malgré son manque d'intérêt habituel pour les actualités criminelles. *Secundo*, Gérard Harry, alias Pickwick, est toujours rédacteur en chef du journal quand l'Affaire débute. Éternel métèque belgo-franco-britannique, il est plus susceptible qu'un autre rédacteur en chef et directeur de journal de s'y intéresser. D'autant plus qu'il correspond avec la concurrente d'Havas et Reuter à Londres[1042]. L'hypothèse que le suivi témoigne d'une volonté du journal de s'adapter enfin à la massification de la presse et à s'ouvrir à un public plus populaire n'est pas défendable[1043]. Le total de *L'Étoile belge*, plus commercial[1044], visant un lectorat hétérogène

[1038] Aucune exception n'est observée. On peut ainsi conclure que *L'Étoile belge* et le *Vooruit* continue de suivre l'Affaire au même rythme que les autres journaux au cours des périodes où ils n'ont pas l'objet de d'analyses. *Cf.* Annexes

[1039] VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse* …, p.124 ; CAMPÉ R., DUMON M. & JESPERS J-J. (dir.), *op.cit.*, p.262-265 et p.293.

[1040] CHARAUDEAU P., *op.cit.*, p.95.

[1041] VAN DEN DUNGEN P., « L'indépendance belge », in JAUMAIN S. (dir.), *op.cit*, 428-429 ; JEANNENEY J-N., *op.cit.*, p.113-118.

[1042] DENUIT D., « Gérard Harry », in ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS DE BELGIQUE, *op.cit*., p.349 – 366 ; WILLEQUET J., *op.cit.*, p.8.

[1043] En témoigne en 1894 la création du *Petit Bleu* de Gérard Harry lui-même, qui se veut, au départ, un succédané de *L'Indépendance belge* destiné et adapté aux masses populaires. Preuve ici que *L'Indépendance belge* ne s'adapte jamais complètement aux changements de la Belle Époque. *Cf. Ibidem*.

[1044] VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse* …, p.119.

mais attirant surtout un lectorat ouvrier[1045], est moins surprenant. À l'instar du *Handelsblad,* il saisit rapidement le potentiel vendeur des dimensions criminelles et mystérieuses de l'Affaire auprès du lectorat populaire. Le nombre d'articles proposés du *Le Soir* paraît faible compte tenu de sa ligne éditoriale et de son lectorat, tous deux similaires à ceux de *L'Étoile belge*, à défaut d'identiques[1046]. On peut l'expliquer par le fait qu'en dépit de sa croissance rapide, la feuille est encore très jeune à l'automne 1888 et ne dispose pas encore d'assez de moyens pour s'informer en continu de l'actualité londonienne. Son score reste néanmoins correct par rapport à la moyenne. La promotion visuelle de l'Affaire qu'il opère, notamment au cours du procès d'octobre, prouve qu'il la considère comme vendeuse. Pour les journaux socialistes ainsi que catholiques plus sensibles aux questions sociales, tels que *Le Patriote* et le *Courrier de l'Escaut*, l'Affaire représente une double aubaine. D'une part, elle leurs permet d'offrir aux lectorats populaires visés, ouvrier pour les trois premiers, rural pour le troisième, les contenus sensationnels qu'ils réclament. D'autre part, elle est propice au développement de réflexions sur des réalités faisant écho à celles pointées par la Commission d'enquêtes en Belgique après les manifestations de 1886. Le score du *Journal de Bruxelles* parait élevé. Il pose question dans la mesure où son prix et sa ligne éditoriale doctrinale ne le destinent pas au lectorat ouvrier friand d'actualités criminelles. Toutefois, les résultats de *L'Indépendance belge* invitent à considérer l'hypothèse que l'Affaire attire un lectorat hétérogène socialement, qui dépasse le cercle déjà important des couches populaires. D'autant plus que le journal traverse une crise financière à la fin des années 1880. Or, l'Affaire est justement vendeuse par ses contenus. Enfin, le journal catholique a modernisé ses contenus sur le modèle de la presse libérale, moins réticente à parler de sujets déviant des valeurs chrétiennes[1047]. Ces différentes réalités peuvent expliquer le nombre d'articles fournis par la feuille constitutionnelle, situé dans la moyenne. Le cas de *La Réforme* surprend dans le sens inverse. Bien qu'il s'agisse avant tout d'un journal d'opinion, il n'en demeure pas moins commercial et porté sur les faits divers criminels et sensationnels afin de toucher, en vain, le lectorat ouvrier[1048]. Son suivi diminue plus que celui des autres journaux à compter du mois de novembre 1888, alors qu'il avait été dans la moyenne aux mois de

[1045] VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse* …, p.75-76 et p.81 ; VAN DEN DUNGEN P., « L'Étoile Belge » & « Madoux, famille », in JAUMAIN S. (dir.), *op.cit.*, p.309 et p.517.
[1046] VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse* …, p.150 ; VAN DEN DUNGEN P. & VANDERPELEN-DIAGRE C., « Le Soir », in JAUMAIN S. (dir.), *op.cit.*, p.741-742 ; *Soixante-quinze années au service de l'Opinion ..., op.cit.*, p.27-36.
[1047] VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse* …, p.154 ; VAN DEN DUNGEN P., « Le Journal de Bruxelles », in JAUMAIN S. (dir.), *op.cit.*, p.456 ; VANDER VORST-ZEEGER J., *op.cit.*, p.72-73, p.254-255 et p.294-295 ; GÉRIN P., *op.cit.*, p.48-52.
[1048] DE PAEPE J-L., *op.cit.*, p.29-30 et p.66-67 ; STÉPHANY P., *op.cit.*¸ p.34.

septembre et d'octobre. Or, c'est précisément au cours des deux premiers mois de l'Affaire que sont développées l'essentiel des réflexions sur les réalités sociales de Whitechapel, dont *La Réforme* fournit une partie. On peut avancer les raisons de sa baisse de suivi à partir du mois de novembre 1888 par les raisons suivantes : l'absence de nouveaux éléments exploitables et connexes au cadre et la baisse d'intérêt générale de la presse belge pour l'Affaire, liée elle-même à la baisse de suivi de la presse londonienne[1049].

Les totaux enregistrés à l'issue du mois pour les journaux belges non-retenus sont, dans l'ensemble, comparables à ceux des feuilles conservées. Hormis quelques exceptions que nous venons de citer, ces dernières ont toutes fourni un suivi continu plus ou moins régulier en fonction des rebondissements et du tarissement progressif de l'Affaire. On peut donc avancer l'hypothèse qu'il en fut de même pour les journaux belges non-retenus après le mois de septembre 1888. Compte tenu de leurs tirages, de leurs lignes éditoriales, de leurs lectorats respectifs, de la géographie de leurs diffusions et enfin, de la fréquence à laquelle les journaux retenus consacrent un article à l'Affaire[1050], on peut conclure que l'ensemble du lectorat a connaissance de l'Affaire Jack l'Éventreur, au plus tard, dès que son retentissement est attesté auprès du lectorat belge et non français, à savoir peu après le double meurtre de Stride et d'Eddowes[1051].

S'il apparait plus dangereux d'avancer des hypothèses sur leur mise en avant de l'Affaire par l'assignation de pages compte tenu des évolutions constatées à une échelle globale et diachronique, les résultats des analyses quantitatives des titres sont suffisamment uniformes au cours des différentes périodes entre les journaux retenus. On peut donc avancer que les titres des feuilles non-retenues ne diffèrent pas ou du moins, pas suffisamment de ceux de celles retenues lors des périodes suivantes. Tout au long de l'automne 1888, ces titres relient un type de fait en particulier, déviant des normes sociétales, avec un nom géographique. Ils contribuent ainsi à accentuer l'importance de la criminalité dans l'image que se fait l'opinion publique belge du lieu concerné : Londres. À force de récurrence, cette association évolue en une référence collective, qui confère aux crimes de Londres une dimension historique, pour ne pas dire légendaire compte tenu de la violence hors-normes et du mystère impénétrable qui ne cesse de les entourer, leurs conférant ainsi une dimension

[1049] Cette explication que nous fournissons reste purement hypothétique. Elle ne prétend aucunement au probable ou au vraisemblable, mais bien à l'éventuel voire, au possible.
[1050] BERELSON B., *op.cit.*, p.104-105.
[1051] Ce retentissement est explicitement prouvé par un extrait d'un article du *Soir*, retranscrit p.XXX (tapez [Molenbeek] dans barre de recherche pour le trouver) et auquel nous renvoyons ici. *Cf. Le Soir*, 11 octobre 1888, p.1.

extraordinaire[1052]. Les mêmes procédés étant utilisés avec le pseudonyme de Jack l'Éventreur à compter de l'hiver 1888 – 1889, on peut établir que les journaux belges, qui déterminent eux-mêmes leurs titres, l'assoient au rang de mythe contemporain en Belgique à compter de cette période. Ils le réactivent et l'assoient deux ans plus tard. Il n'est pas possible d'avancer des hypothèses du même degré de vraisemblance à propos des rubriquages. On ne peut donc pas déterminer quelle dimension de l'Affaire, étrangère ou criminelle, prédomine sur l'autre dans les rubriques et à plus large échelle, dans les façons dont l'opinion publique belge la catégorise[1053]. Un constat par ailleurs vérifié est la dichotomie systématique entre la presse francophone et la presse néerlandophone. Certains journaux du premier groupe tendent à varier leurs rubriques, alors que d'autres cantonnent l'Affaire à une catégorie ou à l'autre presque en continu. Les journaux néerlandophones, eux, la classe dans les Actualités étrangères britanniques de façon systématique. Ces dernières étant systématiquement en Une ou en deuxième page dans le pire des cas, dans les journaux néerlandophones du moins, on peut conclure que ces derniers confèrent à l'Affaire une plus grande légitimité que leurs homologues francophones de Bruxelles[1054]. Les seuls journaux à proposer des rubriques-titres, ou plutôt des « articles-rubriques » au mois de septembre se limitent au *Soir* et à *La Réforme*. Si les deux feuilles poursuivent dans cette voie au cours des périodes ultérieures, les quelques cas observables dans d'autres journaux demeurent rarissimes[1055], y compris au mois d'octobre 1888 où l'on compte le plus d'articles-rubriques. Il apparait donc peu probable que les journaux non-retenus rubriquent l'Affaire différemment passé le mois de septembre 1888. La légitimité certaine[1056] de l'Affaire auprès du public francophone est donc limitée au lectorat ouvrier[1057] et bourgeois libéral bruxellois[1058].

Une autre dépendance des journaux belges vis-à-vis des journaux londoniens s'illustre aux niveaux des contenus diffusés. À défaut d'être égaux, ces derniers semblent comparables, à nouveau en termes de proportions, à ceux proposés par la presse belge. C'est du moins la supposition que l'on peut avancer à la lecture du travail de Perry Curtis Jr[1059].

[1052] RINGOOT R., *op.cit.*, p.91-94.
[1053] LETHIER V., « Formes et fonctions du rubriquage d'un quotidien régional du XIX[ème] siècle : Le *Petit Comtois* (1883 – 1903) », in LETHIER V. & VIPREY J-M. (dir.), *op.cit.*, p.115-119
[1054] *Idem*, p.119.
[1055] *Le Patriote*, 4 octobre 1888, p.2 ; *Le Peuple*, 22 novembre 1888 et 12 janvier 1889, p.2.
[1056] RINGOOT R., *op.cit.*, p.75-76.
[1057] VAN DEN DUNGEN P. & VANDERPELEN-DIAGRE C., « Le Soir », in JAUMAIN S. (dir.), *op.cit.*, p.741-742.
[1058] DE PAEPE J-L., *op.cit.*, p.66-67.
[1059] Dans son étude, Perry Curtis Jr consacre un chapitre aux différentes thématiques de l'Affaire abordées par la presse londonienne. Il ne précise pas quel(s) thème(s) occupe(nt) le plus d'espace et est/sont le(s) plus

Les thèmes de la violence et surtout, de l'enquête, dominent le discours de chaque journal au cours de chaque période, depuis les premiers meurtres au début du mois de septembre 1888 jusqu'au non-lieu décrété au bénéfice de Sadler à la fin de l'hiver 1891. Les journaux belges fournissent, systématiquement après chaque meurtre, la totalité des informations à disposition sur l'état du corps, les circonstances de sa découverte, les personnes impliquées dans le meurtre, à savoir le meurtrier et les victimes, les témoins, puis la police, etc. Qu'il s'agisse des prostituées de Whitechapel ou de victimes d'émules volontaires ou involontaires, les mutilations observées sur les cadavres font l'objet de descriptions très précises systématiques. Le ou les auteurs de ces différents meurtres, que l'on ne parvient jamais à identifier, lorsqu'il s'agit des crimes commis à Londres, font l'objet de multiples hypothèses et autres réflexions en tous genres. Celles-ci augmentent et se diversifient au fil des mois, particulièrement lors du mois d'octobre 1888 grâce à la réception des différentes lettres du prétendu meurtrier. Ces dernières permettent au discours sur la violence de prendre une tournure plus psychologique et ainsi, de pousser plus loin les contenus et les réflexions sur la déviance humaine observée au travers des meurtres et annoncée autant qu'assumée par le ou les auteurs de ces lettres. Les hypothèses sur son profil et ses mobiles se diversifient au fur et à mesure des semaines, puis des mois. Mais déjà à compter du mois d'octobre, puis de novembre, elles sont de plus en répétées à mesure que les différentes pistes sont explorées ou du moins, débattues. Ces recyclages témoignent de l'importance dont l'assassin continue de faire l'objet dans les feuilles et par conséquent, de l'attention considérable et indéfectible dont il continue de jouir auprès du lectorat belge. La quantité des informations certaines, potentielles ou fabulées, délivrées sur son profil, ses mobiles et ses écrits est de loin la plus importante parmi toutes celles délivrées sur le meurtre, à l'exception du déroulement de l'enquête. Ce dernier conforte en effet lentement mais mais sûrement sa supériorité sur celui de la violence, qu'il entretient depuis les premiers meurtres. Aussitôt les différents éléments de violence connexes au meurtre exploités, il devient le sujet principal de la presque totalité des articles belges proposés. Tout en entretenant le mystère impénétrable sur l'Affaire, il réactive indirectement sa violence connexe dans l'esprit des lecteurs et s'arrange pour les maintenir en haleine en permanence. On continue de faire vivre l'Affaire au cours de l'hiver 1888 – 1889. Pour ce faire, la presse belge relaye des actualités anglaises, mais aussi étrangères, similaires de par la violence et le mystère qui les entourent et les liens

récurrent(s). Néanmoins, ceux qu'ils développent le plus et qui ont, logiquement, occupé le plus d'espace dans le discours britannique, sont le plus souvent relatifs à l'enquête en général. *Cf.* PERRY CURTIS J[R] P., *op.cit.*, p.164-185.

invraisemblables et/ou probables qu'elles présentent avec celle-ci. Enfin, la violence et l'enquête restent au centre du discours lors de l'été 1889 comme de l'hiver 1891. Le meurtrier continue de susciter une attention importante au cours de ces périodes. Il ne fait plus l'objet d'autant d'hypothèses sur son profil et ses mobiles. Toutefois, cette diminution est largement compensée à l'hiver 1891 par les déclarations de Sadler et par les témoignages de ses proches et de la police à son sujet.

À l'exception du *Handelsblad*, qui dispose vraisemblablement des moyens et du personnel adéquat pour fournir un suivi beaucoup plus détaillé de l'enquête au lectorat flamand, aucune ligne éditoriale, aucun journal belge ne se démarque des autres dans le discours qu'il propose sur les thèmes de la violence et de l'enquête. Globalement, tous, y compris le journal anversois, traitent l'Affaire Jack l'Éventreur conformément aux règles de rédaction du fait-divers criminel typique de la Belle Époque. Dans un premier temps, ils fournissent chacun les informations primordiales juste citées ci-dessus dans un but d'exhaustivité et donc, d'authenticité : description du cadavre mettant en avant la violence des mutilations opérées sur la victime, description des circonstances de sa découverte, des personnes impliquées, témoignages des forces de l'ordre et des premières personnes interrogées pour enchainer sur le déroulement de l'enquête, tout en développant, ou plutôt ici en relayant, les différentes hypothèses formulées sur le profil et les mobiles du meurtrier. À l'instar des autres faits divers criminels en général, l'attention dont jouit celui de Whitechapel dans les articles, belges comme londoniens, est conséquente. Lorsque l'un de ces différents éléments manque ou que le filon disponible et exploitable en a été épuisé, un autre prend la relève au centre de l'article. Dans le cas des hypothèses sur le meurtrier, elles peuvent être recyclées et écartées temporairement pour être ré-exploitées ultérieurement. Les quantités supérieures de propos sur l'enquête et sur la violence confirment qu'en plus de rechercher l'authenticité, les journaux belges proposent au lectorat l'information tragique, sensationnelle et extraordinaire qu'il attend de consommer[1060].

Leur suivi de l'Affaire confirme que c'est désormais l'opinion publique, dans le cadre d'actualités criminelles du moins, qui indique à la presse quel(s) type(s) de contenu(s) elle doit privilégier par rapport à d'autres dans ces articles. Dans cette optique, compte tenu de la violence croissante et répétitive et du mystère de plus en plus opaque qui l'entourent, il n'est plus surprenant que l'Affaire ait débouché sur un suivi aussi important et aussi continu

[1060] AMBROISE-RENDU A-C., « Les faits divers …, p.241 et 248 ; KALIFA D., « L'écriture du fait-divers au 19e siècle », in LÜSEBRINK H.-J. & MOLLIER J.-Y., *op.cit.*, p.303-311

de la part de la presse belge. Elle correspond exactement aux types d'actualités réclamées par l'opinion publique à l'heure de la Belle Époque et surtout, à l'heure de la presse massifiée et élargie de plus en plus aux couches populaires, plus désireuses de se divertir avec des informations factuelles sensationnelles que de réfléchir à partir d'articles d'opinions sur des débats politiques, religieux, philosophiques, etc. L'Affaire étant vendeuse, tous les journaux la relayent, y compris ceux d'opinion visant un public instruit, peu friand d'actualités criminelles. Le cas le plus illustrateur de cette tendance inattendue est sans conteste *L'Indépendance belge*. Un autre élément peut venir expliquer le suivi massif des différentes lignes éditoriales belges : la volonté commune des classes supérieures instruites d'homogénéiser culturellement la société sur leurs propres valeurs. Si celles-ci peuvent diverger d'un journal à l'autre à propos du cadre de l'Affaire, elles sont identiques vis-à-vis de sa violence. C'est donc sans surprise que l'on voit les journaux belges adopter à peu près le même discours général sur ce thème tout au long de l'Affaire. Les descriptions minutieuses des meurtres de chaque victime répondent à leur désir de macabre et leurs offrent une preuve vérifiable de la déviance du meurtrier. Les relais des lettres réceptionnées par la presse londonienne, d'hypothèses fondées, infondées, farfelues et mystiques sur le profil et les mobiles de Jack l'Éventreur construisent une image correspondant à l'archétype du monstre criminel et psychopathe, en marges de toutes les normes sociétales approuvées. En les confrontant à l'ignoble et au déviant et donc, au sensationnel et à l'extraordinaire, les journaux belges, qu'ils soient de tendance neutre, socialiste, libérale ou catholique, véhiculent indirectement leurs propres valeurs et normes vis-à-vis de la violence en général à leur lectorat[1061].

Les réalités londoniennes constatées par la presse londonienne et relayées par les canaux d'informations ne sont ignorées complètement par aucun journal belge. Néanmoins, force est de constater que les différents journaux s'y intéressent dans des proportions variables aux périodes où il fait l'objet de débats. Par la suite, soit à partir du mois de novembre, la tendance s'uniformise vers une baisse d'intérêt et y demeure globalement au cours des périodes ultérieures.

Les réalités londoniennes observables à Whitechapel attirent d'abord l'attention de la presse libérale francophone, toutes tendances confondues. La presque totalité d'entre elles sont relevées et relayées par les journaux libéraux dès le mois de septembre 1888 : pauvreté,

[1061] *Idem*, p.248-249 ; KALIFA D., *L'encre et le sang*, p.302-304 ;

promiscuité, insalubrité, vétusté des habitats, malnutrition, alcoolisme, prostitution, débauche, comportement primaire des habitants, déchéance morale et physique et surtout, criminalité ambiante, particulièrement dans les nombreux *lodging-houses* surpeuplés de Whitechapel et de l'East-End plus en général. Ce dernier élément ressort plus que les autres dans les discours développés sur le cadre. Quand il n'est pas mis directement et explicitement en évidence, il est indirectement dépeint par la description des premiers habitants manifestants leur haine justicière antisémite : les vagabonds et les prostituées. Ces deux catégories de pauvres, qualifiées d'immorales, de dangereuses et d'indignes de la moindre pitié, sont rattachées au monde de la criminalité[1062]. On constate toutefois quelques évolutions en apparences mineures mais non-négligeables du discours de la presse belge au mois d'octobre sur le cadre de l'Affaire. Pour commencer, on constate que les lignes éditoriales qui s'y intéressent se diversifient : tous les autres journaux en développent une ou plusieurs dimensions, jusqu'à parfois en faire le thème principal d'un ou quelques articles. Le discours des journaux socialistes se distingue particulièrement des autres vis-à-vis de la misère sociale londonienne, de même que vis-à-vis d'autres problèmes tels que la prostitution et l'alcoolisme. Les feuilles libérales et catholiques qui abordent et critiquent les différentes réalités sociales de Whitechapel ne mettent plus systématiquement en évidence les mauvais pauvres rattachés à l'armée du crime. Ils se concentrent davantage sur les bons pauvres, qui souffrent en silence de leur misère sans commettre de délit criminel ou à l'encontre de l'État. S'ils restent critiques sur la réalité sociale de Whitechapel en elle-même, ils le deviennent moins à l'égard de ces bons pauvres, qui constituent la majorité des habitants du quartier. De manière générale, ils adoptent une posture de consternation face à leurs conditions de vie, proche des visions libérales doctrinaires. En dehors des mauvais pauvres rattachés à l'armée du crime, le discours des journaux libéraux et de quelques journaux catholiques belges construit Whitechapel comme un lieu dont les habitants sont à plaindre pour leurs conditions de vie certes. Néanmoins, ils demeurent des êtres inférieurs, primaires, sales, immoraux et alcooliques pour certains[1063]. Ainsi donc, leur comportement, leur aspect physique et leurs tares presque naturelles accentuent d'eux-mêmes le fossé social mis en évidence par leurs conditions de vie exécrables et critiquées. À aucun moment cependant, ces journaux libéraux et catholiques ne cherchent à expliquer la ou les causes de

[1062] DUPONT-BOUCHAT M-S., « Constructions et transformations des sensibilités à la violence au fil du XIX^e siècle », in KURGAN-VAN HENTENRYK G., (dir.), *op.cit.*, p.54-56.
[1063] VAN YPERSELE L., « L'image de la « pauvreté » dans la caricature belge de la Belle Époque », in TILLEUL J-L. (dir.), *op.cit.*, p.160-163.

la misère qu'il relaye, à l'exception des journaux socialistes. Ces derniers, particulièrement le *Vooruit*, expliquent cette misère et la profondeur du fossé social victorien par le manque, si pas par l'absence d'initiatives du gouvernement britannique par rapport aux problèmes sociaux. La compassion vis-à-vis des habitants de Whitechapel est plus explicite dans leurs discours. L'image des pauvres de Whitechapel qu'ils véhiculent est davantage celle d'une victime non plus de son sort, mais de la société dans laquelle elle vit et des élites qui la dirigent sans se soucier d'elle. Le fossé social victorien que les socialistes mettent en évidence est dépeint comme une conséquence logique de l'inaction et du dédain des élites et du gouvernement britanniques à l'égard des pauvres. Cela se remarque notamment avec le problème de la prostitution, à l'égard duquel les socialistes adoptent une posture plus compréhensive que les autres journaux qui n'y voient qu'un phénomène détestable à cause de sa dimension criminogène et des dangers biologiques et moraux que ses pratiquantes représentent[1064]. L'antagonisme moral et social entre les classes sociales victoriennes est ainsi plus souligné dans le discours socialiste. Pour en venir au problème de l'alcoolisme ambiant à Whitechapel, il est traité par chaque journal de façon comparable à la prostitution, bien qu'il soit plus secondaire dans le discours. Le silence relatif du *Handelsblad* vis-à-vis des réalités londoniennes pose question mais doit être pris avec des pincettes. En effet, le journal anversois évoque ou mentionne brièvement, mais régulièrement, différents éléments renvoyant aux réalités sociales de Whitechapel. Cependant, compte tenu des moyens dont il dispose pour obtenir des informations plus fournies et plus détaillées sur le déroulement de l'Affaire en général, il est surprenant de ne jamais le voir s'épancher sur un thème autre que la violence ou l'enquête. Compte tenu de ses moyens de s'informer, ce « silence » peut être interprété soit comme une volonté de faire primer les contenus vendeurs dans ses articles, soit comme un refus pur et simple de s'épancher sur les réalités sociales londoniennes. Compte tenu de sa ligne éditoriale très conservatrice et du public élargi qu'il vise, ces deux hypothèses peuvent chacune être retenues. Le seul autre journal catholique à démontrer un silence comparable aux cours des mois de septembre et d'octobre 1888, à savoir le *Journal de Bruxelles*, ne s'épanche sur ces réalités qu'à partir du mois de novembre, via son correspondant français[1065]. En outre, ce dernier s'y intéresse systématiquement dans le cadre d'articles assez longs, où les réalités londoniennes qu'ils développent font office d'éléments

[1064] KEUNINGS L., « L'affaire de la traite des blanches. Un aspect de la prostitution urbaine en Europe occidentale au XIX[e] siècle », in CHAUMONT J-M. & MACHIELS C. (dir.), *op.cit.*, p.17-44.
[1065] Dont nous n'avons pas été en mesure d'identifier le positionnement politique. Il est donc possible que les penchants politiques de De Bernhardt ne soient pas en accord avec la ligne catholique constitutionnelle du *Journal de Bruxelles*.

secondaires. L'intérêt du *Patriote* pour les questions sociales est inscrit dès sa naissance dans sa ligne éditoriale[1066]. Celui du *Courrier de l'Escaut* se révèle au mois d'octobre et se confirme lors des périodes suivantes. Il apparait donc, *in fine*, que l'absence d'intérêt pour les questions sociales dans le cadre de l'Affaire Jack l'Éventreur soit restreinte aux feuilles catholiques constitutionnelles et plus conservatrices. On peut peut-être l'expliquer par le positionnement des cléricaux, favorables au respect de la hiérarchie sociale, qui tendent à considérer les pauvres en général comme des sous-hommes immoraux responsables de leur misère. Quoi qu'il en soit, le discours sur la misère, plus précisément sur la pauvreté, la prostitution et l'alcoolisme devient secondaire dans chaque feuille belge, y compris socialiste, à compter du mois de novembre 1888. Il le reste jusqu'à l'hiver 1891. Ces éléments ne disparaissent évidemment pas du discours. Mais désormais, ils y sont abordés dans le cadre de simples descriptions, que l'on fournit au lectorat par souci d'exhaustivité et/ou par volonté de rappeler la réalité des lieux dans lesquels prend place l'Affaire. Seuls les journaux dotés d'un correspondant ou plagiant les écrits d'autres journaux étrangers, notamment parisiens, continuent, à l'occasion, de s'y épancher. *In fine*, les journaux belges proposent un discours globalement uniforme sur la misère, sur la prostitution et sur l'alcoolisme observable à Whitechapel. On distingue certes quelques divergences de postures que l'on explique par les leurs lignes éditoriales. Néanmoins, les réalités mises en évidence ne divergent pas vraiment d'un journal à l'autre. Par conséquent, les images que se construisent les différents lectorats belges de Whitechapel, de Londres et du fossé social qui divise la capitale britannique et la société victorienne plus en général sont, *grosso modo*, uniformes.

Cependant, les discours sur ces trois éléments n'illustrent pas à eux seuls les réalités londoniennes. Compte tenu de sa récurrence et de l'espace qu'il occupe tout au long de l'Affaire, le discours sur l'émotion populaire contribue également à démontrer le fossé social victorien, de façon certes plus implicite, mais tout aussi sûre. Les discours des différentes lignes éditoriales sur ce dernier thème tendent plus à l'uniformisation que sur ceux de la misère, de la prostitution et de l'alcoolisme. Globalement, les journaux divergent peu dans leur manière de l'aborder. En outre, il est teinté d'évolutions, perceptibles notamment entre les mois de septembre et d'octobre 1888. Lors du premier, l'émotion populaire observée à Whitechapel est majoritairement antisémite et se cantonne aux mauvais pauvres associés à l'armée du crime dans les esprits. Passé le double meurtre, elle devient justicière et s'observe

[1066] DUMONT G-H. & VERSCHEURE J., *op.cit.*, p.42-47.

chez l'ensemble des habitants. La colère qu'ils manifestent est toujours antisémite. Cependant, elle est surtout dirigée contre la police, son chef Warren et le ministre de l'Intérieur, Matthews, à cause du piétinement de l'enquête. Cette colère, très vive, n'est donc pas sociale. Elle ne fait pas écho aux soulèvements de 1886. Au contraire, elle témoigne d'une adhérence des habitants de Whitechapel aux valeurs d'ordre et de sécurité, prônée par les classes dominantes via la presse[1067]. Ce comportement témoigne toutefois aussi du caractère fondamentalement populaire des habitants du quartier. Il met en évidence leur attitude primaire, leur soumission à leurs instincts leurs émotions, leur impulsivité, leur faculté à plus vite s'emporter qu'à réfléchir et à se tempérer, etc. Indirectement, bien qu'il atténue certainement l'amalgame entre pauvreté et criminalité réactivé lors du mois de septembre 1888, il renvoie au fossé social victorien. Un dernier élément relatif à l'émotion populaire, souligné directement après chaque meurtre, accentue ce renvoi. Il s'agit de l'attrait des foules pour la violence et le macabre en général. Indirectement, cet attrait renvoie à leur désir de sensationnel et par conséquent, à l'emprise que leurs instincts, leurs désirs et leurs émotions exercent sur elles et qu'elles ne se résolvent pas à contrôler.

Enfin, un autre élément est presque omniprésent dans le discours de chaque journal belge sur le cadre de l'Affaire : la criminalité ambiante de Whitechapel. Elle est mise en évidence dès le mois de septembre 1888 et s'impose directement comme une composante à part entière de la misère sociale londonienne. À compter du mois d'octobre, les discours tendent à faire la distinction implicite des habitants de Whitechapel en général avec les mauvais pauvres et les criminels professionnels opérant dans les bas-fonds de Londres. Les voleurs, assassins, vagabonds, mendiants, prostituées, ivrognes, etc. qui composent l'immense armée du crime de Whitechapel sont toujours mentionnés, mais de manière moins fréquente, particulièrement à compter du mois de novembre 1888. De surcroît, l'image de criminalité ambiante est réactivée presque en permanence par le discours sur la violence des meurtres, sur le déroulement de l'enquête et surtout, sur les nombreuses hypothèses relatives au profil et aux mobiles de l'assassin. Enfin, si les journaux ne formulent plus tellement d'amalgames explicites entre la criminalité et la pauvreté après le mois d'octobre, ces deux dernières restent associées l'une à l'autre dans beaucoup d'esprits. Ainsi, de tous les aspects connexes au cadre de Whitechapel, la criminalité est de loin celui qui prédomine sur tous les

[1067] AMBROISE-RENDU A-C., « Les faits divers …, p.248-249; KALIFA D., *L'encre et le sang*, p.302-304.

autres dans le discours global de la presse belge. La récurrence du thème de la violence et l'espace que ce dernier y occupe alimentent cette hypothèse de notre part.

On peut à présent se poser la question de l'image que l'opinion publique belge retient de Whitechapel, de Londres et plus largement, de l'Angleterre victorienne à partir du discours de la presse belge sur l'Affaire Jack l'Éventreur. La presse libérale en fournit un aperçu à l'issue du mois de septembre. Un mois plus tard, l'immense majorité des journaux belges, à l'exception des journaux catholiques conservateurs, incluant le principal quotidien flamand de l'époque, en ont proposé une image relativement authentique à leur(s) lectorat(s) respectif(s). Whitechapel et plus largement, le district de l'East-End, sont présentés comme l'archétype du bas-fond : un monde à part marqué par la criminalité, la pauvreté, la saleté, la pollution, la promiscuité, l'alcoolisme, la prostitution, par la déchéance physique et morale de ses habitants. Plus particulièrement dans le cadre de l'Affaire, le lieu est aussi marqué par la violence meurtrière, par la déviance mentale et sociétale d'un monstre assassin. De tous ces aspects, la criminalité est celui qui marque le plus l'opinion publique belge. Elle est son aspect le plus abordé, aussi bien dans les articles consacrés au cadre de l'Affaire qu'à son déroulement, puisqu'elle est elle-même une actualité criminelle marquée par une violence outre mesures. Cette violence est aussi la dimension la plus vendeuse de l'actualité auprès du lectorat, particulièrement auprès du lectorat populaire. Elle est déviante, sensationnelle, extraordinaire. Elle retient plus l'attention que les autres réalités sociales. Enfin, elle est mise en évidence par tous les journaux, y compris les journaux catholiques conservateurs et ce, depuis le début de l'Affaire en septembre 1888 jusqu'à son dernier rebondissement dans son lieu d'origine à l'hiver 1891. On peut donc conclure premièrement que Whitechapel et plus largement, la ville de Londres, capitale de l'Empire le plus étendu et le puissant qu'ait connu l'Histoire jusqu'alors, apparaît comme une ville gangrénée par la criminalité et la violence dans l'opinion publique belge prise dans son intégralité à l'issue de l'Affaire.

Le fossé social qui divise la ville de Londres et la société victorienne plus largement est également conscientisé ou re-conscientisé, dans une mesure moindre toutefois. Si différents éléments y renvoient jusqu'à l'hiver 1891, ces derniers sont plus discrets, plus implicites. Les réalités qui l'illustrent le mieux sont explicitées et davantage exposées au mois de septembre par la presse libérale et au mois d'octobre par l'ensemble de la presse belge, à l'exception des journaux conservateurs catholiques. La gravité de ces réalités ne divergent pas d'une feuille à l'autre. Tous dépeignent le quartier de Whitechapel et le district de l'East-End plus en général comme un monde à part, gangréné certes par la criminalité à

laquelle peuvent être rattachés beaucoup d'habitants, mais aussi marqué par une misère sans pareils. Les journaux belges l'illustrent par la pollution importante du sol comme de l'air, par la pauvreté extrême, perceptible aux vêtements et à l'état cadavérique des corps des habitants, qui sont bien trop nombreux pour vivre dans un quartier aux rues aussi exigües, aux habitats si vétustes et si rudimentaires. La promiscuité règne à Whitechapel. Le quartier et le district sont également marqués par une profonde déchéance physique, mais également morale : on y trouve des prostituées, mais aussi des ivrognes, des vagabonds et des mendiants à chaque coin de rue, jusque dans les *lodging houses* surpeuplés, où de nombreux criminels côtoient des pauvres innocents. L'East-End est également habités par de nombreux immigrés, notamment des Juifs, à l'égard de qui une franche partie de la population du district est hostile par nature. Ce portrait dressé par les journaux belges en fait un monde social à part, ou un « monde sous un monde », un *underworld*. Les discours tenus à l'égard de l'émotion populaire permettent de ré-équilibrer quelque peu cette vision. Compte tenu du nombre de journaux belges qui abordent ces réalités en profondeur à au moins une reprise, on peut considérer que l'opinion publique belge francophone à nouveau la conscientise, ou la re-conscientise au moins temporairement. Il est plus difficile d'avancer des hypothèses sur la conscientisation éventuelle de l'opinion flamande. Il est certain qu'une partie au moins infime est à même de s'en construire une vision très claire, à savoir le lectorat du *Vooruit*, plus souvent instruit qu'ouvrier[1068]. Le cas du lectorat du *Handelsblad*, beaucoup plus important numériquement et fatalement plus hétérogène socialement, pose problème. Compte tenu de son absence d'intérêt pour les réalités sociales de Whitechapel, on ne peut avancer d'hypothèse comparable à celle formulée ci-dessus pour l'opinion publique belge francophone. Avec le recul qui s'impose, on peut postuler qu'il en prend au moins connaissance dans des proportions moindres et ce, dès le mois de septembre. En effet, le journal anversois fournit quelques informations rudimentaires sur le cadre, plus par obligation, par souci d'exhaustivité et à cause des circonstances liées au trafic de l'information étrangère que par volonté de conscientiser son lectorat[1069]. Il continue d'en fournir, de moins en moins, jusqu'à l'hiver 1891 dans des proportions faibles. On peut enfin avancer quelques hypothèses sur un journal néerlandophone indisponible pour l'automne 1888, qui propose un roman-feuilleton intitulé « Jack the Ripper » pendant six mois au cours de l'année 1892 : *Het Laatste Nieuws*. Le journal est encore n'a que deux mois lorsque l'Affaire début. Logiquement, il ne dispose pas des mêmes moyens de s'informer que *Het*

[1068] Réf. Lectorat socialiste
[1069] Annexes

Handeslblad. La publication du roman-feuilleton invite toutefois à penser qu'il a suivi l'Affaire d'une façon comparable aux autres journaux belges en général. En outre, sa ligne éditoriale libérale progressiste[1070] invite à penser qu'à l'instar des quotidiens plus marqués à gauche, tels que *La Réforme*, *Le Peuple* et *Vooruit*, il a tôt ou tard renseigné le lectorat bruxellois néerlandophone et populaire sur la réalité sociale de l'East-End.

On peut également avancer, compte tenu de la récurrence et de l'espace occupé par le thème de l'émotion populaire dans l'ensemble des journaux, que l'opinion publique belge prise dans son ensemble ne catégorise pas tous les habitants de Whitechapel comme des mauvais pauvres liés à l'armée du crime des bas-fonds de Londres. Les nombreux propos sur l'émotion populaire permettent ainsi d'atténuer la gravité de la misère londonienne dans les esprits du lectorat belge. À l'inverse, ils confortent la prise ou la reprise de conscience du fossé social qui divise la ville de Londres. De plus, contrairement à la misère sociale, ils continuent de faire l'objet de développements, certes moins nombreux, sur le long terme. Enfin, les foules populaires de Whitechapel sont toujours représentées comme justicières et non comme criminelles. En conséquence, on peut estimer que l'ensemble de l'opinion publique belge se représente Londres comme une capitale, à l'instar de beaucoup d'autres, habitées par différentes classes sociales aux comportements différents mais aux valeurs plus souvent communes que divergentes.

Une dernière question à résoudre est celle de l'image de Londres et de Whitechapel plus en particulier au sein des différentes franges sociales de l'opinion publique belge francophone. Le lectorat instruit qui a suivi l'Affaire est plus susceptible que le lectorat populaire, peu friand d'articles privilégiant la réflexion à la sensation, d'avoir suivi avec attention les descriptions de la misère de Whitechapel. Les réalités londoniennes qu'elles ont mises en évidence font largement écho à celles dénoncées par les manifestations belges de 1886, confirmées par la Commission d'enquête un an plus tard. Le souvenir de ces événements qui ont choqué l'opinion publique belge est encore vivace dans les mémoires belges. Dans le cas des lecteurs libéraux instruits qui ont suivi l'Affaire, on peut estimer qu'ils se représentent effectivement Londres et la société victorienne comme divisée par un fossé social aussi profond que celui constaté en Belgique deux ans plutôt. *Idem* dans des proportions moindres pour le lectorat catholique instruit. S'il est possible qu'ils perçoivent les habitants des bas-fonds de Londres différemment selon leurs idéaux politiques, à savoir

[1070] VAN DEN DUNGEN P., « Het Laaste Nieuws », in JAUMAIN S., (dir.), *op.cit.*, p.475.

victimes ou coupables de leur propre misère, les réalités dans lesquelles ils se les représentent sont les mêmes. *In fine* cependant, il est peu probable que l'ensemble du lectorat francophone belge instruit ait suivi l'Affaire dans la presse. Les conclusions que nous formulons ici ne sont valables que pour une partie variable et difficile à délimiter de ce dernier. Les analyses opérées au cours du chapitre suivant sur les sources alternatives, postérieures à l'Affaire et lues presque exclusivement par le même lectorat, permettront de compléter et d'appuyer, ou d'infirmer, les hypothèses concluantes formulées à partir de l'analyse des sources journalistiques.

On peut par contre formuler une conclusion définitive sur l'image que se fait le lectorat belge populaire francophone de Whitechapel, étant donné que la presse représente le seul accès à l'actualité étrangère pour l'immense majorité de ce dernier. Dans la mesure où il est friand d'actualités criminelles sensationnelles et divertissantes, il est presque certain qu'il a suivi le déroulement de l'Affaire de plus près que le lectorat belge instruit. Par conséquent, il a tôt ou tard été amené à lire les articles réflexifs et dénonciateurs de la misère et du fossé social victorien. Logiquement, il a pris conscience, au moins temporairement de ces derniers. Néanmoins, le lectorat populaire en général entretient un rapport de consommation avec les actualités criminelles. Il cherche à se divertir et est peu friand de réflexions. Il est donc moins enclin que le lectorat instruit à développer une image de Whitechapel et de Londres marquée autant par le fossé social et la misère que par la violence et la criminalité. Dans les meilleurs des cas, les références et mentions brèves répétées sur le long terme dans les journaux populaires[1071] lui font considérer ce fossé et cette misère comme des éléments secondaires. Cependant, qu'ils soient ouvriers ou non, leurs consciences ont elles aussi été marquées par le choc de 1886 en Belgique. Pour certains d'ailleurs, certaines réalités londoniennes relayées par la presse dans le cadre de l'Affaire reflètent leur propre quotidien. Dès lors, en dépit de leur rapport de consommation à l'actualité criminelle, il est peu probable que les lecteurs belges issus des couches populaires demeurent insensibles à la misère et au fossé sociaux londoniens. D'autant plus que la totalité des journaux francophones continuent d'évoquer ou de mentionner brièvement par-ci et là, dans leurs articles postérieurs au mois d'octobre 1888, divers éléments les leurs rappelant. Néanmoins, la criminalité et la violence émanant de l'Affaire restent sans conteste les éléments que le public en retient le plus sur le long terme. Ils sont les plus constitutifs de l'image que le lectorat populaire se construit de Whitechapel et de la ville de Londres.

[1071] Annexes

D’autant plus que la criminalité en elle-même est souvent rapportée comme la principale composante de la misère de Whitechapel et comme l’un des éléments les plus marquants du fossé social séparant les classes dominantes des classes populaires londoniennes. Le déroulement de l’Affaire, son retentissement en dehors des frontières et le pseudonyme du meurtrier en lui-même confortent cette hypothèse.

III.C. LE DISCOURS DES SOURCES ALTERNATIVES SUR L'AFFAIRE JACK L'ÉVENTREUR

Nous venons d'analyser le discours de la presse belge sur l'Affaire Jack l'Éventreur. Comme précisé antérieurement, les sources journalistiques ne suffisent toutefois pas à elles seules pour étudier l'image de l'opinion publique prise dans son ensemble. En effet, les actualités criminelles n'étant pas toujours du goût des lecteurs instruits, issus des strates dominantes de la société. En dépit du fait que l'analyse des journaux belges destinés et lus par le public instruit ait démontré un intérêt continu de ce dernier pour l'Affaire, à défaut de certain et conséquent, nous ne pouvons faire fit de ces réalités dans notre étude. Il est donc nécessaire de s'intéresser aux sources alternatives à la presse, produites par et pour le public instruit.

1. Sources diplomatiques

Les sources diplomatiques ne sont évidemment pas les plus intéressantes dans la mesure où elles ne sont destinées qu'au public, certes instruit mais numériquement très restreint, des hommes d'état et du personnel des ambassades. *A priori*, ce public n'a aucun intérêt, professionnel du moins, à aborder l'Affaire Jack l'Éventreur dans les écrits qu'il produit. Une mention quelconque de celle-ci ou y faisant référence dans les écrits diplomatiques témoignerait de son retentissement social universel.

En 1888, l'ambassadeur du Royaume de Belgique à Londres est le baron H. Solvyns[1072]. Le ministre britannique aux Affaires étrangères, Robert Gascoyne-Cecil, dit le Marquis de Salisbury cumule alors cette fonction avec celle de Premier Ministre du Royaume-Uni[1073]. Les rapports belges de leurs échanges n'indiquent aucune mention, même

[1072] Henri Ignace Stanislas Solvyns est un diplomate anversois né à Anvers en 1817. Il est issu par son père de la noblesse de Laeken. Sa maîtrise de l'anglais lui vient de sa mère, Mary-Ann Greenwood, issue d'une famille de vieille souche catholique. Après de brillantes études de droit, il entame une carrière politique au cours de laquelle il travaille très tôt dans le domaine des Affaires étrangères et se distingue comme un libéral. Son poste d'ambassadeur à Londres, qu'il occupe depuis 1872, est le dernier de sa carrière. Deux ans plus tard, il reçoit le titre de baron. À Londres, il devient le principal informateur du Palais de la politique coloniale anglaise et des péripéties d'Henry Morton Stanley. Il y défend surtout les projets coloniaux de Léopold II. Solvyns contribuera fortement à désamorcer les craintes britanniques polarisées autour de la percée belge en Afrique centrale et attirera l'attention de Léopold II sur les ambitions anglaises au Katanga. *Cf.* VANDEPLAS A., « Henri Solvyns », in INSTITUT ROYAL COLONIAL BELGE, *Biographie Coloniale Belge*, t.V, 1958, p.769-773 ; GENIN V., « Henri Solvyns », in ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS DE BELGIQUE, *Nouvelle Biographie nationale*, t.XIV, 2018, p.266-267.

[1073] *Archives du Ministère belge des Affaires étrangères et du Commerce extérieur*, Bruxelles, Fonds Correspondance politique – Légations, dossier n°652/654 : Grande-Bretagne (1872 – 1890) ; *Almanach de Gotha. Annuaire généalogique, diplomatique et statistique*, t.CXXV, Gotha, éd. Justus Perthes, 1888, p.740 et p.759-760 ; *Almanach de Gotha. Annuaire généalogique, diplomatique et statistique*, t.CXXVI, Gotha, éd.

brève ou indirecte, de l'Affaire entre la fin de l'été 1888 et le début du printemps 1890. Sans surprise, la plupart portent sur les grandes affaires internationales de l'époque, qui n'impliquent directement ni le Royaume-Uni ni la Belgique la majeure partie du temps. Les autres évoquent les défenses militaires britanniques et surtout, l'activité commerciale du pays. Au niveau de l'actualité britannique et londonienne plus particulièrement, aucune information n'est formulée sur l'atmosphère qui règne dans capitale. Aucun document annexe n'en fait même mention. Les quelques propos sur l'actualité locale sont limités aux soucis de santé, aux naissances et aux décès de la famille royale. En dehors de l'un ou l'autre mouvement ou agitation mineure, seule la grève des dockers londoniens de l'été 1889 fait l'objet de commentaires plus nourris des deux hommes. À nouveau, aucun avis n'est émis sur l'Affaire, alors que qu'elle connait un rebondissement conjugué à un retour à son lieu d'origine[1074].

Cette absence totale d'informations sur l'Affaire de la part de l'ambassadeur belge à Londres au moment de l'Affaire, compte tenu de son retentissement dans la capitale, demeure quelque peu surprenante, bien que prévisible à certains égards. Il est peu probable qu'elle s'explique par une volonté de garder un secret compromettant impliquant directement ou indirectement l'émetteur ou l'organisme qui l'emploie ou auquel il s'adresse, à savoir les gouvernements belge et britannique. L'absence d'intérêt pour l'Affaire, compte tenu du manque d'intérêt du public instruit pour les actualités criminelles en général, est plus plausible[1075]. Cette hypothèse est valable pour Solvyns, mais aussi pour Salisbury. Le dédain des deux hommes vis-à-vis de l'Affaire serait alors plus involontaire que volontaire dans cette optique.

Une autre hypothèse mérite d'être avancée : l'hostilité du discours dominant à la mise en lumière de la vie sociale des dominés. Pour des raisons évidentes, le choc mental provoqué par la reconstatation des conditions de vie de l'East-End est beaucoup plus important à Londres qu'en Belgique. Par ailleurs, le public britannique, à commencer par les membres du gouvernement, Salisbury en tête, n'a pas oublié le choc des manifestations du 8 février 1886 et surtout, du *Bloody Sunday* du 13 novembre 1887. Toutes les deux sont réprimées par la force, non sans provoquer la colère de la presse radicale et progressiste ainsi que d'une partie notable de l'opinion publique. Dans ce contexte, l'absence de propos sur

Justus Perthes, 1889, p.730 et p.752-753 ; SMITH P., « Robert Arthur Talbot Gascoyne Cecil », in HARRISON B. & MATTHEW H. C. C. (éd.), *op.cit.*, vol.10, p.761-775.

[1074] *Ibidem.*

[1075] CHARAUDEAU P., *op.cit.*, p.95.

l'Affaire pourrait être due non plus au dédain, cette fois-ci délibéré, de Solvyns, mais à celui de Salisbury. Les réalités sociales de Whitechapel et le fossé social victorien mis en évidence par toute la presse londonienne, y compris conservatrice[1076], rappellent le fossé social victorien constaté deux ans plus tôt après les manifestations de Trafalgar Square. La peur de la révolution sociale, déjà ravivée par ces deux dernières, est renforcée dans les esprits des classes dominantes à l'automne 1888[1077]. Salisbury n'a donc aucun intérêt professionnel à aborder l'Affaire dans le cadre de relations diplomatiques dans la mesure où elle est plus susceptible de faire mauvaise presse. Une autre possibilité, enfin, est que son retentissement soit tel que ni Solvyns ni Salisbury ne jugent utile d'en discuter[1078].

La dernière hypothèse, la plus logique de toutes, est que la série de crimes n'a tout simplement pas sa place dans une discussion sur des sujets diplomatiques, relevant de la politique extérieure et internationale et non intérieure et sécuritaire, à la charge de Matthews et non du Marquis de Salisbury. Si Solvyns est témoin, lui aussi, des manifestations de Trafalgar Square, il n'est pas en Belgique lorsqu'ont lieu celles en Belgique presque au même moment. En outre, Solvyns est un libéral doctrinaire[1079], peu porté, en principe, sur les questions d'ordre social, vis-à-vis desquelles il adopte plus vraisemblablement une posture plus méprisante et conservatrice que progressiste[1080].

En conclusion, aucune raison, hormis éventuellement le retentissement de l'Affaire, ne prédisposait l'ambassadeur Solvyns et le Premier ministre de Salisbury à en parler lors de leurs entrevues, tout comme à en faire état dans leurs rapports respectifs. Nous ne devons toutefois pas considérer d'office ce silence comme un dédain. Cette hypothèse demeure possible, si pas même probable. Mais la cause la plus logique, à défaut de la plus certaine, de leur silence reste le cadre professionnel de leurs rencontres.

2. Sources médicales

Si la fin du XIX^e^ est synonyme de bouleversements sociaux, elle est aussi marquée par les progrès de nombreuses disciplines scientifiques. L'anthropologie criminelle est l'une d'entre elles. Elle tient ses premiers congrès internationaux précisément à l'époque qui nous occupe. À l'instar de l'opinion publique et de la presse, ses praticiens s'intéressent

[1076] MARX R., *op.cit.*, p.16-17.
[1077] HAGGARD R., « Jack the Ripper as the threat of outcast London », in WARWICK A. & WILLIS M. (dir.), *op.cit.*, p.203-204 et p.209-210.
[1078] GARNER G. & LIENHARD T., « Le silence des sources en histoire ».
[1079] VANDEPLAS A., « Henri Solvyns », in INSTITUT ROYAL COLONIAL BELGE, *op.cit.*, p.769-773.
[1080] CHLEPENER B-S., *op.cit.*, p.165-166 ; VAN YPERSELE L., « L'image de la « pauvreté » dans la caricature belge de la Belle Époque », in TILLEUL J-L. (dir.), *op.cit.*, p.180-181.

particulièrement aux « monstres », à ces criminels qui se différencient de tous les autres par leurs actes meurtriers déviants, allant le plus à l'encontre de la morale et des normes collectives. Rappelons cependant que ces monstres ne font pas systématiquement des criminels professionnels. Sur base des déductions et explications d'un nombre croissant de médecins, le crime découle le plus souvent de la folie, innée, chez ces personnes destinées à vivre en marge de la société, avec un esprit comparable à celui d'une bête fauve. Si ces théories deviennent dominantes à la toute fin du siècle, elles sont encore récentes et minoritaires à la fin des années 1880[1081]. Compte tenu de la violence des crimes de Whitechapel, le véritable meurtrier représente, *a priori*, un cas d'étude des plus stimulants pour les criminologues, que l'on considère toujours comme des médecins à l'époque. Les différents aspects de son profil (physique, psychologie, environnement social, …) sont d'un intérêt scientifique. Ils les intéressent tout autant que les journaux et l'opinion publique.

Différentes écoles de criminologues se distinguent à l'époque qui nous occupe. Chacune cherche à imposer ses idées et ses méthodes d'analyse. L'auteur du seul[1082] écrit sur Jack l'Éventreur que nous soyons parvenus à trouver[1083] se rattache dans l'une d'entre elles comme nous le verrons plus loin. Au préalable, il est opportun de procéder à une brève contextualisation historique de l'anthropologie criminelle, encore jeune en 1888. Pour dire vrai, elle n'est pas encore unanimement reconnue comme discipline scientifique à part

---

[1081] KALIFA D., *L'encre et le sang …*, p.143 et p.320.

[1082] En dépit des nombreuses revues, recueils et travaux que nous référençons ici. Tous ont tous fait l'objet d'un dépouillement intégral pour les années comprises et surtout, disponibles entre les *terminus post quem* et *ante quem* de ce mémoire. Aucun d'entre eux n'abordant, même indirectement, l'Affaire Jack l'Éventreur, ils ne seront pas référencés dans notre bibliographie finale. Beaucoup sont des écrits français, retrouvés toutefois à partir d'instruments de travail belges. *Cf. Gazette médicale de Liège*¸ t.I-VIII, Liège, éd. Société anonyme de l'imprimerie liégeoise, 1888-1895 ; *Bulletin de la Société de médecine mentale de Belgique*, Gand & Leipzig, éd. Clemm, 1888 – 1893 ; *Catalogue de la bibliothèque de l'Académie royale de médecine de Belgique. Troisième supplément*, Bruxelles, éd. Manceaux, 1891 ; *Archives de l'anthropologie criminelle et des sciences pénales. Médecine légale, judiciaire. Statistique criminelle, législation et droit*, Paris, éd. Masson, 1886 – 1914 ; BOULENGIER O. (dir.), *La Presse médicale belge*¸ t.XL-XLV (1888 – 1893), Bruxelles, éd. C. Vande Weghe ; KIRN, *De la dégénérescence psychique et somatique des criminels*, 1889 ; FRANCOTTE X., *L'Anthropologie criminelle*, Bruxelles, éd. Polleunis & Ceuterick, 1890 ; VAN TRICHT V., *Crime ou folie, causerie par Victor Van Tricht S. J.*, 2e éd., Namur, éd. P. Godenne, 1891 ; FERRAZ DE MACEDO F., *Crime et criminel. Essai synthétique d'observations anatomiques, physiologiques, pathologiques et psychiques sur des délinquants vivants et morts, selon la méthode et les procédés anthropologiques les plus rigoureux. Contenant 48 stéréographies de grandeur naturelle, un schéma, plusieurs tableaux, etc. Présenté au Congrès international d'anthropologie criminelle, à Bruxelles, le 6 août 1892. Traduction du portugais par le docteur Henri De Courtois*, Lisbonne, éd. Imprimerie nationale, 1892 ; GODDYN A., « L'anthropologie criminelle et le congrès de Bruxelles », in *Le Magasin littéraire*, Gand, éd. A. Siffer, 1892 ; DE BAETS G., « Le traitement des incorrigibles. Étude d'anthropologie criminelle », in *Magasin Littéraire*¸ Gand, éd. A. Siffer, 1894 ; VERLAINE L., *Tables des Archives de biologie (1883 – 1914)*, Bruxelles, éd. Librairie nationale d'art et d'histoire, 1915 ; VANNÉRUS J., *Tables des Bulletins et des Mémoires de la société d'Anthropologie de Bruxelles (1883 – 1914)*, Bruxelles, éd. Van Oest, 1917.

[1083] COUTAGNE H., « Chronique anglaise et anglo-américaine », in LACASSAGNE A. *et alii* (dir.), *Archives de l'Anthropologie criminelle et des sciences pénales*, vol.6, Bruxelles, éd. Manceaux, 1891, p.85-92.

entière. Avant le XIX^{e} siècle, elle était considérée comme un chapitre de la psychiatrie relatif à l'aliénation mentale chez les délinquants. Jusqu'aux années 1850, on tente de définir les criminels selon leurs traits psychologiques (crétinerie, hystérie, …) mais surtout physiques (forme du crâne, taille de membres particuliers, …). Leurs anomalies psychiques n'attirent l'attention qu'à partir des années 1860. En 1876, Cesare Lombroso publie *L'homme criminel*, qui donne ses lettres de noblesse à l'anthropologie criminelle. Il y développe des théories anthropométriques, que l'on peut qualifier d'anthologie de la laideur, sur base de mensurations physiques et d'expériences sensorielles menées sur les criminels examinés. Elles rencontrent un franc succès et contribuent à assoir l'anthropologie criminelle comme discipline. Dans les années 1880, ses premiers congrès internationaux réunissent des scientifiques de différentes branches (anthropologues, biologistes, psychiatres, médecins légistes, sociologues, …), ainsi que des juristes et quelques policiers. Des tendances émergent et s'imposent tour à tour lors des différents congrès. L'école italienne de Lombroso impose son hégémonie lors du premier, tenu à Rome en 1885. Si elle domine toujours lors du deuxième, tenu à Paris en 1889, elle est remise en cause par Manouvrier. Pour ce dernier, la criminalité observable chez un homme trouve ses fondements dans son environnement. Pour résumer, il oppose une vision sociologique du crime à celle, très physiologique, de Lombroso. Ses idées rencontrent un retentissement croissant, surtout en France. Différentes personnalités le rejoignent, tels que Gabriel Tarde, le docteur Brouardel de l'école de Paris et surtout, le docteur Alexandre Lacassagne de l'école de Lyon. Tous saisissent la nécessité de lutter contre la criminalité en général par des réformes sociales à grande échelle. Ils développent et consolident rapidement leurs théories sur la sociologie criminelle. Si bien qu'ils les imposent et les font approuver par la communauté scientifique lors du troisième congrès d'anthropologie criminelle, tenu à Bruxelles en 1892. Lombroso y brille par son absence. Ses théories sur le criminel né et la physiologie criminelle sont déjà en phase d'archaïsation[1084].

Toutefois, elles conservent un point commun avec celles des écoles françaises et de toutes les disciplines scientifiques confondues : l'obligation d'un objet d'étude à disposition pour procéder à des analyses et obtenir des résultats approuvables par un jury compétent. Or, et l'auteur du seul article médical consacré à Jack l'Éventreur le souligne, le véritable meurtrier de Whitechapel n'a jamais été attrapé. Faute de données fiables à disposition, il ne

[1084] DARMON P., *Médecins et assassins à la Belle Époque. La médicalisation du crime*, Paris, éd. Seuil, 1989, p.34-48, p.83-84 et p.91-105.

peut faire l'objet d'aucune analyse prétendant à des résultats sûrs[1085]. Un autre point surprenant est le silence unanime de la communauté criminologue anglaise, pourtant aux premières loges pour étudier ou du moins, tenter de fournir l'une ou l'autre hypothèse sur les causes des meurtres et le profil du meurtrier[1086]. Dans un article antérieur, simultané aux crimes de Whitechapel, l'auteur l'explique par le simple fait que l'anthropologie criminelle bénéfice, actuellement, de trop peu de faveurs, non pas au Royaume-Uni, mais bien dans l'ensemble du monde anglo-saxon. Les théories prônées par les écoles italiennes et françaises n'y rencontrent pas un écho suffisamment important pour pouvoir faire l'objet d'études approfondies, ni pour interférer dans les jugements[1087].

L'auteur du seul article consacré à Jack l'Éventreur, Henri Coutagne, est un médecin légiste de l'école de Lyon[1088]. Son article est publié dans un ouvrage collectif français édité annuellement en volume à Paris, mais également à Bruxelles. Par ailleurs, l'un des directeurs de cette revue n'est autre que Lacassagne. Faute de données fiables à disposition, Coutagne explicite que les mobiles de meurtres qu'il avance dans son article doivent être considérés comme des hypothèses probables plutôt que comme des vérités en soi. Pour ce faire, il met à profit les théories d'anthropologie criminelles développées par les écoles françaises et ce, en cherchant des mobiles éventuelles dans le milieu de l'assassin et du lieu où il a commis ses crimes : Whitechapel. Coutagne opère une distinction que Lacassagne approuve un an plus tard au troisième congrès d'anthropologie de Bruxelles : celles des aliénés et des criminels, proposée par les psychiatres présents. Les causes de la criminalité observable chez le sont individuelles chez les premiers, alors qu'elles sont sociales chez les seconds[1089]. Coutagne classe Jack l'Éventreur dans la catégorie des criminels. Il défend l'idée qu'il pas fou par le fait qu'il choisit ses victimes en fonction de leur profession, commune, et les

---

[1085] COUTAGNE H., *op.cit.*, p.90.

[1086] Un point frappant lors trois congrès d'anthropologie criminelle est d'ailleurs l'absence systématique non pas de criminologues, mais bien de scientifiques anglais toutes catégories confondues. *Cf. Actes du deuxième congrès international d'anthropologie criminelle tenu à Paris (août 1889),* Paris, éd. Masson, 1889 ; *Actes du troisième congrès international d'anthropologie criminelle tenu à Bruxelles (août 1892),* Bruxelles, éd. Hayez, 1893.

[1087] Coutagne y fournit quelques noms connus antérieures connus réputés pour leurs travaux, comme notamment Darwin et Spencer ou encore Christison et Taylor, deux médecins légistes réputés. *Cf.* COUTAGNE H., « Chronique anglaise et anglo-américaine », in LACASSAGNE A. *et alii* (dir.), *Archives de l'Anthropologie criminelle et des sciences pénales*, vol.3, Bruxelles, éd. Manceaux, 1888, p.666-667.

[1088] Aucune autre information n'est connue à son sujet, hormis dates et lieux de naissance et de décès et le fait qu'il menait une carrière de luthier et de musicologue en parallèle de la médecine légale. Il naît à Lyon en 1846 et y décède en 1895. *Cf.* BNF, *Site de la Bibliothèque nationale de France*, [En Ligne], https://data.bnf.fr/fr/10583999/henry_coutagne/, (Page consultée le 12/08/2019 ; Dernière mise à jour le 16/07/2019).

[1089] DARMON P., *op.cit.*, p.104-105.

exécute puis les mutile selon un mode opératoire toujours identique. Puisque la folie individuelle et innée n'est plus la cause des crimes, cette dernière doit être recherchée dans le milieu social et surtout, moral des meurtres et de l'individu. Les réflexions et développements de Coutagne indiquent qu'il a été très marqué par la misère sociale et la déchéance morale de Whitechapel. S'il avance le milieu social d'origine du véritable meurtrier et ses conditions d'éducation, Coutagne retient surtout le contexte moral victorien rigoriste :

> « Si, comme il est vraisemblable, Jack a eu pour mobile la moralisation de la prostituée londonienne et l'a poursuivie en cherchant à terroriser par l'effroi de ses exécutions, ne serait-on pas autorisé à le regarder comme un adepte pathologiquement dévoyé de ce rigorisme religieux à la propagande audacieuse et insatiable dont la société anglaise est plus profondément que jamais imprégnée de nos jours, au moins officiellement ? »[1090].

Le médecin légiste pointe ici le rigorisme religieux et la déchéance morale des prostituées de Whitechapel comme cause vraisemblable des meurtres. Leur motif exact serait une volonté de les purifier en les assassinant. Il avance et démontre ainsi, toujours par hypothèse et sans la moindre affirmation, que Jack l'Éventreur n'est pas un aliéné mais un fanatique ayant succombé aux influences religieuses de la société victorienne. Le rigorisme moral britannique, que le médecin-légiste lyonnais dénonce, semble donc avoir marqué les esprits instruits, français comme belges, plus que les autres. En effet, pour rappel, Pickwick le dénonce une première fois en juillet 1889[1091], puis une seconde en février 1891[1092]. Sans le critiquer explicitement, la majorité des journaux belges s'y réfèrent au début du mois d'octobre 1888 lorsqu'ils avancent des hypothèses sur le profil du meurtrier. Ils ne le décrivent pas non plus comme un aliéné, mais comme un fanatique religieux, monomane de la prostitution, contre laquelle il mène une croisade personnelle à Londres[1093]. Ainsi, le rigorisme et le fossé moraux victorien est conscientisé, au moins temporairement, par l'ensemble de l'opinion publique belge. Néanmoins, c'est l'opinion belge francophone instruite[1094] qui retient cette dimension de Whitechapel et de l'Angleterre victorienne en général sur le long terme. On peut supposer que la communauté scientifique belge au sens large comprend des criminologues ou au moins, des adeptes ou des spécialistes qui s'y

[1090] COUTAGNE H., « Chronique anglaise et anglo-américaine », in LACASSAGNE A. *et alii* (dir.), *op.cit.*, vol.6, p.90.
[1091] PICKWICK, « La Vie Anglaise », in *L'Indépendance belge*, 24 juillet 1889, p.2.
[1092] PICKWICK, « La Vie Anglaise », in *L'Indépendance belge*, 18 février 1891, p.2.
[1093] *L'Indépendance belge*, 3 et 4 octobre 1888, p.1 et p.3 ; *Courrier de l'Escaut*, 3 octobre 1888, p.1 ; *Het Handelsblad*, 3 et 4 octobre 1888, p.2 et p.1 ; *Le Peuple*, 4 octobre 1888, p.4 ; *Vooruit*¸ 5 et 6 octobre, p.1-2 et p.1 ; *Le Soir*, 6 octobre 1888, p.2 ; *La Réforme*, 2 et 7 octobre 1888, p.2 et p.3.
[1094] Les *Archives de l'Anthropologie criminelle et des sciences pénales* étant éditées et donc, vendues et lues également en Belgique francophone.

intéressent directement dans la mesure où le troisième congrès d'anthropologie criminelle se tient à Bruxelles en 1892. En outre, compte tenu des facilités linguistiques, de la proximité géographique et enfin, de l'édition bruxelloise de l'ouvrage collectif de Lacassagne, on peut supposer que le monde médical belge, s'il n'est pas plus proche d'une école criminologue que d'une autre, se tient au moins informé des théories sur la sociologie criminelle développées par leurs voisins français. Il n'est évidemment pas exclu, et même en fait probable, que les idées de l'école italienne pénètrent aussi les milieux scientifiques belges. Toutefois, moins d'éléments permettent, actuellement, d'appuyer et de vérifier cette hypothèse.

En outre, l'article de Coutagne ne se veut pas que réflexif et médical. Il se veut aussi dénonciateur, certes du fossé moral, mais aussi du fossé social observables dans ces « bas-fonds sociaux légendeurès de la capitale anglaise. »[1095]. Il critique la pauvreté, mais surtout la criminalité de Whitechapel et de Londres plus en général. L'image qu'il dresse de la capitale britannique au terme de son article est celle d'une ville marquée la criminalité, l'insécurité, le danger, la violence quotidienne et omniprésente, ... plus que par la décadence matérielle, sociale et morale. Coutagne conforte cette image en rappelant les statistiques criminelles de la ville de Londres pour l'année 1887, relayées en septembre 1888 par le *Journal des débats politiques et littéraires*[1096].

Enfin, Coutagne souligne explicitement le retentissement international de l'Affaire, dans « tout le monde civilisé »[1097]. À défaut d'avoir suscité plus de travaux pour les raisons expliquées ci-dessus, il sous-entend l'intérêt particulier qu'elle a rencontré auprès de la communauté médicale et plus particulièrement, criminologue internationale. En usant bien du conditionnel, il souligne que l'état mental du tueur, s'il avait été attrapé, aurait constitué un cas d'analyse des plus intéressants dans le cadre d'études plus larges sur la psychologie criminelle. L'intérêt professionnel qu'il aurait pu représenter pour cette communauté restreinte de gens instruits est décrit comme unique[1098].

On peut conclure premièrement que la presque absence de sources médicales sur l'Affaire, si elle s'avère trompeuse dans un premier temps à l'instar des sources diplomatiques, est logique car elle est, elle aussi, liée aux règles de la profession du public

[1095] COUTAGNE H., « Chronique anglaise et anglo-américaine », in LACASSAGNE A. *et alii* (dir.), *op.cit.*, vol.6, p.89.
[1096] *Idem*, p.90 ; « Lettres de Londres », in *Journal des débats politiques et littéraires*¸ 24 septembre 1888, p.2.
[1097] *Idem*, p.89.
[1098] *Ibidem*.

instruit concerné. En outre, cet article reste français et non belge. La méthode de réflexion proposée reste toutefois la seule viable, faute de données fiables sur l'assassin. Le milieu criminologue et médico-légale belge francophone n'a pas d'alternatives aux réalités sociales et surtout, morales de l'East-End pour s'intéresser à l'Affaire, dans un cadre professionnel toutefois. En effet, si les réalités morales semblent avoir suscité l'intérêt du criminologue, les réalités sociales et la criminalité importante de Whitechapel semblent avoir davantage marqué le lecteur instruit. Faute d'avoir d'autres écrits médicaux à disposition sur l'Affaire, il serait imprudent de considérer ici que le milieu médico-légiste et criminologue belge ait porté un intérêt aux réalités morales et sociales londoniennes comparable ou supérieur à celui de Coutagne. Son écrit ne récuse pas l'hypothèse formulée à l'issue de l'analyse du discours de la presse belge. Cette dernière stipulant que le public belge instruit a, à l'instar du lectorat populaire, surtout retenu de l'Affaire sa violence, son mystère perpétuel et la criminalité omniprésente et quotidienne de son cadre. Cependant, elle appuie celle voulant que ce même public ait porté une attention aux réalités morales et sociales de l'East-End, beaucoup plus importante que le lectorat populaire sur le long terme. Plus que ce dernier, le lectorat belge instruit semble retenir l'image d'un lieu marqué certes par une criminalité importante, mais aussi par une misère matérielle extrême et une déchéance morale importante. En outre, notamment s'il est plus anti-clérical que catholique, le lectorat belge francophone et instruit est plus susceptible que tous les autres d'avoir retenu l'importance du rigorisme moral victorien en vigueur non pas seulement à Londres, mais dans l'ensemble de la société victorienne. Les meurtres lui révèlent à quel point cette société, à cause de son fossé social, est profondément divisée sur le plan moral. Pour résumer, ils révèlent au public belge francophone et instruit la crise de conscience à laquelle la société victorienne se voit confrontée à force d'avoir cherché à imposer ses fantasmes idéologiques à tous ses membres, y compris les plus démunis n'ayant pas les moyens de les appliquer.

3. Écrits touristiques & récits de voyage

Ces sources constituent des écrits intéressants dans la mesure où les voyages, notamment touristiques, sont presque exclusivement l'affaire des milieux aisés et instruits à la Belle Époque. Cependant, nous avons été confrontés à nouveau silence, plus relatif cette fois. Les mentions de Jack l'Éventreur sont effet rarissimes mais bien existantes, dans les écrits touristiques et de voyage belges.

Dans leur grande majorité, les voyages individuels à Londres et dans le Royaume-Uni plus en général, ainsi que les séjours touristiques y étant organisés par les agences voyages,

se focalisent sur les lieux grandioses et les quartiers huppés, animés et commerciaux. Puisqu'il s'agit de valoriser et/ou de vendre un voyage, le portrait que les écrits en dressent au travers des parcours effectués ou proposés est logiquement dichotomique par rapport à celui fourni par la presse belges aux mois de septembre et d'octobre 1888 et plus tard, par le docteur Henri Coutagne. Londres est ainsi décrite comme une ville opulente, certes surpeuplée, mais hyperactive et immensément riche de par son commerce, son industrie et les innombrables activités ou loisirs qu'elles proposent, de jour comme de nuit, particulièrement au printemps et en été. On ne cache pas au touriste ou au voyageur qu'il s'apprête à visiter la plus grande métropole du monde[1099].

Les rares écrits qui évoquent l'Éventreur sont peu nombreux. Néanmoins, ils rendent compte explicitement du fossé social observable à Londres et ce, en l'espace de seulement quelques lignes, comme en témoigne l'extrait ci-dessus, issu d'un compte-rendu d'un ancien participant à un séjour proposé par une agence de voyage :

> « Nous retraversons la Tamise, en passant devant la cathédrale de St-Paul et nous arrivons dans le hideux quartier de White Chapel, fouillis de rues sordides, où le vice et l'indigence semblent avoir à jamais élu domicile, théâtre des sinistres exploits de Jack l'Eventreur.
> Mais bientôt, l'aspect change : nous voilà dans l'aristocratique quartier de West-End. Frappante antithèse ! Là-bas, l'indigence la plus poignante, ici le luxe le plus effréné. Le monument élevé à la mémoire du Prince Consort, le défunt époux de la Reine actuelle, illustre brillamment cette opulente partie de la ville. »[1100].

Cet extrait s'insère dans un discours beaucoup plus long et bien plus élogieux de la ville de Londres que les propos retranscrits ci-dessus. La différence de richesse et de conditions de vie des habitants des quartiers de l'East-End et du West-End, qui ne sont séparés l'un de l'autre que par celui de la Cité, choque l'esprit du participant. Un élément intriguant demeure : l'absence de mention de Whitechapel dans le numéro précédent de la revue, dans lequel est détaillé le programme de la visite de Londres à laquelle l'auteur du compte-rendu du numéro suivant a participé[1101]. En d'autres termes, le passage par

---

[1099] BAEDEKER K. (éd.), *Londres et ses environs suivis d'excursions diverses – Manuel du voyageur, avec 4 cartes et 19 plans*, 7e éd. et 8e éd., Leipzig, 1888 et 1890 ; *Guide du touriste à travers le Luxembourg, l'Ardenne belge, les Flandres, la mer du Nord et la Manche, le comté de Kent, le Pays de Galles, les lacs anglais, l'Ecosse, avec 100 dessins originaux de MM. Hoetericckx, Van Gelder, etc.*, Bruxelles, éd. Veuve Monnom, 1891 ; PARMENTIER C. (dir.), *L'Excursion. Journal des Touristes*, 8e – 14e année (1887 – 1893), Bruxelles, éd. Société Internationale des Touristes ; LANDMARK O. & GRANDERATH H. I. (dir.), *Le Touriste. Organe mensuel publié par le Bureau Scandinave, Agence internationale des voyages*, 4e – 6e année (1892 – 1894), Bruxelles ; FRESON J-G., *À Londres pendant la « saison »*, Bruxelles, éd. Weissenbruch, 1894 ; *Great Eastern Railway, guide du touriste. Huit jours à Londres. Voie d'Anvers-Harwich*, Bruxelles, éd. Guyot, 1894.

[1100] « Un voyage à Londres », in LANDMARK O. & GRANDERATH H. I. (dir.), *Le Touriste*., 4e année, n°5 (septembre – octobre 1892), Bruxelles, p.3.

[1101] LANDMARK O. & GRANDERATH H. I. (dir.), *Le Touriste*., 4e année, n°4 (juillet – août 1892), Bruxelles.

Whitechapel n'était pas prévu ou du moins, n'était pas connu des touristes avant le voyage. Tardivement, la visite de l'East-End, ou du moins le passage par le district, finit par être inclue dans les brochures. Le programme qu'elles détaillent place le passage dans le quartier du « commerce maritime et de l'affreuse misère » juste après la visite du « plus magnifique quartier de la ville » qu'est le West-End, où vivent les « millionnaires qui composent l'aristocratie anglaise »[1102].

Cette mise en avant, ou l'apparition de cette mention de la misère dans une brochure touristique, invite à se poser la question de savoir si elle n'est pas vendeuse auprès d'un public aisé et instruit. Pour ce dernier, elle peut en effet apparaître comme exotique, dépaysante et donc, lucrative dans le cadre d'un voyage. L'intérêt des élites sociétales pour les bas-fonds n'est, par ailleurs, pas récent. En Angleterre, ces derniers constituent même une attraction touristique depuis les années 1820 pour les visiteurs aisés et instruits les plus courageux. Sans surprise, l'East-End figure sur la liste de ces attractions, avant même que n'aient lieu les crimes de Whitechapel[1103]. De surcroît, le mythe de Jack l'Éventreur construit par la presse londonienne et relayé par la presse internationale semble lui-même devenir une attraction. Des manuels de voyage, qui décrivent brièvement la misère du quartier, soulignent implicitement l'intérêt qu'il représente en mentionnant son célèbre assassin. À noter que le pseudonyme de ce dernier n'est pas employé comme synonyme de misère, mais bien comme synonyme de mystère et de violence. La misère n'est pas pour autant dissimulée. Elle est toujours mentionnée juste avant ou juste après la richesse et l'opulence du quartier à suivre ou visité précédemment[1104]. Le fossé social observable à Londres est ainsi peint brièvement, mais efficacement. Sa description, telle qu'agencée dans le texte, renseigne le lecteur et le touriste aisés sur l'existence d'attractions touristiques plus atypiques, plus discrètes et plus sensationnelles que les traditionnels beaux quartiers.

Ces différentes mentions invitent à penser que l'intérêt des touristes et voyageurs belges des classes dominantes nourrissent un intérêt, au moins minimal, à la misère, à la criminalité et enfin, à l'Affaire Jack l'Éventreur en elle-même. Rappelons toutefois qu'elles sont presque systémiquement brèves dans les écrits et par conséquent, secondaires. Les récits de voyage et les brochures touristiques restent presque entièrement cantonnés aux lieux, aux

[1102] LANDMARK O. & GRANDERATH H. I. (dir.), *Le Touriste*., 6e année, n°3 (mai – juin 1894), Bruxelles.
[1103] KALIFA D., *Les bas-fonds*, p.206-208.
[1104] *Guide du touriste à travers le Luxembourg* …, p.111-113.

monuments, aux quartiers et aux activités démontrant la richesse, la beauté, l'hyperactivité et enfin, la puissance de la métropole, du pays et de la société victorienne plus en général.

Il semble toutefois que l'Affaire ait agi dans les esprits de certains professionnels du tourisme, si l'on en croit les évolutions minimes mais éloquentes du guide de Baedeker, édité à Leipzig, traduit et vraisemblablement proposé en vente à Bruxelles. Ces évolutions sont remarquables aux lectures de la septième édition, parue l'année même des crimes de Whitechapel, et de la suivante, parue en 1890[1105].

> Puis : *Whitechapel*, avec les raffineries de sucre et leurs ouvriers allemands, **en somme un quartier misérable** ; *Houndsditch* et les *Minories*, le quartier des juifs ; *Bethnal-Green*, *Spitalfields* et une portion de *Shoreditch*, au N. de la ville, le district des fabriques **et de la population pauvre**. Ces quartiers sont habités en majeure partie par des ouvriers en soie, dont bon nombre descendent des protestants émigrés de France par suite de la révocation de l'édit de Nantes, en 1685. *Clerkenwell*, entre Islington et Hatton-Garden, le district des horlogers et des ouvriers en métal**, mais aussi de l'ignorance et du vice** ; *Paternoster-row*, près de St-Paul, le centre de la librairie ; *Chancery-lane* et les *Inns of Court*, le quartier des avocats et de la magistrature. »[1106].

Aussi minimes soient-ils, ces quelques ajouts témoignent du retentissement de l'Affaire et de la misère sociale qu'elle a révélée notamment de son cadre, auprès du public instruit. Si les éditions précédentes aux crimes de Whitechapel avaient déjà bien mis en évidence la criminalité importante à Londres, notamment le vol[1107], ils soulignent brièvement mais explicitement le fossé social. Ces ajouts amènent à des conclusions analogues aux précédentes : la misère dénote dans une ville opulente comme Londres et donc, est potentiellement vendeuse auprès d'un public habitué à visiter et surtout, à vivre dans un milieu aisé, propre, calme et sûr.

En conclusion, on remarque que l'Affaire semble avoir un retentissement très minime, mais certain, sur le contenu des écrits de voyage et de tourisme. Progressivement, ceux-ci ne cachent plus, ou plutôt, dissimulent moins la misère sociale de Londres à leurs lecteurs aisés et instruits. Sans la valoriser, ils leurs rappellent qu'elle reste une réalité observable dans certains de ses quartiers en dépit de sa grandeur à de nombreux niveaux. En parallèle, les auteurs et organismes de voyage qui mentionnent l'Affaire dans leurs écrits ou leurs brochures rappellent à leurs lecteurs que cette misère, qui constitue une attraction touristique

---

[1105] Afin de ne pas recopier deux fois un texte très ressemblant, les ajouts de l'édition de 1890 apposés au texte de 1888 seront soulignés et indiqués en gras.

[1106] BAEDEKER K. (éd.), *Londres et ses environs suivis d'excursions diverses – Manuel du voyageur, avec 4 cartes et 19 plans*, 7e éd., Leipzig, 1888, p.55-56 ; BAEDEKER K. (éd.), *Londres et ses environs suivis d'excursions diverses – Manuel du voyageur, avec 4 cartes et 19 plans*, 8e éd., Leipzig, 1890, p.56-57.

[1107] Elle est davantage mise en avant que les autres problèmes de la ville. L'auteur avertit le touriste intéressé dès les premières pages du guide manuel. *Cf. Idem*, p.4.

pour les plus courageux d'entre eux en raison de son caractère exotique et sensationnel en raison de la criminalité qu'on y observe est en plus le berceau d'un mystère meurtrier et contemporain au retentissement international. *De facto*, la misère de Londres devient une misère attractive pour une portion limitée des voyageurs belges instruits.

La représentation que l'on propose de la métropole n'est pas conforme à celle proposée par les écrits spécifiquement à l'Affaire. De manière systématique, Londres, ville symbole du Royaume-Uni et de la société victorienne, est largement décrite comme une ville opulente, riche de son commerce, de son activité diurne et nocturne intense, de son patrimoine historique, culturel et artistique, de ses nombreux clubs et enfin, du tempérament plus souvent valorisé que critiqué de ses millions d'habitants. Par extension, c'est le pays et la société victorienne qui s'en retrouvent valorisés. Si les récits de voyage et les autres écrits touristiques sont peu portés sur la misère sociale de Whitechapel et sur l'Affaire Jack l'Éventreur, qu'ils minimisent, ils nous permettent toutefois de dépasser l'image de leur cadre particulier pour nous intéresser à celle d'un autre cadre, plus général, dans lequel elle s'insèrent toutes les deux. Ils rappellent ainsi que si la misère sociale et la criminalité sont deux réalités londoniennes mises en évidence par série de crimes macabres au retentissement conséquent et international, elles ne demeurent pas moins des éléments secondaires d'un ensemble plus vaste et plus hétérogène, certes riche, mais pas forcément autant que ne l'attestent les récits de voyages et les brochures touristiques. En effet, pour rappel, ces derniers restent produits et destinés à un lectorat aisé et instruit, numériquement très restreint. Des études à partir d'autres types d'écrits, indépendants de l'Affaire et n'étant pas destinés à vendre l'Angleterre et la ville de Londres comme destination touristique, permettront d'en savoir davantage sur l'image belge de l'Angleterre victorienne prise dans son ensemble ou au moins, d'un autre aspect de cette dernière.

4. Sources littéraires

4.1. VERHULST Rafaël, « Jack-the-Ripper : the vrouwenmoorder », in *Het Laatste Nieuws*, 13 mars – 8 octobre 1892.

Ce roman-feuilleton est particulier dans la mesure où il n'est pas destiné, *a priori*, à un public instruit. La feuille dans laquelle il paraît trois ans et demi après les faits est encore jeune à l'époque. Dirigée par Julius Hoste, elle est soutenue par des personnalités libérales favorables au mouvement flamand. De ligne éditoriale progressiste, elle reste indépendante du parti et fait partie des feuilles bruxelloises massifiées, destinées à un large public. Pour attirer ce dernier, Hoste vend la feuille à prix bas et privilégie l'information factuelle aux

articles d'opinion[1108]. C'est donc à un lectorat plutôt populaire que le feuilleton de Verhulst se destine en priorité. Rafaël Verhulst est un poète et dramaturge belge néerlandophone, né en 1866 et décédé en 1941. Il figure parmi les principaux auteurs flamands de la fin du XIX[e] siècle[1109] et est considéré comme le père de la littérature policière flamande. S'il est surtout connu pour être à l'origine de la série d'histoires *Robert et Bertrand*, c'est au feuilleton *Jack-the-Ripper*, qui mêle le genre policier à l'aventure, qu'il doit ce dernier titre[1110].

Il ne s'agira pas ici de procéder à une analyse complète du feuilleton. L'histoire est celle d'une vengeance s'étalant sur plusieurs années. Si elle débute dans le même cadre que celui des véritables crimes de Londres, elle se déplace ensuite aux États-Unis[1111], dont le cadre n'est pas intéressant pour nous ici. L'histoire en elle-même l'est à peine. L'intérêt de ce feuilleton, destiné à un public populaire, est la description du cadre londonien par son auteur, homme de lettres aux penchants libéraux. Celle-ci est à même de nous renseigner sur les aspects de l'Affaire ayant le plus marqué l'opinion belge instruite et dans une moindre mesure, progressiste et anticléricale, sur le long terme. En outre, le lectorat néerlandophone visé par *Het Laatste Nieuws* est un public bruxellois, que ni le *Vooruit* ni *Het Handelsblad* ne peuvent attirer en raison de l'éloignement géographique. En conséquence, cette source alternative sera à même de fournir quelques éléments pour interpréter l'opinion du public néerlandophone bruxellois et populaire sur l'Angleterre victorienne et plus précisément, sur la ville de Londres.

L'action du feuilleton commence en 1881. Dès le premier numéro, Verhulst évoque le fossé social observable à Londres. Ses personnages, la majorité des bons-à-rien, discutent de l'exécution prochaine d'un certain Jack Bright, un riche marchand du West-End devenu Lord, accusé du meurtre d'une prostituée des bas-fonds. Passé l'exécution, tous s'en vont, à l'instar du reste de la foule, boire dans une taverne. Les noms ou surnoms et le langage employé par les personnages sont argotiques. Ils renforcent d'eux-mêmes l'atmosphère de lieu malfamé[1112]. Outre l'alcoolisme de nombreux habitants, il décrit aussi leur aspect indigent et rustre et leurs manies grossières. En outre, il rappelle la criminalité ambiante de l'East-End en faisant passer ses personnages par différents lieux réputés pour être des

[1108] VAN DEN DUNGEN P., « Het Laaste Nieuws », in JAUMAIN S., (dir.), *op.cit.*, p.475.
[1109] DE SEYN E., (dir.), *Dictionnaire des écrivains belges : bio-bibliographie*, t.II, Bruges, éd. Excelsior, 1931, p.2003.
[1110] *Idem*, p.221.
[1111] *Ibidem*.
[1112] VERHULST Rafaël, « Jack-the-Ripper : the vrouwenmoorder », n°1-3, in *Het Laatste Nieuws*, 13 mars 1892, p.1-2.

repaires d'assassins, tels que Mitre Square[1113]. Le fossé social se remarque ensuite par d'autres éléments, tels que la prostitution. C'est en apprenant que sa fille s'est retrouvée forcée de la pratiquer à Whitechapel que Jack Bright aurait décidé de passer à l'acte en s'en prenant au milieu des proxénètes et à leurs employées. Ceci afin de laver l'honneur de sa fille[1114]. Comme ce père vengeur est issu de la haute société, il est, en principe, plus imprégné des idéaux rigoristes victoriens en matière de sexualité et de chasteté que les autres personnages. Verhulst noue donc une partie de son intrigue sur la dimension morale du fossé social victorien.

L'histoire fait ensuite un saut dans le temps jusqu'au 8 septembre 1888, précisément au moment où la foule de Whitechapel découvre un cadavre de prostituée dans une cour, mutilé exactement de la même façon qu'Annie Chapman. Verhulst transpose ici un élément réel dans sa fiction tout en changeant son lieu, qui n'était pas le quartier de Whitechapel mais celui voisin de Spitalfield, et le nom de la victime, qu'il ne donne tout simplement pas . Toutefois, il imite les faits diversiers de l'automne 1888 en fournissant une description très précise des mutilations subies. La composition et la réaction de la foule qu'observe le personnage est identique à celles décrites par les journaux au lendemain de la découverte du cadavre de Chapman. Les femmes sont aussi ivres que maigres. Les plus jeunes d'entre elles sont partiellement dénudées. Les hommes ont l'apparence de voleurs. Le personnage que l'on suit est apostrophé par la foule en raison de son apparence distinguée, qui dénote. Verhulst renvoie ici aux témoignages sur le dernier homme vu en compagnie de Mary Jane Kelly, qui orienta les accusations arbitraires des habitants impulsifs et instinctifs de Whitechapel trois ans et demi plutôt vers des hommes distingués passé le cinquième meurtre. La réaction antisémite de la foule de Spitalfield après la découverte du cadre de Chapman est retranscrite lorsque le personnage frappe à la porte d'une maison et appelle à haute voix son ami, dénommé Abraham. Aussitôt, la foule multiplie ses jurons antisémites contre les habitants de la maison. Elle devient violente, jusqu'à lancer des pierres aux fenêtres. La situation s'envenime tellement que la personne qui vient ouvrir doit s'armer d'un revolver. En parallèle, la police reçoit une lettre où le meurtrier présumé, qui se présente sous le pseudonyme « Jack the Ripper » rit de celui qu'on lui attribue, « Leather Apron ». Il se dit être le danger des femmes de Whitechapel[1115]. Passé cet incident, le récit fournit de moins

[1113] L'emplacement exact où fut assassinée Catherine Eddowes dans la nuit du 29 au 30 septembre 1888. *Cf.* VERHULST Rafaël, « Jack-the-Ripper … , n°4-5, in *Het Laatste Nieuws,* 13 mars et 16 mars 1892, p.2.
[1114] VERHULST Rafaël, « Jack-the-Ripper … , n°6, in *Het Laatste Nieuws,* 17 mars 1892, p.1.
[1115] VERHULST Rafaël, « Jack-the-Ripper … , n°10-12, in *Het Laatste Nieuws,* 21-23 mars 1892, p.1.

en moins de détails et de descriptions comprenant des éléments nouveaux. Le cadre de l'action se déroulant en Angleterre est désormais planté et Verhulst embraye définitivement sur le déroulement.

On remarque tout au long des quelques numéros analysés ici que Verhulst a le souci de l'authenticité. Tous les éléments connexes au cadre de l'Affaire relevés et développés en septembre 1888 par la presse libérale[1116] et en octobre 1888 par la majorité de la presse belge sont retranscris ici avec insistance. Le cadre dans lequel il place la première partie de son récit est identique à la réalité du Whitechapel de 1888, tel que rapportée par les journaux.

Fait intéressant : Verhulst brise le quatrième mur littéraire en s'adressant à ses lecteurs de temps à autres, afin de leurs livrer des anecdotes destinées à leurs fournir un aperçu encore meilleur aperçu du cadre de la fiction qu'il raconte. Ainsi, après avoir expliqué le mobile des meurtres de son personnage, il cherche à donner un meilleur aperçu des crimes commis par un récapitulatif des informations relatives au meurtre de Frances Coles, survenu exactement treize mois avant la parution du roman-feuilleton. En dehors de rappeler les mutilations dont elle fut victime, les circonstances de son meurtre et de la découverte de son corps, sa profession de malchanceuse, etc., Verhulst précise que le meurtre de Coles, le pseudonyme de l'assassin et le caractère sexuel de ses crimes ne firent pas sensation en Angleterre, mais bien dans le monde entier[1117]. Verhulst est bien placé pour formuler de tels propos dans la mesure où il était déjà employé au *Laatste Nieuws* au moment des premiers crimes de Whitechapel[1118]. Ses prises de parole personnelles se répètent par la suite. Verhulst décrit explicitement Londres comme une métropole où la population, plus que nulle part ailleurs, est découpée et regroupée en classes sociales[1119].

Les analyses opérées ici ne peuvent prétendre à l'exhaustivité pour des raisons évidentes. Néanmoins, elles démontrent assez explicitement quels aspects, quelles réalités de Whitechapel et du Londres victorien divisé socialement ont été retenues par le père de la littérature policière flamande. Si l'on se fie à nos hypothèses formulées à l'issue du chapitre sur l'analyse du discours de presse, l'image que Verhulst s'est construite de Londres est comparable à celle vraisemblablement développée par le public francophone instruit et

[1116] Et donc peut-être par *Het Laatste Nieuws* car sa ligne éditoriale correspond. *Cf.* VAN DEN DUNGEN P., « Het Laaste Nieuws », in JAUMAIN S., (dir.), *op.cit.*, p.475.
[1117] VERHULST Rafaël, « Jack-the-Ripper … , n°6, in *Het Laatste Nieuws*, 17 mars 1892, p.1.
[1118] Pour anecdote, il fut le seul membre de l'équipe d'origine à ne pas être licencié par Hoste lorsque ce dernier rachète la feuille deux mois après la naissance. *Cf.* DE LAET D., « Misdaadliteratuur in Vlaanderen …, p.219.
[1119] VERHULST Rafaël, « Jack-the-Ripper … , n°13, in *Het Laatste Nieuws*, 24 mars 1892, p.1.

libéral ou au moins, anticlérical. La capitale du Royaume-Uni est certes marquée par la criminalité ambiante qui y règne, notamment dans ses bas-fonds. Ces derniers sont habités par une population comprenant nombre d'interlopes, essentiellement des voleurs et des prostituées. Cette atmosphère de criminalité est renforcée par le fait qu'une partie notable d'entre eux consomment régulièrement de l'alcool dans les nombreuses tavernes de leur quartier et qu'une autre, plus limitée mais remarquée, s'adonne à la prostitution[1120]. Ces deux derniers éléments font particulièrement ressortir l'aspect moral de la misère sociale[1121]. Les habitants en généraux sont à nouveau présentés comme primaires, impulsifs, instinctifs et téléguidés par leurs ressentiments plutôt que par leur raison. Verhulst marque le fossé social en opposant explicitement ce tempérament archétypique des foules à l'apparence distinguée et à l'opulence des personnes issues du West-End, soi-disant peuplé d'aristocrates[1122]. La critique que formule implicitement Verhulst de l'antisémitisme virulent des habitants de l'East-End peut être expliquée par le positionnement général des libéraux belges vis-à-vis de la question juive. Ceux-ci sont les seuls à ne pas faire preuve ouvertement, ou du moins de manière un tant soit peu remarquée, d'antisémitisme. La presse libérale belge adopte même une posture proche du philosémitisme[1123]. Enfin, les propos que Verhulst tient de lui-même, et non via ses personnages ou la narration, sur le retentissement de l'Affaire à l'étranger, incitent à croire qu'elle ne fut pas suivie uniquement par un lectorat populaire friand d'actualités criminelles distrayantes et sensationnelles, mais également par une portion plus importante que d'habitude du public instruit plus adeptes d'articles réflexifs d'opinion.

L'opinion du lectorat néerlandophone populaire bruxellois est plus difficile à intepréter. On peut toutefois avancer l'hypothèse que l'image qu'il développe de Londres et de la société victorienne est comparable à celle qu'il avait peut-être développée trois ans et demi plutôt. Cette hypothèse s'appuie sur le postulat que *Het Laatste Nieuws*, à l'instar des autres journaux libéraux belges, avait également mis en évidence les différentes réalités de Whitechapel, que Verhulst décrit chacune dans les premiers numéros de son feuilleton. Ce

---

[1120] DUPONT-BOUCHAT M-S., « Constructions et transformations des sensibilités à la violence au fil du XIX^e siècle », in KURGAN-VAN HENTENRYK G., (dir.), *op.cit.*, p.56-57 ; KEUNINGS L., « L'affaire de la traite des blanches. Un aspect de la prostitution urbaine en Europe occidentale au XIX^e siècle », in CHAUMONT J-M. & MACHIELS C. (dir.), *op.cit.*, p.17-44 ; OPEN EDITION BOOKS, *Plateforme Open Edition Books*, [En Ligne], https://books.openedition.org/pucl/744, (Page consultée le 23/04/2019).

[1121] DEBRAUWERE J., *op.cit.*¸ p.22 et p.117-119.

[1122] BEAUCHARD J., *op.cit.*¸ p.19-22.

[1123] Elle prend ouvertement parti contre Drumont, auteur de l'œuvre antisémite *La France juive*. *Cf.* KAROLINSKI I., *op.cit.*, p.61-65.

rappel des réalités londoniennes est à même de réactiver et de renforcer une image développée temporairement. Néanmoins, l'éternel problème de l'interprétation de l'avis du lectorat populaire reste posé. Ce dernier ne dispose pas des mêmes moyens qu'aujourd'hui pour s'exprimer. Son accès croissant, mais toujours limité à l'éducation, ne lui donne que trop rarement les moyens de s'exprimer de lui-même avec les moyens de son temps. Enfin, il est avant tout demandeur de sensationnel, de mystère et d'extraordinaire et non de réflexion[1124]. Si l'on peut avancer qu'il reprend connaissance des réalités londoniennes de façon temporaire, la réponse à la question de savoir s'il les retient dans la durée demeure incertaine.

4.2. LEMONNIER Camille, « L'Homme qui tue les femmes (Mémoire de l'assassin) », in *Gil Blas*¸ 2 novembre 1888, p.1

Cette courte nouvelle rédigée simultanément aux crimes de Whitechapel s'en inspire directement. Son auteur, Camille Lemonnier, s'y insère dans l'esprit de Jack l'Éventreur avant, pendant et après l'acte meurtrier qu'il commet sur une femme. Si l'œuvre est particulièrement violente et explicite, elle est surtout psychologique. Elle explore en profondeur les sensations que ressent un simple quidam quadragénaire qui commet, sous l'influence unique de ses pulsions, un meurtre sur une jeune prostituée d'une façon comparable à Jack l'Éventreur. La dimension sexuelle des crimes est omniprésente tout au de la nouvelle. L'assimilation aux crimes de Whitechapel n'est jamais formulée explicitement. Néanmoins, la profession des victimes du personnage et la manière particulièrement sanglante qu'il a de les tuer permettent à n'importe quel lecteur doté d'une bonne mémoire d'effectuer le rapprochement. Contrairement à Verhulst, Lemonnier délaisse complètement le cadre de Whitechapel et le fossé social pour se consacrer à la fascination que le personnage nourrit pour les femmes, la violence sadique et la mort. Cette violence est obsessionnelle. Elle lui procure un plaisir qu'il va rechercher sur d'autres prostituées, sans jamais ressentir le moindre remord. Il se rend compte de lui-même que cette absence de regrets, de ressentiment moral négatif vis-à-vis de son acte, fait de lui un monstre déviant par rapport à la société. Tout ce contenu choquant et particulièrement osé pour l'époque est contrebalancé par sa forme, marquée d'une grâce et d'une esthétique certaine. Elles atténuent la violence du récit, au point de la rendre humaine et naturelle[1125], conformément au but de

[1124] PALMER M., *Naissance du journalisme …*¸ p.145 ; VAN DEN DUNGEN P., « Écrivains du quotidien : journalistes et journalisme en France au XIX^e siècle », in LETHIER V. & VIPREY J-M. (dir.), *op.cit.*, p.22.
[1125] LEMONNIER Camille, « L'Homme qui tue les femmes (Mémoire de l'assassin) », in *Gil Blas*¸ 2 novembre 1888, p.1.

l'auteur. Mais en dépit de sa qualité littéraire, ce contenu violent et sexuel explicite, que certains qualifient de pornographique, vaut un second procès pour outrage aux bonnes mœurs à Lemonnier[1126].

Romancier, conteur et critique d'art né à Ixelles en 1844, il est une figure majeure de la littérature belge de la Belle Époque. Son thème de prédilection est la nature humaine, aussi bien sous sa dimension physique que morale. Ses œuvres mêlent sensualisme avec mysticisme, tendresse avec rudesse, naturalisme avec spiritualisme et enfin, réalisme avec idéalisme et religiosité. Afin d'étudier au mieux le vice et l'erreur humaine, il n'hésite pas à exposer dans toute leur répugnance les tares, les mœurs et les penchants funestes de la société[1127]. On peut donc dire que *L'Homme qui tue les femmes* reflètent bien l'ensemble de ses œuvres.

Le procès a lieu dans le courant de l'été 1893 soit, cinq ans après sa première parution dans le *Gil Blas* parisien. C'est sa rediffusion dans le supplément illustré du même journal en février 1893[1128] qui attire l'attention du publique. Un policier, qui tombe par hasard dessus, est choqué par le caractère pornographique d'une phrase et le reporte en hauts lieux[1129]. Choqué à son tour, le parquet de Bruxelles intente un procès à Lemonnier. Ce dernier se tient à la cour d'assise du Brabant. Ainsi, ce n'est pas tant la violence qui choque, mais bien le caractère sexuel explicite du récit qui est à l'origine du procès. On explique cette pudibonderie de la part des autorités judiciaires par le contexte de l'époque, marqué en Belgique par la lutte de la Ligue de la moralité publique contre la pornographie. Le sexe est tabou. Logiquement, le procès se tient à huit-clos. Il a pour but de montrer à l'opinion publique que des limites doivent être respectées en matière de mœurs. Les jurés, artistes ou avocats tous ancrés à gauche et acquis à la cause de l'accusé, l'acquittent à l'unanimité[1130].

[1126] Un premier procès lui est en effet intenté en 1888 en France après la parution, toujours dans le *Gil Blas*, de la nouvelle « L'Enfant du Crapaud », qui retrace l'échec d'une grève ouvrière s'achevant dans l'orgie au cours de laquelle naît l'enfant censé régénérer le monde ouvrier. Camille Lemonnier est condamné à payer une amende de 1.000 francs. *Cf.* DENIS B., « L'écrivain et ses doubles. Les *Deux consciences* de Camille Lemonnier », in *Textyles*, t.XXXI (2007), p.61-73 ; OPEN EDITION, *Site Open Edition Books*, [En Ligne], https://journals.openedition.org/textyles/341#quotation, (Page consultée le 15/08/2019 ; Mise en ligne le 15/09/2010).

[1127] DE SEYN E., (dir.), *op.cit.*, p.1194-1196 ; VANDERPELEN-DIAGRE C., « Camille Lemonnier », in JAUMAIN S., (dir.), *op.cit.*, p.490.

[1128] LEMONNIER Camille, « L'Homme qui tue les femmes (Mémoire de l'assassin) », in *Gil Blas, illustré hebdomadaire*, 19 février 1893, p.1-2.

[1129] La phrase en question est la suivante : l'assassin « scalpe, avec les bords de la secrète bouche, les lins crespelés, humides et raidis déjà du sang figé ». Elle est fournie par un auteur non-identifié faisant état du procès. *Cf.* « Le procès Lemonnier », in *L'Art moderne*, 13e année, n°29 (16 juillet 1893), p.228.

[1130] DUPONT-BOUCHAT M-S., « Constructions et transformations des sensibilités à la violence au fil du XIXe siècle », in KURGAN-VAN HENTENRYK G., (dir.), *op.cit.*, p.53.

Ce procès déchaine les réactions du monde intellectuel, qui prend très majoritairement le parti de Lemonnier. À son approche, ce tente, en vain, d'obtenir grâce auprès de Lejeune, ministre de la Justice belge. Il lui explique le contenu et le discours de l'œuvre. De concert avec le discours de la nouvelle, ces quelques propos en disent long sur la manière dont le romancier a vécu et perçu l'Affaire à l'automne 1888.

> « Même cette psychologie, cette chose tragique qui est une âme démente, une âme absente d'elle-même et entraînée par ses vertiges, l'Instruction ne s'en était pas effarouchée plus que les lecteurs du recueil, plus que les lecteurs du journal. […]. Pas même une imagination, mais une conjecture, l'élucidation, avec les faibles yeux de l'homme, d'un crime demeuré obscur, d'un redoutable et étrange mystère de mort et de folie qui, à l'époque où le récit fut écrit, harcelait les effrois de toute une ville, et peut-être de la Capitale même de la démence et de la défaillance des âmes... A sa manière, en opérant comme le chimiste et précipitant aux cornues de la probabilité les mobiles du crime, l'écrivain avait assumé la mission d'un juge d'instruction. Il ne peut subsister aucun doute, tout le récit est bien l'étude d'un cas de criminologie et ce cas, c'est celui de Jack l'Eventreur, c'est la légende même de l'effrayant meurtrier à travers les déductions d'une analyse qui, j'ose le croire, demeure rigoureuse. L'écrivain, l'artiste, le professionnel n'y avait ajouté que le relief et les nuances de l'art, il avait répandu sur le crime un peu d'or et de vermillon, il avait couvert les pauvres chairs nues des victimes de la pudeur et de la charité des belles phrases. Ce n'est pas vous, Monsieur le Ministre, qui l'en blâmerez. Encore il n'y eût là seulement que rhétorique bien futile, bien méprisable si l'esprit, en une telle redoutable enquête, n'avait subi les entraînements du cœur, si l'écrivain, au bord de ce puits d'abominations, n'avait crié le cri de l'humanité. Il en a voulu toucher le fond, il est descendu aux abîmes de la créature, il en est remonté avec la pitié pour les prédestinations en qui se ligue le mal des races. […] Mais pour trois lignes de ce récit, trois seules lignes, rien que trois lignes où une probité d'art me fit transposer en une décence de métaphores ce que les journaux, tous les journaux, ceux qui vont dans la famille aussi bien que ceux qui en sont exclus, énonçaient sans nul art, avec cynisme, tout le temps que s'agitèrent les esprits autour des massacres de White-Chapel. »[1131].

Si l'on s'en tient aux justifications de Lemonnier, *L'Homme qui tue les femmes* s'ancre d'ailleurs parfaitement dans son domaine de prédilection : la nature humaine, physique aussi bien que morale et psychologique[1132]. Elle est poussée à son paroxysme dans le cadre de l'œuvre, afin de s'immerger le plus possible dans la peau d'un monstre criminel, complètement en marge de toute norme sociétale. En outre, le contenu de cette nouvelle et de cet extrait démontrent que de tous les thèmes connexes à l'Affaire, c'est définitivement celui de la violence, notamment sexuelle, qui a le plus marqué l'esprit de l'écrivain. Il est l'élément qui prédomine, avec, dans une moindre mesure, celui de la criminalité parmi ceux qu'ils utilisent pour se construire une image de la capitale britannique et ce, malgré le recul d'une durée presque quinquennale au moment où il rédige sa lettre au Ministre. Enfin, les propos de sa nouvelle comme de sa lettre alimentent une hypothèse avancée antérieurement : l'intérêt réel du lectorat instruit et dominant pour les contenus jugés plus populaires, à savoir la violence déviante et sensationnelle. Rappelons néanmoins que Lemonnier, à l'instar de

[1131] LEMONNIER Camille, « Camille Lemonnier en Cour d'assises », in *L'Art moderne*, 13e année, n°23 (4 juin 1893), p.177-178.
[1132] VANDERPELEN-DIAGRE C., « Camille Lemonnier », in JAUMAIN S., (dir.), *op.cit.*, p.490.

Coutagne avec le rigorisme religieux victorien, s'intéresse à la violence et à la déviance humaine dans le cadre de son travail. Compte tenu de son œuvre globale, dans laquelle s'insère parfaitement *L'Homme qui tue les femmes*, il n'est pas surprenant que ces deux éléments aient davantage retenu l'attention de Lemonnier.

Enfin, l'extrait de la lettre au Ministre fait part du retentissement-même de l'Affaire auprès du public instruit. L'auteur n'a en effet besoin que de quelques lignes et du pseudonyme du meurtrier pour expliquer le contenu global de sa nouvelle au ministre de la justice belge. Il n'inclut aucun développement préalable car d'emblée, il sait que son destinataire saura de qui il s'agit et ce à quelle actualité marquante le pseudonyme renvoie. Lemonnier affirme même que l'Affaire fut suivie par toutes les lignes éditoriales et que tous les esprits s'agitèrent autour. L'exagération n'est pas à exclure compte tenu du contexte. Néanmoins, ces différents arguments laissent à penser qu'en dépit du fait qu'elle se destinait largement à un lectorat populaire, l'Affaire, de par sa violence et son retentissement, a su intéresser ou du moins, parvenir aux oreilles des hautes sphères de l'opinion publique belge. Les quelques propos utilisés par d'autres personnalités se prononçant sur le mobile du procès, qui prennent la peine de rappeler et décrire brièvement l'Affaire, font état du même retentissement[1133].

5. Conclusion

Le silence presque généralisé des sources alternatives belges ou éditées en Belgique ne relève pas systématiquement d'un désintérêt des élites comme nous avons pu le constater. Dans certaines d'ailleurs, notamment diplomatiques et médicales, il résulte des contraintes et règles professionnelles des auteurs. Néanmoins, ceux des différentes sources se référant directement à l'Affaire attestent chacun, explicitement, de son retentissement international. En outre, l'intérêt du public instruit pour sa violence extrême, déjà palpable à la lecture de journaux qu'il est réputé lire, tend à se confirmer à la lecture des sources alternatives. Cet intérêt est logique dans le cas de Camille Lemonnier. Dans celui de Rafaël Verhulst, il s'explique par le public cible du journal diffuseur. S'il ne transparaît qu'indirectement dans les écrits touristiques, il est plus explicite dans l'article de Coutagne[1134]. On constate toutefois que l'intérêt de ces élites pour la violence semble toujours lié à un but précis. Dans

[1133] « Le procès Lemonnier », in *L'Art moderne*, 13e année, n°2 (16 juillet 1893), p.227 ; « Le procès Lemonnier », in *L'Art moderne*, 13e année, n°43 (22 octobre 1893), p.340.

[1134] Suite à l'absence de sources médicales spécifiquement belges consacrées à l'Affaire, nous n'avons d'autre choix ici que de considérer l'article de Coutagne comme partiellement représentatif de l'intérêt de la communauté médicale belge sur les crimes et surtout, sur l'assassin de Whitechapel.

le cas de Lemonnier, il s'agit non pas de vendre, à l'instar des journaux, mais bien d'étudier un cas de violence réputé comme pathologique. Il s'agit de comprendre la nature humaine dans ses aspects les plus sombres, les plus incompris et les plus naturels. Chez Verhulst, il s'agit d'attirer un lectorat avant tout populaire pour lui raconter une histoire mystérieuse prenant place dans une réalité sociale et morale à laquelle il était moins susceptible de s'intéresser à l'automne 1888. Bien que les théories de son école lui dictent de s'intéresser à d'autres aspects, il est logique, compte tenu de sa profession, que Coutagne s'intéresse de près à la violence. Quant aux écrits touristiques, elle y constitue un élément très secondaire parmi d'autres beaucoup plus importants. Néanmoins, elle y est atypique et par conséquent, vendeuse auprès d'un franche limitée de clients et captivante auprès d'une portion comparable de lecteurs. Ainsi, dans chaque cas, la violence présente dans l'écrit poursuit un but précis, qui tempère le vif intérêt apparent que lui porte son auteur. Cependant, cet intérêt, même potentiellement déguisé et modéré, témoigne d'une conscience certifiée de la violence connexe à l'Affaire et indirectement, de la criminalité importante qui gangrène Londres à la fin du XIX^{e} siècle. Sans pour autant l'affirmer, faute de sources en suffisance émanant du public belge instruit sur l'Affaire dans ses années consécutives, on peut avancer l'hypothèse que l'importance de la violence reste considérable dans l'image que le public belge, populaire comme instruit, en retient. Si l'on se réfère à la lettre de Lemonnier au ministre Lejeune, cette violence en question finit même par constituer un élément incontournable dans l'opinion publique belge prise dans son ensemble vis-à-vis de la ville de Londres[1135].

Compte tenu du retentissement international de l'Affaire dont les sources alternatives lues ici semblent attester, il est vraisemblable que les réalités victoriennes observables à Londres et (re)mises en évidence par la presse libérale, puis par la majorité des journaux belges, n'ont pas laissé le lectorat belge instruit indifférent. La misère et le fossé social sont soit évoqués, soit abordés de près dans ses discours sur l'Affaire. Dans le cas des sources touristiques et médicales, cet intérêt découle, à nouveau, d'un but professionnel. Chez Coutagne, la dimension morale du fossé social constitue une cause potentielle des meurtres. Dans les écrits touristiques, l'intérêt pour la misère et le fossé social prévient le client et le voyageur potentiels de l'existence de bas-fonds contrastant avec le reste de la ville. Chez Verhulst, il laisse entrevoir une volonté de dénonciation s'ancrant dans ligne éditoriale de

[1135] La lettre de Lemonnier au ministre Lejeune, dans laquelle il qualifie la ville de « Capitale même de la déviance et de la défaillance des âmes », tend à alimenter cette hypothèse que nous formulons ici. *Cf.* LEMONNIER Camille, « Camille Lemonnier en Cour d'assises », in *L'Art moderne*, 13^{e} année, n°23 (4 juin 1893), p.177.

son journal[1136]. Notons que cette misère sociale dépeinte renvoie à une importante criminalité ambiante, qui renvoie elle-même à la violence de l'Affaire. À l'instar de cette dernière, la présence de propos sur la misère sociale, mais également morale, dans chaque source alternative, à l'exception de celle de Lemonnier, témoigne, quoi qu'il en soit, de leur conscientisation par le public belge instruit. Cette image de ville marquée par le fossé social et moral, qu'il se construit au cours de l'automne 1888, semble persister encore quelques années après.

Cette persistance permet d'avancer l'hypothèse que l'image de la ville de Londres et de l'Angleterre victorienne, dont elle est l'un des symboles, est plus équilibrée chez le lectorat belge instruit que populaire. La misère et le fossé social n'y prédominent probablement pas sur la violence connexe à l'Affaire, tous les trois renvoyant, qui plus est, à la criminalité londonienne importante. Néanmoins, les deux premiers semblent y être ancrés plus sûrement que dans l'image que s'en fait le lectorat belge populaire. On peut l'expliquer par deux éléments. *Primo*, les réalités sociales et morales de l'East-End relevées par la presse provoquent le choc, puis la réflexion du public belge instruit. Qui plus est, elles font écho à des réalités belges comparables, attestées par des enquêtes récentes. *Secundo,* les sources alternatives lues ici attestent du retentissement des crimes de Whitechapel jusqu'aux sphères les plus élevées de la société belge et internationale. Bien que ce retentissement incommensurable soit dû à la violence extrême des crimes, il n'en contribue pas moins à mettre en évidence les réalités de son cadre auprès de tous les publics. Ces dernières suscitent une plus grande attention auprès de certains publics que d'autres. *De facto,* elles font la jonction avec le premier point.

Enfin, comme en témoignent les écrits touristiques, l'image globale que les élites belges entretiennent et développent de la ville de Londres et de l'Angleterre victorienne dans son ensemble ne peuvent se résumer aux réalités remises en évidence par les crimes de Whitechapel. Ceci en dépit de son large retentissement. En témoigne le nombre de sources alternatives, belges comme éditées en Belgique, très réduit et y étant consacrées. À l'inverse, les écrits belges et francophones plus en général sur l'Angleterre victorienne, indépendants de l'Affaire, ne manquent pas à l'époque qui nous occupe. En conséquence, l'image que le public belge instruit développe de Londres et de la société britannique à l'issue de l'Affaire

[1136] VAN DEN DUNGEN P., « Het Laatste Nieuws », in JAUMAIN S., (dir.), *op.cit.*, p.475.

doit être considérée, au final, comme les quelques pièces d'un puzzle beaucoup plus vaste et évolutif dans le temps.

IV. CONCLUSION

Les résultats des analyses opérées au cours de cette étude sont à présent suffisants pour formuler des conclusions à propos de la provenance de l'information, du discours de la presse et des élites belges sur l'Affaire et, enfin, sur l'opinion que se construisent les différents publics belges de la ville de Londres et de l'Angleterre victorienne au travers de celle-ci.

Le monopole de l'agence de presse Havas et de sa partenaire Reuter sur le trafic de l'information étrangère en Belgique, londonienne ici en l'occurrence, semble davantage relever du consensus historiographique que de la réalité. Les différents journaux belges qui disposent, ou semblent disposer des moyens suffisants et adéquats pour contourner l'agence, les mettent à profit. Parmi ces moyens, on peut citer en premier les correspondants particuliers. Tous n'ont pas pu être identifiés, notamment celui ou ceux du *Handelsblad*, dont l'indépendance vis-à-vis d'Havas laisse peu de doutes compte tenu du suivi régulier aussi fourni que détaillé qu'il propose à ses lecteurs. Côté francophone, *L'Indépendance belge* peut compter sur le correspondant de la *Central News Agency*, concurrente d'Havas et Reuteur à Londres : Gérard Harry, alias Pickwick, qui propose des articles plus fournis et plus réflexifs que ceux d'Havas. Sur le tard, dans une mesure quantitative et régulière moindre, on peut citer le correspondant du *Journal de Bruxelles* : Frédéric de Bernhardt. D'autres feuilles profitent de leur(s) partenariat(s) divers avec d'autres et surtout, du flou législatif belge en matière de plagiat pour contourner Havas. De ce fait, ils confortent l'hypothèse induite par Van den Dungen que le plagiat est une réalité courante dans le monde de la presse belge à la fin du XIX^{e} siècle[1137]. Ces plagiats et partenariats ne se limitent nullement aux journaux belges. Les journaux parisiens diffusés en Belgique, qui disposent eux aussi de leur propre correspondant particulier, sont également plagiés par les faits diversiers belges. La volonté belge de contourner Havas pour s'informer de l'actualité londonienne est donc certaine dans le cadre de l'Affaire. Force est néanmoins de constater que certains journaux, souvent plus jeunes et disposant de moyens moindres, n'y arrivent pas toujours. Des moyens à disposition et une législation clémente n'empêchent pas la reproduction de ses dépêches dans les colonnes des feuilles qui parviennent à la contourner. Ainsi, si Havas n'est effectivement pas incontournable pour obtenir l'actualité londonienne en Belgique, elle reste un acteur central du monde journalistique belge et un dénominateur

[1137] VAN DEN DUNGEN P., « La professionnalisation des journalistes …, p.642.

commun à la totalité des feuilles belges étudiées ici, francophones du moins. Son rapport global à la presse belge néerlandophone est plus difficile à déterminer, compte tenu du trop faible nombre de journaux étudiés dans le cadre de notre étude et d'une historiographie trop silencieuse sur la question. Une autre dépendance, plus importante et plus logique, mais aussi plus discrète dans les travaux d'historiens, est celle, indirecte, des journaux belges aux journaux londoniens. Cette dernière est plus difficile à contourner que celle d'Havas dans la mesure où les correspondants et les agences de presses qui télégraphient l'information vers le continent piochent eux-mêmes une partie de leurs articles dans les feuilles londoniennes. La dépendance vis-à-vis de ces derniers s'en ressent sur le long terme en Belgique. Elle se remarque dans les discours véhiculés et les contenus diffusés mais surtout, dans la fréquence du suivi et de la quantité d'informations divulguées sur l'Affaire. En effet, les quantités d'articles de chaque presse évoluent ou régressent presque toujours dans des proportions comparables et ce, pour chaque période de l'automne 1888[1138]. Indirectement mais sûrement, le discours de la presse belge sur le déroulement de l'Affaire et sur la description de son cadre est un discours avant tout londonien. Néanmoins, nous avons pu constater que des sélections restaient opérées dans les dépêches par les différents maillons de la chaine d'informations, y compris les derniers. Les principales touches personnelles du discours belges sur l'Affaire Jack l'Éventreur se retrouvent donc être les sélections des contenus qu'ils reçoivent de leurs correspondants ou des agences, ou tout simplement qu'ils plagient partiellement à d'autres journaux concurrents.

De manière générale, on repère peu de divergences notables dans les manières des journaux d'aborder l'Affaire. Qu'ils visent ou attirent un public populaire ou instruit, tous la suivent dans la durée, en fournissant une quantité d'articles variables et évolutive au fil des différentes périodes. Le lectorat belge qui suit ainsi l'Affaire est donc peu délimité, aussi bien géographiquement que socialement et politiquement. Le déroulement de l'enquête domine largement le discours, depuis le mois de septembre 1888 jusqu'à l'hiver 1891. Avec la violence, il est de loin le thème le plus vendeur. Tout en maintenant le mystère, qui demeure éternellement dans le cadre de l'Affaire, il fait indirectement, mais passivement, participer le lecteur au déroulement des événements. Le thème de la violence, tout aussi récurrent mais moins présent en termes d'espace, est l'autre thème exploité par la totalité

[1138] C'est ce que l'on peut conclure de nos analyses quantitatives et de celles de Perry Curtis J[r] pour les mois d'octobre et novembre 1888. S'il ne propose pas de données quantitatives pour les périodes ultérieures, il est vraisemblablement que les évolutions et régressions constatées dans la presse belge soient comparables, à défaut d'identiques, à celles de la presse londonienne. *Cf.* PERRY CURTIS J[R] L., *op.cit.*, p.200-206.

des journaux. Comme il est lié au thème de l'enquête, les journaux peuvent également l'exploiter, mais aussi le recycler en continu jusqu'au dernier rebondissement de l'Affaire à Londres en février 1891. Les manières des différents journaux belges de traiter le thème sont conformes aux règles de rédaction traditionnelles des faits divers criminels développées dans le contexte de ce travail. Tous les meurtres de Whitechapel, ainsi que ceux des émules étrangers ou commis ailleurs en Angleterre et y étant rattachés, sont décrits scrupuleusement. Qu'il s'agisse des mutilations, des circonstances de découverte des corps ou des personnes impliquées, toutes informations à disposition sont divulguées, dans un premier temps par souci d'authenticité. Conformément aux autres actualités criminelles, la figure du meurtrier, qui reste éternellement introuvable dans le cadre des meurtres de Whitechapel, occupe une place considérable dans les discours : elle est au centre de nombreuses hypothèses, que la presse n'hésite pas à recycler. Autant, si pas plus que l'enquête, le thème de la violence correspond exactement au type de contenu demandé par le nouveau lectorat massifié et souvent populaire : du sensationnel, de l'extraordinaire, du tragique et du déviant. En outre, il est omniprésent dans les titres, où il est presque toujours accompagné d'un nom de lieu désignant ou renvoyant à la capitale britannique. *De facto,* il renforce la dimension de violence qui émane de l'Affaire mais également, l'image d'un Londres où règne l'insécurité autant que la criminalité. La primauté des thèmes de l'enquête et de la violence dans le discours global s'explique logiquement par le contexte de massification de la presse. Celui-ci, qui touche la Belgique depuis la décennie précédente, y semble définitivement en phase d'épanouissement, puisque même les journaux destinés et lus par un public instruit suivent le mouvement, jusqu'à le guider dans le cas de certains, comme notamment *L'Indépendance belge*. Rappelons enfin qu'en plus d'être vendeur, le retentissement de l'Affaire répond parfaitement à l'objectif d'homogénéisation culturelle de la société entreprise par les classes dominantes. Avec la violence sans commune mesure des meurtres et l'image de monstre du meurtrier introuvable que la presse contribue largement à construire et à diffuser, ce sont toutes les valeurs aux antipodes des normes sociétales qui se retrouvent diffusées dans les colonnes de journaux et, par conséquent, réfléchies et discutées par le lectorat populaire à qui les articles sur l'Affaire se destinent en priorité. Indirectement, la presse valorise les valeurs et normes dominantes que les classes élevées cherchent à diffuser et à ancrer le plus possible auprès des masses.

Les thèmes connexes au cadre de l'Affaire, tels que la misère sociale en générale, la prostitution, l'alcoolisme et enfin, l'émotion populaire qui se manifeste à l'issue de chaque

rebondissement, sont nettement moins présents dans le discours. Leur récurrence, leur espace et leur traitement tend à varier sensiblement d'une ligne éditoriale à l'autre. Si l'on constate qu'ils sont surtout l'apanage de la presse libérale au mois de septembre 1888, ils finissent par intéresser à au moins une ou deux reprises la majorité des journaux belges au cours du mois suivant. Ces thèmes sont nettement moins vendeurs que l'enquête et la violence. Leur présence et leur développement s'expliquent généralement par une ligne éditoriale du journal portée sur les questions sociales. Celle-ci semble aller indirectement de pair avec une conscientisation ou du moins, avec une mise en évidence forcée depuis 1886 de problèmes en Belgique analogues à ceux constatés à Whitechapel. Dans des cas plus rares, le développement de ces problèmes dans les colonnes d'un journal peut résulter d'un intérêt particulier du rédacteur en charge d'une rubrique ou/et du rédacteur en chef. Sans surprise, le discours le plus poussé en termes de réflexions est celui de la presse socialiste. Ils sont les seuls journaux à fournir directement ou indirectement des explications sur la misère et le fossé social que l'on constate à Whitechapel. Du reste, son portrait celui de Londres plus en général ne divergent pas d'un journal à l'autre. À l'exception du *Handelsblad* qui aborde peu les sujets connexes au cadre de l'Affaire, les autres journaux dépeignent un lieu marqué par le fossé social observable dans ses bas-fonds, où la criminalité et l'insécurité cohabitent avec la pauvreté, la pollution, la promiscuité, la maladie, l'antisémitisme et la déchéance morale, marquée par l'alcoolisme et surtout, par la prostitution. Bien que le portrait des habitants de Whitechapel tende à évoluer d'une bande d'interlopes issus de l'armée du crime à une foule de pauvres habités par une colère justicière, il fait lui aussi ressortir le fossé social. À compter du mois d'octobre jusqu'au mois de février 1891, les journaux mettent continuellement en évidence, plus que les réalités sociales et morales de Whitechapel, le tempérament primaire et impulsif de la foule et par conséquent, populaire et distinct des couches sociales plus élevées.

Le discours des sources alternatives est avant tout marqué par leur silence presque généralisé. Cependant, les quelques rares sources belges ou éditées en Belgique, produites et destinées à un public instruit ou au moins, hétérogène socialement, tiennent un discours assez similaire. Néanmoins, on constate que la répartition d'espaces et des réflexions directions ou indirectes aussi bien sur la violence que la misère sociale est globalement plus partagée. La volonté des auteurs d'y débattre ou du moins, de réfléchir aux réalités londoniennes et au fossé aussi bien social que moral qui divise la ville et plus largement, la société victorienne, est plus importante. Néanmoins, la dimension de violence persiste autant

dans les sources alternatives que dans la presse. Elle suscite, elle aussi, l'intérêt du public instruit. À l'exception des sources diplomatiques, dont le silence sur l'Affaire découle véritablement plus des règles du métier de diplomate, toutes les sources alternatives attestent du retentissement international de l'Affaire. De ce fait, compte tenu du public à qui elles sont destinées mais surtout, compte tenu du statut social des auteurs qui les produisent, elles sont la preuve que les crimes de Whitechapel relayés dans la presse à compter du mois de septembre 1888 sont suivis par un lectorat populaire, mais également instruit en Belgique.

Il est temps à présent de s'intéresser à l'image exacte que l'opinion publique belge retient de Londres et de l'Angleterre victorienne au travers de cette série de crimes. Au vu des analyses opérées tout au long de ce travail, on peut dire que la violence qui émane de l'Affaire marque considérablement l'opinion publique belge prise dans son ensemble. Avec le mystère qui entoure l'enquête, elle est la cause même du retentissement international des crimes de Whitechapel. Le pseudonyme du meurtrier y fait lui-même référence. Sa montée définitive au rang de mythe contemporain et international en l'espace de seulement quelques mois conforte la dimension de violence émanant de l'Affaire. Du fait que cette violence soit presque omniprésente dans les titres avec un nom de lieu renvoyant presque systématiquement à la ville de Londres, elle conforte l'image d'une ville marquée par l'insécurité auprès de l'ensemble du lectorat belge, y compris le lectorat instruit. La misère sociale et tous les thèmes s'y rapportant, à savoir le comportement des foules, l'alcoolisme, la prostitution, la pauvreté, etc. marque également, mais dans une moindre mesure. Les sources alternatives confortent l'idée que l'opinion publique belge instruite a conscientisé ou du moins, repris conscience des réalités sociales et morales londoniennes au travers de l'Affaire. L'image que se construit l'opinion populaire de Londres et la société victorienne en général est beaucoup plus incertaine vis-à-vis des réalités sociales de Whitechapel. Les titres aidant, il est fort probable que son attention soit attirée vers les articles plus réflexifs ou du moins, critiques et dénonciateurs. En outre, et cela vaut également pour le lectorat instruit, les réalités de Whitechapel font écho à celles propulsées au centre des débats en Belgique deux ans plutôt, et confirmées par les enquêtes récentes effectuées par l'État belge. Le contexte belge se prête donc particulièrement à une conscientisation des réalités londoniennes par le lectorat belge, toutes classes confondues. Il demeure que l'opinion publique belge populaire reste très vraisemblablement plus marquée par la violence dans la mesure où c'est à ce type de contenu, plus distrayant, qu'elle prête attention en priorité. D'autant plus que l'un des aspects de la misère de Whitechapel le plus souvent mis en

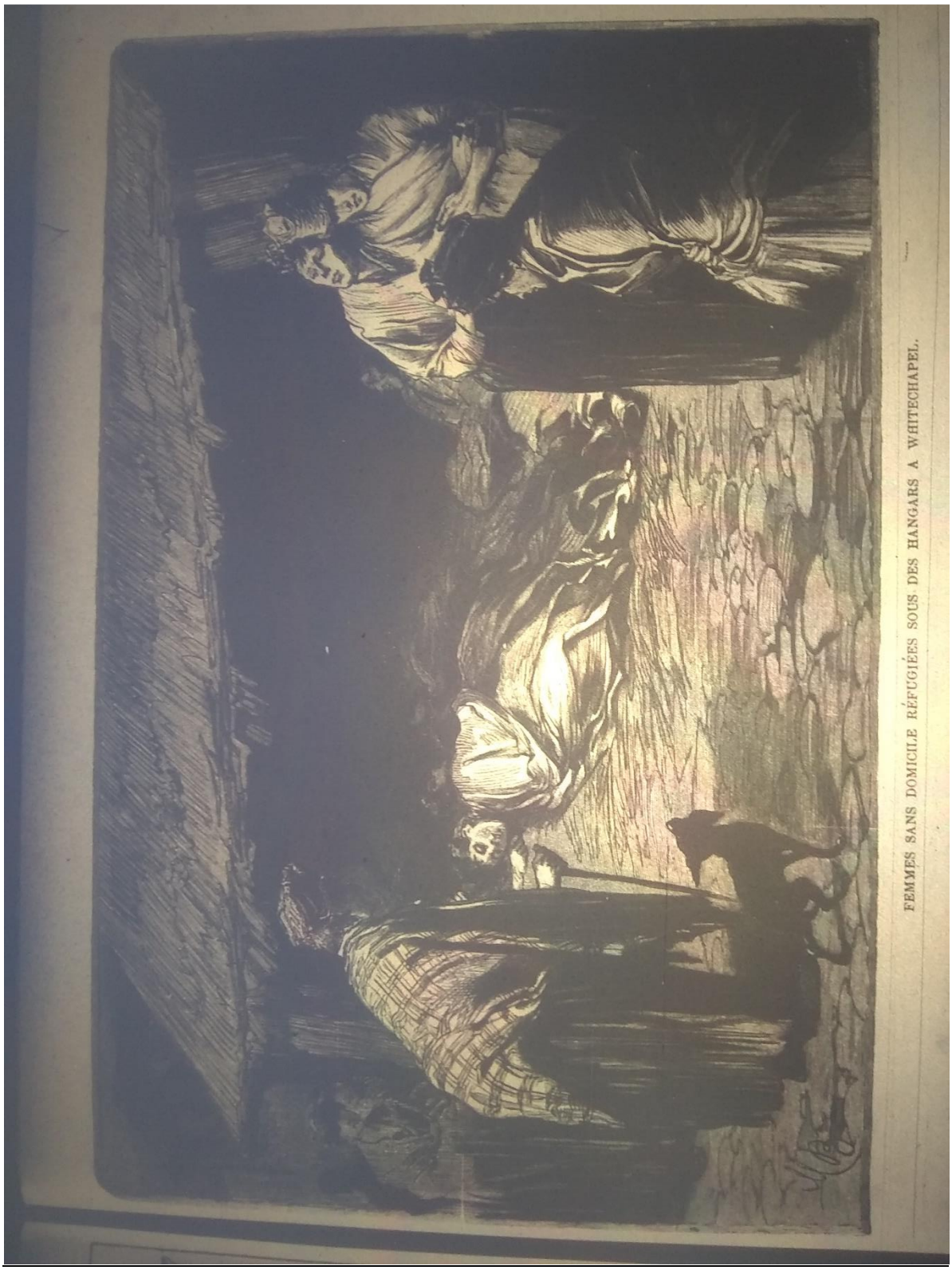
évidence est sa criminalité, inhérente aux bas-fonds en général. En outre, les esprits de l'époque tendent encore à l'amalgamer à la pauvreté. On peut donc dire au final que l'image de Londres se résume à celle d'une ville d'une ville marquée par l'insécurité et la criminalité. Sa misère et son fossé social ne sont certes pas ignorés et sont presque tout autant retenus que l'insécurité et la criminalité par l'opinion publique instruite. Néanmoins, il est plus probable qu'ils fassent office d'éléments secondaires dans l'opinion populaire belge.

Cette image de la ville de Londres entretenue par l'opinion publique belge au terme de l'Affaire ne peut pas être considérée, à ce stade, comme représentative de celle qu'elle entretient du même lieu de manière plus général, tout comme celle qu'elle entretient de l'Angleterre victorienne. Comme l'ont prouvé les sources touristiques, l'insécurité, la criminalité et les réalités illustrant le fossé social et moral victorien observable à Londres ne constituent que quelques éléments parmi un ensemble beaucoup plus vaste. Mettre au jour une opinion plus globale de l'opinion publique belge et de l'Angleterre victorienne nécessitera de s'intéresser à d'autres faits d'actualités britanniques et à d'autres écrits sur le pays et la ville de Londres. Ni l'un ni l'autre ne manquent pour l'époque qui nous occupe. Différentes références à des faits d'actualités londoniennes antérieures présentes dans les articles sur l'Affaire, comme les manifestations de Trafalgar Square de 1886 et 1887, constituent des points de départ. En outre, ces références indiquent que certaines réalités londoniennes mises en évidence par l'Affaire sont déjà connues ou du moins, ont déjà été conscientisées temporairement par l'opinion publique belge. Des études de presse, sur ces phénomènes comme sur d'autres actualités britanniques, permettront de développer une connaissance plus large de l'image qu'entretient le public belge de son voisin anglais à la Belle Époque. Les dépouillements et lectures de sources alternatives, qui ont mis en évidence des écrits consacrés aux splendeurs comme aux problèmes de l'Angleterre victorienne et particulièrement de la ville de Londres, confirment la viabilité de ces projets.

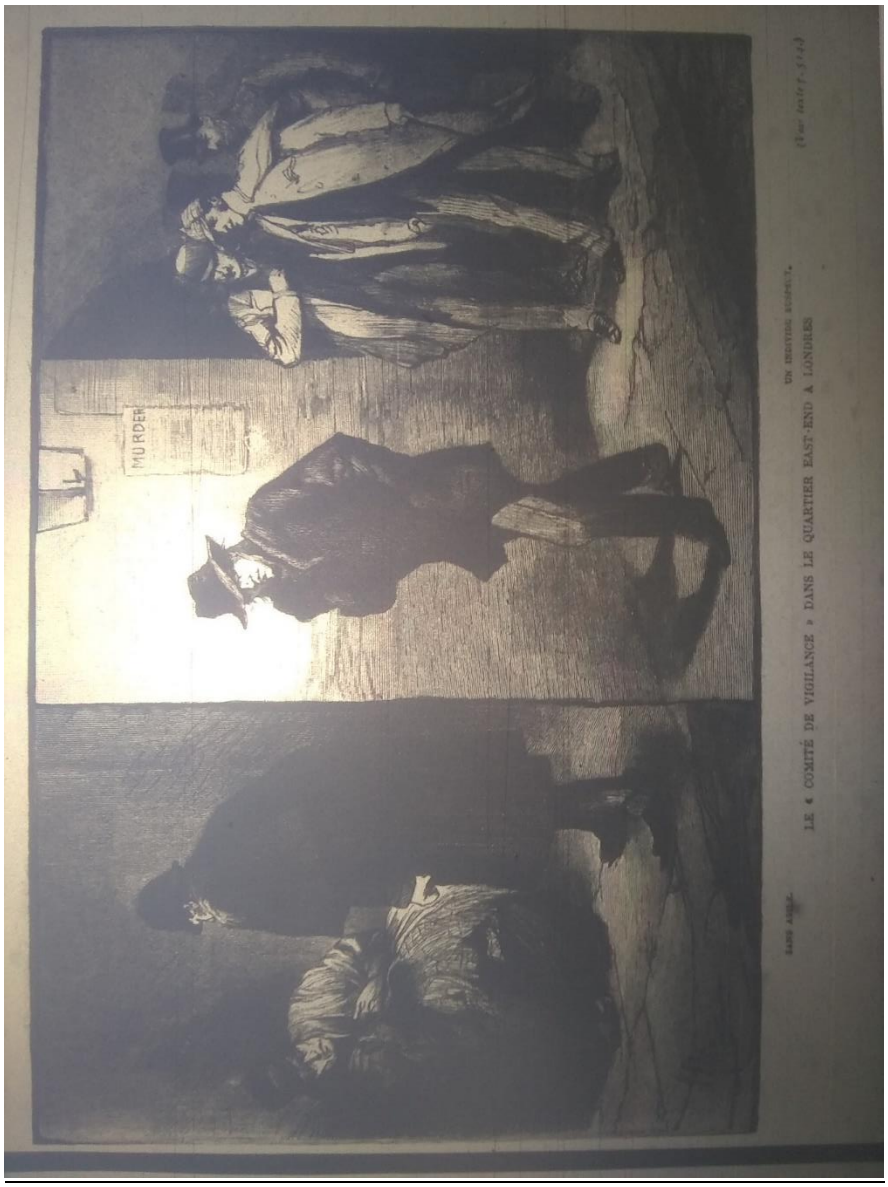
V. ANNEXES

1. Gravures (*Le Patriote illustré*, octobre 1888)

1.1. « Femmes sans domicile réfugiées sous les hangars à Whitechapel » et « Sans asile », in *Le Patriote illustré*, 21 octobre 1888, p.511.



1.2. « Sans asile » et « Un individu suspect », in *Le Patriote illustré*, 21 octobre 1888, p.511.



VI. BIBLIOGRAPHIE[1139]

1. Sources

1.1. Sources journalistiques

Journaux étrangers

The London Times, 1e septembre 1888 – 30 septembre 1888.

Galignani's Messenger, 1e septembre 1888 – 30 septembre 1888.

Le Matin¸ 1e septembre 1888 – 30 septembre 1888.

Le Temps, 1e septembre 1888 – 30 septembre 1888.

Journaux belges non-retenus (Septembre 1888)

L'Ami de l'Ordre, 1e septembre 1888 – 30 septembre 1888.

La Chronique, 1e septembre 1888 – 30 septembre 1888.

Courrier de Bruxelles¸ 1e septembre 1888 – 30 septembre 1888.

La Flandre libérale, 1e septembre 1888 – 30 septembre 1888.

La Meuse, 1e septembre 1888 – 30 septembre 1888.

Le Précurseur d'Anvers, 1e septembre 1888 – 30 septembre 1888.

Journaux belges retenus

Courrier de l'Escaut, 1e septembre 1888 – 28 février 1889, 17 juillet – 31 juillet 1889 et 14 février – 10 mars 1891.

L'Étoile belge, 1e septembre 1888 – 30 novembre 1888.

Het Handelsblad, 1e septembre 1888 – 28 février 1889, 17 juillet – 31 juillet 1889 et 14 février – 10 mars 1891.

L'Indépendance belge¸ 1e septembre 1888 – 28 février 1889, 17 juillet – 31 juillet 1889 et 14 février – 10 mars 1891.

Journal de Bruxelles, 1e septembre 1888 – 28 février 1889, 17 juillet – 31 juillet 1889 et 14 février – 10 mars 1891.

La Réforme : organe de la démocratie libérale, 1e septembre 1888 – 28 février 1889, 17 juillet – 31 juillet 1889 et 14 février – 10 mars 1891.

Le Peuple, 1e septembre 1888 – 28 février 1889, 17 juillet – 31 juillet 1889 et 14 février – 10 mars 1891.

[1139] Certains travaux n'ont pas pu être consultés dans le cadre de la présente recherche. Ils sont suivis d'un astérisque*.

Le Soir, 1e septembre 1888 – 28 février 1889, 17 juillet – 31 juillet 1889 et 14 février – 10 mars 1891.

Le Soir-bis, 1e octobre – 31 octobre 1888.

Vooruit, 1e septembre 1888 – 28 février 1889, 17 juillet – 31 juillet 1889.

1.2. Sources alternatives

Archives diplomatiques

Archives du Ministère belge des Affaires étrangères et du Commerce extérieur, Bruxelles, Fonds Correspondance politique – Légations, dossier n°652/654 : Grande-Bretagne (1872 – 1890).

Annuaires

Almanach de Gotha. Annuaire généalogique, diplomatique et statistique, t.CXXV, Gotha, éd. Justus Perthes, 1888.

Almanach de Gotha. Annuaire généalogique, diplomatique et statistique, t.CXXVI, Gotha, éd. Justus Perthes, 1889.

Annuaire statistique de Belgique : 1888, t.XIX, Bruxelles, éd. Veuve Monnom, 1889.

Manuels touristiques & revues d'agences de voyage

BAEDEKER K. (éd.), *Londres et ses environs suivis d'excursions diverses – Manuel du voyageur, avec 4 cartes et 19 plans*, 7e éd., Leipzig, 1888.

BAEDEKER K. (éd.), *Londres et ses environs suivis d'excursions diverses – Manuel du voyageur, avec 4 cartes et 19 plans*, 8e éd., Leipzig, 1890.

Guide du touriste à travers le Luxembourg, l'Ardenne belge, les Flandres, la mer du Nord et la Manche, le comté de Kent, le Pays de Galles, les lacs anglais, l'Ecosse, avec 100 dessins originaux de MM. Hoetericckx, Van Gelder, etc., Bruxelles, éd. Veuve Monnom, 1891.

Great Eastern Railway, guide du touriste. Huit jours à Londres. Voie d'Anvers-Harwich, Bruxelles, éd. Guyot, 1894.

PARMENTIER C. (dir.), *L'Excursion. Journal des Touristes*, 8e – 14e année (1887 – 1893), Bruxelles, éd. Société Internationale des Touristes.

LANDMARK O. & GRANDERATH H. I. (dir.), *Le Touriste. Organe mensuel publié par le Bureau Scandinave, Agence internationale des voyages*, 4e – 6e année (1892 – 1894), Bruxelles.

Œuvres et critiques littéraires

LEMONNIER Camille, « L'Homme qui tue les femmes (Mémoire de l'assassin) », in *Gil Blas*¸ 2 novembre 1888, p.1.

LEMONNIER Camille, « L'Homme qui tue les femmes (Mémoire de l'assassin) », in *Gil Blas, illustré hebdomadaire*, 19 février 1893, p.1-2.

« Le procès Lemonnier », in *L'Art moderne*, 13e année, n°29 (16 juillet 1893), p.227-228.

LEMONNIER Camille, « Camille Lemonnier en Cour d'assises », in *L'Art moderne*, 13e année, n°23 (4 juin 1893), p.177-179.

« Le procès Lemonnier », in *L'Art moderne*, 13e année, n°2 (16 juillet 1893), p.227 ; « Le procès Lemonnier », in *L'Art moderne*, 13e année, n°43 (22 octobre 1893), p.337-341.

VERHULST Rafaël, « Jack-the-Ripper : the vrouwenmoorder », in *Het Laatste Nieuws*, 13 mars – 8 octobre 1892.

Récits et souvenirs de voyage

HYMANS Louis, *Types et silhouettes*, Bruxelles, éd. A-N. Lebègue et Cie, 1877.

FRESON J-G., *À Londres pendant la « saison »*, Bruxelles, éd. Weissenbruch, 1894.

Sources médicales

Actes du deuxième congrès international d'anthropologie criminelle tenu à Paris (août 1889), Paris, éd. Masson, 1889.

Actes du troisième congrès international d'anthropologie criminelle tenu à Bruxelles (août 1892), Bruxelles, éd. Hayez, 1893.

COUTAGNE H., « Chronique anglaise et anglo-américaine », in *Archives de l'Anthropologie criminelle et des sciences pénales*, vol.3 (1888), Bruxelles, éd. Manceaux, p.661-678.

COUTAGNE H., « Chronique anglaise et anglo-américaine », in *Archives de l'Anthropologie criminelle et des sciences pénales*, vol.6 (1891), Bruxelles, éd. Manceaux, p.85-92.

Autres

MAD, « On connaît enfin l'identité de Jack L'Éventreur », in LA LIBRE, *Site du journal La Libre*, [En Ligne], https://www.lalibre.be/actu/international/on-connait-enfin-l-identite-de-jack-l-eventreur-5c90d1e07b50a66d5bb6a81b, (Page consultée le 04/07/2019 ; Mise en ligne le 19/03/2019 ; Dernière mise à jour le 20/03/2019).

2. Instruments de travail

ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS DE BELGIQUE, *Biographie nationale* t.XXXV, suppl. t.VII, Bruxelles, éd. Académie Royale de Belgique, 1969.

ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS DE BELGIQUE, *Nouvelle Biographie nationale*, t.XIV, Bruxelles, éd. Académie Royale de Belgique, 2018.

Annuaire de l'Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique, vol.52, Bruxelles, éd. Académie Royale de Belgique, 1886.

BECKERS G., « Antwerpen, bakermat der Belgische pers en van de Belgische persbond », in *Annuaire officiel de la presse belge*, Bruxelles, 1955, p.169-177.

BERSTEIN G. & S., *Dictionnaire historique de la France contemporaine (1870 – 1945)*¸ t.I, Bruxelles, éd. Complexes, 1995.

BERTELSON L., *Tableau chronologique des journaux belges*, Bruxelles, éd. Institut pour journalistes de Belgique, 1974.

Bibliographie de l'histoire de Belgique — Bibliografie van de geschiedenis van België (1952 – 2015) in *Revue Belge de Philologie et d'Histoire – Belgisch Tijdschrift voor Filologie en Geschiedenis*, t.XXXI – XCIII (1952 – 2015).

INSTITUT ROYAL COLONIAL BELGE, *Biographie Coloniale Belge*, vol.3, Bruxelles, éd. Librairie Falk Fils, 1952.

INSTITUT ROYAL COLONIAL BELGE, *Biographie Coloniale Belge*, vol.5, Bruxelles, éd. Librairie Falk Fils, 1958.

BILOGHI D., BOUCHER J-B., JOUANNA A. & LE THIEC G. (dir.), *Histoire et dictionnaire des guerres de religion*, Paris, éd. Robert Laffont, 1998.

BRAKE L. & DEMOOR M. (éds.), *Dictionary of Nineteenth-century Journalism in Great Britain and Ireland*, Londres, éd. Academia Press, 2009.

BROT I., *Inventaire des archives de l'Agence Havas (Branche information : 1875 – 1940) conservées aux Archives nationales*¸ Paris, éd. S.E.V.P.E.N., 1969.

BROT I., « Les archives de l'agence Havas », in *La Gazette des archives*, n°56 (1967).

CANNON J. (éd.), *The Oxford Companion to British History*, 2e éd., Oxford, éd. Oxford University Press, 2002 [1997].

DE BEAUMARCHAIS J-P. & COUTY D. (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires de langue française*, Paris, éd. Bordas, 1994.

DE BEAUMARCHAIS J-P., COUTY D. & REY A. (dir.), *Dictionnaire des écrivains de langue française*, Paris, éd. Larousse, 2001.

DE BORGER H., *Bijdragen tot de geschiedenis van de Antwerpse pers. Repertorium 1794 – 1914*, Louvain, éd. Nauwelaerts, 1968, coll. C.I.H.C.

DELZENNE Y-W. & HOUYOUX J. (dir.), *Le nouveau dictionnaire des Belges*¸ Bruxelles, éd. Le Cri, 1998.

FRANÇOIS L., *Les multiples visages de l'histoire contemporaine*, t.III, Gand, éd. Academia Press, 2003.

GISEL P. (dir.), *Encyclopédie du protestantisme*, Paris, éd. Cerf, 1995.

HAWES D., *Who's who in Dickens*, 2e éd., Londres & New-York, éd. Routledge, 2002 [1998].

HEAD D. (éd.), *The Cambridge Guide to Literature in English*, 3e éd., Cambridge, éd. Cambridge University Press, 2006 [1988].

JACQUEMET G. (dir.), *Catholicisme : Hier – Aujourd'hui – Demain*, Paris, éd. Letouzey et Ané, 1948.

JAUMAIN S. (dir.), *Dictionnaire d'Histoire de Bruxelles*, Bruxelles, éd. Prosopon, 2013.

LUYKX T., *Inrichting en ontwikkeling van de Belgische pers*, [s.l.], 1957.

LUYKX T., *Na acht jaar onderwijs in de perswetenschap*¸ [s.l.], 1958.

LUYKX T., *Overzicht van de ontwikkeling der communicatiemedia*, Bruxelles, éd. Elsevier Sequoia, 1970.

MATHELART S. & GUBIN E., *Pour l'histoire des médias en Belgique. Bibliographie de 1830 à nos jours*, Bruxelles, éd. ULB, 1994, coll. Centre d'Études et de Recherches sur les Médias en Europe.

MATTHEW H. C. G. & HARRISON B. (éd.), *Oxford Dictionnary of National Biography*. *From the earliest time to the year 2000*, Oxford, éd. Oxford University Press, 2004.

VAN EENOO R. & VERMEESRCH A., *Bibliographisch Repertorium van de Belgische Pers (1789 – 1914)*, Louvain, éd. Nauwelaerts, 1962, coll. C.I.H.C.

WARNOTTE M-L., *Etudes sur la presse à Namur : 1794 – 1914*, Louvain, éd. Nauwelaerts, 1965, coll. C.I.H.C.

Who's who in Dickens, Londres, éd. Elm Tree Books, 1972.

3. Travaux

3.1. Monographies

AMBROISE-RENDU A-C., *Crimes et délits. Une histoire de la violence de la Belle Époque à nos jours*, Paris, éd. Nouveau Monde, 2006.

BACOT J-P., *La presse illustrée au XIX^e^ siècle. Une histoire oubliée*, Limoges, éd. PULim, 2005, coll. Mediatextes, n°84.

BARON X., *Le monde en direct : de Charles-Louis Havas à l'AFP, deux siècles d'histoire*, Paris, éd. La Découverte, 2014.

BARRET-DUCROCQ F., *Pauvreté, charité et morale à Londres au XIX^e^ siècle: une sainte violence*, Paris, éd. PUF, 1991, coll. Recherches politiques.

BAUTIER R. & CAZENAVE E., *Les origines d'une conception moderne de la communication. Gouverner l'opinion au XIX^e^ siècle*, Grenoble, éd. Presses Universitaires de Grenoble, 2000.

BEAUCHARD J., *La puissance des foules*¸ Paris, éd. PUF, 1985.

BERELSON B., *Content analysis in communication research*¸ New-York, éd. Hafner, 1971.

BLANDIN C., *Le Figaro : deux siècles d'histoire*, Paris, éd. Armand Colin, 2007.

BOSC O., *La foule criminelle. Politique et criminalité dans l'Europe du tournant du XIX^e^ siècle*, Paris, éd. Fayard, 2007.

Cent ans de syndicalisme chrétien : 1886 – 1986, Bruxelles, éd. C.S.C., 1986.

CHARAUDEAU P., *Le discours d'information médiatique : la construction du miroir social*, Paris, éd. Nathan, 1997.

CHAUMONT J-M., *Le mythe de la traite des blanches : enquête sur la fabrication d'un fléau*¸ Paris, éd. La Découverte, 2009.

CHLEPENER B-S., *Cent ans d'histoire sociale en Belgique*, 4e éd., Bruxelles, éd. Université de Bruxelles, 1972 [1956], coll. Études d'histoire politique, économique et sociale.

CORBIN A., *Les filles de noce. Misère sexuelle et prostitution aux 19e et 20e siècles*, Paris, éd. Aubier, 1978, coll. Historique.

DARMON P., *Médecins et assassins à la Belle Époque. La médicalisation du crime*, Paris, éd. Seuil, 1989.

DE LACRETELLE J., *Face à l'événement : le Figaro (1826-1966)*¸ Paris, éd. Hachette, 1966.

DELFOSSE P., *Réformisme et presse ouvrière*, Bruxelles, éd. Labor, coll. Dossiers media.

DENECKERE G., *Nouvelle histoire de Belgique (1878 – 1905). Les Turbulences de la Belle Époque*, Bruxelles, éd. Le Cri, 2010, coll. Histoire.

DE PAEPE J-L., *« La Réforme », organe de la démocratie libérale (1884-1907)*, Louvain-Paris, éd. Nauwelaerts, 1972, coll. C.I.H.C., n°64.

DUMONT G-H., *Quand La Libre s'appelait « Le Patriote » (1884 – 1914)*, Paris-Gembloux, éd. Duculot, 1984.

FRÉDÉRIX P., *Un siècle de chasse aux nouvelles : de l'agence d'informations Havas à l'Agence France Presse (1835 – 1957)*, Paris, éd. Flammarion, 1959.

FRESNAULT-DERUELLE P., *L'éloquence des images. Images fixes III*, Paris, 1993.

GÉRIN P., *Presse populaire catholique et presse démocrate chrétienne en Wallonie et à Bruxelles (1830 – 1914)*, Louvain, éd. Nauwelaerts, 1975, coll. C.I.H.C., n°80.

GEYER M. & PAULMANN J., *The Mechanics of Internationalism : Culture, Society, and Politics from the 1840's to the First World War*, Oxford, éd. Oxford University Press, 2001.

HUMES S., *Belgium : Long United, Long Divided*, Londres, éd. Hurst & Company, 2014.

JEANNENEY J-N., *Une histoire des médias : des origines à nos jours*, 4e éd., Paris, éd. du Seuil, 2011 [1996].

JUCQUOIS G. & SAUVAGE P., *L'invention de l'antisémitisme racial : l'implication des catholiques français et belges (1850 – 2000)*, Louvain-la-Neuve, éd. Academia-Bruylant, 2001.

KALIFA D., *Crime et culture au XIXe siècle*, Paris, éd. Perrin, 2005.

KALIFA D., *L'encre et le sang : récits de crimes et société à la Belle Époque*, Paris, éd. Fayard, 1995.

KALIFA D., *Les bas-fonds. Histoire d'un imaginaire*, Paris, éd. Seuil, 2013, coll. Univers Historique.

LAGRANGE H., *La Civilité à l'épreuve. Crime et sentiment d'insécurité*¸ Paris, éd. PUF, 1995.

La presse catholique dans la province de Hainaut, Anvers, éd. De Vlijt, 1935.

Les fastes du parti (1885 – 1960), Bruxelles, éd. Institut Emile Vandervelde, 1960.

MABILLE X., *Nouvelle histoire politique de la Belgique*, Bruxelles, éd. C.R.I.S.P., 2011.

MARX R., *1888, la mémoire des siècles : Jack l'Éventreur et les fantasmes victoriens*, Bruxelles, éd. Complexes, 1987.

MUCCHIELLI R., *L'analyse de contenu des documents et des communications*, 9e éd., Issy-les-Moulineaux, éd. ESF, 2006 [1974].

PALMER M., *Naissance du journalisme comme industrie. Des petits journaux aux grandes agences*, Paris, éd. L'Harmattan, 2014 [1983].

PANAYI P., *Immigration, ethnicity and racism in Britain (1815 – 1945)*, Manchester, éd. Manchester University Press, 1994, coll. New Frontiers in History.

PELCKMANS G. & VAN DOORSLAER J., *De Duitse kolonie in Antwerpen 1796-1914*, Kapellen, 2000.

PERROT M., *Les ouvriers en grève (France 1871 – 1890)*, t.I, Paris, éd. Mouton, 1973, coll. Civilisations et sociétés, n°31.

PERRY CURTIS JR L., *Jack the Ripper and the London Press*, New Haven & London, éd. Yale University Press, 2001.

POLIAKOV L., *Histoire de l'antisémitisme : l'âge de la science*, 3e éd., t.II, Paris, éd. Calmann-Lévy, 1981 [1955], coll. Pluriel.

READ D., *The Power of News : the History of Reuter*, Oxford, éd. Oxford University Press, 1992.

RINGOOT R.¸ *Analyser le discours de presse*, Paris, éd. Armand Colin, 2014, coll. Icom.

SEARLE G. R., *A New England ? Peace and War (1886 – 1918)*, Oxford, éd. Clarendon Press, 2004.

SCHREIBER J-P., *L'immigration juive en Belgique du Moyen Âge à la Première Guerre Mondiale*¸ Bruxelles, éd. ULB, 1996, coll. Spiritualités et pensées libres.

SMITH C., *Jack the Ripper in Film and Culture : Top Hat, Gladstone Bag and Fog*, Londres, éd. Palgrave Macmillan, 2016.*

Soixante-quinze années au service de l'Opinion : Le Soir. Livre jubilaire 1887 – 1962, Bruxelles, éd. Rossel & Cie S.P.R.L., 1961.

STENGERS J. (éd.), *E.D. Morel's history of the Congo Reform Movement*, Oxford, 1968.*

STÉPHANY P., *La Libre Belgique : histoire d'un journal libre (1884 – 1996)*, Louvain-la-Neuve, éd. de Boeck et Larcier, 1996.

STOREY G., *Reuters' Century (1851 – 1951)*, Londres, éd. Max Parrish & Co. LTD, 1951.

THÉRENTY M-E. & VAILLANT A. (dir.), *Presse, nations et mondialisation au XIX^e siècle*¸ Paris, éd. Nouveau Monde, 2010.

TOBIAS J.J., *Crime and Industrial Society in the 19th century*, Londres, éd. B. T. Batsford, 1967.

VANDER VORST-ZEEGER J., *Le « Journal de Bruxelles » de 1871 à 1884*, Louvain, éd. Nauwelaerts, 1965, coll. C.I.H.C., n°36.

VANTHEMSCHE G., *Nouvelle histoire de Belgique (1885 – 1980) : La Belgique et le Congo. L'impact de la colonie sur la métropole*, t.IX, Bruxelles, éd. Le Cri, 2010.

VERHAEGEN P., *La presse catholique à Bruxelles*, Anvers, éd. De Vlijt, ca.1930-1940.

WARNOTTE M-L., *Etudes sur la presse à Namur : 1794 – 1914*, Louvain, éd. Nauwelaerts, 1965, coll. C.I.H.C., n°44.

WARNOTTE M-L., *« L'Ami de l'ordre », quotidien catholique namurois de 1839 à 1914*, Louvain, éd. Nauwelaerts, 1968, coll. C.I.H.C., n°51.

WILLEQUET J., *Documents pour servir à l'histoire de la presse belge (1887 – 1914)*, Louvain, éd. Nauwelaerts, 1961, coll. C.I.H.C.

3.2. Articles de revues périodiques

AMBROISE-RENDU A-C., « Les faits divers de la fin du XIX^e siècle. Enjeux de la naissance d'un genre éditorial », in *Questions de communication*, n°7 (2005), p.233-249.

COUPAIN N., « L'expulsion des étrangers en Belgique (1830 – 1914) », in *R.B.P.H.*, vol.23, n°1-2 (2003), p.5-48.

DE LAET D., « Misdaadliteratuur in Vlaanderen : de eerste stappen », in *Vlaanderen*¸ 53^e année (2004), p.215-221.

DELOGE P., « Petits pays et grandes puissances en Europe. Le cas belgo-britannique, 1830-1950 », in *European Review of History: Revue européenne d'histoire*, 10^e année, n°1 (2003), p.35-58.

DENIS B., « L'écrivain et ses doubles. Les *Deux consciences* de Camille Lemonnier », in *Textyles*, t.XXXI (2007), p.61-73.

DEVOS G. & GREEFS H., « The German Presence in Antwerp in the Nineteenth Century », in *IMIS-BEITRÄGE*, n°14 (2000), p.105-128.

FRANÇOIS A. & MACHIELS C., « Une guerre de chiffres : l'usage des statistiques par les discours abolitionniste et réglementariste sur la prostitution à Bruxelles (1844-1948) », in *Histoire & Mesures*, 22^e année, n°2 (2007), p.103-134.

GOTOVITCH J., « La légation d'Allemagne et le mouvement flamand entre 1867 et 1914 », in *R.B.P.H.*, t.XLV, fasc.2 (1967), p.438-478.

KALIFA D., « Le crime sans visage : Jack l'éventreur », in *Histoire & Civilisations*, n°26 (2017), p.72-89.

MEUWISSEN E., « « *Le Petit Bleu* » de Gérard Harry (1894 – 1908) », in *R.B.H.C.*, t.XV, fasc.1-2 (1984), p.137-164.

« Racine à Compiègne en 1695 », in *Bulletins de la Société historique de Compiègne*¸ n°B4 (1878), p.38-42.

RIZZARDI L., « La Presse étrangère en Belgique. Son influence sur le Journalisme belge », in *La Press – De Pers. Livre commémoratif édité par la Section Bruxelloise de l'Association générale de la Presse belge à l'occasion de son LX^e^ anniversaire (1888 – 1948)*, Bruxelles, éd. Maison de la Presse, 1949, p.131-133.

SÄGESSER, « Les structures du monde juif en Belgique », in *Courrier hebdomadaire du C.R.I.S.P.*, 30^e^ année, n°1615 (1998), p.1-28.

SILBERSTEIN-LOEB J., *The International Distribution of News. The Associated Press, Press Association, and Reuters (1848 -1947)*, Cambridge, éd. Cambridge University Press, 2014.

STENGERS J., « Léopold II et la rivalité franco-anglaise en Afrique. 1882-1884 », in *R.B.P.H.*, t.XLVII, n°2 (1969), p.425-479.*

STENGERS J., « Stanley, Léopold II et l'Angleterre », in *Le Flambeau*, t.XXXVII, n°4 (1954), p.378-386.*

TIXHON A., « Contrôler la Justice, construire l'État et surveiller le crime au XIX^e^ siècle. Naissance et développement de la statistique judiciaire en Belgique (1795-1901) », in *R.B.P.H.*, t.LXXVII, fasc. 4 (1999), p.965-1001.

VAN DEN DUNGEN P., « La professionnalisation des journalistes belges francophones au XIX^e^ siècle », in *R.B.P.H.*, t.LXXIX, fasc.2 (2001), p.629-644.

VANYSACKER D., « De blijde intrede van Koning Voetbal », in *Eos Magazine, Geschiedenis*, n°2 (2012), p.32-37.

VILLATE P., « Jack l'Éventreur et la presse : *Ripping Yarns* », in *Déviance et transgression dans la littérature et les arts britanniques, Annales du GERB*, vol.3, Bordeaux, éd. Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 1991.*

VILLATTE P., « La presse et la représentation du suspect dans l'affaire Jack l'Éventreur », in *Communication présentée au congrès de La Société des Anglicistes de l'Enseignement Supérieur : « Identité et différence »*, Université d'Aix-en-Provence, 1991.*

WOLFF J., « Structure, fonctionnement et évolution du marché international des nouvelles : les agences de presse de 1835 à 1934 », in *Revue économique*, t.XLII, n°3 (1991), p.575-601.

3.3. Ouvrages collectifs

BLANDIN C. (dir.), *Le Figaro. Histoire d'un journal*, Paris, éd. Nouveau Monde, 2010.

BLANDIN C. (dir.), *Manuel d'analyse de la presse magazine*, Clamecy, éd. Armand Colin, 2018, coll. ICOM.

BOYCE G., CURRAN J. & WINGATE P. (dir.), *Newspaper History : From the 17th century to the Present Day*, Londres, éd. Constable, 1978.

CAMPÉ R., DUMON M. & JESPERS J-J. (dir.), *Radioscopie de la presse belge*, Verviers, éd. André Gérard, 1975.

CHARLOT M. & MARX R. (dir.), *Londres, 1851 – 1901 : l'ère victorienne ou le triomphe des inégalités sociales*, Paris, éd. Autrement, 1990, coll. Série Mémoires, n°3.

CHAUMONT J-M. & MACHIELS C. (dir.), *Du sordide au mythe : l'Affaire de la traite des blanches (Bruxelles, 1880)*, Louvain-la-Neuve, éd. Presses Universitaires de Louvain, 2009, coll. Histoire, justice, sociétés.

DELIGNE A., GARDES J-C. & RONGE P. (dir.), *Ridiculosa, t.V : les procédés de déconstruction de l'adversaire*, Brest, Équipe interdisciplinaire de recherche sur l'image satirique, 1998.

DE QUEIROS MATTOSO K. (dir.), *L'Angleterre et le monde (XVIIIe – XXe siècle). L'histoire entre l'économique et l'imaginaire*, Paris, éd. L'Harmattan, 1999.

GARNOT B., (dir.), *Les victimes, des oubliées de l'histoire ?*, Rennes, éd. PUF, 2000, coll. Histoire.

KURGAN-VAN HENTENRYK G., (dir.), *Un pays si tranquille : la violence en Belgique au XIXe siècle*, Bruxelles, éd. ULB, 1999.

LETHIER V. & VIPREY J-M. (dir.), *Le discours de presse du XIXe siècle : pratiques socio-discursives émergentes*, Paris, éd. Presses Universitaires de Franche-Comté, 2008, coll. Annales littéraires, n°831.

LÜSEBRINK H.-J. & MOLLIER J.-Y., *Presse et événement : journaux, gazettes, almanachs (XVIIIe – XIXe siècles). Actes du colloque international « La perception de l'événement dans la presse de langue allemande et française » (Université de la Sarre, 12-14 mars 1998)*, éd. Peter Lang, 2000, coll. Convergences, n°16.

MANSFIELD M., SALAIS R. & WHITESIDE N. (dir.), *Aux sources du chômage (1880 – 1914)*, Paris, éd. Belin, 1994.

MORTLOCK P. (dir.), *The Salvation Army Year Book 2018*, Londres, éd. Salvation Books, 2018.

PIGENET M. & TARTAKOWSKY D. (dir.), *Histoire des mouvements sociaux en France de 1814 à nos jours*, Paris, éd. La Découverte.

PIROTTE J. (dir.), *Stéréotypes nationaux et préjugés raciaux aux XIXe et XXe siècles. Sources et méthodes pour une approche historique*, Louvain-La-Neuve, éd. Nauwelaerts, 1982.

Ridiculosa. Actes du colloque de Munich (2-4 mars 2000), t.VII, Brest, Equipe interdisciplinaire de recherche sur l'image satirique, 2000.

SERGEANT J-C. (dir.), *Visages de la presse britannique*, Nancy, éd. Presses Universitaires de Nancy, 1987.

SOLY H., & THIJS A. (éd.), *Minderheden in Westeuropese steden (16de - 20ste eeuw)*, Bruxelles – Rome, éd. Institut Historique Belge de Rome, 1995.

TOREMANS T. & VERSCHUEREN W. (éd.), *Crossing Cultures. Nineteenth Century Anglophone Literature in the Low Countries*, Louvain, éd. Leuven University Press, 2009.*

TILLEUL J-L. (dir.), *Théories et lectures de la relation image-texte*, Cortil-Wodon, éd. E.M.E., 2005, coll. Texte-Image.

WARWICK A. & WILLIS M. (éd.), *Jack the Ripper : Media – Culture – History*, Manchester, éd. Manchester University Press, 2007.

WIENER J. H. (éd.), *Papers for the millions : the New Journalism in Britain, 1850's to 1914*, London, éd. Greenwood Press, 1988.

WILLIAMS C. (éd.), *A Companion to Nineteenth-Century Britain*, Oxford, éd. Blackwell Publishing, 2004.

3.4. Mémoires & Thèses de doctorat

BOEREN R., *De handelsbetrekkingen tussen Belgïe en Groot-Brittannië, 1830 – 1914*, Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de licence en Histoire, inédit, KUL, Année académique 1982 – 1983.*

COUGNARD B., *L'Angleterre et le canal de Suez de 1858 à 1875 (de la constitution de la Compagnie universelle du canal maritime au rachat des actions du Khedive par le gouvernement anglais) : une étude basée sur deux quotidiens et un hebdomadaire boursier belges*, Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de Licence en Histoire, inédit, ULIÈGE, Année académique 1978 – 1979.*

DEBRAUWERE J., *Het beeld van alcohol. Een historische discoursanalyse van de antialcoholcampagnes tussen 1879 en 1919*¸ Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de Licence en Sciences de la Communication, inédit, VUB, Année académique 2006 – 2007.

DEMOLIN J., *Le Standard de Liège (1898 – 1952). Étude socio-historique d'un club de football*, inédit, Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de Master en Histoire, ULIÈGE, Année académique 2015 – 2016.

KAROLINSKI I., *L'antisémitisme en Belgique francophone de « La France juive » d'Edouard Drumont au procès de Rennes (1886 – 1899)*¸ Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de Licence en Histoire, inédit, ULiège, Année académique 1981 – 1982.

MOULARD A., *L'Affaire Peltzer. Quand la presse amplifie un fait-divers*, Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de Licence en Journalisme et Communication, inédit, ULB, Année académique 1995 – 1996.

NOERENS L., *Les relations diplomatiques entre la Belgique et la Grande-Bretagne durant le Printemps des Peuples. Bruxelles, son garant anglais et la question française*, Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de Master en Histoire, inédit, UCL, Année académique 2012 – 2013.*

VAN DEN BOSCH T., *Vergeefs wachten op een duidelijk gebaar. De diplomatieke betrekkingen tussen België en Groot-Brittannië 1848 – 1856 : het Belgische standpunt*, Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de Licence en Histoire, inédit, KUL, Année académique 1995 – 1996.*

VAN DEN DUNGEN P., *Milieux de presse et journalistes en Belgique (1828 – 1914)*, Thèse présentée en vue de l'obtention du grade de Doctorat en Histoire, Bruxelles, éd. Académie Royale de Belgique, 2005.

VAN TICHELEN M., *L'attitude de la Grande-Bretagne à l'égard des relations franco-belges au début du Second Empire. Du coup d'État (2 décembre 1851) au Congrès de Paris de 1856*, Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de Licence en Histoire, inédit, ULB, Année académique 1952 – 1953.*

ZURSTRASSEN B., *La crise franco-allemande de 1887. La Grande-Bretagne garante de la neutralité belge ?*, Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de Master en Histoire, inédit, UCL, Année académique 2008 – 2009.*

3.5. Ressources en ligne

ABHC, *Site de l'Association belge de l'Histoire Contemporaine*, [En Ligne], https://www.contemporanea.be/fr/content/m%C3%A9moires, (Pages consultées le 18/07/2019).

BÉDARIDA F., « Le mouvement ouvrier britannique : esquisse historique », in MAITRON, *Le Maitron. Dictionnaire biographique – Mouvement ouvrier – Mouvement social*, [En Ligne], http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article75467, (Page consultée le 16/05/2019 ; Mise en ligne le 15/12/2009 ; Dernière mise à jour le 07/02/2010).

BNF, *Site de la Bibliothèque nationale de France*, [En Ligne], [https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb109917807], [https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb318035407], [https://data.bnf.fr/fr/12636327/lucien_roure/], (Pages consultées le 19/07/2019).

BNF¸ *Site de la Bibliothèque nationale de France* ¸ [En Ligne], https://data.bnf.fr/fr/11890914/francois_bedarida/, (Page consultée le 10/07/2019 ; Dernière mise à jour le 16/05/2019).

BNF, *Site de la Bibliothèque nationale de France*, [En Ligne], https://data.bnf.fr/fr/12327541/gerard_harry/, (Page consultée le 18/07/2019 ; Mise à jour le 16/05/2019).

BNF, *Site de la Bibliothèque nationale de France*¸ [En Ligne], https://data.bnf.fr/32892208/le_voltaire__paris__1878_/#relations, (Page consultée le 03/04/2019 ; Dernière mise à jour le 15/02/2019).

BNF¸ *Site de la Bibliothèque nationale de France*, [En Ligne], https://data.bnf.fr/fr/10583999/henry_coutagne/, (Page consultée le 12/08/2019 ; Dernière mise à jour le 16/07/2019).

COLLINS, *Free Online Dictionary*, [En Ligne], https://www.collinsdictionary.com/dictionary/english/common-lodging-house, (Page consultée le 20/04/2019).

GARNER G. & LIENHARD T., « Le silence des sources en histoire », in *I.F.H.A.*, n°2 (2010), [En Ligne], http://journals.openedition.org/ifha/225, (Page consultée le 15/07/2019 ; Page mise en ligne le 01/02/2013).

M.R.S.H., *Site de la Maison de la Recherche en Sciences Humaines*, [En Ligne], http://www.unicaen.fr/recherche/mrsh/pagePerso/391169, (Page consultée le 04/07/2019 ; Mise à jour le 11/12/2013).

NATIONAL GEOGRAPHIC, *Site de la revue National Geographic*, [En Ligne], https://www.nationalgeographic.fr/histoire/jack-leventreur-lecrime-sans-visage, (Page consultée le 25/03/2019).

SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE COMPIÈGNE, *Site de la Société Historique de Compiègne*¸ [En Ligne], http://www.histoire-compiegne.com/imageProvider.asp?private_resource=10310&fn=04%2D15%2Epdf, (Page consultée le 22/07/2019).

THE BRITISH NEWSPAPERS ARCHIVES, *Site des archives de la presse britannique*, [En Ligne], https://www.britishnewspaperarchive.co.uk/search/results?NewspaperTitle=Illustrated+London+News&BasicSearch=vigilance+committee, (Page consultée le 06/06/2019).

WOLRD BIOGRAPHICAL INFORMATION SYSTEM ONLINE, *WBIS*, [En Ligne], https://wbis.degruyter.com/index, (Page consultée le 11/01/2019).

TABLE DES MATIERES

I. INTRODUCTION 5

1. Problématiques et organisation du travail 5
2. État de la question 8
3. Corpus de sources 16
   3.1. Les journaux 16
      3.1.1. L'opinion publique et la presse au XIX^e siècle 16
      3.1.2. Choix des journaux 17
      3.1.3. Quelques limites 19
   3.2. Sources alternatives 20
4. Méthodologie 22
   4.1. Quelques mots sur les faits divers criminels 22
   4.2. Analyse qualitative du discours de presse 24
   4.3. Analyse quantitative du discours de presse 26
      4.3.1. Récurrences et espaces des thèmes 26
      4.3.2. Rubriques 28
      4.3.3. Titres 29
      4.3.4. Pages 30

II. CONTEXTES 31

1. Contexte britannique 31
   1.1. L'Affaire Jack l'Éventreur 31
      1.1.1. Dans les faits 31
      1.1.2. Dans la presse britannique 33
   1.2. L'Empire britannique à la fin du XIX^e siècle 36
   1.3. Situation politique 37
   1.4. Réalités victoriennes 38
   1.5. Londres : une cité « duale » 43
   1.6. Morale et fantasmes victoriens 45
   1.7. Quelle opinion publique victorienne de l'Affaire Jack l'Éventreur ? 49
2. Contexte belge 50
   2.1. Situation internationale 50
   2.2. Situation politique 52
   2.3. Situation socio-économique 53
   2.4. Thématiques du discours sur l'Affaire Jack l'Éventreur : réalités et perceptions en Belgique 55
      2.4.1. La violence 56
      2.4.2. La misère sociale 64
      2.4.3. L'émotion populaire 68
      2.4.4. L'antisémitisme 70
      2.4.5. La prostitution 72
      2.4.6. Les récits d'enquête 76
3. Le monde de la presse 77
   3.1. Le monde journalistique à la fin du XIX^e siècle : réalités et changements 77
   3.2. La presse britannique 79
   3.3. La presse belge 84
   3.4. Parcours de l'information étrangère jusqu'aux journaux belges 89
      3.4.1. Préliminaires sur les moyens de s'informer sur l'étranger à la fin du XIX^e siècle 89
      3.4.2. Havas-Reuter 90
      3.4.3. Central News Agency et Dalziel : deux concurrentes d'Havas-Reuter 94
      3.4.4. Journaux étrangers et parisiens 97
      3.4.5. Les correspondants particuliers 99
      3.4.6. L'information étrangère dans la presse belge néerlandophone 102

III. ANALYSE 104

III.A. LA PROVENANCE DE L'INFORMATION ÉTRANGÈRE EN BELGIQUE 104

1. Analyse 104

2. Conclusion intermédiaire 120

III.B. LE DISCOURS DE LA PRESSE BELGE SUR L'AFFAIRE JACK L'ÉVENTREUR 126

1. Septembre 1888 126
   1.1. Analyse du discours 126
   1.2. Analyse des contenus 138
   1.3. Conclusion intermédiaire 141
   1.4. Sélection définitive des journaux belges 147
2. Octobre 1888 152
   2.1. Analyse du discours 152
   2.2. Analyse de contenu 176
   2.3. Conclusion intermédiaire 181
3. Novembre 1888 186
   3.1. Analyse du discours 186
   3.2. Analyse de contenu 197
   3.3. Conclusion intermédiaire 201
4. Hiver 1888 – 1889 204
   4.1. Analyse du discours 204
   4.2. Analyse de contenu 210
   4.3. Conclusion intermédiaire Hiver 1888 – 1889 212
5. Juillet 1889 213
   5.1. Analyse du discours 213
   5.2. Analyse de contenu 216
   5.3. Conclusion intermédiaire 218
6. Février 1891 219
   6.1. Analyse du discours 219
   6.2. Analyse de contenu 226
   6.3. Conclusion intermédiaire 227
7. Discours global de la presse belge : conclusion 228

III.C. LE DISCOURS DES SOURCES ALTERNATIVES SUR L'AFFAIRE JACK L'ÉVENTREUR 246

1. Sources diplomatiques 246
2. Sources médicales 248
3. Écrits touristiques & récits de voyage 254
4. Sources littéraires 258
   4.1. VERHULST Rafaël, « Jack-the-Ripper : the vrouwenmoorder », in *Het Laatste Nieuws*, 13 mars – 8 octobre 1892. 258
   4.2. LEMONNIER Camille, « L'Homme qui tue les femmes (Mémoire de l'assassin) », in *Gil Blas*¸ 2 novembre 1888, p.1 263
5. Conclusion 266

IV. CONCLUSION 270

V. ANNEXES 276

1. Gravures (Le Patriote illustré, octobre 1888) 276
   1.1. « Femmes sans domicile réfugiées sous les hangars à Whitechapel » et « Sans asile », in Le Patriote illustré, 21 octobre 1888, p.511. 276
   1.2. « Sans asile » et « Un individu suspect », in Le Patriote illustré, 21 octobre 1888, p.511. 277

VI. BIBLIOGRAPHIE 278

1. Sources 278
   1.1. Sources journalistiques 278
   1.2. Sources alternatives 279
2. Instruments de travail 280
3. Travaux 282
   3.1. Monographies 282
   3.2. Articles de revues périodiques 285

3.3. Ouvrages collectifs 286
3.4. Mémoires & Thèses de doctorat 288
3.5. Ressources en ligne 289

TABLE DES MATIÈRES 291